


FONDO PIZZOFALCONE
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III NAPOLI
B. Prov.
VIII
553
BLIOTECA PROVINCIALE
rmadio XX
Palchetto 6
Num.° d' ordine 20 Gh a 22
N. 3



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME VINGT-DEUXIEME.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichi de Cartes géographiques & de figures.

TOME VINGT-DEUXIEME,

CONTENANT LE TROISIEME VOYAGE DE COOK.



A PARIS,
CHEZ LAPORTE, RUE DES NOYERS.

M. DCC. LXXXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT.

Il n'eſt pas beſoin d'avertir que les Naturaliſtes, les Littérateurs & les Savans, qui voudront tirer du troiſieme Voyage de Cook, des remarques ou des inductions, doivent conſulter la grande Relation plutôt que cet Abrégé.

On ne peut ſe former une idée de l'importance & de la hardieſſe d'une expédition en mer, qu'en ſuivant avec exactitude la route du Navigateur ; & ſi l'on ſe bornoit à indiquer ici les relâches qui offrent les détails les plus intéreſſans ſur les Terres de l'Océan Pacifique, & ſur les mœurs de ſes Habitans, ce ne ſeroit pas faire l'abrégé du Voyage, mais en citer quelques traits. La route des vaiſſeaux de Cook, ſera donc tracée avec exactitude, & nous indiquerons ce qui a rapport à chacune des terres où ils ont abordé, & aux mœurs de toutes les peuplades. L'Abrégé de ce troiſieme Voyage, contiendra ainſi plus de détails que n'en contient l'Abrégé des deux premiers. Les dernieres opérations de l'intrépide Navigateur dont nous devons raconter les travaux, méritent cette attention. Il ne s'agit d'ailleurs que d'inſtruire & d'amuſer le Lecteur, & nous tâcherons de ne dire

que des choſes inſtructives & amuſantes.

Le récit des faits ſera accompagné de réflexions & de rapprochemens qui pourront ſervir aux Lecteurs de la grande Relation. Cette grande Relation compoſe quatre volumes *in-4.°* & il y en a deux éditions *in-8.°*; l'une en huit volumes gros caractere, & l'autre en quatre volumes petit caractere.

Pour donner plus d'intérêt à cet Abrégé, nous avons laiſſé parler ſouvent M. Cook, M. Anderſon & M. King. Les expreſſions, les réflexions & les mouvemens les plus ſimples, qu'on ne remarqueroit pas, qui ſeroient peut-être jugés trop foibles dans l'Ecrivain tranquille, qui rédige ou qui abrege un Voyage, frappent le Lecteur, lorſqu'il entend les Navigateurs eux-mêmes; & le contraſte des héroïques travaux & des dangers d'une expédition pareille à celle-ci, avec le calme & l'aimable ſimplicité des acteurs, ſera toujours admirée par les bons eſprits.

En général nous ſupprimerons les obſervations aſtronomiques & les obſervations nautiques; mais parmi ces dernieres, il en eſt d'importantes même dans un Abrégé. Ainſi, nous dirons tout ce qu'a fait M. Cook pour relever les côtes de la partie Oueſt de l'Amérique ſeptentrionale, pour eſſayer le paſſage au Nord, &c. &c.



INTRODUCTION.

La Géographie de la moitié du Globe étoit couverte de ténebres, lorſque l'immortel Cook a commencé ſes Voyages autour du Monde. Ses deux premieres Expéditions nous ont fait connoître une multitude de Côtes & d'Iſles nouvelles, & la troiſieme a peut-être été encore plus heureuſe à cet égard. On trouvera plus bas la récapitulation de toutes ſes découvertes.

La poſition de chacune des terres anciennes & nouvelles que M. Cook a reconnues dans ſon dernier Voyage, eſt déterminée avec une exactitude merveilleuſe : il ſuffira de dire, par exemple, que celle de *Tonga-Taboo* eſt le réſultat de plus de mille obſervations aſtronomiques. Le zele & la perſévérance de M. Cook, dont l'ardeur n'a jamais été ralentie par les beſoins de ſes Equipages, les dangers ou la ſatiété des découvertes, pénetrent d'admiration.

La hardieſſe de ſes manœuvres étonne les Marins les plus courageux; il paſſe quelquefois ſur des écueils pour arriver plutôt; & quand on ſonge qu'il déploie une pareille audace à l'autre extrémité du Globe, & dans des mers où le naufrage ne laiſſe aucun eſpoir, de ſi grands prodiges ſemblent au-deſſus des efforts humains.

Ce qui n'eſt pas moins extraordinaire, il eſt venu à bout de prévenir le ſcorbut; &, dans une expédition de plus de quatre ans, il n'y a pas eu ſur ſes vaiſſeaux un ſeul homme attaqué de cette maladie.

Sa générosité & sa bienfaisance ajoutent encore à l'intérêt de son troisieme Voyage; car il a transplanté avec des peines & des soins infinis, des chevaux, des bœufs, des vaches, des chevres, des moutons, & les plantes les plus utiles de nos jardins, dans les Isles de la Mer du Sud; & il seroit difficile de lire, sans un attendrissement profond, les détails de la mort de ce grand Homme, assassiné par des Sauvages, qui d'abord l'avoient adoré comme un Dieu.

La partie relative aux mœurs des diverses contrées qu'il a parcourues dans son troisieme Voyage, n'est pas seulement amusante, elle est digne de toute l'attention des Philosophes. Ces tableaux, si variés & si curieux, des usages & du caractere des Insulaires de la Mer du Sud, ou des Habitans de la côte d'*Amérique*, offrent une multitude d'observations précieuses. Pour n'en citer que deux, les Peuplades sans nombre de l'Océan Pacifique parlent des idiomes de la même langue, & il n'y a pas sur le Globe de Nation plus étendue: M. Cook a été témoin d'un sacrifice humain à *O-Taïti*, & tout annonce que ces sacrifices abominables sont communs & répandus sur les autres terres, d'où l'on pourra conclure, avec assez de fondement, que les hommes sont plus ou moins corrompus à chacune des époques de la vie sauvage & de la civilisation.

L'Europe entiere & tous les Peuples qui s'intéressent aux progrès de la Géographie & de la Navigation, ont témoigné des regrets touchans sur la mort de M. Cook. L'Angleterre remarque sans doute avec plaisir le vif intérêt qu'inspire le plus grand de ses Navigateurs; & lorsque, au milieu des fureurs de la guerre, elle a vu le Roi de France ordonner à ses Escadres de respecter les vaisseaux de M. Cook, elle a dû reconnoître une Nation sensible qui aime à rendre justice aux nobles entreprises de ses ennemis.

Avant de consommer l'Abrégé du dernier Voyage de Cook, il est à propos de dire ce qu'on avoit fait avant lui pour découvrir les terres & les mers inconnues, & de donner un précis des découvertes importantes que lui doivent la Géographie & la Navigation.

L'esprit de découvertes, qui produisit des expéditions si difficiles & si heureuses, durant le seizieme & le dix-septieme siecle, s'étant affoibli peu-à-peu, & même éteint pendant un temps considérable, commença à se ranimer dans la *Grande-Bretagne*, sous le dernier regne (*a*); & la protection généreuse, & les secours accordés avec tant de magnificence par le Roi actuel, lui ont rendu toute l'activité qu'il eut autrefois.

Sa Majesté qui, immédiatement après son avénement au Trône, termina d'une maniere si glorieuse les opérations destructives de la guerre, imagina des entreprises propres aux douceurs de la paix, & plus favorables à l'humanité, sans être moins brillantes. Non content d'encourager, en *Angleterre*, tous les arts libéraux & toutes les recherches utiles, il étendit ses soins sur les objets qui exigeoient de longs voyages; & ses vaisseaux, après être revenus triomphans de tous les pays du monde connus, furent employés à ouvrir des communications amicales avec les Isles que les Européens n'avoient pas encore reconnues.

Les expéditions, qui avoient un objet si digne d'une grande Nation commerçante, se suivirent de très-près, & je puis ajouter, avec une gradation réguliere. Wallis & Carteret ne tarderent pas

(*a*) On fit alors deux Voyages pour découvrir un passage au Nord-Ouest, par la Baie d'*Hudson*. Le Capitaine Middleton exécuta le premier en 1741 & 1742., avec le vaisseau la *Fournaise* & la pinque la *Découverte*. Les Capitaines Smith & Moore furent chargés du second, & on leur donna les vaisseaux le *Dobbs* & la *Californie*, armés par souscription en 1746 & 1747.

à perfectionner l'ouvrage que Byron avoit commencé. Ces succès firent concevoir un plan de découvertes beaucoup plus étendu, que M. Cook a exécuté dans ses deux premiers Voyages ; &, pour ne laisser que des détails peu importans aux générations futures, le même Capitaine dont l'habileté, en tout ce qui avoit rapport à la Marine, ne peut être comparée qu'à la persévérance éclairée & infatigable qu'il a toujours mis dans ses recherches, fut chargé, pour la troisieme fois, de suivre, ou plutôt d'achever la reconnoissance du Globe. Son troisieme Voyage, quoique le dernier dans l'ordre des temps, n'est pas le moins considérable, relativement à l'étendue & à l'importance de son objet ; mais il a été le plus malheureux, puisqu'il a terminé les jours précieux de ce célebre Navigateur.

On a souvent, peut-être en *Angleterre*, ainsi que chez quelques-uns de ses voisins, affecté de couvrir d'un voile le résultat des expéditions qui avoient pour objet de reconnoître des portions inconnues du Globe. Il faut dire, à l'honneur du regne actuel, que l'*Angletetre* a aujourd'hui des vues plus généreuses ; les derniers Voyages entrepris par ses Navigateurs, devoient servir à tous les Peuples de l'*Europe*, & même aux Peuples les plus éloignés qui s'adonnent au Commerce & à la Navigation, & elle a eu la noblesse de ne rien cacher.

Les Voyages autour du Monde ordonnés par le Roi d'*Angleterre* actuel, font tous partie d'un vaste plan ; il est clair que les cinq premiers Voyages ont une liaison avec le dernier, & qu'une récapitulation exacte des vues qu'on s'étoit proposé en les ordonnant, & des découvertes qu'ils ont procurées, jettera beaucoup de jour sur celui-ci. En montrant ainsi ce qu'on avoit fait, on verra plus aisément ce qui restoit encore à faire, & on

ſentira que, quoique les vaiſſeaux Anglois euſſent achevé cinq fois le tour du Globe dans l'eſpace de dix ans, il étoit cependant néceſſaire d'ordonner un autre Voyage.

Les différens Voyages autour du Monde, entrepris par ordre de Sa Majeſté, avant celui dônt on va lire le Journal, avoient pour but, de découvrir les portions de terres qui pouvoient ſe trouver dans les vaſtes mers dont tout l'hémiſphere auſtral eſt revêtu.

On y avoit fait juſqu'à nos jours ſi peu de recherches; ces recherches étoient ſi imparfaites, que, devenues publiques, elles avoient produit des incertitudes plutôt que donné des connoiſſances; qu'elles avoient plus trompé les hommes crédules, que ſatisfait les Savans judicieux; qu'elles avoient introduit, dans la Géographie de la moitié de la ſurface de la terre, une multitude infinie de conjectures imaginées par des Spéculateurs qui ſe piquoient de deviner la diſpoſition du Globe, de ſots contes tranſmis par une tradition obſcure, ou des fictions inventées par des menteurs impudens.

I.

L'Océan Atlantique du Sud fut la premiere ſcene des opérations des vaiſſeaux Anglois. On connoiſſoit à peine l'exiſtence des Iſles *Falkland*, juſqu'à l'arrivée du Commodore Byron, qui y relâcha en 1764, & on ignoroit abſolument leur véritable poſition, leur étendue, & tout ce qui pouvoit les rendre utiles. Le Capitaine Macbride, qui le ſuivit deux ans après, ayant fait le tour de ces Iſles, & les ayant relevées dans tous les points, on en a dreſſé une Carte ſi exacte, que les côtes de la *Grande-Bretagne* elle-même ne ſont pas aujourd'hui mieux marquées ſur les Cartes.

L'Hiſtoire du Voyage du Lord Anſon, prouve

clairement combien on connoissoit peu les Isles de l'Océan Atlantique du Sud, à l'époque de ce Navigateur. Trompé par les détails imparfaits qu'on avoit alors, il regarda l'Isle *Pepys* & les Isles *Falkland*, comme des terres distinctes, éloignées l'une de l'autre d'environ cinq degrés de latitude. Les recherches de Byron ont rectifié cette erreur capitale, & il est démontré aujourd'hui, d'une maniere incontestable, *qu'on perdra désormais son temps à chercher l'Isle* PEPYS *par le 47.e degré de latitude, puisque cette Isle & les Isles* FALKLAND *forment une même terre.*

On nous a fait connoître d'autres terres situées dans l'Océan Atlantique du Sud. Si Laroche, en 1675, & M. Guyot, Commandant du vaisseau *le Lion*, en 1756, avoient déjà vu l'Isle de *Georgie*, ce qui paroît probable, le Capitaine Cook a déterminé, en 1775, son étendue & sa véritable position : la même année, il ajouta à nos Mappemondes la Terre *Sandwich*, inconnue jusqu'alors, & la découverte la plus voisine du Pole Austral qu'on ait jamais faite.

II.

Quoique les vaisseaux des différentes Nations eussent visité & traversé souvent le *Détroit de Magellan*, on n'avoit pas examiné avec assez de soin ses Baies, ses Havres & ses Caps, les différentes Isles qu'il renferme, & les côtes qui le bordent au Nord & au Sud; on n'avoit pas parlé d'une maniere exacte des marées, des courans & des sondes; Sir John Narboroug & les Navigateurs qui le suivirent, avoient omis complétement ces divers points, ou ils les avoient traités d'une façon trop vague, & il étoit utile de s'en occuper de nouveau. Cette tâche a été heureusement remplie par Byron, Wallis & Carteret, dont les opérations, dans ce Détroit, & la Carte dressée

d'après leurs obſervations & leurs découvertes, ont procuré des lumieres précieuſes à la Géographie.

III.

Si les informations très-préciſes qu'ils nous ont données ſur chaque portion de ce célebre Détroit, en dégoûtent déſormais les Navigateurs ; ſi l'on craint de s'expoſer aux fatigues & aux embarras d'un labyrinthe, connu aujourd'hui pour être une ſource inévitable de dangers & de délais, les Anglois ont découvert une entrée dans l'Océan Pacifique, plus ſûre & moins longue. On a eſſayé à diverſes repriſes, du côté de l'Eſt & celui de l'Oueſt, le paſſage autour du Cap de *Horn*, & on a diſſipé les frayeurs qu'il inſpiroit. Les travaux & la détreſſe des Eſcadres du Lord Anſon & de Pizarre, ne décourageront pas à l'avenir ; on ſait qu'ils furent obligés d'entreprendre, par une ſaiſon défavorable, la navigation de ces mers ; & qu'à l'époque où M. Cook les traverſa, il ne s'y trouva rien de formidable.

Cet illuſtre Navigateur eſt le premier qui, d'après une ſuite d'obſervations les plus ſatisfaiſantes, commencées à l'entrée occidentale du Détroit *de Magellan*, & continuées avec des ſoins infatigables, autour de la *Terre de Feu*, & au milieu du Détroit de *Lemaire*, ait donné une Carte de l'extrémité méridionale de l'*Amérique*, qui montre combien les premiers vaiſſeaux durent être embarraſſés de ſe guider eux-mêmes, & juſqu'à quel point il ſera avantageux de doubler le Cap de *Horn*.

IV.

Si les Voyages de découvertes, entrepris par ordre du Roi, ont facilité l'entrée des vaiſſeaux dans l'Océan Pacifique, ils ont auſſi beaucoup étendu nos connoiſſances relativement aux terres qui s'y trouvent.

Quoique les Européens fréquentent depuis près de deux siecles & demi les immenses (*a*) parages qu'on appelle de ce nom, la plus grande partie de ces parages, & sur-tout de ceux qui sont au Sud de l'Equateur, demeuroit inconnue.

Magellan, & les Espagnols qui parcoururent les premiers ces mers, n'ayant voulu qu'arriver aux Moluques & aux autres Isles qui produisent des épiceries, chacune des parties de l'Océan Pacifique, qui ne se trouvoit pas contiguë à leur route, dont la direction étoit au côté septentrional de l'Equateur, échappa naturellement à leurs recherches; & si Mendana & Quiros, & avant eux quelques Voyageurs ignorés (*b*), en s'écartant de cette route, & en se tenant sous le Tropique austral, après être partis de *Callao*, eurent le bonheur de rencontrer différentes Isles; si leur imagination s'échauffa au point de regarder ces Isles comme des indices d'un Continent Austral; s'ils se flatterent que la découverte de ce Continent les rendoit émules de Gama & de Colomb, leurs foibles efforts n'ont point reculé les bornes de la Géographie & de la Navigation. Comme un plan judicieux n'avoit point dirigé leurs Voyages; comme leurs découvertes étoient demeurées très-imparfaites, & qu'elles n'avoient été ni examinées de nouveau ni décrites dans des Journaux exacts & bien authentiques, on les avoit presque oubliées : on en conservoit des souvenirs si obscurs qu'il en résultoit des disputes embarrassantes sur la position & l'étendue de ces terres nouvelles, qu'on doutoit même de leur existence.

Il paroît que les Conseils d'Espagne se firent de

(*a*) Magellan commença son Voyage en 1519.

(*b*) Voyez des détails, sur ces premieres découvertes, dans la collection précieuse des Voyages dans l'Océan Pacifique du Sud, publiée par M. Dalrymple.

bonne heure une maxime politique d'interrompre & de décourager les Voyages dans cette partie du Globe. Déjà maîtres sur le Continent d'*Amérique* d'un empire trop vaste pour le gouverner aisément, cet Empire d'*Amérique* leur offrant plus de métaux précieux qu'ils ne pouvoient en employer à leur usage, ni la cupidité ni l'ambition ne les excitoient à agrandir leurs domaines. Ainsi, quoique les Espagnols fussent établis le long des côtes de l'Océan Pacifique, quoiqu'ils fussent placés très-commodément pour suivre les découvertes qu'offroient ces mers inconnues, ils se contenterent d'envoyer des vaisseaux d'un de leurs ports à l'autre; s'ils traverserent le vaste golfe qui sépare de l'*Asie* cette partie de l'*Amérique*, ce fut toujours sur la même ligne, & peut-être avec un seul bâtiment qui partoit d'*Acapuleo* pour *Manille*.

La route des Espagnols régla en grande partie celle des autres Navigateurs Européens qui parcoururent l'Océan Pacifique du Sud; & tous ces Voyages furent circonscrits dans les mêmes bornes, si j'en excepte les petites Escadres de Lemaire & Roggewein. Les vaisseaux qui entrerent dans cette mer par le Détroit de Magellan ou en doublant le Cap de *Horn*, vouloient faire un commerce interlope avec les Espagnols, ou combattre les navires de cette Nation; projets qui laissoient aux Géographes bien peu d'espoir de découvrir de nouvelles terres. Chacun d'eux sentit en effet qu'il devoit borner ses croisieres à une distance convenable des établissemens Espagnols, les seuls parages où ils pouvoient espérer du commerce ou des pirateries. Ils avoient à peine débouqué le Détroit *de Magellan* ou doublé la *Terre de Feu*, qu'ils cingloient au Nord vers l'Isle inhabitée de *Juan Fernandès*, qui pour l'ordinaire leur servoit de rendez-vous, & où ils alloient prendre des raffraîchissemens: après avoir longé le Continent d'*Amérique*

depuis le *Chili* jusqu'à la *Californie*, ils repassoient dans l'Océan Atlantique, où, s'ils se hasarderent à étendre leur voyage du côté de l'*Asie*, ils ne penserent jamais à faire des découvertes dans les portions de la Mer du Sud qui demeuroient inconnues; ils choisirent la route battue (si je puis m'exprimer ainsi), route sur laquelle ils comptoient, avec vraisemblance, rencontrer le galion des *Philippines*, mais qui offroit peu d'apparence de rendre leur traversée utile à la Géographie.

Par une suite naturelle de ces combinaisons, les diverses expéditions dont je parle ici durent fournir peu de matériaux aux Géographes qui désiroient une connoissance exacte & détaillée de l'Océan Pacifique du Sud. Les industrieux Hollandois qui avoient alors toute leur énergie, firent cependant quelques tentatives sur ce point: nous leur devons trois Voyages entrepris avec l'unique projet de découvrir de nouvelles terres; & leurs recherches dans les latitudes australes de cet Océan, sont connues d'une maniere beaucoup plus sûre que celles des premiers Navigateurs Espagnols.

Lemaire & Schouten en 1616, & Roggewein en 1722, jugerent sagement qu'il n'y avoit aucune connoissance nouvelle à acquérir en suivant le passage ordinaire au Nord de la ligne, & ils traverserent cet Océan depuis le Cap de *Horn* jusqu'aux *Indes Orientales*, en se tenant sous le Tropique Sud; parages qu'on avoit visités si rarement & d'une maniere si peu efficace, quoique la croyance vulgaire, fortifiée par les spéculations de quelques Philosophes, y promît un grand nombre de découvertes.

En 1742, Tasman, qui fit depuis *Batavia* une longue traversée sur l'Océan Austral de l'*Inde*, entra dans la Mer Pacifique du Sud, au point où cette mer est le plus éloignée de la côte d'*Amérique*, & il visita des parages qu'on n'avoit pas encore

examinés. Après être parti d'une latitude Sud assez élevée, il cingla au Nord jusqu'à la *Nigritie*, & jusqu'aux Isles situées à l'Est de cette terre, près de l'Equateur, & ses découvertes ont rendu son Voyage célebre dans les annales de la Navigation.

Les succès de ces trois expéditions ne servirent néanmoins qu'à indiquer un vaste champ que des Navigateurs, doués de plus de persévérance, pourroient examiner avec plus de succès. Leurs résultats, il est vrai, présentoient aux Géographes un moyen de varier la stérile uniformité des premieres Cartes, en y plaçant quelques Isles nouvelles; mais le nombre & l'étendue de ces nouvelles terres étoient si peu considérables qu'on peut leur appliquer ce vers connu.

Rari, nantes in gurgite vasto.

Et si les découvertes étoient en très-petit nombre, elles étoient d'ailleurs très-imparfaites. On s'étoit approché de quelques côtes, mais on n'y avoit pas débarqué : on les avoit quittées sans reconnoître leur étendue, & sans voir si elles étoient réunies à d'autres côtes voisines. Les débarquemens qu'on avoit faits avoient été en général très-rapides, & il étoit à peine possible d'établir sur une base si foible, des informations propres à satisfaire même la curiosité oisive; ce qu'on en disoit ne pouvoit ni contenter les Philosophes ni contribuer beaucoup à la sureté ou au succès des Navigateurs qui viendroient ensuite.

Il faut toutefois rendre justice à ces commencemens de découvertes. Les Hollandois ont le mérite d'avoir été les précurseurs des Anglois, qui sont allés bien plus loin qu'eux dans la route ouverte aux Navigateurs Européens. On va voir avec quel succès les vaisseaux de l'*Angleterre* ont pénétré dans leurs Voyages successifs les réduits

les plus cachés de l'Océan Pacifique du Sud, & déchiré le voile qui couvroit une si grande partie du Globe.

1.° Ils ont recherché avec soin les différentes terres qu'on disoit avoir été vues par les Espagnols ou les Hollandois; ils ont retrouvé & visité la plupart de ces terres (du moins celles qui sembloient être de quelque importance): ils ne les ont pas visitées en courant, ils ont employé tous les moyens possibles pour rectifier les premieres erreurs & suppléer aux premieres imperfections; ils ont fait des recherches exactes dans l'intérieur du pays; ils ont fait le tour des côtes, & ils en ont pris le relevement. Qui n'a pas entendu parler de la célebre *Terre australe du Saint-Esprit*, découverte par Quiros? On assuroit qu'elle formoit une partie du Continent Austral; cette prétention n'a pu tenir contre l'examen du Capitaine Cook, qui en a achevé le tour, & qui lui a assigné sa véritable position & ses étroites bornes dans l'Archipel des *Nouvelles-Hébrides* (a).

2.° Outre qu'ils ont achevé la reconnoissance des terres apperçues avant eux, ils ont enrichi la Géographie d'une longue liste de terres nouvelles. Ils ont traversé à diverses reprises, sous le Tropique Sud & dans toutes les directions, l'Océan Pacifique Austral, & ils ont trouvé une multitude d'Isles presque infinie. Ces Isles sont disposées dans un espace de près de 80 degrés de longitude; elles sont situées à des distances plus ou moins grandes; & elles forment des groupes très-nombreux. Les descriptions bien détaillées & bien completes qu'on a faites de ces Isles & de leurs Habitans, ont servi aux progrès de toutes les sciences; &

(a) M. de Bougainville observa, seulement en 1768, que cette Terre étoit composée de plusieurs Isles. M. Cook a reconnu tout le groupe en 1774. Voyez *le second Voyage de Cook*, tome II, page 196 de l'original.

pour me servir des termes du Capitaine Cook, qui a eu une si grande part à ces découvertes, *elles laissent peu de chose à faire dans cette partie* (*a*).

3.° Byron, Wallis & Carteret ont beaucoup ajouté aux connoissances que nous avions des Isles situées dans l'Océan Pacifique, sous le Tropique Sud; mais les Géographes ignoroient absolument jusqu'où cet Océan se prolonge à l'Ouest, quelles terres le bornent de ce côté, & quelle est la liaison de ces terres avec les contrées découvertes par les anciens Navigateurs. Le premier Voyage de M. Cook (*b*) a résolu ces importantes questions de la maniere la plus complete. Ce grand Homme déploya alors une persévérance extraordinaire & un talent consommé; il brava les obstacles & les dangers sans nombre que lui offroit une pareille entreprise; il releva près de deux mille milles de la côte qui borne la Mer du Sud à l'Ouest de l'Equateur, depuis le trente-huitieme degré de latitude austral, jusqu'à dix degrés & demi de la Ligne équinoxiale, où il a reconnu qu'elle est réunie à la terre déjà visitée par les Hollandois, qui y avoient fait plusieurs Voyages, de leurs établissemens d'*Asie*, & à laquelle ils avoient donné le nom de *Nouvelle-Hollande*. La Nation dont je viens de parler avoit suivi les bandes Nord & Ouest; mais les opérations étendues de M. Cook, sur la bande orientale, en ont presque achevé la reconnoissance dans tous les points : entre le *Cap Hicks*, situé par le 38.e degré de latitude, où il a commencé l'examen de cette côte, & la partie de la Terre *Van-Diemen*, d'où Tasman prit son point de départ, on ne compte pas plus de cinquante-cinq lieues; il est donc très-probable que

(*a*) Voyez le second Voyage de Cook, tome II, page 239 de l'original.

(*b*) Voyez la Collection de Hawkesworth, vol. III de l'original.

ces deux portions sont réunies, quoique M. Cook ait poussé la circonspection jusqu'à dire qu'il n'a pu déterminer si la *Nouvelle-Galles méridionale*, c'est-à-dire la côte orientale de la *Nouvelle Hollande*, est jointe à la Terre *Van-Diemen* (*a*). Au reste, son second Voyage ne tarda pas à éclaircir cette question. Le Capitaine Furneaux, qui montoit l'*Aventure*, & qui se sépara de la *Résolution* en 1773, (heureuse séparation, puisqu'elle produisit un si bon effet) a reconnu la Terre *Van-Diemen*, depuis sa pointe orientale le long de la côte d'Est, bien au-delà de la station de Tasman, & jusqu'au 38.ᵉ degré de latitude, où M. Cook avoit commencé sa reconnoissance en 1770 (*b*).

On connoît donc aujourd'hui la circonférence entiere de cette vaste terre qu'on peut appeler une cinquieme partie du Globe: Les Navigateurs l'ont en effet trouvée si grande que, pour employer ici les expressions de M. Cook, *elle est beaucoup plus étendue qu'aucune autre partie du Monde, qui ne porte pas la dénomination de* Continent (*c*).

4.° Tasman ayant pénétré dans l'Océan Pacifique, après avoir quitté la Terre *Van-Diemen*, rencontra une côte à laquelle il donna le nom de *Nouvelle-Zélande*. Comme il ne détermina en aucune maniere l'étendue de cette côte, & qu'il reconnut seulement la position d'une partie de la bande occidentale qu'il longea en marchant au Nord, les Géographes croyoient que la *Nouvelle-Zélande* faisoit partie d'un Continent Austral, prolongée au Nord & au Sud, depuis le trente-troisieme degré jusqu'au soixante-quatrieme degré de latitude Sud; que sa côte septentrionale s'étendoit à travers la Mer Pacifique du Sud, à une

(*a*) Voyez la Collection de Hawkesworth, tom. III, page 483 de l'original.

(*b*) Second Voyage de Cook, tome I, page 114 de l'original.

(*c*) Collection de Hawkesworth, tome II, page 622 de l'original.

distance

distance fort grande, & que Juan Fernandez avoit vu son extrémité Est un demi-siecle avant Tasman. Le premier Voyage de M. Cook a totalement détruit cette supposition. Si Tasman a apperçu le premier la *Nouvelle-Zélande*, la gloire de l'avoir reconnue appartient à M. Cook seul. Il passa près de six mois sur ses côtes, en 1769 & 1770 (*a*); il en fit le tour, il marqua son étendue, & il trouva qu'elle est partagée en deux Isles. Il y est retourné depuis à diverses reprises; il a perfectionné cette importante découverte; & la *Nouvelle-Zélande* ne sera plus indiquée comme une partie d'un Continent austral, mais elle figurera désormais sur les Mappemondes, comme les deux plus grandes Isles de cette partie de l'hémisphere austral.

5.° Il restoit beaucoup de doutes & d'incertitudes sur la jonction ou la séparation de la *Nouvelle-Hollande* avec la *Nouvelle-Guinée*; le Capitaine Cook, en traversant le détroit qu'il a appelé de l'*Endeavour*, a décidé la question : nous n'hésiterons pas à dire que c'est une découverte importante pour la Géographie; & quoique la sagacité & l'érudition de M. Dalrymple aient trouvé des indices qui semblent annoncer qu'on soupçonnoit le passage (*b*), ces indices étoient si obscurs, & si peu connus, qu'en général on ne les avoit pas suivis dans la rédaction des Cartes : le Président de Brosses, qui a écrit en 1756, & qui avoit beaucoup de connoissances Géographiques, ne les avoit pas trouvé satisfaisans; & M. de Bougainville qui, en 1768, rencontra la côte orientale de la *Nouvelle-Guinée*, près de 90 lieues à l'Ouest de sa pointe Sud-Est, aima mieux faire, contre un vent

(*a*) Depuis le 6 Octobre 1769 jusqu'au 31 Mars 1770.

(*b*) Voyez la route de Torré sur un des vaisseaux de Quiros, en 1606, entre la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée*, dans la Carte des découvertes dans l'Océan Pacifique du Sud, avant 1764, publiée par M. Dalrymple.

de bout, ces 90 lieues, dans un temps où son Equipage manquant de provisions, étoit réduit à manger les peaux de veau marin qui couvroient ses vergues & ses agrès, que de continuer sa route à l'Ouest, pour chercher un passage qu'il jugeoit extrêmement problématique. M. Cook, en ouvrant entre la Mer Pacifique & l'Océan de l'*Inde* une communication qui, si elle n'est pas nouvelle, étoit du moins abandonnée & oubliée, a dissipé tous les doutes sur un fait si utile à la Navigation.

6.° On doit au Capitaine Carteret une autre découverte d'une utilité presque égale à celle que je viens de citer. Dampierre, en longeant une côte qu'on supposoit faire partie de la *Nouvelle-Guinée*, remarqua que cette côte forme une Isle séparée, à laquelle il a donné le nom de *Nouvelle-Bretagne;* mais le Capitaine Carteret a reconnu que la *Nouvelle-Bretagne* est divisée en deux grandes Isles & en beaucoup d'autres plus petites : si quelques-uns des premiers Navigateurs de l'Océan Pacifique du Sud s'en étoient apperçus, leurs observations n'étoient point arrivées jusqu'à nous ; & l'on peut compter cette découverte parmi celles qui honorent notre Nation. Le *Canal Saint-Georges*, qui sépare la *Nouvelle-Bretagne* de la *Nouvelle-Irlande*, que suivit M. Carteret pour passer de la Mer Pacifique dans l'Océan de l'*Inde*, » offre un » passage beaucoup meilleur & beaucoup plus » court, en venant de l'Est ou de l'Ouest, que » le tour des Isles situées au Nord. «

Byron, Wallis & Carteret eurent principalement pour objet de découvrir de nouvelles terres dans la Mer Atlantique du Sud, & quoiqu'ils aient ajouté quelque chose à nos connoissances Géographiques sur la Mer Pacifique du Sud, leurs Voyages ont fourni peu des matériaux nécessaires pour donner au Public une description complete de ces immenses parages, qu'ils traverserent seulement

ſur une ligne directe en revenant en *Europe* par les *Indes Orientales*. M. Cook chargé de l'expédition qui ſuivit les leurs, eut ordre de reconnoître plus exactement la Mer Pacifique du Sud; mais ſes inſtructions lui recommandant tout-à-la-fois ce qui avoit rapport aux progrès de l'Aſtronomie & à ceux de la Géographie, l'inquiétude de ne pas arriver aſſez tôt à *O-Taïti*, pour obſerver le paſſage de Vénus au-deſſus du diſque du Soleil, ne lui permit pas de s'éloigner du chemin le plus court, & de chercher les terres inconnues qui pouvoient ſe trouver au Sud-Eſt de cette Iſle. Comme il fut d'une fidélité ſcrupuleuſe à ſes devoirs, une partie conſidérable de la Mer Pacifique du Sud, celle où l'on eſpéroit le plus de découvertes, ne fut ni reconnue ni examinée lors de ſon premier Voyage. Pour ſuppléer à cette omiſſion & éclaircir un point admis par pluſieurs Savans, qui fondoient leur ſyſtême ſur de ſimples ſpéculations, & par des hommes peu éclairés, qui l'adoptoient d'après des autorités qu'ils croyoient dignes de foi, mais encore très-problématique & même dénué de fondement aux yeux de quelques autres qui ſe livroient moins à leur imagination, ou qui étoient plus incrédules, Sa Majeſté empreſſée de favoriſer tout ce qui peut ajouter à nos richeſſes dans chacune des parties des Sciences, ordonna une nouvelle expédition. Les ſervices ſignalés rendus par M. Cook, durant ſon premier Voyage, le déſignoient comme l'homme le plus propre à terminer des recherches qu'il avoit ſi habilement commencées. Il partit donc en 1772, commandant les deux vaiſſeaux la *Réſolution* & l'*Aventure*, avec le plus vaſte plan de découvertes qu'on connoiſſe dans les annales de la Navigation : on le chargea non-ſeulement de faire le tour du Monde, mais de parcourir tout le Globe dans les hautes latitudes méridionales, en formant de temps à autre, dans

chacun des parages de l'Océan Pacifique qu'on n'avoit pas encore examinés, les croisieres qui pourroient enfin résoudre la question si débattue sur l'existence d'un Continent austral; on lui recommanda de le chercher sur tous les points de l'hémisphere Sud, &, supposé qu'il y en eût un, de déterminer s'il étoit accessible à la Navigation. J'ai déjà parlé des nombreuses Isles situées sous le Tropique, dans l'Océan Pacifique, dont nous devons la découverte à ce Voyage qui dura de trois à quatre ans, & qui fut exécuté avec une intrépidité & une constance si extraordinaire : mais j'ai réservé pour ce paragraphe l'objet principal de l'expédition, ou le tableau des diverses campagnes que fit M. Cook sur l'hémisphere Sud. La route de la *Résolution* & de l'*Aventure* au milieu de l'Océan Atlantique du Sud, de l'Océan Indien méridional, & de la Mer Pacifique du Sud, qui environnent le Globe, combinée avec la route de l'*Endeavour*, offre une démonstration oculaire, que, par ses infatigables recherches, M. Cook a reconnu tous les parages où l'on supposoit un Continent vu des premiers Navigateurs; que ce Continent a disparu à l'approche de ses vaisseaux, & que, semblable aux fantômes de l'imagination, il s'est évanoui sans laisser de traces. On a soutenu qu'un Continent austral est nécessaire pour maintenir l'équilibre entre les deux hémispheres; mais quelque plausible que paroisse cette théorie au premier coup-d'œil, l'expérience a assez démontré combien elle est fausse. D'après le second Voyage de Cook, dont je parle ici, nous connoissons parfaitement l'hémisphere Sud, & nous pouvons prononcer avec certitude que l'équilibre du Globe est très-bien conservé: quoique les mers parcourues par M. Cook ne laissent pas assez d'espace pour la masse correspondante des terres que plusieurs Ecrivains ont jugée nécessaire à l'équilibre du Globe.

Si les premiers Navigateurs ont ajouté à nos Cartes une plus grande étendue de terres que M. Cook, il a la gloire d'avoir reconnu plus de mers qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. La récapitulation qu'il a fait lui-même de ſon ſecond Voyage, terminera mes remarques ſur ce point. » J'ai fait, » dit-il, le tour de l'hémiſphere auſtral, dans une » haute latitude, & je l'ai traverſé de maniere à » prouver, ſans réplique, qu'il n'y a point de » Continent, à moins qu'il ne ſoit près du Pole, » & hors de la portée de la Navigation. En par» courant deux fois la Mer du Tropique, j'ai » déterminé la poſition de quelques terres ancien» nement apperçues, & j'en ai découvert un » grand nombre de nouvelles : je crois que je laiſſe » peu de choſe à faire en ce genre, dans cette » partie du Globe; je me flatte auſſi que l'objet de » l'expédition a été, à tous égards, parfaitement » rempli, & qu'après cette relation, on ne par» lera plus du Continent auſtral, qui a occupé » l'attention de quelques-unes des Puiſſances ma» ritimes, dans un intervalle de près de deux » ſiecles, & exercé les ſpéculations des Géogra» phes de tous les âges (*a*). «

Tels furent juſqu'au ſecond Voyage de M. Cook incluſivement, les ſuccès des expéditions des vaiſſeaux Anglois. La récapitulation ſommaire que je viens de donner, mettra tous les Lecteurs en état de juger de ce qui reſtoit encore à faire, pour achever l'exécution du vaſte plan de découvertes qu'on avoit formé. L'hémiſphere auſtral avoit été parcouru à diverſes repriſes, & on l'avoit reconnu dans tous les points acceſſibles aux vaiſſeaux; mais il demeuroit encore beaucoup d'incertitudes, & par conſéquent une grande variété d'opinions ſur la poſſibilité ou l'impoſſibilité de naviguer aux

(*a*) Second Voyage de Cook, tome II, page 239 de l'original.

extrémités de notre hémisphere, & en particulier, sur l'existence, ou du moins sur l'impraticabilité d'un passage au Nord, entre l'Océan Atlantique ou la Mer Pacifique, en venant de l'Est & suivant les côtes de l'*Asie*, ou en venant de l'Ouest & suivant celles de l'*Amérique Septentrionale*.

On sentoit que, si ce passage étoit praticable, on abrégeroit beaucoup les voyages au *Japon*, à la *Chine*, & aux *Indes Orientales* en général; qu'ils deviendroient par conséquent plus utiles que par le long & ennuyeux détour du *Cap de Bonne-Espérance*. La Nation Angloise s'en occupoit depuis plus de deux siecles; & sans parler de la premiere tentative de Cabot en 1497, qui nous procura la découverte de *Terre-Neuve* & de la côte de *Labrador*, depuis le premier Voyage de Frobisher, qui, en 1576, alla chercher le passage à l'Ouest, jusqu'à celui de James & de Fox, en 1631, les audacieux Navigateurs firent des tentatives multipliées; mais si ces expéditions nous firent connoître de nouvelles portions de l'*Amérique Septentrionale*, par la découverte de la *Baie de Hudson* & de celle de *Baffin*, la question sur le passage par ce côté, dans la Mer Pacifique, demeuroit indécise. Les vaisseaux Anglois & Hollandois ne réussirent pas plus, dans leurs diverses entreprises, à trouver ce passage du côté de l'Est. Le peu de succès de Wood, en 1676, semble avoir terminé la longue liste des expéditions infructueuses entreprises au Nord, durant le siecle dernier; & si l'on ne désespéra pas de cette découverte, à laquelle on avoit en vain travaillé si souvent, on cessa du moins assez long-temps d'y songer.

M. Dobbs, zélé partisan de la probabilité d'un passage au Nord-Ouest, par la *Baie de Hudson*, fixa de nos jours l'attention de l'*Angleterre* sur cette entreprise, & par son zele actif & ses sollicitations constantes, il ranima l'esprit de découvertes. On suivit ses projets, mais sans succès; car le Capi-

taine Middleton, envoyé par le Gouvernement en 1741, & les Capitaines Smith & Moore, envoyés en 1746 par une Société particuliere, quoique encouragés par un acte du Parlement, accordant vingt mille livres sterlings de récompense à ceux qui trouveroient le passage, revinrent de la *Baie de Hudson* avec leurs Journaux, qui laisserent la question dans le même état d'incertitude.

Tandis que le Capitaine Cook faisoit son Voyage au Pole austral, commencé en 1773, M. Phipps, aujourd'hui Lord Mulgrave, partit avec deux vaisseaux, *afin de déterminer jusqu'où la Navigation étoit praticable du côté du Pole boréal*; & quoique des barrieres insurmontables eussent arrêté ses progrès, ainsi qu'elles avoient arrêté les premiers Navigateurs, on ne renonça pas à l'espoir d'ouvrir une communication entre l'Océan Atlantique & la Mer Pacifique, par le Nord, & l'Amirauté d'Angleterre ordonna un Voyage qui eut cet objet.

Les opérations projetées étoient si nouvelles, si variées & si étendues, qu'on crut avoir besoin des talens & de l'expérience du Capitaine Cook pour les conduire. Il auroit pu, sans qu'on l'accusât de manquer de zele pour le service public, passer le reste de ses jours dans la place qu'on lui avoit donnée à l'Hôpital de *Gréenwich*; il auroit pu y jouir de la gloire qu'il avoit achetée si chérement, par deux Voyages autour du Monde : mais il quitta de bon cœur un Poste honorable, & heureux de ce que le Comte de Sandwich n'avoit pas jeté les yeux sur un autre Commandant, il se chargea de l'expédition dont on publie ici l'histoire; expédition qui devoit l'exposer aux fatigues & aux dangers d'une troisieme circonnavigation du Globe, par une route qu'on n'avoit pas encore essayée. Tous les Navigateurs qui avoient fait jusqu'alors le tour du Monde, étoient revenus en *Europe* par

le *Cap de Bonne-Espérance ;* on assignoit à M. Cook la tâche pénible de revenir en *Angleterre* par les hautes latitudes septentrionales, entre l'*Asie* & l'*Amérique.* Ainsi la route ordinaire fut changée, & au lieu d'entrer dans la Mer du Sud par l'Océan Atlantique, on voulut essayer de pénétrer dans l'Océan Atlantique par la Mer Pacifique; car on avoit prévu sagement que quelles que fussent les ouvertures & les entrées qu'on pourroit trouver sur la côte orientale de l'*Amérique*, & dans une direction qui donneroit l'espoir d'un passage, l'entreprise finiroit par échouer, s'il n'y avoit pas une mer libre entre la côte occidentale de ce Continent & les extrémités de l'*Asie.* On enjoignit donc à M. Cook de se rendre à l'Océan Pacifique, en traversant les nouvelles Isles découvertes par lui sous le Tropique du Sud, &, après avoir coupé l'Equateur, de cingler au Nord, & de choisir la route qui lui sembleroit la plus propre à fixer des points Géographiques importans, & à produire des découvertes intermédiaires sur les parages qui devoient le conduire à la principale scene de ses opérations.

Mais les instructions qu'on lui donna feront mieux connoître le plan du Voyage, & les divers objets qu'il embrassoit, & je les insere ici.

INSTRUCTIONS SECRETES pour le Capitaine Jacques Cook, Commandant du Vaisseau de Sa Majesté *la Résolution.*

LE COMTE DE SANDWICH nous ayant signifié une résolution de Sa Majesté, qui ordonne une expédition pour trouver, en mer, un passage au Nord, de la Mer Pacifique dans l'Océan Atlantique, nous avons, en exécution de cet ordre, fait armer & équiper d'une maniere convenable les vaisseaux la Résolution *& la* Découverte; *& vos derniers Voyages*

nous ayant fait connoître vos talens & votre bonne conduite, nous avons cru devoir vous charger de celui-ci : nous vous avons nommé Commandant du premier des vaisseaux indiqués ci-dessus, & nous avons enjoint au Capitaine Clerke, qui commande le second, de suivre vos ordres. Nous vous enjoignons de vous rendre tout de suite au Cap de Bonne-Espérance, *avec la* Résolution *& la* Découverte, *à moins que vous ne jugiez nécessaire de vous arrêter à* Madere, *aux Isles du* Cap Verd, *ou aux* Canaries, *pour y prendre du vin ; on vous laisse le maître d'y relâcher, en ayant soin toutefois de n'y pas rester plus long-temps qu'il le faudra pour cet objet.*

Dès que vous serez au Cap de Bonne-Espérance, *vous donnerez des rafraîchissemens à vos Equipages, & vous embarquerez sur vos bâtimens autant de vivres & d'eau qu'ils pourront en contenir.*

Vous devez, s'il est possible, partir du Cap de Bonne-Espérance *à la fin d'Octobre, ou au commencement de Novembre prochain, & cingler au Sud, pour y chercher des Isles qu'on dit avoir été vues dernièrement par les François, à 48 degrés de latitude, & vers le méridien de l'Isle* Maurice. *Si vous rencontrez ces Isles, vous les examinerez avec soin, & vous tâcherez d'y découvrir un bon Havre. Si vous y découvrez un bon Havre, vous ferez toutes les observations nécessaires pour les retrouver facilement : un bon Port, dans ces parages, pouvant devenir très-utile, lors même qu'il n'offriroit guere autre chose qu'un abri, du bois & de l'eau. Toutefois vous n'emploîrez pas trop de temps à rechercher ces Isles, ou à les examiner, si vous les trouvez ; mais vous vous hâterez de gagner* O-Taïti *& les Isles de la* Société *(en touchant à la* Nouvelle-Zélande, *si vous le croyez nécessaire ou convenable) ; vous tâcherez d'arriver assez tôt à* O-Taïti *ou aux Isles de la* Société, *pour donner à vos Equipages les rafraîchissemens dont ils peuvent avoir besoin, avant d'exécuter les ordres ultérieurs de ces instructions.*

A votre arrivée à O-Taïti, ~~*ou aux*~~ *Isles de la* Société, *vous débarquerez Omaï sur celles des terres qu'il choisira, & vous l'y laisserez.*

Vous distribuerez, parmi les Chefs, une portion des présens que vous portez, telle que vous la jugerez convenable, & vous garderez le reste pour les Naturels des pays que vous pourrez découvrir dans l'hémisphere septentrional. Quand vous aurez rafraîchi vos Equipages, & embarqué le bois & l'eau dont vous aurez besoin, vous quitterez ces Isles au commencement de Février, ou plutôt, si vous le croyez nécessaire, & vous vous rendrez par une route aussi directe que vous le pourrez à la côte de la Nouvelle-Albion, *en vous efforçant de l'attaquer par le 44.*e *degré de latitude Nord; on vous recommande, en y allant, de ne point perdre de temps à chercher de nouvelles terres, & de ne pas vous arrêter sur celles que vous découvrirez, à moins que vous ne soyez forcé de faire du bois & de l'eau.*

On vous enjoint strictement, durant votre route vers la côte de la Nouvelle-Albion, *de ne toucher sur aucune partie des Domaines Espagnols, situés à la partie occidentale de l'*Amérique, *à moins que vous n'y soyez jeté par des accidens inévitables : dans ce cas, vous ne vous y arrêterez que le temps absolument nécessaire, & vous prendrez bien garde de ne point donner d'ombrage ou de sujet de plainte à aucun des Habitans du pays ou des Sujets de Sa Majesté Catholique. Si, dans votre route ultérieure au Nord, telle qu'elle vous sera tracée ci-après, vous trouvez des Sujets d'un Prince ou d'un Etat de l'*Europe *sur quelques-unes des parties de la côte que vous visiterez, vous ne devez pas les inquiéter, ou leur donner un juste sujet de plainte, mais, au contraire, les traiter avec politesse & avec amitié.*

LORSQUE VOUS SEREZ sur la côte de la Nouvelle-Albion, *vous relâcherez daus le premier Port commode, pour y faire du bois & de l'eau, & vous*

y procurer des rafraîchissemens; vous marcherez ensuite au Nord le long de la côte, jusqu'au 65.e degré de latitude, ou même plus loin, si vous n'êtes pas arrêté par des terres ou par des glaces; vous ne perdrez pas votre temps à reconnoître des rivieres ou des entrées, & vous ferez toujours la plus grande diligence possible, jusqu'à ce que vous soyez parvenu au 65.e parallele qu'on vient de vous indiquer, & où nous désirerions que vous arrivassiez au mois de Juin de l'année prochaine. Quand vous serez à cette hauteur, vous chercherez & vous examinerez avec soin les rivieres ou les entrées qui vous paroîtront devoir être d'une étendue considérable, & se diriger vers la Baie de Hudson, *ou la* Baie de Baffin; *& si, d'après vos propres observations, & d'après les informations que vous pourrez recevoir des Naturels du Pays (lesquels paroissent être de la même race & parler la même langue que les Eskimaux, dont on vous a donné un vocabulaire), vous entrevoyez la certitude, ou même la probabilité de découvrir un passage par mer, dans l'une & l'autre, ou dans une seule de ces Baies, vous ferez tous les efforts possibles pour l'effectuer avec un de vos vaisseaux, ou avec les deux, à moins que vous ne jugiez plus sûr ou plus vraisemblable de l'effectuer avec des bâtimens plus petits : dans ce dernier cas, vous monterez les charpentes d'un ou deux des petits bâtimens dont vous êtes pourvu : quand vous les aurez mis en état de naviguer, & quand vous les aurez approvisionnés de vivres & de munitions, vous en détacherez un, ou vous détacherez tous les deux, sous le commandement d'un Officier qu'on laisse à votre choix, avec un nombre suffisant de Bas-Officiers, de Matelots & de canots, afin d'essayer le passage susdit; vous leur donnerez les instructions que vous croirez convenables, pour vous rejoindre, si leur tentative n'a point de succès, ou pour leurs opérations ultérieures, si elle réussit. Si cependant il vous paroît plus convenable de suivre d'autres moyens que ceux qu'on*

vient de vous indiquer pour découvrir le passage au Nord (si ce passage existe), vous êtes le maître d'employer ces moyens.

Si vous parvenez à vous convaincre qu'il vous est impossible de pénétrer par eau dans la Baie de Hudson *ou dans celle de* Baffin, *ou que ce passage n'est pas assez considérable pour la navigation, vous vous rendrez à une saison convenable à* Saint-Pierre & Saint-Paul, *Port du* Kamtschatka, *ou par-tout ailleurs, si vous le trouvez bon, afin d'y rafraîchir vos Equipages, & d'y passer l'hiver : vous en partirez au printemps de 1778, & vous vous éléverez au Nord aussi loin que vous le dictera votre prudence, afin de chercher de nouveau par le Nord-Est ou le Nord-Ouest, un passage de la Mer Pacifique dans l'Océan Atlantique ou la mer du Nord ; & si, d'après vos propres observations, ou d'après les informations que vous pourrez recevoir, vous entrevoyez la probabilité d'un tel passage, vous suivrez les instructions du paragraphe précédent. Que vous découvriez ce passage, ou que vos entreprises, sur ce point, soient sans succès, vous vous hâterez de revenir en* Angleterre, *par la route que vous croirez la plus utile aux progrès de la Géographie & de la Navigation, & vous ramenerez les deux vaisseaux à* Spithead, *où ils attendront des ordres ultérieurs.*

Dans tous les lieux que vous aurez occasion de reconnoître durant le cours du Voyage, & où des observations de l'espece qu'on va vous indiquer n'ont pas encore été faites, vous examinerez soigneusement, autant que le temps vous le permettra, la véritable position en latitude & en longitude des places, la déclinaison de l'aimant, les gisemens & la direction des caps & des pointes de terre, la hauteur, la direction & la force des marées & des courans, la profondeur de la mer, les bas fonds, les rochers ; vous releverez & vous marquerez sur des Cartes, la position & les vues des Baies, Havres, & des différentes parties de

la côte, & vous ferez d'ailleurs toutes les remarques qui pourront être utiles à la Navigation ou au Commerce : vous obſerverez auſſi avec ſoin la nature & les productions du ſol ; les quadrupedes, les inſectes ou les oiſeaux qui l'habitent ou le fréquentent ; les poiſſons qu'on trouve dans les rivieres ou ſur les côtes : vous direz ſi ces divers animaux y ſont plus ou moins abondans ; & en cas que vous en découvriez de particuliers, vous les décrirez & vous les deſſinerez auſſi exactement qu'il vous ſera poſſible ; ſi vous trouvez des métaux, des minéraux ou des pierres précieuſes, ou des foſſiles nouveaux, vous rapporterez des échantillons de chacune de ces ſubſtances, ainſi que des plantes, des arbres & arbriſſeaux, & des graines des plantes & des fruits particuliers à ces contrées, ſi vous pouvez vous en procurer, & vous les tranſmettrez à notre Secrétaire, afin qu'on faſſe les eſſais, & les expériences qui ſeront jugées convenables. Vous obſerverez en outre l'eſprit, le tempérament, le caractere & le nombre des Indigenes & des Etrangers ſur les terres qui ſeront habitées ; & vous tâcherez, par tous les moyens permis, de cultiver leur amitié : vous leur donnerez les bagatelles que vous aurez à bord, en choiſiſſant celles qui ſeront le plus de leur goût ; vous les inviterez à faire des échanges avec vos Equipages, & vous les traiterez avec beaucoup de politeſſe & d'égards. Vous veillerez cependant à ce qu'ils ne vous prennent point par ſurpriſe, & vous ne manquerez pas de vous tenir ſur vos gardes contre tous les accidens.

Vous prendrez auſſi, de l'aveu des Naturels, poſſeſſion, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, de quelques diſtricts avantageux, dans les Pays qui n'ont pas été déjà découverts ou viſités par d'autres Puiſſances de l'Europe ; & vous laiſſerez parmi les Habitans des choſes qui puiſſent atteſter votre relâche : mais ſi vous découvrez des Pays inhabités, vous en prendrez poſſeſſion au nom de Sa Majeſté, & vous y établirez des monumens & des inſcriptions qui

montrent que nous avons découvert ces Contrées, & que nous en avons pris possession les premiers.

Comme dans les entreprises de cette nature, il survient beaucoup de circonstances imprévues, sur lesquelles il est impossible de donner des instructions particulieres, vous agirez alors ainsi que vous le jugerez le plus avantageux au service dont vous êtes chargé.

Vous profiterez de toutes les occasions qui s'offriront à vous, pour nous envoyer, par les mains de notre Secrétaire, des détails sur vos opérations & des copies des Cartes & des desseins que vous aurez faits; & immédiatement après votre arrivée en Angleterre, vous vous rendrez à ce Bureau pour y mettre sous nos yeux le journal complet de votre Voyage. Vous aurez soin, avant de quitter votre vaisseau, de demander aux Officiers & aux Bas-Officiers les livres du Loch & les Journaux qu'ils pourront avoir tenus; vous leur enjoindrez, ainsi qu'à tout l'Equipage, de ne pas dire où ils ont été jusqu'à ce qu'il en aient obtenu la permission; vous ordonnerez au Capitaine Clerke de publier la même défense à l'égard des Officiers, des Bas-Officiers & de l'Equipage de la Decouverte.

S'il arrive à la Résolution, *dans le cours de l'expédition, quelque accident qui la mette hors d'état d'aller plus avant, vous passerez avec votre Equipage sur la* Découverte, *& vous continuerez votre route sur ce vaisseau: nous enjoignons ici au Commandant de vous recevoir sur son bord, & d'obéir à vos ordres comme si vous montiez encore la* Résolution. *En cas qu'une maladie ou une autre cause ne vous permette pas d'exécuter ces instructions, vous aurez soin d'en charger l'Officier qui commandera après vous, & auquel nous ordonnons de les exécuter le mieux qu'il lui sera possible.*

Le Gouvernement très-occupé de l'objet de l'expédition dont on vient de parler, ne se contenta pas d'envoyer M. Cook dans l'Océan Pacifique, il adopta une mesure qui ne pouvoit manquer

de produire beaucoup d'effet sur les Equipages de la *Résolution* & de la *Découverte*, qui ajouta des motifs d'intérêt aux sentimens de leurs devoirs, & qui excita en même temps tous les Sujets de Sa Majesté à former des entreprises capables de produire la découverte qu'on avoit en vue. » Il fut » résolu par le Parlement, que si quelqu'un des » vaisseaux appartenant aux sujets de Sa Majesté » ou *à Sa Majesté*, découvre & effectue un passage » par mer entre *l'Océan Atlantique* & la *Mer Pacifique*, en quelque direction ou parallele que ce soit » de l'hémisphere septentrional, au Nord du cinquante-deuxieme degré de latitude Nord, les » propriétaires de ces vaisseaux, s'ils appartiennent » à quelqu'un des Sujets de Sa Majesté, ou *le Commandant*, *les Officiers & les Matelots de ces vaisseaux*, *s'ils appartiennent à Sa Majesté*, recevront » vingt mille livres sterlings de récompense.

» Et comme les vaisseaux employés dans les » mers du *Spitzberg* & le *Détroit de Davis*, ont » des occasions fréquentes de s'approcher du Pole » boréal, quoique le cours d'un été ne leur offre » pas assez de temps pour pénétrer dans l'Océan » Pacifique; comme ces approches du Pole peuvent contribuer beaucoup à la découverte d'une » communication entre l'Océan Atlantique & la » Mer Pacifique, & entraîner beaucoup d'avantages pour le Commerce, les Sciences, &c., il » a été résolu que, si quelque vaisseau arrive à un » degré du Pole boréal, le premier Propriétaire, » &c., ou le premier Commandant, &c. qui en » approchera ainsi, recevra cinq mille livres sterlings de récompense «.

Ne voulant rien omettre de tout ce qui pouvoit faciliter le succès de l'expédition du Capitaine Cook, le Lieutenant Pickersgill, Commandant du brigantin du Roi le *Lion*, eut ordre au commencement de l'été de 1776, » de se rendre au *Détroit*

» *de Davis*, pour y protéger les navires Anglois
» occupés de la pêche de la baleine «. Ce premier
objet rempli, on lui enjoignit » d'aller à la *Baie*
» *de Baffin*, d'en reconnoître les côtes aussi loin
» qu'il croiroit pouvoir le faire sans danger, mais
» d'avoir soin de partir de cette Baie assez à temps
» pour être de retour en *Angleterre* à la fin de
» l'année «. On lui ordonna de plus, » de faire
» des remarques nautiques de toute espece, &
» d'employer M. Lane (*Master* de son bâtiment)
» à marquer sur des Cartes, la position, les vues
» des Baies, Havres & différentes parties de la
» Côte qu'il examineroit, & de rapporter sur tous
» ces points les observations qui pourroient être
» utiles à la Géographie & à la Navigation (*a*) «.

On voit que Pickersgill ne devoit pas essayer de découvrir le passage au Nord, & qu'on lui enjoignoit uniquement de reconnoître les côtes de la *Baie de Baffin*. Le but de ce Voyage étoit de procurer à la fin de l'année, des informations qui pussent donner des vues utiles sur le plan d'un Voyage projeté dans cette Baie pour l'été suivant. On vouloit chercher le passage au Nord de ce côté de l'*Amérique*, afin de coopérer avec le Capitaine Cook, qui tenteroit le passage de l'autre côté du nouveau Monde, à-peu-près à la même époque.

Pickersgill fut de retour avant la fin de l'année, & il obéit à ses instructions au moins sur cet article; mais on eut des raisons suffisantes de ne pas le charger de la seconde expédition dans la *Baie de Baffin*, & on en donna le commandement au Lieutenant Young.

Il étoit naturel d'espérer de l'un ou l'autre de ces deux Voyages du *Lion*, des détails qui serviroient à décider la question sur la possibilité d'un passage de

(*a*) Extrait de ses Instructions manuscrites, datées du 14 Mai 1776.

de ce côté de l'*Amérique.* Malheureusement ils ne répondirent pas à l'attente qu'on avoit conçue. Pickersgill qui avoit acquis beaucoup d'expérience de son métier, sous le Capitaine Cook, fut puni avec raison pour la maniere dont il avoit conduit son expédition au *Détroit de Davis;* & les talens d'Young, ainsi qu'on l'a vu ensuite, étoient plus propres à contribuer à une victoire, en qualité de Commandant d'un vaisseau de ligne, qu'à reculer les bornes de la Géographie, en affrontant des montagnes de glace, & en relevant des côtes inconnues.

Pickersgill & Young, ayant eu ordre de se rendre à la *Baie de Baffin*, & les instructions données au Capitaine Cook lui enjoignant de ne commencer ses recherches qu'après être arrivé à 65 degrés de latitude, il ne sera pas inutile d'expliquer ici les motifs qui déterminerent à placer en ces endroits la scene des opérations, & sur quel fondement on croyoit que le passage se tenteroit si loin au Nord avec plus d'apparence de succès. On peut demander pourquoi on négligea la *Baie de Hudson;* pourquoi on ne recommanda pas au Capitaine Cook de commencer ses recherches sur la côte opposée à cette Baie, à des latitudes moins élevées, & en particulier, pourquoi les instructions de l'Amirauté ne lui prescrivirent pas de reconnoître le Détroit de *Juan de Fuca*, entre le 47.e & le 48.e parallele; l'*Archipel Saint-Lazare*, de l'Amiral de Fonte, entre le 50.e & le 55.e degrés de latitude; & les rivieres & les lacs à travers lesquels on dit que ce Navigateur trouva un passage au Nord-Est, & sur lesquels il fit une route si heureuse qu'il rencontra un vaisseau venant de *Boston.* On peut voir la réponse dans la grande Relation.

Outre plusieurs expéditions par mer, qui démontrent qu'il ne falloit pas chercher un passage au Sud de 67 degrés de latitude, nous devons à la

Compagnie de la *Baie de Hudſon*, un Voyage par terre, qui a jeté beaucoup de jour ſur cette matiere, en donnant des preuves, qu'il eſt permis d'appeler démonſtratives, ſur la hauteur Nord à laquelle devoient s'élever les vaiſſeaux, du moins en quelque partie de leur route, avant de pouvoir paſſer d'un côté de l'*Amérique* à l'autre. Les Sauvages établis dans les parties ſeptentrionales du nouveau Monde, qui viennent commercer aux Forts de la Compagnie, nous avoient fait connoître une riviere appelée *riviere de Cuivre*, à cauſe de la quantité de ce métal dont elle eſt remplie. M. Dobbs parle beaucoup de cette riviere dans ſes Mémoires, & il interprete en faveur de ſon ſyſtême tout ce qu'en diſoient les Sauvages. La Compagnie voulant la reconnoître d'une maniere préciſe, ordonna au Gouverneur du Fort *du Prince de Galles*, de faire partir par terre un homme intelligent, & digne de confiance ſous l'eſcorte de quelques Sauvages, Habitans des Diſtricts ſeptentrionaux de l'*Amérique;* de lui enjoindre de remonter la riviere *de Cuivre*, de relever exactement ſa direction, & de la ſuivre juſqu'à la mer, où elle a ſon embouchure. M. Hearne, jeune homme qui ſe trouvoit au ſervice de la Compagnie, & qui avoit été Officier de Marine, très-propre d'ailleurs à faire des obſervations pour déterminer la longitude & la latitude, & à marquer ſur une Carte les terrains & les rivieres qu'il traverſeroit, fut chargé de ce ſervice.

Il partit en effet le 7 Décembre 1770, du Fort *du Prince de Galles*, ſitué ſur la riviere *Churchill*, par 58 degrés 50 minutes de latitude, & il a raconté fidellement dans ſon journal chacune de ſes opérations. Le Public accueilleroit ce journal avec intérêt, puiſqu'on y trouve un tableau naïf & ſans art de la maniere de vivre des Sauvages, du peu de moyens de ſubſiſtance dont ils ſont pourvus, & de la miſere extraordinaire, à tous égards, des diverſes

Tribus qui n'ont point de demeures fixes, & qui passent leur triste vie à parcourir les affreux déserts & les lacs glacés de l'immense espace qu'a traversé M. Hearne, & qu'on peut dire avoir été ajouté par lui à la Géographie du Globe. En général, il fit route au Nord-Ouest. Se trouvant au mois de Juin 1771 à un endroit appelé *Conge-Catha-Wha-Chaga, il fit deux bonnes observations sur la hauteur du soleil à midi, dont le résultat moyen indique 68 degrés 46 minutes Nord pour la latitude de cette place: sa longitude estimée, est de 24 degrés 2 minutes à l'Ouest de la riviere Churchill.* Il partit *de Conge-Catha-Wha-Chaga* le 2 Juillet, & marchant toujours à l'Ouest vers le Nord, il atteignit la riviere de *Cuivre* le 13, & il fut bien étonné de la trouver si différente de la description des Sauvages; car, loin de pouvoir porter un vaisseau, elle est à peine accessible à un canot Indien: trois cascades encombrées par des bas fonds & des dos-d'âne de pierre se montrerent à lui toutes à la fois.

M. Hearne commença ici à reconnoître la riviere. Il continua son travail jusqu'à l'embouchure, près de laquelle les Sauvages, dont il étoit accompagné, massacrerent vingt-un Eskimaux, qu'ils surprirent dans leurs tentes. M. Hearne décrit ainsi son arrivée au bord de l'Océan. » Lorsque » mes Sauvages eurent pillé tout le cuivre, &c. » qu'ils trouverent dans les tentes des Eskimaux, » ils se montrerent disposés de nouveau à me » donner des secours pour achever la reconnois- » sance de la riviere; je voyois alors la mer qui » se prolongeoit du Nord-Ouest-quart-Ouest au » Nord-Est, à la distance d'environ huit milles. » Ce fut sur les cinq heures du matin du 17, » que je repris mon travail: je ne tardai pas » à arriver à l'embouchure de la riviere; je m'ap- » perçus de plus en plus qu'elle n'étoit pas navi- » gable, & qu'il étoit impossible de la rendre

» telle; car je la crois par-tout remplie de bas-
» fonds & de cascades, &, à son entrée dans la
» mer, elle débouche sur une portion aplatie ou
» à sec de la côte. Le flot venoit de finir; la marque
» laissée sur les bords de la glace, me fit juger
» qu'il s'éleve de 12 à 14 pieds, & qu'il pénetre
» à peine dans la riviere. En effet, l'eau de la
» riviere n'étoit point du tout saumâtre; mais,
» d'après la quantité considérable d'os de baleine,
» & de peaux de veau marin, que les Eskimaux
» avoient dans leurs tentes, d'après la multitude
» de veaux marins que j'apperçus sur la glace, je
» suis sûr que c'étoit l'Océan ou un bras de l'Océan.
» La mer, à l'embouchure de la riviere, me parut
» remplie d'Isles & de bas-fonds aussi loin que
» je pus voir avec une lunette de poche : la glace
» n'étoit pas encore rompue; elle commençoit
» seulement à fondre, à environ trois quarts de
» mille de la côte, & à peu de distance autour
» des Isles & des bas-fonds.

» La reconnoissance de la riviere fut achevée
» vers une heure du matin du 18; mais, à ces
» hautes latitudes, & à cette époque de l'année,
» le soleil est toujours assez élevé sur l'horizon.
» J'eus alors une petite pluie & une brume épaisse;
» & jugeant que la riviere & la mer ne pouvoient,
» à aucun égard, être de quelque utilité, je ne
» crus pas devoir attendre le beau temps pour
» observer exactement la latitude. Mais je pris
» des soins extraordinaires pour marquer la
» route & les distances que j'avois parcourues
» depuis *Conge-Catha-Wha-Chaga*, où je fis deux
» bonnes observations, & on peut compter que
» je ne me trompe pas de vingt milles sur la
» latitude. «

La Carte qu'a dressée M. Hearne durant son intéressant Voyage, indique l'embouchure de la riviere *de Cuivre*, à 72 degrés de latitude, &

plus de 25 degrés de longitude à l'Ouest du Fort d'où il partit (*a*).

On sent tout le prix des découvertes de ce Voyage. Il en résulte que le Continent de l'*Amérique septentrionale* se prolonge beaucoup au Nord-Ouest de la *Baie de Hudson*, puisque M. Hearne fit près de 1300 milles avant d'arriver à la mer. Il se porta à près de 600 milles à l'Ouest de la côte de la *Baie de Hudson*; & plusieurs faits rapportés dans son Journal, indiquent que les Sauvages, qui lui servoient de Guides, savoient que l'*Amérique* s'étend bien plus loin de ce côté. L'un de ces faits nous offrant d'ailleurs une peinture frappante de la vie sauvage, je l'ai transcrit dans la note (*b*).

(*a*) M. Hearne ne fut de retour au Fort du *Prince de Galles* que le 30 Juin 1772. Son Voyage avoit été de dix-neuf mois.

(*b*) Le 11 Janvier 1772, mes Sauvages chasserent; quelques-uns d'entre eux apperçurent des traces sur la neige; &, les ayant suivies long-temps, ils arriverent à une petite cabane, où ils trouverent une jeune femme: ils l'amenerent à nos tentes; &, après l'avoir interrogée, ils surent qu'elle étoit de la race des Indiens de l'Ouest, surnommés *Dog Ribbed* (Côte de Chien); qu'elle avoit été faite prisonniere par les *Aratha-Pescow*, durant l'été de 1770; que, lorsque ses vainqueurs arriverent près de cet endroit pendant l'été de 1771, elle se sauva avec le projet de retourner dans sa patrie; mais, comme elle en étoit fort éloignée, & qu'on l'avoit amenée ici en pirogue, sur des rivieres & des lacs d'une direction tortueuse, elle avoit oublié le chemin, & elle avoit vécu dans sa petite cabane depuis le commencement des neiges. D'après son compte des lunes qui s'étoient écoulées, il paroît qu'elle avoit quitté les *Aratha-Pescow* vers le milieu du mois de Juillet, & qu'elle n'avoit pas vu une figure humaine depuis ce temps-là. Elle avoit pourvu à sa subsistance en prenant dans des filets des lapins, des perdrix & des écureuils; elle se portoit alors fort bien; elle n'étoit pas maigre, & je ne crois pas avoir vu de plus belle Indienne, dans aucune partie de l'*Amérique septentrionale*. Elle avoit été réduite à convertir en filets les nerfs des jambes & des pieds des lapins & la fourrure de ces quadrupedes lui avoit procuré des vêtemens très-chauds pour l'hiver. Quand elle prit la fuite, elle n'emporta autre chose, qu'environ cinq pouces d'un cercle de fer, dont elle vouloit faire un couteau, une pierre à aiguiser, quelques pierres à fusil, des substances propres à

curer un Journal authentique du dernier Voyage des Espagnols à la côte d'*Amérique*, fait en 1775. Ce Journal, aujourd'hui imprimé, donne des détails d'une véritable importance pour la Géographie; il est sur-tout précieux, en ce qu'on y trouve la reconnoissance de quelques parties de la côte dont M. Cook, arrêté par des vents défavorables, n'a pu approcher. L'extrait suivant, tiré de ce Journal, fermera la bouche à ceux qui voudront représenter comme une imperfection dans le Voyage de M. Cook, l'occasion qui lui a manqué d'examiner la côte d'*Amérique* sous la latitude assignée aux prétendues découvertes de l'Amiral de Fonte. » Nous entreprîmes alors de trouver » le *Détroit de l'Amiral de Fonte*, quoique nous » n'eussions pas encore découvert l'*Archipel de* » *Saint-Lazare*, à travers lequel on disoit que ce » Navigateur avoit passé. Dans cette intention, » nous examinâmes toutes les baies & toutes les » sinuosités de la côte, & nous doublâmes tous » les caps que nous pûmes appercevoir ; nous » mettions en panne la nuit, afin de ne point » dépasser cette entrée sans la voir : *d'après ces* » *précautions, & d'après un vent de Nord-Ouest, qui* » *nous étoit si favorable, on peut assurer qu'il n'y a* » *point de Détroit* (*a*). «

Les Espagnols se vantent, dans ce Journal, » de s'être élevés jusqu'à 58 degrés de latitude, » bien au-delà du point, où les autres Navigateurs » avoient pu arriver dans ces mers (*b*). « Sans vouloir diminuer le mérite de leurs opérations, on nous permettra de dire que, comparées à celles

(*a*) Journal d'un Voyage fait en 1775 par Don Francisco-Antonio Maurellé, dans les *Miscellanées* de M. Barrington, *p.* 508.

(*b*) *Ibid.* page 507. Le Journal de Maurelle nous apprend que les Espagnols avoient fait quelque temps auparavant un autre Voyage à la côte d'*Amérique*; mais que, lors de cette premiere expédition, ils ne s'éleverent pas au Nord, au-delà de 55 degrés de latitude.

de M. Cook, dont on publie ici l'histoire, elles paroîtront bien peu considérables. Outre le relevement de la terre située dans l'Océan Indien austral, que M. de Kerguelin avoit reconnue, en deux Voyages, d'une maniere imparfaite; outre des découvertes importantes dans l'Archipel des *Isles des Amis*; outre la découverte du groupe des *Isles Sandwich*, situées dans la partie septentrionale de l'Océan Pacifique, & dont les relations des premiers Navigateurs n'offrent pas la plus légere trace, la lecture de cet ouvrage montrera que, dans un seul été, M. Cook a découvert une portion beaucoup plus grande de la côte Nord-Ouest d'*Amérique*, que les Espagnols n'ont pu le faire en deux cents ans, quoiqu'ils soient établis aux environs. M. Cook a aussi prouvé que Behring & Tschirikoff découvrirent réellement le Continent d'*Amérique* en 1741; il a déterminé de plus la prolongation de ce Continent à l'Ouest, en face du *Kamtchatka*; vérité que des Faiseurs de Géographie, voués à des systêmes favoris, ne vouloient point du tout croire; & qu'on regardoit comme détruite par les découvertes plus récentes des Russes, quoique Muller l'eût admise.

Si l'on en excepte quelques portions peu considérables, il a d'ailleurs déterminé la véritable position des côtes occidentales de l'*Amérique*, depuis le 44.e jusqu'au 70.e degré de latitude; il a déterminé de plus la position de l'extrémité Nord-Est de l'*Asie*, en confirmant les découvertes faites par Behring en 1728, & en y ajoutant de nouvelles découvertes très-étendues; il nous a rapporté des détails plus authentiques sur les Isles situées entre les deux Continens, que ceux qui nous venoient des Négocians du *Kamtchatka*, à qui Behring avoit inspiré le courage de s'exposer sur cette mer (*a*). La

(*a*) Les Russes doivent en ce point, beaucoup à l'*Angleterre*. Il est assez singulier qu'un de nos Compatriotes, le Docteur

poſition relative de l'*Aſie* & de l'*Amérique* qu'il a fixée, & la reconnoiſſance faite par lui des bornes étroites qui ſéparent l'ancien & le nouveau Monde, ont jeté du jour ſur cette partie importante de la Géographie, & réſolu le problême embarraſſant de la population de l'*Amérique*, par des Tribus dénuées des moyens néceſſaires pour entreprendre de longues Navigations : enfin, quoique le principal objet de ſon Voyage ait manqué, ce défaut de ſuccès procurera lui-même un grand avantage à toutes les Nations de la terre, puiſqu'il nous indique les obſtacles que doivent attendre les Navigateurs qui eſſayeront déſormais d'aller aux *Indes Orientales* par le *Détroit de Behring*.

S'il ſe trouve des hommes qui ne mettent pas un grand prix au plan ou à l'exécution des derniers Voyages, ce que je vais dire pourra les convaincre de leur mépriſe, ou du moins arrêter les effets de leur jugement défavorable.

1.° C'eſt un grand avantage pour le monde entier, que la reconnoiſſance des parties du Globe les moins connues, faite en dernier lieu, ait détruit ces théories imaginaires qui pouvoient donner lieu à des expéditions infructueuſes.

Après les infatigables & inutiles croiſieres de

Campbell (voyez ſon Edition des Voyages de Harris, *vol. II. page* 1021,) ait conſervé pluſieurs détails précieux du premier Voyage de Behring, dont M. Muller lui-même ne parle pas; qu'une Hiſtoire de leurs dernieres découvertes ait été publiée, pour la premiere fois, par un autre de nos Compatriotes (M. Coxe), & que les vaiſſeaux du Roi de la *Grande-Bretagne* aient traverſé le Globe en 1778, pour confirmer, à l'Empire de Ruſſie, la poſſeſſion de près de 30 degrés, c'eſt-à-dire, de plus de ſix cents milles du Continent d'*Aſie*; que M. Engel, égaré par ſon enthouſiaſme pour la découverte d'un paſſage au Nord-Eſt, retranchoit ſur la longueur de ce Continent à l'Eſt. Voyez les *Mémoires Géographiques*, &c. imprimés à *Lauſanne* en 1765. Au reſte, ces Mémoires de M. Engel contiennent des faits inſtructifs, & pluſieurs de ſes aſſertions ſe trouvent conformes par les découvertes de M. Cook ſur la *côte d'Amérique*.

M. Cook, dans tous les coins de l'hémisphere austral, qui s'avisera désormais de faire attention aux rêveries ingénieuses de Campbell, du Président de Brosses, & de M. de Buffon? Qui espérera établir avec le Continent austral ce commerce que l'imagination de Maupertuis nous a peint? Pourra-t-on s'empêcher de rire lorsqu'on lira dans ces Ouvrages que ce Continent égale au moins en étendue tous les Pays civilisés de l'hémisphere septentrional connu; qu'on peut y trouver des hommes, des animaux, & toutes sortes de productions d'une nouvelle espece & y faire des découvertes qui ouvriront au commerce des sources inépuisables de richesses (a). On peut hardiment aujourd'hui déconseiller toutes les expéditions dans cette partie du Globe, où l'intrépide Cook, au lieu de cette terre de Fées qu'on promettoit aux Navigateurs, a trouvé seulement des rochers stériles qui offrent à peine une retraite aux pinguins & aux veaux marins, des mers effrayantes & des montagnes de glace, qui occupent l'espace immense où l'on plaçoit ce paradis imaginaire : voilà en effet les seuls trésors qu'on rencontrera à la suite des fatigues & des dangers d'une pareille expédition.

Quant à l'hémisphere septentrional, M. Dobbs seroit-il venu à bout de faire un seul prosélyte? seroit-il parvenu à faire entreprendre deux expéditions différentes? auroit-il été encouragé par l'Administration à l'égard de son passage favori par la *Baie de Hudson*, si la reconnoissance des côtes de cette Baie par le Capitaine Christophe, & le Voyage de M. Hearne, qui a traversé toute

(a) Voyez la Lettre de Maupertuis au Roi de Prusse. L'Auteur du Discours, qui précede le Voyage de M. de Bougainville aux Isles *Malouines*, calcule que le Continent austral, dont il avoue toutefois que l'existence est plus fondée sur les conjectures des Philosophes, que sur le témoignage des Voyageurs, renferme huit ou dix millions de lieues quarrées.

la portion du Continent d'*Amérique* située sur les derrieres, avoient précédé ses sollicitations? Quand on aura lu le dernier Voyage de Cook, on pourra juger si, après les découvertes de M. Cook & de M. Clerke, au côté occidental de l'*Amérique*, après la description qu'ils nous ont procurée du *Détroit de Behring*, il seroit raisonnable d'essayer de nouveau de pénétrer dans l'Océan Pacifique par le Nord.

2.° Les derniers Voyages des Anglois ne serviront pas seulement à prévenir des expéditions inutiles, ils diminueront les dangers & les détresses qu'on éprouva jadis dans les mers qui se trouvent sur la route du Commerce & de la Navigation actuels. En combien d'occasions n'ont-ils pas rectifié les méprises des premiers Navigateurs sur la véritable position des endroits importans? Que de faits ne nous offrent-ils pas pour la Carte des variations de l'aimant? Pourroit-on compter les observations authentiques qu'ils nous ont procurées sur la maniere de conduire un vaisseau le long des côtes dangereuses, les passages étroits, les courans & les bas-fonds de l'Océan Atlantique, & de la Mer Pacifique? Et ce qui est bien préférable encore, combien ne nous ont-ils pas fait connoître de nouvelles Baies, de Havres & de Mouillages où les navires peuvent se réfugier, & où les Equipages peuvent trouver des rafraîchissemens? L'énumération de ces divers avantages m'obligeroit à transcrire une grande partie des Journaux de nos Commandans, qui vont devenir chers à tous les Navigateurs que le commerce ou la guerre conduiront sur la même route. Chacune des Nations adonnées à la Marine, profitera de ces découvertes; mais la *Grande Bretagne*, qui fait un commerce si étendu, sera la premiere à en recueillir les fruits.

D'après toutes ces instructions qui doivent diminuer la crainte des longs Voyages, ne peut-on

pas se livrer au flatteur espoir, que même de nos jours on essaiera avec succès de nouvelles branches de commerce? Les courageux pêcheurs de la baleine ont déjà trouvé, depuis un petit nombre d'années, le moyen de pénétrer dans la Mer Atlantique australe; & qui sait les nouvelles routes que s'ouvrira le commerce, si l'espoir du gain vient soutenir l'esprit des découvertes? Si la *Grande-Bretagne* est trop éloignée de ces climats, d'autres Peuples commerçans tireront surement parti de nos travaux. Il y a lieu de croire que les Russes, éclairés sur la position & l'étendue de la côte occidentale de l'*Amérique*, ne tarderont pas à se rendre des Isles *des Renards* à la *riviere de Cook* & à l'*Entrée du Prince Guillaume;* & si l'*Espagne* elle-même n'est pas tentée de faire, des fourrures qu'offre l'*Entrée du Roi Georges*, une source de richesses pour ses ports du *Mexique*, si elle ne songe point à les porter aux Chinois sur ses vaisseaux de *Manille*, on peut dire avec vraisemblance que des navires partiront de *Canton* pour aller chercher en *Amérique* ces articles précieux, que les habitans de la *Chine* n'ont reçu jusqu'à présent que par le long & dispendieux détour du *Kamtchatka* & de *Kiachta.*

Il y a lieu d'espérer que notre siecle lui-même profitera de ces avantages; mais si nous portons nos regards sur l'avenir & les révolutions futures du commerce, si nous nous rappelons les divers changemens qu'il a déjà éprouvés, il est vraisemblable qu'il finira par s'ouvrir une route au milieu des vastes pays avec lesquels on a trouvé une communication, & on aura bien des raisons d'appliquer la remarque de M. Cook, à l'égard de la *Nouvelle-Zélande*, à d'autres contrées reconnues par lui : » Si elles sont fort » éloignées de la route actuelle du commerce, il » est impossible de dire le parti que tireront les » siecles futurs, des decouvertes de celui-ci (*a*). «

(*a*) Voyez le second Voyage de Cook, vol. I, p. 92 de l'original.

3.° En supposant toutefois que le résultat de nos Voyages de découvertes, a donné lieu à un espoir exagéré des avantages de commerce qui en résulteront pour notre siecle, ou qui doivent se développer graduellement à une époque éloignée, ils méritent beaucoup d'éloges, puisqu'ils ajoutent au fonds de nos connoissances sur des objets dignes de l'attention de tous les hommes éclairés. Il est beau de déployer nos facultés pour découvrir des méthodes ingénieuses, de nous assurer de la grandeur & de la distance du Soleil; de suivre les révolutions d'une nouvelle planete ou l'apparence d'une nouvelle comete, afin d'étendre nos lumieres sur la théorie de l'Univers, dont cet astre est le centre commun; de porter nos audacieuses recherches dans l'immensité de l'espace, où les Mondes se montrent au-delà des Mondes à l'œil de l'Observateur étonné : ces nobles travaux ne peuvent être dépréciés que par de foibles esprits incapables de les entreprendre; & quiconque a la force de s'en occuper, doit trouver du plaisir à cet auguste exercice de la puissance de la nature humaine. Mais tandis que nous dirigeons nos études vers ces Mondes éloignés, dont il faudra nous contenter, après tous nos efforts, de connoître l'existence, ce seroit une négligence bien singuliere, & un défaut de curiosité bien coupable, si nous ne faisons pas tout ce qui dépend de nous pour nous instruire complétement de ce qui a rapport à notre planete, puisque nous avons les moyens d'en déterminer & d'en décrire les limites les plus reculées, du moins celles qui sont habitables. Cette recherche est si naturelle, que tous ceux qui savent les premiers élémens des connoissances humaines, s'empressent d'étudier notre Globe.

4.° Il est heureux pour les Sciences, que de nouvelles acquisitions sur quelques parties conduisent en général & même inévitablement à des décou-

vertes peut-être encore plus importantes sur d'autres parties, & que des travaux de pure curiosité procurent des instructions précieuses. Il est à peine possible de traverser de nouvelles mers & de reconnoître de nouvelles contrées, sans découvrir de nouvelles richesses pour les Sciences. Lors même que nous serions réduits aux détails rapportés par un Marin, dont les connoissances ne s'étendent guere au-delà des bornes étroites de sa profession, & dont les observations ne sont pas dirigées par l'esprit philosophique, il est bien difficile que ces premiers détails ne présentent pas des remarques dont le Savant peut profiter. Si tel est l'effet général de tous les Voyages, quelle source de lumieres n'offriront pas ceux dont je parle ici. Outre des Officiers de Marine en état d'examiner les côtes nouvelles, & de les tracer avec exactitude sur des Cartes, les vaisseaux Anglois portoient des Artistes qui devoient éclaircir par leurs desseins tout ce que le discours décriroit d'une maniere imparfaite; des Mathématiciens chargés de recueillir une suite nombreuse d'observations scientifiques, & des Hommes versés dans les diverses parties de l'Histoire Naturelle, auxquels on avoit recommandé de rassembler ou noter tout ce qu'ils trouveroient de nouveau ou de précieux dans la vaste étendue de leurs recherches.

M. Wales, qui a fait lui-même un de ces Voyages, & qui a beaucoup contribué aux recherches précieuses qui en ont été la suite, a très-bien développé les avantages qu'il en est résulté pour les Sciences.

» La partie des Sciences qu'on peut appeler
» l'Astronomie nautique, étoit dans l'enfance lors-
» que nos derniers Voyages ont commencé. Les
» bons instrumens & les bons Observateurs étoient
» très-rares; même en 1770, on jugea nécessaire
» dans l'*Appendice des Tables de Mayer*, publié par

» le Bureau des Longitudes, de réfuter l'assertion » d'un Astronome célebre, de l'Abbé de la Caille, » qui dit qu'on ne peut prendre la hauteur du » Soleil à midi, la plus simple de toutes les obser- » vations, sans s'exposer à une erreur de cinq, » six, sept & huit minutes. Mais ceux qui se don- » neront la peine d'examiner les *Observations As- » tronomiques* faites pendant le second Voyage de » Cook, verront qu'il y avoit sur ses vaisseaux peu » de personnes, même parmi les Bas-Officiers, qui » ne fussent en état d'observer, avec assez d'exacti- » tude, la distance de la Lune au Soleil, ou à une » Etoile, la plus délicate de toutes les Observa- » tions. Je puis ajouter que ceux qui ont été de nos » dernieres expéditions connoissent mieux & pra- » tiquent plus souvent que les autres la méthode » de faire & de calculer des Observations pour » déterminer la déclinaison de l'aimant. On n'en » trouveroit peut-être pas un seul avec le rang » d'Officier, quelles que soient d'ailleurs les bornes » de ses connoissances, qui ne rougît si l'on » croyoit qu'il ne sait pas observer & calculer le » temps à la mer. Peu d'années néanmoins avant » nos dernieres expéditions, on ne parloit que » rarement de ces méthodes parmi les Marins, & » même les Astronomes du premier mérite dou- » toient de la possibilité de les employer avec une » exactitude suffisante. Les lieux où l'on a observé » pendant ces Voyages l'élévation & l'époque » des Marées, sont en très-grand nombre, & il » en résulte des détails utiles & importans. Dans » le cours de ces observations, quelques faits très- » curieux & même très-imprévus se sont offerts à » nous. Il suffira d'indiquer ici la hauteur extrê- » mement petite du flot, au milieu de l'Océan » Pacifique; nous l'y avons trouvée de deux tiers » au-dessous de la quantité à laquelle on auroit pu » s'attendre, d'après la théorie & le calcul.

» La direction & la force des courans à la mer, » forment aussi un objet important. On trouvera, » dans nos derniers Voyages, beaucoup d'instructions sur ce point. Ces détails utiles ne regardent » pas seulement les mers voisines de la *Grande-Bretagne*, que nos vaisseaux traversent tous les » jours, mais celles qui sont les plus éloignées, & » où l'on pourra naviguer désormais sans beaucoup » de peine. Je ne dois pas oublier une multitude » d'expériences sur la profondeur de la mer, sur » sa température, sur sa salure à différens degrés » de hauteur, & dans des endroits & des climats » très-divers.

» La multitude & la variété de nos expériences » dans toutes les parties du Monde, sur la déclinaison & l'inclinaison de l aimant, ont posé » d'ailleurs des bases étendues pour les progrès du » magnétisme; ces bases serviront à découvrir la » cause & la nature de la disposition de l'aiguille » aimantée à se tourner vers le Pole Boréal, & la » théorie de ses variations. On a fait aussi, dans » des endroits très-différens & très-éloignés l'un » de l'autre, des expériences fort utiles sur les » effets de la gravité; on a découvert que le phénomene appelé ordinairement *Aurore Boréale*, » n'est pas particulier aux latitudes Nord élevées, » qu'il a lieu également dans tous les climats froids » situés au Nord ou au Sud.

» Mais la Botanique est peut-être de toutes les » Sciences, celle qui a retiré de plus grands fruits » de nos derniers Voyages; on dit qu'ils nous » ont procuré la connoissance au moins de douze » cents plantes nouvelles, & que les talens & les » recherches de Sir Joseph Banks, & des autres » Naturalistes qui ont accompagné M. Cook, » ont beaucoup ajouté à ce que nous savions, » dans chacune des branches de l'Histoire Naturelle. «

On

On peut attribuer à nos Officiers de Marine en général, ou aux Savans qui les accompagnoient, les connoissances nouvelles dont je viens de tracer le précis; mais il est une découverte fort intéressante, que nous devons à M. Cook seul, & sur laquelle il s'exprime ainsi:

» Quel que soit le jugement du Public sur nos » travaux & sur leur succès, je finis cette Relation, » en observant, avec une véritable satisfaction, » que lorsque les Philosophes ne disputeront plus » sur le prétendu Continent austral, ce Voyage » du moins sera remarquable aux yeux de tous » les hommes sensibles, parce que je suis venu à » bout de conserver la santé d'un nombreux Equi- » page durant un aussi long espace de temps, dans » des climats si divers, & malgré une suite conti- » nuelle de peines & de fatigues (*a*). «

5.° Mais, si nos divers Voyages ont procuré de nouvelles richesses aux diverses parties des Sciences; s'ils ont étendu notre connoissance du Globe; s'ils ont rendu faciles les anciennes routes du commerce, & s'ils en ont ouvert de nouvelles; s'ils ont reculé les bornes de la Navigation & de l'Astronomie; s'ils ont ajouté aux progrès de chacune des branches de l'Histoire Naturelle; s'ils ont fourni les moyens de conserver la santé & la vie des Equipages, il ne faut pas oublier un autre objet, sur lequel ils offrent au Philosophe des matériaux, je veux dire l'étude de la nature humaine, dans des positions aussi neuves qu'intéressantes. Quelque éloignés, quelque séparés que puissent être du commerce des Nations plus polies, les Habitans des parties du Monde les moins connues, si l'Histoire ou nos propres remarques démontrent qu'on est allé autrefois les visiter dans leurs retraites, & que des mœurs, des opinions & des langues étrangeres

(*a*) Voyez la fin du second Voyage de Cook.

se sont mêlées à leurs mœurs, à leurs opinions & à leur idiome, les observations faites chez ces Peuples, doivent être de peu d'utilité, lorsqu'il s'agit de peindre l'homme tel qu'il est dans les divers degrés de l'état de la nature. Les Habitans de la plupart des Isles contiguës au Continent de l'*Asie*, dont on a décrit souvent les mœurs & les institutions, me paroissent être dans ce cas; il n'en est pas de même des Isles situées au centre de l'Océan Pacifique du Sud, où nos courageux Navigateurs ont abordé, & qui même ont été la principale scene de leurs opérations. Les Naturels de ces contrées n'ont point eu, que l'on sache, de communication avec une Tribu différente, depuis leur établissement primitif dans ces climats : abandonnés entiérement à eux-mêmes pour tous les arts, & à leurs anciennes traditions pour toutes leurs coutumes, & leurs institutions politiques & religieuses, n'ayant reçu des Sciences aucune culture, l'éducation n'ayant point altéré leur caractere, ils offrent à l'Observateur attentif, des remarques qui serviront à deviner jusqu'où la nature humaine, sans secours étrangers, peut dégénérer, & en quels points elle peut exceller. Auroit-on jamais pensé que cette férocité brutale, qui se nourrit de chair humaine, & cette affreuse superstition, qui immole des victimes humaines, se retrouvât parmi les Peuplades découvertes récemment dans l'Océan Pacifique, lesquelles, à d'autres égards, paroissent n'être point étrangeres aux sentimens de l'humanité; lesquelles semblent avoir fait quelques progrès vers la vie sociale, & être habituées à une subordination & un gouvernement, qui tendent d'une maniere si naturelle à réprimer la fougue des passions ardentes, & à développer les forces cachées de l'entendement?

Si nous détournons les regards de ce tableau, qui fournira au Philosophe un vaste sujet de tristes réflexions, observerons-nous sans étonnement, à

quel degré de perfection la même Tribu, (à laquelle on peut joindre, à quelques égards, les Tribus de Sauvages Américains, que M. Cook a eu occasion de voir dans le cours de son dernier Voyage,) a porté sa musique plaintive, ses spectacles dramatiques, ses danses & ses jeux; les discours de ses Chefs, les chants de ses Prêtres, la solennité de ses Processions religieuses, ses arts & ses manufactures, les méthodes ingénieuses par lesquelles elle supplée à la qualité des matieres qu'elle met en œuvre, à l'imperfection de ses outils & de ses machines, les ouvrages surprenans qu'elle produit après un travail opiniâtre, ses étoffes & ses nattes, ses armes, ses instrumens de pêche, ses ornemens & ses meubles qui, du côté du dessein & de l'exécution, le disputent à tout ce que l'*Europe* moderne ou l'antiquité nous offrent en ce genre.

Les hommes pénétrés de la lecture des Anciens, se plaisent à examiner les restes des ouvrages des Romains ou des Grecs; ils aiment à parcourir les Estampes de Montfaucon, & ils contemplent avec un plaisir extrême la belle Collection de Sir Willam-Hamilton: cet amusement est raisonnable & instructif; mais leur curiosité ne sera-t-elle pas plus satisfaite encore; ne trouveront-ils pas un plus vaste sujet de réflexions importantes, s'ils passent une heure à examiner cette multitude d'ouvrages rapportés des parties du Globe les plus éloignées, qui enrichissent aujourd'hui le Musée Britannique, & celui de Sir Ashton-Lever? Quand les objets intéressans qu'offre la Chambre seule de Sandwich, à l'Hôtel de Sir Ashton, seroient la seule acquisition qu'eussent procurée nos expéditions à l'Océan Pacifique, pourroit-on hésiter, avec du goût ou avec des yeux, à dire que les Voyages de M. Cook n'ont pas été infructueux? Les frais de ces trois Voyages n'excedent peut-être pas les sommes qu'on a dépensées pour fouiller les ruines d'*Herculanum*,

& je ne craindrai pas de dire que les *nouveautés* des Isles de la *Société* ou des Isles *Sandwich* me semblent plus propres à fixer l'attention des Savans de nos jours, que ces ouvrages antiques qui attestent la magnificence Romaine.

Il n'est pas besoin d'observer que les *mœurs*, les *monumens*, les *coutumes*, les *méthodes*, & les *opinions* des Habitans actuels de l'Océan Pacifique, ou de la Côte Ouest de l'*Amérique septentrionale*, présentent le *contraste le plus frappant*, si on les compare avec ce qu'on voit de nos jours en *Europe ;* & qu'une *imagination sensible* sera vraisemblablement plus frappée du récit des cérémonies d'une *Natche* de *Tonga - Taboo*, que d'un tournois gothique exécuté à *Londres ;* des statues colossales de l'Isle de *Pâques*, que des restes mystérieux de la chaussée des Géans.

Les derniers Voyages des Anglois présentent une multitude de faits singuliers, sur ce qu'on peut appeler l'Histoire Naturelle de l'espece humaine sous les différens climats, & ils offrent aux Philosophes un vaste sujet de discussion. S'il faut indiquer une question de cette espece, on sait qu'on a souvent disputé de nos jours sur l'existence des races des Géans, & en particulier sur la Peuplade établie dans un District du côté Nord du *Détroit de Magellan*, dont on disoit que la stature excede beaucoup la stature ordinaire : il ne doit plus y avoir de doute ou d'incrédulité sur ce point, & les objections ingénieuses du sceptique Auteur des *Recherches Philosophiques sur les Américains* (*a*), ne sont d'aucun poids, lorsqu'on les met en balance avec les témoignages unanimes & exacts de Byron, Wallis & Carteret.

Il n'y a peut-être pas de Recherches plus intéressantes que celle des imaginations de diverses famil-

(*a*) Tome I, page 331.

les ou Tribus qui ont peuplé la terre, & on trouve dans nos derniers Voyages une multitude de découvertes curieuses sur ce point. On savoit en général que les Malais, Nation de l'*Asie*, » étoient autrefois ceux de tous les Peuples de l'*Inde*, qui faisoient le plus de commerce; que la Navigation de leurs vaisseaux marchands ne se bornoit pas aux diverses côtes de l'*Inde*; qu'ils alloient jusqu'à celles de l'*Afrique*, & en particulier à la grande Isle de *Madagascar*. Le titre de *Maître des vents & des mers situées à l'Est & à l'Ouest*, que prenoit le Roi des Malais, en est une preuve évidente. La langue Malaise, qui s'est répandue presque dans tout l'Orient, ainsi qu'autrefois le Latin, & aujourd'hui le François, se sont répandus dans toute l'*Europe*, le démontre bien mieux encore «. Mais on savoit très-imparfaitement que depuis *Madagascar* jusqu'aux *Marquises* & à l'*Isle de Pâques*, c'est-à-dire, presque depuis la côte orientale de l'*Afrique* jusqu'aux méridiens où l'on approche de la côte occidentale de l'*Amérique*, la même Tribu ou Nation qu'on peut appeler la Nation Phénicienne du Monde Oriental, eût formé des établissemens qui renferment plus de moitié de la circonférence du Globe; qu'elle eût fondé des colonies à presque tous les points intermédiaires de ces immenses parages, sur des Isles qui se trouvent à des distances extraordinaires de la Métropole, & qui ignorent à présent leur existence mutuelle. On ne pouvoit connoître ce fait historique, avant que les deux premiers Voyages de M. Cook eussent découvert un si grand nombre d'Isles nouvelles dans l'Océan Pacifique du Sud : il n'est pas seulement fondé sur la ressemblance des usages & des institutions, on en a donné la plus satisfaisante de toutes les preuves, celle qui se tire de l'affinité du langage. M. Marsden, qui paroît avoir étudié ce sujet curieux

avec beaucoup d'attention (*a*), dit qu'il *reste encore à indiquer les anneaux d'une si longue chaîne.* Les Isles *Sandwich*, découvertes durant ce Voyage, ajoutent quelques anneaux à la chaîne dont parle cet Ecrivain.

Les derniers Navigateurs n'ont pas seulement jeté du jour sur les migrations de la Tribu qui s'est répandue d'une maniere si extraordinaire sur les Isles de l'Océan Oriental, ils nous ont rapporté d'ailleurs beaucoup de détails curieux sur une autre des Peuplades de la terre, que le sort a placée sous des climats moins heureux. Je parle des Eskimaux, qu'on n'a trouvés jusqu'à présent que sur la Côte de *Labrador*, & de la Baie de *Hudson*, & qui different en plusieurs points caractéristiques, des Sauvages établis dans l'intérieur de l'*Amérique septentrionale.* On a découvert, il y a environ vingt ans, que les Eskimaux & les Groënlandois offrent, à tous égards, des rapports de coutumes, de mœurs & de langues, qui démontrent l'identité primitive des deux Nations. En 1772, M. Hearne, qui a suivi plus loin cette Peuplade malheureuse, vers la partie du Globe où elle s'étoit originairement embarquée sur les pirogues de peaux, en a trouvé quelques individus à l'embouchure de la *riviere de Cuivre*, par 72 degrés de latitude, & environ cinq cents lieues plus loin à l'Ouest que le point le plus occidental où s'est porté Pickersgill, dans le *Détroit de Davis.* M. Cook a achevé cette découverte, en prouvant que les Isles & la Côte de la bande Ouest de l'*Amérique septentrionale*, sont habitées par la même Tribu. On la rencontre à l'*Entrée de Norton*, à *Oonalashka* & à *l'Entrée du Prince Guillaume*, c'est-à-dire, à près de 1500 lieues de ses établissemens au *Groënland* & sur la Côte de *Labrador.* Cette assertion n'est pas fondée sur l'analogie des mœurs : la table sur l'affinité des idiomes, dressée par M. Cook,

(*a*) Archæolog. vol. VI, page 155. Voyez aussi son *History of Sumatra*, page 166.

diffipera tous les doutes, même pour ceux qui cherchent la vérité avec le plus de ſcrupule.

Son troiſieme Voyage a fixé d'autres points plus importans : il a découvert, ou du moins il a prouvé d'une maniere démonſtrative la proximité des deux Continens de l'*Aſie* & de l'*Amérique*, & il y a lieu de croire qu'on ne tournera plus en ridicule ceux qui penſent que l'*Aſie* a pu peupler l'*Amérique*.

6.° Juſqu'ici j'ai enviſagé nos Voyages par rapport aux avantages qu'ils peuvent nous procurer. Mais on demandera s'ils ont été ou s'ils doivent être de quelque utilité aux Peuplades que nous avons découvertes? Les Hommes doués de l'eſprit de bienveillance, apprendroient ſurement avec plaiſir des faits qui autoriſaſſent à répondre, ſans héſiter, d'une maniere affirmative : au défaut de pareils faits, nous pouvons du moins nous flatter, que même à cet égard, les dernieres expéditions dans l'Océan Pacifique n'ont pas été infructueuſes. Les terres nouvelles, découvertes autrefois, entraînerent des guerres ou plutôt des maſſacres; on eut à peine trouvé de nouvelles Nations, qu'on les anéantit, & l'on ne peut ſe rappeler les horribles cruautés des Conquérans du *Mexique* & du *Pérou*, ſans rougir des excès du fanatiſme religieux & de la nature humaine. Les derniers Navigateurs ſont allés reconnoître les réduits les plus cachés de la terre, non pour acquérir des propriétés, mais pour reculer les bornes des connoiſſances; ils ſont allés voir de nouvelles Peuplades avec des ſentimens d'amitié : ils déſiroient ſeulement leur donner une exiſtence publique, les inſtruire des devoirs de toutes les ſociétés, & ſuppléer aux défauts de leur poſition, en leur communiquant une partie de nos arts & de nos lumieres; & ces Voyages ordonnés dans des vues de bienfaiſance par Georges III, ont dû avoir quelques ſuccès. Les ſéjours multipliés des vaiſſeaux Anglois, le commerce long-temps prolongé de nos Equipages avec les Naturels des Iſles *des*

Amis, *de la Société* & *Sandwich*, ont surement jeté quelques rayons de lumiere dans l'esprit novice de ces pauvres Peuplades. Les objets extraordinaires pour elles, qu'elles ont eu ainsi occasion d'observer & d'admirer, n'ont pu manquer d'étendre leurs idées & de fournir de nouveaux objets d'alimens à l'exercice de leur raison. En se comparant avec nous, elles ont dû être frappées d'un sentiment profond de leur infériorité; les motifs les plus puissans ont dû les exciter à sortir de leur misere, & à se rapprocher de ces enfans du soleil, qui daignoient jeter les yeux sur elles, & qui leur laissoient des marques de générosité & de bienfaisance. Nos quadrupedes utiles & nos végétaux, dont on a enrichi leur pays, leur offrent de nouveaux moyens de subsistance, & ajouteront sans doute à leur bien-être & à leurs plaisirs. Quand cet avantage seroit le seul que nous leur ayons procuré, osera-t-on dire qu'elles n'ont pas beaucoup acquis? Mais n'y a-t-il pas lieu de porter plus loin nos espérances? La *Grande-Bretagne* elle-même, à l'époque où les Phéniciens y aborderent pour la premiere fois, étoit habitée par des Sauvages qui se peignoient le corps, dont la civilisation n'étoit peut-être pas plus avancée que celle des Insulaires de la *Nouvelle-Zélande*, & qui surement étoient moins policés que les Naturels de *Tonga-Taboo*, ou d'*O-Taïti*. La communication que nous avons ouverte avec les Peuplades de l'Océan Pacifique, hâtera sans doute leurs progrès; qui sait si nos derniers Voyages ne seront pas l'origine de la civilisation de ces nombreuses Tribus; si nous n'aurons pas contribué à l'abolition de leurs affreux sacrifices, & de ces horribles festins dans lesquels elles se nourrissent de chair humaine; si nous n'avons pas établi des bases d'après lesquelles on les verra par la suite, former des institutions plus utiles encore, & arriver à une place honorable parmi les Nations de la terre?

ABRÉGÉ

ːurs, dans la plus grande abondance

ON

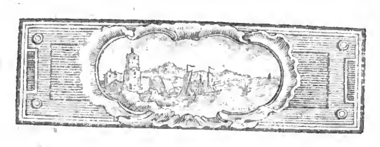
OWI

uver

wich

es Nations de la terre ?

ABRÉG



ABRÉGÉ
DU
TROISIEME VOYAGE DE COOK.

LIVRE PREMIER.

Premieres opérations du Voyage jusqu'au départ de la Nouvelle-Zélande.

M. Cook qui commandoit en chef, montoit le vaisseau la *Résolution*, & il avoit un second vaisseau commandé par le Capitaine Clerke, qui avoit été son second Lieutenant durant le dernier Voyage autour du Monde. 1776.

On remplit les deux vaisseaux de tout ce qui pouvoit être utile, & on eut soin de leur fournir ce qui étoit de la meilleure qualité. On leur donna d'ailleurs, dans la plus grande abondance, les 9. Mars.

1776. Mars. choses qui, d'après l'expérience des deux premiers Voyages de M. Cook, parurent propres à conserver la santé des Matelots.

Le Roi d'*Angleterre*, dont les vues bienfaisantes s'occupoient des Habitans d'*O-Taïti*, & des autres Isles de la Mer du Sud où aborderoit M. Cook, lui ordonna de porter quelques animaux utiles à
10 Juin. ces peuplades. On embarqua un taureau, deux vaches avec leurs veaux, quelques moutons, & du foin & des graines pour leur subsistance; M. Cook se proposoit de prendre au *Cap*, d'autres bœufs, d'autres vaches & d'autres moutons.

Afin de mieux remplir les nobles desseins du Roi, on lui donna une quantité suffisante des graines de nos légumes qui pouvoient convenir aux Habitans des Isles découvertes par les Vaisseaux Anglois, & ajouter à leurs moyens de subsistance.

On lui remit de plus, par ordre du Bureau de l'Amirauté, une foule de choses propres à augmenter l'industrie, & améliorer le sort des pays où il relâcheroit. Les deux vaisseaux avoient d'ailleurs une cargaison assez considérable d'outils & d'instrumens de fer, de miroirs, de grains de verre, *&c.* qu'ils devoient échanger contre des provisions ou donner en présent.

On s'occupa avec le même zele des besoins des équipages. On sentit qu'ils ne seroient pas

assez vêtus dans les climats froids ; on leur accorda plusieurs habits ; & on ne refusa rien à M. Cook de ce qui pouvoit, à quelques égards, contribuer à la santé ou aux agrémens de sa troupe. 1776. Juin.

Les soins des Lords de l'Amirauté, allerent plus loin encore. Ils s'empresserent de donner tous les moyens qui pouvoient rendre le voyage utile à toutes les Nations. Ils envoyerent à bord 11.
plusieurs instrumens d'Astronomie & de Marine, que le Bureau des Longitudes voulut bien confier à M. Cook & à M. King, son second Lieutenant, qui promirent l'un & l'autre de faire les Observations nécessaires aux progrès de l'Astronomie & de la Navigation, & de remplacer, à cet égard, l'Observateur de profession, qu'on avoit d'abord voulu engager.

Le Bureau des Longitudes accorda à M. Cook la montre marine, ou le garde-temps qu'il avoit emporté dans son second Voyage, & qui l'avoit instruit d'une maniere si exacte de la distance du premier méridien.

On mit à bord de la *Découverte* un garde-temps, & autant d'autres instrumens d'observation, qu'il y en avoit sur la *Résolution* : on les confia à M. Bayley, qui ayant donné, durant le second voyage de M. Cook, des preuves de son zele & de son talent sur l'*Aventure*, commandée par le Capitaine Furneaux, fut choisi pour l'Observateur du Capitaine Clerke. A ij

1776. Juin.

Le Chirugien, M. Anderfon, qui, aux connoiffances de fon Art, joignoit une grande inftruction fur l'Hiftoire Naturelle, fe chargea de décrire tout ce qu'on trouveroit digne d'attention dans la Botanique, la Minéralogie, le Regne animal, *&c.* Il étoit en état de bien faire ce travail : il avoit accompagné M. Cook dans fon fecond Voyage; & il lui avoit rendu, à cet égard, des fervices diftingués.

Il y avoit parmi les Officiers plufieurs jeunes gens, qui pouvoient fous la direction de M. Cook être employés à faire des cartes, à prendre des vues des Côtes & des Caps, près defquels pafferoient les vaiffeaux, & à lever des plans des Baies & des Havres.

M. Cook avoit tous les moyens poffibles de donner au Public, une relation auffi amufante pour les gens du monde, qu'inftructive pour les Marins & les Savans; M. Webber, avec qui l'Amirauté prit des engagemens, s'embarqua fur la *Réfolution*, afin de deffiner les fcenes les plus remarquables, & de fuppléer à l'imperfection des Journaux, en peignant aux yeux ce qu'il eft mal-aifé de décrire dans un difcours.

M. Cook devoit relâcher à *O-Taïti*, & aux Ifles de la *Société*, avant de parcourir les parties feptentrionales de la Mer du Sud, & de fe rendre à la côte d'*Amérique;* & le Roi voulut profiter

de cette occasion, qui ne sembloit pas devoir jamais se retrouver, pour renvoyer Omaï dans sa patrie. 1776. Juin.

» Omaï, dit M. Cook, quitta *Londres* avec un mélange de regret & de satisfaction. Lorsque nous parlions de la *Grande-Bretagne*, & de ceux qui, durant son séjour en *Europe*, l'avoient honoré de leur protection & de leur amitié, il étoit vivement ému, & il avoit peine à retenir ses larmes. Mais ses yeux étinceloient de plaisir, dès que les Isles de la *Société* devenoient la matiere de notre conversation. Il étoit pénétré de l'accueil qu'il avoit reçu en *Angleterre*, & il avoit la plus haute idée de ce pays & de ses habitans; mais le tableau des richesses & des trésors qu'il étaleroit à son arrivée, & le flatteur espoir d'obtenir avec cette opulence une sorte de supériorité sur ses compatriotes, calmerent peu-à-peu ses regrets, & il me parut parfaitement heureux, lorsque nous montâmes à bord.

» Le Roi lui avoit donné une quantité considérable de ces choses qu'on regarde comme d'utilité ou de luxe, dans les Isles de la Mer du Sud; il avoit reçu d'ailleurs une foule de présens du même genre du Lord Sandwich, de M. Banks, & de plusieurs autres Anglois & Angloises de sa connoissance. Enfin on n'avoit rien oublié durant son séjour à *Londres*, & on n'oublia rien à son

1776. Juillet. départ, de ce qui pouvoit lui inspirer une haute idée de la grandeur & de la générosité de la nation Britannique «. On verra plus bas, qu'arrivé dans sa patrie il fit un mauvais usage de ses richesses, & que loin de lui avoir procuré le bonheur sur lequel il comptoit, il y a lieu de craindre qu'elles ne lui aient attiré de grands malheurs.

Les deux vaisseaux qui avoient été gréés & équipés en partie à *Deptfort*, partirent de ce port le 29 Mai 1776, & ils arriverent à *Plimouth* le 3 Juin.

M. Cook fait, avant de partir de *Plimouth*, deux réflexions bien intéressantes: » Au moment, dit-il, où nous allions commencer un voyage, qui avoit pour objet de faire de nouvelles découvertes sur la côte Ouest de l'*Amérique septentrionale*, l'*Angleterre* se trouvoit dans la malheureuse nécessité d'envoyer des escadres & de nombreuses troupes de terre, contre la partie Orientale de ce continent, qui avoit été reconnue & peuplée par nos compatriotes dans le dernier siecle. Cette circonstance assez singuliere m'inspira des réfle-
6. xions douloureuses. Le 6 Juillet, les vaisseaux du Roi, le *Diamant*, l'*Embuscade* & la *Licorne*, & soixante-deux bâtimens de transport qui conduisoient en *Amérique* de la cavalerie, & la derniere division des troupes Hessoises, furent forcés par un gros vent du Nord-Ouest, de rentrer dans le canal.

Il ajoute enfuite : » L'Europe fut fi frappée de la hardieffe éclairée, & du courage intrépide des navigateurs, qui découvrirent le nouveau monde, ou qui parcoururent les premiers l'Océan de l'*Inde* & la Mer du Sud, que leurs noms fe tranfmettent à la poftérité, avec toute la gloire des anciens Argonautes. Nous n'avons pas, comme les peuples de l'antiquité, changé leurs vaiffeaux en conftellations; mais long-temps après leur retour, on alloit voir avec une forte de refpect les débris des bâtimens, qui avoient fait des navigations fi longues & fi périlleufes. 1776. Juillet.

» Quant à moi & mes braves camarades qui vivons dans un fiecle, où l'art de la Marine eft très-perfectionné, qui profitons des travaux de nos prédéceffeurs, & qui les fuivons comme nos guides, nous ne devons pas afpirer à la même célébrité. Le public cependant croit devoir encore quelques éloges à ceux qui vont reconnoître les parties du globe, où les autres voyageurs ne font point allés. D'après cette prévention favorable, j'ai inféré, dans mon fecond Voyage, les noms des Officiers de nos deux vaiffeaux, & la lifte de leurs équipages; j'ai lieu de croire qu'on attend de moi les mêmes détails pour celui-ci. «

La *Réfolution* avoit le même nombre d'Officiers, de Matelots, & de Soldats de Marine que

dans son premier voyage; c'est à-dire, cent douze
1776. Juillet. hommes (*a*). Le complément de la *Découverte* étoit aussi le même que celui de l'*Aventure*, excepté seulement que six Soldats de Marine qu'elle avoit à bord, s'y trouvoient sans Officiers (*b*).

11. La *Résolution* sortit du Canal de *Plimouth*, le 11 Juillet 1776; M. Cook étoit arrivé de son second Voyage autour du monde le 29 Juillet de l'année précédente. Les préparatifs de l'expédition qu'il alloit entreprendre l'occupoient depuis plus de six mois; & le lecteur remarquera sans doute avec intérêt cette continuité de travaux.

1 Août. M. Cook arriva à *Ténériffe* le 1.er Août, & il y relâcha jusqu'au 4.

Relâche à Ténériffe, *& Remarques sur cette Isle.*

» Si l'on jugeoit (c'est M. Cook qui parle) de l'Isle entiere par l'aspect des campagnes, aux environs de *Sainte-Croix*, on en concluroit que *Ténériffe* est stérile, & qu'elle ne peut pas même fournir à la subsistance de ses Habitans. Mais on nous vendit une quantité considérable de provisions, & il est clair que les Habitans ne consomment point, à beaucoup près, toutes les productions de leur sol. Outre le vin, on y achete des bœufs

(*a*) Le premier Voyage de la *Résolution* fut le second du Capitaine Cook.

(*b*) Il n'y avoit que quatre-vingt-huit hommes sur la *Découverte*.

à un prix modéré. Ces bœufs ſont petits & oſſeux, & ils peſent environ quatre-vingt-dix livres le quartier : la viande en eſt maigre : elle ſe vendoit trois pences la livre. Je fis la ſottiſe d'acheter de jeunes bœufs en vie, & je les payai bien davantage. Les cochons, les moutons, les chevres & la volaille, n'y ſont pas plus chers, & on y trouve des fruits en grande abondance. Nous y mangeâmes des raiſins, des figues, des poires, des mûres & des melons muſcats. L'Iſle produit beaucoup d'autres fruits, qui n'étoient pas de ſaiſon. Les citrouilles, les oignons & les patates y ſont d'une qualité excellente, & je n'en ai jamais rencontré, qui ſe gardent mieux à la mer.

1776.
Août.

» Le blé d'Inde me coûta trois ſchellings & ſix pences le boiſſeau, &, en général, on me donna à bas prix les fruits & les racines. Les Habitans prennent peu de poiſſon ſur leur côte; mais leurs bâtimens font une pêche conſidérable ſur la côte de *Barbarie*, & ils en vendent le produit à bon compte. Enfin il m'a paru que les vaiſſeaux qui entreprennent de longs voyages, doivent relâcher à *Ténériffe*, plutôt qu'à *Madere;* quoique, ſelon moi, le vin de cette derniere Iſle ſoit auſſi ſupérieur à celui de la premiere, que la biere forte l'eſt à la petite biere. Mais le prix compenſe cette différence, car j'achetai douze livres ſterling le

meilleur vin de *Ténériffe* ; & la pipe de *Madere*
1776. de la meilleure qualité m'auroit coûté plus du
Août. double (*a*).

» Le Chevalier de Borda, Capitaine d'une Frégate Françoise, qui mouilloit dans la rade de *Sainte-Croix*, faisoit, de concert avec M. Varila, Astronome Espagnol, des observations pour déterminer le mouvement journalier de deux gardes-temps, qu'ils avoient à bord. Ils se livroient à ce travail, dans une tente placée sur le môle : tous les jours à midi, ils comparoient, à l'aide de quelques signaux, leur garde-temps avec l'horloge astronomique, qui se trouvoit sur la côte. M. de Borda eut la bonté de me communiquer ses signaux, & nous pûmes examiner aussi le mouvement journalier de notre montre marine; mais notre relâche à *Ténériffe* fut trop courte,

(*a*) On faisoit autrefois à *Ténériffe* une grande quantité de vin sec de *Canarie*, que les François appellent vin de *Malvoisie*, & que nous nommons en *Angleterre* par corruption *Malmsey* ; ce nom vient de *Malvesia*, ville de la *Morée*, célebre par ses vins doucereux. Dans le dernier siecle, & même plus tard, on en importoit beaucoup en *Angleterre* ; mais on n'y fait guere aujourd'hui d'autre vin, que celui dont parle le Capitaine Cook. Les vignes du pays ne produisoient pas, au temps de Glas, plus de cinquante pipes de Malvoisie annuellement. Cet Auteur dit que les Habitans cueillent les raisins encore verts, & qu'ils en tirent un vin sec & substantiel propre aux climats chauds, *pag.* 262.

pour tirer un grand avantage du service amical qu'il voulut bien me rendre «. 1776. Août.

Les remarques de M. Anderson & les faits qu'il a recueillis en conversation, sur l'état actuel de l'Isle, peuvent être utiles : elles indiqueront du moins les changemens survenus depuis le voyage de M. Glas, & je les insere ici.

☞ » Tandis que nous approchions de la côte, le ciel étoit parfaitement clair, & nous eûmes le loisir d'examiner le célebre Pic de *Téné-riffe*. J'avoue que je fus trompé dans mon attente : quoique sa hauteur perpendiculaire soit peut-être plus grande, il est loin d'égaler la noble apparence du *Pico*, l'une des Isles Occidentales que j'avois vue autrefois. Cette différence vient peut-être de ce qu'il est environné d'autres montagnes très-hautes, & de ce que le *Pico* n'en a point autour de lui.

» Derriere la Ville de *Sainte-Croix*, le pays s'éleve peu-à-peu, & il est d'une hauteur modérée. Par-delà, le sol s'éleve davantage au Sud-Ouest; & il continue à monter jusqu'au Pic, qui, de la rade, ne paroît guere plus haut que les collines dont il est entouré. Il semble s'abaisser depuis le Pic, mais non d'une maniere brusque, aussi loin que l'œil peut s'étendre. Croyant que notre relâche seroit seulement d'un jour, je ne fis pas dans l'Isle toutes les courses que j'avois

1776. Août.

projetées, &, malgré mon envie, je ne pus aller au sommet du Pic (*a*).

» L'Isle semble être d'une stérilité complete, à l'Est de *Sainte-Croix*. Des chaînes de collines se prolongent vers la mer; on y trouve des vallées profondes, qui aboutissent à d'autres montagnes, ou d'autres collines, qui coupent les premieres, & qui sont plus élevées. Celles qui courent vers la mer, semblent avoir été battues par les vagues, qui y ont laissé des empreintes: elles se montrent comme des rangées de cônes, dont les sommets offrent beaucoup d'inégalités. Les collines ou montagnes transversales, à l'égard de ces premieres, sont plus uniformes.

» L'après-midi du jour de notre arrivée, j'allai dans une de ces vallées, avec le projet de gagner les sommets des collines les plus éloignées, qui sembloient couvertes de bois; mais je n'eus que le temps d'atteindre le pied. Après avoir fait environ trois milles, je ne vis aucun changement dans l'aspect des collines les plus basses, qui produisent en abondance l'*Euphorbia Canariensis*:

(*a*) On trouve dans *Spratt's History of the Royal Society*, pag. 200, &c. la Relation d'un voyage au sommet du Pic de *Téneriffe*. Glas y monta également. Voyez *History of the Canary Islands*, pag. 252 jusqu'à la page 259. Le volume quarante-sept des *Transactions Philosophiques*, donne les observations que fit le Docteur Heberdeen en montant sur le Pic.

on eſt ſurpris que cette plante, groſſe & pleine de ſuc, croiſſe ſi bien ſur une terre ſi brûlée. Lorſqu'on la briſe, il en ſort une quantité conſidérable de ſuc; &, quand elle eſt ſeche, elle doit ſe trouver réduite à rien : quoique d'une ſubſtance douce & légere, elle eſt aſſez forte. Les Habitans croient que ſon ſuc eſt cauſtique, & ronge la peau; je leur démontrai avec beaucoup de peine qu'ils ſe trompoient. J'inſérai un de mes doigts dans cette plante, & ma peau n'étant point altérée, ils convinrent enfin que j'avois raiſon. Ils coupent l'*Euphorbia*, qu'ils laiſſent ſécher & qu'ils brûlent enſuite. Je rencontrai auſſi dans cette vallée, deux ou trois eſpeces d'arbriſſeaux, & un petit nombre de figuiers, près du fond. Je n'y trouvai pas d'autres productions du regne végétal.

1776. Août.

» Une pierre lourde, compacte, bleuâtre, & mêlée de quelques particules brillantes, ſert de baſe aux collines; & on voit diſperſées ſur la ſurface, de groſſes maſſes, d'une terre ou d'une pierre rouge & friable. Je trouvai ſouvent auſſi la même ſubſtance diſperſée en couches épaiſſes; le peu de terre, répandue çà & là, étoit un terreau noirâtre. Il y avoit de plus quelques morceaux d'une autre ſubſtance, dont la peſanteur & la ſurface polie me firent croire qu'elle étoit abſolument métallique.

1776. Août. » Il faut sans doute attribuer l'état de décomposition de ces collines, à l'action perpétuelle du soleil qui calcine leur surface : les grosses pluies doivent entraîner ensuite les parties décomposées. Si l'on admet cette supposition, on expliquera pourquoi leurs flancs offrent de si grandes inégalités. Les diverses substances dont elles sont formées, étant plus ou moins perméables à la chaleur du soleil, elles se détachent dans la même proportion, du lieu qu'elles occupoient primitivement ; c'est peut-être pour cela que les sommets qui présentent un rocher plus dur, ont résisté, tandis que plusieurs morceaux de la croupe ont été détruits. J'ai observé que les sommets de la plupart des montagnes couvertes d'arbres, sont d'un aspect plus uniforme, & c'est, à mon avis, parce qu'elles ont un abri qui les préserve de la pluie & du soleil.

» La ville de *Sainte-Croix*, qui a peu d'étendue, est assez bien bâtie ; les Eglises n'ont rien de magnifique au dehors, mais l'intérieur en est décent & un peu orné. Elles ne sont pas aussi belles que quelques-unes de celles de *Madere :* cette différence provient du caractere des Habitans, plutôt que de leur pauvreté. Les Espagnols de *Sainte-Croix* sont mieux logés, & mieux vêtus que les Portugais de *Madere*, qui semblent disposés à se dépouiller eux-mêmes, afin d'orner leurs Eglises.

» On voit sur le Port, presque en face du môle, une belle colonne de marbre, élevée depuis peu, & ornée de quelques figures qui ne sont point honte à l'Artiste. On y lit une inscription en Espagnol, qui indique l'époque & l'objet de ce monument. 1776. Août.

» L'après-midi, quatre d'entre nous louerent des mules pour aller à la ville de *Laguna* (*a*) qui a pris son nom d'un Lac voisin, éloigné de *Sainte-Croix* d'environ quatre milles : nous y arrivâmes entre cinq & six heures du soir ; le chemin avoit été très-mauvais, nos mules n'étoient pas bonnes, & rien ne nous dédommagea de nos peines. *Laguna* est assez vaste ; mais elle mérite à peine le nom de Ville ; la disposition de ses rues est très-irréguliere ; cependant quelques-unes sont d'une largeur passable, & on y voit des maisons assez propres. En général, cependant, *Sainte-Croix*, quoique beaucoup plus petite, offre un aspect bien supérieur. On nous apprit que *Laguna* tombe tous les jours ; plusieurs vignobles où l'on trouvoit 2.

(*a*) Son nom Espagnol est *San-Christobal de la Laguna* ; elle passe pour la Capitale de l'Isle. Les Gens de Loi, & ceux des Habitans qui vivent noblement, y résident. Cependant le Gouverneur général des Isles *Canaries* réside à *Sainte-Croix*, qui est le centre du commerce avec l'*Europe* & l'*Amérique*. Voyez *Glas's Hist.* pag. 248.

autrefois des maisons, n'en ont plus à présent.
1776. La population de *Sainte-Croix* augmente au
Août. contraire.

» Pour aller de *Sainte-Croix* à *Laguna*, on traverse une colline escarpée, qui est très-stérile, lorsqu'on la monte; en la descendant, nous vîmes quelques figuiers & plusieurs champs de blés. Ces espaces de terrain mis en culture sont de peu d'étendue, & ils ne sont pas découpés en sillons, comme on le pratique en *Angleterre*: il paroît que les Habitans ne recueillent du grain qu'à force de travail, car le sol est si rempli de pierres, qu'ils sont obligés de les rassembler & d'en faire de larges monceaux ou des murailles peu éloignées les unes des autres. Les grandes collines qui se prolongent au Sud-Ouest, nous semblerent bien boisées. Excepté des aloès en fleur que nous trouvâmes près du chemin, nous ne remarquâmes rien d'ailleurs, durant ce petit voyage, qui mérite d'être cité; nos guides avoient beaucoup de gaieté, & ils nous amuserent avec leurs chansons pendant la route.

» Les mules sont la plupart des gros ouvrages; nous jugeâmes que les chevaux sont rares, & destinés principalement à l'usage des Officiers: ils sont d'une petite taille, mais d'une belle forme & pleins de feu. Les Habitans emploient les bœufs à traîner des tonneaux, sur un chariot très-grossier,

&

& ils les mettent au joug par la tête; nous les attelons par les épaules, & leur méthode ne semble pas préférable à la nôtre. Dans mes promenades & mes courses, je vis des faucons, des perroquets, des hirondelles de mer, des goëlands, des perdrix, des bergeronnettes, des hirondelles de terre, des martinets, des merles, & des troupes nombreuses d'oiseaux des Canaries. On trouve aussi à l'Isle de *Ténériffe*, deux especes de lézard, quelques insectes, tels que des sauterelles, & trois ou quatre especes de mouche-dragon.

1776. Août.

» J'eus occasion de causer avec un Habitant du pays, plein d'esprit & d'instruction, dont la véracité ne me laisse aucun doute. Il m'apprit plusieurs choses qu'une relâche de trois jours ne m'auroit pas laissé le loisir d'observer. Il me dit, par exemple, qu'il y a dans l'Isle un arbrisseau, qui répond exactement à la description donnée par Tournefort & Linnæus de l'*Arbrisseau à Thé* de la *Chine* & du *Japon*, & qu'il y est très-commun. L'honnête Espagnol, dont je parle, ajouta qu'on extirpoit cet arbrisseau, & que toutes les années, il en arrachoit pour sa part des milliers dans ses vignes; que les Habitans néanmoins en tirent quelquefois une boisson pareille au thé, & qu'ils lui attribuent toutes les qualités

1776. Août. de celui qu'on achete des Chinois; ils lui donnent aussi le nom de Thé; mais ce qui est remarquable, ils assurent que les premiers Navigateurs Européens le trouverent à *Ténériffe*.

» Le sol produit un fruit singulier que les Insulaires appellent *Limon imprégné :* c'est un limon parfait, bien distinct, enfermé dans un autre; il differe seulement de celui qui lui sert d'enveloppe, en ce qu'il est plus rond. Les feuilles de l'arbre qui donne cette espece de limon, sont beaucoup plus longues que celles du limonier ordinaire; mais, d'après ce qu'on m'a dit, elles sont tortues, & elles n'ont pas la même beauté.

» J'ai su de la même maniere, qu'une espece des raisins de *Ténériffe*, est réputée un excellent remede dans les phthisies. L'air & le climat en général sont d'ailleurs d'une salubrité remarquable, & très-propres à ce genre de maladie. Mon Espagnol m'en expliqua la raison: il me dit qu'on peut toujours choisir le degré de température convenable, en fixant sa demeure sur les diverses collines qui sont plus ou moins élevées, & il me témoigna sa surprise, de ce que les Médecins Anglois n'ont jamais songé à envoyer leurs consomptionnaires à *Ténériffe*, au-lieu de les envoyer à *Nice* ou à *Lisbonne*. En allant de *Sainte-Croix* à *Laguna*, je reconnus moi-même

combien la température de l'air varie : lorsqu'on monte les collines, on ressent peu-à-peu le froid, qui finit par être insupportable. On m'assura que passé le mois d'Août, personne ne peut habiter à un mille du Pic, sans éprouver un froid très-rigoureux. 1776. Août.

» Quoique les environs du sommet du Pic jettent toujours de la fumée, il n'y a point eu de tremblement de terre, ou d'éruption de volcan depuis 1304; le port de *Garrachica*, où l'on faisoit autrefois une grande partie du commerce, fut détruit à cette époque (*a*).

» Le commerce de *Ténériffe* est assez considérable, car on y fait quarante milles pipes de vin, qui se consomment dans l'Isle, ou qu'on convertit en eaux-de-vie, & qu'on envoie aux Isles Espagnoles du nouveau monde : l'*Amérique* septentrionale en tiroit chaque année six mille pipes, lorsque ses liaisons avec *Ténériffe* n'étoient pas interrompues ; l'exportation se trouve aujourd'hui diminuée de moitié. En général, le blé de l'Isle ne suffit pas à la subsistance des Insulaires : nos Colonies du nouveau

(*a*) Ce Port fut comblé par des torrens de laves brûlantes qui sortirent d'un volcan. On trouve aujourd'hui des maisons dans les endroits où mouilloient autrefois les vaisseaux. *Glas's Hist.* pag. 244.

1776. Août.

monde y portoient des grains il y a quelques années.

» *Ténériffe* produit un peu de soie ; mais à moins de compter les pierres à filtrer qu'elle tire de la grande *Canarie*, & qu'elle exporte au-dehors, le vin forme le seul article de son commerce étranger.

» La race trouvée dans l'Isle par les Espagnols, lors de la découverte des *Canaries*, ne forme plus une peuplade séparée (*a*) : les mariages ont confondu les Naturels & les Colons, mais on reconnoît les descendans des premiers; ils sont d'une grande taille, leur stature est forte, & ils ont des os d'une grosseur remarquable : le teint des hommes en général est basané; le visage des femmes offre de la pâleur, & on n'y voit point cette teinte vermeille qui distingue nos beautés des pays du Nord. Elles portent des habits noirs comme en *Espagne* ; les hommes paroissent moins asservis à cet usage, & ils ont des vêtemens de toute sorte de couleur, à l'exemple des François, dont ils imitent d'ailleurs les modes. Ce point excepté, nous avons trouvé les Insulaires de *Ténériffe* très-décens; ils conservent cette gravité qui est propre aux Espagnols. Quoique nos mœurs & nos

(*a*) Lorsque Glas parcourut l'Isle de *Ténériffe*, il y avoit encore quelques familles de *Guanches*, dont le sang ne s'étoit pas mêlé avec celui des Espagnols.

manieres ressemblent peu à celles des peuples de l'*Espagne*, j'observerai qu'Omaï n'y appercevoit pas une grande différence : il dit seulement que les Habitans de *Ténériffe* se livroient moins que les Anglois à l'amitié, & que leur figure approchoit de celle de ses compatriotes. «

1776. Août.

La *Résolution* arriva au Cap de *Bonne-Espérance* le 18 Octobre. Nous n'entrerons dans aucun détail 18 Octob. sur cette navigation de deux mois & demi ; nous nous bornerons à citer une remarque que M. Cook fait sur cette traversée.

» Les pluies, & la chaleur étouffante qui les accompagne, produisent très-souvent des maladies dans cette traversée. On a lieu de craindre de voir la moitié de son équipage sur les cadres, & les Capitaines des vaisseaux ne peuvent trop prendre de précautions ; ils doivent purifier l'air dans les entreponts avec le feu & la fumée ; ils doivent obliger les Matelots à sécher leurs hardes, toutes les fois qu'on en trouve les moyens. On s'occupa de ces objets avec une assiduité constante à bord de la *Résolution* & de la *Découverte*. Ces soins produisirent sûrement de bons effets, car il y avoit alors beaucoup moins de fievres que dans mes deux premiers Voyages : nous eûmes cependant le chagrin de trouver une multitude de voies d'eau dans toutes les œuvres mortes. La

1776. Octobre.

chaleur brûlante de l'air avoit ouvert les bordages, qui étoient si mal calfatés, qu'ils introduisoient une grande partie de la pluie dans le corps du vaisseau. A peine y avoit-il un hamac qui ne fût pas mouillé; & les Officiers qui occupoient la Sainte-Barbe, furent tous chassés de leurs postes. La soute aux voiles prit de l'humidité; la plupart de nos voiles de rechange, n'ayant pu être séchées assez tôt, essuyerent des avaries considérables, & il fallut employer beaucoup de toile & de temps pour les mal réparer. Le même accident étoit arrivé à la soute aux voiles, durant mon second Voyage; je recommandai à ceux qui en étoient chargés d'y prendre garde; mais il paroît qu'ils négligerent mon ordre. «

Relâche au Cap de Bonne-Espérance, *& Remarques sur cette Colonie.*

TOUS les Voyageurs qui ont fait cette route, ont parlé du Cap de *Bonne-Espérance;* M. Cook donne lui-même des détails fort étendus sur cette Colonie, dans ses deux premiers Voyages; mais le troisieme en offre de nouvelles qu'il est bon d'insérer ici.

» Deux ou trois jours avant notre arrivée, dit-il, un bâtiment François qui devoit retourner en *Europe*, rompit son câble, & échoua

à l'entrée de la Baie, où il périt. On sauva l'équipage; mais la plus grande partie de la cargaison fut ensevelie dans les flots, ou, ce qui est la même chose, fut pillée & volée par les Habitans de la Colonie. Les Officiers m'apprirent ces détails, & les Hollandois ne pouvoient nier le fait; mais, pour se disculper d'un crime qui déshonore un peuple civilisé, ils essayerent de rejeter la faute sur le Capitaine, qui, à ce qu'ils disoient, n'avoit pas demandé une garde assez tôt. 1776. Octobre.

» La *Découverte* arriva le 10 Novembre au matin. Le Capitaine Clerke me dit qu'il avoit fait voile de *Plimouth*, le 10 Août, & qu'il m'auroit joint une semaine plutôt, si le dernier ouragan ne l'eût pas éloigné de la côte. Sa traversée dura sept jours de plus que la mienne. Il eut le malheur de perdre un de ses Soldats de Marine, qui tomba dans les flots; il ne fit pas d'autre perte d'ailleurs, & son équipage arriva sain & bien portant. 10. Nov.

» D'après la permission que m'accorda le Gouverneur, nous mîmes au pâturage notre bœuf, nos deux vaches avec leurs veaux, & le reste de notre bétail. On me conseilla de tenir, près de nos tentes, nos moutons qui étoient au nombre de seize : on les parquoit toutes les nuits. Celle du 13 au 14, des chiens s'étant introduits dans le parc, obligerent nos moutons de sortir de l'enceinte; ils en tuerent quatre, & ils disper- 13. 14.

1776. Novemb.

ſerent les autres. Nous en trouvâmes ſix le lendemain ; mais les deux beliers & deux de nos plus belles brebis manquoient. Le Gouverneur ſe trouvoit à la campagne, & je m'adreſſai au Lieutenant-Gouverneur, M. Hemmy, & au Fiſcal. Ces Meſſieurs me promirent leurs bons offices. Je ſais que les Hollandois ſe vantent de l'exactitude de la Police du *Cap ;* ils diſent qu'il eſt preſque impoſſible à l'eſclave le plus adroit, & le mieux inſtruit des routes du pays, de ſe ſauver ; cependant mes moutons échapperent à toute la vigilance des Officiers du Fiſcal. Je fus réduit à employer la plus vile & la plus mépriſable canaille de la Colonie ; je m'adreſſai à des hommes qui, ſi j'en crois ceux qui me les propoſerent, auroient égorgé leur maître, brûlé des maiſons, & enſeveli ſous les ruines, des familles entieres pour un ducat ; &, après beaucoup de peines & de dépenſes, je recouvrai mes moutons, excepté les deux brebis, dont je parlois tout-à-l'heure. Je ne pus en avoir aucune nouvelle, & j'abandonnai mes recherches, lorſqu'on m'aſſura que je devois être content d'avoir retrouvé les deux beliers. L'un des beliers cependant avoit été ſi maltraité par les chiens, qu'il ne ſembloit pas devoir jamais guérir.

» Le Lieutenant-Gouverneur voulut réparer la perte que je venois de faire ; il eut la bonté de

m'offrir un des beliers d'*Espagne* qu'il avoit tirés de *Lisbonne*. Je le refusai, convaincu que les beliers du *Cap* rempliroient également bien mon objet; je reconnus ma méprise par la suite. M. Hemmy s'est donné beaucoup de peine pour transplanter au *Cap* les moutons d'*Europe*; mais il n'a pu réussir : il attribuoit ce mauvais succès à l'opiniâtreté des habitans de la campagne, qui préferent les moutons du pays, à cause de leurs grosses queues, dont la graisse rapporte quelquefois plus d'argent, que n'en produit le corps entier d'un mouton d'une autre espece. Ils croient que la laine de nos moutons d'*Europe* ne compenseroit point ce désavantage. Des hommes éclairés m'ont fait la même observation, & elle paroît fondée : car, en supposant que nos moutons donnassent au *Cap* une laine de la même qualité qu'en *Europe*, (l'expérience a prouvé le contraire) la Colonie manque de bras pour la manufacturer. Il est sûr que si l'on n'y importoit chaque jour des esclaves, la population de cet établissement feroit moindre que celle d'aucune autre partie habitée de l'*Europe*. «

1776. Novemb.

Tandis que les vaisseaux se disposoient à reprendre la mer, quelques-uns des Officiers allerent voir les environs du *Cap*; M. Anderson, qui étoit du nombre, a donné la relation suivante de leur petit voyage.

1776. Novemb. 16. » Le 16, après midi, je partis dans un chariot, avec cinq de nos Messieurs ; nous étions curieux d'examiner les environs du *Cap*. Nous traversâmes la grande plaine qu'on trouve à l'Est de la Ville. C'est par-tout un sable blanc, pareil à celui qu'on rencontre ordinairement sur les greves. Elle ne produit que des bruyeres, & d'autres petites plantes de différentes especes. A cinq heures, nous dépassâmes une grosse ferme, environnée de champs de blé & de vignobles assez considérables; elle est située au-delà de la plaine, presque au pied de quelques collines basses, où le sol commence à mériter la culture. Entre six & sept heures, nous arrivâmes à *Stellenbosh*, le meilleur des établissemens du pays, après celui du *Cap*.

» Le Village ne contient pas plus de trente maisons ; il est situé au pied de la chaîne des hautes montagnes qu'on apperçoit à l'Est de la ville du *Cap*, & à plus de vingt milles. Les habitations sont propres : un ruisseau coule à peu de distance ; de gros chênes, plantés par les premiers Colons, y donnent de l'ombre, & l'ensemble forme un joli paysage au milieu de ces déserts. On voit, autour de la bourgade, des vignes & des vergers, qui semblent annoncer un sol très-fertile. L'air étant ici d'une sérénité extraordinaire, on doit peut-être attribuer au climat cette belle apparence.

» Je passai la journée du lendemain à chercher des plantes & des insectes dans le voisinage de *Stellenbosh* : mes soins furent mal récompensés. Peu de plantes se trouvoient en fleur dans cette saison, & les insectes étoient rares. J'examinai le sol en plusieurs endroits ; c'est un argile jaunâtre, mêlé de beaucoup de sable. Les collines inférieures paroissent brunes, & je jugeai qu'elles sont composées d'une espece de pierre de marne. Nous partîmes de *Stellenbosh* le lendemain au matin, & nous atteignîmes bientôt la maison, près de laquelle nous avions passé le 16. M. Cloeder, à qui elle appartenoit, nous avoit fait prier la veille de nous arrêter chez lui. Il nous accueillit avec beaucoup d'hospitalité, & d'une maniere qui nous surprit agréablement. La musique commença dès qu'on nous apperçut, & nous dînâmes au son des instrumens. Le repas fut très-élégant, vu la situation du lieu où il se donnoit. M. Cloeder nous montra ses caves, ses vergers & ses vignes. Tout cela, je l'avoue, m'inspira le désir de savoir, comment l'industrieux Hollandois peut faire naître l'abondance dans un endroit où je pense que les autres Nations de l'*Europe* n'auroient pas même songé à s'établir.

1776. Novemb. 17.

» Nous partîmes l'après-midi ; nous dépassâmes un petit nombre de plantations, dont l'une paroissoit très-considérable, & étoit disposée sur un

plan nouveau. Le soir, nous arrivâmes à la pre-
1776. Novemb. miere ferme, qu'on trouve dans le district cultivé, appelé le Canton de *la Perle*. Nous apperçûmes en même temps *Drakenstein*, le troisieme district de la Colonie du *Cap*; il occupe le pied des hautes montagnes dont j'ai parlé, & il contient plusieurs fermes ou plantations de peu d'étendue.

19. » Le matin du 19, je cherchai des plantes & des insectes; je les trouvai presque aussi rares qu'à *Stellenbosh*; mais les vallées m'offrirent plus d'arbrisseaux & de petits arbres, que les autres cantons dont j'avois fait l'examen.

» L'après-midi, nous allâmes voir une pierre d'une grosseur remarquable, appelée par les Habitans, *Tour de Babylone*, ou *Diamant de la Perle*. Elle gît au sommet d'une colline basse, au pied de laquelle notre ferme étoit située, &, quoique le chemin ne fût ni escarpé, ni roide, il nous fallut plus d'une heure & demie pour y arriver. Elle est de forme oblongue, arrondie vers le haut, & elle se prolonge au Sud & au Nord. Les côtes Est & Ouest sont escarpées & presque perpendiculaires. L'extrémité méridionale est escarpée aussi, & c'est le point de la plus grande hauteur. De là elle s'abaisse doucement vers la côte du Nord, par où nous montâmes. Arrivés au

ſommet, nous vîmes à découvert tout le pays. 1776. Novemb.

» Je crois que ſa circonférence eſt au moins d'un demi-mille ; car il nous fallut une demi-heure pour en achever le tour ; &, déduction faite pour le mauvais chemin, & pour nos pauſes, c'eſt le réſultat auquel je m'arrêtai. Si l'on veut que je compare à un objet connu, ſa partie la plus élevée, c'eſt-à-dire, ſon extrémité méridionale, je crois ſa hauteur égale à celle du Dôme de *Saint-Paul.* Cette maſſe ou bloc de rocher, n'offre qu'un petit nombre de crevaſſes, ou plutôt de rainures qui n'ont pas plus de trois ou quatre pieds de profondeur, & une veine qui la coupe près de ſon extrémité Nord. Elle eſt de l'eſpece de pierre appelée par les Minéralogiſtes, *Saxum conglutinatum*, & compoſée ſur-tout de morceaux de quartz groſſier, & de mica, liés par un ciment argileux. La veine, qui la traverſe, eſt de la même ſubſtance, mais beaucoup plus compacte ; elle n'a qu'un pied de largeur & d'épaiſſeur : ſa ſurface eſt diviſée en petits carrés, ou parallélogrammes, diſpoſés obliquement : on diroit que c'eſt un ouvrage de l'homme ; mais je n'ai pas obſervé, ſi elle pénetre bien avant dans le bloc, ou ſi elle en attaque ſeulement la ſuperficie. En deſcendant, nous trouvâmes au pied du rocher, un terreau noir très-fertile, & ſur les flancs des collines, quelques arbres indigenes, de l'eſpece

de l'*Oléa* (*a*), & d'une grosseur considérable.

1776. Novemb. 20. » Le 20, au matin, nous partîmes de la *Perle*, & nous suivîmes un chemin différent de celui que nous avions pris en allant. Nous traversâmes un pays absolument inculte ; mais, aux environs des collines du *Tygre*, quelques champs de blé frapperent nos regards. A midi, nous nous arrêtâmes dans un creux, afin de prendre quelques rafraîchissemens ; nous voulûmes nous promener autour du lieu de notre halte, & nous fûmes assaillis d'un grand nombre de mousquites, les premieres que je vis dans cette Colonie. Nous nous remîmes en route l'après-dînée, & nous arrivâmes le soir à la ville du *Cap*, bien fatigués des secousses de notre chariot.

» Après l'accident arrivé à nos moutons, on imagine bien, continue M. Cook, que je ne laissai pas à terre ceux qui nous restoient. Je les fis conduire promptement à bord, ainsi que nos autres animaux. J'ajoutai à ceux que nous avions amenés

(*a*) On est étonné de ne pas trouver des détails sur la *Tour de Babylone* dans l'Ouvrage de Kolben, ou dans celui de l'Abbé de la Caille. Le premier observe seulement que c'est une *haute montagne* ; & le second se contente de dire que c'est un *très-bas monticule*. La description de M. Anderson a donc le mérite de l'exactitude & de la nouveauté, & elle s'accorde avec les Remarques de M. Sonnerat qui étoit au *Cap* en 1781.

M. Gordon, Commandant des Troupes au *Cap*, a fait dernièrement trois voyages dans l'intérieur du Pays, & on a lieu d'espérer qu'il ne tardera pas à les donner au Public.

d'*Angleterre*, deux jeunes taureaux, deux genisses, deux chevaux entiers, deux jumens, deux beliers, plusieurs brebis, des chevres, quelques lapins, & des volailles. Je voulois les déposer à la *Nouvelle-Zélande*, à *O-Taïti*, dans les Isles voisines, & sur les différentes terres où je jugerois que leur transplantation seroit utile aux Navigateurs & aux Naturels du pays. 1776. Novemb.

» Les Calfats acheverent leurs travaux à bord de la *Découverte*, vers la fin de Novembre : ce bâtiment avoit embarqué toutes ses provisions; il avoit des vivres pour plus de deux ans. Je lui fournis d'ailleurs, ainsi qu'à la *Résolution*, les autres choses nécessaires pendant le voyage. Ignorant à quelle époque, ou en quel endroit nous pourrions trouver divers articles indispensables dans les vaisseaux, je crus devoir prendre au *Cap* tout ce que fournit la Colonie.

» Ayant donné au Capitaine Clerke, une copie de mes instructions, & un ordre particulier sur ce qu'il devoit faire, si les vaisseaux se séparoient, nous nous rendîmes à bord le 30 Novembre au 30.
matin. «

Les deux vaisseaux appareillerent le même soir; M. Cook gouverna au Sud-Est, sur la route qui devoit le mener aux Isles découvertes quelques années auparavant par les François, & lui offrir

des découvertes nouvelles, ou du moins des ob-
1776. servations précieuses dans cette partie de l'Océan Indien. Il se trouva dans une sorte de détresse dès
6. Déc. le 6 Décembre. » Les vagues, dit-il, ressembloient à des montagnes, & produisoient un roulis & un tangage extraordinaires. Nous prîmes beaucoup de peine, pour conserver notre bétail; malgré tous nos soins, plusieurs chevres, & sur-tout les mâles, moururent; nous perdîmes aussi quelques moutons. Nous attribuâmes, en grande partie, cet accident au froid qui commençoit à être bien rigoureux «.

12. Le 12, à midi, M. Cook découvrit une terre qui se prolongeoit du Sud Est-quart-Sud, au Sud-Est-quart-Est; lorsqu'il en fut plus près, il reconnut qu'elle formoit deux Isles. Celle qui est plus au Sud, & qui est aussi la plus grande, lui parut avoir quinze lieues de circonférence; il jugea que sa latitude est de 46^d 53′ Sud, & sa longitude de 37^d 46′ à l'Est du Méridien de *Greenwich*, duquel on comptera toutes les longitudes dans cet Abrégé, ainsi que dans la grande Relation. La plus septentrionale a environ neuf lieues de tour; elle gît par 46^d 40′ de latitude Sud, & 38^d 8′ de longitude Est. La distance de l'une à l'autre est d'environ cinq lieues.

» Nous traversâmes, dit M. Cook, le canal qui les sépare; & nous pouvions découvrir, à l'aide de

de nos meilleures lunettes, les arbres, & même les arbrisseaux de ces deux terres. Elles me parurent avoir une côte escarpée & remplie de rochers, excepté dans les parties du Sud-Est, où le terrain s'abaisse & s'aplatit : nous ne vîmes que des montagnes stériles, qui s'élevent à une hauteur considérable, & dont les sommets & les flancs étoient couverts de neige. Je jugeai que la neige avoit beaucoup de profondeur en plusieurs endroits : les parties du Sud-Est en offroient une quantité beaucoup plus grande que les autres. Cela vient, selon toute apparence, de ce que le soleil s'y montre moins long-temps que sur les parties du Nord & du Nord-Ouest. Le sol, dans les espaces où il n'étoit pas caché par la neige, présentoit des teintes diverses, & il me sembla semé de mousse, ou de cette herbe grossiere, qu'on trouve en quelques cantons des *Malouines*. Il y a un rocher détaché à la bande Nord de chacune des Isles ; celui qui est près de l'Isle Méridionale, a la forme d'une tour, & il paroît être un peu éloigné du rivage. Nous apperçûmes beaucoup d'algues sur notre route, & la couleur de l'eau indiquoit des sondes ; rien n'annonçoit un golfe : peut-être cependant y en a-t-il un près du rocher dont je viens de parler ; mais il doit être petit, & il ne promet pas un bon mouillage.

1776, Déc.

1776. Déc. » Ces deux Isles, ainsi que quatre autres, situées de neuf à douze degrés de longitude, plus à l'Est, & à-peu-près à la même latitude, furent découvertes au mois de Janvier 1772, comme je l'ai dit dans mon second Voyage, par les Capitaines François, Marion-Dufresne & Crozat, qui alloient du *Cap de Bonne-Espérance* aux *Philippines*. Elles n'ont point de noms dans la Carte de l'Hémisphere Austral, que me donna M. Crozat en 1775 : & j'appellerai les deux que nous vîmes, *Isles du Prince-Edouard*, nom du quatrieme fils de Sa Majesté. J'ai laissé aux quatre autres celui d'*Isles de Marion*, & d'*Isles de Crozat*, afin de rappeler le souvenir des Navigateurs qui les ont découvertes.

» Nous avions presque toujours alors des vents qui souffloient entre le Nord & l'Ouest; mais le temps étoit assez mauvais : quoique nous fussions au milieu de l'été de cet hémisphere, le froid approchoit de celui qu'on éprouve ordinairement en *Angleterre* au milieu de l'hiver. Cependant la rigueur du climat ne me découragea point; &, après avoir dépassé le travers des Isles du *Prince-Edouard*, je changeai de route, afin d'aller au Sud des autres Isles, & d'atteindre la latitude de la Terre découverte par M. de Kerguelen «.

24. Le 24, à six heures du matin, M. Cook

découvrit une terre dans le Sud-Sud-Est. Lorsqu'il en fut plus près, il reconnut que c'étoit une Isle d'une hauteur considérable, & d'environ trois lieues de tour. Bientôt après, il en découvrit une seconde, de la même grandeur, à une lieue, à l'Est de la premiere, & d'autres plus petites, qui gissent entre les deux dans la direction du Sud-Est. Il apperçut une troisieme Isle haute, au Sud-quart-Sud-Est un demi-rumb Est de l'extrémité méridionale de la premiere. Au milieu des éclaircies de la brume, il crut pouvoir débarquer sur les petites Isles; il fit quelques manœuvres pour cela, & il voulut pénétrer dans leur intervalle; mais, lorsqu'il se trouva plus près des côtes, il sentit que cette entreprise seroit dangereuse par un ciel très-obscur : car, s'il n'y avoit point eu de passage, ou s'il étoit tombé sur des écueils, il eût été impossible de regagner le large; le vent souffloit directement de l'arriere; la mer étoit d'une grosseur prodigieuse, & produisoit sur les côtes un ressac effrayant. Une autre Isle frappa ses regards dans le Nord-Est; & prévoyant qu'il en découvriroit peut-être de nouvelles encore, l'épaisseur de la brume continuant, il craignit d'échouer : enfin il crut qu'il étoit plus prudent de s'éloigner & d'attendre un ciel plus serein.

1776. Déc.

M. Cook mouilla le lendemain sur une de ces

1776. Déc.

côtes qui étoient effectivement les Terres découvertes par M. de Kerguelen.

Relâche à la Terre de Kerguelen, *& Remarques sur cette Terre.*

» Dès que nous fûmes mouillés, je fis mettre tous les canots à la mer, (c'est M. Cook qui parle,) & j'ordonnai d'amarrer avec une petite ancre de toue. Sur ces entrefaites, on préparoit les futailles que je voulois envoyer à terre; je descendis dans l'Isle, afin d'examiner en quel endroit on pourroit les remplir plus commodément, & voir d'ailleurs ce qu'offroit l'intérieur du pays.

» Je trouvai le rivage presque entiérement couvert de manchots ou d'autres oiseaux, & de veaux marins. Ces derniers étoient peu nombreux, mais si peu sauvages, que nous en tuâmes autant que nous le voulûmes; leur graisse nous donna de l'huile, qu'on brûla dans les lampes, & qu'on employa à divers usages. Nous ne fûmes pas embarrassés pour remplir nos futailles; car on rencontroit par-tout des ruisseaux d'eau douce. Il n'y a pas un seul arbre, & pas un seul arbrisseau; & on y voit très-peu de gramens. Lorsque les vaisseaux arriverent dans le havre, les flancs de plusieurs des collines nous parurent d'un vert éclatant, & nous espérâmes y trouver des

plantes. Je reconnus qu'une seule plante, dont on donnera la description plus bas, avoit produit cet effet. Avant de retourner à bord, je gravis la premiere chaîne des rochers, qui s'élevent en amphithéâtre; je comptois prendre une vue générale du pays; mais je n'étois pas encore au sommet, qu'il survint une brume très-épaisse : j'eus bien de la peine à reconnoître mon chemin, pour descendre. Le soir, on jeta la seine au fond du havre, & on ne prit qu'une demi-douzaine de petits poissons. Le lendemain nous essayâmes l'hameçon & la ligne, mais nous ne fûmes pas plus heureu x. Ainsi, les oiseaux furent les seuls comestibles que nous offrit la Terre de *Kerguelen* : mais, comme je l'ai déjà dit, cette ressource étoit inépuisable. 1776. Déc.

»L'Equipage avoit beaucoup travaillé les deux jours précédens; il avoit achevé de remplir les futailles à un ruisseau que la greve présentoit à notre gauche; & le 27 je permis aux Matelots 27. de se reposer, & de célébrer la Fête de Noël. La plupart d'entre eux descendirent à terre, & firent des courses dans l'intérieur du pays; ils ne rencontrerent que des montagnes extrêmement stériles, & d'un aspect affreux. L'un d'eux me rapporta le soir une bouteille, qu'il avoit trouvée attachée avec un fil d'archal, sur un rocher qui s'avance en saillie au côté septentrional

1776. Déc. du havre. Cette bouteille renfermoit un morceau de parchemin, ſur lequel on liſoit l'inſcription ſuivante :

LUDOVICO XV. GALLIARUM
REGE, ET D. DE BOYNES,
REGI A SECRETIS AD RES
MARITIMAS, ANNIS 1772,
ET 1773.

» Afin de laiſſer un monument de notre ſéjour dans ce havre, j'écrivis, de l'autre côté du parchemin :

NAVES RESOLUTION
ET DISCOVERY,
DE REGE MAGNÆ BRITANNIÆ,
DECEMBRIS 1776.

» Je le remis dans la bouteille, avec une piece de deux ſous d'argent, frappée en 1772, & après avoir couvert le goulot d'un chapeau de plomb, je la plaçai, le lendemain, au milieu d'un monceau de pierres, que nous élevâmes pour cet objet, ſur une petite colline, qui eſt au côté ſeptentrional du havre, & près de l'endroit où elle fut trouvée : elle ſera ſurement apperçue de tous les Navigateurs qui aborderont à cette baie, par haſard ou à deſſein. J'y arborai le pavillon

de la *Grande-Bretagne*, & je donnai le nom de *Havre de Noël* au lieu où mouilloient nos vaisseaux. 1776. Déc.

» Après avoir déposé la bouteille qui renferme l'inscription, je fis, avec un canot, le tour du havre, & je descendis en plusieurs endroits, afin d'examiner les productions de la côte, & surtout afin de chercher du bois flottant. Quoique le sol n'offrît aucun arbre aux environs du port, il pouvoit y en avoir en d'autres cantons de l'Isle ; & si effectivement il s'y en trouvoit, je présumai que les torrens auroient entraîné des arbres, ou du moins des branches dans la mer, qui les rejette sur le rivage. Cela arrive sur toutes les Isles où il y a du bois, & même sur quelques-unes qui en sont absolument dénuées ; mais dans toute l'étendue du havre, je n'en découvris pas un seul morceau.

» L'après-midi, je montai sur un des Caps de l'Isle, accompagné de M. King, mon second Lieutenant ; je comptois avoir, de cette hauteur, une vue de la côte de la mer, & des petites Isles qui gissent au large ; mais, lorsque je fus au sommet, une brume épaisse me cacha tous les objets éloignés, placés au-dessous de moi ; ceux qui se trouvoient sur le même niveau, ou plus élevés, étoient assez visibles, & ils me parurent d'une stérilité affreuse ; j'en excepte

néanmoins des collines au Sud, qui se montrerent couvertes de neige «.

1776. Déc.

M. Cook après une relâche de deux ou trois jours au *Havre de Noël*, remit en mer pour suivre les côtes de l'Isle & en relever les caps & les baies. Nous n'entrerons pas dans les détails de ses opérations. Il a reconnu presque en entier cette Terre dont M. *de Kerguelen* n'avoit reconnu que quelques points, & même d'une maniere imparfaite; nous nous contenterons d'insérer ici les remarques les plus importantes qu'on trouve dans son Voyage.

» Je puis prouver, dit-il, que si la grande Terre s'étend au Sud du *Cap George*, ce prolongement n'est pas considérable. Je n'ai qu'à citer la route du Capitaine Furneaux, au mois de Février 1773, lorsque son vaisseau se sépara du mien durant mon second Voyage. Son livre de loch est sous mes yeux, & j'y trouve qu'il coupa le méridien de cette terre dix-sept lieues seulement au Sud du *Cap George*; il l'auroit bien vu à cette distance par un ciel clair. Il paroît que le ciel fut serein lorsqu'il traversa ce parage, car il ne parle ni de brume, ni de ciel gras; au contraire, il dit expressément, qu'à cette époque il put faire des observations de latitude & de longitude; d'où il résulte qu'il auroit dû découvrir cette terre, si elle se prolongeoit au Sud plus loin que le *Cap George*.

1776. Déc.

» Nous sommes donc en état de déterminer, à quelques milles près, l'espace en latitude qu'elle occupe ; il ne peut excéder de beaucoup un degré quinze minutes : quant à son étendue de l'Est à l'Ouest, ce point demeure indécis ; mais nous savons qu'elle ne s'étend pas à l'Ouest jusqu'à soixante-cinq degrés, puisqu'en 1773 je la cherchai vainement sous ce méridien.

» Les Navigateurs François imaginerent d'abord que le Cap *Saint-Louis* étoit la pointe avancée d'un continent austral. Je crois avoir prouvé depuis, qu'il n'existe point de continent austral ; & que la terre dont il est ici question, est une Isle de peu d'étendue. J'aurois pu, d'après sa stérilité, lui donner fort convenablement le nom de l'*Isle de la Désolation ;* mais, pour ne pas ôter à M. de Kerguelen la gloire de l'avoir découverte, je l'ai appelée la *Terre de Kerguelen* «.

M. Anderson ne laissa échapper aucune occasion, dans notre courte relâche au *Havre de Noël*, d'examiner le pays sous tous ses rapports ; il me communiqua ses observations, & je vais les insérer ici telles qu'il me les a données.

» Aucune des terres découvertes jusqu'ici dans l'un & l'autre hémisphere à la même hauteur, n'offre peut-être un champ moins vaste aux recherches des Naturalistes, que l'Isle stérile de *Kerguelen*. La verdure qu'on y apperçoit ;

lorsqu'on est à peu de distance de la côte, donne
1776. l'espoir d'y trouver un assez grand nombre de
Déc. plantes; mais on se trompe beaucoup : en débarquant nous reconnûmes qu'une petite plante, peu différente de quelques especes de *saxifrage*, produit cette verdure; elle croît en larges touffes dans un espace qui s'étend assez loin sur les flancs des collines : elle forme une surface assez grande, & on la rencontre sur de la tourbe pourrie, dans laquelle on enfonce à chaque pas d'un pied ou deux. On pourroit au besoin sécher cette tourbe & la brûler ; c'est la seule chose que nous ayions trouvée propre à cet usage.

» Il y a une autre plante assez abondante sur les fondrieres de la croupe des collines ; sa hauteur est de près de deux pieds, & elle ressemble beaucoup à un petit chou qui est monté en graines ; les feuilles des environs de la racine sont nombreuses, larges & arrondies, elles se montrent plus étroites à la base, & elles forment une petite pointe à l'extrémité ; celles de la tige sont beaucoup plus petites, oblongues & épointées : les tiges dont on compte souvent trois ou quatre, offrent de longues têtes cylindriques, composées de petites fleurs. Elle a l'apparence & même le goût âcre des plantes antiscorbutiques, mais elle differe essentiellement de toute cette famille, & nous la regardâmes comme une production

particuliere à la *Terre de Kerguelen*. Nous la mangeâmes ſouvent crue, & ſa ſaveur approchoit alors de celle du cochléaria de la *Nouvelle-Zélande ;* mais elle ſembloit acquérir une odeur trop forte quand on la faiſoit bouillir ; quelques perſonnes de l'Equipage ne s'en appercevoient pas néanmoins, & la trouvoient bonne, même dans cet état. Si on la tranſplantoit en *Europe*, il eſt vraiſemblable qu'elle deviendroit meilleure par la culture, & qu'elle augmenteroit la liſte des plantes de bonne qualité qu'on emploie dans nos cuiſines. Ses graines n'étoient pas aſſez mûres pour les conſerver, & il fallut renoncer au déſir que j'avois d'en porter en *Angleterre*.

1776. Déc.

» Nous cueillîmes, près des ruiſſeaux & des fondrieres, deux autres petites plantes, que nous mangions en ſalade : la premiere reſſemble beaucoup au creſſon de nos jardins, & elle eſt très-âcre ; la ſeconde eſt très-douce. Cette derniere, quoique petite, eſt digne d'attention ; elle offre non-ſeulement des mâles & des femelles ; mais elle eſt quelquefois *androgyne*, pour me ſervir du langage des Botaniſtes.

» L'herbe groſſiere que nous recueillîmes pour notre bétail, eſt aſſez abondante, en quelques coins de terre qu'on trouve ſur les côtés du *Havre de Noël :* on y voit auſſi une autre ſorte d'herbe plus petite, & plus rare. On rencontre

1776. Déc.

fur les plaines, une efpece de pied-d'oie, & une autre petite plante qui lui reffemble beaucoup. En un mot, le *Flora* de la Terre de *Kerguelen*, ne va pas à plus de feize ou dix-huit plantes; encore faut-il y comprendre quelques mouffes & une jolie efpece de *lichen*, qui croît fur les rochers, à une hauteur plus grande que les autres productions végétales. On n'apperçoit pas un feul arbriffeau dans toute l'Ifle.

» On y trouve un peu plus d'animaux. A parler rigoureufement, on ne peut pas les dire habitans de l'Ifle; car ils font tous habitans de la mer, &, en général, ils ne vont fur la côte que pour y faire leurs petits, & s'y repofer. Les plus gros font les veaux de mer, ou, comme nous avions coutume de les appeler, les ours de mer; car c'eft l'efpece de phoques qu'on y rencontre. Ils viennent faire leurs petits, ou fe repofer à terre, mais ils ne font pas en grand nombre; & on ne doit pas s'en étonner, car on fait qu'ils préferent aux baies ou aux golfes, les rochers qui s'avancent dans les flots, & les petites Ifles qui giffent près des côtes. Leurs poils tomboient à cette époque, & ils étoient fi peu fauvages, que nous en tuâmes autant que nous le voulûmes.

» Nous ne vîmes pas d'autres quadrupedes marins ou terreftres: mais nous trouvâmes une

multitude considérable d'oiseaux, tels que des canards, des pétrels, des albatrosses, des nigauds, des goëlands, & des hirondelles de mer. 1776. Déc.

» Les canards sont à-peu-près de la grosseur d'une sarcelle ou d'un millouin, dont ils different par la couleur. Ils se montroient en assez grande abondance sur les flancs des collines, & même plus bas : on en tua une quantité considérable; nous les trouvâmes bons, & ils n'avoient pas le plus léger goût de poisson. Nous en avions rencontré quelques-uns de la même espece, à l'Isle de *Géorgie*, durant le second Voyage de M. Cook.

» Le pétrel du Cap ou le pétrel damier, le petit pétrel bleu qu'on voit toujours à la mer, & le petit pétrel noir ou le poulet de *la Mere Carey*, n'y sont pas nombreux; mais nous trouvâmes un nid de pétrel de la premiere espece, dans lequel il y avoit un œuf, de la grosseur de celui du poulet. Nous apperçûmes la seconde espece, plus rare encore, dans des trous qui ressembloient à des terriers de lapins.

» Une autre espece, qui est la plus grande de tous les pétrels, & que les Matelots nommoient l'*Oie de la Mere Carey*, étoit plus abondante, & si peu sauvage, que nous la tuâmes d'abord sur la greve, à coups de bâton. Ce pétrel est de la grosseur d'une albatrosse, & carnivore, car il mangeoit des phoques ou des oiseaux morts,

que nous jetions dans la mer; sa couleur est
1776. brune; il a le bec & les pieds verdâtres; c'est
Déc. sans doute celui que les Espagnols appellent *Quebrantahuessos*, & dont on trouve une figure de la tête dans le Voyage de Pernetti aux *Isles Malouines* (a).

» Nous n'apperçûmes sur la côte d'autres albatrosses que les grises, qu'on rencontre ordinairement à la mer, dans les hautes latitudes australes, & j'en vis une, posée sur la pointe d'un rocher; mais elles voltigerent souvent autour du havre; & nous distinguâmes, à quelque distance de la côte, la grande espece qui est la plus commune, ainsi qu'une autre plus petite dont la tête est noire.

» Il y a beaucoup plus de pinguins que d'autres oiseaux; j'en ai remarqué trois especes. J'avois déjà vu, à l'Isle de *Georgie*, la premiere & la plus grande; elle est indiquée aussi par M. de Bougainville; mais elle ne me parut pas aussi solitaire qu'il le dit, car nous en apperçûmes des volées nombreuses. Sa tête est noire; elle a la partie supérieure du corps, d'un gris de plomb; la partie inférieure, blanche, & les pieds noirs. Deux larges bandes, d'un très-beau jaune, descendent des deux côtés de la tête, le long du

(a) Figure 3, planche 8.

cou, & se rencontrent au-dessus de la poitrine. Le bec est rougeâtre en quelques parties, & plus long que dans les autres especes. 1776. Déc.

» La seconde espece de pinguins n'a guere que la moitié de la grosseur de la premiere. La partie supérieure du corps, est d'un gris noirâtre : elle a sur le haut de la tête, une tache blanche, qui s'élargit en s'approchant des côtés. Le bec & les pieds sont d'une teinte jaune. M. Sonnerat a publié une figure & une description de cette espece de pinguin & de la précédente.

» Personne de l'Equipage n'avoit jamais vu la troisieme. Sa longueur est de vingt-quatre pouces, & sa largeur de vingt. La partie supérieure du corps, & le cou, sont noirs; le reste est blanc, excepté le haut de la tête, qui offre un arc d'un beau jaune, & qui finit de chaque côté en longues plumes molles, que l'oiseau dresse comme une crête.

» Les deux premieres especes paroissoient en troupes sur la greve; les plus gros se tenoient toujours ensemble, mais ils se promenoient avec les autres qui étoient plus nombreux, & qu'on appercevoit à une grande hauteur sur les flancs des collines. Nous vîmes constamment ceux de la troisieme espece séparés des deux premieres, mais formant des volées nombreuses, sur les parties extérieures du havre. Nous étions au

temps de la couvée, & ils dépofoient fur des
1776. pierres nues, un feul œuf blanc, & du volume de
Déc. celui des canards. Tous ces pinguins, de quelque efpece qu'ils fuffent, fe montrerent fi peu fauvages, que nous en prîmes à la main, autant que nous le jugeâmes à propos.

» J'ai vu deux efpeces de nigauds, le petit cormoran ou la corbine d'eau, & un autre qui eft noir dans la partie fupérieure du corps, & qui a le ventre blanc, le même qu'on rencontre à la *Nouvelle-Zélande*, à la *Terre de Feu* & à l'Ifle de *Georgie*.

» Nous trouvâmes auffi le goëland commun, des hirondelles de mer des deux efpeces, & la poule du *Port Egmont*; ces derniers oifeaux étoient peu fauvages & en grand nombre.

» Il y a un autre oifeau blanc, très-fingulier, dont nous apperçûmes des volées entieres autour de la baie. Il a la bafe du bec couvert d'un bourlet de la nature de la corne ; il eft plus gros que le pigeon. Il a le bec noir, & fes pieds qui font blancs, reffemblent à ceux du courlis. Quelques perfonnes de l'Equipage, le jugerent auffi bon que le canard.

» On jeta la feine une fois, mais nous ne prîmes que quelques poiffons de la groffeur d'une petite merlus. L'efpece ne reffembloit en rien à celles que nous connoiffions. Ce poiffon a le mufeau

museau alongé ; la tête armée de fortes épines ; les rayons des nageoires de derriere longs & très-forts ; le ventre gros : son corps n'est pas couvert d'écailles. Nous ne trouvâmes en coquillages qu'un petit nombre de moules & de lepas. Nous ramassâmes sur les rochers quelques étoiles & anémones de mer.

1776. Déc.

» Les collines sont médiocrement élevées ; cependant la plupart de leurs sommets étoient couverts de neige, à cette saison de l'année qui répond à notre mois de Juin. Le pied ou les flancs de quelques-unes, offrent une quantité considérable de pierres, entassées d'une maniere irréguliere. Les flancs des autres, qui forment du côté de la mer des rochers escarpés, sont séparés du haut par des fissures, & ils semblent d'autant plus prêts à tomber, qu'il y a dans les crevasses des pierres d'une grosseur énorme. Plusieurs de nos Officiers penserent que ces crevasses pouvoient être l'effet de la gelée ; mais il me paroît qu'il faut recourir aux tremblemens de terre, ou à d'autres commotions violentes, si l'on veut expliquer l'état de bouleversement où se trouvent les collines.

» Il doit presque toujours pleuvoir sur cette Isle ; car les lits des torrens, qu'on apperçoit de tous côtés, sont très-vastes ; & le pays même sur les collines, n'est presque qu'une fondriere

& un sol marécageux, où l'on enfonce à chaque pas.

1776. Déc.

» Les rochers qui servent de base aux collines, sont composés principalement d'une pierre très-dure, d'un bleu foncé, entremêlée de petites particules de mica ou de quartz. Il semble que cette pierre est une des productions les plus universelles de la nature; car elle remplit toutes les montagnes de la *Suede*, de l'*Ecosse*, des *Isles Canaries*, & du Cap de *Bonne-Espérance*.. Une autre pierre cassante & de couleur brune, forme à la Terre de *Kerguelen*, des rochers considérables; une troisieme, qui est plus noire, & qu'on trouve en fragmens détachés, renferme des morceaux de quartz grossier. On y rencontre aussi de petits morceaux de grès, d'un jaune pâle, ou couleur de pourpre, & d'assez gros morceaux d'un quartz demi-transparent, qui est disposé irréguliérement en cristaux polyedres, de forme pyramidale, & qui offre de longues fibres, luisantes. On voit dans les ruisseaux de petits morceaux de la pierre ordinaire, arrondis par le frottement; mais aucun d'eux n'avoit assez de dureté pour résister à la lime. L'eau-forte ne mordoit pas sur les autres pierres, & l'aimant ne les attiroit point.

» Nous n'avons rien découvert, qui eût l'apparence d'un minérai ou d'un métal «.

Après avoir quitté la Terre de *Kerguelen*, le 30 Décembre M. Cook mit le cap à l'Est-Nord-Est. Il vouloit, d'après les instructions de l'Amirauté, relâcher ensuite à la *Nouvelle Zélande*, y faire de l'eau & du bois, & y embarquer du foin pour son bétail. Le nombre des quadrupedes, qu'il se proposoit de laisser sur les différentes Isles de la Mer du Sud, se trouvoit considérablement diminué. Deux jeunes taureaux, une des genisses, deux beliers, & plusieurs des chevres étoient morts, tandis qu'il faisoit la reconnoissance des côtes dont on vient de parler.

1776. 30 Déc.

Le 7 Janvier 1777, il fit mettre un canot à la mer, & il envoya des ordres au Capitaine Clerke; il fixa la baie de l'*Aventure*, sur la Terre *Van-Diemen*, pour rendez-vous, si les vaisseaux venoient à se séparer. Une brume épaisse régnoit depuis quelques jours, & ils ne s'appercevoient guere; mais ils tirerent souvent des coups de canon, & ils eurent le bonheur de marcher toujours ensemble.

1777. 7 Janvier.

Le 12, par 48d 40′ de latitude Sud & 110d 26′ de longitude orientale, les vents du Nord cesserent, & il survint un calme; le vent souffla du Sud, quelques heures après; il fut accompagné de pluie, & dura vingt-quatre heures; il fraîchit ensuite; & passant à l'Ouest, & au Nord-Ouest, il amena le beau temps, & il rendit le ciel serein.

12.

1777. Janvier. 19. Le 19, un grain subit renversa à la mer le petit mât de hune de la *Résolution*, qui entraîna avec lui le mât de grand perroquet. Cet accident occasionna quelque délai; car il fallut passer la journée entiere à enlever les débris, & à réparer le vaisseau.

24. Le 24, à trois heures du matin, M. Cook découvrit dans le Nord un demi-rumb Ouest, la
26. Terre *Van-Diemen.* Il y mouilla le 26. L'imagination du Lecteur doit suppléer aux détails de navigation, que nous sommes forcés d'omettre, & faire lui-même des rapprochemens que la nature de cet Ouvrage nous interdit. Ainsi voilà nos Navigateurs aux Antipodes de l'*Angleterre*, d'où ils étoient partis; & nous n'avons rien dit qui puisse indiquer les fatigues & les dangers de cette longue course.

Relâche à la Terre Van-Diemen, *& Remarques sur les productions du Pays & les Habitans.*

» DÈS que nous fûmes mouillés, dit M. Cook, je fis mettre les canots à la mer; j'en pris un, & j'allai voir quel seroit l'endroit le plus commode, pour embarquer les choses qui étoient nécessaires. Le Capitaine Clerke descendit à terre de son côté, dans le même dessein. L'eau & le bois s'offrirent en abondance à nos regards : il

étoit facile sur-tout de conduire le bois aux vaisseaux ; mais l'herbe, dont nous avions le plus besoin, étoit rare, & même très-grossiere : il fallut la prendre telle que nous la trouvâmes. 1777. Janvier.

» Le 27, dès le grand matin, j'envoyai le Lieutenant King au côté oriental de la baie, avec deux détachemens ; l'un pour couper du bois, & l'autre pour cueillir de l'herbe ; je crus devoir lui donner aussi les Soldats de Marine. Quoique nous n'eussions encore apperçu aucun des Naturels, il s'en trouvoit certainement quelques-uns dans les environs ; car nous avions vu des colonnes de fumée, depuis que nous nous étions approchés de la côte ; & nous en appercevions alors au milieu des bois, à peu de distance. J'expédiai ensuite la chaloupe, après les détachemens ; & j'allai bientôt visiter les travailleurs. Ceux de nos gens, qui étoient à terre, jeterent la seine le soir, au fond de la baie, & ils prirent, d'un seul coup, une quantité considérable de poissons. Ils en auroient bien pris davantage, s'ils n'avoient pas rompu leur filet, en le tirant sur la greve : ils revinrent ensuite à bord, avec le bois & l'herbe qu'ils avoient coupé. Je voulois appareiller, dès que le vent le permettroit. 27.

» Le vent ne fut pas favorable le 28, & j'envoyai une seconde fois du monde à terre, afin d'en tirer une plus grande quantité de bois & de 28.

1777. Janvier.

foin. J'ordonnai aussi au Charpentier & à ses Aides, de couper des éparres, pour l'usage de la *Résolution ;* & M. Roberts alla, dans un petit canot, reconnoître la baie.

» L'après-midi, nous fûmes agréablement surpris de voir arriver huit Naturels du pays, & un jeune garçon à l'endroit où nous coupions du bois : ils s'approcherent de nous, sans montrer aucune crainte, ou plutôt ils se présenterent avec une extrême confiance ; ils n'avoient point d'armes, mais l'un d'eux tenoit un bâton de deux pieds de long & épointé à l'une de ses extrémités.

» Ils se montroient dans toute la nudité & la simplicité de la nature, à moins qu'on ne veuille regarder comme une espece d'ornement de larges piquetures qui offroient sur différentes parties de leur corps des lignes renflées, droites ou courbes.

» Ils étoient d'une stature ordinaire, mais un peu mince : ils avoient la peau noire, la chevelure de même couleur & aussi laineuse que celle des Negres de *Guinée ;* mais ils n'avoient pas les grosses levres & le nez plat des Noirs de l'*Afrique*. Leurs traits ne présentoient rien de désagréable ; leurs yeux nous parurent assez beaux, & leurs dents bien rangées, mais très-sales ; les cheveux & la barbe de la plupart étoient chargés

d'une espece d'onguent rouge, & le visage de quelques-uns se trouva peint avec la même drogue. 1777. Janvier.

» Ils reçurent tous les présens que nous leur fîmes, mais ils ne témoignerent aucune satisfaction. Lorsque nous leur donnions du pain, & que nous les avertissions par signes qu'ils devoient le manger, ils le rendoient ou ils le jetoient, sans même le goûter; ils refuserent aussi des poissons éléphans, crus & apprêtés, que nous leur offrîmes. Quand nous leur présentâmes des oiseaux, ils ne les rendirent pas, & nous comprîmes par leurs signes, qu'ils aimoient beaucoup ce genre de comestible. J'avois amené deux cochons à terre, dans l'intention de les abandonner au milieu des bois. Dès qu'ils furent à la portée de ces animaux, ils les saisirent par les oreilles, comme l'auroit fait un chien, & ils se disposoient à les enlever tout de suite: autant que nous pûmes l'appercevoir, ils n'avoient d'autre intention que de les tuer.

» Je désirois connoître l'usage du bâton que l'un des Naturels tenoit à sa main; je témoignai ce désir par mes gestes, & ils me comprirent: l'un d'eux établit un morceau de bois qui devoit lui servir de but, & il lança le bâton à la distance d'environ vingt verges, mais sa dextérité ne mérita point d'éloges, car dans chacun des essais

multipliés qu'il fit, le bâton alla tomber très-loin
1777. Janvier. du but. Omaï, afin de leur montrer combien nos armes étoient supérieures aux leurs, tira un coup de fusil en visant la marque; l'explosion les effraya tellement, que, malgré nos caresses & nos soins, ils s'enfuirent au milieu des forêts; l'un d'eux fut si épouvanté, qu'il laissa échapper de ses mains une hache & deux couteaux que nous lui avions donnés. Après nous avoir quittés, ils aborderent cependant quelques hommes de la *Découverte*, qui embarquoient de l'eau : l'Officier de ce détachement, ne sachant ni quelles étoient leurs dispositions ni ce qu'ils vouloient, tira en l'air un coup de fusil, & ils s'enfuirent avec la plus grande précipitation.

» Ainsi se termina notre premiere entrevue avec les Naturels du pays. Je jugeai que leur frayeur les empêcheroit de se tenir assez près de nous pour observer ce qui se passeroit, & j'ordonnai de conduire les deux cochons au fond de la baie, à environ un mille dans les bois. Il y avoit un mâle & une femelle : on les abandonna sous mes yeux au bord d'un ruisseau d'eau douce. J'avois d'abord résolu de laisser aussi à la Terre *Van-Diemen*, un taureau, une genisse, des chevres & des moutons; convaincu ensuite que les Naturels n'avoient pas assez d'intelligence pour sentir nos vues, & qu'ils détruiroient ces animaux, je

renonçai] bientôt à mon projet. Si jamais ils rencontrent les cochons, je suis persuadé qu'ils les tueront; mais comme cet animal devient sauvage en peu de temps, qu'il aime les parties les plus épaisses des forêts, il est très-vraisemblable que la race s'en perpétuera : il auroit fallu choisir un terrain ouvert pour les bœufs, les genisses, les chevres & les moutons, & les Habitans n'auroient pas tardé à les découvrir. 1777. Janvier.

» La matinée du 19 se passa dans un calme plat, qui dura toute la journée, & qui différa notre appareillage; j'envoyai un détachement sur la pointe orientale de la baie, où je voulois prendre de l'herbe; car on m'avoit informé qu'on y en trouvoit d'une qualité supérieure : un second détachement alla couper du bois; je descendis moi-même à terre. Nous avions vu plusieurs des Naturels courant le long de la côte; ainsi, quoique leur frayeur les eût déterminés la veille à nous quitter si brusquement, ils paroissoient convaincus que nous ne leur ferions pas de mal, & que nous désirions les revoir. Je voulois assister à la seconde entrevue, si nous venions à bout d'en obtenir une. 19.

» Nous eûmes à peine débarqué, qu'environ vingt des Naturels, parmi lesquels il y avoit de jeunes garçons, arriverent près de nous sans aucune espece de crainte ou de défiance : l'un

1777. Janvier. d'eux étoit remarquable par sa difformité ; il portoit une bosse énorme sur le dos ; ses gestes plaisans & la gaieté que sembloient annoncer ses discours, attirerent d'ailleurs notre attention. Nous supposâmes qu'il s'efforçoit de nous divertir ; par malheur nous ne l'entendions pas ; la langue qu'il parloit étoit même absolument inintelligible pour nous : elle me parut différente de celle des Habitans des parties les plus septentrionales de ce pays, que je rencontrai dans mon premier Voyage. On doit d'autant moins en être surpris, que les Insulaires que nous vîmes alors, different de ceux-ci à beaucoup d'autres égards.

» Les Naturels de la Terre *Van-Diemen* ne paroissent pas d'ailleurs aussi misérables que les peuplades rencontrées par Dampierre sur la côte occidentale de la *Nouvelle Hollande.*

» Trois ou quatre rangs de petites cordes tirées de la fourrure d'un animal, flottoient autour du cou de plusieurs d'entre eux ; une bande étroite d'une peau de *kanguroo*, environnoit la cheville du pied de quelques autres. Je leur donnai à chacun un collier de grains de verre & une médaille. Ce présent parut leur faire plaisir. Ils sembloient ne mettre aucun prix au fer ni aux outils de ce métal ; ils ignoroient même l'usage des hameçons, si l'on peut établir cette opinion, d'après l'indifférence avec laquelle ils regarderent les nôtres.

» Il eſt difficile de croire qu'une peuplade établie ſur la côte de la mer, & qui ne ſemble tirer des productions du ſol aucune partie de ſa ſubſiſtance, ne connoît aucun moyen de prendre du poiſſon. J'obſerverai ſeulement que nous ne les avons jamais vus occupés de la pêche, & que nous n'avons apperçu ni pirogues ni canots. Ils rejeterent, il eſt vrai, l'eſpece de poiſſon que nous leurs offrîmes; mais les amas de coquilles de moules que nous trouvâmes en différens endroits près du rivage, & autour des habitations déſertes ſituées au fond de la baie, démontrent du moins qu'ils mangent quelquefois des coquillages. Les habitations déſertes dont je viens de parler, étoient de petites huttes conſtruites avec des perches & couvertes d'écorce : nous apperçûmes pluſieurs gros troncs d'arbres qui avoient été creuſés par le feu, & nous penſâmes avec raiſon que ces troncs d'arbres leur ſervent de temps-en-temps d'habitation. Nous apperçûmes des veſtiges de feu dans l'intérieur ou aux environs, & par-tout où il y avoit des amas de coquillages, & c'eſt une preuve ſûre qu'ils cuiſent leurs alimens.

1777. Janvier.

» Je paſſai environ une heure avec ceux des Naturels qui entouroient nos bûcherons; comme je n'avois à craindre aucune hoſtilité de leur part, je me rendis auprès du détachement qui

coupoit de l'herbe ſur la pointe orientale de la baie : ce détachement avoit rencontré une belle prairie. On chargea les canots devant moi, & je retournai dîner à bord, où le Lieutenant King arriva bientôt.

1777. Janvier.

» Il m'apprit qu'au moment où je venois de quitter la côte, pluſieurs femmes & quelques enfans aborderent nos travailleurs ; & que ces femmes & ces enfans lui furent préſentés. Il leur donna les bagatelles qu'il avoit avec lui : une peau de kanguroo, qui n'étoit point apprêtée, flottoit ſur les épaules & autour de la ceinture des femmes ; nous la jugeâmes deſtinée à ſoutenir les enfans qu'elles portent quelquefois ſur leur dos ; car elle ne couvroit pas les parties naturelles. Les femmes étoient d'ailleurs auſſi nues & auſſi noires que les hommes, & elles avoient le corps *piqueté* ou cicatriſé de la même maniere ; mais, quoique leurs cheveux fuſſent de la même couleur & de la même nature, quelques-unes avoient la tête complétement raſée ; les cheveux de pluſieurs ſe trouvoient coupés ſeulement d'un côté ; la partie ſupérieure de la tête des autres, offroit une eſpece de tonſure qui reſſembloit à celle des Prêtres Catholiques. La plupart des enfans nous parurent jolis ; mais nous n'eûmes pas la même opinion de la figure des femmes, & ſur-tout de celles qui étoient

avancées en âge : on m'apprit cependant que quelques Officiers de la *Découverte* leur avoient adressé des hommages, qu'ils leur avoient offert des présens d'une grande valeur, & qu'ils furent refusés. Je ne dirai pas si elles résisterent par un sentiment de dédain, ou dans la crainte de déplaire aux hommes du pays ; il est sûr que cette galanterie de nos Messieurs n'étoit point agréable aux Insulaires ; car un vieillard qui s'en apperçut, ordonna tout de suite aux femmes & aux enfans de se retirer : les femmes obéirent, mais elles montrerent un peu de répugnance.

1777. Janvier.

» Cette conduite des Européens envers les femmes des peuples sauvages, est très-blâmable ; elle inspire aux hommes du pays une jalousie qui peut nuire beaucoup au succès d'une entreprise ; elle fait tort à un Equipage entier, sans remplir les vues particulieres des individus : j'ai vu que de pareilles avances sont assez inutiles. En général, on observera, je crois, que parmi les peuplades peu civilisées, où les femmes se montrent d'un accès facile, les hommes sont les premiers à les offrir aux étrangers, & que s'ils ne les offrent pas, on essayera en vain de les séduire avec des présens, on cherchera inutilement des lieux écartés. Je puis assurer que cette remarque est juste pour toutes les Isles de la Mer du Sud où j'ai relâché. C'est donc jouer un rôle absurde, c'est

compromettre sa sureté & celle de ses camarades, que de solliciter vivement dans les voyages de long cours, des femmes qui ne veulent pas se rendre.

1777. Janvier.

» L'après-midi, j'allai voir les Fourrageurs, afin de hâter leurs travaux : je les trouvai sur l'Isle des *Pinguins*, où ils avoient découvert une herbe excellente. Nous travaillâmes avec ardeur, jusqu'au coucher du soleil, & nous nous rendîmes ensuite à bord. Je jugeai que nous avions alors assez de foin pour atteindre la *Nouvelle-Zélande*.

» Depuis notre arrivée ici, nous avions eu des calmes ou de légers souffles de vent de la partie de l'Est. Ainsi, ma relâche ne nous fit point perdre de temps; car, si j'avois tenu la mer, nous n'aurions pas avancé notre voyage de plus de vingt lieues ; & quoique notre séjour à la Terre *Van-Diemen* ait été de courte durée, il m'a mis en état d'ajouter quelques remarques à la description encore bien imparfaite de cette partie du globe.

» Avant nous, on avoit abordé deux fois à la Terre *Van-Diemen*. Elle reçut ce nom de Tasman, qui la découvrit au mois de Novembre 1642. Elle n'a vu aucun Navigateur Européen jusqu'au mois de Mars 1773, époque où le Capitaine Furneaux y toucha. Je n'ai pas besoin de dire

que c'eſt la pointe la plus méridionale de la *Nouvelle Hollande ;* qu'elle forme, non un continent, mais la plus grande Iſle du monde connu. 1777. Janvier.

» La plus grande partie du ſol eſt d'une bonne hauteur; on y trouve des collines & des vallées; & on y apperçoit par-tout cette teinte de vert qui annonce la fertilité. Le pays eſt bien boiſé, & ſi l'on peut établir ſon opinion d'après les apparences, & d'après les obſervations que nous fîmes dans la baie de l'*Aventure*, il n'eſt pas mal arroſé: nous rencontrâmes de l'eau en abondance en trois ou quatre endroits de cette baie. La meilleure, ou celle que les Navigateurs peuvent embarquer plus commodément, ſe puiſe à l'un des ruiſſeaux qui tombe dans un étang ſitué derriere la greve du fond de la baie. Elle ſe mêle dans l'étang avec l'eau de la mer, & il faut la puiſer au-deſſus, ce qui n'eſt point difficile. On charge très-aiſément du bois à brûler.

» M. Anderſon employa, avec ſon activité ordinaire, le peu de jours que nous paſſâmes dans la baie de l'*Aventure*, à examiner le pays. Il a bien voulu me donner ſes remarques ſur les productions naturelles, & lorſqu'on les aura lues, on ne regrettera point les miennes. Quelques-unes de ſes obſervations ſuppléeront à ce que j'ai omis ou à ce que j'ai dit d'une maniere imparfaite; & quoique ſon vocabulaire ſur la

langue du pays, soit peu étendu, les Savans qui recueillent des matériaux pour découvrir l'origine des différentes Nations, le recevront avec plaisir. Je préviendrai seulement que les grands arbres de haute futaie dont il parle, sont d'une espece différente de ceux qu'on trouve sur les parties les plus septentrionales de cette côte. Le bois en est d'un tissu très-serré & fort dur; on peut en faire des esparres, des rames, ou l'employer à beaucoup d'autres usages, & si on découvre un moyen d'en alléger le poids, il offrira au besoin d'excellens mâts, & peut-être les meilleurs du monde.

1777. Janvier.

» On trouve au fond de la baie de l'*Aventure*, une jolie greve de sable; elle paroît formée uniquement des particules détachées par les flots, d'un très-beau grès blanc qui borde la côte presque par-tout, & dont la pointe *Cannelée*, située à peu de distance, semble composée. Cette greve a environ deux milles de longueur; on y pêche à la ligne d'une maniere commode; les deux vaisseaux profiterent à diverses reprises & avec succès de cet avantage: on rencontre par-derriere une plaine qui a un lac d'eau salée, ou plutôt d'eau saumâtre dans lequel nous prîmes à la ligne de petites truites & un nombre assez considérable de brêmes blanches. Les rives longitudinales de ce lac sont paralleles à

la

la greve; les autres cantons qui avoisinent la baie, sont montueux; ils offrent, ainsi que la plaine, une seule forêt de très-grands arbres, que les arbrisseaux, les fougeraies & les débris d'arbres rendent presque impénétrables : il faut en excepter néanmoins les flancs de quelques-unes des collines, où les arbres sont clair-semés, & où l'on n'a à lutter que contre une herbe grossiere.

1777. Janvier.

» Au Nord de la baie, on voit un terrain bas, qui se prolonge au-delà de la portée de la vue; on y apperçoit quelques touffes de bois répandues çà & là; nous n'avons pas eu occasion d'examiner d'ailleurs en quoi il differe du terrain des collines : le sol de la plaine est sablonneux, ou il offre un terrain jaunâtre, & quelquefois une argile de couleur rouge. Le sol de la partie inférieure des collines, est de la même espece; mais plus haut, & sur-tout dans les endroits où il y a peu d'arbres, il paroît d'un gris foncé, & nous le jugeâmes très-stérile.

» Les flancs des collines distillent de l'eau dans les vallées; on y trouve de petits ruisseaux en quelques endroits : ces ruisseaux suffirent pour remplir nos futailles, mais ils n'étoient pas aussi considérables que sembloit le promettre l'étendue de la Terre *Van-Diemen :* nous en fûmes d'autant plus étonnés, qu'en tout elle est montueuse & bien

1777. Janvier. boiſée ; une foule d'indices annoncent que ce pays eſt très-ſec ; & ſans ſes bois, on pourroit peut-être le comparer aux environs du *Cap de Bonne-Eſpérance*, quoique cette partie de l'*Afrique* giſſe dix degrés plus au Nord. La Terre *Van-Diemen* ne reſſemble pas à la *Nouvelle-Zélande*, ſituée à la même latitude, où la plus petite vallée offre un ruiſſeau conſidérable. La chaleur paroît auſſi très-grande, car le thermometre ſe tenoit à 64 & 70 degrés, & il monta un jour à 74. Nous obſervâmes que les oiſeaux, une heure ou deux après qu'on les avoit tués, ſe couvroient de petits vers : j'attribue cet effet uniquement à la chaleur ; car nous n'avons aucune raiſon de ſuppoſer que ce climat a une diſpoſition particuliere à putréfier les corps.

» Nous n'apperçûmes point de minéraux, & même, excepté le grès blanc dont j'ai déjà parlé, nous ne vîmes pas d'autres pierres.

» Aucune des productions végétales que nous avons trouvées, ne peut ſervir de comeſtible.

» Les arbres des forêts ſont d'une ſeule eſpece, & ils s'élevent très-haut ; ils ſont parfaitement droits, & ils ne pouſſent guere de branches que vers le ſommet : l'écorce en eſt blanche, & on diroit de loin qu'on les a pelés ; elle eſt d'ailleurs épaiſſe, & on y trouve quelquefois des morceaux d'une gomme ou réſine tranſparente, rougeâtre & d'une

saveur astringente : les feuilles sont longues, étroites & épointées ; elles portent des grappes de petites fleurs blanches, dont les calices étoient répandus sur la terre en grande quantité, & mêlés avec des calices d'une autre sorte à-peu-près de la même forme, mais beaucoup plus larges ; d'où il paroît résulter qu'il y a deux especes de cet arbre. L'écorce des plus petites branches, le fruit & les feuilles, ont un goût piquant & agréable & une odeur aromatique qui approche de celle de la menthe poivrée : l'arbre a quelque affinité avec les *myrthus* des Botanistes.

1777. Janvier.

» L'arbre le plus commun après celui-ci, est petit ; il n'a qu'environ dix pieds de haut ; il produit beaucoup de branches ; il offre des feuilles étroites & une large fleur jaune & cylindrique, composée d'une multitude de filamens. Lorsque cette fleur est tombée, elle laisse un fruit qui ressemble à l'*ananas* : les deux autres dont je viens de parler, sont inconnus en *Europe*.

» On ne voit guere d'autres sous-bois qu'un arbrisseau qui approche un peu du myrte, qui semble être le *leptospermum scoparium*, indiqué dans le *Car. gen. plant.* du Docteur Forster, & un second plus petit, qui est une espece de *melaleuca* de Linnæus.

» Les plantes ne sont pas nombreuses ; en voici la liste : Une espece de *gladiolus*, le jonc,

1777. Janvier. la campanule, le fenouil marin, l'oseille sauvage, l'herbe au lait, l'herbe à ruminer, la larme de Job, & quelques autres particulieres à cette terre. Il y a plusieurs especes de fougeres, telles que le polypode, la scolopendre, la femelle, & des mousses; mais ces mousses sont communes, ou du moins on les trouve ailleurs, & sur-tout à la *Nouvelle-Zélande*.

» Le seul quadrupede que nous ayions pris, est un *opossum*, à-peu-près deux fois aussi gros qu'un gros rat; c'est vraisemblablement le mâle de l'espece rencontrée sur les bords de la riviere *Endeavour*, dont parle la Collection de Hawkesworth (*a*). Il est noirâtre dans la partie supérieure du corps, avec des teintes brunes ou couleur de rouille, & il est blanc dans la partie inférieure; le tiers de la queue, du côté de la pointe, est blanc & dégarni de poil au-dessous; il grimpe ou s'accroche sur les branches d'arbres, parce qu'il vit de baies; & il est probable que cette nudité est une suite de ses habitudes. Le *kanguroo*, autre animal qu'on trouve sur les côtes plus septentrionales de la *Nouvelle-Hollande* (*b*), habite surement aussi la Terre *Van-Diemen*; car les Naturels qui vinrent nous voir, portoient des pieces de sa peau:

(*a*) Tom. IV de la Traduction Françoise.

(*b*) Voyez le premier Voyage de Cook.

d'ailleurs en courant les bois, nous vîmes à diverses reprises, mais d'une maniere confuse, des animaux qui fuyoient devant nous, & nous jugeâmes, sur leur grosseur, qu'ils étoient de cette espece. Il semble, par le crottin que nous rencontrâmes par-tout, & par les sentiers étroits qu'ils fraient au milieu des buissons, qu'ils y sont très-multipliés. 1777. Janvier.

» Il y a plusieurs especes d'oiseaux, mais ils sont si rares & si sauvages, qu'on leur fait probablement la guerre. Les Insulaires en tirent peut-être une grande partie de leur subsistance. On rencontre sur-tout dans les bois, de grands faucons ou aigles bruns, des corneilles, à-peu-près les mêmes qu'on trouve en *Angleterre*, des perroquets jaunes & de gros pigeons : il y a aussi trois ou quatre especes de petits oiseaux, dont l'un est de l'espece de la grive; un autre plus petit, dont la queue est assez longue, a une partie de la tête & du cou d'une belle couleur d'azur, & nous lui donnâmes le nom de *Motacilla Cyanea* : nous vîmes sur la côte plusieurs especes de goëlands, un petit nombre de pies de mer noires, & un joli pluvier couleur de pierre, qui avoit une huppe noire : nous apperçûmes des canards sauvages autour d'un étang ou d'un lac qui est derriere la greve, & des nigauds avoient coutume de se percher sur

1777. Janvier.

les arbres élevés & ſans feuilles, qui ſont près du rivage.

» Nous trouvâmes dans les bois des ſerpens noirâtres, aſſez gros : nous tuâmes un gros lézard inconnu juſqu'alors; il avoit quinze pouces de long & ſix de tour; le noir & le jaune étoient nués ſur ſa peau d'une maniere agréable. Nous en tuâmes un autre plus petit de couleur brune & dorée au-deſſus, & de couleur de rouille au-deſſous.

» La mer eſt plus peuplée d'animaux, & les eſpeces y ſont auſſi variées que ſur la terre. Le poiſſon éléphant ou *pejegallo*, dont parle le Voyage de Frézier (*a*), eſt le plus nombreux; & quoiqu'il ſoit d'une qualité inférieure à la plupart des autres poiſſons, nous le trouvâmes bon à manger. Nous prîmes pluſieurs raies, des nourrices (*b*), de petits *leather jackets*, de petites brêmes blanches, d'une chair plus ferme & meilleure que celles que nous avions pêchées dans le lac. Nous prîmes auſſi un petit nombre de ſoles & de carrelets, deux eſpeces de *trigla* (*c*) dont l'une eſt nouvelle, de petits mulets tachetés, &, ce qui nous ſurprit beaucoup, le petit poiſſon qui a

(*a*) Tom. II, pag. 211, n. 12, Planche 17.

(*b*) Il y a dans l'Original, *Nurſes*.

(*c*) Ce poiſſon eſt de la claſſe des *Thoricacae*. Il y en a trois eſpeces.

une bande d'argent ſur le côté, & qui eſt appelé *atherina hepſetus* par Haſſelquiſt (*a*). 1777. Janvier.

» Perſonne de nos équipages ne ſe ſouvenoit d'avoir vu l'eſpece qui eſt la plus nombreuſe & la meilleure après le poiſſon éléphant : elle tient tout-à-la-fois de la nature des poiſſons de forme arrondie & des poiſſons plats; elle a les yeux placés très-près l'un de l'autre ; l'avant-corps plat & le reſte arrondi : elle eſt de couleur de ſable brunâtre; elle a des taches couleur de rouille dans la partie ſupérieure, & elle eſt blanchâtre au-deſſous ; elle eſt toujours couverte d'une matiere viſqueuſe, & nous jugeâmes qu'elle vit au fond de la mer, ainſi que les poiſſons plats.

» Les rochers offrent une quantité conſidérable de moules & d'autres coquillages; il y a auſſi un grand nombre d'étoiles de mer, de petits lepas, & beaucoup d'éponges. La mer jette ſur la côte une eſpece d'éponge qui eſt d'une texture très-délicate; celle-ci n'eſt pas commune: nous en diſtinguâmes une ſeconde, qui eſt le *ſpongia dichotoma*.

» Nous recueillîmes ſur la greve une foule de jolies têtes de Méduſe, & la *laplyſia* puante ou le lievre marin, dont le ſuc a, ſelon l'obſervation de quelques Auteurs, la propriété d'enlever

(*a*) *Iter Paleſtinum.*

1777. Janvier.

les poils; les *laplysia* que nous rencontrâmes, ne produisoient pas cet effet.

» Les insectes, quoique peu nombreux, sont très-variés; des sauterelles, des papillons & plusieurs especes de petites teignes, dont les couleurs nous parurent nuancées d'une maniere agréable, s'offrirent à nos yeux : il y a deux especes de mouches-dragon, des taons, des mouches-chameau, plusieurs especes d'araignées, & quelques mouches-scorpion; mais celles-ci sont rares. La famille la plus incommode, quoiqu'elle ne soit pas très-multipliée, est celle des mousquites. Je ne dois point oublier une grosse fourmi noire, dont les morsures causent des douleurs presque insupportables : heureusement ces douleurs se calment bientôt. Le *proboscis* venimeux des mousquites produit aussi une douleur très-vive.

» Les Naturels que nous abordâmes n'avoient point ce regard farouche, ordinaire aux peuplades qui se trouvent à ce point de civilisation; ils paroissoient au contraire doux & joyeux, & ils ne nous montrerent ni réserve, ni jalousie. Cette familiarité & cette gaieté de caractere peuvent venir de ce qu'ils ont peu de chose à perdre & à garder.

» Nous ne pouvons guere parler de leur vivacité ou de leur intelligence; rien n'annonce

qu'ils possedent la premiere qualité à un degré remarquable, & ils semblent doués de moins de pénétration encore que les Habitans de la *Terre de feu*, qui ne manquent point de matériaux, mais qui n'ont pas assez d'esprit pour se faire des vêtemens & se défendre contre la rigueur du climat. Le petit bâton grossiérement épointé que portoit l'un d'eux, est la seule chose qui indiquât de leur part un travail mécanique. J'ai déjà dit que quelques-uns avoient des bandes de peau de kanguroo attachées sur le pied avec des lanieres; mais nous n'avons pu savoir si ces bandes de peau leur tiennent lieu de souliers, ou s'ils vouloient seulement couvrir une plaie. Les piquetures & les découpures de leurs bras & de leur corps, ces lignes renflées ou cicatrices qui ont différentes longueurs & différentes directions, & qui se trouvent assez élevées au-dessus de la surface de la peau, annoncent une sorte d'adresse; il est difficile d'imaginer la méthode qu'ils emploient pour exécuter cette singuliere broderie. En voyant des hommes qui leur ressembloient si peu & des choses qui leur étoient absolument étrangeres, ils ne témoignerent aucune surprise; ils montrerent de l'indifférence pour les dons que nous leur fîmes; ils ne parurent attentifs à rien, & il n'est pas besoin de citer d'autres preuves de l'engourdissement de leur esprit.

1777. Janvier.

» Leur teint eſt d'un noir ſale & moins foncé que celui des Negres d'*Afrique ;* il paroît qu'ils en augmentent la noirceur en ſe barbouillant le corps ; car dès qu'ils touchoient quelque choſe de propre, tel que du papier blanc, ils le ſaliſſoient. Leur chevelure eſt complétement laineuſe ; comme ils y mettent beaucoup de graiſſe mêlée avec un enduit rouge ou avec de l'ocre, elle eſt grumelée ou diviſée en petites parties, ainſi que celle des *Hottentots.* Leurs cheveux ne bouclent point, par un effet de cet uſage ; car j'examinai la tête d'un petit garçon qui n'avoit jamais été enduite, & je reconnus que ſes cheveux étoient naturellement tels que je les ai décrits plus haut. Leur nez eſt large & plein, quoiqu'il ne ſoit pas aplati. La partie inférieure de leur viſage s'avance en ſaillie, comme celle de la plupart des Inſulaires de la Mer du Sud que j'ai vus ; en ſorte qu'une ligne perpendiculaire tombant du haut de la tête, couperoit une partie beaucoup plus conſidérable du menton, que ſur le viſage d'un Européen : leurs yeux ſont d'une grandeur médiocre, il y a moins de blanc que dans les nôtres, &, ſans être ni vifs ni perçans, ils donnent à leur phyſionomie un air de franchiſe & de bonne humeur : leurs dents ſont larges ; elles ne ſont ni égales ni bien rangées ; elles ne me ſemblerent pas d'un blanc auſſi parfait que celles

des Negres ; mais j'ignore si la saleté n'en altéroit pas la blancheur naturelle : leur bouche est un peu trop grande ; elle l'est peut-être moins qu'elle ne le paroît, parce qu'ils portent leur barbe longue, & qu'ils l'enduisent de peinture, ainsi que leurs cheveux : leur corps est d'ailleurs bien proportionné, quoique leur ventre soit un peu gros ; cela peut venir de ce qu'ils ne se serrent jamais ; car il faut observer que dans la plupart des autres pays on porte des ceintures plus ou moins fortes. La posture qu'ils aiment le mieux, est de se tenir debout, la partie supérieure du corps un peu recourbée en avant, & l'une des mains traversant le dos & saisissant l'autre bras, qui tombe nonchalamment.

1777. Janvier.

» On observe ici ce que les anciens Poëtes nous disent des Faunes & des Satyres, qui habitoient des troncs d'arbre. Nous trouvâmes au fond de la baie de misérables charpentes recouvertes d'écorce, qui méritoient à peine le nom de huttes ; mais ces pauvres demeures ne sembloient avoir été construites que pour un séjour passager, & nous rencontrâmes une multitude de gros arbres creusés qui offroient un meilleur asile. A l'aide du feu, ils avoient pratiqué dans les troncs, un espace de six ou sept pieds de hauteur : les foyers d'argile que nous y vîmes, & autour desquels qua-

1777. Janvier.

tre ou cinq personnes pouvoient s'asseoir (*a*), démontrent qu'ils les habitent quelquefois. Ces habitations sont très-durables, car ils ont soin de laisser entier un des côtés de l'arbre, ce qui suffit pour y entretenir une seve aussi abondante que dans les autres.

» Les Naturels de la Terre *Van-Diemen*, sont sans doute de la même race que ceux des parties septentrionales de la *Nouvelle-Hollande.* Quoiqu'ils n'aient pas la vue mauvaise & deux dents de moins à la mandibule supérieure, comme ceux que vit Dampierre sur la côte Ouest de ce pays; quoique la description de ceux que le Capitaine Cook apperçut sur la côte orientale durant son premier Voyage, ne leur convienne pas à bien des égards, je suis persuadé toutefois que la distance des lieux, la communication interrompue, la diversité du climat & le laps du temps, suffisent pour produire plus de différences dans la figure & les usages, qu'il n'y en a réellement entre les peuplades de la Terre *Van-Diemen* & celles dont parle Dampierre, & le premier Voyage de M. Cook. Le Journal de Parkinson offre le

(*a*) Tasman trouva dans la Baie de *Frédéric-Henri*, voisine de celle de l'*Aventure*, deux arbres, dont l'un avoit deux brasses, & l'autre deux brasses & demie de tour; les branches ne commençoient qu'à soixante ou soixante-cinq pieds de terre. Son Voyage se trouve dans la *Collection de Harris*, Edition de Campbell, Vol. I, pag. 136.

portrait de l'un des Habitans des bords de la riviere *Endeavour*, & ce portrait ressemble beaucoup aux Naturels de la Baie de l'*Aventure*. Si leur langue n'est pas la même, cette circonstance ne forme point une difficulté insoluble; car la conformité du langage de deux peuplades qui vivent éloignées l'une de l'autre, prouve bien qu'ils viennent d'une souche commune; mais la différence des idiomes n'est pas une preuve du contraire (*a*).

1777. Janvier.

Il faudra étudier beaucoup la langue de la

(*a*) L'habile Auteur des Recherches sur les *Américains*, développe cette idée d'une maniere très-satisfaisante. » C'est quel-» que chose de surprenant, dit-il, que la foule des idiomes, » tous variés entre eux, que parlent les Naturels de l'*Amérique* » *Septentrionale*: qu'on réduise ces idiomes à des racines; qu'on » les simplifie; qu'on en sépare les dialectes & les jargons déri-» vés, il en résulte toujours cinq à six langues meres, respec-» tivement incompréhensibles. On a observé la même singularité » dans la *Sibérie* & la *Tartarie*, où le nombre des idiomes & » des dialectes est également multiplié; & rien n'est plus commun » que d'y voir des hordes unies, qui ne se comprennent point. » On retrouve cette même multiplicité de jargons dans toutes » les Provinces de l'*Amérique Méridionale* «. (Il auroit pu y ajouter l'*Afrique*.) » Il y a beaucoup d'apparence que la *vie des* » *Sauvages*, *en dispersant les hommes par petites troupes isolées* » *dans des bois épais*, *occasionne nécessairement cette grande diversité* » *de langues*, dont le nombre diminue à mesure que la société, » en rassemblant les Barbares vagabonds, en forme un corps » de nation. Alors l'idiome le plus riche & le moins pauvre » en mots, devient dominant & absorbe les autres «. Tom. I, pag. 159, 160.

1777. Janvier.

Terre *Van Diemen*, & celle des parties les plus septentrionales de la *Nouvelle-Hollande*, avant de prononcer que ces idiomes different l'un de l'autre : je présume même que l'opinion contraire est mieux fondée ; car nous reconnûmes que l'animal appelé *Kanguroo*, sur les bords de la riviere *Endeavour*, est connu ici sous le même nom, & je n'ai pas besoin d'observer qu'il est difficile d'attribuer au hasard cette conformité dans la langue des deux peuplades : d'ailleurs il paroît vraisemblable que les Habitans de la Terre *Van-Diemen* n'auroient jamais perdu l'usage des pirogues & des canots, s'ils avoient été originairement transportés par mer dans cette partie de l'Isle. Il faut avouer que les hommes, ainsi que l'animal nommé *Kanguroo*, semblent être venus par terre du Nord de ce Cap. Si cette observation est juste, elle servira tout à la fois à montrer l'origine de la race qui habite la Terre *Van-Diemen*, & décidera une autre question, que le Capitaine Cook & le Capitaine Furneaux paroissent avoir déjà résolue ; il s'ensuivra que la *Nouvelle-Hollande* n'est pas coupée en petites Isles par la mer, comme quelques Ecrivains l'ont imaginé (*a*).

(*a*) Dampierre semble être de cette opinion. Vol. 3, pag. 104, 125.

» Je pense donc que tous les Habitans de la *Nouvelle-Hollande* sont de la même race ; ils ressemblent beaucoup aux Insulaires de *Tanna* & de *Manicola* ; & l'on peut supposer, non sans raison, qu'ils viennent originairement de la même contrée que les autres Naturels de la Mer du Sud : car d'environ dix mots, les seuls de la langue de *Van-Diemen*, que nous vînmes à bout de recueillir, celui qui exprime le froid, differe peu du terme qui a cette signification à la *Nouvelle-Zélande* & à *O-Taïti* : on dit *Malla-reeda* à la Terre *Van-Diemen*, *Makkareede* à la *Nouvelle-Zélande*, & *Ma'reede* à *O-Taïti*. Voici les autres mots du petit vocabulaire que nous avons fait à la Terre *Van-Diemen*.

1777. Janvier.

Quadne,	une femme.
Eve'rai,	l'œil.
Mnidje,	le nez.
Ka'my,	la dent, la bouche ou la langue.
Lae'renne,	un petit oiseau indigene des bois du pays.
Koy'gee,	l'oreille.
No'onga,	les cicatrices renflées que les Naturels ont sur le corps.
Teegera,	manger.
Toga'rago,	il faut que je m'en aille, ou je veux m'en aller.

1777. Janvier. » Leur prononciation n'a rien de désagréable, mais elle est un peu rapide : elle ne l'est cependant pas davantage que celle des autres peuplades de la Mer du Sud. En supposant l'affinité des idiomes, un guide sûr pour découvrir l'origine des Nations, je suis persuadé que si l'on s'occupe de ces recherches avec soin, que si l'on parvient à recueillir exactement & à comparer un nombre suffisant de termes de diverses langues, on trouvera que toutes les peuplades répandues à l'Est depuis la *Nouvelle-Hollande* jusqu'à l'Isle de *Pâques*, ont une souche commune (*a*).

Les deux vaisseaux de M. Cook appareillerent
30. le 30 Janvier de la Baie de l'*Aventure*, & ils prirent la route de la *Nouvelle-Zélande*. La nuit du 6

(*a*) M. Marsden a, sur cette matiere, les mêmes idées que M. Anderson. Il observe « qu'une langue générale, altérée & » mutilée par le laps du temps, est répandue dans cette partie » du Monde, depuis *Madagascar* jusqu'aux Terres découvertes » le plus loin à l'Est ; que le Malais en est un dialecte très-» corrompu ou raffiné par le mélange d'autres idiomes. Une » conformité de langage aussi universelle, annonce que les » diverses peuplades ont une origine commune ; mais un voile » épais cache les circonstances & les progrès de leur séparation ». *Hystory of Sumatra*, pag. 35.

Voyez aussi le Mémoire intéressant qu'il a lu à la Société des Antiquaires ; on le trouve dans l'*Archæologia* de cette Académie, Vol. 6, pag. 155. Il y développe davantage son opinion, & il l'appuie sur deux Tables de mots correspondans.

au 7 Février, un des Soldats de la *Découverte* tomba dans les flots, & on ne le revit plus; c'étoit le second accident de cette espece arrivé au Capitaine Clerke depuis son départ d'*Angleterre*. 1777. Février.

M. Cook découvrit la Terre de la *Nouvelle-Zélande*, le 10 à quatre heures après-midi; & 10. le 12 à dix heures du matin il jeta l'ancre dans le *Canal de la Reine Charlotte*, à l'endroit où il avoit mouillé durant son premier Voyage. Il ne vouloit pas perdre de temps, & ses opérations commencerent l'après-midi du même jour: on débarqua les futailles vides, & on nettoya un terrain suffisant pour y établir les deux observatoires, pour y dresser les tentes des Gardes & de ceux des Matelots ou des Soldats qui seroient obligés de passer la nuit à terre.

Relâche à la Nouvelle-Zélande, *& Remarques sur les productions, les Habitans, &c.*

» Nous fûmes à peine mouillés, que plusieurs pirogues arriverent aux vaisseaux : les Naturels qui oserent monter à bord, furent en petit nombre; j'en fus d'autant plus surpris qu'ils nous connoissoient tous. Parmi les Insulaires qui s'opiniâtroient à demeurer dans leurs pirogues, je distinguai un homme que j'avois traité avec une amitié particuliere, lors de ma derniere relâche;

1777. Février. ni mes démonſtrations d'amitié, ni mes préſens ne purent le déterminer à venir près de moi. Je cherchai les motifs de cette réſerve ; ils imaginoient ſans doute que j'abordois ſur leurs côtes, afin de venger la mort des Matelots & des Soldats du Capitaine Furneaux qu'ils avoient maſſacrés. Omaï, qu'ils voyoient à mes côtés, étoit ſur l'*Aventure*, lorſque cette malheureuſe affaire eut lieu ; il leur en parla tout de ſuite : ils durent le reconnoître, & ils ſentirent bien que je ne l'ignorois pas. Je fis tous les efforts poſſibles pour les convaincre que je ne leur voulois point de mal, & que la vengeance ne m'engageroit pas à rien entreprendre contre eux. Je ne ſais ſi cette promeſſe les frappa; mais il eſt ſûr que bientôt ils ne montrerent plus de réſerve ni de défiance.

13. » Le 13, chacun des vaiſſeaux dreſſa une tente ſur le terrain où j'avois établi autrefois mon petit camp; on diſpoſa auſſi les obſervatoires, & MM. King & Bayly commencerent leurs obſervations, dont le but principal étoit de déterminer le mouvement journalier des gardes-temps. J'envoyai à terre le reſte des futailles; les Tonneliers & un nombre ſuffiſant de Matelots allerent les réparer & les remplir. Je chargeai deux hommes de braſſer de la biere de pin, & j'ordonnai aux Charpentiers & à leurs Aides de couper

du bois : un autre détachement recueillit de l'herbe pour notre bétail ; & ceux qui demeurerent à bord, s'occuperent du radoub des vaisseaux & de l'arrangement des vivres & des munitions. Chacun fut employé d'une maniere utile pendant notre séjour ici. Je donnai une garde de dix Soldats de Marine, à ceux qui se trouvoient sur la côte, & je fis distribuer des armes à tous les Travailleurs. M. King & deux ou trois bas-Officiers, se tinrent d'ailleurs constamment auprès d'eux. Lorsque j'envoyois un canot à une distance considérable des vaisseaux, j'avois soin de l'armer, & de le mettre sous la conduite de ceux de mes Officiers qui m'inspiroient le plus de confiance, & qui connoissoient le mieux les Naturels. Durant mes autres relâches, je n'avois jamais pris ces précautions, & je suis intimement convaincu qu'elles n'étoient pas nécessaires ; mais après le massacre des dix hommes de l'*Aventure*, après celui du Capitaine Marion du Fresne, & de quelques-uns de ses gens dans la Baie des *des Isles* (*a*), il étoit impossible de n'avoir pas un peu d'inquiétude.

1777. Février.

Si les Zélandois crurent d'abord que nous venions les punir de leur barbarie, ils ne tarderent pas à changer d'opinion ; car, dès ce

(*a*) En 1772.

1777.
Février.

jour même, un grand nombre de familles arriverent de différentes parties de la côte, & s'établirent près de nous. Excepté l'espace que renfermoit notre petit camp, tous les terrains de cette anse, où l'on pouvoit dresser une hutte, se trouverent occupés. Ils ne nous disputerent point celui que nous avions pris; mais ils vinrent y enlever les débris de quelques vieilles cabanes, & ils se servirent des matériaux pour en construire de nouvelles.

» On est étonné de la promptitude avec laquelle ils construisent ces huttes : j'en ai vu élever plus de vingt sur un espace qui, une heure auparavant, étoit couvert d'arbrisseaux & de plantes. Ils apportent ordinairement avec eux une partie des matériaux, & ils trouvent le reste sur les terrains qu'ils choisissent. J'ai assisté au débarquement d'une petite peuplade, & à la construction d'un de ces villages. Au moment où les pirogues atteignirent le rivage, les hommes sauterent à terre; ils se mirent en possession d'une plaine; ils arracherent les arbres & les arbrisseaux, & ils dresserent une partie de la charpente des huttes sans perdre une minute. Ils retournerent ensuite à leurs pirogues, ils débarquerent leurs armes; ils les établirent contre un arbre, où ils les placerent de maniere à pouvoir les saisir dans un instant. J'observai qu'aucun d'eux

ne négligea cette précaution. Tandis que les hommes construisoient les cabanes, les femmes ne demeuroient pas oisives; quelques-unes veilloient sur les pirogues, d'autres sur les provisions, & le petit nombre de leurs meubles; d'autres rassembloient du bois sec pour faire du feu & préparer le dîner. Les enfans & les vieillards furent assez occupés sur ces entrefaites; je leur jetai les grains de verre & toutes les bagatelles que j'avois dans mes poches; le plus adroit les ramassoit, & ce petit jeu les divertit beaucoup.

1777. Février.

» Ces huttes de passage les garantissent très-bien du vent & de la pluie, & ils ne veulent pas autre chose. Je remarquai qu'en général, & peut-être toujours, la même Tribu ou famille s'associe, & éleve des cabanes communes: aussi avons-nous vu fréquemment leurs villages, ainsi que celles de leurs bourgades qui se trouvent les plus étendues, partagées en différens quartiers par des palissades de peu de hauteur & par des barrieres.

» Les Zélandois qui s'établirent près de nous, nous procurerent de grands avantages: ils alloient tous les jours à la pêche, lorsque le temps le permettoit, & ils échangeoient ordinairement la meilleure partie de leurs poissons. Ce supplément, joint à ce que nous prenions au filet ou

1777. Février.

à la ligne, fut si considérable, que le poisson ne nous manqua guere durant notre relâche : nous ne manquâmes pas non plus d'autres rafraîchissemens : on servit constamment aux Equipages des deux vaisseaux, du céleri, du cochléaria & des pois cuits avec des tablettes de bouillon, & on leur donna de la biere de pin. Si quelques-uns de nos gens avoient des germes de scorbut, cette nourriture ne tarda pas à les guérir ; mais à notre arrivée dans le *Canal de la Reine Charlotte*, il n'y avoit que deux hommes sur les cadres de mon vaisseau ; le Capitaine Clerke n'avoit point de malades.

» Indépendamment de ceux des Naturels qui s'établirent près de nous, nous reçûmes la visite d'une multitude d'autres, dont la résidence n'étoit pas éloignée, & de quelques-uns qui habitoient l'intérieur du pays : ils apporterent à notre marché des outils & des instrumens, du poisson & des femmes. Les Matelots montroient une sorte de dégoût pour les Zélandoises, & ils ne se soucioient pas, ou ils craignoient de former des liaisons avec elles. Ce fut un bonheur ; car je n'ai pas ouï dire qu'aucun de mes gens ait quitté son poste, pour aller dans les habitations de l'Isle.

» Je tolere les liaisons avec les femmes, parce que je ne puis les empêcher ; mais je ne les

encourage jamais, parce que j'en redoute les suites. On dit, je le sais, que les commerces amoureux font la sureté des Navigateurs parmi les peuples sauvages : ils offrent peut-être ces avantages aux hommes, qui, par néceſſité ou par choix, veulent s'établir sur des terres nouvellement découvertes ; mais, en général, il n'en est pas ainsi des Voyageurs tels que nous, & ces sortes de liaisons perdent plus de monde qu'elles n'en sauvent. Seroit-il raisonnable d'attendre autre chose, puisque les femmes ne se livrent aux Navigateurs que par intérêt, & sans ressentir ni estime ni attachement pour eux ? Mon expérience sur ce point est assez étendue, & je n'ai jamais vu un exemple du contraire. 1777. Février.

» Parmi les Naturels qui n'étoient pas établis près de nous, & qui cependant vinrent nous voir, je distinguai un Chef, appelé *Kahoora* ; on m'apprit qu'il avoit dirigé la troupe des guerriers qui assommerent le détachement du Capitaine Furneaux, & qu'il avoit lui-même tué M. Rowe. D'après ce que me dirent de lui la plupart de ses compatriotes, il étoit plus redouté que chéri : on ne se contenta pas de me répéter qu'il étoit un méchant homme, quelques-uns m'engagerent à diverses reprises à lui donner la mort, & ils parurent bien surpris de ce que je ne me rendois pas à leurs instances ; car, selon

leurs principes de morale, il étoit juste de le
1777. Février. tuer. Mais j'aurois pu exterminer la race entiere, si j'avois suivi les conseils de cette espece que je reçus : les Habitans de tous les villages ou hameaux me prierent chacun à leur tour de détruire leurs voisins. Il n'est pas aisé de concevoir les motifs d'une animosité si terrible, & elle prouve d'une maniere frappante, jusqu'à quel point ces malheureuses peuplades sont divisées entre elles : je suis sûr que je ne me mépris pas sur l'intention des Naturels qui m'adresserent des prieres si étranges ; car Omaï, dont la langue naturelle est un dialecte de celle de la *Nouvelle-Zélande*, & qui entendoit parfaitement bien tout ce qu'on me dit, me servoit d'interprete.

15. » Le 15, j'allai dans mon canot examiner les districts qui offroient la meilleure herbe ; je voulois voir ensuite l'Hippa ou le Village fortifié, situé à la pointe Sud-Ouest de *Motuara*, & les lieux que nous avions convertis autrefois en jardins. Je trouvai l'Hippa désert ; mais les maisons & les palissades avoient été réparées : elles me parurent en bon état, & d'autres indices m'annonçoient qu'il avoit été habité peu de temps auparavant. Il est inutile de décrire ici cette espece de forteresse ; j'en ai assez parlé dans la Relation de mon premier Voyage, à

laquelle je renvoie mes Lecteurs (*a*); la planche qui l'accompagne achevera d'en donner une juste idée. 1777. Février.

» Lorsque l'*Aventure* relâcha pour la premiere fois en 1773 (*b*) dans le *Canal de la Reine Charlotte*, M. Bayly établit son observatoire à cet endroit; & lui & les hommes qui l'accompagnerent, planterent à leurs heures de loisir plusieurs des graines de nos jardins. Je n'en trouvai pas le moindre vestige : il est vraisemblable que les Naturels détruisirent ces plantations, afin d'y construire des huttes quand le village fut rebâti : car les autres jardins plantés par le Capitaine Furneaux, produisoient des choux, des oignons, des poireaux, du pourpier, des radis, de la moutarde, des patates, &c. quoiqu'ils fussent entiérement couverts des herbes sauvages du pays. Les patates venoient *du Cap de Bonne-Espérance ;* le changement de sól les avoit beaucoup améliorées; & si les Zélandois les soignoient un peu, elles seroient supérieures à celles qu'on recueille dans la plupart des autres pays. Les Zélandois les aiment beaucoup, & cependant il me fut démontré qu'ils n'ont pas

(*a*) Collection de Hawkesworth, Tome III de la Traduction Françoise, *pag.* 120.

(*b*) Voyez le second Voyage de Cook, Tom. I de la Traduction Françoise.

pris la peine d'en planter une seule, & que, sans la difficulté de nettoyer le terrain où nous les avions semées jadis, il n'en resteroit aucune aujourd'hui. J'ajouterai qu'ils ont également négligé la culture des autres plantes que nous avions laissées parmi eux.

1777. Février,

16. » Le 16, à la pointe du jour, je m'embarquai avec un détachement qui alloit cueillir de l'herbe pour notre bétail : j'emmenai cinq canots ; le Capitaine Clerke, plusieurs des Officiers, Omaï & deux des Naturels m'accompagnerent. Nous remontâmes le canal l'espace d'environ trois lieues, & nous débarquâmes ensuite sur la bande orientale, à un endroit où j'avois été durant mon second Voyage ; nous y trouvâmes de l'herbe en abondance, & on en chargea deux bateaux.

» En redescendant le canal, nous voulûmes voir l'*Anse de l'Herbe*, où les gens du Capitaine Furneaux avoient été massacrés. J'y rencontrai mon vieil ami Pédro, qui ne m'avoit presque pas quitté lors de ma derniere relâche dans ce canal. Mon second Voyage en fait mention (*a*) ; lui & un autre de ses compatriotes se présenterent sur la greve, armés de leur patoos & de leurs piques, & ils nous reçurent avec un air de

(*a*) Second Voyage de Cook, fin du troisieme volume de la Traduction Françoise.

cérémonie. J'ignore si cette réception leur fut dictée par la politesse ou par la crainte : je crus qu'elle annonçoit de la frayeur; s'ils en éprouvoient réellement, les présens qu'ils reçurent de moi, la dissiperent bientôt : mes largesses engagerent deux ou trois personnes de cette Tribu à s'approcher de nous; la plupart des autres se tinrent si éloignés, que nous ne pûmes distinguer leur figure. 1777. Février.

» Tandis que nous étions à cet endroit, nous eûmes la curiosité d'apprendre des détails sur la mort tragique de nos dix compatriotes; & Omaï nous servit d'interprete. Pédro & les autres Naturels auxquels nous nous adressâmes, répondirent à toutes nos questions, sans montrer aucune réserve, & comme des hommes qui ne craignent pas d'être punis d'un crime dont ils sont innocens. Nous savions déjà qu'aucun d'eux n'avoit eu part au massacre : ils nous dirent que nos gens dînoient environnés de plusieurs des Naturels; que quelques-uns de ceux-ci volerent en cachette, ou enleverent publiquement du pain & du poisson; que notre détachement irrité, frappa les voleurs; que la querelle s'échauffa, & que deux Zélandois furent tués par l'explosion de deux fusils; qu'avant que nos gens pussent en tirer un troisieme, ou rechargeassent ceux qui venoient de lâcher leur coup, les Zélandois

1777. Février.

se précipiterent sur notre petite troupe ; qu'ils l'accablerent par leur nombre, & assommerent tous ceux qui la composoient. Pédro & ses compagnons, après avoir raconté l'histoire du massacre, nous montrerent le lieu de la scene ; c'est au coin de l'anse à main droite. Pour nous indiquer l'heure où elle se passa, ils nous firent voir l'endroit où se trouvoit le soleil, & ce dut être assez tard dans l'après-dînée. Ils nous montrerent aussi la place où mouilloit le canot ; il paroît qu'il étoit à environ deux cents verges de celle où dînoit l'Equipage : un Negre du Capitaine Furneaux le gardoit.

» D'autres nous dirent que ce Negre fut la cause de la querelle, & qu'elle arriva de la maniere suivante. L'un des Naturels ayant volé quelque chose dans le canot, le Negre lui donna un vigoureux coup de bâton : le Zélandois poussa des cris qui furent entendus de ses compatriotes : ceux-ci imaginant qu'il étoit tué, fondirent à l'instant sur les étrangers, qui n'ayant pu gagner la mer, ni s'armer assez tôt pour échapper au danger qui les menaçoit, périrent de la main de leurs sauvages ennemis.

» La premiere de ces versions fut attestée par le plus grand nombre des Naturels, avec lesquels nous conversâmes à diverses reprises, & qui, je crois, n'avoient aucun intérêt de nous tromper.

La seconde est celle de l'un des Zélandois, qui abandonnerent leur pays pour s'embarquer avec nous, & qui par conséquent n'avoient point de motif de nous taire la vérité. Ils avouerent tous que le massacre eut lieu au moment où l'Equipage du canot étoit assis sur l'herbe & dînoit; & il est très-probable que les deux récits sont exacts, car ils sont parfaitement d'accord. Il est aisé de concevoir que tandis que quelques-uns des Naturels voloient le Negre chargé de la garde du canot, d'autres Insulaires envahissoient de leur côté la propriété de ceux de nos gens qui se trouvoient à terre.

1777. Février.

» Quoi qu'il en soit, les Zélandois convinrent unanimement, que des vols commis par leurs compatriotes, produisirent la querelle; ils convinrent aussi que le massacre ne fut pas prémédité, & que si l'Equipage eût été moins vif à punir le voleur, il n'y auroit point eu de sang répandu. Les ennemis les plus ardens de Kahoora, ceux qui m'excitoient avec le plus de zele à l'assassiner, avouerent en même-temps, qu'il n'avoit pas intention d'élever une dispute, bien moins encore de donner la mort à personne, & qu'il ne forma ce projet, qu'après avoir vu nos gens porter les premiers coups. Il paroît aussi que les malheureux, victimes de la férocité Zélandoise, furent bien loin de prévoir ce qui leur arriva;

s'ils avoient eu la moindre inquiétude, ils n'au-
1777. roient pas eu la témérité de s'asseoir pour dîner,
Février. à une distance si considérable de leur canot, & au milieu d'une troupe de guerriers, qui, le moment d'après, devoient être leurs bourreaux. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'étoit devenu le canot; les uns me dirent qu'on l'avoit mis en pieces & brûlé; d'autres, qu'une Tribu étrangere l'avoit emmené, mais qu'ils ne pouvoient indiquer en quel endroit.

» Nous demeurâmes dans l'*Anse de l'Herbe* jusqu'au soir, & après avoir chargé de foin, de céleri & de cochléaria, &c. le reste de nos canots, nous nous rembarquâmes, afin de retourner à bord. Nous avions déterminé Pédro à lancer sa pirogue à la mer & à nous accompagner; mais à peine eûmes-nous quitté le rivage, que le vent souffla avec beaucoup d'impétuosité du Nord-Ouest, ce qui l'obligea de regagner la terre : nous continuâmes notre route, & ce fut avec beaucoup de peine que nous atteignîmes les vaisseaux. Quelques-uns des canots n'arriverent qu'à une heure du matin; heureusement qu'ils furent rentrés à cette époque, car nous essuyâmes bientôt une véritable tempête, entremêlée d'une forte pluie; de sorte que nos travaux se trouverent suspendus durant
17. la journée du 17. L'ouragan cessa le soir,

& le vent qui passa à l'Est, amena le beau temps. 1777. Février.

» Nous reprîmes nos travaux le lendemain; les Naturels conduisirent leurs pirogues au large & se mirent à pêcher. Pédro vint s'établir près de nous avec toute sa famille. Matahouah est le véritable nom de ce Chef; celui de Pédro lui avoit été donné par quelques-uns de nos gens, durant mon second Voyage, & je l'avois ignoré jusqu'alors. Il étoit connu de ses compatriotes sous l'une & l'autre de ces dénominations. 18.

» Nous essuyâmes le 20, dans la matinée, un second ouragan du Nord-Ouest; il ne fut pas aussi long que le premier, mais les coups de vent qui venoient des collines, étant beaucoup plus forts, nous fûmes obligés d'abattre les vergues & les mâts de hune; &, malgré cette précaution, nous eûmes bien de la peine à affronter l'orage. Ces ouragans sont ici très-communs, & quelquefois très-violens & très-incommodes. Les montagnes voisines toujours surchargées de vapeurs alors, augmentent l'impétuosité du vent & changent sa direction de telle maniere, que deux rafalles ne viennent jamais de suite du même point du compas, & que, plus on est près de la côte, plus on en ressent les effets. 20.

» Le 21, nous reçûmes la visite d'une Tribu ou 21.

1777. Février. famille, composée d'environ trente personnes, qui venoient du haut du canal. Je ne les avois jamais vues. Le Chef s'appeloit Tomatongeauooranne; il étoit âgé d'environ quarante-cinq ans, & sa physionomie annonçoit la franchise & la joie. En général, les hommes, les femmes & les enfans avoient de beaux traits, & je n'ai pas rencontré une aussi belle famille à la *Nouvelle-Zélande.*

» A cette époque, plus des deux tiers des Habitans du canal s'étoient établis autour de nous. Une foule d'entre eux se rendoit chaque jour aux vaisseaux, ou dans notre camp. Ils venoient surtout aux tentes, lorsque les Matelots fondoient la graisse de nos veaux marins. Ils sembloient aimer l'huile plus passionnément encore que les Groënlandois; ils mettoient du prix même à l'écume qu'on ôtoit de la chaudiere, même à la lie déposée au fond des tonneaux. Quelques gouttes d'huile puantes étoient pour eux une friandise agréable; ils la demandoient avec une ardeur extrême, & je jugeai qu'ils n'en boivent pas souvent.

23. » Le 23, nous avions embarqué la quantité d'herbages & de foin que nous crûmes nécessaire à notre bétail, jusqu'à notre arrivée à *O-Taïti;* & les deux vaisseaux avoient assez d'eau & de bois: on abattit les tentes, & on reconduisit à

à bord tout ce que nous avions porté sur la côte. Le lendemain, nous appareillâmes & nous sortîmes de l'anse. Le vent n'étoit pas bon, je m'apperçus que le jusant finiroit, avant que nous eussions débouqué le canal, & nous mouillâmes de nouveau, un peu en dehors de l'Isle *Motuara*, afin d'attendre une occasion plus favorable de passer le détroit. 1777. Février. 24.

» Tandis que nous démarrions, pour remettre à la voile, Tomatongeauooranne, Matahouah, & beaucoup d'autres Zélandois, vinrent nous dire adieu, ou plutôt chercher à obtenir de nous de nouveaux présens. Ces deux Chefs me demanderent des chevres & des cochons. Je donnai à Matahouah deux chevres, un mâle & une femelle, avec leur chevreau; & à Tomatongeauooranne, deux cochons, un verrat & une truie. Ils me promirent de ne pas les tuer, mais j'avoue que je ne comptai pas beaucoup sur leur parole. J'appris, à cette occasion, que les animaux envoyés à terre par le Capitaine Furneaux, étoient tombés, bientôt après, entre les mains des Naturels, & qu'il n'en restoit aucun; mais je ne pus rien savoir sur ceux que j'avois laissés, à mon second Voyage, dans la baie de l'*Ouest*, & dans l'anse des *Cannibales*. Tous les Insulaires avec qui je causai, convinrent cependant que les bois situés derriere l'anse du vaisseau, renfermoient

1777. Février. des volailles qui y vivoient dans l'état ſauvage; & les deux Zélandois qui s'embarquerent ſur mon bord, m'informerent enſuite que Tiratou, Chef du pays, très-aimé de ſes compatriotes, avoit beaucoup de coqs & de poules, & une des truies.

» Quand j'arrivai à la *Nouvelle-Zélande*, j'avois réſolu d'y laiſſer non-ſeulement des chevres & des cochons, mais des moutons, & un jeune taureau, avec deux geniſſes, ſi je trouvois un Chef aſſez puiſſant pour les garder & les défendre, ou un endroit ſolitaire qui me donnât lieu de croire que les Naturels ne les découvriroient pas. Mais je ne rencontrai ni l'un ni l'autre; & Tringoboohee que je vis dans mon ſecond Voyage (*a*), & qui à cette époque me parut un perſonnage de ſi grande importance, ne vivoit plus. Il avoit été tué cinq mois auparavant avec ſoixante & dix perſonnes de ſa Tribu; & rien n'indiquoit autour de nous, une Tribu aſſez nombreuſe, pour avoir une ſupériorité de forces ſur les autres Tribus du pays. J'aurois manqué mon but, en donnant ces animaux à une famille dénuée de la force néceſſaire; car dans une contrée comme celle-ci, où la propriété eſt ſi incertaine, ils ſeroient bientôt devenus la proie d'une peuplade victorieuſe; on

(*a*) Voyez le ſecond Voyage de Cook, tome III de la Traduction Françoiſe, *page* 362.

auroit féparé les mâles des femelles, ou bien on les auroit tués; & vraifemblablement ces deux chofes auroient eu lieu. Les obfervations faites depuis notre arrivée étoient fi décifives fur ce point, que je n'y aurois dépofé aucun de nos quadrupedes, fi Matahouah & Tomatongeauooranne ne m'avoient demandé des chevres & des cochons. J'en avois affez pour l'ufage que j'en voulois faire; & quoique je n'ignoraffe pas que, felon toute apparence, ils les tueroient, je leur donnai des cochons & des chevres. J'ai laiffé, à la *Nouvelle-Zélande*, dix ou douze cochons à différentes époques, outre ceux qu'y dépofa le Capitaine Furneaux; & à moins qu'il n'arrive un concours d'événemens bien fâcheux, les Navigateurs y trouveront un jour ces quadrupedes dans l'état fauvage ou dans l'état de domefticité.

1777. Février.

» Nous fûmes à peine mouillés près de *Motuara*, que trois ou quatre pirogues, remplies de Naturels, arriverent de la bande Sud-Eft du Canal; nous achetâmes une quantité confidérable des productions & des ouvrages du pays. Kahoora, le Chef des Guerriers qui maffacrerent les dix hommes du Capitaine Furneaux, montoit une des pirogues. C'eft la troifieme fois qu'il venoit nous voir, fans montrer la plus légere frayeur. J'étois fur la côte, lorfqu'il fe rendit auprès de la *Réfolution*,

1777. Février.

& je fus de retour à bord, au moment où il partoit. Omaï, qui m'avoit accompagné à terre, l'apperçut; il le dénonça tout de suite, & il me conjura de le faire tuer à coups de fusil. Ce n'est pas tout, il adressa la parole à Kahoora, & il le menaça de le poignarder de sa propre main, s'il avoit la hardiesse de revenir.

» Le Zélandois fut si peu effrayé de ces menaces, qu'il revint le lendemain, avec toute sa famille, composée de vingt personnes, y compris les femmes & les enfans. Omaï m'en avertit de nouveau, & il me demanda s'il devoit l'engager à monter à bord. Je lui répondis qu'il le pouvoit. Bientôt après, il amena ce Chef dans ma chambre, & il me dit : » Voilà Kahoora, tuez-le «. Mais oubliant ses menaces de la veille, ou craignant que je ne le chargeasse de l'exécution, il se retira tout de suite. Cependant il reparut bientôt; & voyant Kahoora sur ses pieds, il s'écria d'un ton de reproche : » Pourquoi ne le tuez-vous pas ? » Vous m'assurez qu'on pend en *Angleterre* » l'homme qui en tue un autre; ce barbare en a » tué dix, & vous ne voulez pas lui donner la » mort, quoique la plupart de ses compatriotes » le désirent, quoique cela soit juste «. L'éloquence assez solide d'Omaï me fit rire; je lui enjoignis de demander au Zélandois, pourquoi il avoit tué le Détachement du Capitaine Furneaux.

Kahoora effrayé par cette queſtion, étendit ſes bras en ſuppliant, & baiſſa la tête : il avoit l'air d'un homme ſurpris dans une embuſcade, & je ſuis perſuadé qu'il s'attendoit à mourir ſur l'heure. Mais il reprit ſa gaieté dès le moment où je promis de ne pas attenter à ſa perſonne. Il ne ſembloit pas diſpoſé néanmoins à répondre à notre queſtion, & il fallut lui répéter, à diverſes repriſes, que je ne me vengerois pas. Lorſqu'il eut obtenu le pardon dont il croyoit avoir beſoin, il eut le courage d'avouer qu'un de ſes compatriotes, ayant voulu échanger une hache de pierre, l'Anglois à qui il l'offrit, s'en empara, & refuſa enſuite de la rendre ou d'en payer la valeur ; que le propriétaire de la hache ſe ſaiſit de quelques morceaux de pain, comme d'un équivalent, & que la querelle s'engagea.

1777. Février.

» Les autres détails racontés par Kahoora, ſur cette malheureuſe affaire, different peu de ce qu'on nous avoit dit auparavant. Il nous apprit qu'il avoit couru de très grands dangers durant le combat ; qu'il fut couché en joue, & qu'il n'échappa au coup de fuſil, qu'en ſe cachant derriere le canot ; qu'un autre homme placé près de lui, fut renverſé ſur la pouſſiere roide mort ; qu'immédiatement après l'exploſion, il attaqua M. Rowe, Chef du Detachement, qui ſe défendit avec ſon epée ; que lui Kahoora fut bleſſé au bras,

1777. Février.

mais qu'enfin sa troupe plus nombreuse, remporta une victoire complete.

» M. Burney, envoyé le lendemain à terre (*a*), avec un détachement armé, trouva les membres épars des dix hommes qui avoient débarqué la veille : plein de ressentiment & de fureur, il tira plusieurs volées sur les Naturels, qui étoient encore rassemblés au lieu de la scene, & qui vraisemblablement achevoient de manger les cadavres des vaincus. Il étoit naturel de supposer que les coups de fusil avoient eu du succès, & que quelques-uns des assassins, ou des cannibales, avoient été tués au milieu de leur détestable repas. Nous interrogeâmes, sur ce point, Kahoora, & d'autres qui s'étoient trouvés au combat & au festin; il parut que notre supposition étoit mal fondée, & que les coups tirés par M. Burney, n'avoient tué ni blessé personne.

» La plupart des Naturels que nous avions rencontrés depuis notre arrivée à la *Nouvelle-Zélande*, savoient bien, comme je l'ai déjà dit, que je n'ignorois pas la maniere barbare dont ils avoient traité les dix hommes du Capitaine Furneaux, & ils comptoient surement que je tuerois Kahoora; non-seulement ils sembloient

(*a*) Voyez le second Voyage de Cook, tom. IV de la Traduction Françoise, *pag.* 139 & les suivantes.

le désirer, mais ils témoignerent beaucoup de surprise, en voyant ma modération à cet égard. Il en étoit instruit, ainsi que moi, & je fus très-étonné à mon tour, qu'il osât se mettre si souvent en mon pouvoir. Lorsqu'il vint nous voir, tandis que les vaisseaux mouilloient dans l'anse, il put se fier au nombre de ses amis qui l'accompagnoient, & se croire en sureté; mais il nous fit ses deux dernieres visites, dans des circonstances plus défavorables. Nous étions mouillés à l'entrée du canal, assez loin de la côte; il n'avoit aucun secours à espérer de ses compatriotes; il ne devoit pas compter qu'il réussiroit à prendre la fuite, si je voulois l'arrêter. Cependant, après le premier moment de crainte, que lui causa une de nos questions, dont j'ai parlé plus haut, loin d'éprouver du trouble & du mal-aise, il apperçut dans la grande chambre le portrait d'un Zélandois, & il nous pria de faire le sien. Il se tint assis, sans témoigner aucune impatience, jusqu'à ce que M. Webber l'eût achevé. Je dois dire que j'admirai son courage, & que je fus flatté de la confiance que je lui inspirois. Ce que j'avois répondu à ceux des Naturels, qui me pressoient de le tuer, le tranquillisoit; je les assurai en effet que j'avois toujours été l'ami d'eux tous, & que je le serois toujours, à moins qu'ils ne se conduisissent de maniere à

1777. Février.

1777. Fevrier. changer mes diſpoſitions à leur égard; que je ne penſois plus aux dix hommes aſſommés par eux; que ce crime étoit trop ancien, & que je n'en avois pas été témoin; mais que s'ils formoient jamais une ſeconde tentative de cette eſpece, ils verroient tomber ſur eux tout le poids de mon reſſentiment.

» Avant d'arriver à la *Nouvelle-Zélande*, Omaï avoit formé le projet d'emmener aux Iſles de la *Société*, un des Naturels de ce pays. Il trouva bientôt une occaſion de l'exécuter; un Zélandois, d'environ dix-ſept ou dix-huit ans, appelé Taweiharooa, lui propoſa de l'accompagner, & il vint s'établir ſur mon bord. Je fis d'abord peu d'attention à cet arrangement; j'imaginai que le Zélandois nous quitteroit, lorſque nous ſerions ſur le point d'appareiller, & lorſqu'il auroit profité des largeſſes d'Omaï; m'appercevant enfin qu'il étoit bien décidé à s'embarquer avec nous, & ayant appris qu'il étoit fils unique d'un Chef mort, que ſa mere vivoit encore & qu'on la reſpectoit, je craignis qu'Omaï n'eût trompé ce jeune homme, & ceux qui s'intéreſſoient à lui, en leur laiſſant l'eſpoir, ou en les aſſurant que nous reviendrions ſur cette côte. Je leur déclarai d'une maniere poſitive, que ſi Taweiharooa ſuivoit ſon deſſein, il ne reverroit jamais ſa Patrie. Mon diſcours ne parut faire aucune

impreſſion. La veille de notre départ, Tiratoutou, mere du jeune homme, arriva à bord dans l'après-dînée, ſans doute afin de recevoir de nouveaux préſens d'Omaï. Elle demeura avec ſon fils juſqu'à la nuit. Ils ſe ſéparerent avec toutes les démonſtrations de tendreſſe qu'on peut attendre d'une mere & d'un fils qui ſe quittent pour jamais. Elle dit qu'elle ne verſeroit plus de larmes, & elle ne tint que trop ſa parole; car, lorſqu'elle revint le jour ſuivant, faire à ſon fils ſes derniers adieux, elle parut fort gaie, tout le temps qu'elle demeura à bord, & elle s'en alla ſans montrer aucune émotion. 1777. Février.

» Taweiharooa, afin de voyager d'une maniere convenable à ſa naiſſance, ſe propoſoit d'emmener un autre jeune homme en qualité de domeſtique; celui ci demeura ſur notre bord, juſqu'au moment où il vit les préparatifs de notre départ: ſes parens vinrent le redemander à cette époque; mais il fut remplacé le lendemain, par un petit garçon âgé de neuf ou dix ans, & appelé Kokoa. Le pere de Kokoa me le préſenta; je crois qu'il auroit quitté ſon chien avec moins d'indifférence. Il s'empara du peu de vêtemens que portoit l'enfant, & il le laiſſa complétement nu. J'avois pris des peines inutiles pour leur faire comprendre que Taweiharooa & Kokoa ne reviendroient plus à la *Nouvelle-Zélande*;

1777. Février.

ni leurs parens, ni aucun des Naturels, ne s'inquiétoient de leur sort. D'après cette insouciance, d'après la persuasion où j'étois que les jeunes Voyageurs ne perdroient rien en s'établissant aux Isles *de la Société*, je consentis aux arrangemens d'Omaï.

» Mes observations, & les détails que m'ont donné Taweiharooa & d'autres, prouvent que les Habitans de la *Nouvelle-Zélande* vivent dans des transes continuelles : la plupart des Tribus croient avoir essuyé des injustices & des outrages de leurs voisins, & elles épient sans cesse l'occasion de se venger. Ils aiment beaucoup à manger la chair de leurs ennemis tués dans les batailles; & le désir de cet abominable repas, est peut-être une des principales causes de leur ardeur dans les combats. On m'a dit qu'ils attendent quelquefois bien des années, un moment favorable, & qu'un fils ne perd jamais de vue l'injure faite à son pere. Pour exécuter leur horrible dessein, ils se glissent pendant les ténebres au milieu de leurs ennemis; s'ils les surprennent, ce qui, je crois, arrive peu, ils leur donnent la mort à tous, & ils n'épargnent pas même les femmes & les enfans. Lorsque le massacre est achevé, ils mangent les vaincus sur le lieu même où s'est passée la boucherie; ou ils emportent autant de cadavres qu'ils le peuvent, & ils s'en régalent ensuite chez

1777. Février.

eux avec une brutalité trop dégoûtante pour la décrire ici. S'ils ſont découverts avant d'avoir exécuté leur ſanguinaire projet, ils s'enfuient ordinairement; & on les pourſuit, & on les attaque quelquefois à leur tour. Ils ne connoiſſent point cette modération qui donne quartier, ou qui fait des captifs; en ſorte que les vaincus ne peuvent mettre leurs jours à couvert que par la fuite. Cet état perpétuel de guerre, & cette maniere de la conduire, ſi deſtructive de la population, les rend très-attentifs, & il eſt rare de rencontrer, le jour ou la nuit, un Zélandois qui ne ſoit pas ſur ſes gardes. Il eſt impoſſible de rien ajouter aux motifs qui excitent leur vigilance; la conſervation de leur vie & leur bonheur dans l'autre monde en dépendent : car, ſelon leur ſyſtême religieux, l'ame de l'homme, dont le corps eſt mangé par l'ennemi, eſt condamnée à un feu éternel, tandis que les ames de ceux dont les corps ont été arrachés des mains des meurtriers, ainſi que les ames de ceux qui meurent de mort naturelle, vont habiter avec les Dieux. Je leur demandai s'ils mangeoient ceux de leurs amis qui étoient tués à la guerre, mais dont les corps ne tomboient pas au pouvoir de l'ennemi? Ils parurent étonnés de ma queſtion; ils me répondirent que non : ils témoignerent même une ſorte d'horreur ſur l'idée qu'elle préſentoit.

1777. Février. Ils enterrent communément leurs morts ; mais s'ils ont tué plus d'ennemis qu'ils ne peuvent en manger, ils les jettent à la mer.

» On ne trouve point parmi eux de *morais*, ni rien qui ressemble à un lieu destiné au culte public, & les pratiques de la Religion ne les rassemblent jamais : mais ils ont des Prêtres qui adressent des prieres aux Dieux, dont ils réclament la protection pour leurs affaires temporelles ; par exemple, une entreprise contre une Tribu ennemie, une pêche.

» Je n'ai rien pu découvrir de leurs principes religieux ; mais, quels qu'ils soient, ils prennent dès l'enfance la ferme habitude de ne point s'en écarter. Le jeune homme qui devoit accompagner Taweiharooa m'en donna une preuve frappante : il s'abstint de manger la plus grande partie du jour, parce qu'on lui avoit coupé les cheveux. Nous employâmes vainement toutes sortes de moyens pour le faire manquer à sa résolution ; afin de le tenter, nous lui offrîmes les choses qu'il aimoit le plus : il nous répondit que l'Eatooa le tueroit, s'il mangeoit quelque chose ce jour-là. Cependant vers le soir, les besoins de son estomac l'emporterent sur les préceptes de sa Religion, & il se permit un peu de nourriture, mais en petite quantité. J'avois conjecturé souvent que les Zélandois ont des idées superstitieuses

fur les cheveux; j'en avois vu à diverſes repriſes une quantité aſſez conſidérable, attachés à des branches d'arbre, près de quelques-unes des habitations, mais je n'ai jamais rien appris de détaillé là-deſſus. 1777. Février.

» Malgré l'état de diviſion & de guerre dans lequel vivent les Zélandois, les Voyageurs qui traverſent un canton ſans avoir de mauvais deſſeins, ſont bien reçus & régalés durant leur ſéjour; mais on exige qu'ils ne demeurent pas plus de temps qu'il n'en faut pour terminer leurs affaires : ces Voyageurs ſont ſur-tout des Marchands qui vendent du poenammoo ou du talc vert. On dit que cette pierre ſe trouve ſeulement à un endroit qui porte ſon nom, & qui eſt ſitué vers le fond du *Canal de la Reine Charlotte*, à un ou deux jours de chemin, au plus, du port où mouilloient nos vaiſſeaux. Je regrettai beaucoup de manquer de loiſir, je ſerois allé voir le diſtrict d'où l'on tire cette pierre; car on nous en raconta cent hiſtoires fabuleuſes, dont aucune ne paroiſſoit vraiſemblable. Ceux des Naturels qui montroient le plus d'intelligence, eſſayerent de nous convaincre, mais ils n'en vinrent pas à bout : ils nous dirent, par exemple, que le *poenammoo* vient d'un poiſſon, qu'ils harponnent, qu'ils traînent enſuite au rivage où ils l'attachent & où il ſe change en pierre. Ils avouoient tous

1777. Février.

qu'on le ramasse dans un grand lac ou dans une mare ; & si l'on peut former ici quelque conjecture, il est probable que les torrens l'amenent du haut des montagnes & le déposent sous l'eau. Les Naturels appellent ce lac *Tavai poenammoo*, c'est-à-dire, l'eau du Talc vert : ils donnent ce nom au district voisin, & non pas à l'Isle la plus méridionale de la *Nouvelle-Zélande*, comme je l'ai supposé dans la Carte & le discours de mon premier Voyage (*a*).

» La polygamie est autorisée parmi eux ; on rencontre souvent un homme qui a deux ou trois femmes : les femmes sont nubiles de bonne heure : celles qui ne se marient pas, paroissent vivre dans l'abandon, elles ont beaucoup de peine à pourvoir à leur subsistance ; dénuées de protecteurs, elles se trouvent sans cesse à la merci de quiconque a de la force.

» Les Zélandois semblent satisfaits du peu de connoissances qu'ils possedent ; ils n'essayent en aucune maniere de les étendre, & leurs observations ou leurs recherches annoncent un esprit peu curieux. Les objets nouveaux ne leur inspirent pas ce degré de surprise, qu'il feroit naturel d'imaginer, & leur attention n'est jamais fixée

(*a*) Voyez le premier Voyage de Cook, dans la Collection de Hawkesworth.

un moment. Ils formoient quelquefois, il est vrai, un cercle autour d'Omaï, qu'ils aimoient beaucoup; mais ils écoutoient ses discours comme des gens qui ne comprennent point & qui ne se soucient point de comprendre ce qu'on leur dit.

1777. Février.

» Je demandai un jour à Taweiharooa combien de vaisseaux pareils aux nôtres avoient abordé au *Canal de la Reine Charlotte* ou aux environs: il commença par nous en indiquer un dont nous n'avions jamais entendu parler, qui relâcha dans un port de la côte Nord-Ouest de *Teeravitte*, peu d'années avant ma premiere relâche, c'est à dire, peu d'années avant l'arrivée de l'*Endeavour*, que les Zélandois appellent le *Vaisseau de Tupia*. Je crus d'abord qu'il se trompoit sur l'époque & le lieu du mouillage; que le bâtiment dont il faisoit mention, étoit celui de M. de Surville, qui toucha, dit-on, à la côte Nord-Est d'*Eaheinomauwe*, la même année que l'*Endeavour*; ou celui de M. Marion du Fresne, qui relâcha dans la *Baie des Isles*, peu d'années après: mais il nous assura qu'il ne se méprenoit, ni sur l'époque, ni sur le lieu du mouillage, & que le fait étoit connu de tous les Habitans des environs du *Canal de la Reine Charlotte* & de *Teeravitte*. Il ajouta que le Capitaine eut des liaisons avec une femme du pays; que cette femme en eut un fils qui vivoit encore, & qui étoit à-peu-près de l'âge de

1777. Février.

Kokoa. Quoique Kokoa ne fût pas encore au monde au temps dont il eſt ici queſtion, il paroiſſoit ſavoir toute l'hiſtoire : Taweiharooa nous apprit de plus, que ce premier vaiſſeau apporta la maladie vénérienne à la *Nouvelle-Zélande*. Je ſouhaite que les Navigateurs Européens, qui y ont abordé depuis, n'aient pas à ſe reprocher également d'avoir laiſſé un monument ſi affreux de leur ſéjour : cette maladie n'y eſt aujourd'hui que trop connue; ils ne ſemblent pas néanmoins s'en occuper beaucoup, & ils diſent que ſes effets ne ſont pas actuellement auſſi terribles à beaucoup près, qu'ils le furent d'abord : ils font prendre aux malades des bains d'une eſpece de vapeur produite par la fumée de quelques plantes qu'ils poſent ſur des pierres chaudes. Je n'ai pu découvrir s'ils emploient d'autres remedes (*a*).

» Je regrettai de n'avoir pas ouï parler de ce vaiſſeau, tandis que je mouillois dans le canal; Omaï nous auroit procuré des informations plus détaillées & plus exactes, & il auroit interrogé des témoins oculaires. Taweiharooa ne ſavoit

(*a*) Il eſt aſſez ſingulier que les Zélandois aient imaginé le même remede que les Ruſſes. Des Médecins très-diſtingués en font beaucoup de cas, & on vient de publier un Ouvrage de M. Sanchès, qui préfere ce traitement à tous les autres.

que

que par ouï-dire, ce qu'il nous raconta; & bien des méprises pouvoient s'être glissées dans son histoire. Je suis persuadé néanmoins que, d'après son témoignage, on peut croire qu'un vaisseau avoit abordé à *Teeravitte* avant mon arrivée sur l'*Endeavour;* car on me l'avoit déjà assuré autrefois. Sur la fin de l'année 1773, lors de la seconde relâche que je fis à la *Nouvelle-Zélande*, durant mon second Voyage, quelques-uns des Naturels à qui je demandai des nouvelles de l'*Aventure*, qui s'étoit séparé de nous, m'avertirent qu'un bâtiment avoit relâché dans le port de la côte *Teeravitte:* je crus que je les comprenois mal, & je ne songeai pas même à vérifier cette assertion.

1777. Février.

» La maladie vénérienne n'est pas le seul monument qui rappelle aux Zélandois le séjour de ce vaisseau; Taweiharooa nous dit que l'Equipage leur avoit laissé un quadrupede; mais comme il ne l'avoit point vu, nous ne pûmes en connoître l'espece d'après sa description.

» Il nous instruisit d'un autre fait, qui nous laissa moins de doute; il nous assura qu'on trouve à la *Nouvelle-Zélande*, des serpens & des lézards d'une grandeur énorme : d'après ce qu'il nous dit des lézards, ils doivent être de huit pieds de longueur, & aussi gros que le corps d'un homme : il ajouta qu'ils saisissent & dévorent

1777. Février. quelquefois les Naturels ; qu'ils se tapissent dans des trous creusés sous terre, & qu'on les y tue en faisant du feu à l'ouverture des terriers. Nous ne pûmes nous méprendre sur l'espece de l'animal, car il le dessina assez exactement sur le papier : il traça aussi la figure des serpens, afin de nous expliquer sa pensée.

» Quoique la Relation de mes deux premiers Voyages offre un grand nombre de détails sur ce Pays, & sur ses Habitans, on sera surement bien aise de lire les remarques de M. Anderson, qui confirment ou qui corrigent ce que j'ai dit ailleurs. Il m'avoit accompagné trois fois dans le *Canal de la Reine Charlotte*, durant ma seconde expédition ; ainsi, ce qu'on va lire est le résultat des observations des quatre relâches.

» Tous les environs du *Canal de la Reine Charlotte* sont extrêmement montueux ; de grosses collines à sommets émoussés y commencent au bord de la mer. L'œil apperçoit sur les flancs des collines jusqu'à une distance considérable, des vallées, ou plutôt des empreintes des vagues, qui n'ont point de profondeur, & qui, du côté du rivage, aboutissent à une petite anse, dont la greve est de sable ou de caillou. On trouve derriere cette greve un terrain plat de peu d'étendue ; c'est là que les Naturels bâtissent ordinairement leurs cabanes ; la position en est

d'autant plus commode, que chacune des anſes offre un joli ruiſſeau poiſſonneux (*a*), qui a ſon embouchure dans l'Océan. 1777. Février.

» Les baſes des montagnes, du moins dans la partie qui regarde la côte, ſont d'un grès caſſant & jaunâtre, qui prend une teinte de bleu aux endroits où il eſt battu par les flots : il ſe prolonge en couches horizontales ou obliques ; on y remarque de légeres veines de quartz groſſier, qui ſont peu éloignées les unes des autres, & qui ſuivent communément la direction du grès. Le terrain ou le ſol qui couvre le grès & le quartz, eſt auſſi d'une couleur jaunâtre ; il reſſemble à de la marne, &, en général, il a d'un à deux pieds de profondeur.

» L'abondance des productions indique aſſez la fertilité du ſol. Excepté un petit nombre de collines qui ſont voiſines de la mer, & revêtues d'arbriſſeaux, toutes les autres préſentent une ſeule forêt de grands arbres, qui s'élevent avec une vigueur qu'on ne peut imaginer ſans les avoir vus, & qui offrent une majeſtueuſe perſpective à ceux dont l'eſprit ſait admirer les grands ouvrages de la nature.

» La température agréable du climat contribue ſurement beaucoup à cette force peu commune

(*a*) On y trouve de petites truites.

1777. Février.

de la végétation. Quoique l'époque de notre relâche répondît au mois d'Août des contrées d'*Europe*, l'air ne fut jamais trop chaud, & le thermometre ne monta qu'à 66 degrés (*a*). Le froid de l'hiver est aussi modéré; car au mois de Juin 1773, qui correspondoit à notre mois de Décembre, le mercure ne tomba pas au-dessous de 48 degrés; les arbres conservoient alors leur verdure comme en été, & je crois qu'ils gardent leur feuillage jusqu'à ce que la seve du printemps en pousse un nouveau.

» En général, on y jouit d'un beau temps; on y souffre quelquefois du vent & de la pluie, mais les orages & les pluies ne durent pas plus d'un jour, & il ne paroît pas qu'ils soient jamais excessifs. On n'y trouve point, comme dans les autres pays, de vestiges des torrens qui se précipitent des collines, & les ruisseaux s'enflent peu, si l'on en juge par leurs lits. J'ai relâché quatre fois dans le *Canal de la Reine Charlotte*, & j'ai observé que les vents du Sud vers la partie de l'Est, sont ordinairement modérés & accompagnés d'un ciel nébuleux ou de pluie : ceux du Sud-Ouest soufflent avec force, & ils sont aussi accompagnés de pluie ; mais il est rare qu'ils aient de la durée.

(*a*) De la division de Fahrenheit, & non pas de celle de Réaumur.

Les vents du Nord Oueſt ſont les plus communs, & , quoique ſouvent aſſez forts, un ciel pur les accompagne preſque toujours : en un mot, ſi cette partie de la *Nouvelle-Zélande* n'étoit pas trop montueuſe, ce ſeroit une des plus belles contrées du globe : on couperoit en vain les bois ; les diſtricts défrichés ſeroient moins propres aux pâturages qu'un terrain plat, & la culture y ſeroit toujours difficile, car on ne pourroit y employer la charrue.

1777. Février.

» Les grands arbres qui couvrent les collines, ſont de deux eſpeces : les uns, du diametre de nos ſapins les plus gros, croiſſent à-peu-près de la même maniere ; mais les feuilles & les petites baies qu'ils portent ſur leurs pointes, reſſemblent davantage à celles de l'if : c'eſt de ceux-là que nous tirions de la biere. Nous donnions d'abord une forte décoction aux feuilles, & nous les laiſſions enſuite fermenter avec de la thériaque ou du ſucre : les hommes de l'Equipage, qui avoient bu de la biere du pin d'*Amérique*, ne la trouvoient guere meilleure. L'autre eſpece differe peu de l'érable ; elle eſt ſouvent d'une groſſeur conſidérable, mais elle ne nous procura que du bois de chauffage ; car elle eſt, ainſi que la premiere, trop peſante pour des mâts, des vergues, &c.

» Les arbres offrent des eſpeces plus variées ſur

1777. Février.

les petites plaines qui sont derriere les greves. Nous en distinguâmes deux qui portent un fruit de la grosseur des pommes; l'un de ces fruits est jaune & appelé *karraca* par les Naturels; & l'autre est noir, & les Insulaires le nomment *maitao ;* quoique les Zélandois les mangent, quoique nos Matelots les aient imités, leur saveur n'est pas agréable. Le premier fruit croît sur de petits arbres, qui sont toujours en face de la mer; le second se cueille sur des arbres plus gros, qu'on trouve dans l'intérieur de la forêt, & dont nous coupâmes un grand nombre, afin d'avoir du bois de chauffage.

» Il y a une espece de *philadelphus* sur les hauteurs qui s'avançent dans la mer : on y apperçoit aussi un arbre qui porte des fleurs ressemblantes à celles du myrte ; ses feuilles tachetées & de forme ronde, ont une odeur désagréable. La décoction des feuilles du *philadelphus* nous tint lieu de thé; nous le trouvâmes d'un goût & d'une odeur agréables, & on pourroit le substituer au thé qui nous vient de la *Chine* & du *Japon* (*a*).

» Parmi les plantes qui nous furent utiles, je dois compter le céleri sauvage, très-abondant dans presque toutes les anses, sur-tout lorsque

(*a*) La planche 22 du second Voyage de Cook représente les feuilles du *philadelphus*.

les Naturels y ont établi leurs habitations ; & une autre que nous avions coutume d'appeler *cochlearia*, quoiqu'elle differe entiérement de celle qui porte ce nom en *Europe*. Cette espece de cochlearia est bien préférable à la nôtre pour l'usage ordinaire, & on peut la reconnoître à ses feuilles dentelées & aux petites grappes de fleurs blanches qu'elle offre à son sommet; tous les jours on en faisoit cuire, ainsi que du céleri sauvage, avec du froment broyé dans un moulin; & jointe au bouillon des tablettes, elle servoit de déjeûner aux Equipages; on leur en donnoit encore avec de la soupe aux pois pour leur dîner. Nous mangions quelquefois ces plantes en salade, ou apprêtées comme des légumes : elles étoient bonnes de toutes les manieres, & le poisson ne nous ayant jamais manqué, je puis dire que les rafraîchissemens furent peu inférieurs à ceux qu'on trouve dans les relâches célebres, par les nourritures animales & végétales qu'elles offrent aux Navigateurs.

1777. Février.

» Les plantes connues que nous rencontrâmes, sont le liseron ordinaire & grossier, la morelle, l'ortie, (elles ont l'une & l'autre la grosseur d'un petit arbre,) une véronique buissonneuse qu'on apperçoit près de toutes les greves, des chardons, le berceau de la vierge, le vanelloë, le saule françois, l'euphorbia, le bec de-grue, le jonc-de-

1777. Février.

taureau, le lin, la panacée, la morelle ou belle-de-nuit d'*Amérique*, la ſanguinaire, des ronces, l'eufraiſe & le ſeneçon; mais elles different toutes de celles que nous voyons en *Europe*; il y a auſſi des polypodes, des ſcolopendres, & environ vingt autres eſpeces de fougeres particulieres à la *Nouvelle Zélande*, pluſieurs ſortes de mouſſes rares & propres à ce pays, outre un grand nombre de plantes, dont les uſages ne ſont pas encore connus, & dont on ne peut donner la deſcription que dans un livre de Botanique.

» L'une de ces dernieres mérite cependant que j'en faſſe ici mention; car les Naturels en tirent leurs vêtemens, & elle produit un lin ſoyeux, plus beau que celui d'*Angleterre*, & vraiſemblablement au moins auſſi fort : elle croît par-tout aux environs de la mer & en quelques endroits aſſez avant ſur les collines : elle forme des faiſceaux ou des touffes; elle a des feuilles qui reſſemblent à des joncs: elle porte, ſur une longue tige, des fleurs jaunâtres, qui ſont remplacées par une coſſe ronde, remplie de graines noires, petites & luſtrées. Il y a de plus, une eſpece très-abondante de poivre-long, qui poſſede foiblement cette ſaveur aromatique, pour laquelle on eſtime le poivre. On rencontre fréquemment dans les bois, un arbre, qui de loin reſſemble au

palmier, mais dont on apperçoit la différence à mesure qu'on en approche. La plupart des arbres & des plantes avoient perdu leurs fleurs à l'époque de notre relâche, & nous reconnûmes qu'en général, ils portent des baies; j'en ai recueilli des échantillons au moins de trente sortes: l'un des arbrisseaux en particulier, produit des baies rouges; il approche beaucoup du liseron, il croît autour des arbres, & s'étend de l'un à l'autre, de maniere à rendre les bois presque absolument impénétrables.

1777. Février.

» Il y a beaucoup d'oiseaux, &, ainsi que les productions végétales, leurs especes sont presque toujours particulieres à la *Nouvelle-Zélande* : quoiqu'il soit difficile de les suivre, parce que la terre est couverte de sous-bois & de plantes grimpantes qui rendent les promenades très-pénibles, cependant un homme qui se tient à la même place, peut en tuer dans un jour la quantité nécessaire à la nourriture de sept ou huit personnes. Voici les noms des principaux : les gros perroquets bruns à tête blanche ou grisâtre; les perroquets verts au front rouge; les gros pigeons ramiers, bruns sur le dos, blancs au ventre, & verts dans le reste du corps, avec le bec & les pieds rouges : on y trouve deux especes de coucous; la premiere aussi grosse que notre coucou ordinaire, est de couleur brune,

1777. Fevrier.

tachetée de noir ; la feconde auffi petite qu'un moineau, eft d'un vert éclatant au-deffus, & agréablement ondoyée d'or, de vert, de brun & de blanc au-deffous : l'une & l'autre font rares. Les oifeaux dont je vais parler, font plus abondans ; l'un d'eux, qui eft noir avec des teintes verdâtres, fe fait remarquer par une touffe de plumes blanches & bouclées, qu'il porte fous la gorge, & nous l'appelions le *Poy :* on en trouve un fecond plus petit, noir, qui a le dos & les aîles brunes, & deux ouïes au-deffous de la racine du bec ; nous lui donnâmes le nom de *petit oifeau à cordon*, pour le diftinguer d'une autre efpece de la groffeur du pigeon ordinaire, que nous appelâmes le *grand oifeau à cordon :* celui-ci a deux larges membranes, jaunes & pourpres à la racine du bec ; il eft noir ou plutôt bleu, & il ne reffemble point au *petit oifeau à cordon ;* il a la racine du bec épaiffe, courte, crochue & d'une forme peu commune. On voit beaucoup de gros-becs, de la grandeur d'une grive, de couleur brune avec une queue rougeâtre. Il ne faut pas oublier un petit oifeau verdâtre, qui eft prefque le feul chantant, mais qui fuffit pour produire des fons fi mélodieux, & fi variés, que nous nous croyions environnés de cent efpeces différentes d'oifeaux, lorfqu'il faifoit entendre fon ramage près de nous : d'après cette

propriété singuliere, nous l'avons nommé *le Moqueur.* Il y a d'ailleurs trois ou quatre oiseaux plus petits; l'un de ceux-ci ressemble exactement à notre rouge-gorge, par sa figure & ses mœurs peu sauvages; mais il est noir dans les parties où le nôtre est brun, & blanc aux endroits où le rouge-gorge d'*Angleterre* est rouge. Il y en a un second peu différent, mais plus petit; on en remarque un troisieme, qui déploie en éventail sa longue queue à mesure qu'il s'approche, & qui gazouille quand il est perché. On apperçoit des martins-pêcheurs à-peu-près de la grosseur de nos martins-pêcheurs, mais leur plumage est moins joli, & ils sont rares.

1777. Février.

» On rencontre autour des rochers des pies de mer noires à bec rouge, & des nigauds huppés, couleur de plomb, dont les ailes & les épaules sont tachetées de noir; & le reste de la partie supérieure du corps, d'un noir velouté nuancé de vert. Il nous arriva fréquemment de tuer des oiseaux de ces deux especes, ainsi que d'autres nigauds plus communs, noirs au-dessus & blancs au-dessous, qui sont leurs nids sur des arbres où ils se perchent de temps en temps, plus d'une douzaine à la fois. Les environs de la côte offrent d'ailleurs un petit nombre de goëlands de mer, des hérons, blancs quelquefois, mais rarement, des canards sauvages, un petit pluvier de sable,

1777. Février.

& des alouettes de terre : on voit auſſi ſe promener ſur le canal un aſſez grand nombre de pinguins noirs dans la partie ſupérieure du corps, blancs ſur le ventre : une foule de plongeons noirs nagent autour du même canal. Nous tuâmes deux ou trois râles, bruns ou jaunâtres, nuancés de noir, qui vivent aux environs des ruiſſeaux, & qui ſont preſque auſſi gros qu'une volaille ordinaire. J'ajouterai à cette liſte, une ſeule bécaſſine que nous tirâmes, & qui differe peu de celles d'*Europe* : nous ne vîmes pas d'autre gibier.

» En jetant la ſeine, nous prîmes des mulets & des poiſſons éléphans, avec quelques ſoles & des carrelets ; mais les Naturels nous vendirent ſur-tout une eſpece de brême de mer, qui eſt couleur d'argent, & qui a une tache noire ſur le cou ; de groſſes congres, & un poiſſon qui reſſemble beaucoup à la brême, mais qui peſe cinq, ſix ou ſept livres : il eſt noirâtre, il a le bec épais, & les Habitans du pays le nomment *Mogge*. Nous prîmes le plus communément à l'hameçon & à la ligne un poiſſon noirâtre de la groſſeur d'une merlus, & un autre de la même grandeur, rougeâtre & qui avoit un peu de barbe ; nous appelâmes celui-ci *Promeneur de nuit*, parce que nous le prenions pendant la nuit ; une eſpece de petit ſaumon, de *gurnard*, de la

raie & des nourrices, tomberent de temps-en-temps dans nos filets, & les Zélandois nous apporterent quelquefois de *Paracutas*, une petite espece de maquereau, des poissons perroquets; des *leather jackets*, & un autre très-rare, presque de la forme d'un dauphin; il est de couleur noire, ses mandibules sont fortes & osseuses, & ses nageoires de derriere s'alongent beaucoup aux extrémités. Tous ces poissons, excepté le dernier, sur lequel nous ne pouvons rien dire, parce que nous ne le goûtâmes pas, font bons à manger; mais le *mogge*, le petit saumon & le poisson noirâtre sont supérieurs aux autres.

1777. Février.

» Les rochers offrent une quantité considérable d'excellentes moules; on en trouve une qui n'est pas commune, & qui a plus d'un pied de longueur : il y a aussi des petoncles enterrées dans le sable des petites greves ; & en quelques endroits, des huîtres très-petites & d'une bonne saveur. J'ai remarqué dix ou douze autres especes de coquillages, des limaces de mer, des lépas & de très-belles oreilles de mer. J'ai vu aussi un coquillage qui s'attache aux plantes, d'autres productions marines, telles que les étoiles de mer, &c. dont plusieurs sont particulieres à la *Nouvelle-Zélande*. Les Naturels nous vendirent des écrevisses de mer, dont la grandeur égaloit celle de nos houmars les plus gros, & des seches.

1777. Février.

» Les insectes sont très-rares, nous ne vîmes que deux especes de mouches-dragon, quelques papillons, de petites sauterelles, diverses araignées, de petites fourmis noires, & une multitude de mouches-scorpion, dont le bourdonnement se faisoit entendre par-tout au milieu des bois : la mouche de sable, très-nombreuse & presque aussi incommode que la mousquite, est le seul insecte mal faisant.

» Nous n'avons point apperçu de reptiles, si ce n'est deux ou trois especes de petits lézards qui ne font point de mal.

» Il est singulier que sur une Isle aussi étendue, on ne rencontre d'autres quadrupedes qu'un petit nombre de rats, & une espece de chien-renard qui vit dans l'état de domesticité.

» Le regne minéral n'offre rien qui soit digne d'être cité, si on excepte un jaspe vert, ou une pierre serpentine, dont les Zélandois font leurs outils & leurs ornemens. Ils estiment beaucoup cette substance, & ils ont sur sa formation des idées superstitieuses, qu'il nous fut impossible de comprendre. Ils disent qu'on la trouve dans une grande riviere, ou dans un grand lac situé bien loin au Sud. Il nous parut, d'après leur témoignage, qu'on l'y rencontre en couches peu épaisses, ou peut-être en morceaux détachés, comme nos pierres à fusil. Nous en achetâmes

un morceau d'environ dix-huit pouces de long, d'un pied de large, & de près de deux pouces d'épaiſſeur ; encore ſembloit-il être le fragment d'un morceau plus conſidérable. 1777. Février.

» Les Naturels n'excedent pas la ſtature ordinaire des Européens, & en général ils ne ſont pas auſſi bien faits, ſur-tout dans la partie des bras, des jambes & des cuiſſes. Cela vient peut-être de ce qu'ils demeurent accroupis trop long-temps, & de ce que les collines & les montagnes du pays les empêchent de ſe livrer au genre d'exercice, qui contribue à rendre le corps droit & bien proportionné. Cette derniere remarque ſouffre néanmoins pluſieurs exceptions; quelques-uns d'entre eux préſentent une très-belle taille & des muſcles forts ; mais j'en ai vu peu qui euſſent de l'embonpoint.

» La couleur de leur peau varie, depuis le noir aſſez foncé, juſqu'à une teinte jaunâtre ou olive ; leurs traits ne ſont pas non plus uniformes ; quelques-uns reſſemblent à des Européens. Ils ont en général le viſage rond, les levres pleines, & le nez épaté vers la pointe, mais leurs levres ne ſont pas groſſes, & leur nez n'eſt point aplati comme celui des Negres ; je ne me ſouviens pas d'avoir vu un nez véritablement aquilin. Leurs dents ſont d'une largeur ordinaire, blanches & bien rangées ; ils ont les yeux grands

1777. Février.

& d'une extrême mobilité. Leur chevelure eſt noire, droite & forte, communément coupée ſur le derriere de la tête, & relevée en touffe ſur le crâne. Celle de quelques uns boucle naturellement, & on rencontre des cheveux châtains. En général, la phyſionomie des jeunes gens eſt ouverte & aſſurée ; mais celle de la plupart des hommes d'un âge mûr, eſt ſérieuſe ; elle annonce aſſez ſouvent de la mauvaiſe humeur & de la réſerve, ſur-tout s'ils ſont étrangers. La taille des femmes eſt plus petite que celle des hommes, mais leur forme ou leurs traits ne ſont guere plus gracieux.

» Le vêtement des deux ſexes eſt le même ; les hommes & les femmes ſe couvrent d'une piece d'étoffe qui a environ cinq pieds de long & quatre de large. Ils la fabriquent avec le lin ſoyeux dont j'ai parlé. C'eſt la plus importante & la plus compliquée de leurs Manufactures, quoiqu'elle ne conſiſte que dans une multitude de nœuds : afin d'embellir cet habit, ils y mettent des morceaux de peau de chien, ou ils en façonnent le tiſſu en compartimens. Deux coins de la piece d'étoffe paſſent ſur les épaules, & s'attachent ſur la poitrine, avec le reſte qui couvre le corps : une ceinture de natte tient le vêtement aſſujetti autour du ventre ; l'étoffe eſt quelquefois chargée de peau de chien ou de grandes

grandes plumes d'oiseaux, qui paroissent tissues avec le lin : ils ne se couvrent pas d'une autre maniere. Un grand nombre d'entre eux portent sur ce premier vêtement, des nattes qui descendent des épaules aux talons ; mais le manteau le plus ordinaire, est un chapelet de cette plante, de la nature des joncs, dont j'ai fait mention. La corde du chapelet se place autour du cou, & les franges des joncs tombent de tous côtés jusqu'au milieu des cuisses : lorsqu'ils ont ce manteau & qu'ils se tiennent assis dans leurs pirogues ou sur la côte, on les prendroit pour de grosses pierres grises, si leurs têtes noires ne fixoient pas l'attention du spectateur.

1777. Février.

» Ils ornent leurs cheveux de plumes ou de peignes d'os & de bois garnis de perles, ou de fibres de plantes entrelacées. Les hommes & les femmes suspendent à leurs oreilles, qui sont percées ou plutôt fendues, de petits morceaux de jaspe, d'étoffe ou de grains de verre, quand ils peuvent s'en procurer. Quelques-uns, mais en petit nombre, ont un trou dans la partie inférieure du cartilage du nez. Nous n'y avons jamais vu de parure ; l'un des Zélandois y passa une baguette, afin de nous montrer que le trou servoit à cet usage. Ils laissent croître leur barbe, mais ils aimoient beaucoup à la faire raser.

» Le visage de quelques-uns est piqueté ; on

1777. Février.

y voit des lignes ſpirales & d'autres deſſeins de couleur noire ou bleu foncé ; mais nous ne ſavons pas ſi c'eſt un caprice de leur vanité ou une marque particuliere de diſtinction : les femmes ne ſont piquetées que ſur les levres ou ſur quelques parties du menton. Les deux ſexes enduiſent ſouvent leur viſage & leur tête d'une peinture rouge qui paroît être de l'ocre martial mêlé avec de la graiſſe ; les femmes portent quelquefois autour du cou des dents de requin ou de longs grains, qui nous parurent être des os de la cuiſſe d'un petit oiſeau, taillés ſous cette forme, ou un coquillage étranger du pays : un petit nombre d'entre elles avoient des tabliers triangulaires, ornés de plumes de perroquet, ou de morceaux de nacre de perle, & garnis d'une double & d'une triple rangée de cordes pour les attacher. J'ai apperçu des chapeaux ou des bonnets de plumes d'oiſeaux, qu'on peut regarder comme une invention de leur goût pour la parure, car ils ne ſont pas dans l'uſage de ſe couvrir la tête.

» Ils habitent les bords des petites anſes dont j'ai fait la deſcription plus haut. Ils y vivent en communauté, au nombre de quarante ou cinquante : les familles ſont quelquefois ſéparées les unes des autres : mais, dans ce dernier cas, leurs cabanes, en général très-mauvaiſes, ſe trouvent

contiguës. La meilleure hutte que j'ai vue, avoit à peu-près trente pieds de long, quinze de large & six de haut, & elle étoit bâtie exactement sur la forme des granges de nos campagnes; la charpente de l'intérieur avoit de la force & de la régularité; des rameaux d'osier tenoient solidement attachées les parties qui étoient alternativement grosses & petites, & peintes en rouge & en noir: la poutre du faîte me parut assez forte, & les gros joncs qui composoient le dedans de la toiture se trouvoient rangés parallelement & d'une maniere très-soignée: l'une des extrémités offroit un petit trou carré qui servoit de porte, mais par où l'on ne pouvoit entrer qu'en rampant sur ses genoux, & près de celui-là, un second beaucoup plus petit, qui sembloit destiné à l'évaporation de la fumée; car je n'apperçus point d'autre soupirail: je jugeai qu'il n'y avoit pas dans le pays de meilleure habitation, & qu'elle étoit occupée par un des principaux personnages. La plupart des autres étoient plus petites de moitié; elles excédoient rarement quatre pieds de hauteur; elles garantissoient du vent & de la pluie, mais leur construction étoit mauvaise.

1777. Février.

» Un petit nombre de paniers ou de sacs, dans lesquels les Naturels mettent leurs hameçons de pêche, & d'autres bagatelles en formoient tout

I ij

1777. Février.

l'ameublement. Les Zélandois s'y tiennent aſſis autour du feu; il eſt probable qu'ils y dorment auſſi, ſans autre couverture que celle qu'ils portent durant le jour, peut-être même la quittent-ils la nuit, car il faut peu de monde pour échauffer des huttes auſſi étroites.

» Ils tirent de la pêche, la plus grande partie de leur ſubſiſtance ; ils emploient des filets de différentes eſpeces & des hameçons de bois, dont la pointe eſt garnie d'un os aiguiſé, mais d'une forme ſi bizarre qu'un étranger les juge d'abord peu propres à l'uſage auquel ils ſont deſtinés. Il paroît qu'ils changent de domicile, lorſque le poiſſon devient rare ou lorſqu'une raiſon quelconque les dégoûte de l'endroit où ils ſont établis; nous vîmes en effet des habitations dans des cantons, où il n'y en avoit point durant le ſecond Voyage de M. Cook, & même celles que nous rencontrâmes alors, étoient déſertes.

» Leurs pirogues ſont bien faites; les bordages ſont élevés les uns ſur les autres, & attachés avec de fortes baguettes d'oſier; afin de prévenir les voies d'eau, ils revêtiſſent les coutures de longues lattes : quelques-unes ont cinquante pieds de longueur, & elles ſont ſi larges, qu'on peut les manœuvrer ſans balancier ; mais les plus petites en ont ordinairement un. Souvent ils en réuniſſent deux à l'aide d'un radeau ; c'eſt ce

que nous appelions les doubles pirogues : elles portent de cinq à trente hommes, & quelquefois davantage : on y voit fréquemment une grosse tête assez bien sculptée & chargée de peinture ; cette figure semble représenter un homme à qui une violente colere donne des contorsions ; les pagaies sont longues de quatre ou cinq pieds, étroites, & elles se terminent en pointe : lorsqu'ils rament en mesure, la pirogue marche très-vîte : la voile, qu'ils déploient rarement, est une natte de forme triangulaire, dont la partie la plus large est placée au haut du mât.

1777. Février.

» Ils n'ont d'autre maniere d'apprêter leurs poissons, que de les rôtir, ou plutôt de les cuire au four ; car ils ne savent pas les faire bouillir. Ils cuisent de même des racines & une partie de la tige d'une grande fougere, dans un gros trou qu'ils creusent en terre : ils fendent ensuite ces racines & ces tiges, & ils trouvent dans l'intérieur une belle substance gélatineuse qui ressemble à de la poudre de sagou bouillie, & qui est plus ferme. Ils mangent aussi une seconde racine de fougere plus petite, qui paroît leur tenir lieu de pain, car ils la sechent, & ils l'emportent avec des quantités considérables de poissons secs, quand ils emmenent leurs familles, ou qu'ils s'éloignent beaucoup de leurs habitations : ils la battent jusqu'à ce qu'elle soit un peu amollie, ils la mâchent

1777. Février.

alors, ils rejettent les grosses fibres, & le reste a une saveur douce & farineuse, qui n'est point du tout désagréable.

» Lorsqu'ils n'osent point aller en mer, ou peut-être dans les temps où ils ne se soucient point de poisson, ils mangent des moules & des oreilles de mer; ils déposent les coquilles près de leurs cabanes, & elles y forment de grands tas. Ils viennent à bout quelquefois de tuer des râles, des pinguins & des nigauds, qui servent à varier leur nourriture. Ils élevent d'ailleurs un nombre considérable de chiens pour les tuer un jour; mais on ne peut regarder le chien comme un article principal de leur régime diététique. Comme il n'y a pas à la *Nouvelle-Zélande* la moindre trace de culture, il résulte de ces observations, que les Naturels n'ont guere d'autres ressources pour subsister, que la mer, laquelle est à la vérité très-prodigue en leur faveur.

» Leur corps étant couvert de graisse, & leurs habits n'étant jamais lavés, ils exhalent une odeur désagréable, & leurs repas sont aussi mal-propres que leurs personnes. Nous les avons vus manger la vermine qui est assez abondante sur leur tête.

» Ils buvoient de l'huile avec une extrême avidité. Lorsqu'on fondit aux tentes la graisse rance des veaux marins que nous gardions depuis

près de deux mois, ils se presserent autour des chaudieres, comme des enfans qui voient des friandises, &, à bord du vaisseau, ils ne se contenterent pas de vider les lampes, ils avalerent encore les meches, & la partie de ces meches qui étoit enflammée. Quoique la Terre *Van-Diemen* semble offrir peu de subsistance, ses Habitans ne voulurent pas même goûter notre pain, au-lieu que les Zélandois le mangerent d'une maniere très-vorace; si nous leur en offrions des morceaux qui tomboient en pourriture, ils se montroient également avides. On ne doit pas expliquer ces faits par la grossiéreté de leur sens du goût, car je leur ai vu flairer des choses que nous mangions, & les jeter ensuite avec un dégoût marqué.

1777. Février.

» Ils paroissent avoir autant d'esprit d'invention & d'adresse dans la main-d'œuvre, qu'aucune des peuplades qui se trouvent au même point de civilisation, car ils font, sans instrumens métalliques, leurs meubles, leurs vêtemens & leurs armes; leurs ouvrages ont de l'élégance & de la force, & ils sont de plus très-commodes. Leur principal outil a la forme de nos doloires, & il est, ainsi que le ciseau & la gouge, de cette pierre serpentine verte ou de ce jaspe dont j'ai déjà parlé : ils ont quelques outils d'une pierre noire, polie & très-solide. Ils excellent

1777. Février.

ſur-tout dans la ſculpture, & ils en mettent ſur chacun de leurs meubles. L'avant de leurs pirogues en particulier, en offre de temps-en-temps qui annonce un bon goût de deſſein, une application & une patience extraordinaires; leurs cordages de pêches ſont auſſi forts & auſſi bien faits que les nôtres, & leurs filets égaloient en beauté ceux de nos vaiſſeaux. La fabrique de leurs outils eſt ce qui doit leur coûter le plus de peine, car la pierre en eſt extrêmement dure, & nous conjecturâmes que pour la façonner, ils la frottent toujours ſur une autre, & que cette opération eſt bien longue. Une coquille, un morceau de pierre-à-fuſil ou de jaſpe leur tient lieu de couteau: ils ne connoiſſent d'autre vrille qu'une dent de requin fixée à une piece de bois : ils ont de petites ſcies; ce ſont des dents de poiſſons découpées en pointes ſaillantes, qu'ils attachent à la partie convexe d'un morceau de bois proprement ſculpté; ils nous dirent qu'ils s'en ſervent ſeulement pour diviſer les corps de leurs ennemis qu'ils tuent dans les batailles.

» Il n'y a pas ſur le globe de peuplade plus ſenſible aux injures & plus diſpoſée à la vengeance : ils ſont d'ailleurs inſolens lorſqu'ils ne craignent pas d'être punis ; & ce défaut eſt ſi contraire à l'eſprit de la véritable bravoure, qu'on doit peut-être regarder leur ardeur à venger une

injure, comme l'effet d'un caractere féroce, plutôt que d'une grande valeur : ils paroissent aussi soupçonneux & défians : dans leur premiere visite, ils ne venoient jamais à la hanche des vaisseaux, ils se tenoient sur leurs pirogues à quelque distance, pour observer nos mouvemens, ou délibérer s'il étoit convenable d'exposer leurs personnes. Ils volent tout ce qui leur tombe sous la main, s'ils ont la plus légere espérance de n'être pas découverts, & je suis persuadé, qu'ils se permettroient beaucoup de friponneries, s'ils croyoient pouvoir les faire en sûreté; car ils ne vouloient pas nous laisser examiner les choses qu'ils nous apportoient, & ils se réjouissoient lorsqu'ils croyoient nous avoir trompés.

1777. Février.

» On doit s'attendre à quelques-uns de ces vices parmi des peuplades, où il y a peu de subordination, & où par conséquent on trouve peu de lois, si même on y en trouve pour punir les délits. L'autorité d'aucun Zélandois ne paroît s'étendre au-delà de sa famille, & lorsqu'ils se réunissent afin de travailler à leur défense commune, ou d'après un autre dessein, ils choisissent pour Chefs ceux qui montrent le plus de courage ou de prudence. J'ignore comment ils terminent leurs querelles particulieres; mais dans celles que j'ai vues, quoiqu'elles fussent de peu d'importance, ils se montrerent

1777. Février.

très bruyans, & ils se livrerent à beaucoup de désordres.

» Les diverses Tribus sont souvent en querelle, ou plutôt elles y sont toujours; car la multitude de leurs armes & leur dextérité à s'en servir, annoncent que la guerre les occupe principalement : ces armes sont des piques, des *patoos*, des hallebardes & quelquefois des pierres. Les piques sont d'un bois très-dur ; leur longueur varie de cinq à vingt & même trente pieds ; ils lancent les plus courtes comme des dards. Le *patoo* ou l'*emeeté* a la forme d'une ellipse ; sa longueur est d'environ dix-huit pouces ; il a un manche de bois, de pierre, d'os ou de jaspe vert, & c'est l'arme sur laquelle ils comptent le plus dans les batailles. La hallebarde, ou la longue massue, a cinq ou six pieds de longueur ; l'une de ses extrémités se termine en pointe & offre une tête sculptée ; l'autre est large ou aplatie, & elle présente des bords tranchans.

» Avant de commencer l'action, ils entonnent une chanson guerriere ; & ils observent tous la mesure la plus exacte ; leur colere arrive bientôt au dernier degré de la fureur & de la frénésie ; ils font des contorsions horribles de l'œil, de la bouche & de la langue, afin d'inspirer de la terreur à leurs ennemis ; on les prendroit pour des démons plutôt que pour des hommes, & cet

affreux ſpectacle glaceroit preſque d'effroi d'intrépides guerriers qui n'y ſeroient pas accoutumés. Ils ont une autre habitude plus horrible & plus déshonorante pour la nature humaine ; ils coupent en morceaux un ennemi vaincu lors même qu'il n'eſt pas encore mort, & après l'avoir rôti, ils le mangent, non avec répugnance, mais avec une ſatisfaction extrême.

1777. Février.

» On eſt tenté de croire que des hommes capables de pareils excès, n'ont aucune commiſération ou aucun attachement pour ceux de leur Tribu : cependant on les voit déplorer la perte de leurs amis d'une maniere qui ſuppoſe de la ſenſibilité. Les hommes & les femmes pouſſent des cris attendriſſans, lorſque leurs parens ou leurs amis ont été tués dans les batailles, ou ſont morts d'une autre maniere : ils ſe découpent le front & les joues avec des coquilles & des morceaux de pierre; ils ſe font de larges bleſſures, d'où le ſang ſort à gros bouillon & ſe mêle à leurs larmes : ils taillent enſuite des pierres vertes, auxquelles ils donnent une figure humaine ; ils mettent à cette figure des yeux de nacre de perle, & ils la portent à leur cou, pour ſe ſouvenir de ceux qui leur étoient chers. Leurs affections paroiſſent ſi fortes, qu'au retour de leurs amis, dont l'abſence n'a pas été quelquefois bien longue, ils ſe découpent également le viſage,

1777. Février.

& pouſſent dans leur tranſport de joie, des cris frénétiques.

» Les enfans ſont accoutumés de bonne heure à toutes les pratiques bonnes ou mauvaiſes de leurs peres : un petit garçon ou une petite fille de neuf à dix ans, fait les mouvemens, les contorſions & les geſtes, par leſquels les Zélandois plus âgés inſpirent de la terreur à leurs ennemis : il chante la chanſon de guerre, & il obſerve très-exactement la meſure.

» Les Zélandois chantent ſur des airs qui ont une ſorte de mélodie, les traditions de leurs aïeux, leurs batailles, leurs victoires, & même des ſujets aſſez indifférens. Ils ſont paſſionnés pour cet amuſement, & la plus grande partie de leur temps y eſt employée : ils paſſent auſſi pluſieurs heures de la journée à jouer de la flûte.

» Quoique leur prononciation ſoit ſouvent gutturale, leur langue eſt bien loin d'être dure ou déſagréable, & ſi nous pouvons établir ici une opinion d'après la mélodie de quelques-uns de leurs chants, l'idiome de la *Nouvelle-Zélande* a certainement une grande partie des qualités qui rendent les langues harmonieuſes : il eſt aſſez étendu; on imagine bien toutefois qu'on le trouvera pauvre, ſi on le compare à nos langues d'*Europe*, qui doivent leur perfection à une longue ſuite de travaux. J'ai raſſemblé une quantité

considérable de mots durant le second Voyage de M. Cook & durant celui-ci ; &, comme j'ai étudié avec le même soin les idiomes des autres Isles de la Mer du Sud, il m'est démontré de la maniere la plus complete, qu'ils ont une ressemblance singuliere, ou plutôt que le fond en est le même. Les Relations des deux premiers Voyages ont déjà fait cette remarque (*a*). Le Lecteur trouvera dans la grande Relation un petit vocabulaire de la langue de la *Nouvelle-Zélande* «. 1777. Février.

(*a*) Voyez la collection de Hawkesworth, *pag.* 474 & 475 de l'original, & le second Voyage de Cook, *tom. II*, *pag.* 364 de l'original.



LIVRE SECOND.

Opérations du Voyage depuis le départ de la NOUVELLE-ZÉLANDE, jusqu'à l'arrivée des Vaisseaux à O-TAITI, ou aux ISLES DE LA SOCIÉTÉ.

1777. 25 Fév.

LES deux Vaisseaux partirent de la *Nouvelle-Zélande* le 25 Février 1777. Dès qu'ils eurent perdu la côte de vue, le mal de mer inspira des réflexions tristes aux deux Zélandois qu'emmenoit Omaï; ils se repentirent beaucoup de leur démarche : M. Cook leur donna toutes les consolations & tous les encouragemens qu'il put imaginer, & ce fut inutilement ; ils pleurerent en public & en particulier; ils déplorerent leur sottise dans une espece de chanson, dont plusieurs mots faisoient l'éloge de leur pays, & des peuplades dont ils se trouvoient à jamais séparés. Leur douleur fut assez longue ; mais le mal de mer les quitta enfin, & leur émotion diminua. Leurs lamentations devinrent moins fréquentes, & ils finirent par n'en plus avoir. Ils oublierent peu-à-peu la *Nouvelle - Zélande* & leurs amis, & ils parurent aussi fermement attachés aux Equipages, que s'ils étoient nés en *Angleterre*.

M. Cook, en partant de la *Nouvelle-Zélande*, se proposoit d'arriver le plutôt possible à *O-Taïti*; il ne pouvoit espérer aucune découverte dans cette traversée qu'il avoit faite tant de fois; les quadrupedes & les animaux qu'il vouloit déposer aux *Isles de la Société*, l'obligerent à faire cette route le plus promptement possible; un autre motif plus important encore le déterminoit à la célérité, mais il fut contrarié par les vents, & nous le verrons bientôt relâcher malgré lui aux *Isles des Amis*. 1777. Mars.

Le vent ayant fraîchi dans la partie de l'Est-Sud-Est, le 17 Mars, il remit le cap au Nord-Est; mais comme le vent sautoit souvent à l'Est, & à l'Est-Nord-Est, il ne put marcher qu'au Nord, & quelquefois même à l'Ouest du Nord. L'espérance de le voir prendre davantage dans la partie du Sud, ou de rencontrer celui de l'Ouest, un peu en dehors des Tropiques, ainsi qu'il l'avoit éprouvé dans ses autres Voyages, l'excita à continuer cette route.

» J'étois obligé, dit-il, de courir tous les risques; car, pour remplir cette année le principal objet de mon expédition, c'est-à-dire, pour me rendre à la côte septentrionale de l'*Amérique*, il falloit absolument que ma traversée de la *Nouvelle-Zélande* à *O-Taïti*, ou aux *Isles de la Société*, ne fût pas longue «.

1777. Mars. Le vent demeura fixé invariablement à l'Est-Sud-Est, & il ne s'en écarta pas de plus de deux points de l'un ou l'autre côté; il fut aussi très-foible, en sorte que les vaisseaux ne passerent le

27. Tropique que le 27 : ils n'étoient alors qu'à 201^d 23′ de longitude Orientale, ou 9 degrés à l'Ouest du Port, vers lequel ils marchoient.

29. Le 29 à dix heures du matin, la *Découverte* avertit par un signal qu'elle voyoit une terre; on reconnut bientôt que c'étoit une Isle de peu d'étendue.

M. Cook attaqua la partie sous le vent de

30. la côte Occidentale le lendemain à la pointe du jour. Le ressac (*a*) qui battoit par-tout avec violence la côte Sud, & le récif qui l'environnoit, lui firent juger qu'il étoit impossible de mouiller ou de débarquer sur la bande Méridionale. Il ne débarqua point sur cette Isle, mais il eut des entrevues avec les Habitans, & nous allons le laisser parler.

Remarques sur l'Isle de Mangeea *& sur ses Habitans.*

» NOUS vîmes, dit-il, sur une pointe que nous avions déjà dépassée, plusieurs Naturels qui se mirent dans la mer pour se rendre sur le récif,

(*a*) M. Marsden, *Histoire de Sumatra*, pag. 29 & 32, indique une cause très-ingénieuse & très-satisfaisante du ressac.

où

où ils demeurerent tranquillement, lorsqu'ils virent que nous ne ralentissions point notre marche. D'autres qui se montrerent bientôt en différentes parties du récif, nous suivirent; ils se rassemblerent quelquefois en petites troupes; & ils pousserent des cris en chœur, à-peu-près comme les Habitans de la *Nouvelle-Zélande*. 1777. Mars.

» A huit heures, nous étions par le travers de la partie Ouest-Nord-Ouest de l'Isle, assez près de la côte, pour distinguer, avec nos lunettes, plusieurs des Insulaires postés sur une greve sablonneuse, & armés de longues piques & de massues, qu'ils brandissoient d'une maniere menaçante; ou, selon l'interprétation de diverses personnes de l'Equipage, d'une maniere amicale. La plupart étoient nus, si l'on excepte une ceinture qui passoit entre leurs cuisses, & qui couvroit les parties naturelles. Quelques-uns avoient sur les épaules, un manteau d'étoffes de différentes couleurs, & qui offroit des rayures longitudinales ou carrées. La tête de presque tous étoit enveloppée d'un corps blanc, qui ressembloit à un turban, & quelquefois à un chapeau élevé & de forme conique : nous remarquâmes aussi que leur teint étoit basané, & leur stature moyenne, mais robuste & disposée à l'embonpoint.

» Ils lancerent une pirogue avec précipitation,

1777. Mars.

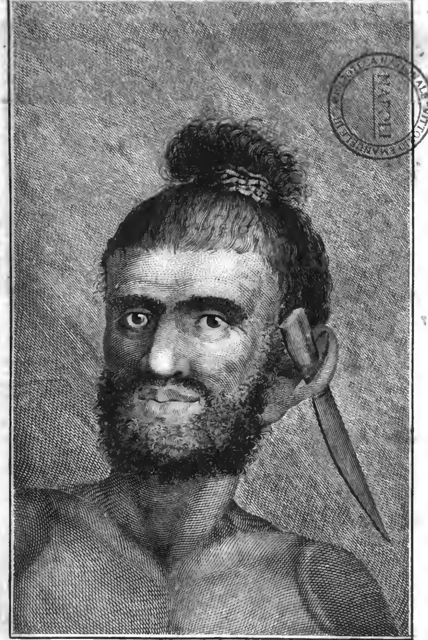
ſur l'extrémité de la greve la plus éloignée de nous ; un homme y monta, & il prit le large. Je jugeai qu'il vouloit venir au vaiſſeau, & je mis en panne afin de l'attendre : mais le courage lui manqua, & il regagna bientôt le rivage ; il y prit un ſecond Inſulaire, & tous les deux ramerent de notre côté. Ils craignirent cependant d'approcher, & ils s'arrêterent. Omaï leur ayant parlé la langue d'*O-Taïti*, leur frayeur parut ſe diſſiper ; & ils vinrent ſe ranger aſſez près de nous, pour recevoir des grains de verre & des clous, que nous attachâmes à un morceau de bois, & que nous leur jetâmes. Ils ſemblerent avoir peur de toucher notre préſent, & ils ne délierent ni les grains de verre, ni les clous. Cette réſerve fut peut-être un effet de leurs idées ſuperſtitieuſes ; car Omaï me dit que lorſqu'ils nous virent diſpoſés à leur faire des largeſſes, ils demanderent quelque choſe pour leur *Eatooa*, ou leur Dieu. Il leur demanda s'ils mangeoient de la chair humaine ? Ils répondirent que non, avec un mélange d'indignation & d'horreur. L'un d'eux, qui ſe nommoit Mourooa, interrogé d'où lui venoit la cicatrice qu'il avoit au front, répondit que c'étoit la ſuite d'une bleſſure, reçue dans une bataille contre les Habitans d'une Iſle ſituée au Nord-Eſt, qui deſcendoient de temps à autre dans ſon pays. Ils empoignerent enſuite un des

cordages de la *Résolution ;* mais ils hésitoient toujours de monter à bord. Omaï, qui les entendoit assez bien, apprit que leurs compatriotes leur avoient recommandé de se tenir sur leurs gardes, & qu'on les avoit chargés de savoir d'où arrivoit notre bâtiment, & quel étoit le nom du Capitaine. Nous les interrogeâmes de notre côté sur le nom de l'Isle ; ils l'appeloient *Mangya* ou *Mangeea*, & ils ajoutoient quelquefois *Nooe*, *Nai*, *Naiwa ;* ils nous dirent que leur Chef se nommoit Orooaeeka. 1777. Mars.

Mourooa avoit de l'embonpoint & une taille bien proportionnée ; mais il n'étoit pas grand. Sa physionomie nous parut agréable ainsi que son caractere ; car il fit plusieurs gestes plaisans, qui annonçoient de la bonhommie & de la gaieté ; il en fit aussi du genre sérieux : avant de saisir la corde qui pendoit à l'arriere du vaisseau, il répéta quelques mots d'un air dévot ; il se recommandoit vraisemblablement à la protection de ses Dieux. Son teint approchoit de celui des Habitans des parties les plus méridionales de l'*Europe*. Son camarade n'étoit pas si blanc. La chevelure de tous les deux étoit noire, longue, lisse & nouée au sommet de la tête, avec un morceau d'étoffe. Ils avoient des ceintures comme les Naturels que nous avions apperçus sur la côte ; nous reconnûmes qu'ils tirent leur

1777. Mars.

étoffe, du *Morus papyrifera*, de la même maniere que les Habitans des autres Isles de la Mer du Sud. L'étoffe de leur ceinture étoit lustrée, ainsi qu'aux *Isles des Amis*; mais celle qui flottoit sur leur tête, avoit la blancheur de celle d'*O-Taïti*. Ils portoient des sandales d'une espece de gramen entrelacé; ceux qui se tenoient sur la greve en portoient également, & nous jugeâmes que c'étoit afin de garantir leurs pieds des pointes de rochers de corail. Leur barbe étoit longue; l'intérieur de leurs bras, depuis l'épaule jusqu'au coude, & diverses parties de leur corps, étoient piquetés ou *tatoués*, selon l'usage des Naturels de presque toutes les Isles de l'Océan Pacifique. Le lobe de leurs oreilles se trouvoit percé, ou plutôt fendu; & l'ouverture étoit si grande, que l'un d'eux y plaça un couteau & des grains de verre que nous lui donnâmes : deux nacres de perles polies & une tresse de cheveux, dont le tissu étoit peu serré, pendoient au cou de celui-ci : c'est la seule parure que nous ayons remarquée. La pirogue sur laquelle ils arriverent, (nous n'en vîmes point d'autre,) n'avoit pas plus de dix pieds de long; elle étoit très-étroite, & proprement faite. L'avant étoit, ainsi que les petits *Evaas* d'*O-Taïti*, couvert d'un bordage plat, qui s'avançoit en saillie, pour l'empêcher de se remplir d'eau, lorsqu'elle pointoit dans les flots.



UN HOMME DE MANGEA.

L'arriere s'élevoit d'environ cinq pieds sur une direction verticale, comme quelques-unes de la *Nouvelle-Zélande* ; & l'extrémité haute de cet étambort, étoit fourchue : la partie inférieure de l'embarcation étoit d'un bois blanc ; la partie supérieure étoit noire, & les pagaies, d'un bois de la même couleur, n'avoient pas plus de trois pieds de long ; elles étoient larges & émoussées à l'un des bouts : ils manœuvroient sans revirer ; lorsqu'ils vouloient prendre une route diamétralement opposée à celle qu'ils tenoient, ils ne faisoient que se tourner de l'autre bord. 1777. Mars.

» Nous louvoyâmes sur ces entrefaites ; &, dès que les vaisseaux eurent pris une position convenable, la *Résolution* mit un canot à la mer, & la *Découverte* en lança un second, afin de sonder la côte, & de chercher un lieu propre au débarquement. Je voulus descendre moi-même, & j'emportai diverses choses que j'avois dessein de donner aux Naturels, pour gagner leur amitié. Dès que je fus hors du vaisseau, les deux Insulaires qui nous avoient quittés peu de temps auparavant, s'approcherent de moi ; & lorsqu'ils furent près de mon canot, Mourooa y entra sans que je l'en priasse, & sans hésiter un seul moment.

» Je chargeai Omaï, qui m'accompagnoit, de lui demander où nous pourrions faire notre

débarquement : Mourooa nous indiqua deux endroits ; mais je vis à regret que, dans tous les deux, nous courions risque de remplir d'eau nos canots, & même de les perdre. Nous ne fûmes pas plus heureux dans la recherche d'un mouillage ; car nous ne trouvâmes de fond, qu'à une encablure des brisans. La sonde y rapporta de trente à quarante brasses, & elle indiqua des rochers de corail aigu ; en sorte que l'ancrage eût été encore plus périlleux que le débarquement.

1777. Mars.

» Tandis que nous étions ainsi occupés à reconnoître la côte, les Naturels arriverent en foule sur le récif, armés comme ceux que nous avions apperçus d'abord. Mourooa, qui étoit sur mon canot, croyant vraisemblablement que ces guerriers nous empêchoient de débarquer, leur ordonna de se retirer ; un assez grand nombre obéirent ; & je jugeai qu'il avoit une sorte de considération dans son pays ; en effet, si nous le comprîmes bien, il étoit frere du Roi. Les Naturels parurent si curieux, que plusieurs se jeterent à la mer, & arriverent près de nous à la nage. Ils monterent à bord sans aucune réserve ; il fut même difficile de les en chasser, & plus difficile encore de les empêcher de prendre tout ce qui leur tomba sous la main. Lorsqu'ils s'apperçurent que nous retournions aux vaisseaux, ils s'en allerent tous, excepté Mourooa : il demeura

dans mon canot, non sans témoigner de la crainte, & il m'accompagna à bord de la *Résolution*. 1777. Mars.

» Les quadrupedes & les autres objets nouveaux pour lui qu'il y apperçut, lui causerent moins de surprise que je ne l'avois imaginé. Ses inquiétudes absorboient peut-être toute son attention. Il est sûr qu'il sembla très-agité; & le vaisseau s'éloignant de la côte au moment où nous arrivâmes, cette circonstance augmenta son effroi. Il n'étoit pas en état de me donner beaucoup d'instructions; &, peu de temps après, je fis mettre un canot à la mer, pour le reconduire dans son Isle. Quand il sortit de ma chambre, il tomba sur une de nos chevres; sa curiosité surmonta sa peur; il s'arrêta pour regarder l'animal, & il demanda à Omaï quel oiseau c'étoit; & comme on ne lui répondoit pas tout de suite, il adressa la même question à quelques-uns des Matelots. Lorsque le canot, sur lequel je le renvoyai, fut près du ressac, il se jeta à la mer, & il gagna la côte à la nage. Dès qu'il fut à terre, une foule de ses compatriotes se rassemblerent autour de lui; nous jugeâmes qu'ils étoient fort empressés de l'entendre. Ils l'environnoient encore quand nous les perdîmes de vue. Le canot fut à peine de retour que nous fîmes de la voile, le cap au Nord.

1777. Mars.

» Ainſi nous fûmes obligés de partir, ſans être deſcendus ſur cette belle Iſle, qui ſembloit propre à ſatisfaire tous nos beſoins : elle gît par 21ᵈ 57′ de latitude Sud, & 201ᵈ 53′ de longitude Orientale; les portions de la côte que nous examinâmes, ſont environnées d'un récif de corail, en-dehors duquel la ſonde ne rapporta point de fond : elle a cinq lieues de tour, & elle eſt d'une élévation modérée & aſſez égale. Lorſque le ciel eſt ſerein, on doit la découvrir à dix lieues de diſtance; car nous l'appercevions encore à l'entrée de la nuit, quoique nous euſſions fait plus de ſept lieues, & que l'atmoſphere fût chargée de brouillards : elle offre, vers le milieu de ſon diametre, de petites collines, du haut deſquelles le ſol deſcend peu-à-peu juſqu'à la côte, qui, dans la partie du Sud-Oueſt, eſt eſcarpée & de grès brunâtre, & qui n'a pas plus de dix à douze pieds de hauteur; le battement des flots y a produit pluſieurs excavations. L'inclinaiſon du terrain eſt cachée par des arbres d'un vert foncé, très-épais, mais de peu de hauteur, & qui paroiſſent tous de la même eſpece, excepté près du rivage, où il y a un grand nombre de l'eſpece de *Dracaena*, qu'on trouve dans les bois de la *Nouvelle - Zélande*. On en voit auſſi de diſperſés en d'autres endroits. La côte de la bande Nord-Oueſt, ſe termine, ainſi que nous

l'avons déjà dit, par une greve sablonneuse, derriere laquelle le sol, coupé en petites ouvertures & en ravins, offre une large bordure d'arbres qui ressemblent à de grands saules, & qu'on prendroit, d'après sa régularité, pour un ouvrage de l'art, si son étendue n'en donnoit pas une opinion contraire. L'œil, en se portant plus loin vers le centre de la terre, apperçoit ces arbres d'un vert foncé, dont je parlois tout-à-l'heure. Plusieurs de nos Messieurs supposerent que c'étoient des *rima* entremêlées de cocotiers très-bas, & d'un petit nombre d'autres especes. Ils nous semblerent plus hauts, & moins voisins les uns des autres, que sur la partie du Sud-Ouest. Cette différence peut venir de ce que nous étions plus près de la côte. On voit sur les petites collines quelques arbres clair-semés, d'une plus haute taille. La surface de ces collines étoit stérile, de couleur rougeâtre, & couverte d'une substance qui ressembloit à de la fougere. En tout, l'Isle est d'un aspect agréable, & la culture pourroit la rendre un des lieux les plus charmans du Globe.

1777. Mars.

» Comme les Habitans nous parurent nombreux & bien nourris, les moyens de subsistance que fournit cette terre, doivent être abondans. Je serois curieux de connoître leur régime diététique; car notre ami Mourooa nous dit qu'ils

1777. Mars.

n'ont point de cochons, ni de chiens, dont ils ont cependant ouï parler; mais il nous apprit qu'ils ont des bananes, du fruit à pain, & du taro. Les ſeuls oiſeaux que nous y vîmes, furent quelques oiſeaux d'œufs blancs, des hirondelles de mer & des noddies : nous apperçûmes auſſi un héron blanc ſur la côte.

» La langue des Habitans de *Mangeea* eſt un dialecte de l'idiome d'*O-Taïti;* mais leur prononciation, comme celle des Zélandois, eſt plus gutturale (*a*).

» Les Inſulaires de *Mangeea* ſont d'une belle figure, & ils reſſemblent à ceux d'*O-Taïti* & à ceux des *Marquiſes*, plus qu'à aucune autre des peuplades que j'ai rencontrées dans la Mer du Sud. Leur peau eſt douce, & on ne voit pas leurs muſcles : autant que nous avons pu en juger, ils ont cette diſpoſition au plaiſir qui diſtingue les O-Taïtiens : non-ſeulement leur eſprit eſt gai, mais ils connoiſſent très-bien les geſtes laſcifs, que les O-Taïtiens emploient dans leurs danſes; car Mourooa les fit devant nous. Il y a auſſi lieu de ſuppoſer que leur maniere de vivre eſt la même. Quoique la nature du pays nous ait empêchés de découvrir un grand nombre de

(*a*) On trouve dans la grande Relation un petit vocabulaire de la langue des Habitans de *Mangeea*.

leurs habitations, nous apperçûmes près de la greve, une maiſon dont la conſtruction différoit peu de celles d'*O-Taïti* : elle étoit agréablement ſituée au milieu d'un bocage; elle paroiſſoit avoir trente pieds de long, & ſept ou huit de hauteur; l'une de ſes extrémités étoit ouverte, & repréſentoit une ellipſe coupée tranſverſalement. Il y avoit quelque choſe ſur des buiſſons qui ſe trouvoient en-dedans de la façade; nous conjecturâmes que c'étoit un filet de pêche d'une texture très-délicate. 1777. Mars.

» Lorſqu'ils ſaluent un étranger, ils touchent ſon nez avec le leur, à-peu-près comme à la *Nouvelle-Zélande*; mais ils prennent en outre la main de l'homme à qui ils veulent faire cette politeſſe, & ils la frottent aſſez durement ſur leur nez & leur bouche (*a*) «.

En examinant ſur la Carte la poſition de *Mangeea*, on voit que M. Cook ſe trouvoit alors à peu de diſtance d'*O-Taïti*; mais des obſtacles inſurmontables l'en écarterent, & nous dirons

(*a*) Les Habitans des Iſles *Palaos*, des *Nouvelles-Philippines*, & des Iſles *Carolines*, éloignées de *Mangeea*, d'environ 1500 lieues, ſaluent de la même maniere. » Leur civilité & la marque » de leur reſpect, conſiſtent à prendre la main ou le pied de » celui à qui ils veulent faire honneur, & à s'en frotter douce» ment tout le viſage «. *Lettres édifiantes & curieuſes*, tom. XV, page 208, Edit. de 1781.

tout-à-l'heure qu'il fut obligé de s'en éloigner & d'aller aux *Isles des Amis.*

1777. Mars.

30. Il quitta la côte de *Mangeea* le 30 Mars dans
31. l'après-dînée. Le 31, il découvrit une seconde Terre dans le Nord-Est-quart-Nord, à huit ou dix lieues.

1 Avril. Le lendemain, à huit heures, il étoit par le travers de l'extrémité septentrionale de cette Terre, à quatre lieues de distance, mais sous le vent, & il reconnut qu'elle formoit une Isle à-peu-près de la même apparence & de la même étendue que *Mangeea;* il voyoit devant lui une autre Isle beaucoup plus petite : il feroit arrivé plutôt à celle-ci, mais la premiere eut la préférence, parce qu'elle sembla plus propre à fournir des provisions pour le bétail, qui commençoit à en avoir besoin.

Les remarques que M. Cook entreprit de faire sur cette Isle, sont extrêmement intéressantes, & il va en rendre compte lui-même.

Remarques sur l'Isle de Wateeoo *& sur ses Habitans.*

» Comme il y avoit peu de vent, & que ce vent étoit contraire, nous en étions encore éloignés de deux lieues, & sous le vent à
2. huit heures du lendemain. A cette époque, deux canots armés de la *Résolution*, & un

troisieme de la *Découverte*, commandé par le Lieutenant Gore, allerent chercher un mouillage, & un lieu convenable pour le débarquement. Sur ces entrefaites, les vaisseaux serroient le vent pour atteindre la côte.

1777.
Avril.

» Au moment où les canots se mirent en mer, nous apperçûmes plusieurs pirogues qui arrivoient près de nous; elles aborderent d'abord la *Découverte*, qui étoit plus voisine de la côte: trois d'entre elles, dont chacune ne portoit qu'un seul homme, se rendirent bientôt à la *Résolution*. Ces embarcations étoient longues & étroites, & garnies d'un balancier. L'arriere avoit trois ou quatre pieds d'élévation, & il ressembloit un peu à l'étambort d'un vaisseau; l'avant étoit plat au-dessus, mais il avoit la forme d'une proue au-dessous, & il se recourboit à l'extrémité, comme le manche d'un violon. Nous jetâmes aux Insulaires des couteaux, des grains de verre & d'autres bagatelles, & ils nous donnerent un petit nombre de noix de coco que nous leur demandâmes; mais ils ne les céderent point comme un échange de ce qu'ils avoient reçu de nous, car ils ne paroissoient avoir aucune idée de trafic, & ils ne sembloient pas estimer beaucoup nos présens.

» L'un des Naturels que nous n'eûmes pas besoin de presser long temps, attacha sa pirogue à un

des cordages de mon vaiſſeau, & monta à bord; les deux autres encouragés par ſon exemple, le ſuivirent bientôt. Leur démarche & leur maintien annonçoient une tranquillité parfaite, & ils ne craignoient en aucune maniere de ſe voir arrêtés ou maltraités.

1777. Avril.

» Une nouvelle pirogue, conduite par un homme qui m'apportoit des bananes en préſent, arriva après leur départ : le meſſager me demanda par mon nom ; il l'avoit appris d'Omaï, qui étoit ſur le canot de M. Gore. Senſible à cette politeſſe, je lui donnai une hache & un morceau d'étoffe rouge, & il regagna la côte bien ſatisfait. Omaï me dit enſuite, que ce préſent m'avoit été envoyé par le Roi, ou le Chef principal de l'Iſle.

» Une double pirogue ſur laquelle nous comptâmes douze hommes, manœuvra auſſi - tôt de notre côté ; à meſure qu'elle s'approchoit du vaiſſeau, les Naturels récitoient quelques mots en chœur (*a*) ; l'un d'eux ſe levoit & indiquoit

(*a*) Les Habitans des *Marquiſes* employerent un cérémonial à-peu-près ſemblable, lorſque M. Cook y aborda en 1774. Voyez le ſecond *Voyage de Cook*. On retrouve ce cérémonial dans des Iſles très-éloignées de celles-ci. Padillo qui appareilla de *Manille* en 1710, fut reçu aux Iſles *Palaos* de la même maniere. L'Auteur de la Relation de ſon Voyage, dit : » Auſſi-tôt qu'ils » s'approcherent de notre bord, ils ſe mirent à chanter. Ils » régloient la cadence en frappant des mains ſur leurs cuiſſes «. *Lettres édifiantes & curieuſes*, tom. XV, pag. 323.

le terme que les autres devoient répéter ensemble. Lorsqu'ils eurent achevé cette cérémonie musicale, ils aborderent la *Résolution*, & ils demanderent le Chef du bâtiment : je me montrai, & ils m'offrirent un petit cochon & des noix de coco. Celui des Insulaires, qui me parut le principal personnage, me donna en outre une piece de natte, dès qu'il fut à bord avec ses compagnons. 1777. Avril.

» On les mena dans la grande chambre & dans les autres parties du vaisseau : quelques objets leur causerent de la surprise, mais rien ne fixa leur attention. Ils craignirent d'approcher des chevaux & des vaches, & ils ne purent concevoir la nature de ces quadrupedes. Les moutons & les chevres passoient les bornes de leurs idées; car ils nous firent entendre qu'ils les jugeoient des oiseaux. Les moutons & les chevres ne ressemblant point du tout à un oiseau, les Lecteurs trouveront inconcevable que des hommes soient assez ignorans pour faire une si lourde méprise; mais cette peuplade ne paroît connoître d'autres animaux terrestres, que les chevres, les cochons & les oiseaux : comme nos moutons & nos chevres différoient beaucoup des deux premieres familles, ils en conclurent que ces quadrupedes devoient appartenir à la derniere, qu'ils savoient renfermer une variété considérable d'especes. Je donnai à mon nouvel ami les choses qui me

1777. Avril. femblerent devoir lui faire beaucoup de plaifir : mais lorfqu'il s'en alla, il me parut mécontent; je compris enfuite qu'il défiroit un chien, animal qui ne fe trouve pas dans l'Ifle, quoique les Naturels fachent qu'il y en a fur d'autres Terres de la Mer du Sud. Le Capitaine Clerke reçut un préfent pareil, d'un Infulaire qui avoit les mêmes vues, & dont les efpérances furent également trompées.

» Les hommes qui montoient ces pirogues, étoient d'une ftature moyenne, & ils reffembloient beaucoup aux Habitans de *Mangeea;* mais leur teint étoit plus noir : ils nouent leurs cheveux au fommet de la tête, ou ils les laiffent flotter en défordre fur les épaules; & quoique la chevelure de quelques-uns bouclât naturellement, elle étoit en général longue, ainfi que celle des autres qui l'avoient liffe. Nous apperçûmes de la diverfité dans leur phyfionomie, & quelques-unes des femmes avoient la peau affez blanche. Ils portoient, comme les Infulaires de *Mangeea*, des ceintures d'étoffe luftrée ou d'une belle natte, qui paffoient entre les cuiffes & couvroient les parties voifines. Ils portoient auffi des colliers d'un large gramen enduit d'une peinture rouge, & enfilé avec des baies de morelle : ils avoient les oreilles percées & non pas fendues, & ils étoient piquetés fur les jambes depuis le genou jufqu'au

jusqu'au talon ; en sorte qu'ils paroissoient avoir des bottes. Ils ne coupent pas leur barbe non plus que les Habitans de *Mangeea*, & leurs pieds sont également couverts d'une espece de sandales; leur maintien annonçoit de la franchise, de la gaieté & de la bonne humeur. 1777. Avril.

» M. Gore fut de retour à trois heures après-midi; il me dit qu'il avoit examiné toute la partie occidentale de l'Isle, sans trouver un endroit propre au débarquement d'un canot ou au mouillage des vaisseaux; que la côte est environnée dans son entier d'un rocher escarpé de corail, sur lequel la mer produit un ressac terrible; que les Naturels montroient néanmoins des dispositions très-amicales, & qu'ils avoient paru affligés en voyant que nos détachemens ne pouvoient descendre à terre; il ajouta ensuite que, par l'entremise d'Omaï, il seroit facile de les déterminer à nous apporter, en-deçà du ressac, les choses dont nous avions le plus besoin, & en particulier, des tiges de bananier, qui seroient bonnes pour le bétail. Le vent étoit foible ou nul, & la perte d'un jour ou deux ne devant pas avoir des suites fâcheuses, je résolus d'essayer l'expédient que me conseilloit M. Gore, & j'ordonnai qu'on en fît les préparatifs pour le lendemain.

» Le 3, à la pointe du jour, nous apperçûmes 3.

1777. Avril.

des pirogues qui venoient aux vaisseaux; l'une d'elles arriva à bord de la *Résolution*. Les Insulaires qui la montoient, m'apporterent un cochon, des bananes & des noix de coco; ils me demanderent un chien en échange, & ils refuserent tout ce que je leur offris d'ailleurs. L'un de nos Messieurs avoit un chien & une chienne qui nous incommodoient beaucoup; en les donnant, il auroit propagé sur cette terre la race d'un animal si utile; mais ses vues n'étoient pas aussi nobles, & il ne se rendit point à ma proposition. Omaï fut plus généreux, il céda un chien favori qu'il avoit amené de Londres. Les Naturels reprirent le chemin de l'Isle, très-satisfaits de leur acquisition.

» Sur les dix heures, M. Gore partit avec deux canots de la *Résolution*, & un troisieme de la *Découverte*, afin d'essayer l'expédition qu'il avoit proposée. Je pouvois compter sur sa diligence & son adresse, & je lui permis de faire ce qu'il croiroit le plus convenable. Deux des Naturels qui étoient venus à bord, l'accompagnerent, & Omaï devoit lui servir d'interprete. Les vaisseaux se trouvoient à une lieue de l'Isle lorsque les canots partirent; & comme il y avoit peu de vent, nous ne pûmes arriver qu'à midi près du récif. Nous vîmes nos trois canots sur leurs grappins, à quelques pieds du ressac, & vis-à-vis,

la côte remplie d'un nombre prodigieux d'Insulaires ; nous en conclûmes que M. Gore étoit descendu : on imagine bien que je désirai avec impatience de savoir les suites de cette démarche. Afin d'observer les mouvemens de nos amis qui avoient débarqué, & d'être prêt à leur donner les secours analogues à notre position respective, dont ils auroient besoin, je m'approchai de la côte, autant que le permirent les écueils ; je sentis néanmoins que le récif mettoit entre nous une barriere insurmontable, & qu'il ne dépendoit pas plus de nous de les protéger, que s'ils eussent été éloignés de la moitié de la circonférence du Globe : mais il étoit probable que les Naturels ne connoissoient point cette impossibilité. Sur ces entrefaites, quelques-uns d'eux arriverent aux vaisseaux, & ils échangerent un petit nombre de noix de coco ; ils accepterent tout ce que nous leur offrîmes, & ils ne parurent donner la préférence à aucun article en particulier.

1777. Avril.

» Ces visites des Insulaires diminuerent mes inquiétudes sur M. Gore & sa petite troupe ; je ne pus en savoir des nouvelles ; mais, dès que quelques-uns des Naturels avoient la hardiesse de venir à bord, je supposai que leurs compatriotes n'avoient point abusé de la confiance de mon Détachement. Enfin, un peu avant le coucher du soleil, j'eus la satisfaction de voir mes

1777. Avril.

canots reprendre le large. Lorsqu'ils arriverent à bord, j'appris que M. Gore, Omaï, M. Anderson & M. Burney débarquerent seuls. M. Gore me rendit un compte très-exact des événemens de cette journée; mais le récit de M. Anderson étant plus détaillé & contenant des remarques sur l'Isle & ses Habitans, je vais l'insérer ici.

☞ » Nous conduisîmes les canots vers une petite greve sablonneuse; les Naturels étoient assemblés en foule sur cette greve, ainsi que sur les rochers voisins, & nous jetâmes les grappins à cent verges du récif, qui gît à-peu-près à la même distance de la côte. Plusieurs des Insulaires nous apporterent des noix de coco à la nage: Omaï & ceux de leurs compatriotes qui nous accompagnoient, les instruisirent que nous voulions débarquer; mais le chien qu'on leur avoit donné au vaisseau, & qu'on venoit de descendre à terre, absorba quelque temps leur attention, & ils se précipitoient autour de cet animal. Bientôt après, deux pirogues vinrent nous chercher, & afin de leur inspirer plus de confiance, nous résolûmes d'aller sans armes, au risque d'être bien ou mal traités.

» Je partis sur une des pirogues avec M. Burney, premier Lieutenant de la *Découverte*, un peu avant M. Gore & Omaï; nos conducteurs épierent d'une maniere adroite, les mouvemens

du reſſac, & ils nous débarquerent ſains & ſaufs ſur le récif. Ils nous prirent enſuite ſous les bras, afin de nous ſoutenir au milieu des roches pointues & eſcarpées que nous devions paſſer pour arriver à la greve, où nous fûmes reçus par pluſieurs autres Naturels, qui tenoient à la main des rameaux verts d'une eſpece de *mimoſa*, & qui nous saluerent en appliquant leurs nez contre les nôtres.

1776. Avril.

» Nos guides nous firent ſigne de marcher en avant; nous étions environnés d'une foule de Naturels qui s'empreſſoient de nous regarder, & qui nous auroient fermé le paſſage, ſi des hommes, qui ſembloient revêtus de quelque autorité, n'avoient frappé indiſtinctement ſur les ſpectateurs pour les écarter. On nous conduiſit à une avenue de palmiers; nous arrivâmes bientôt auprès d'une troupe de guerriers, rangés ſur deux lignes & armés de maſſues qu'ils tenoient ſur leurs épaules à-peu-près comme nos ſoldats portent leur fuſil. Nous marchâmes au milieu de ces guerriers, & nous trouvâmes un Chef qui étoit aſſis par terre, les jambes croiſées, & qui ſe donnoit de l'air avec un éventail en forme de triangle, tiré d'une feuille de cocotier & garni d'un manche de bois noir poli. Il avoit à ſes oreilles de groſſes touffes de plumes rouges qui pointoient en avant; mais c'étoit là toute ſa

1777. Avril.

parure, & nous n'apperçûmes pas d'autre marque de diſtinction. Cependant on lui obéiſſoit avec beaucoup d'ardeur ; ſoit qu'il fût d'un caractere grave, ſoit qu'il eût composé ſon viſage pour la cérémonie, ſa phyſionomie paroiſſoit ſérieuſe ſans être ſévere. Quelques hommes qui ſembloient jouer un rôle important, nous dirent que nous devions le ſaluer.

» Nous continuâmes à marcher au milieu des hommes armés de maſſues, & nous arrivâmes auprès d'un ſecond Chef aſſis, qui avoit des plumes rouges à ſes oreilles, & qui ſe donnoit de l'air avec un éventail, comme le premier : il ne paroiſſoit pas avoir plus de trente ans ; mais nous fûmes frappés de ſa groſſeur & de ſon embonpoint. On nous conduiſit de la même maniere à un troiſieme Chef qui ſembloit plus vieux que les deux autres, & qui étoit fort gros, ſans avoir autant d'embonpoint que le ſecond. Nous le trouvâmes encore aſſis & paré de plumes rouges : nous le ſaluâmes, ainſi que nous avions ſalué les deux premiers, & il nous pria de nous aſſeoir. Nous fûmes charmés de cette invitation, car nous étions très-fatigués de notre courſe & de la chaleur exceſſive que nous cauſoit la foule dont nous étions environnés.

» Peu de minutes après, la foule eut ordre de faire place, & nous vîmes à la diſtance de

trente verges, vingt jeunes femmes ornées de plumes rouges, ainſi que les Chefs; elles danſoient ſur un air d'un mouvement grave & ſérieux, qu'elles chantoient en chœur: nous nous levâmes, & nous nous approchâmes d'elles. Il ſemble que notre figure & nos vêtemens auroient dû les frapper; mais elles continuerent leur danſe ſans faire la moindre attention à nous. Elles paroiſſoient dirigées par un homme qui ſervoit de ſouffleur, & qui leur indiquoit les diverſes attitudes qu'elles prirent: elles ne changeoient point de place, elles remuoient ſeulement les pieds, & ſur-tout les doigts qu'elles agitoient avec une extrême légéreté; elles tenoient leurs mains près du viſage, & elles les frappoient de temps-en-temps l'une contre l'autre. Il régnoit un tel accord entre leurs mouvemens & la muſique, que nous les jugeâmes très-familiariſées avec cet exercice; il eſt vraiſemblable qu'on les avoit choiſies, car nous en apperçûmes peu d'auſſi belles dans la foule qui nous entouroit. En général, leur ſtature étoit plus forte que mince; leurs cheveux flottoient en boucles ſur le cou, & elles avoient un teint olivâtre: leurs traits, qui ſe reſſembloient, nous parurent un peu trop gros, mais leurs yeux étoient très-noirs. Leur phyſionomie exprimoit la douceur & la modeſtie qui ſont particulieres au ſexe en chaque

1777.
Avril.

1777. Avril. partie du monde, mais qui nous frapperent peut-être davantage fur cette Ifle, où la nature étale fes ouvrages dans toute leur fimplicité & leur perfection, où les coutumes n'alterent point la droiture des fentimens, & où l'art ne farde point les manieres. Nous remarquâmes que leur taille, & chacune des parties de leur corps, avoient de l'élégance ; comme elles n'étoient couvertes que d'une piece d'étoffe luftrée, attachée autour de la ceinture, & allant à peine jufqu'aux genoux, nous eûmes occafion d'en examiner plufieurs de la façon la plus complete. Elles danfoient encore, lorfque nous entendîmes un bruit pareil à celui d'une troupe de chevaux qui galoppent; en regardant du côté d'où venoit le bruit, nos yeux rencontrerent les guerriers armés de maffues qui fe pourfuivoient les uns les autres : nous jugeâmes qu'ils vouloient nous donner le fpectacle d'un combat fimulé.

» Croyant que la cérémonie de notre préfentation aux Chefs étoit achevée, nous fongeâmes à chercher M. Gore & Omaï ; la foule nous preffoit, & nous ne pûmes marcher qu'avec peine ; mais enfin nous les découvrîmes. Ils arriverent auffi fatigués que nous, de la multitude dont ils étoient environnés, & ils furent préfentés de la même maniere aux trois Chefs, qui s'appeloient Otteroo, Taroa & Fatoweera. Chacun de

ces Chefs comptoit sur un présent, & M. Gore leur donna les choses qu'il avoit apportées du vaisseau dans cette intention. Omaï, qui nous servit d'interprete, apprit aux Chefs pourquoi nous étions descendus à terre; mais on lui répondit que nous devions attendre jusqu'au lendemain, & qu'alors on nous fourniroit des provisions.

1777. Avril.

» Ils parurent vouloir nous séparer, & chacun de nous fut entouré d'un cercle particulier qui nous examinoit. Je fus pour mon compte, éloigné de mes camarades durant plus d'une heure. Je dis au Chef, près duquel j'étois assis, que je désirois parler à Omaï; mais il s'y opposa d'une maniere péremptoire. Je m'apperçus en même-temps que les Naturels commençoient à vider mes poches; le Chef à qui je portai mes plaintes, justifia les voleurs. D'après ces circonstances, je craignis qu'ils n'eussent formé le projet de nous arrêter; ils n'annonçoient pas, il est vrai, assez de férocité pour me donner de l'inquiétude sur nos jours; mais il étoit douloureux de voir que leur curiosité pourroit bien nous détenir prisonniers. Je demandai quelque chose à manger, & ils m'apporterent tout de suite des noix de coco, du fruit à pain, & une espece de pudding acide, qu'une femme me présenta. Ayant témoigné que la chaleur occasionnée par la foule, me causoit beaucoup de mal-aise, le Chef lui-même voulut bien me

1777. Avril.

donner de l'air avec un éventail, & il me fit préfent d'une piece d'étoffe qui lui couvroit les reins.

» M. Burney vint à l'endroit où je me trouvois, & je lui fis part de mes foupçons. Pour reconnoître s'ils étoient bien fondés, nous entreprîmes de gagner la greve ; mais nous fûmes arrêtés à mi-chemin par des hommes qui nous dirent qu'il falloit retourner au lieu d'où nous étions partis : en arrivant, nous rencontrâmes Omaï qui avoit les mêmes inquiétudes ; il croyoit même avoir une raifon de plus de s'effrayer ; il avoit vu les Infulaires creufer en terre un four qu'ils chauffoient alors, & il ne pouvoit affigner d'autre but à ces préparatifs, que celui de nous rôtir & de nous manger, felon l'ufage des Habitans de la *Nouvelle - Zélande.* Il alla même jufqu'à leur demander fi c'étoit-là leur projet ? Les Naturels, très-furpris de cette queftion, demanderent à leur tour, fi nous fuivions une pareille coutume ? Nous fûmes un peu fâchés, M. Burney & moi, du propos indifcret d'Omaï ; car jufqu'ici leur conduite envers nous n'autorifoit pas un pareil foupçon.

» Nous fûmes aux arrêts la plus grande partie du jour; nous nous trouvâmes quelquefois enfemble, ordinairement féparés, & toujours au milieu d'une foule nombreufe, qui ne fe contenta pas de nous

regarder; les Insulaires nous firent déshabiller souvent, pour examiner de plus près notre peau, & lorsqu'ils la voyoient à leur aise, nous entendions un murmure général d'approbation. Ils eurent soin en même-temps de vider nos poches; l'un d'eux prit une petite baïonnette que M. Gore portoit à son côté. On parla de ce vol au Chef, qui fit semblant d'envoyer un émissaire après le voleur; mais, selon toute apparence, il autorisa le larcin, car bientôt après on vola à Omaï la dague qu'il avoit à sa ceinture.

1777. Avril.

» J'ignore s'ils s'apperçurent de la peine que nous causoit notre détention, ou s'ils chercherent à nous donner des marques d'amitié, afin de nous ôter l'envie de nous en aller; mais ils apporterent alors des rameaux verts, ils les planterent en terre, & ils nous dirent de nous asseoir & de les prendre dans nos mains : nous leur parlâmes encore des provisions dont nos vaisseaux avoient besoin, & ils nous firent entendre que nous devions demeurer encore quelque temps dans l'Isle & manger avec eux: un cochon que nous vîmes près du four, qu'ils avoient préparé, dissipa la frayeur d'Omaï; il ne crut plus que les Habitans de l'Isle vouloient nous rôtir, il jugea comme nous, qu'ils avoient creusé le four, afin d'apprêter notre repas. Le Chef promit, sur ces entrefaites, d'envoyer chercher

1777. Avril.

du fourrage pour notre bétail : mais ses émissaires ne revinrent qu'assez tard dans l'après-dînée, & ils ne rapporterent qu'une petite quantité de tiges de bananier qu'on conduisit à nos canots.

» Nous essayâmes une seconde fois, M. Burney & moi, de regagner la greve; & en y arrivant, nous fûmes arrêtés par des Naturels qui sembloient y avoir été postés pour nous retenir. Lorsque je voulus me mettre dans l'eau, afin de passer sur le récif, l'un d'eux me prit par mes habits & me tira en arriere. Je ramassai de petits morceaux de corail qu'ils m'enjoignirent de rejeter à terre; & sur mon refus, ils eurent la hardiesse de me les ôter de force. J'avois aussi cueilli des plantes, & ils ne me permirent pas non plus de les garder. Ils enleverent à M. Burney un éventail qu'il avoit reçu en présent au moment où il descendit sur la côte. Omaï m'avertit que j'avois mal fait de prendre du corail & de cueillir des plantes; que dans les Isles de la Mer du Sud, les étrangers ne peuvent se permettre ces libertés, qu'après avoir reçu des fêtes pendant deux ou trois jours.

» Voyant que le seul moyen d'obtenir un meilleur traitement, étoit de nous soumettre à leur volonté, nous retournâmes à l'endroit dont nous étions partis pour gagner la greve; ils promirent alors de nous donner une pirogue

pour nous conduire à nos canots, lorſque nous aurions mangé les alimens qu'on nous préparoit. 1777. Avril.

» Le ſecond des Chefs, à qui nous avions été préſentés le matin, s'aſſit ſur une large eſcabelle, peu élevée, d'un bois dur & noirâtre, aſſez bien poli : il ordonna à la multitude de former un grand cercle, & il nous fit aſſeoir auprès de lui. On apporta d'abord une quantité conſidérable de noix de coco, & enſuite un long panier vert, qui renfermoit aſſez de bananes cuites, pour le dîner de douze perſonnes. On plaça devant chacun de nous un morceau du cochon cuit au four, dont j'ai parlé, & on nous dit de manger. La fatigue de la journée nous avoit ôté l'appétit; nous goûtâmes cependant leurs mets, afin de ne pas les contrarier ; mais ce fut ſans plaiſir pour nous.

» La nuit approchoit, & nous les avertîmes que nous devions retourner à bord de nos vaiſſeaux. Ils y conſentirent ; ils voulurent que nous emportaſſions ſur nos canots, le reſte des vivres qui avoient été apprêtés, & ils l'envoyerent à la greve. Avant notre départ, on régala Omaï d'une boiſſon, à laquelle il avoit été accoutumé dans ſa patrie. Nous obſervâmes qu'on fait ici cette liqueur, comme ſur les autres Iſles de la Mer du Sud; c'eſt-à-dire, qu'on mâche la racine d'une ſorte de poivre, & qu'on la rejette enſuite

1777. Avril. dans un vafe. Une pirogue nous attendoit fur la greve, poûr nous conduire à nos canots. Les Infulaires exécuterent ce tranfport avec la même adreffe & les mêmes foins qu'à notre defcente. Ils nous donnerent de nouvelles preuves de leur penchant au vol : car un perfonnage de quelque importance, qui nous accompagnoit, profita du moment où on lançoit l'embarcation dans le reffac, pour voler un fac, que j'avois eu bien de la peine à garder tout le jour : il renfermoit un piftolet de poche, que je craignois extrêmement de perdre. J'apperçus le voleur, je pouffai des cris, & je témoignai autant de déplaifir que je le pus. Le voleur crut devoir rapporter le fac à la nage; mais il foutint qu'il ne l'avoit pas dérobé, quoique je l'euffe furpris en flagrant-délit. Ils nous mirent à bord de nos canots, où ils dépoferent des noix de coco, des bananes, & d'autres provifions; & nous prîmes la route des vaiffeaux, bien contens d'être fortis de leurs mains.

» Nous regrettâmes que l'efpece de captivité, où l'on venoit de nous détenir, nous eût laiffé fi peu de moyens de faire des obfervations fur le pays. Durant toute la journée, nous nous trouvâmes rarement à cent verges de l'endroit, où l'on nous avoit préfentés aux Chefs, après notre débarquement; & nous ne pûmes examiner que les objets qui nous environnoient. La premiere

chose qui nous frappa, fut la multitude des Naturels; leur nombre étoit au moins de deux mille : ceux qui nous reçurent sur le rivage, formoient une petite troupe, en comparaison de celles que nous apperçûmes parmi les arbres, en pénétrant dans l'intérieur de l'Isle. 1777. Avril.

» Nous remarquâmes aussi que la plupart de ceux que nous avions vus à bord des vaisseaux, étoient d'une classe inférieure; car un grand nombre de ceux que nous apperçûmes à terre, avoient l'air plus noble, & un teint plus blanc. Leur chevelure longue, noire & touffue, étoit ordinairement nouée sur le sommet de la tête. La plupart des jeunes gens pouvoient servir de modeles aux Artistes, du côté de la taille; leur visage avoit autant de délicatesse que celui des femmes; & ils paroissoient d'un caractere aussi doux. D'autres, plus avancés en âge, avoient de l'embonpoint; la peau de tous indistinctement, nous sembla très-fine. Une piece d'étoffe, ou une natte qui étoit placée autour des reins, & qui couvroit les parties que cache la pudeur, composoient en général leur vêtement; mais quelques-uns portoient de jolies nattes entremêlées de noir & de blanc, qui formoient une sorte de jaquette sans manches; & d'autres avoient des chapeaux de forme conique, de bourre de coco, adroitement tissue avec de

1777. Avril.

petits grains de coquillage. Leurs oreilles étoient percées, & ornées de morceaux de la partie membraneuſe d'une plante, ou d'une fleur odoriférante, qui me parut être une eſpece de *gardenia*. Nous diſtinguâmes des hommes de la claſſe ſupérieure, qui avoient, ainſi que les Chefs, deux petites balles, tirées d'un os d'animal, ſuſpendues à leur cou, par une multitude de cordelettes.. Les Chefs dépoſerent leurs plumes rouges, après que la cérémonie de notre préſentation fut achevée : ces plumes ſont ſurement à leurs yeux une marque particuliere de diſtinction; car nous n'en vîmes qu'aux Chefs, & aux jeunes femmes qui danſerent.

» Quelques-uns des hommes étoient *tatoués* ou piquetés ſur les côtés & ſur le dos, d'une maniere peu commune, & les jambes de pluſieurs femmes nous offrirent la même parure. Mais cette eſpece d'ornement nous parut réſervé aux Inſulaires d'un rang ſupérieur; & les hommes, ainſi piquetés, avoient d'ailleurs de la groſſeur & de l'embonpoint, à moins qu'ils ne fuſſent très-jeunes. Les femmes d'un âge avancé portoient leurs cheveux courts; pluſieurs d'entre elles étoient couvertes de cicatrices, qui formoient des lignes obliques ſur tout le devant du corps; quelques-unes de ces bleſſures préſentoient des figures rhomboïdales, & elles étoient ſi récentes

récentes, qu'on y voyoit encore le fang coagulé.

» La femme de l'un des Chefs, vint fe montrer avec fon enfant enveloppé dans un morceau d'étoffe rouge, dont nous avions fait préfent à fon mari : elle fembloit avoir beaucoup de tendreffe pour fon nourriffon ; &, pour lui donner à teter, elle prenoit la même attitude que les Angloifes. Un autre Chef amena fa fille qui étoit jeune & belle, & qui avoit toute la timidité naturelle à fon fexe. Elle nous regarda avec intérêt ; nous jugeâmes que le défir de nous examiner, étoit plus fort que fa modeftie, & qu'elle étoit bien furprife de rencontrer des hommes qui reffembloient fi peu à ceux de fon pays. D'autres femmes fe préfenterent d'une maniere plus affurée ; il nous parut qu'elles manquoient de réferve, mais elles ne pafferent pas les bornes de la bienféance. Si l'on en excepte quelques individus, dont le vifage, & d'autres parties du corps préfentoient de larges ulceres, fuite des bleffures qu'ils s'étoient faites, ou qu'ils avoient reçues, les deux fexes ne nous offrirent aucune difformité. Le nombre des vieux hommes & des vieilles femmes n'étoit pas proportionné à la foule qui nous environnoit. Il eft aifé d'expliquer cette difproportion, en fuppofant que les Naturels d'un âge avancé, n'eurent ni le défir, ni la force de traverfer une grande partie

1777. Avril.

de l'Isle, pour venir auprès de nous. Il y avoit
1777. Avril. beaucoup d'enfans ; & lorsque nous étions cachés par la multitude qui nous entouroit, ils montoient sur des arbres, ainsi que les hommes, afin de nous mieux voir.

» Le tiers à-peu-près des hommes avoient des massues & des piques ; ceux-là venoient vraisemblablement des parties éloignées de l'Isle ; car la plupart portoient de petits paniers, des nattes, & d'autres choses suspendues à l'extrémité de leurs armes. En général, les massues étoient de six pieds de longueur, d'un bois dur & noir, bien poli dans toutes les parties, en forme de lance à l'une des extrémités, mais beaucoup plus larges ; & la tête se trouvoit découpée proprement en languettes. Nous en vîmes de plus étroites, de plus courtes & de plus unies ; & nous en apperçûmes de si petites, qu'on pouvoit les manier d'une seule main. Les piques étoient du même bois, ainsi que la pointe ; elles avoient ordinairement plus de douze pieds de long, mais le peu de longueur de quelques-unes nous fit juger que les Naturels lancent celles-ci comme des dards.

» Le lieu où nous passâmes la journée, étoit couvert de différens arbres, à l'ombre desquels ils retirent leurs pirogues, pour les garantir du soleil. Nous y en trouvâmes huit ou dix de

doubles : deux embarcations réunies par une forte de radeau, forment ici, comme dans toutes les Isles de la Mer du Sud, ce que nous appelons des doubles pirogues. Elles avoient environ vingt pieds de long, quatre de profondeur; leurs côtés étoient arrondis par un bordage posé sur les premieres planches, & fortement attaché avec des baguettes d'osier. Nous en vîmes deux qui étoient enduites de noir par-tout, & qui offroient des carrés, des triangles, &c. sans nombre. Je n'avois pas encore rencontré de dessins aussi agréables sur les terres de l'Océan Pacifique : ils annonçoient plus d'adresse que les *piquetures* de leur peau. Les pagaies avoient quatre pieds de long; elles étoient à-peu-près elliptiques, mais plus larges à l'une des extrémités, que dans le milieu. Il y avoit près de là une hutte ou angar, de trente pieds de long, & de neuf ou dix de hauteur, où, peut-être, ils construisent leurs embarcations; nous n'en trouvâmes cependant aucune sur le chantier.

1777. Avril.

» Parmi les arbres qui nous environnoient, nous distinguâmes sur-tout le cocotier, l'*hybiscus*, & l'*euphorbia*. Nous rencontrâmes près de la mer un grand nombre de ces arbres que nous avions vus à *Mangeea Nooe Nainqiwa*, & ils sembloient border de la même maniere les côtes de cette Isle. Ils sont grands & minces, & ils

approchent beaucoup du cyprès ; mais ils ont
1777. Avril. des touffes de feuilles longues, arrondies & articulées. Les Naturels les appellent *Etoa.* Le sol produit quelques gramens, une espece de *convolvulus*, & beaucoup de moutarde. L'Isle produit sans doute d'autres arbres fruitiers, & d'autres plantes utiles, que nous n'avons pas eu occasion de voir : car, indépendamment de plusieurs especes de bananes, les Naturels nous apporterent, à diverses reprises, des racines qu'ils nomment *Taro*, du fruit à pain, & un panier de noix grillées, qui avoient une saveur approchante de celle de la châtaigne, mais qui étoient plus grossieres.

» Je ne puis dire quelle est la nature du sol dans l'intérieur du pays ; mais, près de la mer, ce n'est qu'un rocher de corail, de dix ou douze pieds de hauteur, escarpé & raboteux, si j'en excepte de petites greves sablonneuses, qui remplissent les crevasses. Ce corail, qui est exposé à l'air depuis un grand nombre de siecles, est devenu noir à la surface ; &, comme il est irrégulier, il ressemble beaucoup à de grosses masses d'une substance brûlée : il n'a pas subi d'autre altération. La largeur du récif, qui borde toute la côte, varie ; mais par-tout il se termine brusquement, & il oppose à la mer, une muraille haute & escarpée. Son sommet est brun, ou de

couleur de brique; & il eſt à-peu-près au niveau des flots : quoique la matiere dont il eſt compoſé ſoit un peu poreuſe, il ſuffit pour rompre la force du reſſac, dont l'action eſt continuelle «. 1777. Avril.

» Le débarquement de nos Meſſieurs, ajoute M. Cook, a enrichi mon Journal des obſervations qu'on vient de lire; mais le principal objet, que j'avois en vue, ne ſe trouva point rempli; car ce qu'ils rapporterent de cette Iſle, ne mérite pas d'être cité. Toutefois les Naturels jouirent d'un ſpectacle nouveau pour eux, & dont vraiſemblablement ils ne jouiront plus. Il paroît que la curioſité ſeule les détermina à exercer une ſorte de violence contre M. Gore, M. Burney, M. Anderſon & Omaï, & à employer tant d'artifices, pour les retenir quelques heures de plus avec eux.

» Indépendamment des ſervices qu'Omaï rendit à M. Gore en qualité d'interprete, il nous en rendit peut-être beaucoup d'autres. Les Naturels lui firent un grand nombre de queſtions ſur nous, ſur nos vaiſſeaux, ſur notre pays, & ſur l'eſpece d'armes que nous employions; &, d'après ce qu'il me raconta, il eut l'adreſſe de mettre du merveilleux dans ſes réponſes. Il leur dit, par exemple, qu'il y avoit dans notre patrie des vaiſſeaux auſſi grands que leur Iſle; que ces bâtimens portent des inſtrumens de guerre, (il vouloit

1777. Avril.

parler de nos canons) ſi gros que pluſieurs perſonnes peuvent s'y aſſeoir, & dont un ſeul ſuffit, pour réduire en poudre une Iſle entiere. D'après cette deſcription impoſante, ils voulurent ſavoir quelle ſorte de canons nous avions à bord: Omaï leur répondit, qu'ils étoient petits en comparaiſon de ceux dont il venoit de les entretenir; que néanmoins il ne tenoit qu'à nous, de la diſtance où ſe trouvoient les vaiſſeaux, de détruire l'Iſle, & de tuer chacun de ſes habitans. Ils l'interrogerent enſuite ſur les moyens qui produiſoient des effets auſſi terribles, & il eſſaya de les leur expliquer. Il avoit par bonheur quelques cartouches dans ſa poche; il ſoumit, à l'inſpection des Inſulaires, les balles & la poudre, & afin de leur donner une preuve plus frappante, il imagina de les rendre témoins d'une exploſion. On a déjà remarqué qu'un des Chefs avoit ordonné à la multitude de ſe former en cercle. Ce cercle fournit à Omaï un lieu propre à ſon expérience. Il diſpoſa ſur le terrain & au centre du cercle, la quantité peu conſidérable de poudre qu'il tira de ſes cartouches; & il y mit le feu avec un tiſon enflammé, qu'il alla prendre dans le four où l'on apprêtoit à dîner. La rapidité du feu, le bruit éclatant, la flamme & la fumée, remplirent d'étonnement tous les ſpectateurs; ils ne douterent plus de la force irréſiſtible de nos armes, & ils ajouterent

une foi entiere à tout ce qu'Omaï leur avoit raconté. 1777. Avril.

» On crut à bord des vaisseaux, que sans l'effroi inspiré par cette expérience, les Naturels auroient tenu nos Messieurs aux arrêts toute la nuit. Omaï les assura que s'il ne retournoit pas le soir à bord avec ses camarades, je tirerois mes canons sur l'Isle. Nous étions plus près de la terre au coucher du soleil, que nous ne l'avions été pendant la journée ; & comme les Naturels observerent beaucoup notre position, ils penserent vraisemblablement que je méditois cette attaque formidable, & ils laisserent partir leurs hôtes. Ils comptoient les revoir à terre le lendemain ; mais j'étois trop frappé du danger que nous avions couru, pour y envoyer du monde une seconde fois «.

C'est avec cette simplicité que M. Cook parle toujours de ses opérations. Le débarquement dont on vient de parler fut très-dangereux, & le Lecteur pourra juger, par ce seul trait, de l'intrépidité qui est nécessaire aux Navigateurs. Il va citer un autre fait très-important, mais dont il ne releve pas non plus l'importance. En l'examinant bien, il servira à éclaircir une question fort obscure. On pourra juger de quelle maniere se sont peuplées les Isles de la Mer du Sud; & il est à propos de faire ici quelques remarques.

M iv

1777. Avril.

Les idiomes de cette multitude d'Isles qui couvrent l'Océan Pacifique, annoncent une origine commune : les vocabulaires très-étendus qu'en ont rapportés les Anglois ne laissent aucun doute sur cette assertion ; il paroît démontré d'ailleurs que ces idiomes viennent de la langue Malaise, qui s'est plus ou moins altérée. Mais comment la Presqu'Isle de *Malacca* a-t-elle pu peupler les Isles de la Mer du Sud, situées entre les tropiques ? La nature & la constance des vents alisés, présentent sur cela de grandes difficultés, & de bons esprits sont tentés de croire que toutes ces Isles éparses sur la vaste étendue de l'Océan Pacifique, sur-tout celles qui se trouvent entre les tropiques, sont les débris d'un continent que la révolution des âges a submergé, & que la population de la Presqu'Isle de *Malacca*, & celles d'une partie de l'*Asie*, viennent peut-être de ce continent. La discussion d'une pareille conjecture seroit déplacée ici ; il suffira de dire qu'en lisant avec attention les Voyages de Cook, on verra qu'il y a dans l'Océan Pacifique deux sortes d'Isles ; les unes volcaniques, qui peuvent avoir été produites par une éruption souterraine ; & d'autres récentes, qui sont formées par les pluies, & dont l'accroissement est très-sensible ; & qu'enfin un accident pareil à celui qu'on va rapporter, dérange toutes les combinaisons.

» Cette journée, dit M. Cook, donna beaucoup d'occupation à Omaï : quoique l'Isle n'eût pas vu d'autres Européens que nous, on y trouvoit pourtant des étrangers ; & nous aurions ignoré ce fait curieux, si Omaï n'eût point accompagné M. Gore. 1777. Avril.

» Il eut à peine débarqué sur la greve, qu'il apperçut dans la foule trois de ses compatriotes : les Isles *de la Société* étant éloignées d'environ deux cents lieues, il faut parcourir une vaste mer inconnue pour arriver ici : & ces peuplades n'ayant que de misérables pirogues propres à des traversées, où l'on ne perd pas la terre de vue ; une telle rencontre sur une Isle que nous abordâmes par hasard, peut être regardée comme un de ces événemens imprévus, qu'imaginent les Auteurs des Romans, afin de surprendre leur lecteur. Sa singularité mérite que j'en parle en détail.

» Il est aisé de concevoir avec quel étonnement & quel plaisir, Omaï & ses compatriotes causerent ensemble. L'histoire de ces derniers est très-intéressante. Ils s'étoient embarqués sur une pirogue à *O-Taïti*, au nombre de vingt, hommes & femmes, afin de se rendre à *Ulietea*, une des Isles voisines. Un vent contraire, qui souffloit avec impétuosité, les empêcha d'arriver à leur destination, ou de regagner le port d'où ils

1777. Avril.

étoient partis. Leur paſſage devant être court, ils n'avoient guere embarqué de proviſions, & ils manquerent bientôt de vivres. On ne peut imaginer tout ce qu'ils ſouffrirent, tandis qu'ils furent chaſſés ſur l'Océan, au gré de la tempête. Ils paſſerent un grand nombre de jours, ſans avoir rien à manger ou à boire. La famine & la fatigue détruiſirent peu-à-peu ce petit équipage. Il ne reſtoit que quatre hommes, lorſque la pirogue chavira : la perte de ces quatre malheureux ſembloit inévitable : ils eurent cependant l'adreſſe & la force de ſaiſir les bordages de l'embarcation, & de s'y tenir ſuſpendus pendant quelques jours. Ils furent enfin jetés aux environs de cette Iſle ; les Naturels du pays détacherent tout de ſuite des canots, qui les ſauverent & les conduiſirent à terre. L'un des quatre étoit mort, mais les autres vivoient encore ; & ils raconterent à Omaï, les détails miraculeux qu'on vient de lire. Ils vanterent beaucoup le traitement amical qu'ils avoient reçu des Inſulaires ; & ils étoient ſi contens de leur ſort, qu'ils refuſerent l'offre de nos Meſſieurs, qui, à la ſollicitation d'Omaï, leur propoſerent de les ramener dans leur patrie. La conformité des mœurs & du langage, les avoit plus que naturaliſés ſur cette terre ; & les liaiſons qu'ils y avoient formées, & qu'ils auroient eu bien de la peine à rompre, après une ſi longue

habitude, expliquent aſſez pourquoi ils ne voulurent pas revenir au lieu de leur naiſſance. Ils ſe trouvoient ici depuis plus de douze ans, car M. Anderſon me dit qu'ils ne ſavoient rien de la relâche du Capitaine Wallis, à *O-Taïti*, en 1765, & qu'ils ignoroient d'autres événemens auſſi mémorables, tels que la conquête d'*Ulietea*, par les Habitans de *Bolabola*, antérieure à l'arrivée des Européens. M. Anderſon m'apprit auſſi qu'ils s'appeloient Orououte, Otirreroa, & Tavee: le premier étoit né à *Matavai*, dans l'Iſle d'*O-Taïti*, le ſecond à *Ulietea*, & le troiſieme à *Huaheine*. 1777. Avril.

» Le débarquement de nos Meſſieurs ſur cette Iſle, ne remplit pas mon objet, ainſi que je le diſois tout-à-l'heure; mais on doit le regarder d'ailleurs comme heureux. Il nous a procuré la connoiſſance d'un fait très-curieux & très-inſtructif. En effet, l'hiſtoire qu'on vient de lire, explique mieux, que toutes les conjectures des Savans, comment les hommes ſe ſont répandus ſur les contrées de la terre les plus éloignées, & en particulier ſur les Iſles de la Mer du Sud (*a*).

(*a*) Il eſt vraiſemblable que de pareils accidens ſont communs dans la Mer du Sud. En 1696, deux pirogues qui avoient à bord trente hommes ou femmes & qui partirent d'*Amorſo*, furent jetées, par les vents contraires & les orages, ſur l'Iſle de *Samal*, l'une des *Philippines*, éloignée de trois cents lieues. Après avoir été

1777. Avril.

» Les Naturels du pays donnent à cette Isle le nom de *Wateeoo* : elle gît par 20^{d} 1′ de latitude Sud, & 201^{d} 45′ de longitude orientale : elle a environ six lieues de circonférence : elle est d'un très-bel aspect ; on y voit des collines ou des plaines, & elle est couverte d'une verdure de plusieurs nuances. Nos Messieurs trouverent le sol léger & sablonneux, aux endroits où ils passerent la journée ; mais il est peut-être d'une autre qualité dans l'intérieur du pays ; car, à l'aide de nos lunettes, nous apperçûmes, du vaisseau, une teinte rougeâtre sur les terrains qui s'élevent.

---

promenés soixante & dix jours sur la mer, cinq d'entre eux moururent durant cette pénible traversée. Le tom. XV, pag. 196, jusqu'à la page 215, des Lettres *édifiantes & curieuses*, raconte le fait en détail, & donne la description des Isles dont je viens de parler. Le même volume, page 282 & les suivantes, cite une aventure pareille arrivée en 1721 : Deux pirogues, dont l'une contenoit vingt-quatre & l'autre six personnes, hommes, femmes ou enfans, furent chassées d'une Isle appelée *Faroilep*, à l'Isle de *Guam* ou *Guaham*, l'une des *Larrons* ou des *Marianes* ; mais elles n'eurent pas à essuyer autant de fatigue que les deux autres, car elles ne furent que vingt jours en mer. Il n'y a aucune raison de révoquer en doute l'authenticité de ces relations. Tous les Ecrivains modernes ont adopté les détails que contiennent les Lettres des Jésuites sur ces Isles, nommées aujourd'hui *Carolines*, & dont les Espagnols durent la connoissance à l'arrivée des deux dernieres pirogues à *Samal* & *Guam*. Voyez les *Voyages aux Terres Australes*, du Président de Brosses, tome II, page 443 & les suivantes. Voyez aussi l'*Histoire Universelle moderne*.

Les habitations des Insulaires occupent les collines; & nous en remarquâmes deux ou trois, qui étoient longues & spacieuses : on y rencontre des cochons; mais ses productions sont d'ailleurs les mêmes que celles de l'Isle que nous venions de quitter. Les Habitans, auxquels nous montrâmes la position de *Mangeea*, l'appeloient *Owhavarouah;* nom qui differe tellement de *Mangeea Nooe Nainaiwa* que, selon toute apparence, *Owhavarouah* est une troisieme Isle. 1777. Avril.

» D'après les remarques insérées plus haut, il paroît que *Wateeoo* sera peu utile aux vaisseaux qui auront besoin de rafraîchissemens, à moins qu'ils ne soient dans une nécessité absolue. Les Naturels, connoissant aujourd'hui la valeur de quelques-unes de nos marchandises, on les déterminera peut-être à apporter des fruits & des cochons, à un bâtiment qui louvoiera près de la côte, ou à des canots mouillés aux environs du récif, à l'exemple des nôtres. Je ne sais, toutefois, si on y trouvera de l'eau douce; les Naturels en offrirent, il est vrai, dans des cocos à nos Messieurs, mais ils dirent qu'elle venoit de fort loin; & il n'y en a, selon toute apparence, que dans une mare, ou dans un lac, car nous ne découvrîmes aucun ruisseau.

» Omaï interrogea ses trois compatriotes sur les mœurs & les usages des Insulaires; & il pensoit

1777. Avril.

que leur maniere de traiter les étrangers, & leurs habitudes générales, reſſemblent beaucoup à celles d'*O-Taïti* & des Iſles voiſines. Leurs opinions & leurs cérémonies religieuſes, ſont auſſi à-peu-près les mêmes : car nos Meſſieurs, ayant vu un homme qui étoit barbouillé de noir ſur tout le corps, ils en demanderent la raiſon ; & on leur dit, qu'il venoit de rendre ſes derniers devoirs à un ami mort : ils découvrirent de plus, que les femmes ſe font, en pareille occaſion, les bleſſures dont j'ai déjà parlé. Enfin, d'après l'examen de toutes les circonſtances, il eſt ſûr que cette race ſort originairement de la peuplade qui s'eſt répandue d'une maniere ſi merveilleuſe, ſur l'immenſe étendue de la Mer du Sud. Il y a lieu de croire néanmoins que les Naturels ſe glorifient d'une extraction plus illuſtre ; car Omaï nous aſſura qu'ils donnent à leur Iſle, la dénomination honorable de *Wenooa no te Eatooa*, ou de *Terre des Dieux ;* qu'ils ſe croient des eſpeces de Dieux, & qu'ils ſont perſuadés qu'ils poſſedent l'eſprit de l'Eatooa. Il ſembloit faire beaucoup de cas de cette prétention enthouſiaſte & folle : il nous apprit que pluſieurs O-Taïtiens la formoient également, & qu'elle étoit générale parmi les Habitans de *Mataia*, ou de l'Iſle *Oſnabrug*.

» Omaï & nos deux Zélandois, entendoient très-bien la langue de *Wateeoo*. Je ne puis la

comparer aux autres dialectes. M. Anderſon avoit eu ſoin d'en écrire quelques mots ; mais les Naturels, qui le dépouillerent de tout indiſtinctement, lui volerent ſon livre de notes «.

1777. Avril.

M. Cook s'éloigna de l'Iſle de *Wateeoo* le 3 Avril à la pointe du jour, & il fit mettre le cap ſur une terre voiſine, qu'il avoit apperçue trois jours auparavant. Il y arriva le 4 à dix heures du matin.

3.
4.

Remarques ſur l'Iſle de Wenooa-ette *& ſur celle de* Hervey, *& ſur leurs Habitans.*

» JE chargeai M. Gore, dit M. Cook, de prendre deux canots, de débarquer s'il étoit poſſible, & de rapporter du fourrage pour notre bétail. Comme il ne ſembloit pas y avoir d'Habitans, je crus que ſi le débarquement ſe trouvoit praticable, nos eſpérances ne ſeroient plus trompées, & que nous ſerions les maîtres d'y cueillir ce que nous voudrions. Un récif environnoit l'Iſle ainſi qu'à *Wateeoo*, & un reſſac très-fort battoit les rochers ; cependant, dès que nos canots eurent atteint le côté ſous le vent ou la bande Oueſt, M. Gore & ſon Détachement eurent la hardieſſe de pénétrer en-dedans du récif, & ils deſcendirent à terre ſains & ſaufs.

1777. Avril.

Je vis du vaiſſeau que cette premiere opération avoit réuſſi, & je leur envoyai un troiſieme canot, pour ſavoir de quelle maniere nous pouvions les aider : le troiſieme canot ayant voulu revenir avec des productions de l'Iſle, n'arriva qu'à trois heures de l'après-midi. Dès qu'il fut déchargé, je le renvoyai de nouveau; j'expédiai auſſi une quatrieme embarcation, & j'ordonnai à M. Gore d'être à bord avec tous les canots, avant la nuit : mon ordre fut exécuté.

» La deſcente de M. Gore, nous procura environ cent noix de coco pour chacun des vaiſſeaux; & elle fournit d'ailleurs à notre bétail, de l'herbe & une quantité aſſez conſidérable de feuilles & de branches de jeunes palmiers, ou de l'arbre appelé *Wharra* à *O-Taïti*, & *Pandanus des Indes Orientales*, par les Naturaliſtes. Les branches du *wharra* étant molles, ſpongieuſes & remplies de ſuc, furent coupées en petits morceaux & données à notre bétail, qui les mangea ſans répugnance; ainſi, il eſt vrai à la lettre que nous le nourrîmes avec des morceaux de bois.

» Cette Iſle gît par 19^{d} 15′ de latitude Sud, & 201^{d} 37′ de longitude orientale, à environ trois ou quatre lieues de *Wateeoo*, où elle eſt appelée *Otakootaia* : les Inſulaires nous en parlerent quelquefois ſous le nom de *Wenooa-ette*; ce qui ſignifie petite Iſle. M. Anderſon qui deſcendit

defcendit à terre avec M. Gore, & qui en fit à-peu-près le tour, conjecture qu'elle n'a pas plus de trois milles de circonférence. Il m'a donné en outre les détails fuivans : La greve en dedans du récif, eft compofée d'un fable de corail blanc ; derriere la greve, le terrain ne s'éleve pas de plus de fix ou fept pieds, & il eft couvert d'un fol léger & rougeâtre ; mais il eft entiérement dénué d'eau.

1777. Avril.

» On y trouve plufieurs groupes de cocotiers, & un grand nombre de *wharra*. On y rencontre auffi le *calophyllum*, la *furiana*, la *guettarda*, une efpece de *tournefortia*, les *tabernæ montanæ*, & quelques autres arbriffeaux, ainfi que l'arbre *etoa*, qu'on voit à *Wateeoo*. L'intervalle, qui fépare ces arbres & les arbriffeaux, eft rempli par une efpece de liferon, excepté en quelques endroits, où l'on voit une quantité confidérable de moutardes, une efpurge, diverfes petites plantes peu nombreufes, ainfi que la *morinda citrifolia*, dont les O-Taïtiens mangent le fruit, dans les temps de difette. Omaï, qui débarqua avec M. Gore, apprêta cette plante pour le dîner du Détachement, mais elle ne parut pas trop bonne.

» Le feul oifeau qu'on apperçut parmi les arbres, étoit un joli coucou, châtain, tacheté de blanc. M. Gore le tua. Mais il y avoit fur la

1777. Avril.

côte des oiſeaux *d'œuf*, une petite eſpece de courlis, des hérons bleus & blancs, & beaucoup de noddies. Ces derniers faiſoient alors leur couvée, un peu plus loin dans l'intérieur de l'Iſle; & ils ſe perchoient ſouvent ſur le *wharra*.

» Un de nos gens prit un lézard qui grimpoit ſur un arbre, & qui, malgré ſa petiteſſe, paroiſſoit dangereux: on en vit une multitude d'une ſeconde eſpece. Les buiſſons près de la mer, étoient remplis de jolies teignes tachetées de rouge, de noir & de blanc: il y avoit auſſi pluſieurs eſpeces de teignes différentes de celles-ci, ainſi que de jolis papillons, & d'autres inſectes.

» Quoique l'Iſle ne fût pas habitée, des indices ſûrs nous prouverent que du moins elle eſt fréquentée quelquefois. On y trouve des cabanes. Il y avoit pluſieurs groſſes pierres érigées en forme de monumens ſous des arbres, & pluſieurs terrains enclos par d'autres pierres plus petites; on avoit probablement enterré des morts en cet endroit: on rencontra ailleurs une quantité conſidérable de coquilles de petoncles, d'une eſpece particuliere, ſillonnées d'une maniere agréable, & plus groſſes que le poing: nous penſâmes avec raiſon que cette terre avoit été viſitée par des hommes, qui tiroient des coquillages une partie de leur ſubſiſtance. M. Gore laiſſa, dans une de ces huttes, une hache & des clous,

dont la valeur excédoit ce qu'il prit ſur la côte.

» Dès que les canots furent rentrés, je marchai de nouveau au Nord, avec un léger ſouffle de vent de l'Eſt. Je voulois eſſayer de deſcendre à l'Iſle d'*Hervey*, que j'avois découverte en 1773, durant mon ſecond Voyage (*a*) : quoiqu'elle ne fût pas éloignée de plus de quinze lieues, je ne l'apperçus que le 6, à la pointe du jour, dans l'Oueſt-Sud-Oueſt, à environ trois lieues. A huit heures, nous en étions aſſez près; nous vîmes pluſieurs pirogues qui partoient de la côte, & qui venoient aux vaiſſeaux. Ce ſpectacle me ſurprit, car rien ne m'avoit indiqué des Habitans, lorſque j'en fis la découverte. Quand j'y arrivai, en 1773, le vent étoit aſſez impétueux, & les canots du pays n'oſerent vraiſemblablement pas ſe mettre à la mer, car les vaiſſeaux paſſerent ſous le vent; cette fois nous étions au vent.

1777. Avril.

6.

» Sur ces entrefaites nous avancions nous-mêmes vers l'Iſle, & ſix ou ſept doubles pirogues nous joignirent bientôt. Chacune portoit de trois à ſix hommes. Elles s'arrêterent à environ une portée de pierre du vaiſſeau. Omaï eut bien de la peine à les déterminer à venir à la hanche de la *Réſolution*; mais ſes démonſtrations amicales &

(*a*) Voyez le ſecond Voyage de Cook. On y lit que cette Iſle a environ ſix lieues de tour.

1777. Avril. ſes prieres ne purent engager un ſeul des Naturels à monter à bord. Leur maintien farouche & leurs propos bruyans, n'annonçoient pas des hommes diſpoſés à ſe fier à nous, ou à nous bien traiter. Nous apprîmes enſuite qu'ils avoient eſſayé d'enlever les rames d'un canot de la *Découverte*, & frappé un de nos Matelots qui s'oppoſa à leurs deſſeins. Ils couperent de plus avec une coquille, un filet rempli de viande, qui pendoit à l'arriere du vaiſſeau de M. Clerke; ils refuſerent opiniâtrément de le rendre, & nous fûmes contraints de leur en payer la valeur. Ceux qui environnoient la *Réſolution*, ſe conduiſirent avec la même audace; ayant converti une longue perche en crochet, ils s'efforcerent publiquement de nous voler pluſieurs choſes; & ils vinrent à bout de prendre l'habit d'un de nos gens, qui pendoit en dehors du vaiſſeau. Ils me prouverent en même temps qu'ils avoient l'habitude de faire des échanges; ils nous vendirent du poiſſon, & entr'autres des carrelets aſſez ſinguliers, tachetés comme du porphyre, & des anguilles de la blancheur du lait, piquetées de noir : nous les payâmes avec de petits clous, qui leur firent un extrême plaiſir, & qu'ils appelerent *Goore*. Au reſte, ils ſaiſiſſoient avec la plus grande avidité des morceaux de papier, & tout ce que nous leur donnâmes; ſi ce que nous jetions tomboit

dans la mer, ils fautoient à l'inftant au milieu des flots, afin de le ramaffer. 1777. Avril.

» Ils ne reffemblent aux Infulaires de *Wateeoo*, ni par la figure, ni par le caractere, quoique les deux Ifles foient peu éloignées l'une de l'autre; leur teint eft plus foncé; plufieurs avoient une phyfionomie groffiere & farouche, & la peau bife comme les Naturels de la *Nouvelle-Zélande*, mais celle de quelques-uns étoit affez blanche. Leurs cheveux noirs & forts, flottoient fur les épaules ou étoient noués en touffes, au fommet de la tête. Quelques-uns néanmoins les portoient courts; & deux ou trois d'entre eux les avoient bruns ou rougeâtres. Une natte étroite qui faifoit plufieurs tours fur la partie inférieure du corps & qui paffoit entre les cuiffes, compofoit tout leur vêtement. Nous vîmes un joli chapeau de plumes rouges, dans l'une des pirogues. Ils n'avoient d'autre parure qu'une nacre de perle polie fufpendue à leur cou. Nous ne trouvâmes fur aucun d'eux cet ornement bizarre, fi commun dans les Ifles de la Mer du Sud, je veux dire que leurs corps n'étoient pas piquetés.

» Malgré cette différence, il nous fut démontré qu'ils defcendent de la même race que les autres Infulaires de cet Océan. Leur idiome approchoit encore davantage de la langue d'*O-Taïti*, que celui de *Wateeoo* ou de *Mangeea*. Ainfi que les

1777. Avril. Habitans de ces deux Isles, ils demanderent d'où venoient nos vaisseaux & où ils alloient; comment s'appeloit le Commandant, & combien nous avions d'hommes à bord : ils imaginerent même que mon bâtiment avoit un nom particulier, & ils voulurent le savoir. De leur côté, ils répondirent sur-le-champ aux questions que nous leur fîmes. Ils nous dirent qu'ils avoient déjà vu deux grands vaisseaux pareils aux nôtres, mais qu'ils n'avoient point eu d'entrevue avec les Equipages, qui passerent sans s'arrêter. Il paroît hors de doute qu'il s'agissoit de la *Résolution* & de l'*Aventure*. Nous apprîmes que leur Isle se nomme *Terouggemou Atooa*, & qu'ils sont sujets de Teerevaooeah, Roi de *Wateeoo*. D'après les instructions qu'ils nous donnerent, leur Isle ne produit ni bananes ni fruit à pain; on n'y trouve ni cochons, ni chiens, & les Habitans se nourrissent de noix de coco, de poisson & de tortues. Il y eut un moment où trente de leurs pirogues s'offrirent à nos regards : elles étoient assez grandes & bien faites : l'arriere ressemble un peu à celles de *Wateeoo*, & l'avant se projette en saillie, à-peu-près de la même maniere; mais l'extrémité se replie vers le haut, au lieu de se replier vers le bas.

» Le vent étoit très-foible, & nous n'atteignîmes qu'à une heure la bande Nord-Ouest de

l'Isle, la seule portion de la côte où il parût vraisemblable que nous trouverions un mouillage & un lieu propre au débarquement. J'ordonnai au Lieutenant King de prendre deux canots armés, & d'aller sonder & reconnoître la côte, tandis que les vaisseaux courroient des bordées. Dès que les canots furent à la mer, les pirogues qui s'étoient tenues jusqu'alors près de nous, & qui avoient fait des échanges, suspendirent leur trafic; elles regagnerent l'Isle à force de rames, & elles ne revinrent plus.

1777. Avril.

» Les canots furent de retour à trois heures, & M. King m'informa » qu'il n'y avoit point de mouillage pour les vaisseaux, & que les canots pouvoient seulement débarquer au bord extérieur du récif, situé à environ un quart de mille du rivage. Il me dit que les Insulaires étoient arrivés sur le récif, armés de longues piques & de massues, comme s'ils avoient voulu s'opposer à sa descente; qu'il s'approcha néanmoins, & qu'alors les Naturels lui jeterent des noix de coco, & l'engagerent à descendre : que, sur ces entre-faites, il vit les femmes qui apportoient en hâte des piques & des dards, mais que n'ayant point dessein de débarquer, il ne leur fournit pas l'occasion de s'en servir «.

» D'après ces détails, continue M. Cook, je considérai que les vaisseaux ne pouvant mouiller,

1777. Avril.

je perdrois du temps, si j'essayois de me procurer du fourrage, & que cette opération seroit un peu dangereuse. D'ailleurs, nous avions aussi besoin d'eau; &, quoique les Habitans eussent dit qu'on en trouvoit sur l'Isle, j'ignorois en quelle quantité & à quelle distance. Enfin, quand nous n'aurions pas rencontré d'autres obstacles, j'étois sûr que la traversée du récif seroit difficile & périlleuse à bien des égards.

» Ainsi, nos espérances furent trompées sur toutes les Isles que nous avions rencontrées depuis notre départ de la *Nouvelle-Zélande;* les vents contraires & d'autres événemens imprévus auxquels nous ne pûmes nous soustraire, nous avoient tellement retardés, que je me vis hors d'état de rien faire cette année, dans les hautes latitudes de l'hémisphere septentrional. Elles se trouvoient fort loin de nous, quoique la saison nécessaire à nos opérations eût déjà commencé. Il fallut donc prendre les mesures les plus propres à conserver le bétail que nous avions sur nos vaisseaux, &, ce qui étoit encore plus important, ménager nos vivres & nos munitions, afin d'avoir plus de moyens de reconnoître la côte occidentale de l'*Amérique*, & d'essayer le passage au Nord, que j'avois cru entreprendre une année plutôt.

» Si j'avois eu le bonheur de me procurer de

l'eau & du fourrage sur l'une des dernieres Isles, je me serois replié au Sud, jusqu'à ce que j'eusse rencontré un vent d'Ouest. Il étoit impossible alors de revenir sur nos pas du côté du Sud; tous nos quadrupedes seroient morts avant d'arriver à *O-Taïti*, & je n'aurois tiré aucun profit de ce mouvement rétrograde, par rapport au grand objet de notre Voyage. 1777. Avril.

» Je résolus donc de gagner les *Isles des Amis*, où j'étois sûr de trouver en abondance toutes les choses dont j'avois besoin; & comme il falloit marcher la nuit ainsi que le jour, j'ordonnai au Capitaine Clerke de se tenir une lieue en avant de la *Résolution*; nous pouvions rencontrer des terres durant la traversée, & je pris cette précaution, parce que son vaisseau étoit plus propre que le mien à l'attaque d'une côte «.

M. Cook fut encore contrarié dans ses projets, & obligé de relâcher à l'Isle *Palmerston*, plutôt qu'à celle de *Middelbourg*, à laquelle il avoit donné la préférence. Il l'atteignit le 13 Avril, 13.
dans la matinée.

1777.
Avril.

Remarques sur l'Isle de Middelbourg, *qui fait partie des* Isles des Amis, *& sur la formation des Isles basses de la Mer du Sud.*

» Je fis mettre à la mer, dit M. Cook, quatre canots, commandés chacun par un Officier; trois de la *Résolution*, & un de la *Découverte*; & je leur ordonnai de chercher le lieu le plus propre au débarquement. Notre bétail étoit sur le point de mourir de faim, & je me voyois forcé de tirer de cette Isle quelques herbages.

» L'Isle *Palmerston* renferme neuf ou dix Islots, placés en cercle, & réunis par un récif de rochers de corail. Les canots examinerent d'abord celui des Islots, qui est le plus au Sud-Est. Leurs recherches n'ayant pas eu de succès, ils se rendirent au second, où nous eûmes la satisfaction de les voir débarquer. Je fis alors conduire les vaisseaux par le travers de l'endroit où ils étoient descendus, & nous louvoyâmes en les attendant; car la mer se trouvoit trop profonde pour mouiller. Je n'en fus pas affligé : l'Isle étoit déserte.

» L'un des canots revint à une heure, chargé de cochléaria & de jeunes cocotiers, que notre bétail mangea avec avidité. Il m'apporta un message de M. Gore, qui commandoit le Détachement. Cet Officier m'informa qu'il y avoit dans l'Isle beaucoup de cochléaria, de *wharra*,

de palmiers, & quelques noix de coco. Je résolus de prendre un supplément considérable de ces articles. L'après-dînée, je me rendis à terre avec le Capitaine Clerke. 1777. Avril.

» Nous trouvâmes tous nos gens occupés au travail. Ils avoient débarqué dans une petite crique, formée par le récif, & un peu plus étendue que la longueur d'un canot, sur chacune de ses directions. Des rochers qui se projetoient en saillie, la mettoient à l'abri de l'impétuosité des vagues. La circonférence de l'Isle est à peine d'un mille, & elle n'est pas élevée de plus de trois pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle me parut composée en entier de sable de corail, & d'un peu de terreau noirâtre, détriment des végétaux tombés en pourriture. Le sol, malgré sa maigreur, est couvert d'arbres & d'arbrisseaux de la nature de ceux de *Wennooa-Ette*, mais moins variés. On y voit quelques cocotiers. Nous apperçûmes sur les arbres qui étoient les plus près de la mer, ou un peu dans l'intérieur du pays, un grand nombre de frégates & d'oiseaux du tropique ; nous y rencontrâmes aussi des boobies de deux especes, qui faisoient alors leur couvée, & qui se montrerent si peu sauvages, qu'ils se laissoient prendre à la main. De petits rameaux d'arbres, mal assemblés, formoient leur nid. Les oiseaux du tropique déposoient leurs œufs

1777. Avril.

à terre fous les arbres ; ils different beaucoup de l'efpece commune. Ils font par-tout d'un blanc éclatant, un peu tacheté de rouge ; & les deux longues plumes de leur queue font d'un cramoifi foncé, ou d'un rouge de fang. Nos gens tuerent une quantité confidérable de ces divers oifeaux. Leur chair avoit peu de délicateffe ; toutefois comme nous ne prenions depuis long-temps que des nourritures falées, nous la trouvâmes affez bonne. Nous rencontrâmes une multitude de crabes rouges qui rampoient au milieu des arbres, & nous prîmes plufieurs poiffons, que la mer, en fe retirant, avoit laiffés dans des trous fur le récif.

» Il y a un lac fitué en dedans du récif, & nous trouvâmes, fur la portion du récif, en face du lac, un grand lit de corail, qui offroit peut-être une des plus charmantes vues produites par la nature en aucun lieu du monde. Sa bafe étoit fixée à la côte, mais elle pénétroit fi avant, qu'on ne pouvoit la découvrir. Il paroiffoit fufpendu dans l'eau, dont la profondeur augmentoit fi brufquement, qu'à peu de verges de diftance, la fonde auroit donné fept ou huit braffes. La mer étoit abfolument calme, & le foleil, qui brilloit de tout fon éclat, montroit à nos regards étonnés les différentes efpeces de corail. Nous voyions, en quelques endroits, une foule de jolies ftalactites,

ailleurs des boules, & beaucoup d'autres formes. Des coquillages qui étoient répandus par-tout, & qui formoient des paillettes des plus riches couleurs, ajoutoient encore à la beauté de ce ſpectacle. Une multitude de poiſſons qui ſe promenoient paiſiblement, & ſans la moindre apparence de crainte, acheva de nous charmer : on ne peut rien imaginer au-deſſus des couleurs jaunes, bleues, rouges, noires, &c. qu'ils étaloient; & l'art ne les imitera jamais. La variété des formes des poiſſons contribuoit auſſi à la richeſſe de cette grotte marine. Nous la regardâmes avec un plaiſir inexprimable, & nous éprouvâmes du regret, de ce qu'un ouvrage ſi extraordinaire eſt caché dans un lieu où les hommes n'auront guere occaſion de lui payer le tribut d'éloges qu'il mérite.

1777. Avril.

» Rien n'annonçoit que des hommes fuſſent jamais venus ſur cette Terre, ſi j'en excepte un petit bordage de pirogue qu'on rencontra ſur la greve, & que la mer pouvoit y avoir apporté d'une autre Iſle. Mais, ce qui eſt aſſez ſingulier, nous y vîmes pluſieurs petits rats bruns. Il n'eſt pas aiſé d'expliquer l'origine de ces animaux; & je ſuis tenté de croire qu'ils y ſont venus avec la pirogue, dont nous apperçûmes les débris.

» Lorſque les canots furent chargés, je revins à bord : M. Gore paſſa la nuit à terre avec

quelques hommes, afin de reprendre plutôt ses travaux le lendemain.

1777. Avril. 15. » La journée du 15 se passa comme celle de la veille. M. Gore cueillit & envoya à bord des provisions pour notre bétail ; il nous procura sur-tout des choux-palmistes, de jeunes cocotiers, & les rameaux tendres de l'arbre appelé *wharra*. Au coucher du soleil, les deux vaisseaux avoient une quantité suffisante de ces articles, & je fis revenir le Détachement ; mais, comme le vent étoit foible ou nul, je résolus d'attendre un jour de plus, & d'essayer, le lendemain, de tirer des noix de coco, pour les Equipages, de l'Isle sous le vent la plus voisine de nous, où nous voyions les cocotiers en plus grande abondance, que sur celle où nous venions de débarquer.

16. » Je courus des bordées toute la nuit; & le 16, entre huit & neuf heures du matin, j'allai avec les canots au côté occidental de l'Isle : mon débarquement n'eut rien de difficile. Les hommes qui m'accompagnoient, se mirent tout de suite à cueillir des noix de coco, que nous y trouvâmes en très-grande quantité. Mais, pour les embarquer, nous eûmes beaucoup de peine; car il fallut les porter l'espace d'au moins un demi-mille sur le récif; & ceux qui firent ce transport, eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Omaï, qui étoit avec

moi, prit en peu de temps assez de poissons, pour donner à dîner au Détachement, & pour en envoyer aux deux vaisseaux. Nous rencontrâmes aussi une multitude d'oiseaux, & particuliérement des frégates & des oiseaux du tropique ; en sorte que notre repas fut excellent. Pour rendre justice à Omaï, je dois dire qu'il nous étoit d'un très-grand secours, dans ces excursions sur des Isles inhabitées. Non-seulement il pêchoit, mais il apprêtoit encore le poisson, ainsi que les oiseaux qui tomboient sous nos coups. Il faisoit la cuisine, selon la méthode de ses compatriotes, c'est-à-dire, qu'il creusoit un four en terre, & qu'il cuisoit les alimens avec des pierres chaudes. Nous étions enchantés de son adresse & de sa bonne humeur. Chacun des canots fit deux voyages avant la nuit: je retournai à bord le soir, mais je laissai à terre M. Williamson, mon troisieme Lieutenant, avec quelques hommes; je lui recommandai de préparer une autre charge pour les canots, que je voulois y renvoyer le lendemain. 1777. Avril.

» Je renvoyai en effet les canots le lendemain à sept heures, & ils revinrent chargés à midi. Je les renvoyai encore chercher une autre cargaison, & je leur remis un ordre qui enjoignoit au Détachement de se trouver à bord au coucher du soleil. Dès que M. Williamson fut de retour avec sa petite troupe, on rentra les canots, & 17.

1777. Avril.

nous fîmes voile à l'Oueſt, à l'aide d'un léger ſouffle de vent du Nord.

» Cet Iſlot eſt plus grand de moitié que l'autre, & preſque entiérement couvert de cocotiers; la plupart de ces arbres offroient d'excellentes noix, & ſouvent de vieilles & de jeunes noix ſur la même tige. Leur trop grande proximité, en pluſieurs endroits, nuiſoit à leur croiſſance: en général, les autres productions étoient les mêmes que ſur le premier Iſlot. Nous vîmes, ſur la greve, deux morceaux de bordage, dont l'un étoit groſſiérement ſculpté, & une pagaie de forme elliptique. Ces débris venoient probablement de la même pirogue, que ceux dont j'ai déjà parlé; car les deux Iſlots ne ſont éloignés que d'un demi-mille. Nous rencontrâmes une jeune tortue, jetée depuis peu ſur la côte, car elle étoit encore remplie de vers. Il y a moins de crabes que ſur le premier Iſlot; mais nous y apperçûmes des mouches-ſcorpion, & un petit nombre d'autres inſectes. Il y avoit beaucoup plus de poiſſons ſur les récifs. Nous y diſtinguâmes de groſſes anguilles tachetées d'une maniere agréable; lorſque nous les ſuivions, elles élevoient leur tête au-deſſus de l'eau, elles ouvroient leur bouche, & elles s'efforçoient de nous mordre. Nous y remarquâmes ſur-tout des poiſſons-perroquet, des *ſnappers*, un poiſſon de rocher brun & tacheté, de

de la grandeur de l'aigrefin, mais si peu sauvage, qu'au lieu de s'enfuir à notre aspect, il s'arrêtoit pour nous regarder. Si nous avions manqué tout-à-fait de provisions, nous aurions pu en embarquer ici une assez grande quantité; car le récif étoit rempli d'une multitude innombrable de ces coquillages, dont j'ai déjà fait mention, & qui pesoient deux ou trois livres. Ces coquillages étoient de plusieurs especes; nous y ramassâmes la grosse limace de mer. Durant le flux de la marée, plusieurs requins vinrent sur le récif; nos gens en tuerent quelques-uns; mais il y avoit alors du danger pour nous de marcher dans l'eau.

1777. Avril.

» Le Détachement, qui passa la nuit à terre, avec M. Williamson, fut très-incommodé des mousquites, ainsi que celui de M. Gore l'avoit été sur l'Islot précédent. Il tua deux courlis exactement pareils à ceux d'*Angleterre*, & il vit sur la côte des pluviers; mais il n'apperçut dans les bois qu'un ou deux coucous, pareils à ceux que nous avions vus à *Wennooa-Ette*.

» Notre temps fut employé d'une maniere utile sur cet Islot; car nous y prîmes environ douze cents cocos, qui furent distribués, par égales portions, à l'Equipage; le suc & la noix furent également bons pour notre santé. Les vaisseaux qui feront dans ce parage, peuvent, si le vent

1777. Avril. eſt modéré, ſuivre notre exemple, & eſpérer le même ſuccès. Mais les deux Iſlots, ſur leſquels nous débarquâmes, manquent d'eau douce. S'il y en avoit, & s'il étoit poſſible de pénétrer dans l'eſpace de mer qu'environne le récif, & que nous appelâmes le lac, ce mouillage feroit, pour les bâtimens qui relâcheroient faute de rafraîchiſſemens, préférable à ceux des Iſles habitées; car ils y trouveroient une quantité ſuffiſante de poiſſons; & les Equipages s'y promeneroient ſans être inquiétés par perſonne.

» Les neuf ou dix Iſlots peu élevés, compris ſous le nom d'Iſle *Palmerſton*, peuvent être regardés comme les pointes ou les ſommets du récif de corail qui les réunit. Quoiqu'ils ſoient couverts ſeulement d'une légere enveloppé de ſable, ils ſe trouvent, ainſi que je l'ai déjà obſervé, remplis d'arbres & de plantes, la plupart de la même eſpece que ceux des terrains bas des hautes Iſles de cet Océan.

» Les Savans, qui cherchent à expliquer la formation des diverſes contrées de la Terre, ne ſont pas d'accord ſur l'origine des Iſles baſſes. Les uns diſent que ces pointes de rochers ou Iſlots étoient réunies autrefois; qu'elles compoſoient une ſeule terre plus élevée, dont la mer, dans la révolution des ſiecles, a englouti une portion, & que les parties les plus hautes, qui ſe montrent

encore, disparoîtront un jour. D'autres conjecturent qu'elles ont été produites par des tremblemens de terre, & qu'elles sont l'effet des convulsions intérieures du globe. Une troisieme opinion, qui me paroît la plus vraisemblable, n'y voit que des bas fonds, ou des bancs de corail qui s'accroissent peu-à peu. Je n'exposerai pas ici les raisons qu'on emploie, pour défendre chacun de ces systêmes; je me contenterai de décrire les districts de l'Isle *Palmerston* que j'ai examinée.

1777. Avril.

» Un rocher de corail forme par-tout la base de l'Isle. Le sol est un sable de corail, auquel les détrimens des végétaux se sont mêlés, en peu d'endroits, de maniere à présenter quelque chose qui ressemble à du terreau. On peut en conclure, avec beaucoup de vraisemblance, que ces Islots ne sont pas anciens, & qu'ils ne sont point non plus les restes d'une Isle plus grande, engloutie par l'Océan; car, dans l'une ou l'autre des deux hypotheses, il devroit y avoir plus de terreau, ou il devroit y rester une portion du sol primitif. Il est facile de prouver d'ailleurs l'accroissement de ces Islots : nous y rencontrâmes bien au-delà du point où arrivent aujourd'hui les flots, lors même que la mer est la plus orageuse, des rochers de corail élevés, qui nous parurent avoir été troués de la même maniere que les rochers de corail qui composent maintenant le bord extérieur

1777. Avril.

du récif; d'où il résulte que les vagues se portoient autrefois jusqu'ici. J'ajouterai que quelques-uns de ces rochers troués sont presque au centre de l'Islot.

» La meilleure preuve de l'accroissement des Islots & de la théorie que j'adopte, c'est la gradation insensible qu'offrent les plantes des rivages de ces terres : gradation qui commence à quelques pouces de la marque de la marée haute, & qui va jusqu'au bord des arbres. On voit, de la façon la plus distincte, dans un très-grand nombre d'endroits, & sur-tout sous le vent, ou au côté occidental, que ces plantes ont germé à différentes époques. Je pense qu'elles doivent leur origine à des marées extraordinairement hautes, produites par des coups de vent impétueux de l'Ouest; que ces marées ont répandu du sable, au delà de la ligne où s'arrêtent les marées ordinaires, & qu'ensuite le vomissement régulier & imperceptible de ces dernieres marées, a jeté assez d'autre sable pour former une barriere contre les marées très-hautes, & empêcher les flots & la tempête, de venir détruire les plantes qui commencent à végéter sur les noix de coco, les racines & les graines apportées par les oiseaux, ou poussées par les vagues. Cette transplantation doit arriver très-souvent; car nous vîmes beaucoup de noix de coco, & d'autres semences qui bourgeonnoient

tout près du point où la mer vient aujourd'hui, & dans des lieux où il étoit clair que ces bourgeons ne provenoient pas des plantes, qui se trouvoient plus voisines du centre de l'Isle, & toutes formées. La multiplication des végétaux augmente rapidement la hauteur d'une terre nouvelle ainsi créée; car les feuilles qui tombent, & les branches d'arbres qui se détachent de leur tige, se convertissent bientôt en bon terreau noir, sous un climat tel que celui-ci (*a*). 1777. Avril.

» Il y a peut-être une autre cause qui ne contribue pas moins à l'accroissement de ces Isles, & qui explique comment la mer s'est éloignée des rochers troués, dont j'ai parlé plus

(*a*) Le Journal de M. Anderson offre, sur l'Isle *Palmerston*, les détails suivans, qui confirment l'opinion du Capitaine Cook. » Les arbres très-nombreux dans le dernier des Islots, sur » lequel nous descendîmes, avoient déjà formé de leurs détri- » mens, des mondrains, que la même cause élevera par la » suite des temps, à la hauteur des petites collines. Ils se » trouvoient en moindre quantité sur le premier, qui n'offrit » aucune éminence, & qui indiqua cependant d'une maniere » plus sensible, l'origine de ces terres; car, tout près de cet » Islot, il y en a un second plus petit, formé sans doute depuis » peu; on n'y trouvoit aucun arbre, mais on y voyoit une » multitude d'arbrisseaux, & quelques-uns sur des morceaux » de corail, jetés par la mer. Je remarquai un peu plus avant, » une autre chose qui donne une nouvelle force à cette théorie; » je veux parler de deux bandes de sable, de cinquante verges » de long, & d'un pied ou dix-huit pouces de haut, qui étoient » sur le récif, & qui n'avoient pas encore un arbrisseau «.

1777. Avril.

haut. Il me paroît que le banc de corail & le récif s'étendent de jour en jour sous les flots, d'une maniere imperceptible. Les vagues se retirant à mesure que la largeur & la hauteur du récif augmentent, laissent derriere elles un rocher sec, prêt à recevoir des morceaux de corail brisés, du sable & les diverses choses nécessaires à la formation d'une terre qui produit des végétaux.

» Ainsi, on ne peut guere douter que le récif entier ne devienne une Isle avec le temps. Je pense que l'accroissement des Islots déjà formés, ou la formation de quelques Islots nouveaux, sur les lits de corail qu'on rencontre dans le lac, & qui doivent s'élever assez, pour se montrer au-dessus du niveau des flots, l'agrandiront peu-à-peu du côté de la terre «.

Après avoir quitté l'Isle *Palmerston*, M. Cook mit le cap à l'Ouest, afin d'arriver promptement à *Annamooka*. Les vents continuerent à être variables, & ils se tinrent souvent entre le Nord & l'Ouest. Il eut des rafalles, du tonnerre & beaucoup de pluie. Ces pluies, en général très-abondantes, lui procurerent une quantité considérable d'eau douce. Voyant qu'une pluie d'une heure lui en donnoit davantage qu'une distillation prolongée durant un mois, il fit jeter de côté

la machine à dessaler, comme une chose plus incommode qu'utile. 1777. Avril.

La chaleur, qui étoit grande depuis environ un mois, devint beaucoup plus désagréable, sous ce ciel constamment pluvieux. Il ne pouvoit ni tenir les vaisseaux à sec, ni ouvrir les écoutilles, & l'humidité l'effrayoit pour la santé des Equipages. Il faut observer que, depuis son départ du *Cap de Bonne-Espérance*, il n'avoit pris des rafraîchissemens qu'à la *Nouvelle-Zélande*, & que, malgré les nourritures salées, & la vicissitude du climat, il n'avoit pas un séul malade. Il se trouva le 28 Avril sur la côte d'*Annamooka*. 28.

Il ne mouilla que le 1.er Mai, dans un des havres de cette Isle. 1 Mai.

Remarques sur Annamooka, *& sur ses Habitans.*

» En arrivant au mouillage, nous fûmes retardés, dit M. Cook, par une multitude de pirogues, qui environnerent sans cesse nos vaisseaux, & nous apporterent les diverses productions de leur Isle. Quelques-unes étoient doubles, & munies d'une grande voile ; & celles-ci avoient à bord quarante à cinquante hommes chacune. Elles manœuvroient autour de nous, aussi lestement que si nous avions été à l'ancre. Nous y vîmes plusieurs femmes que la curiosité amena peut-

être : j'ajouterai toutefois qu'elles ne mirent pas
1777. Mai. moins d'ardeur que les hommes à faire des échanges, & qu'elles manioient la pagaie avec la même dextérité. Je me retrouvois au mouillage que j'avois occupé trois années auparavant ; & vraisemblablement à peu de distance de l'endroit où Tasman, qui découvrit cette Terre & quelques-unes des Isles voisines, mouilla en 1643.

2. » Le lendemain, dans la matinée, tandis qu'on se préparoit à remplir les futailles, je descendis à terre avec le Capitaine Clerke & quelques Officiers. Je voulois désigner le lieu où l'on établiroit l'observatoire, & la garde. Les Naturels nous avoient permis de bon cœur de choisir l'emplacement ; ils nous accorderent aussi une remise de pirogues, pour nous tenir lieu de tente, & ils nous reçurent de la maniere la plus aimable. Toobou, le Chef de l'Isle, nous mena Omaï & moi à sa maison : nous la trouvâmes située dans un lieu charmant, au centre de sa plantation : un joli gazon l'environnoit, & Toobou nous dit qu'il l'avoit fait planter, pour nettoyer les pieds de ceux qui entroient chez lui. Jusqu'alors je n'avois remarqué cette attention de propreté, sur aucune des Isles de la Mer du Sud ; mais je vis ensuite qu'elle étoit très-commune aux *Isles des Amis*. Le plancher de la maison de Toobou, étoit couvert de nattes : & je jugeai que les

tapis des salons Anglois les plus élégans, ne sont pas plus propres. Tandis que j'étois à terre, j'achetai un petit nombre de cochons & des fruits; &, en arrivant à bord, je vis les vaisseaux remplis de Naturels. Ils n'étoient pas venus les mains vides, & nous avions des rafraîchissemens dans la plus grande abondance. L'après-dînée, je descendis de nouveau sur la côte, avec un Détachement de Soldats de Marine, les chevaux & ceux de nos quadrupedes qui étoient malades. Tout étant disposé à ma satisfaction, je retournai au vaisseau au coucher du soleil, & je chargeai M. King de commander à terre. Taipa qui étoit devenu notre intime ami, & qui n'épargnoit ni peines, ni soins, pour rendre notre séjour plus agréable, voulut se tenir près de notre Détachement, la nuit ainsi que le jour; sa maison fut apportée sur les épaules d'un homme, l'espace d'un bon quart de mille, & il l'établit près de la remise, qu'occupoit ma petite troupe. 1777. Mai.

» Nos diverses opérations à terre, commencerent le 3 : quelques-uns de nos gens cueillirent de l'herbe pour le bétail, d'autres remplirent les futailles à l'étang voisin, & un troisieme Détachement coupa du bois. Il y avoit en face des vaisseaux, & dans un lieu très-commode pour l'embarquement, une grande quantité de bois propres au chauffage : les Bûcherons y porterent 3.

1777. Mai. d'abord la cognée ; mais les arbres qu'ils prirent mal-à-propos pour des manceniliers, & qui étoient une eſpece de poivrier, appelée *Faitanoo* par les Naturels, donnoient un ſuc blanc ſi corroſif, qu'il produiſoit des ampoules ſur la peau, & bleſſoit les yeux. Les travailleurs furent obligés d'abandonner cette place, & d'aller dans l'anſe, où étoit poſtée notre garde, & où l'on embarquoit de l'eau. Les Naturels nous y céderent d'autres bois plus convenables à l'uſage que nous en voulions faire. MM. King & Bayly prenoient, ſur ces entrefaites, des hauteurs correſpondantes du ſoleil, afin de déterminer le mouvement journalier des gardes-temps. Au moment où les Inſulaires s'éloignerent de notre camp, le ſoir, Taipa les harangua. Nous ne pûmes que conjecturer le ſujet de ſon diſcours ; nous jugeâmes qu'il les inſtruiſoit ſur la maniere dont ils devoient ſe conduire envers nous, & qu'il les excitoit à apporter au marché les productions de l'Iſle. Son éloquence eut pour nous de bons effets ; car on nous offrit beaucoup de proviſions le lendemain.

4. 5. » Le 4 & le 5, il n'arriva rien qui mérite d'être cité, ſi ce n'eſt que la *Découverte* perdit ſon ancre d'affourche : le cable fut coupé par les rochers. On examina les cables de la *Réſolution*, qui ſe trouverent en bon état.

» Le 6, nous reçûmes la visite d'un Chef de *Tongataboo*, qui se nommoit Féenou, & que Taipa me présenta comme le Roi de toutes les *Isles des Amis*. J'appris alors qu'immédiatement après mon arrivée, on avoit envoyé une pirogue à *Tongataboo*, & que ce Chef s'étoit rendu tout de suite à *Annamooka*. L'Officier qui commandoit sur la côte, me dit qu'au moment où le Chef étranger descendit, tous les Insulaires eurent ordre d'aller à sa rencontre; que, pour lui témoigner leur soumission, ils se prosternerent jusqu'à terre, & qu'ils lui toucherent la plante des pieds, avec la palme & avec le revers de leurs mains: il paroissoit clair qu'un homme accueilli d'une maniere si respectueuse, étoit véritablement le Roi. 1777. Mai. 6.

» Je reçus bientôt de ce grand personnage, un présent de deux poissons, que m'apporta un de ses domestiques; & j'allai lui faire une visite l'après-dînée. Il s'approcha de moi, dès qu'il me vit à terre; il paroissoit âgé d'environ trente ans; il étoit grand, mais d'une taille mince; & je n'ai pas rencontré sur ces Isles, une physionomie qui ressemblât davantage à la physionomie des Européens. Je lui demandai, après les premieres salutations, s'il étoit le Roi; car, ne le connoissant pas pour celui que j'avois vu durant mon second Voyage, je commençois à avoir des doutes,

1777. Mai.

malgré ce qu'on m'avoit dit. Taipa s'empressa de répondre que oui ; & il ne compta pas moins de cent cinquante-trois Isles, dont il assura que Féenou étoit Souverain. Féenou, avec qui je passai quelque temps, m'accompagna à bord, ainsi que cinq ou six personnes de sa suite. Je leur fis des présens convenables, & je les traitai de la maniere que je crus la plus conforme à leurs goûts.

» Je les reconduisis à terre le soir. Le Chef, pour me remercier des présens qu'il avoit reçus, fit mettre trois cochons dans mon canot. J'appris, sur la côte, un accident qui venoit d'arriver, & dont je vais parler avec quelques détails. On jugera de l'étendue du pouvoir que les Chefs exercent ici sur le bas-peuple. Tandis que Féenou étoit à bord de mon vaisseau, un Chef inférieur, par des raisons que notre Détachement ne put découvrir, ordonna aux Naturels de s'éloigner du poste que nous occupions. Quelques-uns d'entre eux ayant osé revenir, il prit un gros bâton, & les frappa sans pitié. Il asséna un coup si vigoureux sur le visage de l'un des Insulaires, que le sang jaillit par la bouche & les narines. Le malheureux qui reçut le coup, tomba sans connoissance ; il eut ensuite des convulsions, & on l'emporta. Le Chef brutal, à qui on vint raconter qu'il l'avoit tué, ne fit qu'en rire,

& il ne témoigna pas le moindre regret de ce meurtre. Nous apprîmes depuis que le bleſſé ne mourut pas. 1777. Mai.

» La *Découverte* ayant relevé ſon ancre d'affourche, changea de mouillage le 7 : le cable de ſa ſeconde ancre avoit encore été coupé, & elle ne pouvoit plus ſe tenir dans cet endroit. Féenou vint dîner avec moi le même jour ; il y revint auſſi le lendemain, accompagné de Taipa, de Tòobou, & de quelques autres Chefs. J'obſerverai que Taipa eut ſeul la permiſſion de s'aſſeoir à la même table, ou de manger en ſa préſence. J'avoue que cette étiquette me fit plaiſir ; car, avant l'arrivée de Féenou, j'avois plus de convives, que je ne pouvois en loger ; & des hommes & des femmes venoient en foule s'emparer de ma table. Les Habitans des *Iſles des Amis* n'ont pas, comme les O-Taïtiens, dépouillé les femmes du droit de manger avec les hommes.

» On nous avoit volé une grande hache, dès le premier jour de notre arrivée. Je m'adreſſai à Féenou, & je lui dis qu'il devoit interpoſer ſon pouvoir, afin qu'on me la rendît ; il donna en effet ſes ordres, & on les exécuta ſi promptement, qu'on me rendit la hache le lendemain, tandis que nous étions à dîner. Nous eûmes des occaſions fréquentes de remarquer combien cette peuplade eſt portée au vol. Quelques-uns des Chefs eux-

pagnie, qu'il dînoit tous les jours à bord : on apportoit quelquefois de la côte, les choses qu'il devoit manger. Le 10, par exemple, ses domestiques lui apporterent du poisson, une soupe & des ignames. Il n'y avoit point d'eau dans sa soupe : c'étoit du jus de coco cuit avec du poisson ; on l'avoit fait vraisemblablement dans un vase de bois, posé sur des pierres chaudes ; mais on la servit sur des feuilles de bananier. Je goûtai ce plat, & je le trouvai si bon, que j'ordonnai ensuite d'apprêter du poisson de la même maniere. Mon Cuisinier réussit assez bien, sans approcher jamais de la perfection de ses modeles. 1777. Mai. 10.

» Comme nous avions épuisé cette Isle, & qu'il y restoit peu de cochons ou de fruits, le 11 on reconduisit à bord les chevaux, les observatoires, & les autres choses que nous avions débarquées, ainsi que le Détachement de Marine, qui montoit la garde sur la côte. Je songeois à appareiller, dès que la *Découverte* auroit retrouvé sa seconde ancre. Féenou, comprenant que je voulois passer tout de suite à *Tongataboo*, me pressa vivement de changer de projet. D'après l'aversion que lui inspiroit ce Voyage, je pensai qu'il étoit intéressé à ce que je ne le fisse pas. Il m'exhorta, avec beaucoup d'instance, de préférer une Isle, ou plutôt un groupe d'Isles, 11.

1777. Mai. appelé *Hapaee*, qui gît au Nord-Est. Il m'assura que nous y trouverions des rafraîchissemens de toute espece, & en grande abondance; &, pour donner plus de poids à son avis, il promit de nous accompagner. Je me rendis à ses prieres, & je décidai que nous nous rendrions d'abord à *Hapaee*. Aucun vaisseau Européen n'y avoit abordé, & je désirois connoître les mœurs des Habitans.

12. 13. » Le 12 & le 13 se passerent autour de l'ancre du Capitaine Clerke; après beaucoup de peines, nous vînmes à bout de la relever, & nous par-
14. tîmes d'*Annamooka*, le 14 au matin.

» Cette Terre est un peu plus élevée que les autres petites Isles qui l'environnent; mais on ne peut la compter, comme celles de *Mangeea* & de *Wateeoo*, parmi les Terres d'une hauteur modérée. La côte, à l'endroit où mouillerent nos vaisseaux, est un rocher de corail escarpé & haché, de neuf ou dix pieds d'élévation, excepté toutefois deux greves de sable, où l'on trouve un récif de la même espece de rocher, qui les borde, & qui les met à l'abri de la fureur des vagues. Le lac d'eau salée qu'on rencontre à l'entrée de l'Isle, a environ un mille & demi de largeur, & le sol qui l'environne, s'exhausse peu-à-peu. Nous ne pûmes suivre la communication qu'il doit avoir avec la mer. Le terrain qu'on traverse pour y arriver,

arriver, depuis la greve ſablonneuſe la plus grande, eſt aplati, bas & ſablonneux; il eſt probable que la ligne de communication étoit autrefois de ce côté. Le ſol, dans les cantons de l'Iſle qui s'élevent un peu, & particuliérement vers la mer, eſt une eſpece d'argile rougeâtre, ou un terreau noir & friable. On n'y voit pas un ſeul courant d'eau douce.

1777. Mai.

» Excepté un petit nombre d'endroits, l'Iſle eſt très-bien cultivée: nous apperçûmes quelques diſtricts en friche; mais nous eûmes lieu de croire qu'on les laiſſoit repoſer; car les Naturels y travailloient ſouvent, & ſe diſpoſoient à les cultiver de nouveau. Les plantations offrent ſur-tout des ignames & des bananiers. La plupart ſont très-étendues & enfermées par de jolies haies de roſeaux, placées les unes ſur les autres en ligne oblique, & d'environ ſix pieds de hauteur. En dedans de ces haies, nous en trouvâmes fréquemment de ſecondes qui environnoient les maiſons des principaux du pays. Les arbres à pain & les cocotiers ſont épars, ſans beaucoup d'ordre, mais principalement près des habitations des Inſulaires. Les autres parties de l'Iſle, & en particulier vers la mer & aux environs du lac, ſont couvertes d'arbres & d'arbriſſeaux, dont la végétation eſt très-forte. Les environs du lac produiſent une multitude de palétuviers, & les rivages de la mer

1777. Mai.

une quantité considérable de *faitanoos*, arbres dont j'ai déjà parlé. Tous les rochers & toutes les pierres paroissent être de la nature du corail : j'en excepte néanmoins un rocher de vingt ou de trente pieds de hauteur, situé à droite d'une des greves sablonneuses ; celui-ci est d'une pierre calcaire, jaunâtre & d'un tissu très-serré ; & même dans cet endroit, qui est la partie la plus élevée de l'Isle, on voit que de gros morceaux du même rocher de corail forment la côte.

» Nous nous promenâmes beaucoup dans l'intérieur du pays, & jamais les Naturels ne s'y opposerent. Nous nous amusâmes quelquefois à tirer des canards sauvages, peu différens du millouin, qui sont très-nombreux sur le lac d'eau salée, & sur l'étang d'eau douce, où nous remplîmes nos futailles. Durant ces excursions, nous observâmes souvent que les Insulaires avoient abandonné leurs maisons, pour se rendre à notre marche ; ils ne sembloient pas craindre qu'en rôdant au milieu de l'Isle, nous prissions quelque chose. Les habitations désertes nous firent croire que la plupart des Naturels se trouvoient quelquefois rassemblés sur la greve ; mais il ne fut pas possible de former une évaluation exacte de leur nombre ; car l'arrivée continuelle d'une foule d'étrangers, qui venoient des autres Isles, nous auroit trompés dans nos calculs. Cependant,

comme il ne parut jamais y avoir plus de mille personnes à la fois, la population entiere de cette Terre n'excede peut-être pas deux mille. M. Webber a dessiné, d'une maniere très-exacte, le lieu où les Habitans se réunissoient chaque jour, & la baie où débarquerent nos canots.

1777. Mai.

» Au Nord & au Nord Est d'*Annamooka*, la mer est parsemée d'un grand nombre de petites Isles. Elles sont répandues çà & là, à des distances inégales, & en général elles sont presque aussi hautes qu'*Annamooka ;* mais elles n'ont que deux ou trois milles de longueur, & quelquefois même un demi-mille seulement, ou moins encore. Leurs côtes présentent, ainsi qu'*Annamooka*, des rochers escarpés, ou des dunes rougeâtres ; quelques-unes ont des greves de sable, qui se prolongent sur toute la longueur de la bande. La plupart se trouvent entiérement couvertes d'arbres, parmi lesquels on distingue un grand nombre de cocotiers ; & chacune offre à l'œil un joli jardin placé au milieu de la mer. Le beau temps que nous avions alors, augmenta le plaisir de ce charmant paysage ; nous croyions voir ces Terres habitées par des Fées, que décrivent les Romans. La théorie que j'ai donnée plus haut, sur la formation de l'Isle *Palmerston*, paroît applicable à quelques-unes de celles-ci ; car nous en apperçûmes une qui n'étoit composée que de

fable; & une feconde, fur laquelle il n'y avoit
1777. Mai. encore qu'un arbriffeau ou un arbre «.

17. M. Cook mouilla le 17 Mai, dans une des rades de *Happaee*, où il fut reçu de la maniere la plus aimable, où on lui donna des fêtes champêtres, dont la defcription amufera fans doute les Lecteurs.

Relâche à Happaee. *Remarques fur cette Ifle & fur fes Habitans.*

» DÈS que nous fûmes mouillés, dit M. Cook, les vaiffeaux fe trouverent remplis de Naturels, & environnés d'une multitude de pirogues. Les Infulaires nous apporterent des cochons, des volailles, des fruits & des racines, qu'ils échangerent contre des haches, des clous, des grains de verre, & des étoffes. Féenou & Omaï arriverent à bord au lever du foleil, afin de me préfenter aux Habitans de l'Ifle; & je defcendis bientôt fur la côte avec eux : nous débarquâmes dans la partie Nord de *Lefooga*, un peu à droite de notre mouillage.

» Le Chef me conduifit à une maifon, ou plutôt à une cabane qui étoit fituée près de la greve, & que j'avois vue apporter, quelques minutes auparavant. Nous nous y afsîmes, Féenou, Omaï

& moi. Les autres Chefs & la multitude formoient un cercle en dehors, vis à-vis de nous, & ils s'aſſirent également. On me demanda combien de temps je voulois demeurer dans l'Iſle : je répondis que je me propoſois d'y reſter cinq jours. Alors on ordonna à Taipa de venir s'aſſeoir près de moi, & d'annoncer cette nouvelle. Il harangua en effet le peuple, & Féenou lui ſouffla la plus grande partie de ſon diſcours. Selon le rapport d'Omaï, l'Orateur eſſaya de prouver qu'ils devoient tous, jeunes & vieux, me regarder comme un ami qui vouloit paſſer quelque temps avec eux; & que, durant mon ſéjour, ils devoient s'abſtenir de me voler & de m'inquiéter; il exhorta enſuite ſes Auditeurs à apporter aux vaiſſeaux, des cochons, des volailles, des fruits, *&c.* & il leur fit la deſcription des diverſes choſes qu'ils recevroient en échange. Taipa eut à peine achevé ſa harangue, que Féenou nous quitta. Taipa profita de ſon abſence, pour m'avertir que j'étois obligé de faire un préſent au Chef de l'Iſle, appelé Earoupa. Comme je m'attendois à cet avis, je lui fis un préſent plus riche qu'il ne l'eſpéroit. Voyant que j'étois ſi généreux, deux Chefs d'une autre Iſle qui ſe trouvoient à l'aſſemblée, & Taipa lui-même, me demanderent quelque choſe pour eux. J'eus ſoin de les contenter. Féenou revint

1777. Mai.

1777. Mai.

au moment où j'achevois mes largesses ; il parut fâché contre Taipa, qui m'avoit laissé donner tant de choses ; mais j'étois persuadé qu'il agissoit de concert avec eux, & je ne fus pas la dupe de sa finesse. Il reprit sa place auprès de moi ; il ordonna à Earoupa de s'asseoir à ses côtés, & de haranguer le peuple à l'exemple de Taipa : il indiqua à l'Orateur, comme la premiere fois, les principaux points du discours, qui roula encore sur notre arrivée, & sur la maniere amicale dont il falloit nous accueillir.

» Lorsque ces cérémonies furent achevées, le Chef me mena à trois mares, qui, d'après ce qu'on m'avoit dit, contenoient de l'eau douce ; l'une des trois offroit en effet une eau assez bonne, & il n'étoit pas difficile d'y remplir nos futailles. Après avoir examiné l'aiguade, nous retournâmes à notre premiere station, où j'apperçus un cochon cuit au four, & des ignames fumantes, que les Naturels se disposoient à porter à bord, pour mon dîner. J'invitai Féenou & ses amis à venir manger le cochon & les ignames, & nous prîmes la route du vaisseau ; mais Féenou seul s'assit à ma table. Après dîner, je les conduisis au rivage, & au moment où je me rembarquai, le Chef me donna une grosse tortue très-belle, & une quantité considérable d'ignames. Nous avions des rafraîchissemens en

abondance; car, dans le cours de cette journée, la *Résolution* acheta vingt petits cochons, outre des fruits & des racines. On m'apprit qu'au moment où j'étois descendu à terre le matin, un des Naturels vint à bord, & ordonna à tous ses compatriotes de retourner sur la côte. Il vouloit vraisemblablement que tous les Insulaires assistassent à la cérémonie de ma réception; car, dès qu'elle fut terminée, une foule d'entre eux revinrent au vaisseau. 1777. Mai.

» Le lendemain, Féenou & Omaï qui ne se quitterent guere, & qui avoient passé la nuit sur la côte, arriverent à bord de très-bonne heure. Ils me dirent l'un & l'autre qu'on m'attendoit dans l'Isle. Je m'y rendis bientôt avec eux, & on me conduisit à l'endroit où je m'étois assis la veille: j'y trouvai un concours nombreux d'Habitans déjà rassemblés, & je jugeai qu'on préparoit quelque chose d'extraordinaire; mais je ne devinois pas ce que c'étoit, & Omaï ne pouvoit me l'apprendre. 18.

» Je fus à peine assis, que je vis paroître environ cent Insulaires, qui s'avancerent sur notre gauche, chargés d'ignames, de fruits à pain, de bananes, de noix de coco & de cannes de sucre. Ils déposerent leurs charges, & ils en formerent deux tas ou pyramides. Bientôt après, d'autres Naturels arriverent sur notre droite,

1777. Mai.

& apporterent les mêmes choses, dont ils firent également deux pyramides de ce côté. Ils attacherent sur la pyramide de notre droite, deux cochons & six volailles ; & sur celle de notre gauche, six cochons & deux tortues. Earoupa s'assit devant la pyramide de la gauche, & un autre Chef devant la pyramide de la droite. Je pensai qu'ils avoient rassemblé cette contribution, par ordre de Féenou, auquel on paroissoit obéir ici avec autant de soumission qu'à *Annamaoka*, & qu'il avoit beaucoup d'autorité sur les Chefs de *Happaee*.

» Les hommes, qui avoient apporté ces provisions, eurent soin de les étaler de la maniere la plus pittoresque, & ils allerent ensuite se joindre à la multitude rangée en cercle, autour des deux pyramides. Des guerriers, armés de massues de cocotier, pénétrerent ensuite dans l'enceinte, & défilerent devant nous. Après avoir fait des évolutions durant quelques minutes, ils se retirerent, la moitié d'un côté, & le reste de l'autre, & ils s'assirent. Ils entrerent bientôt en lice, & ils nous donnerent le spectacle de plusieurs combats singuliers. Un champion se levoit ; il s'avançoit fiérement, &, par des gestes expressifs, plutôt qu'avec des paroles, il proposoit un défi à la troupe opposée. Si l'on acceptoit

le cartel, ce qui arrivoit ordinairement, les deux champions se mettoient en attitude de combattre, & ils se chargeoient mutuellement, jusqu'à ce que l'un ou l'autre avouât sa défaite, ou jusqu'à ce que leurs armes fussent brisées. A la fin de ces combats, le vainqueur venoit s'accroupir devant le Chef; il se relevoit ensuite, & s'éloignoit. Sur ces entrefaites, quelques vieillards, qui paroissoient les Juges du camp, lui donnoient des éloges en peu de mots; & les spectateurs, sur-tout ceux qui étoient du côté du vainqueur, célébroient sa victoire, par deux ou trois cris de joie.

1777. Mai.

» Il y eut, de temps en temps, quelques minutes d'intervalle d'un duel à l'autre. Ces entr'actes furent remplis par des combats de lutte & de pugilat. Les premiers ressembloient exactement à ceux d'*O-Taïti*, & les seconds différoient peu de ceux de la populace d'*Angleterre*. Ce qui nous étonna le plus, fut de voir deux grosses femmes arriver au milieu de la lice, & se charger à coups de poing, sans aucune cérémonie, & avec autant d'adresse que les hommes. Leur combat ne dura pas plus d'une demi-minute, & l'une d'elles s'avoua vaincue. L'héroïne victorieuse reçut de l'assemblée les applaudissemens qu'on donnoit aux hommes, dont la force ou la souplesse avoient triomphé de leur rival. Nous témoignâmes du

1777. Mai. dégoût pour cette partie de la fête : mais notre improbation n'empêcha pas deux jeunes filles de se présenter encore sur l'arêne : elles paroissoient avoir du courage, & elles se seroient sûrement porté des coups rigoureux, si deux vieilles femmes n'étoient venues les séparer. Ces divers combats eurent lieu en présence au moins de trois mille personnes ; & les champions montrerent beaucoup de bonne humeur : cependant les hommes & les femmes reçurent des coups, dont ils durent se ressentir assez long-temps après.

» A la fin de ces jeux, le Chef me dit que le tas de provisions qui se trouvoit à notre droite, étoit destiné à Omaï ; & que la pyramide de notre gauche, qui comprenoit à-peu-près les deux tiers du tout, étoit pour moi. Il ajouta que je pouvois les conduire à bord, quand je le voudrois ; qu'il seroit inutile de les environner d'une garde, & que les Naturels n'en ôteroient pas une seule noix de coco. Il ne se trompoit pas ; car je l'emmenai dîner au vaisseau, & lorsqu'on embarqua les provisions dans l'après-midi, nous reconnûmes qu'on n'y avoit pas touché. Il y en eut assez pour charger quatre canots, & je fus très-surpris de la libéralité de Féenou : aucun des Chefs des Isles de la Mer du Sud, ne m'avoit fait un

préſent ſi magnifique. Je m'empreſſai de prouver à mon ami, que je n'étois pas inſenſible à ſa généroſité, & je lui donnai toutes les choſes auxquelles je crus qu'il mettoit du prix. Il fut ſi ſatisfait de mes dons, qu'immédiatement après ſon arrivée ſur la côte, il m'envoya encore deux cochons, une quantité conſidérable d'étoffes, & des ignames. 1777. Mai.

» Féenou avoit deſiré voir nos Soldats de Marine faire l'exercice. Afin de lui procurer cette ſatiſfaction, j'ordonnai aux Soldats des deux vaiſſeaux de ſe rendre à terre dans la matinée du 20. 20.
Après différentes évolutions, ils tirerent chacun pluſieurs coups; l'aſſemblée, qui étoit très-nombreuſe, parut enchantée. Le Chef nous offrit à ſon tour un ſpectacle, où les Naturels déployerent une adreſſe & une préciſion extrêmes, & nous le trouvâmes bien ſupérieur à nos manœuvres militaires. C'étoit une eſpece de danſe, ſi différente de celles que j'avois vues juſqu'alors, que je crains de ne pouvoir la décrire à mes Lecteurs. Elle fut exécutée par des hommes, & nous y comptâmes cent cinq Acteurs. Chacun d'eux tenoit à la main un joli inſtrument, à-peu-près de la forme d'une pagaie, de deux pieds & demi de longueur, qui avoit un petit manche, & une palme de peu d'épaiſſeur, & qui étoit très-léger. Ils agiterent d'un

nombre infini de manieres ; toutes ces positions
1777. Mai. furent accompagnées de diverses attitudes, ou de divers mouvemens du corps. Les Acteurs se rangerent d'abord sur trois lignes ; &, au moyen de différentes évolutions, ils changerent de place, de maniere que ceux qui s'étoient trouvés sur le derriere, se trouverent au front. Ils ne gardoient pas long-temps la même position, & chaque fois qu'ils en changeoient, c'étoit toujours par des mouvemens très-vifs. Ils s'étendirent sur une seule ligne, ils se formerent en demi-cercle, & en deux colonnes. Tandis qu'ils achevoient cette derniere évolution, l'un deux s'avança, & exécuta devant moi une danse grotesque, qui termina le spectacle.

» Il n'y avoit d'autres instrumens que deux tambours, ou plutôt deux troncs d'arbres creusés, qu'ils frappoient avec un morceau de bois, & d'où ils tiroient quelques notes. Il me parut néanmoins que les Danseurs n'étoient pas dirigés par ces sons, mais par un chœur de musique vocale, auquel se joignoit leur voix. Leur chant avoit une sorte de mélodie, & les évolutions, ou les pas qui en étoient la suite, s'exécutoient avec tant de justesse & de vivacité, que la troupe nombreuse des Acteurs sembloit ne former qu'une grande machine. Nous pensâmes tous qu'un pareil spectacle seroit universellement

applaudi sur un théâtre d'*Europe* ; il surpassa, comme je l'ai déjà dit, tout ce que nous avions imaginé pour les divertir, & ils eurent l'air de sentir leur supériorité sur nous. Excepté le tambour, ils ne faisoient aucun cas de nos instrumens de musique ; encore le jugeoient-ils inférieur au leur. Nos cors de chasse en particulier exciterent beaucoup de mépris ; car les Naturels de cette Isle & de toutes celles de la Mer du Sud, ne daignerent pas les examiner. 1777. Mai.

» Afin de leur donner une opinion plus favorable de nos amusemens, & de leur inspirer un sentiment profond de notre force & de notre adresse, je fis préparer des feux d'artifice, qui furent tirés le soir, en présence de Féenou, des autres Chefs, & d'une multitude d'Habitans. Des pieces qui se trouverent gâtées manquerent ; mais celles qui étoient en bon état, réussirent parfaitement, & remplirent très-bien les vues que je me proposois. Les fusées volantes & plongeantes leur causerent sur-tout un plaisir & un étonnement qu'on ne peut concevoir, & ils jugerent alors qu'en fait de spectacle, nous en savions plus qu'eux.

» Cette supériorité de notre part les excita à nous donner de nouvelles preuves de leur dextérité ; &, dès que notre feu d'artifice fut terminé, nous vîmes commencer une suite de

danses, que Féenou avoit ordonnées pour nous
1777. Mai. divertir. » Une bande de dix-huit Musiciens vint d'abord s'asseoir devant nous, au milieu d'un cercle qui étoit composé d'une multitude de spectateurs, & qui devoit servir de théâtre. Quatre ou cinq d'entre eux avoient des morceaux d'un gros bambou, de trois à cinq ou six pieds de longueur, qu'ils tenoient à-peu-près dans une position verticale ; l'extrémité supérieure ouverte, & l'extrémité inférieure fermée par un des nœuds. Ils frappoient la terre, avec cette extrémité inférieure, constamment, mais lentement. Ils produisoient ainsi divers tons, suivant la longueur des bambous, mais chacun de ces tons étoit grave : afin d'établir des contrastes, un autre homme frappoit très-vîte, avec deux bâtons, un morceau de la même substance, fendu & couché sur le sol, & il en tiroit des tons aussi aigus, que les premiers étoient graves. Le reste des Musiciens, ainsi que ceux qui jouoient du bambou, chantoient un air doux & lent, qui tempéroit si bien l'âpreté des sons des instrumens dont je viens de parler, qu'un auditoire habitué aux modulations les plus parfaites & les plus variées des sons mélodieux, auroit admiré la forte impression & l'effet agréable, qui résultoit de cette harmonie simple.

» Après ce Concert, qui dura environ un

quart-d'heure, vingt femmes entrerent ſur la ſcene. La tête de la plupart d'entre elles étoit ornée de guirlandes de roſes de la Chine, ou d'autres fleurs cramoiſies. Pluſieurs avoient, ſur le corps, d'autres guirlandes de feuilles d'arbres, découpées ſur les bords avec beaucoup de délicateſſe. Elles formerent un cercle autour des Muſiciens, qu'elles regardoient en face, & elles commencerent par chanter des airs tendres, auxquels le chœur répondit par le même chant. Elles accompagnerent leur voix de mouvemens de leurs mains qui ſe portoient avec grace vers leur viſage, & ſur la poitrine. Dans le même temps, elles jetoient un de leurs pieds en avant, qu'elles retiroient mollement, tandis que le ſecond demeuroit immobile. Elles ſe tournerent enſuite du côté des ſpectateurs; &, lorſqu'elles eurent un peu chanté, elles marcherent à pas comptés, dans la partie du cercle qui ſe trouvoit vis-à-vis de la cabane où nous étions aſſis au milieu des Chefs. Deux de ces femmes firent à cette époque le tour du cercle, chacune d'un côté différent, de façon qu'elles ſe rencontrerent à l'extrémité du diametre d'où elles étoient parties, & qu'elles revinrent à leur place. Deux nouveaux couples s'avancerent de la même maniere; l'un de ces couples revint auſſi à ſa place; mais le ſecond demeura en

1777. Mai.

1777. Mai. ſcene, & les femmes, qui n'avoient pas encore parcouru l'enceinte, s'approcherent de celles-ci deux à deux, juſqu'à ce qu'elles euſſent toutes décrit un cercle autour des Muſiciens.

» Leurs danſes devinrent plus animées; elles firent deux tours ſur elles-mêmes, en ſautant, en frappant leurs mains l'une contre l'autre, ou en faiſant claquer leurs doigts, & répétant quelques mots avec le chœur. Vers la fin, le mouvement de la muſique augmenta, & elles déployerent dans leurs geſtes & leurs attitudes, une force & une dextérité merveilleuſe; quelques-unes de ces attitudes, ſi nous les jugeons d'après les idées reçues en *Europe*, furent indécentes. Il eſt vraiſemblable toutefois que cette partie du ſpectacle n'avoit point de but malhonnête, & qu'on vouloit ſeulement nous montrer la ſoupleſſe extraordinaire des femmes du pays.

» Ce grand Ballet de femmes fut ſuivi d'un ſecond exécuté par quinze hommes. Il y en avoit quelques-uns de vieux; mais l'âge ne paroiſſoit point diminuer leur agilité & leur ardeur pour la danſe : ils formerent une eſpece de cercle ouvert au front, ils ne regardoient ni l'aſſemblée ni les Muſiciens, mais une moitié regardoit en avant, à meſure qu'elle marchoit, & l'autre moitié dans une direction contraire.

Ils

Ils chanterent quelquefois en chœur avec les Muſiciens, ſur un mouvement grave, en agitant les mains d'une maniere agréable, mais différente de celle des femmes; ils penchoient en même temps le corps, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; ils élevoient une jambe qu'ils jetoient en-dehors, & ils étendoient les bras du même côté; d'autres fois ils chantoient des phraſes auxquelles répondoit le chœur, & ils preſſoient par intervalles la meſure de la danſe en frappant leurs mains, & en remuant avec plus de vivacité leurs pieds ſans varier leur pas; enfin la rapidité de la muſique & de la danſe augmenta ſi fort, qu'il fut à peine poſſible de diſtinguer leurs divers mouvemens : nous avons pourtant lieu de croire que les Acteurs étoient un peu fatigués, car ils jouoient depuis environ une demi-heure.

1777. Mai.

» Il y eut ici un entr'acte aſſez long, & on recommença les jeux : douze Inſulaires s'avancerent, ils ſe placerent ſur deux lignes & ſur les côtés oppoſés du cercle, en face les uns des autres. Nous vîmes arriver un homme qui ſembla remplir les fonctions de nos ſouffleurs, & qui répéta pluſieurs phraſes auxquelles les douze nouveaux Acteurs & le chœur répondirent : ils chanterent ſur un mouvement grave, & enſuite ils chanterent & danſerent environ un quart-d'heure

d'une maniere plus animée, comme les Danseurs
1777. Mai. qu'ils remplaçoient.

» Dès qu'ils eurent fini, neuf femmes vinrent s'asseoir en face de la cabane où étoit le Chef : un homme se leva & alla frapper de ses deux poings réunis la premiere de ces femmes ; il passa à la seconde & à la troisieme, qu'il frappa de la même maniere : mais lorsqu'il fut à la quatrieme, il la frappa sur la poitrine, & j'ignore si ce fut par hasard ou à dessein. L'un des spectateurs le punit à l'instant, & le renversa d'un coup sur la tête : on emporta le blessé sans bruit & sans aucun désordre. Cette correction ne put soustraire les cinq autres femmes à une discipline si étrange ou peut-être à une cérémonie nécessaire ; car il se présenta un nouvel Insulaire qui les frappa également sur le dos : leur humiliation fut portée plus loin ; elles eurent le chagrin de voir leur danse désapprouvée deux fois, & elles furent obligées de recommencer. Leur Ballet différa peu de celui des femmes dont j'ai parlé plus haut ; seulement elles éleverent quelquefois leur corps sur une jambe par un double mouvement, & ensuite sur l'autre, & elles firent claquer leurs doigts, tandis qu'elles se trouverent dans cette attitude : elles répéterent ensuite avec beaucoup d'agilité ces mouvemens vifs que la premiere troupe de Danseuses avoit exécutés si heureusement.

» Peu de temps après, un homme entra brusquement au milieu du cercle, & dit d'une maniere bouffonne, quelque chose sur nos feux d'artifice, ce qui produisit des éclats de rire dans toute l'assemblée. Les Insulaires, qui étoient de la suite de Féenou, danserent alors, ils formerent autour des Musiciens deux cercles concentriques de vingt-quatre Acteurs chacun, & ils chanterent un air avec des gestes de mains & de tête analogues aux paroles. Ces chants langoureux furent longs; les Acteurs presserent ensuite la mesure, & ils répéterent des phrases de concert avec le chœur ou en réponses aux couplets de quelques-uns des Musiciens. Quand ils eurent fini, ils se retirerent sur le derriere de la scene, ainsi que les femmes l'avoient fait; ils revinrent bientôt de chaque côté, & ils dessinerent un triple demi-cercle dont la formation prit assez de temps; car ils s'approcherent en inclinant le corps sur une jambe & en avançant un peu l'autre. Leur marche fut accompagnée d'un air pareil à celui qu'ils avoient chanté à leur premiere entrée sur le théâtre; mais ils changerent bientôt de ton pour déclamer des phrases avec des sons plus rudes. Sur ces entrefaites, leur danse s'anima, & ils finirent par des acclamations & des battemens de mains universels. Cette partie du spectacle fut répétée plusieurs fois; ils formerent encore deux

1777. Mai.

1777. Mai. cercles concentriques ; ils danserent & ils chanterent des couplets sur un mouvement très-vif, & ils finirent par des transpositions très-adroites des deux cercles.

» Les derniers amusemens de cette nuit mémorable, furent une danse exécutée par les principaux personnages de l'Isle. Elle ressembla, à quelques égards, à celle qui venoit de finir ; il y avoit le même nombre d'Acteurs, & elle commença à-peu-près de la même maniere ; mais elle se termina à chaque pause d'une façon différente, car les Danseurs mirent une vivacité prodigieuse dans leurs mouvemens : ils balançoient leur tête d'une épaule à l'autre, avec tant de force, que nous craignions de les voir se rompre le cou. Durant cette farce grotesque, ils se frapperent les mains par un coup très-sec, & ils pousserent des cris perçans à-peu-près semblables à ceux qu'on entend quelquefois dans les danses bouffonnes de nos théâtres d'*Angleterre*. Ils dessinerent le triple demi-cercle, ainsi que les Acteurs qui avoient paru avant eux : un homme qui s'avança à la tête des Acteurs, qui formoient l'un des côtés du demi-cercle, débita quelques paroles sur un vrai récitatif, & avec des gestes si expressifs & si justes, qu'il parut supérieur à nos Acteurs les plus applaudis. Le premier des Acteurs de l'autre côté du demi-cercle lui répondoit de la

même maniere. Il y eut plusieurs de ces scenes de récitatif; ensuite le demi-cercle s'avança sur le théâtre; les hommes qui se trouvoient à l'un des côtés, répondant en chœur à ceux de l'autre côté, & ils finirent par chanter & danser comme à leur entrée sur la scene. 1777. Mai.

» Ces deux dernieres danses furent si animées & si justes, qu'elles obtinrent des éloges universels. Les Naturels, qui assisterent au spectacle & qui étoient sûrement de bons juges, ne pouvoient contenir leurs applaudissemens, & nous éprouvâmes nous-mêmes une aussi grande satisfaction. Nous fûmes d'abord frappés de l'ensemble qui régnoit parmi tous les Acteurs, & de l'exactitude de leurs pas & de leur chant, qui ne manquoient jamais de suivre la mesure de la musique; quelques-uns de leurs gestes étoient si expressifs, que nous croyions entendre les paroles qui les accompagnoient. Quoique l'orchestre & la voix des Danseurs fussent parfaitement d'accord, la longue habitude de ces Ballets entremêlés d'airs, semble contribuer beaucoup à la mesure exacte qu'ils observent; nous remarquâmes, en effet, que ceux qui se trouvoient distraits ou dérangés de quelque maniere, reprenoient la note & le pas sans aucune peine. Ils passoient brusquement & avec une extrême adresse des contorsions rudes & des cris aigus à des mouvemens doux & des

chants mélodieux, & il nous fut démontré
1777. Mai. clairement que ces exercices leur sont très-familiers.

» Ces danses furent exécutées sous des arbres, au bord de la mer. Le lieu de la scene étoit éclairé par des flambeaux placés de distance en distance. Il s'y trouvoit un grand nombre de spectateurs, quoique l'assemblée fût moins nombreuse qu'elle ne l'avoit été le matin, lorsque nos Soldats de Marine firent l'exercice. Quelques-uns de nos Messieurs conjecturerent qu'environ cinq mille personnes assisterent à ce spectacle de nuit; d'autres jugerent cette estimation trop foible; il me sembla qu'il y en avoit un peu moins, & je crois approcher davantage de la vérité «.

» Les divers spectacles dont je viens de parler, ayant satisfait la curiosité des Insulaires & la nôtre, j'eus enfin le loisir d'examiner le pays.
21. Le 21, je fis une promenade dans l'Isle de *Lefooga*, que je voulois observer. Je la trouvai, à bien des égards, supérieure à *Annamooka*. Les plantations étoient plus nombreuses & plus étendues; cependant le terrain est encore en friche, dans quelques districts situés vers la mer, & sur-tout au côté oriental: cela vient peut-être de ce que le sol y est sablonneux; car il se trouve beaucoup moins élevé qu'*Annamooka* & les Isles voisines. Il est meilleur au centre de l'Isle, & tout y

annonçoit une population considérable & une culture soignée : nous y vîmes de vastes plantations enfermées par des haies, qui sont paralleles l'une à l'autre & qui forment de grands chemins si beaux & si spacieux, qu'ils embelliroient des contrées où les agrémens & les commodités de la campagne ont été portés à une extrême perfection. Nous y apperçûmes de vastes cantons couverts de mûriers (*a*), & les plantations en général, offroient toutes les racines & les fruits que produit cette Terre. Afin d'augmenter les richesses naturelles des Habitans, j'y semai du bled d'Inde, des graines de melon, de citrouille & d'autres plantes de ce genre. Nous apperçûmes une maison quatre ou cinq fois aussi étendue que les habitations ordinaires ; il y avoit un large tapis de gazon devant la façade, & je jugeai que les Naturels y tenoient des assemblées publiques. Nous rencontrâmes, près du lieu de notre débarquement, un mondrain de deux ou trois pieds de hauteur, & couvert de gravier ; il présentoit quatre ou cinq petites huttes dans lesquelles les Naturels nous dirent qu'on avoit enterré quelques-uns des principaux du pays.

1777. Mai.

» L'Isle n'a pas plus de sept milles de longueur ; & sa largeur en quelques endroits, n'est

(*a*) *Morus papyrifera.*

1777. Mai.

que de deux ou trois. Le côté oriental, qui eſt expoſé au vent alizé, offre un récif d'une largeur conſidérable, ſur laquelle la mer briſe avec beaucoup de violence. Ce récif, en ſe prolongeant, joint *Lefooga* à *Foa*, qui n'eſt éloignée que d'un demi-milie ; & , comme il eſt à ſec en partie, lorſque la marée eſt baſſe, les Naturels peuvent paſſer à pied d'une Terre à l'autre. La côte eſt un rocher de corail, élevé de ſix ou ſept pieds, ou une greve ſablonneuſe, plus haute que celle du côté occidental, lequel eſt élevé ſeulement de trois ou quatre pieds au-deſſus du niveau de la mer, & terminé par une greve de ſable dans toute ſa longueur.

» Au retour de mon excurſion, je vins dîner à bord, & je trouvai une grande pirogue à voile, amarrée à l'arriere de la *Réſolution*. Latooliboula, que j'avois vu à *Tongataboo*, durant mon ſecond Voyage, & que je ſuppoſai alors le Roi de cette Iſle, étoit aſſis dans l'embarcation, avec toute la gravité qu'il montroit à cette époque, & dont j'ai parlé ailleurs : nos careſſes & nos prieres ne purent le déterminer à monter ſur le vaiſſeau. Nous avions à bord une foule d'Inſulaires, qui tous l'appeloient *Areeke*, ce qui ſignifie Roi. Malgré l'étendue du pouvoir dont Féenou ſembloit jouir ici & à *Annamooka*, je n'avois jamais entendu perſonne lui donner ce titre ; & je

soupçonnois depuis long temps qu'il n'étoit pas Roi, quoique son ami Taipa eût pris beaucoup de peine, afin de nous le persuader. Latooliboula demeura jusqu'au soir sous l'arriere de la *Résolution*, & il regagna la côte de l'une des Isles. Féenou passa la journée avec nous; mais ces deux grands personnages ne se regarderent & ne se saluerent point. 1777. Mai.

22. » Le lendemain, quelques-uns des Naturels volerent sur le pont une tente goudronnée, & d'autres choses. On s'en apperçut bientôt; je fis suivre les voleurs, mais mon Détachement partit un peu trop tard. Je portai mes plaintes à Féenou, qui, s'il n'étoit pas Roi, avoit du moins beaucoup d'autorité, & je lui recommandai de mettre tout en usage, pour qu'on me rendît ce qu'on m'avoit dérobé. Il me renvoya à Earoupa, qui m'amusa par de vaines promesses, & qui ne fit aucune démarche.

23. » Le 23, au matin, au moment où nous allions démarrer pour quitter l'Isle, Féenou & Taipa son premier Ministre, arriverent sur une pirogue à voile, & m'avertirent qu'ils partoient pour *Vavaoo*, Terre située, disoient-ils, au Nord de *Happaee*, à environ deux jours de navigation. Ils voulurent me faire croire que leur voyage avoit pour but de me procurer des cochons, & de rapporter à Omaï des chapeaux de plumes rouges,

1777. Mai. très-estimés à *O-Taïti*. Le premier m'assura qu'il reviendroit dans quatre ou cinq jours ; il me pria de différer mon départ jusqu'à son retour, & il promit de m'accompagner à *Tongataboo*. Je pensai que c'étoit pour moi une belle occasion d'examiner *Vavaoo*, & je lui proposai de m'y rendre avec les vaisseaux ; mais il ne parut pas approuver ce dessein, &, afin de m'en détourner, il me déclara qu'il n'y avoit ni havre, ni mouillage. Je consentis donc à l'attendre ici, & il mit tout de suite sa pirogue à la voile.

24. » Le 24, plusieurs des Naturels répandirent qu'un vaisseau, pareil aux nôtres, étoit arrivé à *Annamooka*, depuis que j'avois quitté cette Isle, & qu'il y mouilloit encore. Ils exciterent beaucoup notre curiosité : ils eurent soin d'ajouter que Toobou, l'un des Chefs d'*Annamooka*, avoit repris en hâte le chemin de son pays, afin de recevoir les étrangers. Toobou venoit en effet de nous quitter ; & cette circonstance nous fit ajouter un peu de foi à la nouvelle. Je descendis à terre avec Omaï, pour obtenir des informations ultérieures ; je voulois parler à un homme qui arrivoit, disoit-on, d'*Annamooka*, & qui y avoit vu le vaisseau. Nous le trouvâmes chez Earoupa ; & Omaï lui proposa diverses questions que je dictai ; les réponses furent si claires & si satisfaisantes, qu'il ne me resta plus de doutes. Un

Chef, de quelque crédit, qui arriva au même instant d'*Annamooka*, déclara qu'il n'y avoit point de vaiſſeau dans cette Iſle, & qu'il n'y en étoit point venu depuis notre départ : le Naturel, qui avoit répandu le bruit, s'éloigna tout de ſuite, & nous ne le rencontrâmes plus. Il n'étoit pas aiſé de découvrir le but de ce menſonge : peut-être l'imaginerent-ils, afin de nous déterminer à partir. 1777. Mai.

» Je parcourus de nouveau l'intérieur du pays le 25; & j'entrai par haſard dans une maiſon, 25. où une femme panſoit les yeux d'un enfant qui paroiſſoit aveugle : les yeux de l'enfant étoient très-enflammés, & couverts d'une pellicule. Elle n'avoit d'autres inſtrumens, que deux petites ſondes de bois, avec leſquelles elle venoit de frotter les yeux du malade, de maniere à les faire ſaigner. Je fus un peu étonné de voir que les Naturels entreprenoient une opération de cette eſpece : mais j'arrivai trop tard, & je ne puis décrire en détail, comment la femme oculiſte employa les miſérables inſtrumens, que j'apperçus entre ſes mains.

» J'eus le bonheur d'être témoin d'une autre opération, que je vais décrire avec aſſez d'exactitude. Je rencontrai une ſeconde femme, qui raſoit la tête d'un enfant, avec une dent de requin, plantée à l'extrémité d'un bâton : je remarquai

1777. Mai. qu'elle mouilla d'abord les cheveux, à l'aide d'un morceau d'étoffe qu'elle plongeoit dans l'eau, & qu'elle appliquoit ensuite son instrument sur la partie mouillée. L'enfant ne sembla éprouver aucune douleur, & les cheveux furent aussi bien coupés, que si l'on avoit employé nos rasoirs. Encouragé par ce qui s'étoit passé devant moi, j'essayai bientôt sur ma barbe un instrument de la même espece, & mon expérience eut du succès; toutefois les hommes ne se coupent pas ainsi la barbe, ils se rasent avec deux coquilles. Ils placent une des coquilles au-dessous d'une des touffes de leur barbe, ils appliquent la seconde au-dessus, & ils enlevent les poils. Ils viennent ainsi à bout de les couper très-près de la peau. L'opération est un peu longue, mais elle n'a rien de douloureux. Il y a parmi eux des gens qui semblent faire le métier de Barbier: nos Matelots allerent souvent à terre, pour se faire raser à la maniere du pays; & les Chefs de l'Isle vinrent à bord, pour se faire raser par nos Barbiers.

» Comme les Naturels ne nous apportoient plus ni fruits, ni cochons, je résolus de changer de mouillage, & d'attendre le retour de Féenou, dans un endroit plus propre à nous fournir des
26. vivres. Nous appareillâmes donc le 26 au matin, & nous marchâmes au Sud «.

La navigation de M. Cook, au milieu des *Isles des Amis*, est très-intéressante ; mais nous sommes obligés d'en supprimer ici la plupart des détails. Il mouilla le lendemain sur une autre portion de la côte de *Happaee*, & il y reçut la visite d'un Roi du pays. Il en parle en ces termes : 1777. Mai. 27.

» Une grande pirogue à voile arriva sous l'arriere de la *Résolution* ; elle amenoit un homme qui s'appeloit Futtafaihe, ou Poulaho ; peut-être même portoit-il ces deux noms. Les Naturels, qui se trouverent à bord, nous dirent qu'il étoit Roi de *Tongataboo* & de toutes les Isles voisines, que nous avions vues, ou dont nous avions entendu parler. J'avois lieu de croire que le titre de Roi appartenoit à un autre ; & je fus étonné qu'on m'annonçât Poulaho de cette maniere. Les Insulaires néanmoins assurerent toujours qu'il étoit revêtu de cette haute dignité, & ils m'avouerent alors pour la premiere fois, que Féenou n'étoit pas le Roi, mais seulement un Chef qui avoit beaucoup de pouvoir ; que, lorsqu'il s'agissoit de faire la guerre, ou de terminer des différens, on l'envoyoit aux Isles voisines. J'avois besoin, & je désirois de faire ma cour à tous les grands personnages, sans examiner la validité des titres qu'ils prenoient ; &, ayant appris que Poulaho

1777. Mai.

avoit grande envie de venir à bord, je le priai d'y monter. Je l'y accueillis d'autant mieux, qu'il m'apporta deux cochons gras. Il étoit d'un embonpoint extrême. Si le rang ou l'autorité sont proportionnés, parmi eux, à la grosseur du corps, c'étoit surement le premier des Chefs que nous avions rencontrés; très-replet, malgré sa petite taille, il ressembloit à un gros tonneau. Il paroissoit avoir quarante ans; ses cheveux étoient lisses; & ses traits différoient beaucoup de ceux de la populace. Je le trouvai intelligent, grave & posé. Il examina, avec une attention singuliere, le vaisseau & les choses qui étoient nouvelles pour lui; & il me fit plusieurs questions judicieuses: il me demanda, par exemple, ce qui pouvoit nous engager à aborder ici. Quand il eut satisfait sa curiosité sur le pont, & qu'il eut bien regardé notre bétail, &c. je l'engageai à passer dans ma chambre. Quelques-uns des Naturels de sa suite objecterent que s'il acceptoit l'invitation, on marcheroit sur sa tête, ce qui n'étoit pas permis. Je chargeai Omaï, mon Interprete, de répondre que je défendrois de se tenir à la partie du pont, située en-dessus de ma chambre. Cet arrangement ne parut pas leur convenir du tout; mais le Chef lui-même fut moins scrupuleux que ses Courtisans; il s'affranchit du cérémonial, & il descendit, sans stipuler aucune condition. Il

s'efforça, ainsi que les gens de sa suite, de nous convaincre qu'il étoit le Roi, & que Féenou ne l'étoit pas; car il s'apperçut bientôt que nous en doutions. Omaï ne se soucioit point d'éclaircir le fait : il avoit formé une liaison intime avec Féenou; ils avoient échangé leurs noms, en témoignage de leur amitié, & il étoit fâché qu'un autre Insulaire vînt réclamer des honneurs, dont son ami avoit joui jusqu'alors. 1777. Mai.

» Poulaho dîna avec nous, mais il mangea peu, & il but encore moins : quand nous fûmes hors de table, il m'invita à l'accompagner à terre. On proposa à Omaï d'y venir aussi, mais il étoit trop fidellement attaché à Féenou, pour montrer des égards à son rival, & il refusa. Je remenai le Chef dans mon canot, après lui avoir fait présent des choses qui me semblerent avoir un grand prix à ses yeux : je jugeai que ma générosité passoit ses espérances. Je cherchois à mériter son affection, & je la méritai en effet; car dès que nous fûmes près du rivage, il donna ordre, avant de descendre de mon canot, qu'on m'apportât deux autres cochons. Quelques-uns de ses gens vinrent le prendre sur une planche, qui ressembloit à une de nos civieres, & ils allerent l'asseoir près de la côte dans une maison qu'on lui avoit préparée. Il me plaça auprès de lui; sa suite, qui n'étoit pas nombreuse, s'assit &

1777. Mai.

forma un demi-cercle devant nous en-dehors de la cabane : derriere le Chef, ou plutôt à un de ses côtés, se trouvoit une vieille femme, qui tenoit à la main une espece d'éventail, & qui étoit chargée de prendre garde qu'il ne fût incommodé par les mouches.

» On étala devant lui les différentes choses que les Insulaires avoient achetées de nous : il les examina toutes avec attention; il demanda ce qu'on avoit donné en échange, & il parut content du marché : il fit ensuite rendre aux propriétaires chacun des articles, excepté un verre à boire, dont il fut si enchanté, qu'il le garda pour lui. Les Naturels qui montrerent leurs emplettes, s'accroupirent d'abord à ses genoux, ils déposerent ensuite ce qu'ils apportoient; ils se releverent un instant après, & ils se retirerent : ils observerent ce cérémonial respectueux quand ils vinrent reprendre leurs richesses, & aucun d'eux ne s'avisa de parler à Poulaho debout. Au moment où je le quittai, plusieurs de ses Courtisans avoient déjà pris congé, & j'étudiai l'étiquette de la Cour, en cette occasion : ils mirent leur tête sous la plante de ses pieds, qu'ils toucherent & frotterent d'ailleurs avec le revers & le dedans des doigts des deux mains : d'autres qui n'étoient pas dans le cercle, s'approcherent également, afin de lui donner cette marque de respect,

respect, & ils s'éloignerent sans dire un seul mot. La décence de ceux qui vinrent faire leur cour à Poulaho me charma; je n'avois rien vu de pareil, même chez les Nations les plus civilisées. 1777. Mai.

» J'aurois appareillé le lendemain, si le vent n'eût pas été trop dans la partie du Sud & très-variable. Poulaho, à qui je donnerai désormais le titre de Roi, vint à bord dès le grand matin, & il m'apporta un de leurs chapeaux de plumes rouges. Nous faisions grand cas de ces chapeaux; car nous savions qu'ils seroient d'un prix extrême à *O-Taïti*; mais nous en offrîmes inutilement une valeur considérable, on ne voulut nous en vendre aucun, & nous en conclûmes qu'ils ne les jugeoient pas moins précieux : excepté le capitaine Clerke, Omaï & moi, personne des deux vaisseaux ne put s'en procurer un. Ces chapeaux, ou plutôt ces bonnets, sont faits de plumes de la queue des oiseaux du Tropique, tissues avec des plumes rouges de perroquet; ils n'ont point de coiffes; on les attache sur le front comme un diadême; leur forme est celle d'un demi-cercle, dont le rayon a dix-huit ou vingt pouces. M. Webber a dessiné Poulaho portant un de ces bonnets, & la gravure en donnera une idée plus exacte. Le Roi demeura à bord jusqu'au soir, mais son frere qui s'appeloit

aussi Futtafaihe, & quelques personnes de sa suite, passerent la nuit sur la *Résolution*.

1777. Mai. 29. » Je mis à la voile le 29, à la pointe du jour; je voulois retourner à *Annamooka* par la route que j'avois déjà faite durant cette campagne. Plusieurs pirogues à voile, dont l'une étoit montée par le Roi, nous suivirent. Dès que le Prince fut à bord de la *Résolution*, il demanda son frere & ses autres compatriotes, qui avoient passé la nuit avec nous: nous jugeâmes qu'ils étoient restés sur notre vaisseau sans sa permission. Quoiqu'ils n'eussent pas moins de trente ans, la réprimande sévere que Poulaho leur fit en peu de mots leur arracha des larmes. Le Roi ne tarda pas à changer de disposition; car, en nous quittant, il laissa à bord son frere & cinq hommes de sa suite; nous eûmes de plus la société d'un Chef, qui arrivoit de *Tongataboo*, & qui s'appeloit Tooboueitoa. Dès l'instant où il fut sur le pont, il renvoya sa pirogue, & il déclara qu'il coucheroit à bord avec les cinq personnes qui l'accompagnoient. Ma chambre étoit remplie d'étrangers; cette foule étoit bien incommode, mais je ne désirai pas qu'elle fût moins nombreuse, car les Insulaires m'apportoient une quantité considérable de provisions, pour lesquelles toutefois je leur donnois quelque chose en retour «.

M. Cook naviguoit, le 31 Mai, entre les Isles qui l'environnoient, & il courut d'assez grands dangers. Voici comment il en parle : » Le vent devint frais, il fut accompagné de rafalles & de pluie, & nous ne fûmes pas sans crainte. Je tins le pont jusqu'à minuit, j'y laissai alors le *Master*, auquel je donnai les ordres que je jugeai propres à dégager les vaisseaux des bas-fonds & des rochers qui nous environnoient ; mais, après avoir fait une bordée au Nord & être revenu au Sud, un grain léger porta la *Résolution* plus au vent que je ne l'avois compté : elle manqua d'échouer sur une Isle basse & sablonneuse, appelée *Pootoo-pootooa*, qui est entourée de brisans ; heureusement que l'Equipage venoit de recevoir l'ordre de revirer, & que la plupart des Matelots étoient à leurs postes ; on exécuta avec sagesse & avec promptitude les mouvemens nécessaires, & nous ne dûmes notre salut qu'à la prestesse & à la justesse de la manœuvre. La *Découverte* se trouvant de l'arriere, ne courut pas le même péril. Tous les Navigateurs qui entreprennent des voyages pareils aux nôtres, éprouvent des accidens de cette espece, plus ou moins dangereux.

1777. Mai. 31.

» Nos passagers eurent tant d'effroi, qu'ils montrerent une grande envie de gagner la terre dès la pointe du jour. Je fis mettre un canot à la mer ; j'ordonnai à l'Officier qui le commandoit, 1 Juin.

1777. Juin. de les débarquer à *Kotoo*, de sonder ensuite le long du récif de cette Isle, qui s'avance en pointe dans la mer, & de chercher un mouillage. J'étois aussi fatigué que les Insulaires de louvoyer au milieu des Isles & des bas-fonds, & j'avois résolu de mouiller le plutôt possible. Tandis que le canot étoit absent, nous essayâmes de conduire les vaisseaux dans le canal qui est entre l'Isle sablonneuse & le récif de *Kotoo* ; nous comptions y trouver une profondeur modérée, & y jeter l'ancre : mais la marée ou un courant s'opposerent à nos efforts, & nous fûmes réduits à mouiller à un mille d'une petite Isle sablonneuse «.

5. M. Cook arriva à *Annamooka* le 5 Juin, & il y mouilla à-peu-près à l'endroit où nous avions jeté l'ancre quelque-temps auparavant.

Seconde Relâche à Annamooka, *& autres Remarques sur ses Habitans.*

» Je descendis à terre bientôt après, dit M. Cook, & je trouvai les Habitans qui travailloient avec ardeur à leurs plantations : ils recueilloient des ignames pour les apporter à notre marché. Deux cents d'entre eux s'assemblerent sur la greve, & ils firent jusqu'à la fin du jour des échanges d'une maniere aussi empressée que durant ma premiere relâche. Quoiqu'il se fût écoulé peu

de temps depuis notre départ, le fonds de leurs richesses sembloit avoir beaucoup augmenté ; nous n'avions pu y acheter que du fruit à pain la premiere fois ; mais ils nous vendirent celle-ci, des ignames & des bananes : d'où l'on peut conclure que la saison des différens végétaux de cette contrée se succede rapidement. Il parut aussi qu'ils s'étoient beaucoup adonnés à la culture pendant notre absence, car nous trouvâmes de vastes plantations de bananes sur des terrains que nous avions laissés en friche. Les ignames étoient parfaitement mûres ; nous en achetâmes une quantité considérable, & nous donnâmes des ouvrages de fer en échange. 1777. Juin.

» Nous avions laissé à *Kotoo* Toobou, avec Poulaho & d'autres Chefs ; & nous dûmes nous appercevoir que les Naturels du pays n'étoient contenus par personne. Durant cette journée, aucun d'eux ne parut avoir de l'autorité. Avant de retourner à bord, j'allai jeter un coup d'œil sur les terrains où j'avois semé des graines de melon, & j'eus le chagrin de voir qu'une petite fourmi avoit gâté la plupart de ces graines. Mais les plantes de pomme-de-pin que j'y avois déposées, croissoient à merveille.

» Féenou arriva de *Vavaoo* ; le lendemain à midi ; il nous dit que le gros temps avoit coulé bas plusieurs pirogues chargées de cochons, & 6.

1777. Juin. d'autres choses qu'il amenoit de cette Isle, & que les Equipages avoient péri. Une nouvelle si affligeante, ne sembla intéresser aucun des Naturels; quant à nous, nous le connoissions trop, pour ajouter beaucoup de foi à son histoire. Vraisemblablement il n'avoit pu se procurer à *Vavaoo*, ce qu'il nous avoit promis : en supposant qu'il y eût embarqué des provisions, il les avoit sans doute laissées à *Happaee*, où il dut apprendre que Poulaho étoit près de nous. Il savoit bien que celui-ci auroit, comme son supérieur, le mérite & la récompense du Voyage. Son mensonge cependant ne fut pas mal imaginé; car le ciel avoit été si orageux les derniers jours, que le Roi & tous les Chefs qui nous suivirent de *Happaee* à *Kotoo*, étoient demeurés sur cette derniere Isle, n'osant pas, ainsi que nous, affronter le gros temps. Ils m'avoient prié de les attendre à *Annamooka*, c'est pour cela que j'y vins une seconde fois, & que je ne me rendis pas directement à *Tongataboo*.

» Poulaho & les Chefs qui l'accompagnoient,
7. arriverent le 7 : j'étois à terre avec Féenou, qui sentit combien il avoit eu tort de prendre un titre qui ne lui appartenoit pas. Non-seulement il reconnut Poulaho pour le Roi de *Tongataboo* & des autres Isles, mais il affecta d'insister beaucoup sur ce point, sans doute, afin de réparer

ſa faute. Je le quittai, & j'allai faire ma cour à Poulaho : je le trouvai aſſis, & ayant devant lui quelques perſonnes : les Naturels s'empreſſerent de venir rendre leurs devoirs à leur Roi, & le cercle fut bientôt très-nombreux. J'examinai avec ſoin le maintien & la conduite de Féenou en cette occaſion. Je fus convaincu qu'il jouiſſoit réellement d'une aſſez grande autorité ; car il ſe plaça au milieu des Courtiſans, qui étoient aſſis devant Poulaho : il fut d'abord un peu honteux de ce que nous l'avions vu jouer un rôle bien différent ; mais il reprit bientôt ſon aſſurance. Ces deux Chefs eurent un entretien qu'aucun de nous ne comprit, & nous ne fûmes pas ſatisfaits de l'interprétation qu'Omaï voulut nous en donner ; mais nous ſûmes alors à quoi nous en tenir ſur le rang de Féenou. Il vint dîner à bord avec moi, ainſi que Poulaho ; & ce dernier ſeul s'aſſit à table. Féenou, après avoir rendu ſes hommages à ſon Souverain, ſelon la méthode ordinaire, c'eſt-à-dire, après avoir touché de ſa tête & de ſes mains les pieds du Roi, ſortit de la grand'chambre. Poulaho nous avoit aſſurés auparavant, que ceci arriveroit ; & il fut démontré que Féenou ne pouvoit pas même manger ou boire en préſence du Roi.

1777. Juin.

» Nous appareillâmes le jour ſuivant, à huit heures du matin, & nous prîmes la route de 8.

1777. Juin. *Tongataboo*, à l'aide d'une jolie brise du Nord-Est. Quinze ou seize pirogues à voile, partirent avec nous, & chacune d'elles marcha beaucoup plus vîte que les vaisseaux. Féenou devoit faire la traversée sur la *Résolution ;* mais il aima mieux monter sa pirogue ; & il nous envoya deux Guides, qu'il chargea de nous conduire au meilleur mouillage «.

10. M. Cook arriva le 10 à *Tongataboo.* Ses deux vaisseaux toucherent sur une large batture durant cette traversée, & ils furent en danger de périr.

Tandis qu'il essayoit de gagner le havre, auquel les Naturels le conduisoient, le Roi se tint dans sa pirogue qui voguoit autour des vaisseaux. Ils étoient d'ailleurs environnés d'une multitude de petites embarcations. Poulaho, c'est le nom du Roi, en renversa deux qui ne purent lui laisser le passage libre, & il les fit chavirer avec autant d'indifférence, que si elles n'avoient eu personne à bord. Cet inconcevable trait de despotisme se retrouve plusieurs fois dans le Voyage que nous abrégeons, & l'on peut en conclure que les peuplades de la Mer du Sud ne sont pas aussi heureuses qu'elles paroissent l'être, & que la tyrannie y a fait plus de progrès que la civilisation. Parmi les Insulaires, dont les Anglois reçurent

la visite, M. Cook apperçut Otago, qui lui avoit été si utile durant son second Voyage, & un autre appelé Toobou, qui avoit alors conçu beaucoup d'amitié pour le Capitaine Furneaux; chacun d'eux lui apporta un cochon & des ignames; & il ne manqua pas de leur donner aussi des marques d'amitié de son côté. 1777. Juin.

Relâche à Tongataboo. *M. Cook y est reçu d'une maniere amicale. Description d'une collation des Insulaires. Détails & Remarques sur cette Isle & sur ses Habitans.*

» Peu de temps après que nous eûmes mouillé, dit M. Cook, je descendis à terre accompagné d'Omaï & de quelques-uns des Officiers. Le Roi nous attendoit sur la greve; il nous conduisit à une jolie maison, située un peu en-dedans des bords du bois, & précédée d'une grande prairie de gazon. Il me dit que nous étions les maîtres de l'occuper durant notre relâche : nous ne pouvions désirer une position plus charmante.

» Un cercle assez nombreux de Naturels, ne tarda pas à venir s'asseoir devant nous sur la prairie. On apporta des racines de plante de *Kava*, qu'on mit aux pieds du Roi; il ordonna de les couper en morceaux; il les fit distribuer aux hommes & aux femmes, qui commencerent

1777. Juin.

à les mâcher, & ils préparerent en peu de temps, un bowl de leur liqueur favorite. Sur ces entrefaites, nous vîmes arriver un cochon cuit au four, & deux paniers d'ignames grillées, qu'on divisa en dix portions & qu'on distribua à quelques-uns des assistans ; mais j'ignore à combien de personnes chacune de ces portions étoit destinée. J'observai qu'on en donna une au frere du Roi, & qu'on en réserva une, sans doute, pour Poulaho, car c'étoit un morceau choisi : on servit ensuite la liqueur, mais Poulaho ne parut pas se mêler de la distribution. On lui présenta la premiere coupe, & il dit de la donner à un homme qui étoit assis près de lui. On lui apporta aussi la seconde, qu'il garda. On m'offrit la troisieme ; mais, ayant vu préparer la boisson, je ne me souciai pas de la goûter, & elle passa à Omaï. Le reste fut envoyé à différens Insulaires, d'après les ordres de celui qui avoit le soin du bowl. Le frere du Roi reçut une de ces coupes, qu'il emporta avec sa part de cochon & d'ignames. D'autres quitterent également le cercle & emporterent leurs portions : on nous dit qu'ils ne pouvoient ni boire, ni manger en présence du Roi; cependant des hommes & des femmes d'un rang bien inférieur mangerent & burent sous ses yeux. La plupart se retirerent bientôt, & ils emporterent ce qu'ils n'avoient pas consommé.

» Je remarquai que les Naturels, qui avoient eu part à la collation, ne formoient pas la quatrieme partie de l'assemblée : ceux qui reçurent des ignames ou un morceau de cochon, me parurent être de la maison du Roi. Les domestiques qui distribuerent la viande & la *kava*, les présentoient toujours assis, même à Poulaho. Quoique ce fût notre premier débarquement, quoiqu'il y eût auprès de nous une multitude d'hommes & de femmes que nous n'avions pas encore vus, aucun d'eux ne fut incommode, & rien ne troubla le bon ordre. 1777. Juin.

» J'allai chercher une aiguade avant de retourner à bord; on me conduisit à des étangs ou plutôt à des mares, qui renfermoient, disoit-on, de l'eau douce. L'une de ces mares m'offrit en effet une eau assez bonne, mais elle se trouvoit un peu avant dans l'intérieur du pays, & l'on ne pouvoit y remplir qu'un petit nombre de futailles. Ayant appris que l'eau étoit plus abondante sur la petite Isle de *Pangimodoo*, située près de notre mouillage, je m'y rendis le lendemain & j'eus le bonheur d'y trouver un étang, d'une eau meilleure que celle que nous avions rencontrée jusqu'alors. L'étang étoit très-sale, je le fis nettoyer, & nous y prîmes l'eau dont nous avions besoin. 11.

» Comme je me proposois de faire un séjour assez long à *Tongataboo*, nous dressâmes une tente

près de la maiſon que Poulaho nous avoit donnée.
1777. Juin. On débarqua nos chevaux & notre bétail, & je laiſſai à terre un Détachement de Soldats de Marine commandés par leur Officier. On établit l'obſervatoire à peu de diſtance de notre camp, & M. King demeura ſur la côte afin de ſuivre les obſervations, & de ſurveiller les travailleurs. On débarqua les voiles qu'il falloit réparer; quelques-uns de nos gens couperent du bois pour le feu, & des planches pour l'uſage des vaiſſeaux, & les Canonniers eurent ordre de ſe tenir dans l'Iſle, & de faire les échanges avec les Naturels qui arrivoient de tous côtés, & qui apportoient des cochons, des ignames, des noix de coco & d'autres productions du pays. Notre camp reſſembla bientôt à une foire, & la *Réſolution* & la *Découverte* furent ſi remplies, que nous pouvions à peine nous remuer ſur les ponts.

» Féenou avoit fixé ſa réſidence dans notre voiſinage; mais il n'étoit plus le maître. Il conſervoit cependant beaucoup de crédit, & les préſens continuels qu'il nous fit, nous donnerent de nouvelles preuves de ſon opulence & de ſa généroſité. Le Roi ne ſe montroit pas moins libéral envers nous, car il ne ſe paſſoit guere de jour, ſans que nous reçuſſions de lui des choſes précieuſes. Nous apprîmes qu'il y avoit dans l'Iſle d'autres grands perſonnages que nous n'avions pas encore vus.

Otago & Toobou, en particulier, m'en citerent un qui se nommoit Mareewagee, qui jouissoit, disoient-ils, d'un pouvoir étendu, & qui étoit fort respecté. Si Omaï ne se méprit pas sur ce qu'ils nous en raconterent, Mareewagee se trouvoit revêtu d'une autorité supérieure à celle de Poulaho lui-même son parent; mais comme il étoit vieux & qu'il vivoit dans la retraite, il ne venoit pas nous rendre de visite. Plusieurs Naturels nous laisserent entrevoir que l'élévation de son rang ne lui permettoit pas de nous faire cet honneur. De pareils détails excitant ma curiosité, j'avertis Poulaho que je voulois aller chercher Mareewagee, & il me répondit amicalement qu'il m'accompagneroit le lendemain. 1777. Juin.

» Nous partîmes en effet le 12, dès le grand matin, dans la pinasse, & le Capitaine Clerke me joignit sur un de ses canots. Nous marchâmes à l'Est des petites Isles qui forment le havre; tournant ensuite au Sud, d'après les conseils de Poulaho, nous atteignîmes une baie spacieuse, ou une entrée que nous remontâmes l'espace d'environ une lieue, & nous débarquâmes au milieu d'un nombre considérable d'Insulaires, qui nous reçurent avec des acclamations de joie. Ils se séparerent sur-le-champ afin de laisser passer Poulaho, qui nous mena dans un terrain enclos, où il ôta la piece d'étoffe qui lui servoit de vêtement, 12.

1777. Juin.

pour en mettre une neuve, pliée proprement, que portoit un jeune homme de sa suite. Une vieille femme l'aida à s'habiller; & elle couvrit d'une natte l'habit du Roi. Nous jugeâmes que c'étoit pour qu'il ne le salît pas quand il s'affiéroit. Je lui demandai alors où étoit Mareewagee, & je fus bien étonné d'apprendre qu'il étoit parti pour se rendre au vaisseau, au moment qui précéda notre arrivée. Poulaho nous engagea à le suivre à une *Malaee*, c'est-à-dire, à une maison où se tiennent des assemblées publiques : cette maison étoit située environ un demi-mille plus loin. Lorsque nous eûmes atteint une grande prairie qui précédoit la façade, il s'assit au bord du chemin, & il nous dit d'aller seuls jusqu'à l'habitation. Nous profitâmes de son conseil, & nous nous assîmes à l'entrée; la foule qui nous suivoit, nous environna alors & s'assit comme nous. Omaï, qui nous servoit d'Interprete, demanda de nouveau si nous verrions Mareewagee: on ne nous répondit rien de satisfaisant. J'imaginai qu'on nous cachoit à dessein le vieux Chef, & nous retournâmes à nos canots, très-piqués d'avoir fait une course inutile. J'appris en arrivant à bord que Mareewagee n'y étoit point venu. Il paroît qu'il y eut de notre part bien des méprises, & qu'Omaï fut trompé, ou ce qui est plus vraisemblable, qu'il comprit mal ce qu'on lui avoit

dit, sur le grand personnage à qui nous voulions nous présenter. 1777. Juin.

» Quoi qu'il en soit, nous eûmes occasion d'examiner un village agréablement situé sur les bords d'un petit golfe, dans lequel tous les Chefs de l'Isle, ou du moins la plupart font leur résidence : chacun d'eux avoit sa maison au milieu d'une plantation, environnée de cabanes pour les domestiques. Des haies très-propres enfermoient ces plantations, qui, en général, n'offroient qu'une seule entrée : c'étoit une porte contenue en-dedans par une barre de bois, en sorte que, pour pénétrer dans l'intérieur, il falloit attendre qu'on vînt ouvrir. Les grands chemins & les petits sentiers se trouvent dans l'intervalle qui sépare une plantation de l'autre, & il est nécessaire d'escalader les haies pour arriver sur le territoire de son voisin. Les Naturels laissent croître du gazon sur une grande partie de ces terrains, & ils y sement ou ils y plantent des choses plus agréables qu'utiles : mais nous vîmes dans presque toutes, la plante appelée *Kava*, dont ils tirent cette boisson qu'ils aiment si passionnément. Quelques-unes des plantations offroient en abondance toutes les productions végétales de l'Isle ; mais j'observai que celles-ci n'étoient pas habitées par les Insulaires du premier rang. Il y a, près des chemins publics, de grandes maisons, précédées

1777. Juin. d'une prairie qui n'eſt pas encloſe, & dont on ſoigne beaucoup le gazon. On me dit qu'elles appartenoient au Roi; & je conjecture qu'on y tient les aſſemblées publiques. C'eſt à une de ces maiſons que Poulaho nous conduiſit.

13. » Le lendemain, à midi, le célebre Mareewagee, dont on nous avoit parlé ſi ſouvent, ſe rendit aux environs du poſte que nous occupions dans l'Iſle; il étoit ſuivi d'un grand nombre d'Inſulaires de tous les rangs. On m'aſſura qu'il avoit pris cette peine, afin de me fournir une occaſion de le voir. Il ſavoit probablement que j'avois paru très-mécontent la veille de ne pas le rencontrer. L'après-dînée, je deſcendis à terre avec pluſieurs de nos Meſſieurs, & Féenou nous ſervit de guide. Nous trouvâmes un homme aſſis ſous un grand arbre, près de la côte, un peu à droite de notre tente : une piece d'étoffe, au moins de quarante verges de longueur, étoit étendue devant lui, & il étoit environné d'un cercle nombreux de Naturels des deux ſexes également aſſis. Nous ſuppoſâmes que c'étoit le grand perſonnage que nous venions chercher : mais Féenou nous détrompa, & il nous montra un vieillard aſſis ſur une natte, à quelque diſtance, en nous diſant que c'étoit-là Mareewagee; il nous préſenta au Vieillard, qui nous reçut d'une maniere très-amicale, & qui nous pria de nous aſſeoir.

asseoir. L'Insulaire, assis sous l'arbre, en face de nous, s'appeloit Toobou ; &, lorsque j'aurai occasion d'en parler dans la suite, je le nommerai le vieux Toobou, pour le distinguer de l'autre Toobou, ami du Capitaine Furneaux; sa figure, ainsi que celle de Mareewagee, étoit vénérable. Le dernier étoit mince de taille, & il paroissoit avoir plus de soixante ans. Le premier, quoique moins âgé, avoit plus d'embonpoint, & il avoit si mal aux yeux, qu'il sembloit presque aveugle. 1777. Juin.

» Comme je ne m'attendois pas à trouver deux Chefs, je n'avois apporté qu'un présent. Il fallut le diviser; mais chacune des portions fut encore assez considérable, & Toobou & Mareewagee parurent très-satisfaits. Nous les amusâmes ensuite, l'espace d'une heure, avec deux cors de chasse & un tambour; le Capitaine Clerke tira un coup de pistolet, ce qui leur causa un extrême plaisir. Au moment où je pris congé, on roula la grande piece d'étoffe, étendue devant Mareewagee, & on me la donna, ainsi que des noix de coco.

» Le 14, le vieux Toobou vint me voir à bord 14.
de la *Résolution ;* il alla voir aussi le Capitaine Clerke, & nous eûmes soin, l'un & l'autre, de lui faire des présens. Sur ces entrefaites, Mareewagee rendit une visite à notre Détachement qui se trouvoit à terre ; & M. King lui montra tout ce que nous avions débarqué. Il admira beaucoup

1777. Juin.

notre bétail, & notre ſcie croiſée fixa ſon attention pendant quelque temps.

» Poulaho revint à midi du Village où nous l'avions laiſſé deux jours auparavant, & il nous amena ſon fils, jeune homme d'environ douze ans; il dîna avec moi, mais il ne permit pas à ſon fils de s'aſſeoir à table. Je me trouvois plus à mon aiſe, quand je l'avois pour convive; car alors les autres Naturels n'oſoient approcher, & un petit nombre d'entre eux ſe tenoient dans ma chambre. Lorſque lui ou Féenou n'étoient pas à bord, ce qui, à la vérité, n'arriva guere durant notre relâche, les Chefs inférieurs s'aſſéyoient à ma table ſans façon, ou ils entroient dans ma chambre à l'heure du repas, & ils m'importunoient beaucoup. Nous nous trouvions ſi gênés par la foule, qu'il n'y avoit pas moyen de dîner d'une maniere tranquille. Le Roi aima bientôt notre cuiſine; je fus perſuadé néanmoins qu'il dînoit ſi ſouvent avec nous, afin d'avoir le plaiſir de boire, plutôt que celui de manger; il prit en effet du goût pour le vin, & il vidoit ſa bouteille, auſſi bien & auſſi gaiement que nous. Il établit ſa demeure dans une maiſon ſituée près de notre tente; le ſoir, il donna à nos gens le ſpectacle d'une danſe; &, ce qui étonna tout le monde, malgré ſon embonpoint monſtrueux, il danſa lui-même.

» Le 15, dans la matinée, je reçus un Messager du vieux Toobou, qui me prioit de descendre à terre. J'allai le voir accompagné d'Omaï : nous le trouvâmes assis comme les anciens Patriarches, au pied d'un arbre, & environné d'un cercle de Naturels, d'une physionomie respectable : une grande piece d'étoffe étoit étendue de toute sa longueur, devant lui; il nous invita à nous asseoir près de lui; il montra à Omaï, la piece d'étoffe, une touffe de plumes rouges, & une douzaine de noix de coco, en disant qu'il me les destinoit. Je le remerciai; &, comme je n'avois rien à lui donner, je l'engageai à venir à bord.

1777. Juin. 15.

» Omaï, que Poulaho envoya chercher, nous quitta alors; & Féenou, qui arriva bientôt après, m'informa que le jeune Futtafaihe, fils de Poulaho, désiroit de me voir. Je me rendis à cette invitation, & je trouvai le Prince & Omaï assis sous un large dais, d'une très-belle étoffe; une autre piece, d'une étoffe plus grossiere, longue de soixante-seize verges, & large de sept & demie, étoit étendue au-dessous d'eux, & devant eux. Ils avoient un gros cochon à leur droite, & à leur gauche un monceau de noix de coco. Des Insulaires étoient assis en cercle autour de l'étoffe; je reconnus Mareewagee, & d'autres personnages du premier rang. On m'engagea à m'asseoir près du Prince. Omaï me dit que le Roi lui avoit

1777. Juin.

recommandé de m'avertir, qu'étant mon ami, il comptoit ſur mon attachement pour ſon fils, & qu'il en ſeroit plus aſſuré, ſi j'acceptois ce préſent. Je l'acceptai de bon cœur; &, comme il étoit l'heure du dîner, je les invitai tous à venir à bord.

» Le jeune Prince, Mareewagee, le vieux Toobou, trois ou quatre Chefs inférieurs, & deux femmes âgées, & d'un rang ſupérieur, m'accompagnerent. Mareewagee portoit une étoffe neuve, ſur les bords de laquelle il y avoit ſix bouquets, aſſez gros, de plumes rouges. Nous jugeâmes qu'il avoit pris ce vêtement, pour nous le donner; car, dès qu'il fut à bord, il l'ôta, & il me l'offrit. Il avoit ſans doute ouï dire que les plumes me feroient plaiſir. Chacun de mes hôtes reçut de moi des préſens, qui parurent les enchanter. Lorſque le dîner fut ſervi, ils ne voulurent ni s'aſſeoir à table ni manger. Je leur témoignai ma ſurpriſe, & ils me dirent qu'ils étoient *Taboo :* ce mot a bien des acceptions; mais, en général, il ſignifie une choſe qui eſt défendue. On ne nous expliqua point pourquoi ils s'impoſoient cette réſerve. Après dîner, on leur montra toutes les parties du vaiſſeau, &, lorſque leur curioſité fut ſatisfaite, je les reconduiſis à terre.

» Dès que mon canot eut atteint le rivage,

Féenou & quelques autres en sortirent. Le jeune Futtafaihe voulant les suivre, fut rappelé par Mareewagee, qui rendit, à l'Héritier présomptif de la Couronne, les hommages que je lui avois vu rendre au Roi. On permit à Futtafaihe de débarquer, après que le vieux Toobou & une des femmes âgées, dont je parlois plus haut, lui eurent donné les mêmes marques de respect. Quand cette cérémonie fut achevée, tous les Naturels quitterent mon canot, & passerent dans une pirogue qui devoit les conduire à leur résidence. 1777. Juin.

» Je fus bien-aise de les avoir remenés moi-même sur la côte : il me fut démontré clairement, que Poulaho & son fils étoient au-dessus de tous les autres Chefs. J'appris d'ailleurs les degrés de parenté ou de puissance de plusieurs grands personnages dont j'ai souvent cité les noms. Je sus que Mareewagee & le vieux Toobou étoient freres; ils avoient l'un & l'autre beaucoup de possessions dans l'Isle; & ils sembloient très-considérés du peuple : chacun des Naturels donnoit au premier l'épithete honorable de *Motooa-Tonga*, c'est-à-dire, de pere de *Tonga*, ou de son pays. Son affinité avec le Roi ne fut plus un secret pour nous; nous reconnûmes qu'il étoit son beau-pere, Poulaho ayant épousé une de ses filles, dont il avoit un fils : ainsi, Mareewagee

1777. Juin. étoit le grand-pere du jeune Prince. Nous voyions depuis assez long-temps, que nous nous étions mépris, en regardant Féenou comme le Souverain de ces Isles ; mais nous ne pouvions définir le rang qu'il occupoit; il ne nous resta pas non plus de doute sur ce point. Féenou étoit un des fils de Mareewagee, & Tooboueiota en étoit un autre.

» En débarquant, je trouvai le Roi dans la maison voisine de notre tente, avec ceux de nos gens qui résidoient sur la côte. A peine l'eus-je abordé, qu'il me donna un gros cochon, & une quantité assez considérable d'ignames. A l'entrée de la nuit, je vis arriver une troupe d'hommes qui s'assirent en rond, & qui chanterent & s'accompagnerent sur des tambours de bambou placés au milieu d'eux. Il y avoit trois longs tambours de bambou & deux plus courts : ils frappoient l'extrémité inférieure contre terre, comme dans la Fête dont j'ai parlé plus haut. J'en apperçus deux autres couchés sur le sol, l'un à côté de l'autre ; l'un étoit fendu : un Insulaire battoit sur ceux-ci à l'aide de deux petits bâtons : les Musiciens chanterent trois airs devant moi : on me dit que le concert avoit continué après mon départ, & qu'il dura jusqu'à dix heures du soir Ils brûlerent des feuilles de *wharra* pour éclairer la scene ; je ne les ai jamais vu faire usage d'autres flambeaux.

» Tandis que je paſſois la journée avec ces grands perſonnages, M. Anderſon ſe promena dans l'intérieur du pays, & il fit les remarques ſuivantes : » A l'Oueſt de l'endroit où nous avions établi notre tente, le terrain eſt abſolument inculte, l'eſpace d'environ deux milles; mais la nature y produit une multitude d'arbres & d'arbriſſeaux d'une végétation très-forte. On trouve plus loin une aſſez grande plaine, ſur laquelle il y a des cocotiers & quelques plantations peu étendues, qui ſemblent très-récentes; elles nous parurent être dans des diſtricts qu'on avoit laiſſés en friche juſqu'alors. Près de la crique, qui ſe prolonge à l'Oueſt de la tente, le ſol eſt plat, & il eſt couvert d'eau en partie à chaque marée. Lorſque les flots le laiſſent découvert, on apperçoit à la ſurface un rocher de corail qui offre des trous remplis d'une vaſe jaunâtre; vers les bords où il eſt un peu plus nu, il y a une multitude de petites ouvertures d'où ſort un égal nombre de crabes de deux ou trois eſpeces. Ces crabes s'y montrent en foule, mais ils diſparoiſſent dès qu'on les approche, & les Naturels, avec toute leur dextérité, ne peuvent en prendre un ſeul.

1777. Juin.

» On rencontre ici un ouvrage de l'art, qui annonce une ſorte d'induſtrie & de la perſévérance : il commence d'un côté, ſous la forme d'une chauſſée étroite, qui, s'élargiſſant peu à peu,

s'éleve doucement à la hauteur de dix pieds; à
1777. Juin. ce point, sa largeur est de cinq pas, & sa longueur entiere de soixante-quatorze : elle aboutit à une espece de cirque qui a trente pas de diametre, & un ou deux pieds d'élévation au-dessus de la chaussée, & qui offre quelques arbres au centre. Le côté opposé du cirque touche à une seconde chaussée de la même nature ; mais celle-ci n'a que quarante pas de long, & elle tombe en ruine. Le cirque & les deux chaussées sont de grosses pierres de corail ; la surface est couverte d'une terre qui a produit une multitude de petits arbres & d'arbrisseaux ; & l'état de décomposition où l'on voit d'ailleurs cet ouvrage, annonce qu'il est ancien. S'il a servi jadis à quelque chose, il paroît qu'on n'en fait aucun usage aujourd'hui ; nous n'avons pu rien apprendre des Naturels, si ce n'est qu'il appartient à Poulaho, & qu'on lui donne le nom d'*Etchee* «.

16. » Le 16 au matin, j'allai examiner les travaux que j'avois ordonnés sur la côte, & je fis ensuite, avec M. Gore, une promenade dans l'intérieur du pays. Nous eûmes occasion de voir de quelle maniere les Naturels fabriquent leurs étoffes ; nous étudiâmes ainsi la principale Manufacture de ces Isles, & de la plupart des autres de la Mer du Sud. J'ai décrit fort en détail, dans mon premier Voyage, la méthode que suivent

les O-Taïtiens ; comme celle des peuplades des *Isles des Amis* est différente, à quelques égards, je crois devoir en parler. 1777. Juin.

» Les femmes chargées de ce travail, prennent d'abord les tiges ou les troncs du mûrier-papier, qu'on cultive pour cet objet, & qui arrivent rarement à plus de six ou sept pieds d'élévation, & à plus de quatre pouces de grosseur : elles en ôtent l'écorce dont elles enlevent ensuite les parties grossieres avec une coquille de moule. Afin de détruire la convexité qu'a pris l'écorce autour de la tige, elles la roulent en sens contraire, & elles la font macérer dans l'eau ; (on m'a dit qu'on la laisse tremper une nuit :) on l'étend alors sur un tronc d'arbre formant une espece d'établi ; on la bat avec un instrument carré de bois, qui a environ un pied de longueur, & qui est rempli de grosses rainures de tous les côtés, & quelquefois avec un autre instrument qui est uni. L'étoffe est bientôt fabriquée, mais on la remet souvent sur le métier ; on la déroule, on la replie à diverses reprises, & on la bat de nouveau ; il semble que le but de ces opérations subséquentes est d'en resserrer plutôt que d'en amincir le tissu : dès que le premier travail est achevé, on étend l'étoffe afin de la sécher. La longueur des pieces est de quatre à six pieds, mais il y en a de plus

1777. Juin.

grandes ; leur largeur eſt moindre de moitié. A l'époque dont je parle, on réunit les pieces, & on les enduit pour cela du ſuc viſqueux d'une baie appelée *Tooo.* Quand l'étoffe a la longueur qu'on veut lui donner, on la place ſur une large piece de bois au-deſſus d'une empreinte compoſée de ſubſtances fibreuſes tiſſues d'une maniere très-ſerrée : l'ouvriere plonge une guenille dans un ſuc tiré de l'écorce d'un arbre nommé *Kokka*, & elle frotte l'étoffe, qui prend une couleur brune & qui devient luſtrée : l'empreinte ſur laquelle porte l'étoffe, me parut deſtinée ſeulement à coller davantage les divers morceaux. On continue ces opérations du collage & de la teinture juſqu'à ce que l'étoffe ait la longueur & la largeur néceſſaires ; les côtés offrent ordinairement une bordure d'un pied de largeur, qui n'eſt pas peinte, & il y en a une ſeconde plus large aux deux extrémités. Si quelques parties ſont trop minces ou trouées, ce qui arrive ſouvent, on y colle des pieces qui la rendent par-tout de la même épaiſſeur. Pour avoir une couleur noire, les Naturels mêlent la ſuie d'une noix huileuſe, appelée *Dooedooe* avec le ſuc du *Kokka.* La proportion de ce mêlange varie ſelon la teinte qu'ils déſirent. Ils diſent que l'étoffe noire, communément la plus luſtrée, donne un vêtement frais, & que la premiere eſt plus

chaude. Ils ne manquent pas, pour renforcer l'une & l'autre, d'y ajouter de petites pieces posées longitudinalement, & on ne peut y faire des déchirures que dans cette direction. 1777. Juin.

» Je rencontrai Féenou à mon retour, & je l'emmenai dîner à bord, ainsi qu'un second Chef qui étoit jeune. Lorsque le dîner fut servi, ils ne voulurent point manger; ils me dirent qu'ils étoient *Taboo Avy* : s'étant informés ensuite de quelle maniere on avoit apprêté nos alimens, ils s'assirent à table, & ils mangerent de bon cœur du cochon & des ignames qu'on avoit fait cuire sans *avy*, c'est-à-dire, sans eau. Je les assurai qu'il n'y avoit pas non plus d'eau dans le vin, & ils en burent volontiers. Nous conjecturâmes que des principes de superstition leur interdisoient alors l'usage de l'eau : il est vraisemblable toutefois, que l'eau dont nous nous servions leur inspiroit du dégoût, parce qu'on la puisoit à l'un des endroits où ils se baignent.

» Mareewagee avoit fait préparer pour le 17, une grande Fête (*Haiva*), à laquelle nous fumes tous invités; on disposoit devant la maison qu'occupoit alors ce Chef, & près de notre poste, un terrain qui devoit servir de théâtre. Les Insulaires arriverent en foule le matin, de l'intérieur du pays; chacun d'eux portoit sur son épaule une perche de six pieds de longueur, 17.

1777. Juin.

avec une igname suſpendue à chacune des extrémités. Ces ignames & ces perches furent dépoſées dans le cirque ; ils en formerent deux pyramides ornées de différentes ſortes de petits poiſſons, & arrangées de maniere à produire le coup d'œil le plus favorable. Mareewagee deſtinoit ce préſent au Capitaine Clerke & à moi. Les Naturels placerent le poiſſon d'une maniere pittoreſque, & nous fûmes bien-aiſes de le voir; mais il nous fut inutile, car il ſentoit mauvais: on l'avoit gardé deux ou trois jours, afin de nous le préſenter en cette occaſion.

» Ils commencerent ſur les onze heures à exécuter diverſes danſes qu'ils appellent *Mai.* ☞ » Les Muſiciens qui devoient former le chœur, étoient aſſis & au nombre de ſoixante & dix. Nous apperçûmes au milieu d'eux, trois inſtrumens auxquels nous donnâmes le nom de tambours, quoiqu'ils ne reſſemblaſſent pas aux nôtres : c'étoient de gros morceaux de bois cylindriques, ou des troncs d'arbre de trois à quatre pieds de long, & deux fois plus gros que le corps d'un homme d'une taille ordinaire; nous en vîmes de plus petits : ils ſe trouvoient les uns & les autres creux dans l'intérieur, mais fermés aux deux bouts, & ouverts ſeulement au côté par une fente d'environ trois pouces de large, qui ſe prolongeoit à-peu-près

ſur toute la longueur : ils creuſent l'intérieur par cette ouverture, quoique cette opération ſoit très-difficile. Les Naturels appellent ces tambours *Naffa* ; ils les tiennent devant eux, l'ouverture tournée vers leur viſage, & ils frappent deſſus avec deux morceaux cylindriques d'un bois dur, d'un pied de long & de l'épaiſſeur du poignet, & ils en tirent un ſon rude, mais éclatant & fort ; ils adouciſſent ou ils ralentiſſent les coups en quelques endroits de la danſe ; & pour changer de ton, ils frappent au milieu ou à l'extrémité de l'inſtrument.

» La premiere danſe fut compoſée de quatre groupes, chacun de vingt-quatre hommes, qui tenoient à la main un petit inſtrument de bois mince & léger, d'environ deux pieds de long, dont la forme reſſembloit à celle d'une courte pagaie oblongue, & auquel les Naturels du pays donnent le nom de *Pagge*. Ils les agiterent de toutes ſortes de manieres ; ils les pointoient à droite & à gauche vers la terre en inclinant leur corps du même côté ; ils les tournoient enſuite du côté oppoſé ; ils les paſſoient bruſquement d'une main à l'autre, & ils les faiſoient tourner avec beaucoup d'adreſſe. Ils varierent à l'infini les poſitions des *pagges* ; & à chaque nouvelle poſition, ils prirent de nouvelles attitudes : leurs mouvemens furent

1777. Juin.

d'abord peu vifs, mais ils s'animerent selon celui des tambours. Ils récitoient en outre des phrases de chant que répétoit le chœur ; & bientôt après, les Musiciens & les Acteurs chanterent tous ensemble, & ils terminerent ce premier jeu par des acclamations.

» Après un entr'acte de deux ou trois minutes, ils recommencerent les manœuvres du *pagge*, qu'ils continuerent plus d'un quart-d'heure. La derniere ligne des Acteurs se divisa; elle tourna d'un pas lent les angles de la colonne, & se rencontrant au centre du front, elle forma la premiere. Les Acteurs, sur ces entrefaites, réciterent des phrases de chant, comme dans le premier acte; les autres lignes se déplacerent successivement, & de la même maniere, jusqu'à ce que celle qui étoit d'abord au front, se trouvât la derniere, & l'évolution continua jusqu'à ce que la derniere ligne eût repris sa premiere place. Ils exécuterent une danse qui commença d'abord d'une maniere assez froide, mais qui s'anima bientôt ; & après avoir chanté environ dix minutes, tous les Acteurs se diviserent en deux groupes ; ils s'éloignerent un peu ; ils se rapprocherent ensuite, & ils dessinerent une figure circulaire qui termina le Ballet : on emporta les tambours, & les Musiciens quitterent la scene.

» La seconde danse n'avoit que deux tam-

bours, & le chœur n'étoit composé que de quarante Muficiens. Les Danfeurs, ou plutôt les Acteurs, formoient deux rangs : je comptai dix-fept perfonnes dans le plus avancé, & cinq dans l'autre. Féenou étoit à leur tête, c'eft-à-dire, qu'il occupoit le milieu de la premiere ligne, place d'honneur en ces occafions. Ils danferent & ils réciterent des phrafes de chant l'efpace d'environ une demi-heure, quelques fois fur un mouvement vif, & d'autres fois fur un mouvement plus tranquille, mais toujours avec une précifion extrême : on eût dit que l'ame d'un feul homme animoit tous ces corps, & nous fûmes frappés de la jufteffe des pas & des voix. Vers la fin du Ballet, la feconde ligne fe partagea, & elle vint prendre la place de la premiere, qui, après quelques évolutions, fe retrouva dans la pofition où elle étoit en arrivant fur la fcene. Lorfque ce Ballet fut terminé, les Muficiens & les tambours difparurent comme à la fin de l'autre danfe.

1777. Juin.

» Nous vîmes arriver trois tambours portés chacun par deux ou trois hommes, & foixante & dix Muficiens s'affirent fur la fcene pour former le chœur d'nne troifieme danfe. Celle-ci nous préfenta deux lignes de feize perfonnes, c'eft-à-dire, trente deux Acteurs en tout : le jeune Toobou, qui avoit un vêtement couvert de

plumes rouges, & qui se trouvoit richement
1777. Juin. paré aux yeux des spectateurs, étoit à leur tête. Ils danserent & chanterent, ils agiterent le *pagge*, comme les premiers; mais leur jeu, en général, fut beaucoup plus animé, & l'assemblée fut si contente, qu'elle ne cessa de les applaudir; elle parut sur-tout enchantée, lorsqu'ils laissoient pendre le *pagge* devant eux, & qu'ils détournoient la tête, ainsi qu'on la détourne quand on éprouve un sentiment de honte. La ligne du derriere se divisa, & vint occuper la place de l'autre, comme dans les deux premieres danses; mais ils reprirent bientôt leur ancienne place; ils formerent trois lignes, ils se retirerent aux deux coins de la scene, & ils laisserent vide la plus grande partie du théâtre. Deux hommes entrerent alors brusquement, & se livrerent un combat simulé avec les massues qu'ils emploient dans les batailles: ils les balancerent d'abord de différentes manieres, ils firent ensuite le moulinet avec beaucoup de force & de rapidité, & ils déployerent tant d'adresse, que quoiqu'ils fussent très-près, ils ne se toucherent jamais. Ils ne montrerent pas moins de dextérité en transportant leurs massues d'une main à l'autre: les deux champions, après avoir continué quelque temps ces exercices, s'agenouillerent & prirent de nouvelles attitudes: ils jeterent, par exemple, leur massue en l'air, &

ils

ils les ressaisirent au moment où elles tomboient. Ils s'en allerent aussi brusquement qu'ils étoient venus. Ils avoient la tête couverte d'une étoffe blanche, qui ressembloit à un bonnet de nuit, & qui étoit serré sur le front par une guirlande de feuillage. Afin d'être plus au frais & moins embarrassés, ils se trouvoient nus d'ailleurs, si l'on excepte un pagne léger, qui environnoit leur ceinture. Un homme qui portoit une pique & qui étoit vêtu comme ces deux derniers, entra sur la scene d'une maniere aussi brusque; il regarda autour de lui d'un air effaré, comme s'il eût cherché son ennemi à l'un des coins de la scene, & il prit une attitude menaçante : on eût dit qu'il vouloit transpercer l'un des spectateurs; ses genoux un peu pliés trembloient sous lui, & il paroissoit écumant de rage. Après avoir gardé cette position quelques secondes, il passa à l'autre coin du théâtre; il s'y tint dans la même attitude le même espace de temps, & sa sortie fut aussi brusque que son entrée. Durant cet intervalle, les Danseurs qui s'étoient divisés en deux groupes, réciterent avec lenteur des phrases de chant; ils s'avancerent, ils se réunirent & ils terminerent le Ballet au milieu des acclamations publiques. Si l'on juge de cette danse par le rang des Acteurs, ce fut le plus pompeux de tous leurs spectacles; Futtafaihe, frere de Poulaho, frappoit sur l'un des

1777. Juin.

1777. Juin.

tambours ; Féenou frappoit fur un autre ; & Mareewagee frappoit à l'entrée de fa hutte fur un troifieme, qui ne faifoit point partie de l'orcheftre.

» Nous n'étions pas à la fin dès danfes; on en prépara bientôt une nouvelle, dont quarante Muficiens & deux Tambours devoient former l'orcheftre : celle-ci fut compofée de foixante hommes qui n'avoient point encore paru, & qui fe rangerent fur trois lignes, la premiere ayant vingt-quatre Acteurs. Avant de commencer, ils jouerent un Prologue affez long, dans lequel toute la troupe répondoit de temps en temps à l'un des Naturels qui difcouroit : ils réciterent alternativement avec le chœur, des phrafes de chant (peut-être des vers ;) ils agiterent rapidement le *pagge* d'un grand nombre de manieres, & l'affemblée cria de toutes parts : *Mareeai*, *Fyfogge !* mots d'éloges qui expriment des nuances diverfes. Ils fe diviferent en deux groupes qui fe tournoient le dos ; ils fe retournerent enfuite, & les deux groupes changerent de place & reprirent bientôt leur premiere pofition, comme dans les autres danfes. Ils fe diviferent & fe retirerent fur les coins de la fcene pour laiffer le champ libre à deux athletes qui exécuterent un combat fimulé de maffues : ces deux champions furent bientôt remplacés par deux autres ; fur ces entrefaites,

les Danseurs réciterent des phrases de chant lentement & alternativement avec le chœur ; ils revinrent ensuite sur le devant de la scene, & ils terminerent le Ballet. 1777. Juin.

» Ces danses, si toutefois on peut les appeler de ce nom, durerent depuis onze jusqu'à près de trois heures. Les Chefs de l'Isle vouloient surement nous donner une fête, ou nous montrer leur dextérité dans les exercices du corps. Une multitude d'Insulaires assisterent à ces jeux, & l'inégalité du terrain rendit très-difficile l'évaluation du nombre des spectateurs ; cependant nous comptâmes le premier cercle, & remarquant qu'ils étoient rangés en quelques endroits sur vingt ou trente de hauteur, nous supposâmes qu'il y avoit près de quatre mille personnes. La foule qui environnoit notre marché, ou qui rôdoit autour de notre tente, étoit au moins aussi nombreuse, & nous calculâmes qu'il se trouvoit alors dix ou douze mille Insulaires dans notre voisinage, c'est-à-dire, dans l'espace d'un mille de tour. La plupart y étoient venus par curiosité.

» Nous regrettâmes beaucoup de ne pas entendre les paroles de leurs Ballets ; nous aurions surement recueilli des observations précieuses, sur l'esprit & les coutumes de ces peuplapes. L'assemblée ne manquoit point d'applaudir à la pantomime des Acteurs & des Danseurs, lorsqu'elle

1777. Juin. étoit juste & précise ; mais il faut remarquer qu'elle paroissoit sur-tout extrêmement sensible aux paroles. Au reste, la variété des mouvemens, leur justesse & leur étendue, rendirent la pantomime seule, ou le jeu des Acteurs bien digne de notre attention. Les desseins qu'a faits M. Webber des jeux de *Happaee*, sont applicables à ceux que nous vîmes ici, & ils acheveront d'indiquer l'ordre & la position des Danseurs & des Acteurs ; toutefois le crayon du Dessinateur, ou la plume de l'Ecrivain, n'exprimeront jamais complétement des gestes ou des attitudes sans nombre, aussi remarquables par l'aisance & la grace, que par leur variété.

» Le soir on nous donna le spectacle d'un *Bomai*, c'est-à-dire, qu'on exécuta les danses de nuit, devant la maison occupée alors par Féenou. Elles durerent environ trois heures ; durant cet intervalle nous vîmes douze danses, qui ressemblerent beaucoup à celles de *Happaee*. Il y en eut deux d'exécutées par des femmes ; & au milieu de celles-ci, nous vîmes arriver une troupe d'hommes, qui formerent un cercle en-dedans de celui des Danseuses. Vingt-quatre hommes, qui en exécuterent une troisieme, firent, avec leurs mains, une multitude de mouvemens très-applaudis, que nous n'avions pas encore vus. L'orchestre se renouvela une fois. Féenou parut

sur la scene, à la tête de cinquante Insulaires, qui avoient joué à *Happaee* : il étoit magnifiquement habillé ; de la toile & une longue piece de gaze, composoient son vêtement, & il portoit de petites figures suspendues à son cou. A la fin des jeux, nous nous apperçûmes que nous avions exposé les Insulaires, ou plutôt qu'ils s'étoient exposés eux-mêmes à de grands embarras ; car se trouvant rassemblés en foule sur cette partie de l'Isle, ils furent obligés de passer la nuit sous des buissons, ou au pied d'un arbre. Plusieurs coucherent en plein air, ce dont ils ne se soucient point du tout ; ou ils se promenerent jusqu'à la pointe du jour. »

1777. Juin.

« La fête se passa avec plus d'ordre, que ne le promettoit une si grande assemblée. Il devoit y avoir des hommes mal-intentionnés dans une foule si nombreuse ; &, en effet, nous en rencontrâmes bientôt. Notre vigilance & nos soins ne les empêcherent pas de nous piller de toutes parts, & ils commirent leurs vols d'une maniere très-audacieuse & très-insolente. Ils entreprirent de dérober tout ce que nous avions ; mais la foule étoit toujours nombreuse ; &, de peur que les innocens ne fussent punis pour les coupables, je ne permis pas aux sentinelles de tirer. Ils essayerent, en plein midi, d'enlever une ancre qui pendoit au bossoir de la *Découverte* ; & ils

1777. Juin. en feroient venus à bout, fi la patte ne fe fût accrochée à une des chaînes de fer qui fe trouvoient à la hanche du vaiffeau. Ils ne purent dégager l'ancre avec la main, & ils ne connoiffent point l'ufage des palans. Ils cafferent l'os de l'épaule d'une de nos chevres ; & l'animal en mourut peu de temps après : c'eft la feule violence que nous eûmes à leur reprocher. La perte retomba fur eux, car c'étoit une des chevres que je me propofois de laiffer dans l'Ifle : au refte, le Naturel, coupable du délit, ne le favoit pas.

18. » Ce qui fe paffa dans la matinée du 18, nous éclaira fur une de leurs coutumes. Un des Infulaires, ayant amené fa pirogue près de la *Réfolution*, entra par le haut des bouteilles, & vola un plat d'étain. Il fut découvert ; on le pourfuivit, & on le ramena à la hanche du vaiffeau. Trois vieilles femmes, qui étoient dans la pirogue, poufferent des lamentations, lorfqu'elles nous virent maîtres du voleur; elles fe donnerent des coups de poing terribles, fur le fein & fur le vifage, fans néanmoins verfer une larme. Nous découvrîmes la caufe des tumeurs & des cicatrices que nous appercevions aux os des joues de la plupart d'entre eux. Les coups multipliés qu'ils fe portent aux joues, meurtriffent la peau, & en font même fortir le fang, à gros

bouillons ; lorſque les bleſſures ſont récentes, on croiroit qu'on y a produit un cercle par le moyen du fer. Ils ſe découpent, avec un inſtrument, cette partie du viſage, en beaucoup d'autres occaſions, de la même maniere que les O-Taïtiens ſe découpent le haut de la tête. J'envoyai des préſens à Mareewagee, afin de lui témoigner combien j'étois ſenſible à ceux que j'avois reçus de lui la veille. La fête, qu'il nous avoit donnée, exigeoit de moi quelque choſe de pareil : je fis faire l'exercice à un Détachement des Soldats de Marine, à l'endroit où les danſes avoient été exécutées, & nous tirâmes des feux d'artifice le ſoir, devant Poulaho, devant les principaux Chefs & une aſſemblée nombreuſe. Les ſpectateurs eurent beaucoup de plaiſir, en voyant les Soldats tirer par pelotons ; mais nos fuſées d'eau leur cauſerent un étonnement extraordinaire : les fifres & le tambour, ou les cors-de-chaſſe qui jouerent ſur ces entrefaites, attirerent foiblement leur attention. Comme il n'eſt permis à perſonne de s'aſſeoir derriere le Roi, il ſe trouvoit au fond de l'amphithéâtre ; &, pour que rien ne l'empêchat de voir, aucun des Naturels n'étoit placé directement devant lui. Les Inſulaires ſe rangerent de maniere à former un ſentier qui laiſſoit un eſpace libre, depuis le ſiege de Poulaho, juſqu'au lieu de la ſcene.

1777. Juin.

1777. Juin. » Nous avions annoncé cette fête pour le foir; les Naturels l'attendirent avec impatience, & ils employerent la plus grande partie de l'après-dînée, à des combats de lutte & de pugilat. Ils donnent le nom de *Fangatooa* au premier de ces exercices; & celui de *Foohoo* au fecond. Lorfque l'un d'eux veut lutter contre un autre, il quitte fa place, à pas mefurés, en appliquant un coup fec fur la jointure du coude de l'un de fes bras, qui eft plié, d'où il réfulte un fon creux, qu'on regarde comme le fignal du défi. S'il ne fe préfente aucun adverfaire, il retourne, de la même maniere, au point d'où il eft parti, & il fe raffied; mais il fe tient quelquefois affez long-temps debout fur l'arêne, & il continue alors à frapper fon coude, & à provoquer un rival. S'il s'en préfente un, les deux athletes s'approchent & montrent de la gaieté & de la bonne humeur; ils fourient ordinairement, & ils arrangent la piece d'étoffe qui eft attachée autour de leurs reins : ils fe prennent enfin par la ceinture : celui des deux qui vient à bout d'entraîner l'autre, s'efforce tout de fuite de le foulever de terre, & de le jeter fur le dos; & s'il parvient, avant de le terraffer, à faire deux ou trois tours, en le balançant dans les airs, fon adreffe ne manque jamais d'exciter les applaudiffemens des Spectateurs. Quand leurs

forces ſont égales, ils ſe ſerrent de plus près, & ils entrelacent leurs jambes, ou ils ſe levent ſur la pointe des pieds, afin de ſe renverſer. Ils déploient une force prodigieuſe dans ces aſſauts; leurs muſcles ſont ſi tendus, qu'on les croit prêts à ſe rompre. Le champion qui eſt terraſſé, ſe retire tout de ſuite; mais le vainqueur s'aſſied, durant quelques minutes, & il retourne à ſa place, où les Naturels, qui ſont de ſa bande, proclament ſon triomphe, par quelques phraſes de chant, d'une meſure peu animée. Après s'être tenu aſſis un moment, il ſe leve de nouveau, & il recommence ſes défis; pluſieurs champions ſe préſentent quelquefois à lui, mais il a le privilege de choiſir celui qu'il veut; &, quand il a terraſſé ſon adverſaire, il a auſſi le droit excluſif de propoſer d'autres cartels, juſqu'à ce qu'il ſoit vaincu : s'il eſt enfin renverſé, la bande oppoſée chante la victoire. Cinq ou ſix hommes ſe levent ſouvent à la fois, & propoſent des défis; dans ce cas, il eſt commun de voir trois ou quatre couples qui ſe battent en même temps. On eſt ſurpris de la modération qu'ils conſervent dans ces exercices. Nous n'en apperçûmes pas un ſeul qui parût mécontent ou affligé, en quittant l'arêne. Lorſqu'ils trouvent leurs forces ſi égales, qu'ils déſeſperent de triompher, ils ceſſent le combat d'un commun accord. Si l'un eſt ren-

1777. Juin.

verſé d'une maniere qui n'eſt point loyale, ou
1777. Juin. s'il reſte des doutes ſur celui qui a l'avantage, les deux côtés chantent la victoire, & les champions ſe livrent un ſecond aſſaut. Le vaincu ne peut ſe meſurer une ſeconde fois, contre l'homme qui l'a terraſſé.

» Ceux qui s'exercent au pugilat, s'avancent de côté; ils changent de poſition à chaque pas; un de leurs bras eſt étendu en avant, & l'autre par derriere. Ils tiennent d'une main une corde, dont ils ſe ſerrent fortement le poignet, lorſqu'il ſe préſente un adverſaire : ils arrivent quelquefois ſur la ſcene, le poignet tout garni. J'imagine qu'ils emploient ce moyen, pour ne pas ſe diſloquer la main ou les doigts. Ils viſent ordinairement à la tête; ils ſe portent auſſi des coups ſur les flancs, & ils s'attaquent avec beaucoup d'ardeur. Ils changent de côtés, & ils ſe battent également des deux mains. Ils tournent ſur le talon, au moment qu'ils ont frappé leur antagoniſte, & ils lui donnent un coup très-ſec de l'autre main par derriere ; c'eſt celui de leurs coups qu'ils aiment le mieux, & qui paroît le plus adroit.

» Il eſt rare que les combats du pugilat durent long-temps; les champions quittent l'arêne, ou l'un ſe reconnoît vaincu. L'aſſemblée ne chante jamais la victoire, à moins que l'un des deux ne

renverse son rival sur la poussiere ; d'où l'on peut conclure que les Insulaires préferent les combats de lutte. Les petits garçons pratiquent ces deux exercices ; & on voit souvent de petites filles se battre opiniâtrément de la même maniere. Ils ne semblent point du tout honteux d'être vaincus ; le champion malheureux se rassied avec autant d'indifférence, que s'il n'étoit pas entré en lice. Quelques-uns de nos gens voulurent mesurer leurs forces dans ces deux sortes de combats, mais ils furent toujours battus, si j'en excepte un petit nombre de cas, où les champions du pays n'userent pas de leurs avantages, de peur de nous offenser. 1777. Juin.

» En réfléchissant sur le penchant au vol de la plupart des Insulaires, & sur leur adresse à dérober ce qu'ils n'espéroient pas obtenir loyalement, je sentis que notre bétail, qui se trouvoit alors à terre, courroit des risques, malgré toutes nos précautions. Je crus devoir déclarer que je me proposois de leur laisser quelques-uns de nos quadrupedes, & même en faire la distribution avant notre départ.

» Le 19, dans la soirée, j'assemblai tous les Chefs devant la maison que nous occupions : je donnai au Roi un jeune taureau d'*Angleterre*, & une vache ; à Mareewagee, un belier du *Cap*, & deux brebis ; & à Féenou, un cheval 19.

1777. Juin. & une jument. Comme j'avois annoncé cette distribution la veille, la plupart des Insulaires, qui étoient aux environs de notre petit camp, y assisterent. Je recommandai à Omaï de dire que leur Isle étoit éloignée de plusieurs mois de navigation, des pays où l'on trouve de pareils animaux; que je les avois amenés de si loin pour leur usage, & que cette transplantation m'avoit occasionné beaucoup de peines & de dépenses; qu'ils feroient mal, s'ils en tuoient un seul, avant que la race en fût très-multipliée; & enfin qu'ils devoient, eux & leurs enfans, se souvenir qu'ils les avoient reçus des Navigateurs de *Britane*. Omaï leur expliqua d'ailleurs le parti qu'on pouvoit en tirer, & la maniere dont il falloit en prendre soin; au reste, il s'expliqua sans doute fort mal sur ce dernier article, car il étoit peu instruit des détails de l'économie rurale. Voulant laisser, avec le reste de notre bétail, jusqu'à ce que nous fussions au moment de notre départ, les quadrupedes dont je venois de faire présent aux Insulaires, j'engageai les Chefs à envoyer à notre bergerie, un homme ou deux qui s'habitueroient à ces animaux, & qui acquerroient des instructions sur la façon de les soigner. Poulaho & Féenou suivirent mon conseil mais ni Mareewagee, ni personne de sa suite, ne s'occupa des moutons qu'il avoit eus en par-

tagé ; & le vieux Toobou ne vint point à cette assemblée, quoique je l'y eusse invité, & qu'il fût dans les environs. Je me proposois de donner en outre des chevres, un mâle & deux femelles à Mareewagee ; mais, comme il montroit tant d'indifférence, je les ajoutai à la portion du Roi. 1777. Juin.

» Je ne tardai pas à connoître que le partage avoit mécontenté bien du monde ; car on m'avertit le lendemain qu'il nous manquoit un chevreau & deux coqs d'Inde. Je ne pouvois imaginer qu'ils se fussent perdus par hasard, & je résolus de ne pas les laisser entre les mains des voleurs. Pour cela, je commençai par saisir trois pirogues, qui se trouvoient à la hanche des vaisseaux. Je descendis ensuite à terre, &, ayant rencontré le Roi, son frere, Féenou, & quelques autres Chefs, dans la maison que nous occupions, je leur donnai une garde, & je leur fis comprendre que je les tiendrois aux arrêts, jusqu'à ce qu'on m'eût rendu, non-seulement le chevreau & les coqs d'Inde, mais tout ce qu'on nous avoit dérobé, à différentes époques. Lorsqu'ils se virent prisonniers, ils dissimulerent leur chagrin, autant qu'ils purent ; &, après m'avoir assuré qu'on me rendroit tout, ainsi que je le désirois, ils s'assirent, & burent la *kava*, d'une maniere enjouée & tranquille : on me rapporta 20.

1777. Juin. bientôt une hache & un coin de fer. Sur ces entrefaites, quelques Naturels en armes se rassemblerent derriere notre maison; mais ils se disperserent dès le moment où nos Soldats de Marine marcherent contre eux. Je recommandai aux Chefs de défendre ces attroupemens; ils donnerent en effet des ordres, auxquels les Habitans du pays obéirent. Je les engageai à venir dîner avec moi à bord, & ils y consentirent de bon cœur. Plusieurs Insulaires ayant ensuite représenté que le Roi ne devoit pas quitter la côte, le Prince se leva à l'instant, & déclara qu'il étoit prêt à partir. Nous nous rendîmes donc sur la *Résolution*; le Prince & sa suite y demeurerent jusqu'à quatre heures, & je les reconduisis dans l'Isle : bientôt après on me ramena le chevreau, & un des coqs. Ils promirent de nous livrer l'autre le lendemain; comptant sur leur parole, je relâchai les pirogues, & je rendis la liberté aux Chefs.

» Quand les Chefs nous eurent quittés, nous fîmes une promenade Omaï & moi, afin d'observer un des repas des Naturels; car c'étoit un des momens de la journée où ils mangent. Je trouvai qu'ils avoient en général de bien petites rations. Il ne faut pas s'en étonner, puisqu'ils nous avoient vendu la plupart des ignames, & des autres provisions qu'ils avoient apportées,

& qu'ils ne pensoient jamais à retourner dans leurs bourgades, tant qu'ils rencontroient quelque espece de subsistance autour de notre camp. Nous étions établis sur une pointe de terre en friche; &, à proprement parler, aucun des Insulaires ne résidoit à un mille de nous; il se trouvoit une foule si nombreuse d'étrangers, sur les districts où commencent les cultures, que nous nous attendions à y voir les maisons remplies de monde. Nous nous trompions : les familles qui y résidoient, n'avoient pas un seul hôte. Tous les étrangers vivoient sous des angars mal construits, ou sous des arbres & des buissons. Nous remarquâmes qu'on avoit coupé les branches des cocotiers, afin de bâtir des huttes pour les Chefs.

» Nous rencontrâmes, durant cette promenade, une demi-douzaine de femmes qui soupoient au même endroit. On mettoit les morceaux dans la bouche de deux d'entre elles, &, lorsque nous en demandâmes la raison, on nous dit qu'elles étoient *Taboo-Mattee*. Nous apprîmes, en faisant des recherches ultérieures, que l'une avoit lavé le cadavre d'un Chef deux mois auparavant, & qu'elle ne devoit toucher aucun aliment pendant cinq mois : l'autre avoit aussi lavé le cadavre d'une personne d'un rang inférieur, & elle étoit soumise à la même absti-

nence, qui devoit finir plutôt. Nous apperçûmes,
1777. Juin. à peu de distance de là, une troisieme femme, à qui on mettoit également les morceaux dans la bouche; on nous avertit qu'elle avoit aidé à laver le corps du Chef, dont je parlois tout-à-l'heure.

21. » Le Roi arriva à bord le 21, dès le grand matin; il venoit m'inviter à un spectacle, qu'il vouloit donner le même jour. Sa toilette étoit déjà faite; le Barbier lui avoit barbouillé toute la tête d'un fard rouge, afin de rougir ses cheveux, qui étoient naturellement d'un brun foncé. Je l'accompagnai à terre après le déjeûner, & je trouvai ses gens occupés à planter au front de notre maison, quatre longs poteaux, à deux pieds de distance l'un de l'autre, & de cette maniere : (⁘). L'espace entre les poteaux fut ensuite rempli d'ignames; &, à mesure que les Naturels le remplirent, ils eurent soin d'assujettir les poteaux avec des bâtons placés à environ quatre pieds d'intervalle, afin d'empêcher que la pression des ignames ne les séparât. Lorsque les ignames eurent atteint le sommet des premiers poteaux, ils en superposerent de nouveaux, & les deux pyramides s'éleverent à plus de trente pieds. Ils placerent, au sommet de la premiere, deux cochons cuits au four; ils mirent un cochon vivant au haut de la seconde, & ils attacherent

attacherent au milieu un second cochon par les pieds. Nous fûmes étonnés de la facilité & de la promptitude avec laquelle ils formerent ces pyramides. Si j'avois ordonné aux Matelots d'exécuter un pareil ouvrage, ils auroient juré qu'on ne pouvoit le faire sans Charpentiers; les Charpentiers auroient employé douze instrumens divers, & au moins cent livres de clous; & avec tous leurs moyens, ils auroient mis, à cette opération, autant de journées que les Insulaires y mirent d'heures. Mais les Matelots, comme la plupart des animaux amphibies, sont de peu de secours à terre. Quand les Naturels eurent garni de provisions ces deux pyramides, ils rassemblerent plusieurs autres tas d'ignames & de fruits à pain, de chaque côté de la scene; & ils apporterent ensuite une tortue, une quantité considérable d'excellent poisson, une piece d'étoffe, une natte, & quelques plumes rouges: le Roi vouloit me faire présent de toutes ces choses: il sembloit désirer que son présent surpassât celui que j'avois reçu de Féenou à *Happaee*, & il y réussit.

1777. Juin.

» Ils commencerent, à une heure, le *Mai* ou les Danses. La premiere fut presque une répétition de celle que nous avions vue à la fête de *Mareewagee*. La seconde eut pour premier Danseur Toobou, l'ami du Capitaine Furneaux;

1777. Juin.

quatre ou cinq femmes y parurent, & elles exécuterent les évolutions & les pas, avec autant d'exactitude que les hommes. Les Acteurs se diviserent en deux bandes, & abandonnerent la scene à deux champions, qui se livrerent un de ces combats simulés de massues, dont j'ai déjà fait la description. A la fin de la troisieme danse, qui fut la derniere, deux autres guerriers arriverent avec leurs massues, & montrerent beaucoup de dextérité. Des combats de lutte & de pugilat remplacerent ces danses; l'un des Insulaires entra dans la lice avec une espece de massue composée de la tige d'une feuille de cocotier, qui est dure & pesante. On répéta le *Bomai* pendant la nuit; Poulaho lui-même y dansa, vêtu d'étoffes d'*Angleterre* : mais les danses exécutées durant cette nuit, ou durant cette journée, ne furent ni aussi belles, ni aussi animées que celles de Féenou, ou de Mareewagee; & il n'est pas besoin d'en parler davantage.

» Je dînai à terre, afin de ne perdre aucune partie du Spectacle. Le Roi s'assit à ma table, mais il ne voulut ni boire ni manger. Je reconnus que la présence d'une femme que j'avois invitée à ce repas, d'après ses sollicitations, l'arrêtoit : nous découvrîmes ensuite qu'elle étoit d'un rang supérieur au sien. Dès que cette

femme si imposante eut dîné, elle s'avança vers
le Roi, qui mit ses mains sous les pieds de sa 1777. Juin.
Souveraine, & elle se retira. Au même instant,
Poulaho plongea ses doigts dans un verre de vin,
& il reçut les hommages de tous les gens de sa
suite. C'est la seule fois que nous l'ayons vu
donner à quelqu'un des marques de respect. Il
me demanda des feux d'artifice, & j'en fis tirer
le soir; malheureusement les pieces se trouverent gâtées, & elles ne remplirent pas l'attente
des Spectateurs.

» Comme il n'y avoit plus de Fête à espérer,
de notre côté ou de celui des Chefs, & que la
populace avoit satisfait sa curiosité, elle nous
quitta en grande partie le lendemain du *Haiva* 21.
de Poulaho : cependant des voleurs rôdoient encore autour de nous, & encouragés par la négligence de nos gens, ils nous déroboient sans cesse
quelque chose.

» Des Officiers des deux vaisseaux qui avoient
fait une course dans l'intérieur de l'Isle, sans ma
permission, & même sans que je le susse, revinrent le soir, après une absence de deux jours;
ils étoient partis avec leurs fusils, avec des cartouches & avec des marchandises du goût du
pays, & les Naturels eurent l'adresse de les dépouiller complétement durant cette expédition :
il manqua d'en résulter des suites fâcheuses; car,

dès que nos voyageurs furent de retour, ils se
1777. plaignirent au Roi, par l'entremise d'Omaï, du
Juin. traitement qu'ils avoient reçu. Poulaho ignorant mes intentions, & d'après ce qui étoit arrivé, craignant que je ne l'arrêtasse de nouveau,
23. s'éloigna le lendemain de très-bonne heure. Féenou suivit cet exemple, & il ne resta pas dans notre voisinage un Chef revêtu de quelque autorité. J'en fus très-fâché, & je témoignai à Omaï mon mécontentement de ce qu'il s'étoit mêlé d'une pareille affaire. Ma réprimande lui inspira le désir de ramener Féenou; il eut soin de l'assurer que je n'emploîrois pas la force pour obliger les Insulaires à rendre ce qu'ils avoient pris à nos Messieurs, & sa négociation eut du succès. Féenou comptant sur cette parole, reparut le soir; nous le reçûmes bien; & Poulaho revint aussi le jour suivant.

» Ces deux Chefs m'observerent, avec raison, qu'il falloit les avertir, lorsque les Equipages voudroient aller dans l'intérieur du pays; ils ajouterent qu'en pareil cas, ils nous donneroient des guides & une escorte, & qu'ils se trouveroient responsables de notre sureté. Je crois qu'avec cette précaution, un voyageur & ses richesses sont aussi en sureté à *Tongataboo*, que dans les pays du monde les mieux policés. Je ne me donnai aucun soin pour obtenir la restitution des

choses qu'on avoit prises à nos Officiers; cependant Féenou fit tout rendre, excepté un fusil & 1777. Juin.
un petit nombre d'articles d'une moindre valeur. Nous avions recouvré à cette époque, les coqs d'Inde & la plupart des instrumens qu'on avoit dérobés à nos ouvriers.

» Le 25, deux canots que j'avois envoyés à 25.
la découverte du canal le plus propre à regagner la haute mer, revinrent. Les *Masters*, qui les commandoient, me dirent que le canal au Nord, par lequel nous étions venus, étoit extrêmement dangereux, qu'il se trouvoit rempli de rochers de corail d'un bord à l'autre ; mais qu'il y en avoit un très-bon à l'Est, resserré cependant par de petites Isles dans un de ses points, & que nous aurions besoin d'un vent très-favorable, c'est-à-dire, d'un vent d'Ouest qui ne souffloit pas souvent sur ce parage. Les deux bâtimens étoient approvisionnés de bois & d'eau, nos voiles se trouvoient réparées, & nous ne devions plus guere espérer de vivres des Habitans; mais, comme il devoit y avoir une éclipse, le 5 du mois suivant, je résolus de l'observer, s'il étoit possible, & de différer l'appareillage jusqu'après cette époque.

» J'eus ainsi quelques jours de loisir, & le 26, 26.
dès le grand matin, je m'embarquai sur un canot avec Poulaho & quelques personnes de mes

1777. Juin.

vaisseaux, pour *Mooa*, village où le Roi & d'autres Chefs font leur résidence ordinaire. Nous rencontrâmes sur notre route, quatorze pirogues qui pêchoient ensemble dans le golfe; le fils de Poulaho étoit sur une de ces embarcations, dont chacune portoit une espece de verveux ou filet triangulaire, qui étoit étendu entre deux bâtons, & qui offroit à l'extrémité inférieure, un sac pour recevoir & arrêter le poisson. Elles avoient déjà pris de très-beaux mulets, & elles nous en donnerent environ une douzaine. Je fus curieux de voir quelle est la maniere de pêcher des Naturels; & on me le montra tout de suite. Ils environnent d'un long filet, pareil à notre seine, un bas-fond où ils croient que la pêche fera heureuse; les Pêcheurs se mettent alors dans l'eau & ils plongent, dans la seine, les verveux dont je parlois tout à l'heure, ou bien ils y prennent les poissons au moment où ils s'échappent: le bas-fond qu'ils envelopperent de leur seine, ne contenant point de poisson, afin de nous mieux instruire des détails de l'opération (qui paroît sûre,) ils y jeterent une partie de ceux qu'ils avoient déjà pris.

» Nous quittâmes le fils de Poulaho, & les Pêcheurs; & quand nous fûmes au fond de la baie, nous débarquâmes à l'endroit où nous étions descendus lorsque nous fîmes une course

inutile pour voir Mareewagee. Dès que nous fûmes à terre, le Roi chargea Omaï de me dire, que je ne devois pas avoir d'inquiétude sur le canot ou sur les choses qui s'y trouvoient; que les Naturels ne toucheroient à rien. Nous reconnûmes ensuite qu'il avoit eu raison de nous donner cette assurance. On nous conduisit au même instant à l'une des maisons de Poulaho, qui n'étoit pas éloignée, & près de l'édifice public ou du *Malahee*, dans lequel nous étions entrés, quand nous allâmes à *Mooa* pour la premiere fois. Quoiqu'elle fût assez grande, elle sembloit destinée à l'usage particulier du Roi, & elle se trouvoit au milieu d'une plantation. Poulaho s'assit à l'une des extrémités, & les Naturels qui vinrent lui faire leur cour, s'assirent en demi-cercle, à l'autre extrémité; au moment où ils entrerent, le Prince ordonna de préparer un bowl de *kava*, & de faire cuire des ignames pour nous. Tandis qu'on exécutoit ses ordres, j'allai voir, près de la maison, un *fiatooka* ou cimetiere qui, par son étendue & sa forme, paroissoit surpasser ceux que nous avions examinés sur les autres Isles : quelques personnes de la suite du Roi, m'accompagnerent, & Omaï me servoit d'interprete. On me dit que le cimetiere appartenoit au Roi : il étoit composé de trois maisons assez grandes, situées au sommet, ou plutôt au

1777.
Juin.

1777. Juin.

bord d'une efpece de colline. Il y avoit à quelque diftance un quatrieme édifice rangé fur la même ligne que les trois premiers ; le fecond étoit le plus confidérable ; il fe trouvoit fur une efplanade d'environ trois pieds de hauteur, longue de vingt-quatre pas & large de vingt-huit. Les autres étoient placés fur de petits mondrains artificiels élevés également de trois pieds ; les planchers de ces édifices, ainfi que des fommets des mondrains qui les environnoient, étoient couverts de jolis cailloux mobiles ; de larges pierres plates, d'un rocher de corail dur, taillées proprement, & pofées de champ, dont l'une avoit douze pieds de longueur & plus de douze pouces d'épaiffeur, enfermoient le tout. Ce que nous n'avions jamais vu jufqu'alors, l'un de ces édifices étoit ouvert à l'un des côtés, & il y avoit en dedans deux buftes de bois groffiérement façonnés ; l'un près de l'entrée, & l'autre un peu plus avant dans l'intérieur. Les Naturels nous fuivirent jufqu'à la porte, mais ils n'oferent pas en paffer le feuil : nous leur demandâmes ce que fignifioient ces buftes ; on nous répondit qu'ils ne repréfentoient aucune divinité, & qu'ils fervoient à rappeler le fouvenir des Chefs enterrés dans le *fiatooka*. Nous jugeâmes qu'ils ne conftruifent pas fouvent des monumens pareils ; car ceux-ci avoient, felon toute apparence, plufieurs générations. On

nous apprit qu'on avoit enterré des morts dans chacun de ces édifices ; mais rien ne l'annonçoit. Nous y vîmes l'éperon sculpté d'une pirogue d'*O-Taïti* que la mer avoit jeté sur la côte. Une large prairie de gazon, parsemée d'arbres, parmi lesquels nous en distinguâmes de très-gros, de l'espece appelée *Etoa* dans le pays, formoit le pied de la colline. Ces derniers arbres ressemblent aux cyprès, & ils produisent un bon effet dans un cimetiere. Nous apperçûmes aussi près de l'un des quatre édifices, une file de palmiers peu élevés, & derriere, un fossé rempli d'une multitude de vieux paniers.

1777. Juin.

» Après notre dîner, ou plutôt après que nous eûmes pris un léger rafraîchissement que nous avions apporté du vaisseau, nous nous avançâmes dans l'intérieur du pays, accompagnés de l'un des Ministres du Roi. Il défendit à la populace de nous suivre, & notre cortege ne fut pas nombreux. Il ordonna de plus à tous ceux que nous rencontrâmes sur notre route, de se tenir assis, jusqu'à ce que nous eussions passé ; c'est-à-dire, qu'il leur enjoignit de nous donner la marque de respect, que cette peuplade ne donne qu'à ses Souverains. Nous trouvâmes le pays cultivé presque par-tout ; les plantations nous offrirent différentes sortes de fruits, & la plupart étoient environnés de haies. Quelques terrains exploités

1777. Juin. jadis, se reposoient. Ceux qui n'avoient pas encore été mis en culture, produisoient néanmoins des arbres, d'où les Naturels tirent du bois; & ils sont utiles sous ce rapport. Nous atteignîmes plusieurs grandes maisons inhabitées; on nous dit qu'elles appartenoient au Roi. Il y a une multitude de grands chemins bien fréquentés, & beaucoup de sentiers qui menent aux divers cantons de l'Isle. Comme les chemins sont bons & le pays uni, notre petit voyage n'eut rien de pénible. Je ne dois pas oublier que lorsque nous fûmes sur les parties les plus élevées de l'Isle, au moins à cent pieds au-dessus du niveau de la mer, nous découvrîmes souvent le rocher de corail, qu'on voit sur la côte. Il étoit troué, & il offroit les hachures & les inégalités qu'offrent ordinairement les rochers exposés à l'action des flots; &, quoiqu'il fût à peine recouvert de terreau, il produisoit des plantes & des arbres d'une végétation très-forte. On nous conduisit à divers petits étangs, & à des ruisseaux; mais, en général, l'eau me parut puante ou saumâtre; les Naturels me l'avoient indiquée néanmoins comme excellente. Les petits étangs sont un peu dans l'intérieur des terres, & les ruisseaux, près de la côte de la baie, & au-dessous de la marque de la marée haute; en sorte qu'on ne

pourroit y prendre une eau assez mauvaise, qu'au temps de la mer basse. 1777. Juin.

» Nous ne fûmes de retour de cette promenade qu'à l'entrée de la nuit. Le souper nous attendoit; il fut composé d'un cochon cuit au four, de poissons & d'ignames, le tout extrêmement bien apprêté selon la méthode du pays. N'appercevant rien qui pût nous amuser, nous suivîmes l'usage des Insulaires, & nous nous couchâmes. On avoit étendu sur le plancher des nattes qui devoient nous servir de lits, & des pieces d'étoffe, qui nous tinrent lieu de couverture. Nous avions apporté du vin & de l'eau-de-vie; & le Roi, qui avoit bu beaucoup, dormit dans la même maison, ainsi que plusieurs autres Habitans de l'Isle. Il se leva, de même que ses compatriotes, long-temps avant la pointe du jour. Ils se mirent à causer au clair de la lune; on imagine bien qu'ils parlerent de nous; le Prince raconta ce qu'il avoit vu ou ce qu'il avoit observé. Ils se disperserent de différens côtés au lever de l'aurore; mais ils ne tarderent pas à revenir, & ils amenerent une foule assez nombreuse.

» Ils préparerent alors un bowl de *kava*. Tandis qu'ils composoient cette liqueur, j'allai faire une visite à Toobou, l'ami du Capitaine Furneaux, qui avoit près de cet endroit une maison, dont la grandeur & la propreté égaloient les plus belles

1777. Juin.

du canton. Je trouvai chez lui une troupe d'Insulaires, qui préparoient aussi leur boisson du matin. Il me donna un cochon en vie ; il m'en donna un second rôti, des ignames & une piece d'étoffe. Lorsque je rejoignis le Roi, il étoit assis au milieu des gens de sa suite, & il buvoit un autre bowl de *kava*. Quand il ne resta plus de liqueur, il dit à Omaï qu'il alloit à une cérémonie funebre, appelée *Tooge*, en l'honneur d'un de ses fils mort depuis peu de temps, & il nous pria de l'accompagner. J'y consentis d'autant plus volontiers que je m'attendois à découvrir quelque chose de nouveau ou de curieux.

» Le Roi sortit d'abord, suivi de deux vieilles femmes ; il mit un habit neuf, ou plutôt une nouvelle piece d'étoffe, par-dessus laquelle il plaça une natte déguenillée, qui devoit avoir servi à son grand-pere, dans une occasion pareille. Ses domestiques, ou les gens de son cortege, étoient tous vêtus de la même façon ; mais leurs nattes ne paroissoient pas aussi antiques que celle de leur maître. Nous marchâmes précédés de huit ou dix personnes, qui portoient un rameau vert autour de leur cou. Poulaho avoit un rameau de la même espece, qu'il tint à la main jusqu'au moment où nous approchâmes du lieu du rendez-vous ; à cette époque, il le mit également autour de son cou. Nous entrâmes dans un petit enclos, où nous

vîmes une jolie maiſon, & un homme aſſis à la porte. A meſure que les Inſulaires entrerent, ils ôterent les rameaux qui leur ſervoient de collier, & ils les jeterent. Dès que le Roi fut aſſis, les Naturels s'aſſirent devant lui, ſelon l'ordre accoutumé. Il ſurvint une centaine de Naturels, la plupart d'un âge avancé, & équipés comme les premiers, & le cercle s'augmenta peu-à-peu. Tout le monde étant réuni, un des domeſtiques de Poulaho apporta une groſſe racine de *kava*, & un vaſe qui contenoit quatre ou cinq gallons. Pluſieurs des aſſiſtans mâcherent la racine, & le vaſe ſe remplit bientôt de liqueur. Sur ces entrefaites, d'autres préparoient les feuilles de bananier, qui devoient tenir lieu de coupes. On ſervit la premiere coupe au Roi, qui ordonna de la préſenter à un homme qu'il indiqua; on lui offrit encore la ſeconde, qu'il but: la troiſieme fut pour moi. L'Echanſon qui les rempliſſoit, demanda enſuite ſur chacune, à qui il falloit l'envoyer; l'un des Naturels nommoit la perſonne, & on ſe conformoit à ſes déſirs. Quand il ne reſta plus guere de liqueur, l'Echanſon ne ſut trop à qui envoyer les coupes, & il conſulta ſouvent ceux qui ſe trouvoient aſſis près de lui. La diſtribution ſe fit de la même maniere, tant qu'il y eut quelque choſe dans le vaſe. La moitié des aſſiſtans n'eut point de part à ce régal, & nous n'apper-

1777. Juin.

çumes toutefois aucun mécontent. Nous ne comptâmes que six coupes de feuilles de bananier ; celui qui venoit de boire jetoit la sienne par terre, & des domestiques la ramassoient, & la portoient à l'Echanson, qui la remplissoit. Le Roi & les Insulaires furent assis tout le temps ; ils conserverent leur gravité ordinaire, & ils se dirent à peine quelques mots.

1777. Juin.

» Nous imaginions que la cérémonie funebre alloit enfin commencer ; mais lorsqu'ils eurent achevé de boire le *kava*, ils se leverent, & ils se disperserent, à notre grand regret. Si ce fut réellement une cérémonie funebre, elle fut un peu singuliere ; au reste, c'étoit peut-être le second, le troisieme, ou le quatrieme deuil ; ou, ce qui arrivoit assez souvent, Omaï comprit mal ce que Poulaho lui avoit dit. Excepté le vêtement particulier des assistans, & le rameau vert qu'ils porterent d'abord autour de leur cou, nous étions tous les jours témoins de ce qui se passa dans cette assemblée.

☞ » Nous avions vu, dit M. Anderson, quelquefois boire la *kava* dans les autres Isles, mais pas aussi fréquemment qu'ici, où les Principaux du pays ne font autre chose durant la matinée. La *kava* est une espece de poivre, que les Habitans cultivent, pour en tirer leur liqueur favorite ; ils l'estiment beaucoup ; ils ont grand soin d'écarter

tout ce qui peut nuire à sa croissance, & ils la plantent ordinairement autour de leurs maisons. Elle ne s'éleve guere au-delà de la hauteur d'un homme, quoique j'en aie vu d'une élévation presque double. Elle forme une multitude de branches ; elle a de larges feuilles en forme de cœur, & des tiges réunies. La racine est la seule partie qu'on emploie aux *Isles des Amis*. Lorsqu'on la recueille, on la donne à des domestiques, qui la brisent en morceaux, & qui la nettoient avec une coquille, ou un morceau de bois, & chacun en mâche une portion qu'il rejette dans une feuille de bananier. Celui qui doit préparer la liqueur, rassemble toutes les parties ainsi mâchées ; il les jette dans un vase de bois, avec la quantité d'eau nécessaire pour donner à la boisson un degré de force suffisant. Il mêle ensuite le tout avec les mains ; il jette, sur la surface, des matieres dont on fait les nattes, & il intercepte par-là les parties fibreuses de la racine, qu'il ne manque pas de tordre, afin d'en exprimer ce qu'elles contiennent de liquide. On a déjà dit de quelle maniere on la distribue : on en met ordinairement un quart de pinte dans chaque coupe. Les Insulaires étant habitués à ce breuvage, on n'apperçoit pas d'abord l'effet qu'il produit sur eux ; mais ceux d'entre nous qui voulurent en goûter, trouve-

1777. Juin. rent qu'elle enivre comme nos liqueurs fortes ; ou plutôt qu'elle cause l'engourdissement qu'on éprouve, lorsqu'on a pris de l'opium, ou d'autres substances soporifiques. Quoique les Naturels ne gardent jamais cette liqueur, quoique je les aie vu en boire à sept reprises différentes, dans une matinée, elle est très désagréable, & la plupart ne peuvent l'avaler sans frissonner & sans grimacer «.

» Dès que la cérémonie fut terminée, nous partîmes de *Mooa*, afin de retourner aux vaisseaux. En descendant la lagune ou l'entrée, nous rencontrâmes deux pirogues qui revenoient de la pêche. Poulaho leur ayant ordonné d'aborder notre canot, prit tout le poisson & tous les coquillages, qu'elles conduisoient à terre. Il arrêta ensuite deux autres embarcations, qu'il fouilla également, mais dans lesquelles il ne trouva rien. Je ne sais pourquoi il exerça ce despotisme, car notre canot étoit rempli de provisions. Il me donna une partie du poisson qu'il avoit enlevé, & ses serviteurs vendirent le reste à bord de la *Résolution*. Nous atteignîmes aussi une grande pirogue à voile ; les Naturels qu'elle portoit, étoient debout lorsque nous les approchâmes, & ils s'assirent jusqu'à ce que nous les eussions dépassés : le Pilote lui-même qui tenoit le gouvernail, & qui ne pouvoit ma-

nœuvrer

nœuvrer dans cette position, s'assit comme les autres. 1777. Juin.

» Poulaho & diverses personnes m'ayant assuré qu'*Onewy*, petite Isle située à environ une lieue, par le travers de la lagune, & au côté Nord du canal qui se trouve à l'Est, offroit de l'eau excellente, je voulois m'en assurer, & nous y débarquâmes. Je reconnus que cette eau est aussi saumâtre que celle de l'étang & des ruisseaux, où nous avions rempli nos futailles. La main de l'homme n'a point changé la face de l'Isle, qui n'est fréquentée que par des Pêcheurs, & qui, outre les productions de l'Isle *Palmerston*, offre d'ailleurs quelques-uns des arbres appelés *Etoa*. Après avoir quitté *Onewy*, où nous dinâmes, nous examinâmes un rocher de corail très-curieux, qui semble avoir été jeté sur le récif de cette terre. Il est élevé de dix ou douze pieds au-dessus des flots qui l'environnent. La base, sur laquelle il est appuyé, n'a pas plus d'un tiers de la circonférence du sommet, évaluée par nous à environ cent pieds, & couverte de ces arbres nommés *Etoa* & *Pandanus*.

» Lorsque j'arrivai sur la *Résolution*, j'appris que tout s'étoit bien passé durant mon absence, & que les Naturels n'avoient pas commis un seul vol : Féenou & Futtafaihe se vanterent beau-

1777. Juin.

coup d'avoir maintenu une si bonne police ; nous en conclûmes que les Chefs sont revêtus d'une grande autorité, & qu'ils sont les maîtres de prévenir les désordres ; mais ils n'y étoient guere disposés, car on leur portoit ordinairement, & peut-être toujours ce qu'on nous déroboit.

» Les Insulaires ne tarderent pas à troubler notre repos. Le lendemain, six ou huit d'entre eux attaquerent quelques-uns de nos gens qui scioient des planches. La sentinelle tira ; il y eut un des Naturels de blessé, & nous en prîmes trois, que je tins en prison jusqu'à la nuit, & que je ne renvoyai pas sans les punir. Ils furent ensuite un peu plus circonspects, & ils nous causerent moins d'embarras. On doit attribuer ce changement de conduite, à la blessure d'un de leurs compatriotes. L'effet de nos armes à feu, dont nous les avions menacés jusqu'ici, les épouvanta surement. L'insolence journaliere des Habitans de l'Isle, m'avoit déterminé à faire charger à petit plomb les fusils des sentinelles, & à permettre de tirer quelquefois. Je supposai que l'Insulaire avoit été blessé avec du petit plomb; mais M. King & M. Anderson l'ayant rencontré dans une de leurs promenades, ils reconnurent qu'il avoit été blessé d'une balle, que cependant la plaie n'étoit pas dangereuse.

Je ne pus découvrir l'homme qui avoit enfreint mes ordres. Ceux sur qui tomboient les soupçons, étoient prêts à jurer que M. King & M. Anderson se trompoient; je n'en restai pas moins convaincu de la vérité du délit. 1777. Juin.

» Le récit de la promenade, dont je viens de parler, remplira une lacune de quarante-huit heures, durant lesquelles il n'arriva rien de remarquable aux vaisseaux : c'est M. Anderson qui parle. ☞ » Nous partîmes le 30, M. King 30.
& moi, avec Futtafaihe; nous allâmes d'abord à sa maison, située à *Mooa*, très-près de celle de Poulaho, son frere. Nous fûmes à peine arrivés, qu'on tua un gros cochon, auquel on porta des coups multipliés sur la tête. Les Naturels enleverent les soies d'une maniere très-adroite, à l'aide de quelques morceaux de bambous fendus, qui avoient un bord tranchant; ils pratiquerent, avec le même instrument, un grand trou ovale dans le ventre, & ils en tirerent les entrailles. Ils avoient préparé un four, c'est-à-dire, un trou creusé en terre, rempli au fond de pierres de la grosseur du poing, sur lesquelles ils firent du feu, jusqu'à ce qu'elles fussent rouges. Ils prirent quelques-unes de ces pierres, & les ayant enveloppées dans des feuilles de l'arbre à pain, ils en remplirent le ventre du cochon, & ils fermerent l'ouverture

1777. Juin. avec d'autres feuilles : ils tamponnerent également l'anus. Le cochon ainsi arrangé, fut placé fur des bâtons pofés en travers des pierres rouges, & couvert d'une quantité confidérable de feuilles de bananier. Ils l'envelopperent enfuite de terre ; le four fe trouvant fermé, on laiffa cuire le cochon, fans lui donner d'autres foins.

» Nous parcourûmes ce pays fur ces entrefaites, & nous ne vîmes rien de remarquable, fi j'en excepte le *Fiatooka* d'une maifon, fituée fur un mondrain artificiel, au moins de trente pieds de hauteur. Il y avoit, à l'un des côtés de cet édifice, une prairie affez étendue, & non loin de là beaucoup de terres incultes ; nous demandâmes pourquoi on laiffoit ce diftriƈt en friche, & nos guides femblerent répondre qu'il dépendoit du *Fiatooka*, (c'étoit celui de Poulaho,) & qu'on ne pouvoit y toucher. Nous apperçûmes auffi, à peu de diftance, un certain nombre d'arbres, appelés *Etooa*, couverts d'une multitude de grandes chauve-fouris de *Ternate*, qui produifoient un bruit défagréable. Comme nous n'avions point de fufils, nous n'en tuâmes aucune ; mais quelques-unes qui tomberent entre nos mains à *Annamooka*, avoient trois pieds d'envergure. Quand nous fûmes de retour auprès de Futtafaihe, on nous fervit le cochon qu'on

venoit de cuire, ainsi que plusieurs paniers d'ignames grillées, & de noix de coco. Nous reconnûmes que c'etoit à nous à faire les honneurs du repas; en qualité de ses hôtes, nous devions disposer, à notre fantaisie, des alimens préparés pour nous. L'Insulaire qui avoit nettoyé le cochon le matin, le découpa d'une maniere très-adroite, mais il ne fit cette opération que lorsque nous le lui ordonnâmes; il se servit d'un bambou fendu, qui lui tint lieu de couteau; il dépeça, & il trouva les jointures avec une légéreté & une promptitude qui nous surprirent beaucoup. On plaça devant nous les divers morceaux, qui pesoient au moins cinquante livres; personne n'y toucha qu'après que nous en eûmes mangé, & que nous eûmes témoigné le désir de voir les Naturels assis autour de nous, prendre part au festin. Ils eurent même une sorte de scrupule de nous en priver, & ils finirent par demander quelles personnes il falloit admettre à ce régal. Ils furent charmés toutefois que l'usage de notre pays ne s'opposât point à cette distribution; les uns emporterent la portion qu'ils reçurent, & les autres la mangerent sur le lieu. Nous eûmes bien de la peine à déterminer Futtafaihe à goûter du cochon.

1777. Juin.

» Après le dîner, ce Prince, suivi de cinq

1777. Juin.

ou ſix perſonnes, nous mena à l'endroit où s'étoit paſſée la cérémonie funebre, dont on a parlé plus haut ; mais nous reſtâmes en dehors de l'enclos. Tous les Inſulaires qui nous accompagnerent, avoient une natte par-deſſus leurs vêtemens, & des feuilles autour du cou, ainſi que la premiere fois; &, lorſque nous arrivâmes à une grande remiſe de pirogues ouverte, où ſe trouvoit du monde, ils jeterent leurs feuilles, ils s'aſſirent devant l'édifice, & ils ſe donnerent de petits coups de poing ſur les joues. Ils ſe tinrent aſſis environ dix minutes, avec une contenance très-grave, & ils ſe diſperſerent ſans dire un ſeul mot. Nous comprîmes alors ce que Poulaho nous avoit dit du *Tooge*; nous jugeâmes que le Roi étoit venu, peu de jours auparavant, pratiquer ici la même cérémonie, & que nous ne nous en apperçûmes pas, parce qu'elle ne prit que quelques minutes. Il paroît que c'étoit une continuation du deuil ou de la cérémonie funebre; qu'ils ſe recueilloient un moment, & qu'ils exprimoient leurs regrets. Nous demandâmes la cauſe de leur affliction, & nous apprîmes qu'elle étoit la ſuite de la mort d'un Chef, arrivée depuis peu à *Vavaoo*; que la cérémonie duroit depuis cette époque, & qu'elle continueroit long-temps.

» Le soir, on nous servit des ignames, des noix de coco, & un petit cochon apprêté comme celui du matin. Futtafaihe, s'appercevant que nous désirions les voir partager sans façon notre repas, nous pria tout de suite de le charger de la distribution, & de désigner les personnes que nous voulions régaler. Dès que le souper fut fini, on apporta une multitude d'étoffes qui devoient nous tenir lieu de lit; mais un usage singulier, inventé par la mollesse des Chefs, qui se font donner des coups légers, tandis qu'ils dorment, nous troubla beaucoup. Deux femmes s'assirent près de Futtafaihe, & exécuterent cette opération qu'on nomme *Tooge-Tooge* dans la langue du pays; elles frapperent vivement sur son corps & sur ses jambes, comme sur un tambour, avec leurs deux poings, jusqu'au moment où il s'endormit; &, si l'on peut employer ici le terme de *Macer*, elles le *macérerent* toute la nuit, en gardant néanmoins des intervalles de repos très courts. Quand le Chef est une fois endormi, elles affoiblissent & ralentissent un peu leurs coups, mais elles les renforcent & elles les multiplient, si elles s'apperçoivent qu'il va s'éveiller. Nous remarquâmes, vers la fin de la nuit, que les berceuses de Futtafaihe se relevoient, & qu'elles dormoient chacune à leur tour. Il semble que cet exercice

1777.
Juin.

doit troubler le ſommeil, mais on l'emploie
1777. Juin. ſurement ici comme un ſoporifique, & rien ne démontre mieux les effets remarquables que produit l'habitude. Le bruit cauſé par les berceuſes, ne fut pas la ſeule choſe qui nous empêcha de dormir; les Inſulaires qui paſſerent la nuit dans la maiſon, cauſerent ſouvent entre eux à haute voix; ils ſe leverent avant le jour, & ils firent un repas de poiſſons & d'ignames: les alimens furent apportés par un homme qui paroiſſoit bien inſtruit de l'inſtant précis où il devoit ſervir cette collation nocturne.

1 Juillet. » Nous nous mîmes en route le lendemain, accompagnés de Futtafaihe, & nous longeâmes le côté oriental de la baie, juſqu'à la pointe. Le terrain de cette bande eſt bien cultivé, mais on n'y voit pas un auſſi grand nombre d'enclos qu'à *Mooa.* Parmi beaucoup d'autres champs de bananiers, nous en remarquâmes un qui avoit au moins un mille de long, qui ſe trouvoit en bon état, & où la végétation de chaque arbre étoit très-forte. Nous obſervâmes, durant la route, que Futtafaihe exerçoit avec modération une grande autorité: au reſte, il jouiſſoit peut-être de ce pouvoir, moins en ſa qualité de Chef, qu'en qualité de Prince de la Famille Royale. Il envoya chercher du poiſſon dans un endroit; il exigea ailleurs qu'on lui

apportât des ignames ; il leva diverſes contributions, & on exécuta ſes ordres avec autant d'empreſſement, que s'il avoit été le maître abſolu de toutes les propriétés. Lorſque nous fûmes arrivés ſur la pointe de l'Iſle, les Inſulaires parlerent d'un de leurs compatriotes, qui avoit reçu un coup de fuſil; nous déſirâmes de le voir, & on nous mena dans une maiſon, où nous trouvâmes un homme, qui en effet avoit reçu un coup de fuſil à l'épaule : la bleſſure ne me parut pas dangereuſe; la balle étoit entrée un peu au-deſſus de la partie intérieure de l'os du cou, & elle avoit paſſé obliquement par-derriere. La plaie nous prouva clairement que c'étoit le Naturel, ſur qui l'une des ſentinelles avoit tiré trois jours auparavant, malgré l'ordre poſitif de ne charger les fuſils qu'avec du petit plomb. Nous indiquâmes à ſes amis de quelle maniere ils devoient panſer la bleſſure, où l'on n'avoit rien appliqué ; & ils parurent charmés d'apprendre qu'après un certain temps le malade ſe porteroit bien : mais, quand nous les quittâmes, ils nous dirent de lui envoyer des ignames & d'autres choſes; leur ton nous fit croire qu'ils regardoient comme un devoir de notre part de nourrir le malade juſqu'à ce qu'il fût guéri.

1777.
Juillet.

» Pour nous rendre aux vaiſſeaux, nous

1777. Juillet. traversâmes la baie, le soir, sur une pirogue que Futtafaihe nous procura, en usant de sa prérogative; il appela la premiere qui passa près de nous. Il prit aussi un gros cochon, & un domestique qui apportoit un paquet d'étoffes, dont il vouloit nous faire présent; mais la pirogue étoit si petite, que nous ne voulûmes pas y embarquer le cochon & l'étoffe; & le Prince donna des ordres, pour qu'on nous les amenât le lendemain. »

» J'avois prolongé mon séjour sur cette Isle, à cause de l'éclipse qui devoit avoir lieu bientôt. Mais, le 2 Juillet, en examinant le micrometre qui appartenoit au Bureau des Longitudes, je le trouvai brisé dans un endroit, & hors d'état de servir, sans y faire des réparations, pour lesquelles il ne restoit pas assez de temps. J'ordonnai les préparatifs de notre départ, & on rembarqua le bétail, la volaille, & les autres animaux, à l'exception de ceux que je voulois laisser dans l'Isle. J'avois projeté d'abord d'y déposer un coq d'Inde & une poule; il ne m'en restoit alors que deux couples, & l'une des poules fut étranglée par la mal-adresse & l'ignorance d'un de mes gens. J'avois apporté trois coqs d'Inde sur ces Isles : l'un fut tué, comme je l'ai dit plus haut; & le second périt des coups que lui donna le chien inutile d'un de

mes Officiers. Ces deux accidens m'ôterent les moyens d'enrichir les *Isles des Amis*, d'un coq d'Inde & d'une poule, & de transplanter en même temps cette espece à *O-Taïti*, terre à laquelle on les avoit primitivement destinés. Je regrettai ensuite de n'avoir pas donné la préférence à *Tongataboo*, où ce présent auroit été plus utile qu'à *O-Taïti*; car les Insulaires se seroient surement plus occupés que les O-Taïtiens du soin d'en multiplier la race. 1777. Juillet.

» Le 3, nous levâmes l'ancre, & nous conduisîmes les vaisseaux derriere *Pangimodoo*, afin de profiter du premier vent favorable, pour sortir des passes. Le Roi dîna avec moi, & j'observai que nos assiettes attiroient beaucoup son attention. Je lui en offris une, & je lui dis que je la lui donnerois d'étain ou de faïence : il préféra celle d'étain, & il se mit à nous indiquer les différens usages auxquels il la destinoit. Il en indiqua deux si extraordinaires, que je ne dois pas les oublier ici. Il nous dit que lorsqu'il iroit faire un voyage sur quelques-unes des autres Isles, il laisseroit son assiette à *Tongataboo*, pour le représenter pendant son absence, & que les Habitans payeroient à ce meuble, le tribut d'hommages qu'ils payent à sa personne. Je lui demandai ce qu'il avoit employé jusqu'alors en pareille occasion, & j'eus la satisfaction d'ap- 3.

1777. Juillet.

prendre que lorſqu'il s'étoit éloigné de ſa réſidence, les Inſulaires avoient fait leur cour à un vaſe de bois, dans lequel il lavoit ſes mains. Le ſecond uſage auquel il vouloit employer l'aſſiette, n'étoit pas moins ſingulier; il comptoit s'en ſervir au lieu de ſon vaſe de bois, pour découvrir les voleurs. Il nous aſſura que lorſqu'on déroboit quelque choſe, & qu'on ne pouvoit découvrir le voleur, tous les Naturels s'aſſembloient devant lui, au moment où il lavoit ſes mains dans le vaſe de bois; qu'on nettoyoit ce vaſe, & que les Inſulaires s'approchoient l'un après l'autre, & le touchoient de la même maniere qu'ils touchent ſes pieds, quand ils viennent lui faire leur cour; que ſi le coupable oſoit le toucher, il mouroit ſur le champ; qu'il expiroit de la main des Dieux, ſans qu'il fût néceſſaire de le tuer : & que ſi l'un des Naturels refuſoit d'approcher, ſon refus prouvoit clairement qu'il avoit commis le vol.

» Lorſque nous eûmes obſervé que l'éclipſe devoit être finie, on abattit les obſervatoires, & j'envoyai à bord tout ce qui n'y avoit pas encore été conduit. Aucun des Naturels n'ayant pris ſoin, ou ne s'étant occupé des trois moutons que j'avois donnés à Mareewagee, je les fis ramener aux vaiſſeaux. Si je les euſſe laiſſés ſur cette terre, ils auroient couru grand riſque

d'être tués par les chiens. Il n'y avoit point de chiens à *Tongataboo*, lorſque j'y abordai en 1773; mais j'en trouvai un aſſez grand nombre cette fois : ils venoient des mâles & des femelles que j'y avois dépoſés moi-même, & de quelques autres apportés depuis, d'une Iſle peu éloignée, qu'on nomme *Feejee*. Cependant ils ne s'étoient pas répandus ſur les autres Iſles de ce groupe, & ils appartenoient tous aux Chefs. 1777. Juillet.

» M. Anderſon m'a donné ſur cette Iſle & ſur ſes productions, quelques détails que je vais inférer ici. Comme nous venions d'y paſſer trois ſemaines, & que nous n'y relâchames que trois jours en 1773 (*a*), on ſent que nous avons dû acquérir plus de lumieres ſur l'hiſtoire naturelle du pays, & les mœurs des Habitans. D'ailleurs les recherches toujours inſtructives & toujours intéreſſantes de M. Anderſon, ſuppléeront aux erreurs & aux omiſſions qui peuvent ſe trouver dans la relation de mon ſecond Voyage.

☞ » L'Iſle d'*Amſterdam*, ou de *Tongataboo*, ou, comme les Naturels l'appellent ſouvent, de *Tonga*, a environ vingt lieues de tour; elle eſt un peu oblongue, mais beaucoup plus large à l'extrémité orientale; ſa plus grande longueur

(*a*) Du 4 au 7 Octobre.

1777. Juillet.

se trouve de l'Eſt à l'Oueſt. La côte Sud, que je vis en 1773, eſt en ligne droite; elle offre des rochers de corail de huit ou dix pieds de hauteur; & elle ſe termine perpendiculairement, excepté en quelques endroits, où elle eſt interrompue par de petites greves de ſable, ſur leſquelles on apperçoit, à la marée baſſe, une file de rochers noirs. La largeur de l'extrémité Oueſt n'excede pas cinq ou ſix milles, & la côte y eſt, à bien des égards, pareille à celle de la bande Méridionale : la bande Nord eſt environnée par-tout de bas fonds & d'Iſles, & la côte y eſt baſſe & ſablonneuſe. L'extrémité Orientale reſſemble vraiſemblablement à celle du Sud; car le rivage commence à ſe remplir de rochers, vers la pointe Nord-Eſt, quoiqu'il n'ait pas plus de ſept à huit pieds d'élévation.

» On peut compter cette terre au nombre des Iſles baſſes; en effet, les arbres de la partie Occidentale où nous étions à l'ancre, ſe montroient à peine; & la pointe Sud-Eſt, eſt le ſeul diſtrict proéminent que nous puſſions appercevoir des vaiſſeaux. Lorſqu'on eſt à terre, on voit néanmoins pluſieurs terrains qui s'élevent & s'abaiſſent doucement. Le pays en général n'offre pas ce magnifique payſage qui réſulte d'une multitude de collines, de vallées, de plai-

nes, de ruiſſeaux & de caſcades; mais il étale, aux yeux des ſpectateurs, la fertilité la plus abondante. Les lieux abandonnés aux ſoins de la nature, annoncent la richeſſe du ſol, auſſi-bien que les diſtricts cultivés par les Inſulaires. La verdure eſt perpétuelle dans les uns & les autres, & toutes les productions végétales y ſont d'une extrême force. De loin, l'Iſle entiere paroît revêtue d'arbres de différentes tailles, dont quelques-uns ſont très-gros. Les grands cocotiers élevent toujours leur tête panachée, & ils ne contribuent pas foiblement à la décoration de cette ſcene. Le *Boogo*, qui eſt une eſpece de figuier à feuilles étroites & épointées, eſt l'arbre le plus conſidérable : le *Pandanus*, des *Hybiſcus* de pluſieurs ſortes, le *Faitanoo*, dont on a déjà parlé plus d'une fois, & un petit nombre d'arbres, ſont les arbriſſeaux & les petits arbres, que préſentent communément les cantons en friche, ſur-tout vers la mer. Si les diverſes choſes, qui forment les grands payſages, n'y ſont pas nombreuſes, il y a une foule de ſites qu'on peut appeler de jolis points de vue; ils ſont répandus autour des champs mis en culture & des habitations, & particuliérement autour des *Fiatookas*, où l'art, & quelquefois la nature, ont beaucoup fait pour le plaiſir des yeux.

1777. Juillet.

1777. Juillet.

» *Tongataboo* étant peu éloigné du tropique, le climat y eſt plus variable que ſur les Iſles ſituées plus près de la ligne : au reſte, nous y relâchames au ſolſtice d'hiver, & il faut peut-être attribuer à la ſaiſon, l'inſtabilité du temps. Les vents y ſoufflent le plus ſouvent entre le Sud & l'Eſt ; & lorſqu'ils ſont modérés, on a ordinairement un ciel pur. Quand ils deviennent plus frais, l'atmoſphere eſt chargée de nuages ; mais elle n'eſt point brumeuſe, & il pleut fréquemment. Les vents paſſent quelquefois au Nord-Eſt, au Nord-Nord-Eſt, ou même au Nord-Nord-Oueſt ; mais ils ne ſont jamais d'une longue durée, & ils ne ſoufflent pas avec force de ces points du compas, quoiqu'ils ſe trouvent en général accompagnés d'une groſſe pluie, & d'une chaleur étouffante. On a déjà dit que les végétaux ſe ſuccedent d'une maniere très-rapide : je ne ſuis pas ſûr toutefois que les variations de l'atmoſphere, qui produiſent cet effet, ſoient aſſez frappantes pour être remarquées des Naturels, ou que les diverſes ſaiſons déterminent leur régime. Je ſuis même tenté de croire le contraire, car le feuillage des productions végétales, n'éprouve point d'altération ſenſible aux diverſes époques de l'année ; chaque feuille qui tombe eſt remplacée par une autre, & on jouit d'un printemps univerſel & continu.

» Un

1777. Juillet.

» Un rocher de corail, le seul qui se présente sur la côte, sert de base à l'Isle, si nous pouvons en juger d'après les endroits que nous avons examinés. Nous n'y apperçûmes pas le moindre vestige d'aucune autre pierre, si j'en excepte les petits cailloux bleus répandus autour des *Fiatookas*, & une pierre noire polie & pesante, qui approche du *Lapis Lydius*, & dont les Naturels font leurs haches. Il est vraisemblable que ces dernieres pierres ont été apportées des Terres des environs, car nous achetâmes de l'un des Insulaires un morceau de pierre de la nature des ardoises & couleur de fer, que les Habitans du pays ne connoissoient pas. Quoique le corail s'élance en beaucoup d'endroits au-dessus de la surface du terreau, le sol est, en général, d'une profondeur considérable. Dans tous les districts cultivés, il est communément noir & friable, & il semble venir en grande partie du détriment des végétaux : il est probable qu'il se trouve une couche argilleuse au-dessous, car on la rencontre souvent dans les terrains bas, & dans ceux qui s'élevent, & sur-tout en divers endroits près de la côte, où il est un peu renflé; lorsqu'on le fouille, il paroît quelquefois rougeâtre, plus ordinairement brunâtre & compacte. Dans les parties où la côte est basse, le sol est sablonneux, ou plutôt de corail trituré; il produit néanmoins

des arbrisseaux très-vigoureux, & les Naturels le cultivent de temps en temps avec succès.

1777. Juillet.

» Les principaux fruits que cultivent les Naturels, sont les bananes, dont on compte quinze sortes ou variétés, le fruit à pain, deux especes de ce fruit, qu'on trouve à *O-Taïti*, & qu'on y appelle *Jambu*, & *Leevee* (le dernier est de la nature de la prune) & une multitude de *shaddecks*, qu'on y voit aussi souvent dans l'état de nature

» Deux especes d'ignames, dont la premiere est noire & si grosse qu'elle pese souvent vingt ou trente livres, & dont la seconde, blanche & longue, en pese rarement une; une grosse racine appelée *Kappe* : une autre qui approche de nos patates blanches, & qu'on nomme *Mawhaha*, le *talo* ou le *coco* de quelques Isles des environs, & une derniere appelée *Jeejee*, forment la liste des plantes de *Tongataboo*.

» Outre un grand nombre de cocotiers, il y a trois autres especes de palmiers, dont deux sont rares. L'un est appelé *Beeoo*; il s'éleve presque à la hauteur du cocotier; il a de très-larges feuilles, disposées comme celles d'un éventail, & des grappes de noix globulaires, de la grosseur d'une balle de pistolet : ces noix croissent parmi les blanches; elles portent une amande très-dure, qu'on mange quelquefois. Le second

eſt une eſpece de chou-palmiſte, diſtingué ſeulement du coco, en ce qu'il eſt plus épais, & qu'il a des feuilles découpées; il produit un chou de trois ou quatre pieds de long; on voit, au ſommet de ce chou, des feuilles, & au bas, un fruit qui eſt à peine de deux pouces de longueur, qui reſſemble à une noix de coco oblongue, & qui offre une amande inſipide & tenace, que les Naturels appellent *Neeoogola*, ou la noix de coco rouge, parce qu'elle prend une teinte rougeâtre, lorſqu'elle eſt mûre. La troiſieme eſpece, qui ſe nomme *Ongo-ongo*, eſt beaucoup plus commune; on la trouve autour des *Fiatookas* : ſa hauteur ordinaire eſt de cinq pieds; mais elle a quelquefois huit pieds d'élévation; elle préſente une multitude de noix ovales & comprimées qui ſont auſſi groſſes qu'une pomme de reinette, & qui croiſſent immédiatement ſur le tronc, parmi les feuilles. L'Iſle produit d'ailleurs une multitude de cannes à ſucre excellentes, dont les Naturels prennent ſoin, des gourdes, des bambous, des ſouchets des Indes, & une eſpece de figue, de la groſſeur d'une petite ceriſe, appelée *Matte*, qu'on mange quelquefois; au reſte le catalogue des plantes qui croiſſent naturellement, eſt trop nombreux pour l'inſérer ici. Indépendamment du *pemphis decaſpermum*,

1777. Juillet.

1777. Juillet. du *mallococca* & du *maba*, & de quelques autres genres nouveaux décrits par le Docteur Forster (*a*), on en trouve un petit nombre d'autres, que la saison de l'année, ou la briéveté de son séjour, ne lui ont peut-être pas permis de remarquer. J'ajouterai que notre relâche fut beaucoup plus longue; que cependant nous ne vîmes pas en fleur plus de la quatrieme partie des arbres & des plantes, & qu'ainsi je suis bien éloigné d'en connoître les différentes especes.

» Les quadrupedes du pays se bornent à des cochons, à un petit nombre de rats, & à quelques chiens qui ne sont pas indigenes, mais qui viennent des couples que nous y laissâmes en 1773, & de ceux que les Naturels ont tirés de *Feegee.* Les volailles sont d'une grande taille, & vivent dans l'etat de domesticité.

» Nous remarquâmes, parmi les oiseaux, des perroquets un peu plus petits que les perroquets gris ordinaires, dont le dos & les ailes sont d'un vert assez foible, la queue bleuâtre, & le reste du corps couleur de suie ou de chocolat; des perruches de la grandeur d'un moineau, d'un beau vert jaunâtre, ayant le sommet de la tête

(*a*) Voyez son Ouvrage, qui a pour titre: *Caracteres generum plantarum*, Lond. 1776.

d'un azur brillant, le cou & le ventre rouges : une troisieme espece, de la taille d'une colombe, a le sommet de la tête & les cuisses bleus, le cou, la partie inférieure de la tête, & une partie du ventre cramcisis, & le reste d'un joli vert. 1777. Juillet.

» Nous apperçûmes des chouettes de la grandeur de nos chouettes ordinaires, mais d'un plumage plus beau; des coucous pareils à ceux de l'Isle *Palmerston ;* des martins-pêcheurs, de la grosseur d'une grive, d'un bleu verdâtre, & portant un collier blanc; un oiseau de l'espece de la grive, dont il a presque la taille. Celui-ci porte deux cordons jaunes à la racine du bec : c'est le seul oiseau chantant que nous ayions rencontré; mais il produit des sons si forts, & si mélodieux, que les bois sont remplis de son ramage, au lever de l'aurore, le soir, & à l'approche du mauvais temps.

» Je ne dois pas oublier, dans la liste des oiseaux de terre, des râles de la grandeur d'un pigeon, qui sont d'un gris tacheté, & qui ont le cou brun; une autre espece qui est noire, qui a les yeux rouges, & qui n'est pas plus grosse qu'une alouette; deux especes de gobe-mouches, une très-petite hirondelle ; trois especes de pigeons, dont l'une est le ramier-cuivre de M. Sonnerat (*a*) ; la seconde n'a que la moitié de

(*a*) Voyage à la Nouvelle-Guinée, planche 102.

1777. Juillet.

la grosseur du pigeon ordinaire; elle est d'un vert pâle au dos & aux ailes, & elle a le front rouge; la troisieme, un peu moindre, est d'un brun pourpre, & blanchâtre au-dessous du corps.

» Les oiseaux marins, ou ceux qui fréquentent la mer, qu'on trouve à *Tongataboo*, sont les canards que nous avons vus en petite quantité à *Annamooka* (on n'en rencontre guere), les hérons bleus & blancs, les oiseaux du Tropique, les noddies communs, les hirondelles de mer blanches, une nouvelle espece qui est couleur de plomb, & qui a la tête noire; un petit courlis bleuâtre, un grand pluvier tacheté de jaune. Outre les grosses chauve-souris indiquées plus haut, je ne dois pas oublier la chauve-souris commune.

» Les seuls animaux nuisibles ou dégoûtans de la famille des reptiles ou des insectes, sont les serpens de mer de trois pieds de longueur, qui offrent alternativement des anneaux blancs & noirs, & qu'on voit souvent sur la côte, quelques scorpions & des *centipedes*. Il y a de beaux *guanoes* verts, d'un pied & demi de long, un second lézard brun & tacheté, d'environ douze pouces de longueur, & deux autres plus petits. On distingue, parmi les insectes, de belles teignes, des papillons, de très-grosses

araignées, & d'autres. J'ai remarqué en tout cinquante eſpeces d'inſectes. 1777. Juillet.

» La mer abonde en poiſſons, mais les eſpeces ne m'en parurent pas auſſi variées que je l'eſpérois. Les plus communs ſont les mulets, pluſieurs ſortes de poiſſons-perroquet; le poiſſon d'argent, les *vieilles*, des ſoles joliment tachetées, des *leather jackets*, des bonites & des albicores, des anguilles, les mêmes que nous avions trouvées à l'Iſle *Palmerſton*, des requins, des raies, des flûtes, une eſpece de brochet, des diables de mer.

» Les récifs & les bas-fonds ſi nombreux au côté Septentrional de l'Iſle, ſont remplis d'une multitude de coquillages très-variés; & il y en a beaucoup qu'on regarde comme précieux dans nos Cabinets d'Hiſtoire Naturelle. Je me contenterai d'indiquer ici le véritable marteau, dont je ne pus me procurer un échantillon entier; une groſſe huître dentelée, & bien d'autres qui ne ſont pas de l'eſpece commune; des *panamas*, des cônes, une vis énorme qu'on trouve auſſi aux *Indes Orientales;* des huîtres perlieres: pluſieurs de ces huîtres paroiſſent avoir échappé aux recherches des Naturaliſtes & des Amateurs les plus curieux. On y trouve auſſi du frai de poiſſons de pluſieurs ſortes; une multitude de belles étoiles de mer, & des coraux

1777. Juillet. très-variés : j'en remarquai deux rouges; le premier portoit de jolies branches, & le second étoit tubuleux. Les crabes & les écrevisses y sont très-abondans & très-variés. Il faut ajouter à ce catalogue plusieurs especes d'éponges, le lievre de mer, des *holoturiae*, & diverses substances de ce ce genre.

» Nous étions prêts à appareiller de *Tongataboo*; mais le vent ne l'ayant pas permis, nous assistâmes à une grande Fête fixée pour le 8, à laquelle le Roi nous avoit invités, lorsque nous allâmes lui faire notre derniere visite. Il quitta
7. notre voisinage le 7, & il se rendit, ainsi que tous les Insulaires d'un rang distingué, à *Mooa*, où les cérémonies devoient se passer. Plusieurs
8. d'entre nous le suivirent le lendemain. D'après ce que Poulaho nous avoit dit, nous jugeâmes que son fils, l'héritier présomptif de la Couronne, alloit être revêtu solennellement de certains priviléges, & en particulier de celui de manger avec son pere : honneur dont il n'avoit pas encore joui.

» Nous arrivâmes à *Mooa* sur les huit heures, & nous trouvâmes le Roi dans un enclos si petit & si sale, que je fus étonné de voir un lieu aussi mal-propre, dans cette partie de l'Isle. Un grand nombre d'Insulaires étoient assis devant lui. Ils se livroient aux soins qui les occupent

ordinairement le matin; ils préparoient un bowl de *kava*. Sur ces entrefaites, nous allâmes faire une visite à quelques-uns de nos Amis, & observer les préparatifs de la cérémonie qui devoit bientôt commencer. A dix heures, les Naturels s'assemblerent au milieu d'une prairie, qui est en face du *Malaee*, ou du grand édifice auquel on nous avoit conduits, quand nous allâmes à *Mooa* pour la premiere fois. Nous apperçûmes, à l'extrémité de l'un des chemins qui débouchent dans cette prairie, des hommes armés de piques & de massues; ils récitoient ou chantoient constamment une petite phrase, sur un ton pleureux qui annonçoit la détresse, & qui sembloit demander quelque chose. Ces phrases de récitatif ou de chant, se continuerent pendant une heure : durant cet intervalle, une multitude d'Insulaires arriverent par le chemin dont je viens de parler; chacun d'eux apportoit une igname attachée au milieu d'une perche, qu'il déposa aux pieds de ceux qui psalmodioient si tristement. Le Roi & le Prince arriverent également, & s'assirent sur la prairie; on nous pria de nous asseoir à leurs côtés, mais d'ôter nos chapeaux & de délier nos cheveux. Tous ceux qui apportoient des ignames étant arrivés, chacune des perches fut relevée & portée sur les épaules de deux hommes. Après s'être formés

1777.
Juillet.

1777. Juillet.

en compagnies de dix ou douze, ils traverſerent le lieu de la ſcene d'un pas preſſé; les compagnies étoient conduites par un guerrier armé d'une maſſue ou d'une épée, & gardées à droite par pluſieurs autres qui avoient différentes armes. Un Naturel, portant ſur une perche un pigeon en vie, terminoit la proceſſion compoſée d'environ deux cents cinquante perſonnes.

» Je chargeai Omaï de demander au Chef, où l'on portoit les ignames avec tant d'appareil: le Chef ne ſe ſouciant pas de ſatisfaire notre curioſité, deux ou trois d'entre nous ſuivirent la proceſſion contre ſon gré. Les Inſulaires s'arrêterent devant le *Morai* ou le *Fiatooka* d'une maiſon, ſituée ſur une petite montagne éloignée d'un quart de mille du lieu où ils ſe raſſemblerent d'abord. Ils y dépoſerent les ignames, dont ils formerent deux tas; mais j'ignore quelle étoit leur intention. Comme notre préſence sembloit les gêner, nous les quittâmes, & nous retournâmes auprès de Poulaho, qui nous dit de nous promener dans les environs, parce qu'il y auroit un entr'acte de quelque durée. Nous nous éloignâmes peu, & notre promenade ne fut pas longue; nous craignions de perdre une partie de la cérémonie. Lorſque nous rejoignîmes le Roi, il m'engagea à ordonner aux Matelots de ne pas ſortir du canot; il ajouta que chaque

chose seroit bientôt *taboo*, si l'on rencontroit dans la campagne quelques-uns de mes gens ou des siens; qu'on les renverseroit à coups de massues, & même qu'ils seroient *mateed*, c'est-à-dire, tués. Il m'avertit aussi que nous ne pouvions pas nous trouver parmi les Acteurs de la cérémonie, mais qu'on nous meneroit dans un lieu d'où nous verrions tout ce qui se passeroit. Notre vêtement fournit à Poulaho un premier prétexte pour nous exclure; il dit que si nous voulions assister à la cérémonie, il faudroit avoir la partie supérieure du corps découverte jusqu'à la poitrine, ôter nos chapeaux & délier nos cheveux. Omaï répondit qu'il se conformeroit aux usages du pays, & il commença à se déshabiller. Le Prince imagina ensuite d'autres prétextes, & Omaï fut exclus aussi bien que nous.

1777. Juillet.

» Cette défense ne me convenoit pas trop, & je m'éloignai pour quelques momens, afin de découvrir ce que vouloient faire les Insulaires. J'apperçus peu de monde dans la campagne, excepté les hommes vêtus pour la cérémonie; quelques-uns d'entre eux portoient des bâtons d'environ quatre pieds de longueur, audessous desquels étoient attachés deux ou trois morceaux de bois, de la grosseur du pouce, & longs d'un demi-pied : ils alloient au *Morai*, dont je parlois tout-à-l'heure. Je pris le même

1777. Juillet.

chemin, & je fus arrêté plusieurs fois par leurs cris de *Taboo*; je continuai cependant ma route, sans trop m'occuper de leurs cris, jusqu'au moment où je vis le *Morai* & les Insulaires qui étoient assis devant la façade : on me pressa alors très-vivement de rétrograder; & ignorant quelles seroient les suites de mon refus, je revins sur mes pas. J'avois observé que les Naturels, chargés des bâtons de quatre pieds, dépassoient le *Morai* ou le Temple; je crus, d'après cette circonstance, qu'il se passoit derriere cet édifice, des choses qui méritoient d'être examinées : je formai le projet de m'y rendre par un détour; mais je fus si bien surveillé par trois hommes, que je ne pus exécuter mon dessein. Cherchant à tromper ces sentinelles, je retournai au *Malaee*, où j'avois laissé le Roi, & je m'évadai une seconde fois; mais je recontrai bientôt mes trois hommes, en sorte qu'ils me parurent chargés d'épier tous mes mouvemens. Je ne fis aucune attention à leur démarche ou à leur propos, & je ne tardai pas à appercevoir le principal *Fiatooka* ou *Morai* du Roi que j'ai déjà décrit. Une multitude d'Insulaires étoient assis devant cet édifice; c'étoient les Naturels que j'avois vu dépasser l'autre *Morai*, placé à peu de distance de celui-ci. Comme je pouvois les observer de la plantation du Roi, je m'y rendis, à

la grande satisfaction de ceux qui m'accompagnoient. 1777. Juillet.

» Dès que j'y fus entré, je racontai ce que j'avois vu, à ceux de nos Messieurs qui s'y trouvoient, & nous nous plaçâmes de maniere à bien examiner la suite de la cérémonie. Le nombre des Naturels qui occupoient le *Fiatooka*, continua pendant quelque temps à augmenter ; ils quitterent enfin leurs sieges, & ils se mirent en marche ; ils marchoient en couple, l'un après l'autre. Les deux Naturels qui formoient un couple, portoient entre eux, sur leurs épaules, un des bâtons dont j'ai parlé : on nous dit que les petits morceaux de bois attachés au milieu, étoient des ignames ; il est vraisemblable que les Naturels emploient des morceaux de bois, pour emblêmes de ces racines. Le second de chaque couple plaçoit communément une de ses mains au milieu du bâton, comme si cet appui eût été nécessaire pour l'empêcher de rompre sous le poids ; ils affectoient aussi de marcher courbés, comme s'ils eussent été accablés par la pesanteur d'un fardeau. Nous comptâmes cent huit couples ; les hommes qui les composoient, étoient tous, ou la plupart, d'un rang distingué. Ils vinrent très-près de la haie, derriere laquelle nous nous trouvions, & nous les vîmes fort à notre aise.

1777. Juillet.

» Lorſqu'ils eurent tous défilé devant nous, nous retournâmes à la maiſon de Poulaho. Ce Prince ſortoit; on ne nous permit pas de le ſuivre, & on nous mena ſur le champ à l'endroit qu'on nous deſtinoit, c'eſt-à-dire, derriere une paliſſade, voiſine de la prairie du *Fiatooka*, où l'on avoit dépoſé les ignames le matin. Comme nous n'étions pas les ſeuls exclus de la cérémonie, & qu'on ſouffroit à peine que nous la regardaſſions en cachette, il arriva près de nous un aſſez grand nombre d'Inſulaires: j'obſervai que les enclos des environs étoient d'ailleurs remplis de monde. Mais on avoit pris tous les ſoins imaginables, pour nous maſquer la vue; non-ſeulement on avoit réparé les paliſſades dans la matinée, on en avoit élevé preſque par-tout de nouvelles, d'une ſi grande élévation, qu'un homme de la plus haute taille ne pouvoit voir par-deſſus. Nous ne craignîmes pas de faire des trous dans la haie avec nos couteaux; & de cette maniere, nous obſervâmes aſſez bien tout ce qui ſe paſſoit de l'autre côté.

» Lorſque nous nous poſtâmes derriere la haie, deux ou trois cents perſonnes étoient aſſiſes ſur l'herbe, près de l'extrémité du ſentier, qui débouchoit dans la prairie du *Morai;* d'autres, en plus grand nombre, ne tarderent pas à les venir joindre. Nous vîmes auſſi arriver des hommes

portant de petits bâtons, & des branches ou des feuilles de cocotier : dès qu'ils parurent, un vieillard s'aſſit au milieu du chemin, & les regardant en face, il prononça un long diſcours ſur un ton ſérieux. Il ſe retira enſuite, & les Inſulaires, dont je viens de parler, s'avancerent vers le centre de la prairie, & éleverent un petit hangar. Quand ils eurent achevé cet ouvrage, ils s'accroupirent un moment; ils ſe releverent, & ils allerent ſe placer parmi le reſte de la troupe. Bientôt après, le fils de Poulaho entra, précédé de quatre ou cinq Inſulaires; il s'aſſit avec ſon cortege, derriere le hangar un peu de côté. Douze ou quatorze femmes du premier rang ſe montrerent; elles marchoient lentement deux à deux, & elles portoient une piece étroite d'étoffe blanche, de deux ou trois verges de longueur, étendue dans l'intervalle qui ſéparoit les deux perſonnes de chaque couple. Elles s'approcherent du Prince; elles s'accroupirent devant lui; &, ayant mis autour de ſon corps quelques-unes des pieces d'étoffe qu'elles apportoient, elles ſe releverent : elles ſe retirerent dans le même ordre, & elles s'aſſirent à une certaine diſtance ſur ſa gauche. Poulaho lui-même parut, précédé de quatre hommes qui marchoient deux à deux, & qui s'aſſirent à environ vingt pas, & à la gauche de ſon fils. Le jeune Prince quitta

1777.
Juillet.

1777. Juillet.

alors sa premiere place, il alla s'asseoir avec son escorte sous le hangar; & un nombre considérable d'autres Insulaires s'assirent sur l'herbe, devant le Pavillon Royal. Le Prince regardoit le peuple, & avoit le dos tourné au *Morai*. Trois compagnies de dix ou douze hommes chacune, sortirent l'une après l'autre du milieu du groupe le plus nombreux; &, courant avec précipitation au côté opposé de la prairie, elles s'assirent durant quelques secondes; elles retournerent ensuite, de la même maniere, à leur premiere place. Deux hommes, qui tenoient un petit rameau vert à la main, se leverent & s'approcherent du Prince; ils s'assirent quelques secondes, à trois reprises différentes, à mesure qu'ils avancerent, & ils se retirerent dans le même ordre : nous observâmes qu'ils pencherent leurs rameaux les uns vers les autres, tant qu'ils furent assis. Peu de temps après, un troisieme & un quatrieme Insulaire répéterent cette cérémonie.

» La grande procession que j'avois vu se mettre en marche de l'autre *Morai*, arriva à cette époque. Si l'on juge du détour qu'elle fit, par le temps qu'elle employa, il dut être considérable. Dès que les hommes qui la composoient eurent atteint la prairie, ils s'avancerent à droite du hangar. Après s'être prosternés sur le gazon, ils déposerent leurs prétendus fardeaux (les bâtons dont

dont j'ai déjà parlé) & ils regarderent le Prince. Ils se releverent, ils se retirerent dans le même ordre, en joignant leurs mains, qu'ils tenoient devant eux de l'air le plus sérieux, & ils s'assirent sur les bords de la scene. Tandis que cette bande nombreuse défiloit, & déposoit ses bâtons, trois hommes, assis sous le hangar avec le Prince, prononcerent des phrases d'un ton langoureux. Ils garderent un silence profond durant quelque temps; ensuite un homme assis au fond de la prairie, commença un discours, ou une priere, pendant laquelle il alla, à plusieurs reprises, briser un des bâtons apportés par ceux qui étoient venus en procession. Lorsqu'il eut fini, la troupe assise devant le hangar, se sépara pour former une haie, à travers laquelle le Prince & sa suite passerent; & l'assemblée se dispersa.

1777. Juillet.

» Quelques-uns d'entre nous, satisfaits de ce qu'ils avoient déjà vu, retournerent aux vaisseaux; mais, comme je ne voulois perdre aucune occasion de m'instruire des institutions politiques & religieuses de ce peuple, je demeurai à *Mooa*, avec deux ou trois de mes Officiers, afin d'être témoin de la fête qui ne devoit se terminer que le lendemain. Les petits morceaux de bois, & les bâtons apportés sur la prairie, par ceux qui étoient venus en procession, se trouvant aban-

1777. Juillet.

donnés, j'allai les examiner, quand il n'y eut plus de foule. Je ne trouvai que des morceaux de bois, attachés au milieu des bâtons, ainsi que je l'ai déjà dit. Cependant les Naturels placés près de nous, nous avoient répété plusieurs fois que c'étoient de jeunes ignames; & quelques-uns de nos Messieurs, comptant sur cette assertion, ne vouloient pas en croire leurs yeux. Puisque ce n'étoient pas des ignames, il est clair que les Naturels ne purent nous les donner que pour les emblêmes de ces racines, & que nous les comprîmes mal.

» On servit notre souper à sept heures; il fut composé de poissons & d'ignames. Il ne tenoit qu'à nous de manger du porc; mais nous ne voulûmes pas tuer un gros cochon, que le Roi nous avoit donné pour ce repas. Le Roi soupa avec nous; il but une très-grande quantité d'eau-de-vie & de vin, & il alla se coucher à demi-ivre. Nous passâmes la nuit dans la même maison que lui, & quelques personnes de sa suite.

» Les Insulaires s'éveillerent à une ou deux heures du matin; ils causerent environ une heure, & ils dormirent de nouveau. Excepté Poulaho, ils se leverent à la pointe du jour, & je ne sais où ils allerent. Bientôt après, une des femmes qui accompagnoient ordinairement

le Prince, entra, & demanda où il étoit. Je le lui montrai; elle s'assit sur le champ près de lui, & elle se mit à le *macer*, ainsi que M. Anderson avoit vu *macer* Futtafaihe; elle lui frappoit doucement sur les cuisses, avec ses poings fermés. Cette opération destinée à prolonger le sommeil du Roi, eut un effet contraire; mais, quoiqu'il ne dormît pas, il se tint couché. 1777. Juillet.

» Nous allâmes, Omaï & moi, faire une visite au jeune Prince, qui nous avoit quittés dès le grand matin; car il ne logeoit pas avec le Roi, & il occupoit une maison particuliere, à quelque distance de celle de son pere. Nous le trouvâmes environné de petits garçons ou de jeunes gens de son âge, assis devant lui. Une vieille femme & un homme d'un âge avancé, qui sembloient prendre soin de lui, étoient assis par-derriere. Nous vîmes d'autres hommes & d'autres femmes occupés du service de sa Cour.

» Nous retournâmes ensuite auprès du Roi, qui venoit de se lever, & qui étoit entouré d'un cercle nombreux, composé sur-tout de vieillards. Tandis qu'on préparoit un bowl de *kava*, on apporta un cochon cuit au four & des ignames fumantes; comme les Insulaires, & sur-tout ceux qui boivent la *kava*, mangent peu le matin, ils nous donnerent la plus grande

1777. Juillet. partie de ces alimens, ce qui fit beaucoup de plaisir à l'équipage de mon canot. Je fis une seconde promenade, & j'allai voir plusieurs autres Chefs; ils prenoient tous leur boisson du matin, ou ils l'avoient déjà prise. Quand je rejoignis le Roi, je le trouvai endormi dans une petite hutte écartée : deux femmes le frappoient mollement sur les cuisses. Il s'éveilla sur les onze heures, & on lui servit du poisson & des ignames, qui sembloient avoir été cuits dans du lait de coco; il en mangea très-peu, & il se recoucha de nouveau. Je le quittai alors, & je portai au Prince des étoffes, des grains de verre, & d'autres choses que je voulois lui donner : il y avoit assez d'étoffe pour un habit complet à la mode du pays, & il s'en revêtit tout de suite; fier de sa parure, il vint d'abord se montrer à son pere, & il me conduisit ensuite chez sa mere, près de laquelle il y avoit dix ou douze femmes, dont la physionomie inspiroit le respect. Ici le Prince changea d'habit, & il me fit présent de deux pieces d'étoffes de l'Isle. Il étoit plus de midi, & je retournai dîner au Palais, où l'on m'avoit invité. Plusieurs de nos Messieurs étoient revenus des vaisseaux, durant la matinée; on les invita, ainsi que moi, au repas. Le festin fut composé d'ignames & de deux cochons. J'éveillai Poulaho qui dormoit toujours,

& je l'engageai à se mettre à table. Sur ces entrefaites, on lui apporta deux mulets & des coquillages; & ayant joint sa portion à la nôtre, il s'assit près de nous, & il mangea de bon appétit. 1777. Juillet.

» Quand le dîner fut fini, on nous dit que la cérémonie de la veille recommenceroit bientôt, & on nous enjoignit, d'une maniere expresse, de ne pas nous trouver aux environs des Acteurs; mais j'avois résolu de ne plus observer la Fête derriere la toile, & de m'approcher davantage. Je m'échappai en effet de la plantation, & je marchai vers le *Morai*, qui devoit être le lieu de la scene. Les Insulaires que je rencontrai, m'engagerent plusieurs fois à revenir sur mes pas; je ne les écoutai point, & ils me laisserent passer. En arrivant au *Morai*, je vis un assez grand nombre de Naturels assis à l'un des bords de la prairie, de chaque côté du chemin; quelques autres étoient également assis au bord opposé, & j'apperçus au milieu, deux hommes qui avoient le visage tourné contre le cimetiere: dès que j'eus atteint la premiere troupe, on me dit de m'asseoir, & je m'assis. Il y avoit à l'endroit où je m'assis, une multitude de petits paquets de feuilles de noix de coco, attachés à des bâtons qui présentoient la forme d'une civiere. On m'apprit qu'ils étoient *taboo*, & c'est

1777. Juillet.

tout ce que je pus savoir. La foule des Acteurs augmentoit d'un moment à l'autre ; ils arrivoient tous du même côté : l'un des Insulaires se tournoit par intervalle vers ceux qui venoient nous joindre, & il prononçoit un petit discours, dans lequel le mot de *Areekee*, c'est-à-dire, Roi, frappoit souvent mes oreilles. L'un des Naturels dit quelque chose qui produisit parmi l'assemblée des éclats de rire d'une gaieté bien franche, & plusieurs des Orateurs obtinrent des applaudissemens. On me pria, à diverses reprises, de m'éloigner ; lorsqu'ils virent que je ne le voulois pas, ils délibérerent entre eux, & ils m'exhorterent à prendre leur costume & à découvrir mes épaules : j'y consentis, & ma présence ne sembla plus les gêner.

» Je fus plus d'une heure sans observer autre chose que ce que je viens de raconter ; enfin le Prince, les femmes & le Roi arriverent, comme ils étoient arrivés la veille. Le Prince se plaça sous le hangar ; deux hommes qui portoient chacun une natte, y entrerent en récitant des paroles d'un air très-sérieux, & ils mirent leurs nattes autour de Futtafaihe. Les cérémonies commencerent alors : trois compagnies coururent au bord opposé de la prairie ; elles s'y assirent durant quelques secondes, & elles retournerent à leur place avec précipitation de la même maniere

que le jour précédent : bientôt après, les deux hommes qui étoient assis au milieu de l'esplanade, firent un discours ou une priere de peu de durée ; la troupe entiere dont je faisois partie, se leva brusquement, & courut s'asseoir devant le hangar qu'occupoient le Prince & trois ou quatre Insulaires. J'étois sous la direction de l'un des Naturels, qui s'empressoit à me rendre service; il eut soin de me placer avantageusement, & si l'on m'avoit permis de faire usage de mes yeux, je n'aurois rien perdu de tout ce qui se passoit; mais il fallut me tenir assis, les regards baissés, & prendre l'air réservé & modeste d'une jeune fille.

1777. Juillet.

» La procession entra de la même maniere que la veille. Les Naturels marchoient deux à deux; les divers couples portoient sur leurs épaules un bâton, au milieu duquel se trouvoit une feuille de coco. Ces bâtons furent déposés avec les cérémonies du jour précédent : la premiere bande fut suivie d'une seconde ; les Insulaires qui composoient celle-ci, apporterent des paniers de feuilles de palmier, de la même forme que ceux dont ils se servent dans leurs ménages. Une troisieme apporta différentes especes de petits poissons, dont chacun étoit placé à l'extrémité d'un bâton fourchu. On plaça les paniers aux pieds d'un vieillard, qui me parut être le Grand-Prêtre,

1777. Juillet.

& qui étoit assis à la droite du Prince en-dehors du hangar; il en prit un à sa main tandis qu'il fit un discours ou une priere; il le mit ensuite à terre; il en demanda un second, qu'il tint de la même maniere, en marmottant quelques paroles, & il continua jusqu'à ce qu'il eût fait la même cérémonie sur tous les paniers. Les poissons attachés aux bâtons fourchus, furent présentés l'un après l'autre, à deux hommes qui étoient assis à gauche du hangar, & qui tenoient des rameaux verts. Le premier poisson fut déposé à leur droite, & le second à leur gauche: au moment où on leur présentoit le troisieme, un Insulaire fort & robuste, assis derriere les deux autres, étendit son bras & saisit le poisson; les deux autres le saisirent en même-temps; ils parurent se disputer également chacun des poissons qu'on leur offrit; mais comme il y avoit deux mains contre une, indépendamment des avantages de la position, l'Insulaire qui se trouvoit par-derriere, n'en attrapoit que des morceaux; il ne quittoit jamais prise, il falloit toujours lui arracher le poisson de force, & il jetoit derriere lui ce qu'il pouvoit en garder; les deux autres plaçoient les poissons alternativement à droite & à gauche. L'Insulaire qui agissoit seul, s'empara enfin d'un poisson entier, sans que les deux autres s'y opposassent, & j'ignore si ce

fut par hasard, ou selon les regles du cérémonial. L'assemblée s'écria alors : *Mareeai*, c'est-à-dire, *très-bien*, ou *c'est très-bien fait.* Il me sembla qu'il étoit à la fin de son rôle, car il n'essaya point de saisir les poissons qu'on offrit depuis. Ces poissons, ainsi que les paniers, furent tous présentés par les personnes qui les avoient apportés; elles se tenoient assises. On suivit, dans cette présentation, l'ordre & la méthode qu'avoit suivi la premiere bande, lorsqu'elle déposa les petis bâtons à terre.

1777. Juillet.

» Quand la derniere bande fut arrivée, quelques personnes firent des harangues ou des prieres, & nous nous levâmes tous brusquement au signal qu'on nous donna ; nous courûmes durant un moment à gauche, & nous nous assîmes le dos tourné au Prince & aux Insulaires qui occupoient le hangar. On me dit de ne pas regarder derriere moi : toutefois, malgré la défense des Naturels & le souvenir de l'accident arrivé à la femme de Loth, je détournai le visage pour voir ce qui se passoit. Le Prince regardoit le *Morai ;* mais la derniere évolution avoit placé tant de monde entre lui & moi, que je ne pus appercevoir ce qu'on faisoit au hangar. On m'assura ensuite, que ce fut le moment ou l'on revêtit le Prince de l'honneur suprême de manger avec son pere, & qu'on servit au Roi & à son fils

1777. Juillet.

un morceau d'igname grillée. Je le crois d'autant plus, qu'on nous avoit annoncé d'avance, que cela devoit arriver durant la cérémonie, & que d'ailleurs les Insulaires regardoient d'un autre côté; ce qu'ils font toujours lorsque leur Monarque mange quelque chose.

» Peu de temps après, nous nous retournâmes tous en face du hangar, & nous formâmes un cercle devant le Prince, laissant entre nous & lui un grand espace libre. Quelques hommes s'approcherent alors de nous, deux à deux; ils portoient sur leurs épaules de gros bâtons ou des perches; ils firent un bruit auquel on peut donner le nom de chant, & ils agiterent leurs mains à mesure qu'ils s'avancerent. Lorsqu'ils furent près de nous, ils remuerent leurs jambes avec beaucoup d'agilité, de maniere qu'ils eurent l'air de marcher très-vîte sans faire un seul pas : trois ou quatre Insulaires se leverent ici du milieu de la foule; ils tenoient à la main de gros bâtons, & ils coururent vers ceux dont je viens de parler. Les premiers jeterent à l'instant leurs bâtons, & ils s'enfuirent; les trois ou quatre hommes fondirent sur les bâtons, qu'ils frapperent vigoureusement, & ils repasserent à leur place ; mais, en s'éloignant ils proposerent le défi qui précede leurs combats de lutte ; & des champions d'une haute taille arriverent bientôt

du même côté, en réitérant le cartel. Le côté opposé détacha presque au même instant des guerriers qui vinrent leur répondre. Les deux troupes paraderent autour de l'esplanade pendant quelques minutes, & elles se retirerent chacune vers leur bande. Il y eut des combats de lutte & de pugilat, qui durerent une demi-heure : deux hommes s'assirent alors devant le Prince, & prononcerent des discours que je crus adressés à Futtafaihe. La Fête étoit terminée, & l'assemblée se dispersa. 1777. Juillet.

» Je m'approchai pour voir les différens paniers; on ne m'avoit pas permis jusqu'ici de satisfaire ma curiosité, parce que, disoit-on, tout étoit *taboo*. Je ne trouvai que des paniers vides, &, s'ils étoient censés contenir quelque chose, ce ne pouvoit être qu'allégoriquement; excepté les poissons, ce qu'on avoit étalé durant la cérémonie, fut aussi emblématique.

» Nous nous efforçâmes en vain de découvrir l'objet de cette cérémonie en général, qui est appelée *Natche*, & de ses différentes parties. On ne répondit guere à nos questions que *Taboo*, mot qui s'applique à beaucoup d'autres choses, comme je l'ai observé plus haut. Comme le Roi nous avoit dit, dix jours auparavant, que les Insulaires lui apporteroient des ignames qu'il mangeroit avec son fils; comme il avoit indiqué

d'avance quelques détails de la Fête, nous ju-
1777. Juillet. geâmes fur fes propos & fur ce que nous vîmes, que le Prince, en qualité d'héritier préfomptif de la Couronne, venoit de jurer ou de promettre folennellement de ne jamais abandonner fon pere, & de lui fournir toujours les divers articles défignés par leurs emblêmes. Cette conjecture eft d'autant plus vraifemblable, que les principaux perfonnages de l'Ifle affifterent à la cérémonie. Quoi qu'il en foit, tout fe paffa avec un appareil myftérieux ; & le lieu & les détails de la fcene prouvent affez que la Religion y joua un grand rôle. Les Infulaires ne s'étoient point récriés jufqu'alors contre notre vêtement ou nos manieres ; ils voulurent cette fois nous obliger à nous découvrir jufqu'à la ceinture, à délier nos cheveux, à les laiffer flotter fur nos épaules, à nous affeoir, comme eux, les jambes croifées, à prendre quelquefois la pofture la plus humble, à baiffer les yeux, à joindre nos mains. L'affemblée entiere fe foumit à ce cérémonial d'un air pénétré ; enfin tout le monde fut exclus, excepté les Acteurs & les Infulaires d'un rang diftingué : d'après ces diverfes circonftances, je fus perfuadé qu'ils croyoient agir fous l'infpection immédiate d'un Etre fuprême.

» La *natche*, dont je viens de faire la defcription, peut être regardée comme purement figu-

rative. La petite quantité d'ignames que nous vîmes le premier jour, ne suppofoit pas une 1777. Juillet. contribution générale, & on nous laiffa entendre que c'étoit une portion confacrée à l'*Otooa* ou à la Divinité. On nous apprit que, dans trois mois, on célébreroit, à la même occafion, une Fête encore plus folennelle & plus importante; qu'alors on étaleroit les tributs de *Tongataboo*, celui de *Happaee*, de *Vavaoo*, & de toutes les autres Ifles; & qu'afin de rendre la cérémonie plus augufte, on facrifieroit des victimes humaines choifies parmi le bas-peuple : ainfi la fuperftition & la ftupide ignorance influent d'une maniere terrible fur les mœurs du peuple le plus humain & le plus bienfaifant de la terre ! Nous demandâmes la raifon de ces meurtres barbares : on fe contenta de nous répondre qu'ils étoient néceffaires à la *natche*; & que la Divinité extermineroit furement le Roi, fi on ne fe conformoit pas à l'ufage.

» La nuit approchoit lorfque l'affemblée fe difperfa; & comme nous étions affez loin des vaiffeaux, & que nous avions une navigation difficile à faire, nous partîmes bien vîte de *Mooa*. Quand je pris congé de Poulaho, il me preffa beaucoup de demeurer à terre jufqu'au lendemain; & pour m'y déterminer, il me dit que je verrois une cérémonie funebre. La femme de Mareewa-

1777. Juillet.

gee, c'est-à-dire, la belle-mere du Roi, étoit morte depuis peu, & la *natche* avoit obligé de porter son corps dans une pirogue qui mouilloit dans la Lagune. Poulaho promit de m'accompagner à *Eooa*, dès qu'il auroit rendu les derniers devoirs à sa belle-mere, & de s'y rendre après moi, si je ne l'attendois pas. Ses propos me firent comprendre, que, sans la mort de cette femme, la plupart des Chefs seroient venus avec moi à *Eooa*, où il paroît qu'ils ont tous des possessions. J'aurois volontiers attendu le Roi, si la marée n'eût pas été favorable pour débouquer les passes; d'ailleurs le vent orageux, depuis plusieurs jours, s'étoit affoibli & fixé; & en laissant échapper cette occasion, notre départ pouvoit être renvoyé à quinze jours: ce qui acheva de me déterminer, nous sûmes que la cérémonie funebre dureroit cinq jours, & c'étoit trop long-temps pour nous, qui mouillions dans un endroit où l'appareillage ne dépendoit pas de nous. J'assurai néanmoins le Roi, que si nous ne mettions pas à la voile, je viendrois le revoir le lendemain. Nous le quittâmes ainsi, & nous arrivâmes aux vaisseaux sur les huit heures du soir.

» J'ai oublié de dire, qu'Omaï assista aux cérémonies du second jour; mais nous ne nous trouvâmes pas ensemble, & même je ne sus qu'il y étoit, que lorsque la Fête fut terminée.

Il m'apprit ensuite, que le Roi s'étant apperçu de mon évasion, envoya plusieurs émissaires l'un après l'autre, auxquels il recommanda de me ramener : vraisemblablement ces messagers ne furent pas admis à l'endroit où j'étois, car je n'en vis aucun. Poulaho instruit que j'avois enfin découvert mes épaules comme les Acteurs de la cérémonie, permit à Omaï d'y assister également, sous la condition de prendre le costume usité en cette occasion. On exigeoit d'Omaï qu'il se conformât à un usage de sa patrie, & il consentit volontiers à ce qu'on désiroit; on lui donna un habit convenable, & il arriva vêtu de la même maniere que les Naturels. Il est probable qu'on nous avoit d'abord exclus, parce qu'on s'attendoit à un refus de notre part sur ces préliminaires.

1777. Juillet.

» Au moment où je me rendis à *Mooa*, pour observer la *natche*, j'y fis conduire les chevaux, le taureau, la vache & les chevres que je me proposois de laisser dans l'Isle; je crus qu'ils seroient plus en sureté sous les yeux des Chefs, que dans un lieu qui devoit être désert durant notre absence. Outre les quadrupedes, dont je viens de parler, j'enrichis *Mooa* d'un verrat, & de trois jeunes truies, de la race d'*Angleterre*. Les Naturels prévoyant que ces individus amélioreroient beaucoup leurs cochons qui ne sont

1777. Juillet. pas gros, montrerent un grand désir de les avoir. Féenou obtint aussi de moi deux lapins, un mâle & une femelle : on nous dit, avant notre départ, qu'ils avoient déjà produit. Si nos quadrupedes se multiplient, ce dont je suis bien persuadé, ces Isles auront fait une acquisition importante, & l'Isle de *Tongataboo* n'étant pas montueuse, les Habitans tireront de grands secours des chevaux.

10. M. Cook appareilla de *Tongataboo* le 10 Juillet;
12. & le 12 au matin, il mouilla à *Eooa*, Isle peu éloignée de celle de *Tongataboo*.

Relâche à Eooa. *Détails sur cette Isle & sur ses Habitans.*

» Nous fûmes à peine mouillés, dit M. Cook, que Taoofa, l'un des Chefs du pays, & plusieurs autres Naturels vinrent nous voir; ils semblerent se réjouir beaucoup de notre arrivée. Taoofa avoit été mon *Tayo* (Ami), quand je relâchai ici durant mon second Voyage; ainsi, nous nous connoissions bien. Je descendis à terre avec lui, pour chercher de l'eau douce; car c'étoit sur-tout pour remplir mes futailles que j'abordois à *Eooa*. On m'avoit dit à *Tongataboo* que j'y trouverois un ruisseau qui vient des

des collines, & qui se jette dans la mer; mais je n'en trouvai point. On me conduisit d'abord à une source saumâtre, située entre la marque de la marée basse & celle de la marée haute, parmi des rochers, dans l'anse où nous débarquâmes, & où aucun Navigateur ne songeroit à faire de l'eau. Je crois cependant que l'eau de cette source seroit bonne, s'il étoit possible de la puiser avant qu'elle se mêle à celle de la marée. Nos amis s'appercevant qu'elle ne me plaisoit point du tout, nous menerent vers l'intérieur de l'Isle, où je rencontrai de la très-bonne eau dans une ouverture profonde : avec du temps & de la peine, nous aurions amené cette eau à la côte, au moyen de quelques augets composés de feuilles & de tiges de bananier ; mais plutôt que d'entreprendre ce travail ennuyeux, je me contentai du supplément que les vaisseaux avoient embarqué à *Tongataboo*.

1777. Juillet.

» Avant de retourner à bord, j'indiquai aux Naturels un endroit où nous acheterions des cochons & des ignames. Ils nous vendirent beaucoup d'ignames, mais peu de cochons. Je déposai sur cette Isle un belier & deux brebis du *Cap de Bonne-Espérance*, & j'en donnai le soin à Taoofa, qui parut s'enorgueillir de cette commission. Je fus bien-aise que Mareewagee, à qui j'en avois fait présent, les eût dédaignés : *Eooa* n'ayant pas

encore de chiens, les moutons s'y multiplieront
1777. Juillet. plus aiſément qu'à *Tongataboo.*

» Quand nous regardions cette Iſle des vaiſſeaux, elle nous offroit un aſpect très-différent de celles que nous avions rencontrées juſqu'alors, & elle préſentoit un très beau payſage : *Kao*, pouvant être conſidéré comme un immenſe rocher, nous n'en avions point vu d'auſſi haute depuis notre départ de la *Nouvelle-Zélande* : de ſon ſommet, qui eſt preſque aplati, elle s'abaiſſe doucement vers la mer. Comme les Iſles de ce groupe ſont aplanies, on n'y découvre que des arbres, lorſqu'on les contemple du milieu des vagues; mais ici la terre s'éleve inſenſiblement, & elle préſente un point de vue étendu, où l'on apperçoit des bocages formant un joli déſordre à des diſtances irrégulieres, & des prairies dans l'intervalle de l'un à l'autre. Près de la côte, elle eſt entiérement couverte de différens arbres, parmi leſquels ſe trouvent les habitations des Inſulaires; il y avoit, à droite de notre mouillage, un bocage de cocotiers ſi vaſte, que nous n'en avions jamais vu d'auſſi grands.

13. » Le 13, dans l'après-midi, nous allâmes ſur la partie la plus élevée de l'Iſle. L'Iſle entiere s'offrit à nos regards, excepté une partie de la pointe méridionale. Le côté Sud-Eſt, dont les hautes collines ſur leſquelles nous étions, ne ſe

trouvent pas éloignées, s'éleve immédiatement du bord de la mer, d'une maniere très-inégale, en sorte que les plaines & les prairies, qui ont quelquefois une grande étendue, occupent toutes le côté Nord-Oueſt; &, comme elles ſont ornées de touffes d'arbres, entre-mêlées de plantations, chaque point de vue préſente un beau payſage. Tandis que je regardois ce pays charmant, je ſongeai, avec un plaiſir extrême, que les Navigateurs verroient peut-être un jour, du même point, ces prairies couvertes de quadrupedes utiles apportés par des vaiſſeaux Anglois; que la poſtérité nous tiendroit compte de l'exécution d'un projet ſi noble, & que ce bienfait ſuffiroit ſeul, pour atteſter aux générations futures que nos voyages contribuerent au bonheur de l'humanité. 1777. Juillet.

» Nos guides nous dirent que tous les terrains, ou du moins la plus grande partie des terrains de cette Iſle, appartiennent aux Chefs de *Tongataboo*, dont les Habitans ſont les vaſſaux ou les fermiers. Il paroît qu'il en eſt de même des Iſles voiſines, ſi j'en excepte *Annamooka*, où quelques Chefs ſemblent agir avec une ſorte d'indépendance. Omaï, qui aimoit beaucoup Féenou & les Habitans de ces Iſles en général, eut envie de s'établir ici: on lui propoſoit de le faire un des Chefs de la contrée; je penſe

qu'il auroit été bien-aise de s'y fixer, si cet arrangement eût obtenu mon aveu. J'avoue que je le désapprouvai, parce que je crus que mon brave camarade seroit plus heureux dans sa patrie.

1777. Juillet.

» Quand je fus de retour aux vaisseaux, on m'informa que des Insulaires avoient donné des coups de massue à un de leurs compatriotes, au milieu du cercle où nous faisions des échanges; qu'ils lui avoient ouvert le crâne, & cassé une cuisse, & qu'ils l'auroient laissé mort sur la place, si nos gens ne les avoient pas arrêtés; que le blessé sembloit devoir mourir bientôt, mais qu'on l'emporta dans une maison voisine, & qu'il reprit des forces. Je demandai la raison d'un traitement si barbare, & on me dit qu'on l'avoit surpris caressant une femme qui étoit *taboo* : nous comprîmes toutefois qu'elle étoit *taboo*, parce qu'elle appartenoit à un autre homme, & parce qu'elle se trouvoit d'un rang supérieur à celui de son amant. Nous reconnûmes ainsi, que les Insulaires des *Isles des Amis* punissent sévérement les infidélités. Le châtiment de la femme fut moins rigoureux : on nous assura qu'elle recevroit seulement de légers coups de bâton.

14. » Le 14 je plantai une pomme de pin, & je semai des graines de melon, & d'autres végé-

taux, dans la plantation du Chef. J'avois lieu de croire que ces soins ne seroient pas infructueux, car on me servit à dîner un plat de turneps, produits par les graines que j'avois laissées ici, lors de mon second Voyage. 1777. Juin.

Nous supprimons des détails sur les présens qu'on fit à M. Cook, sur la maniere aimable dont il fut accueilli par les Habitans, & sur les vols qu'ils se permirent: nous en avons dit assez en parlant des autres *Isles des Amis*. Il appareilla le 17, & il quitta les *Isles des Amis*, & leurs Habitans, après une relâche d'environ trois mois, pendant 17. lesquels il vécut dans l'amitié la plus cordiale avec les Insulaires. Leur extrême disposition au vol, trop souvent encouragée par la négligence des Equipages, produisit, il est vrai, des querelles passageres; mais ces querelles n'eurent jamais de suites funestes.

» Je m'occupai constamment, dit M. Cook, du soin de prévenir une brouillerie générale, & je crois que peu d'hommes sur les deux vaisseaux, partirent sans regret. Le temps que je passai ici, ne fut pas mal employé. Nous consommâmes une très-petite quantité de nos provisions de mer : les productions du pays nous suffirent à-peu-près, & nous y prîmes même un supplément de vivres, assez considérable pour

1777. Juillet.

gagner *O-Taïti*, où j'étois sûr de trouver beaucoup de rafraîchissemens. Je fus bien-aise d'ailleurs d'avoir une occasion d'améliorer le sort de ce bon peuple, en lui laissant des animaux utiles; j'ajouterai que les quadrupedes, destinés pour *O-Taïti*, reprirent des forces dans les pâturages de *Tongataboo* : en un mot, nous tirâmes une multitude d'avantages de notre séjour aux *Isles des Amis*. Rien ne troubla nos plaisirs; & la poursuite du grand objet de notre voyage, n'en souffrit pas, car la saison de marcher au Nord, étoit passée, comme je l'ai déjà dit, lorsque je pris la résolution de gagner ces Terres.

» Outre l'utilité immédiate dont cette relâche fut pour nous, & pour les Habitans des *Isles des Amis*, les Navigateurs Européens, qui feront la même route, profiteront des connoissances que j'ai acquises sur la Géographie de cette partie de l'Océan Pacifique; & les Lecteurs Philosophes, qui aiment à étudier la nature humaine, dans tous les degrés de la civilisation, & qui se plaisent à recueillir des faits exacts sur les habitudes, les usages, les arts, la religion, le gouvernement & la langue des peuplades qui habitent les contrées lointaines du globe nouvellement découvertes, jugeront peut-être instructifs & amusans les détails que je puis leur donner, touchant les Insulaires de cet Archipel «.

Il faut comprendre, sous la dénomination générale d'*Isles des Amis*, non-seulement le groupe de *Happaee*, qu'a visité M. Cook, mais aussi toutes les Terres découvertes au Nord à-peu-près au même Méridien, & d'autres qu'aucun Navigateur Européen n'a apperçues jusqu'ici. Chacune d'elles dépend, à quelques égards, de *Tongataboo*, qui, sans avoir la plus grande étendue, est la Capitale & le siege du Gouvernement. 1777. Juillet.

Selon les informations qu'il reçut à *Tongataboo*, cet Archipel est fort vaste. Les Naturels lui indiquerent plus de cent cinquante Isles; ils firent usage de feuilles d'arbres pour en déterminer le nombre, & M. Anderson dont le zele & l'activité étoient infatigables, vint à bout d'en savoir les noms. Ces noms se trouvent dans la grande Relation: nous supprimons ici des détails très-intéressans sur ce vaste Archipel. Les Naturels de *Feejee*, l'une des Isles de cet Archipel, inspirent beaucoup d'effroi, car la dextérité avec laquelle ils manient l'arc & la fronde, les rend redoutables; & comme ils mangent, à l'exemple des Zélandois, les guerriers qu'ils tuent dans les batailles, cet usage abominable ajoute encore à la frayeur de leurs voisins. Les Habitans de *Tongataboo*, qui les accusoient d'être cannibales, ne les ont point calomniés; car plusieurs per-

1777. Juillet. sonnes de *Feejee* que les Anglois interrogerent, convinrent du fait.

» Puisque je parle des Antropophages, dit M. Cook, je demande à ceux qui soutiennent que le défaut de subsistances a déterminé les premiers Cannibales à manger de la chair humaine, ce qui a déterminé les Habitans de *Feejee* à conserver cet usage au milieu de l'abondance : & il paroît que toutes les peuplades de la Mer du Sud ont été autrefois Cannibales ; que plusieurs le sont encore, & qu'on trouve sur chacune de ces Terres des traditions qui attestent ce fait, & des restes de l'horrible usage de manger de la chair humaine «.

Remarques sur l'Industrie, les Usages, les Mœurs, la Religion & le Gouvernement des Habitans des Isles des Amis.

C'est M. Cook qui va parler. » On imagine sans doute qu'ayant passé près de trois mois parmi eux, je suis en état de répondre à toutes les difficultés, & de donner une description satisfaisante de leurs usages, de leurs opinions & de leurs institutions civiles & religieuses : cette opinion paroît d'autant mieux fondée, que nous avions à bord un Naturel de la Mer du Sud, qui entendoit la langue du pays & la nôtre, & qui sembloit très-propre à nous servir d'Interprete ;

mais le pauvre Omaï ne nous fut pas aussi utile sous ce rapport, qu'on est tenté de le croire. A moins que l'objet ou la chose que nous voulions connoître, ne se trouvât sous nos yeux, nous avions bien de la peine à acquérir des connoissances imparfaites. Nous faisions cent méprises, & Omaï étoit encore plus sujet à ces méprises que nous; car, n'ayant point de curiosité, il ne s'avisa jamais de recueillir des observations pour lui-même, & quand il étoit disposé à nous procurer des éclaircissemens, ses idées étoient si bornées, peut-être si différentes des nôtres, & ses explications si confuses, qu'elles embrouilloient nos recherches, au lieu de nous instruire. J'ajouterai que nous ne rencontrions guere, parmi les Naturels, un homme assez habile, & d'assez bonne humeur, pour nous donner les informations que nous désirions. La plupart d'entre eux n'aimoient pas nos questions, que vraisemblablement ils jugeoient oiseuses. Le poste que nous occupions à *Tongataboo*, où nous demeurâmes le plus de temps, étoit d'ailleurs très-défavorable. Nous nous trouvions dans une partie de l'Isle, où il n'y a guere d'autres Habitans que des Pêcheurs. C'étoit constamment un jour de fête pour ceux que nous allions voir, ou qui venoient nous rendre visite; en sorte que nous eûmes bien peu d'occasions d'examiner quelle est la maniere de vivre habi-

1777. Juillet.

tuelle des Insulaires. On ne s'étonnera donc pas, si nous développons, d'une maniere incomplete, plusieurs points relatifs à leurs usages domestiques : au reste, nous nous sommes efforcés de remédier à ces désavantages, par des observations continuelles.

1777.
Juillet.

» Les Naturels des *Isles des Amis* excedent rarement la taille ordinaire (nous en avons cependant mesuré quelques-uns qui avoient plus de six pieds) ; mais ils sont très-forts & bien faits, sur-tout aux cuisses, aux jambes & aux bras. En général, leurs épaules ont beaucoup de largeur ; &, quoique leur stature musculeuse, qui paroît la suite d'un grand exercice, annonce plus la vigueur que la beauté, plusieurs offrent réellement une belle figure. On est surpris de la variété de leurs traits, & il n'est guere possible de les caractériser par une conformité générale. On peut dire qu'il est très-commun d'y voir des pointes de nez épatées ; mais, d'un autre côté, nous avons apperçu cent visages pareils à ceux des Européens, & de véritables nez aquilins. Ils ont les yeux & les dents d'une bonne qualité ; mais les dents ne sont ni si blanches, ni si bien rangées que celles qu'on rencontre souvent parmi les peuplades de la Mer du Sud. Au reste, pour balancer ce défaut, il y a peu de ces levres épaisses si communes dans les Isles de l'Océan Pacifique.

» On reconnoît moins les femmes à leurs traits, qu'à la forme générale de leur corps, qui n'offre pas ordinairement l'embonpoint nerveux de celui des hommes. La phyſionomie de quelques-unes eſt ſi délicate, qu'elle indique leur ſexe, & qu'elle a droit aux éloges qu'on donne à la beauté & à la douceur du viſage; mais les phyſionomies de cette eſpece ſont aſſez rares. Au reſte, c'eſt la partie la plus défectueuſe; car le corps & les membres de la plupart des femmes ſont bien proportionnés, & il y en a qui pourroient ſervir de modeles aux Artiſtes. La petiteſſe & la délicateſſe extraordinaires de leurs doigts, comparables aux plus jolis doigts de nos Européennes, ſont ce qui les diſtingue davantage. 1777. Juillet.

» La couleur générale de la peau eſt d'une nuance plus foncée que le cuivre brun; mais pluſieurs des hommes & des femmes ont un teint vraiment olivâtre : quelques-unes des perſonnes du ſexe ſont même aſſez blanches : leur blancheur vient probablement de ce qu'elles s'expoſent moins au ſoleil; ainſi qu'une diſpoſition à l'embonpoint, dans un petit nombre des principaux du pays, paroît être la ſuite d'une vie plus oiſive. Les Chefs offrent ſouvent auſſi une peau plus douce & plus propre : celle du bas-peuple eſt ordinairement plus noire & plus groſſiere, surtout dans les parties qui ne ſont pas couvertes,

1777. Juillet.

différence qu'il faut peut-être attribuer à des maladies cutanées. Nous vîmes à *Happaee* un homme & un petit garçon, & à *Annamooka*, un enfant d'une blancheur parfaite. On a trouvé de pareils individus chez tous les peuples noirs; mais je présume que leur couleur est plutôt une maladie qu'un phénomene de la nature.

» A tout prendre néanmoins, il y a peu de défectuosités ou de difformités naturelles parmi eux : nous en rencontrâmes deux ou trois qui avoient les pieds tournés en-dedans, & quelques-uns affligés d'une sorte de cécité, occasionée par un vice de la *cornée*. Ils sont sujets à d'autres maladies : les dartres qui semblent affecter la moitié des Insulaires, & qui laissent après elles des taches blanchâtres & serpentines, sont la maladie la plus commune; mais elle est moins grave qu'une seconde très-fréquente, laquelle se manifeste sur toutes les parties du corps, en larges ulceres qui ont de grosses bordures blanches, & qui jettent une matiere légere & claire. Nous vîmes quelques-uns de ces ulceres très-virulens; & les Naturels qui en avoient sur le visage, inspiroient le dégoût. Nous en vîmes plusieurs de guéris, ou sur le point de l'être; mais dans ce cas, les malades avoient perdu le nez, ou ils en avoient perdu la plus grande partie. Comme nous savions, de maniere à n'en pouvoir douter, que les Ha-

bitans des *Isles des Amis* étoient sujets à cette maladie dégoûtante, avant mon second Voyage, & que les Naturels en convenoient ; malgré la conformité des symptômes, elle ne peut être l'effet du virus vénérien, à moins qu'on ne suppose que nous n'avons pas apporté ici la maladie vénérienne en 1773. Il est sûr que nous l'y avons trouvée en 1777 ; car peu de jours après notre arrivée, quelques-uns de mes gens la prirent ; & je sentis avec regret, que je m'étois en vain donné, lors de ma premiere relâche, tous les soins possibles, pour prévenir l'introduction d'une calamité aussi terrible. Ce qui est extraordinaire, les Naturels ne semblent pas s'en occuper beaucoup, & nous vîmes peu de traces de ses effets destructifs ; vraisemblablement le climat & leur régime affoiblissent son venin. Il y a deux autres maladies répandues aux *Isles des Amis* : la premiere est une enflûre coriace qui affecte les jambes & les bras, & les grossit extrêmement dans toute leur longueur, mais qui n'a rien de douloureux ; la seconde est une tumeur de la même espece qui vient aux testicules, & qui surpasse quelquefois la grosseur des deux poings. On peut d'ailleurs regarder comme des hommes très-sains, les Habitans de ces contrées : nous n'avons pas rencontré, durant notre séjour, une seule personne détenue chez elle, pour cause de maladie. Au contraire,

1777. Juillet.

1777. Juillet. leur force & leur activité sont, à tous égards, proportionnées à la vigueur de leurs muscles ; & ils déploient tellement l'une & l'autre dans leurs occupations habituelles, & dans leurs amusemens, qu'ils sont, à coup sûr, peu sujets aux maladies nombreuses qui résultent de l'indolence, ou d'une maniere de vivre contraire à la Nature.

» Leur contenance est gracieuse & leur démarche ferme ; ces avantages leur paroissent si naturels & si nécessaires, qu'en nous voyant tomber souvent sur les racines des arbres, ou les inégalités du terrain, ils rioient de notre maladresse, plus que de toute autre chose.

» Leur physionomie exprime à un point remarquable la douceur & l'extrême bonté de leur caractere ; on n'y apperçoit pas le moindre trait de cette aigreur farouche, qu'on remarque sur le visage des peuples qui vivent encore dans un état de barbarie. Leur maintien est si calme, ils ont tant d'empire sur leurs passions, & tant de fermeté dans leur conduite, qu'ils semblent assujettis dès l'enfance aux prohibitions les plus séveres ; mais ils ont d'ailleurs de la franchise & de la gaieté, quoiqu'ils prennent quelquefois, sous les yeux de leurs Chefs, une sorte de gravité & un air sérieux qui leur donnent de la roideur, de la mauvaise grace & de la réserve.

» L'accueil amical qu'ont reçu tous les Navi-

gateurs, montre assez les dispositions pacifiques des Naturels des *Isles des Amis*. Loin d'attaquer les étrangers ouvertement ou clandestinement, à l'exemple de la plupart des Habitans de ces mers, on n'a pas à leur reprocher la plus légere marque d'inimitié; ils ont au contraire, à l'exemple des peuples civilisés, cherché à établir des communications par des échanges, c'est-à-dire, par le seul moyen qui réunit les différentes nations. Ils sont si habiles dans les échanges (ils les appellent *Fukatou*) que nous jugeâmes d'abord qu'ils s'étoient formés, en commerçant avec les Isles voisines; mais nous nous assurâmes ensuite qu'ils ne font point de trafic, ou qu'ils en font un très-peu considérable, excepté avec *Feejee*, d'où ils tirent des plumes rouges, & un petit nombre d'autres articles. Il n'y a peut-être pas sur le globe de peuplade qui mette plus d'honnêteté, & moins de défiance dans le commerce. Nous ne courions aucun risque à leur permettre d'examiner nos marchandises, & de les manier en détail, & ils comptoient également sur notre bonne foi. Si l'acheteur ou le vendeur se repentoient du marché, on se rendoit réciproquement, d'un commun accord, & d'une maniere enjouée, ce qu'on avoit reçu. En un mot, ils semblent réunir la plupart des bonnes qualités qui font honneur à l'homme, telles que l'industrie, la candeur, la

1777. Juillet.

1777. Juillet. persévérance, l'affabilité, & peut être des vertus moins communes, que la brièveté de notre séjour ne nous a pas permis d'observer.

» Le penchant au vol, universel & très-vif dans les deux sexes, & parmi les individus de tous les âges, est le seul défaut que nous leur connoissions. J'observerai toutefois que cette partie défectueuse de leur conduite, sembloit ne regarder que nous; car j'ai lieu de croire qu'ils ne se volent pas entre eux plus souvent, peut-être pas aussi fréquemment qu'en d'autres pays, où les larcins de quelques personnes corrompues, ne nuisent point à la réputation du corps du peuple en général. Il faut avoir beaucoup d'indulgence pour les tentations & les foiblesses de ces pauvres Insulaires de la Mer Pacifique, à qui nous inspirons les désirs les plus ardens, en leur montrant des objets nouveaux, dont l'utilité ou la beauté fascinent leurs esprits. Le vol, parmi les nations civilisées & éclairées, annonce un caractere souillé par la bassesse, par une cupidité qui méprise les regles de la justice; par cette paresse qui produit l'extrême indigence, & qui néglige les moyens honnêtes de s'en affranchir. Mais on ne doit pas juger aussi sévérement les vols commis par les Naturels des *Isles des Amis*, & les autres Terres où nous avons abordé: ils paroissent résulter d'une curiosité, ou d'un désir très-pressant

de

de posséder des choses qui étoient absolument nouvelles pour eux, & qui appartenoient à des étrangers très-différens de leur propre race. Si des hommes aussi supérieurs à nous en apparence, que nous le sommes à eux, arrivoient parmi nous avec des richesses aussi séduisantes que le sont les nôtres pour des peuplades étrangeres aux arts, est-il sûr que nos principes de justice suffiroient pour contenir la plupart des individus de notre nation? La cause de leur penchant au vol, que je viens d'indiquer, paroît d'autant plus vraie, qu'ils volent tout indifféremment dès la premiere vue, avant de songer le moins du monde à se servir de leur proie d'une maniere utile : il n'en est pas de même parmi nous ; le dernier de nos voleurs ne voudroit pas risquer sa réputation, ou s'exposer au châtiment, sans savoir d'avance l'usage qu'il fera des choses dérobées. Au reste, la disposition au vol de ces Insulaires, très-désagréable & très-incommode d'ailleurs, nous fournit un moyen de connoître la vivacité de leur intelligence ; car ils commettoient les petits larcins avec beaucoup de dextérité, & les vols plus capitaux, avec une suite & des combinaisons proportionnées à l'importance des objets. J'en ai donné une preuve frappante, en racontant qu'ils essayerent d'enlever en plein jour une des ancres de la *Découverte*.

1777. Juillet.

1777. Juillet.

» Leur chevelure eſt en général liſſe, épaiſſe & forte; celle d'un petit nombre d'entre eux boucle naturellement. Elle eſt noire, preſque ſans exception; mais la plupart des hommes & quelques-unes des femmes la peignent en brun ou en pourpre, & quelquefois en orangé. Ils produiſent la premiere couleur, en y mettant une ſorte d'enduit de corail brûlé, mêlé avec de l'eau; la ſeconde, en y appliquant des râpures d'un bois rougeâtre, délayées également dans de l'eau; & la troiſieme, en la parſemant, je crois, d'une poudre tirée du ſouchet des *Indes*.

» Lorſque j'abordai ſur ces Iſles pour la premiere fois, je crus que les hommes & les femmes étoient dans l'uſage de porter leurs cheveux courts; mais notre relâche ayant été plus longue cette fois, j'ai vu beaucoup de cheveux longs. Leurs modes, en ce point, ſont ſi variées, qu'il eſt difficile d'indiquer celle qui eſt la plus répandue. Quelques-uns les portent coupés à l'un des côtés de la tête, tandis que la portion du côté oppoſé a toute ſa longueur; ceux-ci les ont coupés près, & peut-être raſés dans un endroit; ceux-là ont la tête raſe, excepté une ſeule touffe, qu'ils laiſſent ordinairement près de l'oreille: d'autres les laiſſent prendre toute leur croiſſance, ſans y toucher. Les femmes, en général, portent leurs cheveux courts; les hommes ſe coupent la barbe,

& les deux sexes s'arrachent les poils sous les aisselles ; j'ai déjà décrit de quelle maniere. Les hommes ont des piquetures d'un bleu foncé, depuis le milieu du ventre jusqu'à mi-cuisse. Ils produisent ces piquetures avec un instrument d'os, rempli de dents : après avoir plongé les dents dans le suc du *doeedoee*, ils les impriment dans la peau, à l'aide d'un morceau de bois, & il en resulte des points ineffaçables. Ils tracent ainsi des lignes & des figures si variées & si bien disposées, qu'elles ont quelquefois de l'élégance. Les femmes ne se *tatouent* que l'intérieur des mains. Le Roi n'est point assujetti à cette coutume ; il n'est pas obligé non plus de se faire, dans les temps de deuil, ces blessures, dont je parlerai tout-à-l'heure.

1777. Juillet.

» Les hommes sont tous circoncis, ou plutôt *supercis*, car on leur coupe seulement un petit morceau de la partie supérieure du prépuce ; ce qui l'empêche de recouvrir jamais le gland. Ils ne veulent pas autre chose ; ils disent que la propreté leur a dicté cette opération.

» L'habillement des femmes est le même que celui des hommes ; il est composé d'une piece d'étoffe, ou d'une natte (plus ordinairement de la premiere), large d'environ deux verges, & de deux & demie de longueur, & toujours assez long pour faire un tour & demi sur les reins, où il est

1777. Juillet. arrêté par une ceinture ou une corde. Il eſt double ſur le devant, & il tombe comme un jupon, juſqu'au milieu de la jambe. La partie, qui eſt au-deſſus des reins, offre pluſieurs plis; en ſorte que ſi on la développe dans toute ſon étendue, il y a aſſez d'étoffe pour envelopper & couvrir les épaules, qui reſtent preſque toujours nues. Tel eſt, pour la forme, le vêtement général des deux ſexes. Les Inſulaires, d'un rang diſtingué, portent ſeuls de grandes pieces d'étoffe, & de belles nattes. Le bas-peuple s'habille de pieces plus petites, & très-ſouvent il ne porte qu'un pagne de feuilles de plantes, ou le *maro*, qui eſt un morceau d'étoffe étroit, ou une natte reſſemblant à une ceinture : ils paſſent le *maro* entre leurs cuiſſes, & ils en couvrent leurs reins. Il paroît deſtiné principalement aux hommes. Ils ont divers habits pour leurs grands *Haivas* ou Fêtes; mais la forme eſt toujours la même; & les vêtemens les plus riches ſont plus ou moins garnis de plumes rouges. Je n'ai pu ſavoir à quelle occaſion les Chefs mettent leurs chapeaux de plumes rouges. Les hommes & les femmes ont quelquefois de petits bonnets compoſés de différentes matieres, pour ſe garantir le viſage du ſoleil.

» La parure des deux ſexes eſt auſſi la même. Les ornemens les plus communs, ſont des colliers du fruit du *pandanus*, ou de diverſes fleurs

odoriférantes; on leur donne, dans le pays, le nom général de *Kahulla*. Les Naturels suspendent quelquefois sur leur poitrine, de petites coquilles, l'aile & les os de la cuisse des oiseaux, des dents de requin, &c. Ils portent souvent, à la partie supérieure du bras, une nacre de perle bien polie, ou un anneau de la même substance sculpté; ils ont d'ailleurs des bagues d'écaille de tortue, & des bracelets.

1777. Juillet.

» Les lobes de leurs oreilles, sont percés en deux endroits, & ils y placent des morceaux cylindriques d'ivoire, d'environ trois pouces de long, qu'ils introduisent par l'un des trous, & qu'ils font sortir par l'autre, ou de petits roseaux de la même grandeur, remplis d'une poudre jaune. Cette poudre, dont les femmes se frottent tout le visage, ainsi que nos Dames se mettent du rouge sur les joues, paroît être du souchet des *Indes* pulvérisé. Nous avons vu souvent le lobe d'une seule oreille percé d'un trou, & non pas de deux.

» La propreté du corps, est ce qu'ils semblent préférer à tout; aussi se baignent-ils fréquemment dans les étangs, qui ne paroissent pas destinés à autre chose : quoique l'eau de la plupart de ces étangs soit d'une puanteur insupportable, ils aiment mieux s'y laver que dans la mer; ils savent très-bien que l'eau salée gâte la peau; & lorsque la nécessité les oblige à prendre des bains dans

1777. Juillet. l'Océan, ils ont ordinairement des cocos remplis d'une eau douce, dont ils font usage pour détruire cette impression. Ils recherchent beaucoup l'huile de la noix de coco par la même raison; non seulement ils en jettent une quantité considérable sur leur tête & sur leurs épaules, ils ont soin de plus de s'en frotter tout le corps. Quand on n'a point vu l'effet de cette opération, on ne peut concevoir à quel point elle embellit la peau. Tous les Insulaires cependant n'ont pas des moyens de se procurer de l'huile de coco, & c'est sans doute parce que le bas-peuple ne s'en sert point, que sa peau est moins fine & moins douce.

» La vie domestique des Insulaires des *Isles des Amis*, n'est pas assez laborieuse pour être fatigante, & pas assez oisive pour être accusée de paresse. La nature a été si prodigue envers eux, qu'ils ont rarement besoin de se livrer à beaucoup de travail; & leur activité les empêchera toujours de tomber dans la mollesse. Leurs occupations habituelles sont en si petit nombre & de si peu de durée, qu'ils ont bien du temps pour leur récréation; le travail & les affaires ne viennent point troubler leurs amusemens, & ils ne quittent ces amusemens que lorsqu'ils en sont rassasiés.

» Les occupations des femmes n'ont rien de pénible; elles font la plupart de leurs travaux, dans

l'intérieur de la maison. Elles se trouvent chargées seules de la fabrique des étoffes. 1777. Juillet.

» La seconde de leurs manufactures qui est aussi confiée aux femmes, est celle des nattes, dont la texture & la beauté surpassent toutes les nattes que j'ai vues ailleurs. Quelques unes en particulier sont si supérieures à celles d'*O-Taiti*, que les Navigateurs peuvent en porter comme articles de commerce à la Métropole des *Isles de la Société*. J'en ai distingué sept ou huit sortes qui leur servent de vêtemens ou de lits, & on en trouve beaucoup d'autres destinées à des objets d'agrément ou de luxe. Ils tirent sur-tout ces dernieres de la partie membraneuse & coriace de la tige du bananier; les nattes qu'ils portent se font avec le *pandanus*, qu'ils cultivent pour cela, & auquel ils ne permettent jamais de se former en tronc: les plus grossieres sur lesquelles ils dorment, viennent d'une plante appelée *Ewarra*. Les femmes emploient leurs momens de loisir à des ouvrages moins importans; elles font, par exemple, une multitude de peignes, de petits paniers, avec la matiere premiere des nattes, avec la gousse fibreuse de la noix de coco, qu'elles tressent simplement, ou qu'elles entrelacent de grains de verre; & ce qui sort de leurs mains a tant d'élégance & de goût, qu'un étranger ne peut s'empêcher d'admirer leur constance & leur adresse.

1777. Juillet.

» Le département des hommes eſt plus laborieux & plus étendu. Ils ſont chargés de l'agriculture, de la conſtruction des maiſons & des pirogues, de la pêche & d'autres choſes relatives à la navigation. Comme ils ſe nourriſſent ſur-tout de racines & de fruits cultivés, ils s'occupent ſans ceſſe du travail de la terre, & ils ſemblent avoir porté l'agriculture au degré de perfection, que permet l'état où ils ſe trouvent. Les champs de bananiers occupent de vaſtes champs ; les diſtricts plantés d'ignames, ne ſont pas en moindre quantité : ces deux articles réunis ſont, à l'égard du reſte, dans la proportion de dix à un. S'il s'agit de planter des bananiers ou des ignames, ils creuſent de petits trous, & ils ont ſoin d'extirper à l'entour l'herbe qui y croît : ces gramens ne tardent pas, dans un pays auſſi chaud, à être privés de leur force végétative, & leurs détrimens deviennent bientôt un bon marnage. Les inſtrumens qu'ils emploient & qu'ils appellent *Hooo*, ſont tout uniment des pieux de différentes longueurs, ſelon le degré de profondeur qu'ils veulent donner à la fouille. Les *hooos* ſont aplatis & tranchans ſur un bord de l'une des extrémités ; les plus grands portent un morceau de bois fixé tranſverſalement, afin de le preſſer contre terre avec le pied, d'une maniere plus aiſée : quoique leur largeur ne ſoit pas de plus de deux à quatre pou-

ces, c'eſt le ſeul inſtrument dont ils ſe ſervent pour fouiller & planter un terrain qui renferme un grand nombre d'arpens. Les plantations de bananiers & d'ignames, ſe trouvent rangées de maniere qu'on apperçoit des lignes régulieres & completes, de quelque côté qu'on jette les yeux.

1777. Juillet.

» Les cocotiers & les arbres à pain, ſont diſperſés ſans aucun ordre; & ils ne ſemblent point donner de peine, lorſqu'ils ont atteint une certaine hauteur. On peut dire la même choſe d'un autre grand arbre qui produit une multitude de groſſes noix arrondies & comprimées, appelées *Eeefee*, & d'un arbre plus petit qui porte une noix ovale, avec deux ou trois amandes triangulaires, coriaces & inſipides; celui-ci eſt appelé *Mabba*, & les Naturels le plantent ſouvent autour de leurs maiſons.

» En général, le *kappe* forme des plantations aſſez vaſtes, mais irrégulieres. Les *mawhahas* ſont entre-mêlés parmi d'autres productions, ainſi que le *jeejee* & les ignames. J'ai remarqué fréquemment des ignames dans les intervalles des bananiers. Les cannes à ſucre occupent ordinairement peu de terrain, & elles ne ſont pas clair-ſemées. Le mûrier-papier dont les Naturels tirent leurs étoffes, eſt planté ſans ordre; mais ils lui laiſſent l'eſpace néceſſaire à ſa croiſſance, & ils

1777. Juillet. ont soin de nettoyer ses environs. Le *pandanus* est la seule plante qu'ils cultivent d'ailleurs pour leurs manufactures ; les différens pieds sont communément rangés sur une ligne très-serrée, aux bords des champs mis en culture. Le *pandanus* cultivé, leur paroît si supérieur à celui qui vient naturellement, qu'ils lui donnent un nom particulier; d'où il résulte qu'ils connoissent très-bien les améliorations que produit la culture.

» Il faut observer que cette peuplade qui montre beaucoup de goût & d'esprit en plusieurs choses, en montre peu dans la construction de ses maisons; au reste, l'exécution en est moins défectueuse que la forme. Celles du bas peuple sont de pauvres cabanes très-petites, & elles garantissent à peine de la rigueur du temps. Celles des Insulaires d'un rang distingué, sont plus grandes & mieux abritées, mais elles devroient être meilleures. Une maison de moyenne grandeur, a environ trente pieds de long, vingt de large, & douze de hauteur; c'est, à proprement parler, un toit couvert de chaume, soutenu par des poteaux & des solives, disposés d'une maniere très-judicieuse; le plancher, qui est de la terre battue, se trouve un peu élevé & revêtu d'une natte forte & épaisse, qu'on tient très-propre. La plupart sont fermées du côté du vent, & quelques-

unes dans plus de deux tiers de leur circonférence, avec de grosses nattes ou des branches de cocotier entrelacées : ces branches descendent des bords du toit jusqu'à terre, & elles servent ainsi de murailles. Une autre natte grossiere & forte, d'environ deux pieds & demi ou trois pieds de largeur, courbée en demi-cercle & posée de champ, dont les extrémités touchent le côté de la maison, renferme un espace où couchent le maître & la maîtresse du ménage. La femme s'y tient la plus grande partie de la journée ; le reste de la famille couche sur le plancher sans avoir aucune place fixe ; les hommes & les femmes, qui ne sont pas mariés, éloignés les uns des autres. Si la famille est nombreuse, il y a de petites huttes contiguës à la maison, où les domestiques se retirent la nuit, en sorte que leur intérieur est aussi réservé & aussi décent qu'il peut l'être. J'ai déjà dit qu'ils dorment sur des nattes ; les vêtemens qu'ils portent le jour, leur tiennent lieu de couvertures pendant la nuit. La liste de leurs meubles n'est pas longue : ils ont un bowl ou deux, dans lesquels ils font la *kava*, un petit nombre de gourdes, des coques de coco, de petites escabelles de bois, qui leur servent de coussins, & quelquefois une escabelle plus grande sur laquelle s'assied le Chef ou le maître de la maison.

1777. Juillet.

1777. Juillet.

» La ſeule raiſon plauſible que je puiſſe donner de leur dédain pour les ornemens de l'architecture de leurs chaumieres, c'eſt qu'ils aiment paſſionnément à ſe tenir en plein air. Ils ne mangent guere dans leurs maiſons; ils y couchent, ils s'y retirent lorſque le temps eſt mauvais, & c'eſt tout l'uſage qu'ils ſemblent en faire. Le bas-peuple, qui paſſe une grande partie de ſa vie autour des Chefs, n'y va ordinairement que dans le dernier cas.

» Leurs ſoins & leur dextérité pour ce qui a rapport à l'architecture navale, ſi je peux employer ce nom, excuſent la négligence que je viens de leur reprocher. La Relation de mon ſecond Voyage, donne la deſcription de leurs pirogues, & de leur maniere de les conſtruire ou de les manœuvrer; j'y renvoie les Lecteurs.

» Des haches de cette pierre noire & polie, qu'on trouve en abondance à *Toofoa*, des dents de requin fixées ſur de petits manches qui tiennent lieu de tarieres, des limes compoſées de la peau groſſiere d'une eſpece de poiſſon, attachées à des morceaux aplatis de bois, plus minces d'un côté que de l'autre, & garnis auſſi d'un manche, ſont les ſeuls outils dont ils ſe ſervent pour conſtruire leurs pirogues. Ces embarcations, qui ſont les plus parfaits de leurs ouvrages méchaniques, leur coûtent beaucoup de temps &

de travail ; & on ne doit pas s'étonner s'ils en prennent tant de ſoin. Ils les conſtruiſent & ils les gardent ſous des hangars ; &, lorſqu'ils les laiſſent ſur la côte, ils couvrent la partie ſupérieure de feuilles de cocotier, afin de la garantir du ſoleil.

1777. Juillet.

» Si j'en excepte diverſes coquilles, qui leur tiennent lieu de couteaux, ils n'emploient jamais d'autres outils. Au reſte, ils ne doivent ſentir la foibleſſe & l'incommodité de leurs inſtrumens, que dans la conſtruction des pirogues, ou la fabrique de quelques-unes de leurs armes ; car ils ne font guere d'ailleurs que des meubles de pêche & des cordages.

» Ils tirent leurs cordages des fibres de la gouſſe de coco ; ces fibres n'ont que neuf ou dix pieds de long, mais ils les joignent l'une à l'autre en les tordant ; ils en font ainſi des ficelles de l'épaiſſeur d'une plume, & d'une très-grande longueur, qu'ils roulent en pelottes, & qu'ils réuniſſent enſuite, pour avoir de gros cordages. Leurs lignes de pêche ſont auſſi fortes & auſſi unies, que les meilleures des nôtres. De grands & de petits hameçons forment le reſte de leur attirail de pêche ; les derniers ſont en entier de nacre de perle ; mais les premiers ſont ſeulement recouverts de cette matiere. La pointe des uns & des autres eſt ordinairement d'écaille de tor-

1777. Juillet. tue ; celle des petits eſt ſimple, & celle des grands barbelée. Ils prennent avec les grands, des bonites & des albicores ; pour cela, ils adaptent à un roſeau de bambou, de douze ou quatorze pieds de long, l'hameçon ſuſpendu à une ligne de la même longueur. Le bambou eſt aſſujetti par une piece de bois entaillée, poſée à l'arriere de la pirogue, &, à meſure que l'embarcation s'avance, elle traîne ſur la ſurface de la mer, ſans autre appât, qu'une touffe de lin qui ſe trouve près de la pointe. Ils poſſedent auſſi une multitude de petites ſeines, dont quelques-unes ſont d'une texture très-délicate ; ils s'en ſervent pour pêcher dans les trous des récifs, au moment du reflux.

» Leurs autres ouvrages mécaniques ſont ſurtout des flûtes de roſeau compoſées, des flûtes ſimples, des armes de guerre, & ces eſcabelles qui leur tiennent lieu de couſſins. Les flûtes compoſées ont huit, neuf ou dix roſeaux placés parallélement, mais dans une progreſſion qui n'eſt pas réguliere ; car les plus longs ſont quelquefois au milieu, & il y en a pluſieurs de la même longueur. Je n'en ai vu aucun qui donnât plus de ſix notes ; ils paroiſſent incapables d'en tirer une muſique dont nos oreilles puiſſent diſtinguer les divers ſons. Les flûtes ſimples ſont des morceaux de bambou, fermés aux deux bouts, &

garnis de six trous, deux desquels sont voisins des extrémités ; en jouant, ils ne font usage que de deux des trous du milieu, & de l'un de ceux de l'extrémité. Ils bouchent la narine gauche avec le pouce de la main gauche ; &, avec la narine droite, ils soufflent dans le trou de l'extrémité : ils mettent le doigt du milieu de la main gauche, sur le premier trou de la gauche, & l'index de la droite, sur le trou inférieur de ce côté : ainsi, avec trois notes seulement, ils produisent une musique simple & agréable, qu'ils varient beaucoup plus qu'on ne le croiroit, vu l'imperfection de leur instrument. Ils ne paroissent pas goûter notre musique, qui est si compliquée ; & cela vient peut-être de l'habitude d'entendre la leur, qui est composée de si peu de notes. Au reste, ils trouvent du plaisir à des chants plus grossiers encore que les leurs ; car nous remarquâmes qu'ils écoutoient avec intérêt ceux de nos deux Zélandois, lesquels poussoient des sons forts, qui n'avoient rien de mélodieux ou de musical.

1777. Juillet.

» Les armes qu'ils fabriquent, sont des massues de différentes especes, dont la sculpture est très-longue, des piques & des dards. Ils ont des arcs & des fleches, qui semblent destinés seulement à leurs plaisirs, à la chasse des oiseaux, par exemple, & non pas à tuer leurs ennemis. Les esca-

1777. Juillet.

belles ont à peu-près deux pieds de long, quatre ou cinq pouces d'élévation, & environ quatre pouces de largeur ; elles se courbent dans le milieu, & elles portent sur quatre forts jambages, qui ont des pieds circulaires : elles sont d'un seul morceau de bois noir ou brun, bien poli & incrusté d'ivoire. Ils incrustent également d'ivoire, les manches de leurs chasse-mouches, qu'ils sculptent d'ailleurs. Ils font avec de l'os, de petites figures d'hommes, d'oiseaux, & d'autres choses ; travail qui doit être difficile, car ils n'emploient qu'une dent de requin.

» Les ignames, les bananes, & les noix de coco, forment la plus grande partie des végétaux dont ils se nourrissent ; les cochons, les volailles, les poissons, & les coquillages de toute espece, sont les principaux articles de leurs nourritures animales, mais le bas-peuple mange des rats. L'igname, la banane, le fruit à pain, le poisson & les coquillages deviennent leur ressource habituelle aux diverses époques de l'année ; les cochons, les volailles & les tortues paroissent être des friandises extraordinaires réservées pour les Chefs. L'intervalle entre les saisons des végétaux, doit être quelquefois considérable ; car ils préparent une sorte de pain de banane, qu'ils tiennent en réserve : pour cela, ils déposent les fruits sous terre, avant qu'ils soient mûrs, & ils les y laissent

laiſſent juſqu'au moment de la fermentation ; ils les en tirent alors, & ils en font de petites boules ſi aigres & de ſi mauvaiſe qualité, qu'ils préféroient ſouvent notre pain, quand même il étoit un peu moiſi. 1777. Juillet.

» En général, ils cuiſent leurs alimens au four, de la même maniere qu'à *O-Taïti*, & ils ont l'art de tirer de quelques fruits, différens mets que la plupart d'entre nous jugerent très-bons. Je ne les ai jamais vu faire uſage d'aucune eſpece de ſauſſe, ou boire à leur repas autre choſe que de l'eau, ou du jus de coco : ils ne boivent la *kava* que le matin. Leur cuiſine ou leur maniere de manger ſont mal-propres ; en général, ils poſent leurs alimens ſur la premiere feuille qu'ils rencontrent, quelque ſale qu'elle ſoit ; mais les nourritures deſtinées aux Chefs, ſe mettent communément ſur des feuilles vertes de bananier. Quand le Roi faiſoit un repas, il étoit ſervi par trois ou quatre perſonnes ; l'une découpoit ; une ſeconde diviſoit en bouchées les gros morceaux, & d'autres étoient prêtes à offrir les noix de coco, & les diverſes choſes dont il pouvoit avoir beſoin. Je n'ai jamais rencontré de nombreux convives dînant enſemble, ou mangeant à la même portion : lors même qu'ils paroiſſent réunis pour un repas, on diviſe les mets en groſſes portions, deſtinées à un certain nombre ;

1777. Juillet.

ces grosses portions se subdivisent, en sorte qu'il est rare de trouver plus de deux ou trois Naturels qui mangent ensemble. J'ai déjà dit que les femmes ne sont point exclues des repas des hommes; mais il y a des classes d'Insulaires qui ne peuvent ni manger ni boire ensemble. Cette distinction commence au Roi, & je ne sais pas où elle finit.

» Je jugeai qu'ils n'ont point d'heure fixe pour leur repas. Au reste, il faut observer que, durant notre séjour parmi eux, leur assiduité auprès de nous dérangea beaucoup leur maniere de vivre habituelle. Si nous ne nous sommes pas trompés dans nos observations, les Naturels, d'un rang supérieur, ne prennent que la *kava* le matin, & les autres mangent peut-être un morceau d'igname; mais il nous a semblé qu'ils mangent tous quelque chose dans l'après-midi. Il est vraisemblable que l'usage de faire un repas, pendant la nuit, est assez commun; &, qu'interrompant ainsi leur sommeil, ils dorment souvent le jour. Ils vont se coucher avec le soleil, & ils se levent avec l'aurore.

» Ils aiment beaucoup à se réunir : il est très-commun de ne trouver personne dans les maisons; les maîtres du logis sont chez les voisins, ou plutôt au milieu d'un champ des environs, où ils s'amusent à causer, & où ils prennent

d'autres divertiſſemens. Des chants, des danſes, & de la muſique, exécutés par des femmes, forment ſur tout leurs amuſemens particuliers. Lorſque deux ou trois femmes chantent à-la-fois, & font claquer leurs doigts, on donne, à ce petit concert, le nom d'*Oobai*; mais, lorſqu'elles ſont en plus grand nombre, elles ſe diviſent en groupes, qui chantent ſur différentes clefs, & qui produiſent une muſique agréable, ce qu'on appelle *Heeva* ou *Haiva*. Les Naturels varient également les ſons de leurs flûtes; &, pour faire pluſieurs parties, ils emploient des inſtrumens de diverſes longueurs; mais leurs danſes approchent beaucoup de celles qu'ils exécutent en public. Les danſes des hommes, ſi toutefois on peut ici faire uſage de ce terme, ne conſiſtent pas ſur-tout dans le mouvement des pieds, comme les nôtres; mais on y remarque mille mouvemens de la main, que nous ne pratiquons pas. Chacun de ces mouvemens a une aiſance & une grace qu'il eſt impoſſible de décrire ou de faire concevoir à ceux qui ne les ont point vus. Il n'eſt pas beſoin de rien ajouter à ce que j'ai dit ſur ce point, dans le récit des fêtes qu'on nous donna aux *Iſles des Amis*.

1777. Juillet.

» J'ignore ſi la durée de leur mariage eſt aſſurée par une ſorte de contrat ſolennel; mais je puis dire que le gros du peuple ſe contente d'une

1777. Juillet.

femme. Les Chefs, néanmoins, en ont ordinairement plusieurs; au reste, il sembla à quelques-uns d'entre nous, qu'une seule étoit regardée comme la maîtresse de la famille.

» Nous jugeâmes d'abord qu'ils n'estiment pas beaucoup la vertu des femmes, & nous nous attendions à voir souvent des infidélités conjugales; mais nous étions bien loin de leur rendre justice. Je ne sache pas qu'il se soit commis une infidélité de cette espece, durant notre séjour: les femmes des premiers rangs, qui ne sont point mariées, ne prodiguerent pas plus leurs faveurs. Il est vrai que la débauche se montra d'ailleurs: peut-être même, relativement à la population, est-elle plus commune ici que dans les autres pays; mais il me parut que les femmes qui s'y livroient, étoient en général, si elles n'étoient pas toutes, des classes inférieures; & celles qui permirent des familiarités à nos gens, faisoient le métier de prostituées.

» Le chagrin & la douleur que cause à ces Insulaires la mort de leurs amis ou de leurs compatriotes, est la meilleure preuve de la bonté de leur caractere: pour me servir d'une expression commune, leur deuil ne consiste pas en paroles, mais en actions; car, indépendamment du *tooge*, dont j'ai déjà parlé, ils se donnent des coups de pierre sur les dents; ils s'enfoncent une dent de

requin dans la tête, jusqu'à ce que le sang en sorte à gros bouillons; ils se plongent une pique dans l'intérieur de la cuisse, dans le flanc, au-dessous des aisselles, & dans la bouche à travers les joues. Ces violences supposent un degré extraordinaire d'affection, ou des principes de superstition très-cruels: leur systême religieux doit y contribuer; car elles sont quelquefois si universelles, que la plupart de ceux qui se maltraitent si rudement, ne peuvent connoître la personne qu'on pleure. Nous vîmes, par exemple, les Insulaires de *Tongataboo*, pleurer ainsi la mort d'un Chef de *Vavao*, & nous fûmes témoins d'autres scenes pareilles. Il faut observer que leur douleur ne se porte aux derniers excès, qu'à la mort de ceux qui étoient très-liés avec les pleureurs. Quand un Naturel meurt, on l'enterre, après l'avoir enseveli à la maniere des Européens, dans des nattes & des étoffes. Les *Fiatookas* semblent être des cimetieres réservés aux Chefs; mais le bas-peuple n'a point de sépulture particuliere. Je ne puis décrire les cérémonies funebres qui ont lieu immédiatement après l'enterrement, mais il y a lieu de croire qu'ils en pratiquent quelques-unes; car on nous apprit que les funérailles de la femme de Mareewagee seroient suivies de diverses cérémonies; que ces cérémonies dureroient cinq jours,


1777.
Juillet.

1777. Juillet.

& que chacun des principaux personnages de l'Isle y assisteroit.

» La durée & l'universalité de leurs deuils, annoncent qu'ils regardent la mort comme un très-grand mal : ce qu'ils font pour l'éloigner, le prouve d'ailleurs. Lorsque j'abordai sur ces Isles, en 1773, je m'apperçus qu'il manquoit aux Naturels, un des petits doigts de la main, & souvent tous les deux : on ne me rendit pas alors un compte satisfaisant de cette mutilation ; mais on m'apprit cette fois, qu'ils se coupent les petits doigts, lorsqu'ils ont une maladie grave, & qu'ils se croient en danger de mourir : ils supposent que la Divinité, touchée de ce sacrifice, leur rendra la santé. Ils font l'amputation avec une hache de pierre. Nous en vîmes à peine un sur dix qui ne fût pas mutilé de cette maniere : ces petits doigts de moins produisent un effet désagréable, sur tout quand ils les coupent si près, qu'ils enlevent une partie de l'os de la main, ce qui arrive quelquefois (*a*).

» En voyant avec quelle rigueur ils pratiquent quelques-unes de leurs cérémonies funebres ou

(*a*) L'Éditeur du Voyage ajoute ici, d'après l'autorité du Capitaine King, qu'il est très-commun de voir le bas-peuple se couper une des jointures du petit doigt, lorsque les Chefs dont ils dépendent sont malades.

religieuses, on est tenté de croire qu'ils cherchent à assurer leur bonheur au-delà du tombeau, mais ils n'ont guere en vue que des choses purement temporelles ; car ils semblent avoir peu d'idée des châtimens d'une autre vie, à la suite des fautes commises dans ce monde. Ils pensent néanmoins qu'ils méritent d'être punis sur la terre, & ils n'oublient rien de ce qui peut mériter la bienveillance de leur Dieu. Ils donnent le nom de *Kallafootonga* à l'Auteur Suprême de la plupart des choses : ils disent que c'est une femme ; qu'elle réside au Ciel ; qu'elle dirige le tonnerre, les vents & la pluie, & en général toutes les variations du temps ; ils imaginent que, lorsqu'elle est fâchée contre eux, les récoltes sont mauvaises ; que la foudre détruit une multitude de corps ; que les hommes sont en proie à la maladie & à la mort, aussi-bien que les cochons & les autres animaux ; & que, si la colere de *Kallafootonga* diminue, tout rentre dans l'ordre naturel : il paroît qu'ils comptent beaucoup sur l'efficacité de leurs efforts pour l'appaiser. Ils admettent plusieurs Dieux inférieurs à *Kallafootonga* ; ils nous parlerent en particulier de *Toofooa-Boolootoo* ou du Dieu des nuages & de la brume, de *Talleteboo*, & de quelques-uns qui habitent les Cieux. Celui qui occupe le premier rang & qui a le plus d'autorité, est chargé du gouvernement de la mer & de ses

1777. Juillet.

1777. Juillet. productions ; ils l'appellent *Futtofaihe*, ou, comme ils prononcent quelquefois, *Footafooa*; ils disent qu'il est de l'espece mâle, & qu'il a une femme nommée *Fykaoa-Kajeea* ; ils croient qu'il y a dans l'Océan, comme au Ciel, plusieurs Potentats inférieurs, tels que *Vahaa-Fonooa*, *Tareeava*, *Mattaha*, *Evaroo*, &c. Toutes les Isles de ce groupe n'adoptent pas cependant le même systême religieux ; car le Dieu Suprême de *Happaee*, par exemple, est appelé *Alo-alo*, & il y a des Isles qui adorent deux ou trois Divinités particulieres. Au reste, ils se forment des idées très-absurdes sur la puissance & les attributs de ces Etres supérieurs, qui, selon leur croyance, prolongent seulement jusqu'à la mort, les soins qu'ils prennent des hommes.

» Toutefois ils croient l'ame spirituelle & immortelle. Ils lui donnent le nom de vie, ou de principe vivant, ou, ce qui est plus conforme à leur systême général de Mythologie, d'*Otooa*, c'est-à-dire, d'une Divinité, ou d'un Etre invisible. Ils croient qu'immédiatement après le trépas, les ames des Chefs se séparent de leur corps, & qu'elles vont dans un endroit appelé *Boolootoo*, où elles rencontrent le Dieu *Goolcho*. Il paroît que ce *Goolcho* est la mort personnifiée ; car ils avoient coutume de nous dire : » Vous & les » hommes de *Feejee*, vous êtes soumis à la puis-

» ſance & à l'autorité de *Gooleho* «. J'obſerverai qu'en nous aſſociant ainſi à une peuplade qu'ils redoutent, ils vouloient nous faire un compliment, & reconnoître notre ſupériorité. Perſonne n'a jamais vu le pays de *Gooleho*, qui eſt le rendez-vous général de tous les morts; nous jugeâmes cependant qu'ils le placent à l'Oueſt de *Feejee*; que ceux qui y arrivent une fois, vivent à jamais, ou pour me ſervir de leurs expreſſions, qu'ils ne ſont plus ſoumis à la mort; & qu'ils y trouvent en abondance, celles des productions de leur pays qu'ils aiment le mieux. Quant aux ames des claſſes inférieures du peuple, elles ſubiſſent une ſorte de tranſmigration, ou, s'il faut me ſervir de leur langage, elles ſont mangées par un oiſeau appelé *Loata*, qui voltige autour des cimetieres.

1777. Juillet.

» Je crois pouvoir aſſurer qu'ils n'adorent aucun ouvrage de leurs mains, ou aucune partie viſible de la création. Ils n'offrent pas à leurs Dieux, comme les O-Taïtiens, des cochons, des chiens & des fruits, à moins que ce ne ſoit d'une maniere emblématique; car nous n'apperçûmes rien de pareil dans leurs *Morais*; mais il m'eſt démontré qu'ils leur offrent des ſacrifices humains. Leurs *Morais* ou *Fiatookas* (on leur donne ces deux noms, & ſur-tout le dernier) ſervent en même temps de Cimetieres & de Temples, ainſi qu'aux Iſles de *la Société*, & en diverſes parties du globe.

1777. Juillet.

Quelques-uns nous parurent deſtinés ſeulement aux ſépultures ; ils étoient petits, & inférieurs aux autres à tous égards.

» Nous ne pouvons parler que de la forme générale du Gouvernement des *Iſles des Amis.* Il regne parmi eux une ſubordination qui reſſemble au ſyſtême féodal de nos Ancêtres ; au reſte, j'avoue que je ne connois pas même imparfaitement les ſubdiviſions de l'autorité, les parties intégrantes de l'adminiſtration, & l'enchaînement de ces parties d'où réſulte un corps politique. Quelques Inſulaires m'ont dit que le pouvoir du Roi eſt illimité, & qu'il eſt le maître de la propriété & de la vie de ſes ſujets ; mais le petit nombre d'obſervations qui ſe ſont offertes à nous ſur ce point, ſont plus contraires que favorables à l'idée d'un Gouvernement deſpotique. Mareewagee, le vieux Toobou & Féenou agiſſoient comme de petits Souverains, & ils traverſoient fréquemment les meſures du Roi, dont ils excitoient les plaintes. La Cour de ces deux Chefs, les plus puiſſans du pays, étoit auſſi brillante que celle du Monarque : nous comptions après eux Féenou & le fils de Mareewagee. Si les grands Perſonnages ne ſont pas ſoumis au pouvoir deſpotique du Roi, il nous fut démontré aſſez ſouvent, que la propriété & la ſureté perſonnelle du bas-peuple ſont à la merci des Chefs dont ils dépendent.

» Il y a à *Tongataboo* une multitude de Diſtricts; nous apprîmes les noms de plus de trente. Chacun de ces Cantons a un Chef particulier, qui termine les différens, & qui rend la juſtice; mais il nous a été impoſſible de connoître, avec quelque préciſion, l'étendue de leur pouvoir, ou les regles qu'ils ſuivent, pour proportionner les châtimens aux délits. La plupart de ces Chefs ont, dans les autres Iſles, des Domaines, d'où ils tirent des ſubſides. Nous ſavons du moins, que le Roi reçoit de *Tongataboo*, à certaines époques, le produit de ſes Domaines éloignés. Cette Iſle eſt ſa réſidence principale, & elle paroît être auſſi celle de tous les Perſonnages d'importance des *Iſles des Amis*. Les Naturels l'appellent ordinairement la *Terre des Chefs*, & ils nomment les Iſles ſubordonnées, les *Terres des Serviteurs*.

1777. Juillet.

» Le bas-peuple ne ſe contente pas de donner à ces Chefs le titre de Seigneurs de la Terre; ils les appellent en outre Seigneurs du Soleil & du Firmament. Les Membres de la Famille du Roi prennent le nom de Futtafaihe, c'eſt-à-dire celui d'un de leurs Dieux, qui eſt vraiſemblablement leur protecteur, & peut-être leur Ancêtre commun. Toutefois le Souverain n'a d'autre titre que celui de *Tooee-Tonga*.

» Les Naturels gardent en préſence de leurs Chefs, & ſur-tout du Roi, une décence vraiment

1777. Juillet.

admirable. Lorſque le Monarque s'aſſied chez lui, ou en dehors de ſa maiſon, tous les gens de ſa ſuite s'aſſeyent en même temps, & forment un cercle devant lui; mais ils ne manquent jamais de laiſſer entre le Prince & eux, un eſpace libre, que perſonne n'oſe traverſer ſans avoir une affaire particuliere. On ne peut non plus paſſer ou s'aſſeoir derriere lui, & même près de lui, qu'avec ſon ordre ou ſa permiſſion; &, comme on nous accorda ſouvent ce privilege, il n'eſt pas beſoin de citer d'autres preuves du reſpect que nous leur inſpirions. Si un des Naturels veut parler au Roi, il s'approche & il s'aſſied aux pieds du Souverain; il s'explique en peu de mots, & quand il a reçu une réponſe, il va reprendre ſa place dans le cercle. Mais quand le Roi parle à l'un de ſes ſujets, celui-ci répond de l'endroit où il ſe trouve & ſans ſe lever, à moins qu'on ne lui commande quelque choſe; dans ce cas, il quitte ſa place, pour aller s'aſſeoir aux pieds du Chef, les jambes croiſées; ils ſont ſi habitués à cette poſture, que toute autre maniere de s'aſſeoir leur eſt déſagréable (*a*). Celui qui parleroit ici debout au Roi, ſeroit réputé auſſi groſſier que les hommes parmi nous, qui

(*a*) Cette maniere de s'aſſeoir eſt particuliere aux hommes: lorſque les femmes ſont aſſiſes, elles ont toujours les jambes jetées un peu ſur le côté.

ſe tiendroient aſſis & le chapeau ſur la tête, en adreſſant la parole à leur Supérieur, placé debout & découvert. 1777. Juillet.

» Aucune des Nations du monde les plus civiliſées, ne ſemble ſurpaſſer celle-ci dans le bon ordre de ſes aſſemblées, dans l'empreſſement avec lequel elle obéit à ſes Chefs, dans l'harmonie qui regne parmi toutes les claſſes du peuple; & qui les dirige, comme ſi elles ne formoient qu'un ſeul homme, mené par des principes invariables. On eſt frappé ſur-tout de cette régularité de conduite, lorſque les Chefs haranguent une troupe d'Inſulaires, ce qui arrive ſouvent : l'auditoire garde le plus profond ſilence, durant le diſcours, il prête une attention, qu'on ne trouve pas dans nos Sénats où l'on agite les queſtions les plus intéreſſantes & les plus ſérieuſes. Quel que fût le ſujet d'un diſcours, nous n'avons jamais vu l'un des auditeurs montrer de l'ennui ou du déplaiſir, ou rien qui annonçât le déſir de s'oppoſer à la volonté de celui qui avoit le droit de donner des ordres. Telle eſt même la force de ces Lois verbales, ſi je puis les appeler ainſi, qu'un des Chefs fut étonné de ce qu'on avoit agi contre de pareils ordres, dans une occaſion où il me parut que le délinquant n'avoit pu en être informé aſſez tôt pour s'y ſoumettre.

» Quelques-uns des Chefs les plus puiſſans le

1777. Juillet.

difputent au Roi, en ce qui regarde l'étendue des domaines; mais la dignité de fon rang, & les marques de refpect qu'il reçoit des diverfes claffes du peuple, le mettent bien au-deffus d'eux: en vertu d'un privilege particulier de fa fouveraineté, il n'a point le corps piqueté; il n'eft pas circoncis, comme le font fes fujets; quand il fe montre en public, tous ceux qu'il rencontre doivent s'affeoir, jufqu'à ce qu'il ait paffé; les Naturels ne peuvent fe tenir dans un endroit qui fe trouve au-deffus de fa tête, il faut au contraire qu'ils viennent fe mettre fous fes pieds. On ne peut rien imaginer de plus refpectueux, que le cérémonial obfervé envers le Souverain & les autres grands perfonnages de ces Ifles. Ceux qui veulent faire leur cour, s'accroupiffent devant le Chef; ils pofent leur tête fous la plante de fes pieds; &, après avoir touché d'ailleurs fes pieds avec le dedans & le revers des doigts des deux mains, ils fe levent & ils fe retirent. Il paroît que le Roi ne peut rebuter aucun de ceux qui viennent lui rendre cet hommage appelé *Moe-Moea*; car le bas-peuple s'avifa fouvent d'ufer de ce trifte droit, lorfque le Roi marchoit; le Prince alors étoit toujours contraint de s'arrêter, & de tendre un de fes pieds par derriere, jufqu'à ce que le courtifan eût achevé la cérémonie. De pareils hommages doivent incommoder beaucoup

un homme aussi lourd & aussi pesant que Poulaho; & je l'ai vu quelquefois faire un détour, pour éviter les Insulaires qui arrivoient près de lui, ou pour gagner un endroit où il pût s'asseoir à son aise. Il y a des occasions, où les mains qui ont touché les pieds du Roi, deviennent inutiles pour quelque temps; car les gens du pays sont contraints de les laver, avant de les approcher d'aucune espece d'alimens. Une pareille interdiction dans une Isle où il y a peu d'eau, semble exposer à beaucoup d'inconvéniens, mais les Naturels ne sont jamais embarrassés; ils se purifient avec une plante remplie de suc, qu'ils frottent sur leurs mains, aussi-bien qu'avec de l'eau douce. Quand leurs mains ont besoin de cette purification, ils disent qu'ils sont *Taboo-Rema*. *Taboo* signifie, en général, ce qui est défendu, & *Rema* signifie main.

1777. Juillet.

» Si le *taboo* vient des hommages rendus aux Chefs, il est aisé de le faire disparoître, comme je le disois tout-à-l'heure; mais il y a des occasions où il dure un certain temps. Nous avons vu souvent des femmes *taboo-rema*, auxquelles on mettoit les morceaux dans la bouche. A la fin de l'époque fixée pour la durée de la souillure, elles se lavent dans un des bains du pays, c'est-à-dire, dans des trous boueux, remplis communément d'une eau saumâtre. Elles vont ensuite

trouver le Roi; &, après lui avoir rendu leurs
1777. Juillet. devoirs selon le cérémonial usité, elles prennent un des pieds du Prince, qu'elles appliquent sur leur poitrine, sur leurs épaules, & sur d'autres parties de leur corps. Le Roi les baise aux deux épaules, & elles se retirent bien purifiées. Omaï m'a assuré qu'alors elles vont toujours auprès du Roi, mais je n'ose le garantir; si cela est, on expliquera peut-être, pourquoi il voyage presque sans-cesse d'*O-Taïti* aux Isles voisines. Je l'ai vu deux ou trois fois purifier des femmes; j'ai assisté aussi à une purification semblable, qu'opéra Féenou, pour une de ses épouses; mais Omaï n'étant pas avec moi, je ne pus savoir à quelle occasion.

» Le mot *Taboo* a une signification très-étendue, ainsi que je l'ai déjà observé. Les Naturels donnent aux sacrifices humains, le nom de *Tongata-Taboo;* & lorsqu'il n'est pas permis de manger, ou de se servir d'une telle chose, ils disent qu'elle est *taboo* : ils nous apprirent en outre que si le Roi entre dans une maison appartenant à un de ses sujets, cette maison est *taboo*, & que le propriétaire ne peut plus l'habiter; en sorte que le Prince trouve dans ses voyages, des maisons particulieres qui lui sont destinées. Le vieux Toobou présidoit, durant notre relâche, au *Taboo*; c'est-à-dire, (si Omaï ne se trompa pas) lui & ses

députés

députés étoient inspecteurs de toutes les productions de l'Isle ; ils veilloient à ce que chaque Insulaire cultivât sa portion de terrain ; ils désignoient ce qu'on pouvoit manger, & ce dont il falloit s'abstenir. Ces sages dispositions préviennent la famine, produisent la culture d'une quantité suffisante de terres, & empêchent la dissipation des récoltes. 1777. Juillet.

» D'après un autre réglement, qui n'est pas moins sage, ils ont une sorte d'Officier de Police. Féenou étoit chargé de ce département durant notre séjour; on nous dit que la punition de ceux qui commettoient des délits envers l'Etat, ou envers les individus, dépendoit de lui. Il étoit d'ailleurs Généralissime des Troupes, & il commandoit les Guerriers appelés au combat; mais, selon le témoignage unanime de tous les Insulaires, il exerce rarement cette derniere fonction. Le Roi prit souvent la peine de nous informer de l'étendue du pouvoir de ce Magistrat; il nous dit, entre autres choses, que s'il devenoit jamais un méchant homme, il seroit tué par Féenou. Je cherchai à deviner le sens de cette expression de *méchant homme*, & je jugeai que si Poulaho s'écartoit, dans son administration, des lois & des coutumes, Féenou recevroit, des autres Chefs, & du peuple en général, l'ordre de mettre à mort le Monarque. Il paroît clair qu'un Souverain, soumis

1777. Juillet.

à de pareilles entraves, & dont les abus d'autorité sont punis de mort, ne peut être appelé un Roi despotique.

» Lorsqu'on réfléchit sur la multitude d'Isles, qui composent ce petit Etat, & sur la distance à laquelle elles se trouvent du siege du Gouvernement, il semble que les sujets doivent essayer fréquemment de secouer le joug, & d'acquérir l'indépendance; mais les Naturels nous dirent que ces révoltes n'arrivent jamais. Parmi les raisons qui contribuent à une pareille tranquillité, il faut peut-être compter la résidence à *Tongataboo*, de tous les Chefs puissans. La célérité des opérations du Gouvernement maintient aussi la dépendance des autres Isles; car s'il paroissoit sur quelques-unes un séditieux qui eût la faveur du peuple, Féenou, ou le Magistrat chargé de la Police, feroit envoyé tout de suite dans le pays du factieux, avec ordre de le tuer. De cette maniere, ils étouffent les rebellions dès leurs commencemens.

» Il y a, parmi les Chefs, ou parmi ceux qui en prennent le nom, autant de classes diverses que parmi nous; mais ceux de ces Chefs, qui possedent de vastes districts, sont en petit nombre : les autres relevent d'un supérieur, que j'appellerois le principal Baron, si je voulois me servir des termes de la langue féodale. On m'a dit qu'à la mort d'un Insulaire, sa succession entiere appar-

tient au Roi; que le Monarque est néanmoins dans l'usage de la donner au fils aîné du défunt, à condition que celui-ci pourvoira aux besoins du reste des enfans. Le fils du Roi n'enleve pas à son Pere, comme à *O-Taïti*, dès le moment où il vient au monde, le titre & les honneurs de la Royauté; mais il en hérite: en sorte que la forme du Gouvernement est monarchique & héréditaire. 1777. Juillet.

» L'ordre de la succession à la Couronne, n'a pas été interrompu depuis assez long-temps; car nous avons eu occasion d'apprendre que les Futtafaihes (Poulaho est un surnom, par lequel on distingue le Monarque du reste de la Famille Royale) sont sur le Trône, en ligne directe, depuis cent trente-cinq ans au moins. Nous leur demandâmes un jour, si le souvenir de l'arrivée des vaisseaux de Tasman s'étoit perpétué parmi eux, & nous reconnûmes que cette histoire se transmettoit de race en race, avec une exactitude qui prouve qu'on peut compter quelquefois sur les traditions orales; ils nous décrivirent les deux vaisseaux, qu'ils comparoient aux nôtres; ils indiquerent le lieu du mouillage; ils ajouterent que la relâche des bâtimens étrangers avoit été de peu de jours, & qu'ils étoient partis pour *Annamooka*: afin de nous instruire de l'époque de ce voyage, ils nous dirent le nom du Futtafaihe, Prince avancé en âge, qui régnoit

1777. Juillet. alors, & de ceux qui lui avoient ſuccédé jufqu'à Poulaho, le cinquieme Roi, à compter de cette époque.

» D'après ce que nous avons dit du Roi actuel, il eſt naturel de penſer qu'il ſe trouve le premier perſonnage de ces Iſles; nous avons vu cependant des choſes qui ne nous permettent pas de le croire, & nous en fûmes très-ſurpris. Latooliboolo, qu'on m'avoit indiqué comme le Roi, lorſque j'arrivai à *Tongataboo* en 1773, & trois femmes, ſont, à quelques égards, ſupérieurs à Poulaho. Nous demandâmes ce qu'étoient donc ces perſonnages extraordinaires, diſtingués par le nom & le titre de *Tammaha* (*a*) : on nous répondit que le dernier Roi, pere de Poulaho, avoit une ſœur d'un rang égal au ſien, & plus âgée que lui; que cette ſœur eut un fils & deux filles, d'un homme qui arriva de l'Iſle de *Feejee*, & que ces trois enfans, ainſi que leur mere, étoient ſupérieurs au Roi en dignité. Nous nous efforçâmes en vain de découvrir la cauſe de cette prééminence ſinguliere des *Tammaha*; nous ne pûmes ſavoir que les détails généalogiques, dont je viens de parler. La mere, & une des filles, réſi-

(*a*) *Tamoloa* ſignifie Chef dans le dialecte de *Hamao*, & en changeant une ſeule lettre, dont l'articulation n'eſt pas très-marquée, on fait *Tammaha*.

doient à *Vavaoo*: le fils appelé Latooliboolo, & une seconde fille nommée Moungoula-Kaippa, demeuroient à *Tongataboo*; la troisieme fille dîna avec moi le 21 Juin, comme je l'ai raconté plus haut. Le lecteur se souvient que le Roi ne voulut point manger devant elle; que la Princesse n'eut pas la même réserve; que Poulaho lui toucha le pied, & lui rendit d'ailleurs les hommages qu'il recevoit des autres Insulaires. Nous n'avons jamais eu occasion de lui voir donner ces marques de respect à Latooliboolo; mais nous l'avons vu interrompre son repas, & faire éloigner les alimens, lorsque Latooliboolo venoit le trouver. Latooliboolo envahissoit à sa fantaisie les propriétés des vassaux du Roi; cependant, à la cérémonie appelée *Natche*, il n'eut que le rang des Chefs ordinaires. Ses compatriotes le croyoient fou, & plusieurs de ses actions annonçoient de la démence. On me montra à *Eooa* beaucoup de terres qui lui appartenoient; je rencontrai un jour son fils encore enfant, il portoit le même titre que le pere. Le fils du plus grand Prince de l'Europe, n'est pas plus caressé, & n'est pas servi avec plus de complaisance que l'étoit cet enfant.

» La langue des *Isles des Amis* a la plus grande affinité avec les idiomes de la *Nouvelle-Zélande*, de *Wateeoo* & de *Mangeea*, & par conséquent avec celui d'*O-Taïti* & des *Isles de la Société*,

1777. Juillet.

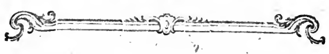
Elle emploie, en bien des occaſions, les mêmes mots que le dialecte de l'Iſle des *Cocos*, ainſi qu'on le voit par le vocabulaire qu'en ont rapporté le Maire & Schouten (*a*). La prononciation differe ſouvent beaucoup, il eſt vrai, de celle de la *Nouvelle-Zélande* & d'*O-Taïti*; mais il y a un plus grand nombre de mots exactement les mêmes, ou ſi peu altérés, qu'on explique d'une maniere ſatisfaiſante leur origine commune. L'idiome des *Iſles des Amis* eſt aſſez riche, pour énoncer toutes les idées des Inſulaires; & nous avons eu des preuves multipliées, qu'il s'adapte aiſément au chant ou au récitatif; qu'il eſt même aſſez harmonieux dans la converſation. Ses élémens ſont peu nombreux, ſi nous pouvons en

(*a*) Ce Vocabulaire ſe trouve à la fin du ſecond Volume de la Collection des Voyages de Dalrymple; l'Équipage de Taſman voulut employer les mots de ce Vocabulaire en parlant aux Naturels d'*Amſterdam* ou de *Tongataboo*, & il ne put ſe faire entendre. Cette remarque eſt digne d'attention; elle montre que pour établir l'affinité, ou le défaut d'affinité des Langues des différentes Iſles de la Mer Pacifique, on doit faire valoir avec réſerve les argumens tirés des faits rapportés dans les Journaux des Navigateurs, dont la relâche a été auſſi courte que celle de Taſman, & même dans ceux de la plupart des Navigateurs qui l'ont ſuivi. Perſonne n'oſera dire qu'un Naturel de l'Iſle des *Cocos*, & un Habitant de *Tongataboo*, ne s'entendroient pas. Quelques-uns des mots de l'idiome de l'Iſle de *Horn*, autre Terre découverte par Schouten, appartiennent auſſi au dialecte de *Tongataboo*. Voyez la Collection de Dalrymple.

juger d'après nos foibles connoiſſances, & quelques-unes de ſes regles ſe trouvent conformes à celles des idiomes perfectionnés : nous y obſervâmes, par exemple, les différens degrés de comparaiſon dont ſe ſert le Latin ; mais nous n'y apperçûmes pas de variétés dans les terminaiſons des Noms & des Verbes. 1777. Juillet.

» Nous ſommes venus à bout de recueillir trois ou quatre cents mots ; &, parmi ces mots, il y en a qui expriment les nombres juſqu'à cent mille : les Naturels ne comptent jamais par-delà ce terme. Il paroît qu'ils en ſont incapables ; car nous obſervâmes qu'arrivés à ce point, ils ſe ſervent ordinairement d'un mot qui déſigne un nombre indéfini «.





LIVRE TROISIEME.

Relâche à O-TAÏTI & aux Isles de la SOCIÉTÉ ; suite du Voyage jusqu'à notre arrivée sur la côte d'AMÉRIQUE.

M. COOK quitta les *Isles des Amis* le 17 Juillet ;
1777. 8 Août. il découvrit le 8 Août, un Isle sur laquelle il ne mouilla point. Il ne crut pas devoir s'exposer à perdre l'avantage d'un vent favorable, afin d'examiner une Isle qui lui paroissoit de peu d'importance. Il n'avoit pas besoin de rafraîchissemens, & son arrivée aux Isles de la *Société* ayant déjà été si retardée par des contre-temps imprévus, il vouloit éviter tout ce qui pourroit prolonger ce délai.

Cette Isle gît par 23^d 25′ de latitude Sud, & 210^d 37′ de longitude Orientale.

M. Cook donne sur cette Terre & ses Habitans, quelques détails que nous supprimons.

12. Il découvrit l'Isle d'*O-Taïti* le 12.

Relâche à O-Taïti. Récit de ce qui se passa dans cette Isle durant le séjour des Anglois, & détails sur les mœurs des Habitans, &c. Description d'un sacrifice humain, dont M. Cook fut témoin. 1777. Août.

» Du moment où nous approchâmes de l'Isle, dit M. Cook, plusieurs pirogues, conduites chacune par deux ou trois hommes, prirent la route des vaisseaux; mais comme ces Insulaires étoient des classes inférieures, Omaï ne fit point attention à eux. Les Naturels ne le regarderent pas avec plus d'empressement, & ils ne semblerent pas même s'appercevoir qu'il fût un de leurs compatriotes; ils lui parlerent néanmoins quelque temps. Enfin nous vîmes arriver un Chef, appelé *Ootee*, que j'avois connu autrefois; il étoit beau-frere d'Omaï, & il se trouvoit par hasard dans cette partie de l'Isle; trois ou quatre personnes, qui toutes avoient connu Omaï, avant qu'il s'embarquât sur le bâtiment du Capitaine Furneaux, l'accompagnoient. Leur entrevue n'eut rien de sensible ou de remarquable; ils montrerent, au contraire, une indifférence parfaite, jusqu'à ce qu'Omaï ayant amené son beau-frere dans la grand'chambre, ouvrit la caisse qui renfermoit ses plumes rouges & lui en donna quelques-unes. Les Naturels, qui étoient sur le pont, apprirent cette grande nouvelle, & les affaires

1777. Août. changerent tout de suite de face; Ootee qui vouloit à peine parler à Omaï, le supplia de permettre qu'ils fussent *Tayos* (*a*), & qu'ils changeassent de nom. Omaï accepta cet honneur; &, pour témoigner sa reconnoissance, il fit un présent de plumes rouges à Ootee, qui envoya chercher à terre un cochon qu'il destinoit à son nouvel Ami. Chacun de nous sentit que ce n'étoit pas Omaï, mais ses richesses, qu'aimoient les Insulaires: s'il n'eût point étalé devant eux ses plumes rouges, qui sont les choses les plus estimées dans l'Isle, je crois qu'ils ne lui auroient pas même donné une noix de coco. C'est ainsi que se passa la premiere entrevue d'Omaï avec ses compatriotes; j'avoue que je m'y étois attendu, mais j'espérois toujours qu'avec les trésors dont la libéralité de ses amis d'*Angleterre* l'avoit chargé, il deviendroit un personnage important; que les Chefs les plus distingués des diverses Isles de la *Société* le respecteroient & lui feroient leur cour. Cela seroit surement arrivé, s'il avoit mis quelque prudence dans sa conduite; mais il fut loin de mériter cet éloge: je suis fâché de dire qu'il fit trop peu d'attention aux avis multipliés de ceux qui lui vouloient du bien, & qu'il se laissa duper par tous les fripons du pays.

(*a*) Amis.

1777. Août.

» Les Naturels avec lesquels nous causâmes, durant cette journée, nous apprirent que deux vaisseaux avoient relâché, à deux reprises différentes, dans la baie d'*Oheitepeha*, depuis mon départ en 1774; & qu'ils en avoient reçu des animaux pareils à ceux qui se trouvoient sur mon bord. Des recherches ultérieures me firent connoître que ces bâtimens étrangers leur avoient laissé des cochons, des chiens, des chevres, un taureau, & le mâle d'un autre quadrupede, dont nous ne pûmes deviner l'espece, sur la description imparfaite qu'on nous en donna. Ils nous dirent que ces vaisseaux étoient venus d'un port appelé *Reema*; nous conjecturâmes qu'il s'agissoit de *Lima*, Capitale du *Pérou*, & que les bâtimens étoient Espagnols. On nous informa aussi, que les étrangers avoient construit une maison, durant leur premiere relâche, & qu'ils avoient laissé dans l'Isle quatre hommes; savoir, deux Prêtres, un Domestique, & une quatrieme personne, appelée *Mateema*, qui fut souvent l'objet de la conversation; qu'ils avoient emmené quatre des Naturels; que les deux bâtimens étoient revenus environ dix mois après; qu'ils avoient ramené deux des O-Taïtiens, les deux autres étoient morts à *Lima*; qu'au bout d'un séjour de peu de durée, ils embarquerent leurs compatriotes, mais que la maison bâtie par eux subsistoit encore.

1777. Août. » Les amis d'Omaï publierent dans l'Isle qu'il y avoit des plumes rouges à bord de nos vaisseaux, & cette importante nouvelle excita les désirs de
13. tout le monde : le lendemain, dès le point du jour, nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues, remplies d'Insulaires, qui apportoient au marché des cochons & des fruits. Une quantité de plumes aussi peu considérables, que celle qu'on tire d'une mésange, nous procura d'abord un cochon du poids de quarante ou cinquante livres; mais presque tous les hommes des vaisseaux, ayant en propre une pacotille quelconque de cette marchandise précieuse, sa valeur diminua de cent pour cent avant la nuit. Après cette diminution de prix, les échanges continuoient néanmoins à nous être fort avantageux, & les plumes rouges l'emporterent toujours sur chacun des autres articles. Quelques-uns des Naturels ne vouloient échanger un cochon que contre une hache; mais les clous, les grains de verre, & les bagatelles de cette espece, qui avoient une si grande vogue dans nos voyages antérieurs, étoient alors si méprisés, qu'ils attiroient à peine les regards d'un petit nombre de personnes.

» Il y eut peu de vent durant toute la matinée, & nous ne mouillâmes qu'à neuf heures dans la baie. La sœur d'Omaï arriva à bord peu de temps après. Je vis, avec un extrême plaisir, qu'ils se donne-

rent l'un & l'autre, des marques de la plus tendre affection; il eſt plus aiſé de concevoir, que de décrire leur bonheur. 1777. Août.

» Lorſque cette ſcene attendriſſante fut terminée, je deſcendis à terre avec Omaï. Je voulois ſurtout, faire une viſite à un homme, que mon ami me peignoit comme un perſonnage bien extraordinaire; car, à l'en croire, c'étoit le Dieu de *Bolabola.* Nous le trouvâmes aſſis ſous un de ces abris qu'offrent ordinairement leurs plus grandes pirogues. Il étoit avancé en âge, il avoit perdu l'uſage de ſes membres, & on le portoit ſur une civiere. Quelques Inſulaires l'appeloient *Olla* ou *Orra*, nom du Dieu de *Bolabola*; mais ſon véritable nom étoit Etary. D'après ce qu'on m'en avoit dit, je comptois que le peuple lui prodigueroit une ſorte d'adoration religieuſe; mais, excepté de jeunes bananiers, placés devant lui & en deſſus du pavillon ſous lequel il étoit, je n'apperçus rien qui le diſtinguât des autres Chefs. Omaï lui préſenta une touffe de plumes rouges, liées à l'extrémité d'un petit bâton; &, lorſqu'il eut cauſé quelques momens, ſur des choſes indifférentes, avec ce prétendu Dieu de *Bolabola*, il remarqua une vieille femme, la ſœur de ſa mere, qui ſe précipita à ſes pieds, & qui les arroſa de larmes de joie.

» Je le laiſſai, avec ſa tante, au milieu d'un

1777. Août.

cercle nombreux d'Insulaires, qui s'étoient rassemblés autour de lui, & j'allai examiner la maison qu'on m'assuroit avoir été bâtie par les Espagnols. Je la trouvai à peu de distance de la greve : les bois qui la composoient, me parurent avoir été amenés dans l'Isle tout préparés ; car chacun d'eux portoit un numéro. Elle étoit divisée en deux petites chambres : je remarquai, dans la seconde, un bois de lit, une table, un banc, de vieux chapeaux, & d'autres bagatelles, que les Naturels sembloient conserver soigneusement : ils ne prenoient pas moins de soin de la maison, qui étoit revêtue d'un hangar, & qui n'avoit point été endommagée par le temps. Le pourtour étoit rempli d'écoutilles, qui laissoient un passage à l'air ; peut-être étoient-ce des meurtrieres, par où les Espagnols vouloient tirer des coups de fusil, si jamais on les attaquoit. Il y avoit, assez près de la façade, une croix de bois, dont la branche transversale présentoit l'inscription suivante :

CHRISTUS VINCIT.

» Je lus sur la branche verticale :

CAROLUS III. IMPERATOR. 1774.

» Afin de conserver la mémoire des voyages

antérieurs faits par les Anglois, je gravai sur l'autre côté de la croix : 1777. Août.

GEORGIUS TERTIUS, REX,
ANNIS 1767,
1769, 1773, 1774 *ET* 1777.

» Les Naturels nous montrerent, aux environs de la croix, le tombeau du Commandant des deux vaisseaux, qui mourut durant la premiere relâche : ils l'appeloient *Oreede*. Quels que puissent être les motifs des Espagnols en abordant sur cette Isle, ils me paroissent s'être donné beaucoup de soins pour se rendre agréables aux Habitans, qui nous en parlerent dans toutes les occasions, avec une estime & un respect extrêmes.

» Excepté le personnage extraordinaire, dont j'ai fait mention, je ne rencontrai point de Chef d'importance durant ma promenade. Waheiadooa, Souverain de *Tiaraboo*, nom que porte cette partie de l'Isle, étoit absent. Je reconnus ensuite qu'il avoit le même nom que le Chef que j'y vis dans mon second Voyage; que ce n'étoit cependant pas le même homme, mais son frere, âgé d'environ dix ans, lequel étoit monté sur le trône vingt mois avant notre arrivée, après la mort de son aîné. Nous apprîmes aussi que la célebre Oberea

1777. Août. ne vivoit plus, & qu'Otoo & tous nos autres Amis se portoient bien.

» A mon retour, je trouvai Omaï, entretenant une compagnie nombreuse, & j'eus bien de la peine à l'emmener à bord, où j'avois une affaire importante à régler.

» Je savois qu'*O-Taïti*, & les Isles voisines, nous fourniroient, en abondance, des noix de coco, dont l'excellente liqueur peut tenir lieu de toutes les boissons artificielles; & je désirois beaucoup retrancher le grog de l'Equipage, durant notre séjour ici. Mais, en supprimant cette boisson favorite des Matelots, sans leur en parler, je pouvois exciter un murmure général; & je crus qu'il étoit à propos de les assembler. Je les assemblai en effet, & je leur exposai le but de notre voyage, & l'étendue des opérations que nous avions encore à faire. Voulant leur inspirer du courage & de la gaieté, je leur rappelai les récompenses offertes par le Parlement, aux sujets de Sa Majesté, qui découvriront, les premiers, dans l'hémisphere septentrional, de quelque côté que ce soit, une communication entre l'Océan Atlantique & la Mer Pacifique, ou à ceux qui pénétreront au-delà du quatre-vingt-neuvieme degré de latitude Nord. Je leur dis que je ne doutois pas de leur bonne volonté; qu'ils feroient surement tous leurs efforts pour mériter l'une de ces

ces récompenses, & même toutes les deux ; mais que, pour avoir plus de moyens de réussir, il falloit ménager, avec une économie extrême, nos munitions & nos vivres, & principalement les derniers, puisque, selon les apparences, nous ne pourrions pas en embarquer de nouveaux, après notre départ des *Isles de la Société.* Pour donner encore plus de poids à mes argumens, je leur observai qu'il étoit impossible de gagner, cette année, les hautes latitudes septentrionales, & que notre expédition excéderoit, au moins d'une année, la durée sur laquelle nous avions compté d'abord. Je les priai de songer aux obstacles & aux difficultés que nous rencontrerions inévitablement, & à tout ce qu'ils auroient à souffrir d'ailleurs, s'il devenoit nécessaire de diminuer leurs rations, sous un climat froid. Je les exhortai à peser ces solides raisons, à voir s'il ne valoit pas mieux être prudens de bonne heure, que de courir les risques de n'avoir point de liqueurs fortes, dans un temps où elles leur seroient le plus utiles ; s'ils ne devoient pas consentir qu'on retranchât leur grog, maintenant que nous avions du jus de coco pour le remplacer ; j'ajoutai qu'après tout, je les laissois les maîtres de prononcer sur ce point.

1777. Août.

» J'eus la satisfaction de voir qu'ils ne délibérerent pas un moment ; ils approuverent mon projet

d'une voix unanime & ſans faire aucune objection.
1777. Août. J'ordonnai au Capitaine Clerke de propoſer la même choſe à ſon Equipage, qui s'impoſa d'auſſi bon cœur la même abſtinence. On ne ſervit donc plus de grog, excepté les Samedis au ſoir; nous en donnions ces jours-là une ration entiere à nos gens, afin qu'ils puſſent boire à la ſanté de leurs amies d'*Angleterre*, & que les jolies filles d'*O-Taïti* ne leur fiſſent pas oublier tout-à-fait leurs anciennes liaiſons.

14. » Le lendemain, nous commençâmes quelques travaux indiſpenſables; on examina les proviſions, on ôta les tonneaux de bœuf ou de porc, & le charbon, du lieu qu'ils occupoient, & on mit du leſt en leur place; on calfata les vaiſſeaux, qui en avoient grand beſoin; car notre derniere traverſée avoit produit beaucoup de voies d'eau. J'envoyai à terre le taureau, les vaches, les chevaux & les moutons, & je chargeai deux hommes de les ſurveiller au milieu des pâturages. Je ne voulois laiſſer aucun de nos quadrupedes, dans cette partie de l'Iſle.

15. 16. » La pluie fut preſque continuelle le 15 & le 16. Les Inſulaires, néanmoins, vinrent nous voir de tous les cantons, car la nouvelle de notre arrivée ſe répandit promptement. Waheiadooa, qui ſe trouvoit très-éloigné du lieu de notre mouillage, la ſut bientôt; & l'après-dînée du 16, un Chef

appelé Etorea, qui lui servoit de tuteur, m'apporta deux cochons de sa part : il m'avertit que le Prince lui-même arriveroit le lendemain. Il ne me trompa point, car le 17 au matin, je reçus un message de Waheiadooa qui m'instruisoit de son arrivée, & qui me prioit de descendre à terre. Nous nous préparâmes Omaï & moi, à lui faire une visite dans toutes les formes. Omaï, aidé de quelques-uns de ses amis, s'habilla, non à la maniere Angloise, ni à celle d'*O-Taïti* ou de *Tongataboo*, ni même à celle d'aucun pays du monde; car il se composa un vêtement bizarre de tout ce qu'il avoit d'habits.

1777. Août.

17.

» Nous allâmes voir d'abord Etary, qui nous accompagna sur sa civiere, dans une grande maison où on l'assit; nous nous assîmes à côté de lui, & je fis étendre devant nous une piece d'étoffe de *Tongataboo*, sur laquelle je mis les présens que j'apportois. Waheiadooa entra bientôt, suivi de sa mere, & de plusieurs grands personnages, qui se placerent tous à l'autre extrémité de l'étoffe, en face de nous. Un homme assis près de moi, prononça un discours composé de phrases courtes & détachées; ceux qui l'environnoient, lui en soufflerent une partie. Un autre Insulaire, qui étoit de la bande opposée, & qui se trouvoit près du Chef, lui répondit. Etary parla ensuite, & Omaï après lui : un Orateur répondit à tous deux :

1777. Août. ces discours roulerent uniquement sur mon arrivée, & sur mes liaisons avec les Naturels. L'Insulaire, qui harangua le dernier, me dit entre autres choses, que les hommes de *Reema*, c'est-à-dire, les Espagnols, avoient recommandé de ne pas me laisser entrer dans la baie d'*Oheitepeha*, si j'abordois de nouveau sur cette Isle qui leur appartenoit; que, loin de souscrire à cette requête, il étoit autorisé à me céder formellement la Province de *Tiaraboo*, & tout ce qu'elle renferme : d'où il résulte que ces peuplades ont une sorte de politique, & qu'ils savent s'accommoder aux circonstances. Enfin Waheiadooa vint m'embrasser, à l'instigation des gens de sa suite, &, pour confirmer ce traité d'amitié, il me donna son nom & il prit le mien. Lorsque la cérémonie fut terminée, je l'emmenai dîner à bord, ainsi que ses Amis.

» Omaï avoit préparé un *maro* composé de plumes rouges & jaunes, qu'il vouloit donner à O-Too, Roi de l'Isle entiere; &, vu le pays où nous nous trouvions, c'étoit un présent d'une très-grande valeur. Je lui dis tout ce que je pus, pour l'empêcher de montrer alors son *maro*; je lui conseillai de le garder à bord, jusqu'à ce qu'il eût une occasion de le présenter lui-même au Monarque. Mais il avoit trop bonne opinion de l'honnêteté & de la fidélité de ses compatriotes,

pour profiter de mon conseil. Il imagina de l'apporter à terre, & de le remettre à Waheiadooa, en chargeant celui-ci de l'envoyer à O-Too, & de le prier d'ajouter ces plumes au *Maro* royal. Il crut que cet arrangement seroit agréable aux deux Chefs : il se trompoit beaucoup ; l'un d'eux, dont il devoit rechercher la faveur avec le plus grand soin, fut très-blessé, & il ne se fit pas un ami de l'autre. Ce que j'avois prévu arriva : Waheiadooa garda le *maro*, il n'envoya à O-Too qu'un petit nombre de plumes, & il se réserva plus des dix-neuf vingtiemes de ce magnifique présent.

1777. Août.

» Le 19, Waheiadooa me donna dix ou douze cochons, des fruits & des étoffes. Nous tirâmes le soir des feux d'artifice, qui étonnerent & amuserent une assemblée nombreuse. 19.

» Le même jour, quelques-uns de nos Messieurs trouverent, dans leurs promenades, un édifice, auquel ils donnoient le nom de Chapelle Catholique. Il ne sembloit pas qu'on pût en douter, d'après ce qu'ils disoient ; car ils décrivoient l'autel, & tout ce qu'on voit dans un Temple de cette espece. Ils observoient néanmoins que deux hommes chargés de la garde du Temple, ne voulurent pas leur permettre d'y entrer ; je pensai qu'ils pouvoient s'être mépris, & j'eus la curiosité de m'assurer de ce fait par moi-même.

1777. Août.

L'édifice, qu'ils prenoient pour une Chapelle Catholique, étoit un *Toopapaoo*, où l'on tenoit solennellement exposé le corps du prédécesseur de Waheiadooa. Le Toopapaoo se trouvoit dans une maison assez étendue qu'environnoit une palissade peu élevée; il étoit d'une propreté extraordinaire, & il ressembloit à un de ces petits pavillons ou abris, que portent les grandes pirogues du pays. Peut-être avoit-il été originairement employé à cet usage. Les étoffes & les nattes de différentes couleurs, qui le couvroient & qui flottoient sur les bords, produisoient un joli effet: on y voyoit, entre autres ornemens, un morceau de drap écarlate, de quatre ou cinq verges de longueur, que les Insulaires avoient sûrement reçu des Espagnols. Ce drap, & quelques glands de plumes que nos Messieurs supposerent de soie, leur donnerent l'idée d'une Chapelle Catholique; leur imagination suppléa à ce qui manquoit d'ailleurs; &, s'ils n'avoient pas été instruits auparavant du séjour des Espagnols, ils n'auroient jamais fait une pareille méprise. Je jugeai que les Naturels apportoient chaque jour à ce sanctuaire, des offrandes de fruits & de racines; car il y avoit des fruits & des racines tout frais. Ils les déposoient sur un *Whatta* (un Autel) placé en dehors de quelques palissades, qu'il n'est pas permis de franchir. Deux gardes

veilloient nuit & jour sur le Temple; ils devoient de plus le parer dans l'occasion : en effet, lorsque j'allai l'examiner une premiere fois, l'étoffe & les draperies étoient roulées; mais, à ma priere, ils le revêtirent de ses ornemens, après avoir pris eux-mêmes des robes blanches très-propres. Ils me dirent qu'on comptoit vingt mois depuis la mort du Chef. 1777. Août.

» Le 22, nous avions embarqué de l'eau, & achevé ceux de nos travaux que je crus indispensables; je fis ramener à bord le bétail & les moutons que j'avois envoyés dans les pâturages du pays, & je me disposai à remettre en mer. 22.

» Le 23, au matin, tandis que les vaisseaux démarroient, je descendis à terre avec Omaï, afin de prendre conge de Waheiadooa. Nous causions avec lui, lorsque l'un de ces enthousiastes fanatiques, qu'ils appellent *Eatooas*, parce qu'ils les croient remplis de l'esprit de la Divinité, vint se placer devant nous. Ses paroles, sa démarche & son maintien annonçoient un fou; une quantité considérable de feuilles de bananier enveloppoient ses reins, & composoient tout son vêtement; il parloit à voix basse, & d'un ton si criard, qu'il étoit difficile de l'entendre, du moins pour moi. Si j'en crois Omaï, qui disoit le comprendre parfaitement, il conseilloit au jeune Prince de ne pas me suivre à 23.

1777. Août. *Matavai*, projet de voyage dont je n'avois point été inſtruit, ou que je ne lui avois jamais propoſé. L'*Eatooa* prédit de plus que les vaiſſeaux n'atteindroient pas *Matavai* ce jour-là : les apparences favoriſoient ſa prédiction, car il n'y avoit pas un ſouffle de vent; mais il ſe trompa. Pendant qu'il péroroit, il ſurvint une ondée de pluie très-forte, qui obligea tout le monde à chercher un aſile ; quant à lui, l'orage ne parut point l'affecter; il continua à brailler autour de nous, l'eſpace d'environ une demi-heure, & il ſe retira. Perſonne ne fit attention à ſes propos; & les gens du pays ſe moquerent beaucoup de ſes extravagances. Je demandai à Waheiadooa, ce que c'étoit qu'un pareil original, s'il étoit de la claſſe des *Earees* ou de celle des *Towtows* : le Chef me répondit qu'il étoit *Taata-Eno*, c'eſt-à-dire, un méchant homme. Malgré la mauvaiſe opinion qu'on avoit de ce Prophete, malgré le dédain qu'on lui témoignoit, la ſuperſtition maîtriſe les Inſulaires, au point de les rendre intimement convaincus, que les inſenſés de cette eſpece poſſedent l'eſprit de la Divinité. Omaï paroiſſoit bien inſtruit ſur cette matiere; il m'aſſura que, durant leurs accès, ils ne connoiſſent perſonne, pas même leurs intimes amis; que s'ils ont des richeſſes, ils les diſtribuent au public, à moins qu'on n'ait ſoin de les leur ôter; que lorſqu'ils

reprennent leurs ſens, ils demandent ce que ſont devenues les choſes, dont ils ont fait des largeſſes, peu de minutes auparavant; qu'ils ne ſemblent pas conſerver le moindre ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé pendant leur accès. 1777. Août.

» Je fus à peine de retour, qu'il s'éleva une briſe légere de l'Eſt; nous mîmes à la voile, & nous gouvernâmes ſur la baie de *Matavai*, où la *Réſolution* mouilla dans la ſoirée. La *Découverte* n'y arriva que le lendemain, en ſorte que la moitié de la prédiction du fou s'accomplit.

» O-Too, Roi de l'Iſle entiere d'*O-Taïti*, ſuivi d'une multitude de pirogues remplies de Naturels, arriva d'*Oparre*, lieu de ſa réſidence, à neuf heures du matin; &, après avoir débarqué ſur la pointe *Matavai*, il m'avertit, par un exprès, qu'il déſiroit beaucoup de me voir. Je deſcendis à terre accompagné d'Omaï, & de pluſieurs de mes Officiers. Je m'approchai tout de ſuite du Monarque, & je le ſaluai. Omaï ſe jetta à ſes pieds, & embraſſa ſes genoux; il avoit eu ſoin de mettre ſon plus bel habit, & il ſe conduiſit de la maniere la plus reſpectueuſe & la plus modeſte. On fit cependant peu d'attention à lui: l'envie eut peut-être quelque part à ce froid accueil. Il offrit au Roi une groſſe touffe de plumes rouges, & deux ou trois verges de drap d'or. De mon côté, je donnai au Prince un vêtement de belle toile,

1777. Août. un chapeau bordé d'or, des outils, &c, ce qui étoit plus précieux encore, des plumes rouges, & un des bonnets que portent les Naturels des *Isles des Amis*.

» Le Roi & la Famille Royale m'accompagnerent à bord, suivis de plusieurs pirogues chargées de toutes especes de provisions, en assez grande abondance pour nourrir une semaine les Equipages des deux vaisseaux. Les divers membres de la Famille Royale indiquoient telle portion qu'ils avoient fournie, & je leur fis à chacun un présent; c'étoit là ce qu'ils vouloient. La mere du Roi, qui ne s'étoit point trouvée à la premiere entrevue, arriva près de nous bientôt après; elle apportoit des provisions & des étoffes, qu'elle distribua à Omaï & à moi. Quoique Omaï eût d'abord attiré foiblement les regards, les Insulaires rechercherent son amitié, dès qu'ils connurent ses richesses. J'entretins cette disposition, autant que je le pus, car je désirois le fixer près d'O-Too. Comme j'avois dessein de laisser dans cette Isle, tous les animaux que j'amenois d'*Europe*, je pensai qu'il seroit en état de diriger un peu les Habitans, sur les soins qu'ils en devoient prendre, & sur l'usage auquel ils pouvoient les employer: je prévoyois d'ailleurs que plus il seroit éloigné de sa patrie, plus il seroit considéré. Malheureusement le pauvre Omaï ne profita point de mon

avis, & il se conduisit avec tant d'imprudence qu'il ne tarda pas à perdre l'amitié d'O-Too, & de tous les O-Taïtiens d'un rang distingué. Il ne fréquenta que des vagabonds & des étrangers, qui cherchoient sans cesse à le duper; &, si je n'étois pas intervenu à propos, ils l'auroient dépouillé complétement. Il s'attira la malveillance des principaux Chefs, qui s'apperçurent qu'ils n'obtenoient pas de moi, ou de mes gens, des articles aussi précieux que ceux dont Omaï faisoit présent aux gens du peuple ses camarades. 1777. Août.

» Dès que nous eûmes dîné, je reconduisis O-Too à *Oparre*; je pris avec moi les volailles dont je voulois enrichir cette terre. J'emportai un paon & sa femelle, que Mylord Besboroug avoit eu la bonté de m'envoyer pour les O-Taïtiens, peu de jours avant mon départ de *Londres*, un cop d'Inde & une poule, quatre oies, un mâle & trois femelles, un canard mâle & quatre femelles. Je déposai toutes ces volailles à *Oparre*, & je les donnai à O-Too : elles couvoient déjà, lorsque nous quittâmes l'Isle. Nous y trouvâmes une oie mâle, dont le Capitaine Wallis avoit fait présent à Oberea, plusieurs chevres, & le taureau Espagnol qu'on tenoit attaché à un arbre près de la maison d'O-Too. Je n'ai jamais vu un plus bel animal de cette espece. Il appartenoit alors à *Etary*, & on l'avoit amené d'*Oheite-*

peha dans cet endroit, afin de l'embarquer pour
1777. Août. *Bolabola*; mais je ne puis concevoir comment on étoit venu à bout de le tranſporter ſur une des pirogues du pays. Au reſte, ſi nous n'étions pas arrivés à *O-Taïti*, il eût été bien inutile, car il manquoit de vaches. Les Naturels nous dirent qu'il y avoit des vaches à bord des vaiſſeaux Eſpagnols, & que le Capitaine les rembarqua; je ne le crois point; je ſuppoſerai plutôt que les vaches étoient mortes, durant la traver-
25. ſée. Le lendemain, j'envoyai à ce taureau les trois vaches que j'avois à bord; je fis également conduire dans la baie de *Matavai*, le taureau, le cheval, la jument & les moutons que je deſtinois aux O-Taïtiens.

» Je me trouvai débarraſſé d'un ſoin très-incommode. Il eſt difficile de concevoir la peine & l'embarras, que me cauſa le tranſport de ces animaux: mais, ſatisfait d'avoir pu remplir les vues bienfaiſantes de Sa Majeſté, qui vouloit enrichir deux peuplades ſi dignes d'intérêt, je me crus bien dédommagé de toutes les inquiétudes, auxquelles j'avois été en proie, tant qu'il reſta quelque choſe à faire ſur cet objet ſecondaire de mon voyage.

» Comme je me propoſois de relâcher quelque temps ici, on établit les deux Obſervatoires ſur la pointe *Matavai* : on dreſſa, aux environs, deux tentes où devoient coucher les ſoldats de

garde, & ceux de nos gens qu'il conviendroit de laisser à terre. Je donnai le commandement de ce poste à M. King, qui se chargea en même temps, de suivre les observations nécessaires, pour déterminer le mouvement journalier du garde-temps, *&c.* Durant notre séjour à *O-Taïti*, nous nous occupâmes de divers ouvrages devenus indispensables. On porta à terre le grand mât de la *Découverte*, & on le répara si bien, qu'il paroissoit sortir du chantier : on répara également nos voiles & nos futailles; on calfata les vaisseaux, & on examina les agrès; on inspecta aussi le biscuit que nous avions en caisses, & j'eus le plaisir d'apprendre qu'il y en avoit peu d'endommagé. 1777. Août.

» Le 26, je fis défricher une piece de terre, où je plantai plusieurs graines de jardinage, & quelques arbres fruitiers : je suis persuadé que les Naturels en prendront peu de soin. Au moment où nous partîmes, les melons, les patates, poussoient de maniere à me donner les plus grandes espérances. J'avois apporté, des *Isles des Amis*, plusieurs plants de shaddeks; je les mis aussi dans le jardin que je venois de former. Mes graines & mes arbres ne manqueront pas de réussir, à moins que la curiosité prématurée des O-Taïtiens, qui a détruit un cep de vigne planté par les Espagnols à *Ohcitepcha*, n'arrête leur développement. Quelques Insulaires s'assemblerent pour goûter les premiers raisins que porta la vigne, 26.

1777. Août. & les grappes se trouvant encore aigres, ils jugerent que c'étoit une espece de poison, & ils résolurent unanimement de fouler aux pieds le cep. Omaï ayant rencontré ce cep par hasard, fut enchanté de sa découverte; car il étoit persuadé que s'il avoit une fois des raisins, il lui seroit aisé de faire du vin. Il se hâta d'en couper plusieurs tiges, qu'il vouloit emporter dans sa patrie; nous taillâmes le cep qui n'étoit pas déraciné, & nous fossoyâmes le terrain dans les environs. Il est probable que les Habitans de l'Isle, devenus plus sages par les instructions d'Omaï, laisseront mûrir le fruit, & qu'ils ne le condamneront plus d'une maniere si précipitée.

» Quarante-huit heures après notre arrivée dans la baie de *Matavai*, nous reçûmes la visite de nos anciens amis, dont parle la Relation de mon second Voyage. Aucun d'eux ne se présenta les mains vides, & nous eûmes des provisions par-delà ce qu'il nous en falloit; ce qui nous fit encore plus de plaisir, nous ne craignions point d'épuiser l'Isle, où nous appercevions de toutes parts une multitude intarissable de productions & d'animaux propres à notre subsistance.

» L'un des Naturels, que les Espagnols avoient emmené à *Lima*, vint nous voir également; on ne pouvoit, à ses manieres & à son extérieur, le distinguer du reste de ses compatriotes. Il se

fouvenoit cependant de quelques mots Efpagnols qu'il avoit appris & qu'il prononçoit très-mal : il répétoit fur-tout fréquemment, *fi fennor ;* & lorfque nous nous approchions de lui, il ne manquoit pas de fe lever, & de fe faire entendre le mieux qu'il pouvoit avec fon petit vocabulaire Européen.

1777. Août.

» Nous rencontrâmes auffi le jeune homme que nous appelâmes autrefois Œdidee, mais dont le véritable nom eft Heete-heete ; il s'étoit embarqué à *Ulietea*, en 1773, fur mon vaiffeau, & je l'avois ramené dans fa patrie, en 1774, après l'avoir conduit aux *Ifles des Amis*, à la *Nouvelle-Zélande*, à l'Ifle de *Pâques* & aux *Marquifes ;* traverfées qui durerent fept mois. Il s'efforçoit, comme celui dont je viens de parler, de nous montrer fa politeffe, & de s'exprimer dans notre langue ; il difoit fouvent *yes, fir, if you pleafe fir.* Heete-heete, qui a reçu le jour à *Bolabola*, étoit à *O-Taïti* depuis trois mois, &, felon ce que nous apprîmes, fans autre deffein que de fatisfaire fa curiofité, ou peut-être la paffion de l'amour, qui anime tous les Habitans des Ifles de *la Société :* les Infulaires qui voyagent d'une terre à l'autre, ne paroiffent pas avoir d'autre but. Nous vîmes clairement qu'il préféroit à nos modes & à nos parures, celles de fes compatriotes ; car lorfque je lui eus

donné des habits (*a*) que le Bureau de l'Amirauté m'avoit chargé de lui remettre, il les porta quelques jours, & il refusa ensuite d'en faire usage. Cet exemple & celui de l'O-Taïtien qui avoit été à *Lima*, prouvent bien la force de l'habitude, qui ramene l'homme aux manieres & aux coutumes qu'il a prises dans son enfance, & que le hasard est venu interrompre. Je suis tenté de croire qu'Omaï lui-même, malgré le changement absolu que sembloient avoir produit sur lui les mœurs Angloises, ne tardera pas à reprendre les vêtemens de son pays, ainsi qu'Œdidée, & l'O-Taïtien, conduit au *Pérou* par les Espagnols.

1777. Août.

27. » Le 27, au matin, un homme arrivé d'*Oheitepeha*, nous dit que deux vaisseaux Espagnols mouilloient depuis vingt-quatre heures dans cette baie, & pour ne laisser aucun doute sur la vérité du fait, il montra un morceau de gros drap bleu, qu'il assuroit avoir reçu de l'un de ces bâtimens : le morceau d'étoffe étoit en effet presque neuf : il ajouta que Mateema montoit l'un des vaisseaux qui devoient se rendre à *Matavai* dans un jour ou deux. D'autres circonstances qu'il indiqua, rendoient sa nouvelle très-vrai-

(*a*) Je lui donnai en outre une caisse d'outils, & quelques autres articles.

semblable;

ſemblable ; j'ordonnai au Lieutenant Williamſon de prendre un canot & d'aller examiner la baie d'*Oheitepeha*. Sur ces entrefaites, je mis les vaiſſeaux en état de ſe défendre : quoique l'*Angleterre* & l'*Eſpagne* fuſſent en paix à mon départ d'*Europe*, je ſentis que la guerre pouvoit s'être déclarée depuis. Des recherches ultérieures me donnerent lieu de croire que le récit de l'arrivée des Eſpagnols étoit faux, & M. Williamſon, qui fut de retour le lendemain, acheva de m'en convaincre ; il me dit qu'il avoit débarqué à *Oheitepeha*, qu'il n'y avoit point vu de vaiſſeaux, & que cette baie n'en avoit reçu aucun depuis mon départ en 1774. Les Habitans de la partie de l'Iſle où nous nous trouvions, nous déclarerent, dès le commencement, que c'étoit un menſonge inventé par les Naturels de *Tiaraboo* ; mais nous ne pouvions deviner leurs vues : ils eſpéroient peut-être que cette fauſſe nouvelle nous détermineroit à quitter l'Iſle, & qu'ils priveroient ainſi la peuplade d'*Otaïti nooe*, des avantages réſultans du ſéjour de nos vaiſſeaux. Les Habitans des deux parties de l'Iſle ont une inimitié invétérée les uns pour les autres.

1777. Août.

28.

» Du moment où nous arrivâmes à *Matavai*, l'atmoſphere fut très-variable juſqu'au 29, & il tomba chaque jour plus ou moins de pluie. Nous ne pûmes prendre que le 29 des hauteurs cor- 29.

1777. Août.

refpondantes du Soleil, pour déterminer le mouvement journalier du garde-temps. La même caufe retarda le calfatage & les autres réparations dont les vaiffeaux avoient befoin.

» Le foir, les Naturels fe retirerent précipitamment des vaiffeaux, & du pofte que nous occupions à terre ; il nous fut impoffible d'abord d'en deviner la raifon : nous conjecturâmes, en général, qu'il y avoit eu quelque vol de commis, & qu'ils redoutoient notre vengeance. Je fus enfin ce qui étoit arrivé : l'un des Aides du Chirurgien pénétra dans l'intérieur du pays, pour y échanger quatre haches contre des curiofités ; l'Infulaire qu'il chargea de fes haches, profita d'un inftant favorable, & il emporta des outils fi précieux. Telle fut la caufe de la retraite brufque de fes compatriotes ; O-Too lui-même & toute fa famille fe joignirent aux fuyards ; &, après les avoir fuivis deux ou trois milles, j'eus bien de la peine à les arrêter. Afin d'engager mes gens à fe tenir mieux fur leurs gardes déformais, je réfolus de ne faire aucune démarche pour obtenir la reftitution des haches, & il me fut moins difficile de ramener les O-Taïtiens & de rétablir la tranquillité.

» Jufqu'ici O-Too & fes fujets ne s'étoient occupés que de nous ; mais des meffagers d'*Eimeo*, ou, comme le difent plus fouvent les Naturels,

de *Morea*, qui arriverent le lendemain, leur donnerent d'autres occupations; ils apprirent que les Habitans de cette Isle étoient en armes, que les partisans d'O-Too avoient été battus & obligés de se retirer dans les montagnes. La querelle qui commença en 1774, entre les deux Isles, ainsi que je l'ai dit dans la Relation de mon second Voyage, semble avoir toujours subsisté depuis. L'armement formidable que je vis alors, & que j'ai décrit ailleurs (*a*), mit à la voile peu de temps après mon départ d'*O-Taïti*; mais les Habitans d'*Eimeo* firent une résistance si opiniâtre, que l'Escadre revint sans avoir eu de succès décisif, & une autre expédition étoit devenue nécessaire.

1777. Août.

» Tous les Chefs qui se trouvoient à *Matavaï*, s'assemblerent à la maison d'O-Too où j'étois alors, & j'eus l'honneur d'être admis à leur Conseil. L'un des Députés exposa le sujet de la délibération, & il prononça un long discours. Je ne compris guere que les articles principaux de sa harangue; il décrivit la position des affaires à *Eimeo*, & il invita les Chefs d'*O-Taïti* à se réunir & à prendre les armes. Cet avis fut combattu par d'autres Orateurs, qui vouloient attendre

(*a*) Voyez le second Voyage de Cook, Vol. I, pag. 347, &c. de l'original.

1777. Août.

que l'ennemi commençât les hoſtilités; il régna d'abord beaucoup de décence dans le débat, & les Conſeillers ne parlerent que l'un après l'autre. L'aſſemblée devint enſuite orageuſe, & je crus qu'elle ſe termineroit par des violences, comme les Dietes de *Pologne;* mais les grands perſonnages qui s'étoient échauffés ſi bruſquement, ſe calmerent de même, & le bon ordre ſe rétablit bientôt. La faction qui déſiroit la guerre, l'emporta enfin, & il fut décidé qu'ils enverroient un armement conſidérable au ſecours de leurs Amis d'*Eimeo* : cette réſolution fut loin d'obtenir l'unanimité des ſuffrages. O-Too garda le ſilence durant tout le débat, il dit ſeulement par intervalles un mot ou deux aux Orateurs. Les membres du Conſeil qui opinoient pour la guerre, me preſſerent de les aider avec les forces qui ſe trouvoient en ma puiſſance, & ils voulurent tous ſavoir le parti que je prendrois. J'envoyai chercher Omaï, afin d'avoir un interprete, mais on ne le rencontra point, & je fus obligé de m'expliquer moi-même; je leur dis le plus clairement que je pus, que ne connoiſſant pas bien le ſujet de la diſpute, & les Inſulaires d'*Eimeo* ne m'ayant jamais offenſé, je ne me croyois point en droit d'entreprendre des hoſtilités contre eux. Cette déclaration les ſatisfit, ou parut les ſatisfaire. Les membres du Conſeil

se disperserent ; & O-Too me pria de venir le revoir l'après-dîner, & d'amener Omaï. 1777. Août.

» Je retournai en effet auprès du Roi, avec plusieurs de nos Messieurs ; le Prince nous conduisit dans la maison de son pere, en présence duquel on parla de nouveau de l'injustice des Insulaires d'*Eimeo*. Je désirois beaucoup trouver un moyen d'accommodement entre les deux Puissances, & je sondai le vieux Chef sur ce point : il ne voulut écouter aucune proposition de paix : il me sollicita encore d'aider les O-Taïtiens, mais je demeurai inflexible. Je m'informai du sujet de la querelle, & j'appris que, quelques années auparavant, un frere de Waheiadooa étoit parti de *Tiaraboo*, pour aller occuper le Trône d'*Eimeo*, sur l'invitation de Maheine, Chef populaire de cette Isle ; que Maheine l'avoit fait tuer peu de semaines après son arrivée, & avoit réclamé la Couronne au préjudice de Tierataboonooe, fils de sa sœur, qui se trouvoit le légitime héritier du sceptre, ou, selon une autre version, qui avoit été chargé du gouvernement par les O-Taïtiens.

» Towha, parent d'O-Too, & Chef du district de *Tettaha*, homme de beaucoup de crédit dans l'Isle, qui avoit commandé en chef l'armement envoyé contre *Eimeo*, en 1774, n'étoit pas à *Matavai* à cette époque, & par conséquent il

n'assista à aucune des délibérations : il me parut cependant qu'il se mêloit beaucoup de ce qui se passoit, & qu'il montroit encore plus d'ardeur que les autres Chefs ; car le premier Septembre, dès le grand matin, il fit dire à O-Too par un messager, qu'il venoit de tuer un homme pour l'offrir en sacrifice à l'*Eatooa*, & implorer l'assistance du Dieu contre *Eimeo*. Ce sacrifice devoit avoir lieu dans le grand *Morai* d'*Attahooroo*, & je jugeai que la présence d'O-Too étoit absolument nécessaire en cette occasion.

1777. Août.

1 7bre.

» M. de Bougainville avoit déjà dit, sur le témoignage de l'O-Taïtien, qu'il amena en France, que les sacrifices humains font partie des institutions religieuses de cette Isle. Les recherches dont je m'occupai en 1774, & mes conversations avec Omaï, ne me donnoient que trop lieu de penser qu'un usage si contraire à l'humanité, y est établi : mais comme on veut toujours douter d'une coutume si atroce, à moins qu'un voyageur n'en ait été le témoin oculaire, je résolus de profiter de l'occasion, & , afin de dissiper toutes les incertitudes, d'assister moi-même à cette barbare cérémonie. Je priai donc O-Too de me permettre de l'accompagner ; il y consentit volontiers, & nous nous embarquâmes tout de suite dans mon canot, avec mon vieil

ami Potatow, M. Anderſon, & M. Webber : Omaï nous ſuivoit ſur une pirogue. 1777. Septemb.

» Nous deſcendîmes pendant la route ſur une petite Iſle, qui gît en travers de *Tettaha*, où nous rencontrâmes Towha & les gens de ſa ſuite. Lorſque les deux Chefs eurent cauſé quelque temps ſur la guerre, Towha m'adreſſa la parole, & il réclama encore mes ſecours ; je fis pour la troiſieme fois une réponſe négative, & il parut fâché : il lui ſembloit étrange que m'étant toujours déclaré l'ami d'*O-Taïti*, je ne vouluſſe pas combattre ſes ennemis. Il donna à O-Too deux ou trois plumes rouges liées enſemble, & un chien très-maigre fut mis dans une de nos pirogues. Nous nous rembarquâmes, & nous prîmes à bord un Prêtre qui devoit aſſiſter à la cérémonie.

» Nous arrivâmes à *Attahooroo* ſur les deux heures de l'après-dînée ; O-Too me pria d'ordonner aux Matelots de demeurer dans le canot, & il recommanda à M. Anderſon, à M. Webber & à moi, d'ôter nos chapeaux dès que nous ſerions au *Morai*. Nous en prîmes à l'inſtant même le chemin ; une multitude d'hommes & quelques petits garçons nous eſcorterent, mais je n'apperçus pas une femme. Quatre Prêtres & leurs Acolytes ou Aſſiſtans, nous attendoient au *Morai* : le corps de l'infortuné qu'on alloit offrir

1777. Septemb.

aux Dieux, étoit dans une petite pirogue retirée sur la greve, & exposée en partie à l'action des vagues : deux Prêtres & plusieurs Acolytes étoient assis près de la pirogue, les autres se trouvoient au *Morai*. Nous nous arrêtâmes à vingt ou trente pas des Prêtres : O-Too se plaça en cet endroit, & nous nous tînmes debout près de lui, avec quelques Habitans du pays ; le peuple se tint plus éloigné.

» Les cérémonies commencerent alors. L'un des Acolytes apporta un jeune bananier, qu'il mit devant le Roi ; un autre apporta une touffe de plumes rouges, montées sur des fibres de cocos, il toucha le pied du Prince avec une de ces plumes, & il se retira vers ses camarades. L'un des Prêtres assis au *Morai* en face de ceux qui se trouvoient sur la greve, fit une longue priere, & il envoya de temps en temps de jeunes bananiers qu'on déposa sur la victime. Durant cette priere, un homme qui étoit debout, près du Prêtre officiant, tenoit dans ses mains deux paquets qui nous parurent être d'étoffe : nous reconnûmes ensuite que l'un d'eux contenoit le *Maro* royal, & l'autre l'arche de l'*Eatooa*, si je puis me servir de cette expression. Dès que la priere fut terminée, les Prêtres du *Morai* & leurs Acolytes vinrent s'asseoir sur la greve, & ils apporterent les deux paquets dont je parlois

tout-à-l'heure. Ils recommencerent ici leurs prieres, pendant lesquelles les bananiers furent ôtés un à un & à différens intervalles, de dessus la victime, couverte en partie de feuilles de cocotier & de petites branches d'arbre ; on la tira alors de la pirogue, & on l'étendit sur le rivage, les pieds tournés vers la mer. Les Prêtres se placerent autour d'elle, les uns assis & les autres debout, & l'un ou plusieurs d'entre eux répéterent quelques phrases l'espace d'environ dix minutes : on la découvrit en écartant les feuilles & les branchages qui la cachoient, & on la mit dans une direction parallele à la côte. L'un des Prêtres, qui se tint debout aux pieds du corps, fit une longue priere à laquelle se joignirent quelquefois les autres : chacun d'eux avoit à la main une touffe de plumes rouges. Vers le milieu de la priere, on enleva quelques cheveux de la tête de la victime, & on lui arracha l'œil gauche; les cheveux & l'œil furent enveloppés dans une feuille verte, & présentés à O-Too. Le Roi n'y toucha point, mais il donna à l'homme qui les lui offrit, la touffe de plumes rouges qu'il avoit reçue de Towha. Les cheveux & l'œil de la victime furent reportés au Prêtre avec les plumes. O-Too leur envoya bientôt après d'autres plumes, qu'il avoit mises le matin dans ma poche, en me recommandant de les garder. Tandis

1777. Septemb.

1777. Septemb. qu'on procédoit à cette derniere cérémonie, on entendit un martin-pêcheur qui voltigeoit sur les arbres : O-Too se tournant près de moi, me dit, *C'est l'Eatooa*, & il parut enchanté d'un si bon présage.

» Le corps fut porté quelques pas plus loin, & on le déposa, la tête tournée vers le *Morai*, sous un arbre, près duquel étoient trois morceaux de bois minces & larges, chargés de sculptures grossieres, mais différentes les unes des autres. On plaça les paquets d'étoffes dans le *Morai*, & on mit les touffes de plumes rouges aux pieds de la victime : les Prêtres se rangerent autour du corps, & on nous permit d'en approcher autant que nous le voulûmes. Celui qui paroissoit exercer les fonctions de Grand-Prêtre étoit assis à peu de distance ; il parla un quart-d'heure, en variant ses gestes & les inflexions de sa voix ; il s'adressa toujours à la victime, & il parut souvent lui faire des reproches ; il lui proposa différentes questions, il me sembla qu'il lui demandoit si on n'avoit pas eu raison de la sacrifier : d'autres fois il lui adressa des prieres, comme si le mort avoit eu assez de pouvoir ou de crédit sur la Divinité, pour en obtenir ce qu'il solliciteroit. Nous comprîmes, sur-tout, qu'il le supplioit de livrer aux mains du peuple d'*O-Taïti*, *Eimeo*, le Chef Maheine, les cochons,

les femmes, & tout ce qui se trouvoit dans cette derniere Isle. Le sacrifice n'avoit pas, en effet, d'autre but. Il chanta d'un ton plaintif, une priere qui dura près d'une demi-heure; deux autres Prêtres, Potatou & une partie de l'assemblée l'accompagnerent durant cette priere : l'un des Prêtres arracha encore de la tête de la victime, quelques cheveux qu'il mit sur des paquets d'étoffes : ensuite le Grand-Prêtre pria seul, tenant à la main les plumes dont Towha avoit fait présent à O-Too. Lorsqu'il eut fini, il donna ces plumes à un second Prêtre, qui pria de la même maniere. Les touffes de plumes furent déposées sur les paquets d'étoffes, & le lieu de la scene changea.

1777. Septemb.

» On porta le corps dans la partie la plus visible du *Morai ;* on y porta aussi les plumes, les deux paquets d'étoffes & des tambours : les plumes & les étoffes furent placées sur les murs du *Morai*, & on posa la victime au-dessous. Les Prêtres l'entourerent de nouveau, &, après s'être assis, ils recommencerent leurs prieres, tandis que quelques-uns de leurs Acolytes creuserent un trou de deux pieds de profondeur, où ils jeterent l'infortunée victime, qu'ils couvrirent de terreau & de pierres. Au moment où on mettoit le corps dans la fosse, un petit garçon poussa des cris, & Omaï me dit que c'étoit

1777. Septemb.

l'*Eatooa*. Sur ces entrefaites, on avoit préparé un feu: on amena le chien dont j'ai parlé plus haut, & on lui tordit le cou jusqu'à ce qu'il fût étouffé; on enleva ses poils en le passant sur la flamme, & on lui arracha les entrailles, qu'on jeta au feu, où on les laissa brûler. Les Naturels, chargés de ce détail, se contenterent de rôtir le cœur, le foie & les rognons, qu'ils tinrent sur des pierres chaudes l'espace de quelques minutes; ils barbouillerent ensuite le corps du chien avec du sang qu'ils avoient recueilli dans un coco, & ils allerent le placer, ainsi que le foie, &c. devant les Prêtres qui prioient autour du tombeau. Ils continuerent quelque temps à prier sur le chien, tandis que deux hommes frappoient avec force par intervalles sur deux tambours: un petit garçon poussa, à trois reprises différentes, des sons perçans, & on nous apprit que c'étoit pour inviter l'*Eatooa* à se régaler du mets qu'on lui préparoit. Dès que les Prêtres eurent achevé leurs prieres, on déposa le corps du chien avec ses entrailles, &c. sur un *whatta*, ou sur un échafaud de six pieds de hauteur, qui se trouvoit près de là: ce *whatta* offrit à nos regards deux autres gros cochons & deux cochons de lait, qu'on avoit offerts derniérement à l'*Eatooa*, & qui exhaloient une odeur insupportable. Cette puanteur nous tint plus éloignés

qu'on ne l'eût d'ailleurs exigé de nous ; car du moment où l'on eût porté la victime du bord de la mer près du *Morai*, on nous laissa les maîtres d'en approcher autant que nous le désirions : il est vrai que, depuis cet instant, nous n'apperçûmes plus parmi les spectateurs, l'air recueilli & l'attention que nous avions remarqués d'abord quand on déposa le chien sur le *whatta* : les Prêtres & leurs Acolytes terminerent la cérémonie par une acclamation. La nuit approchoit, & on nous conduisit à une maison qui appartenoit à Potatou, où on nous donna à souper & où nous couchâmes. On nous avoit annoncé que les cérémonies religieuses recommenceroient le lendemain, & je ne voulois pas quitter cet endroit de l'Isle, tant qu'il restoit quelque chose à voir. 1777. Septemb. 24

» Nous craignions de perdre une partie du spectacle, & quelques-uns d'entre nous se rendirent au lieu de la scene de très-bonne heure ; mais tout y étoit tranquille. Bientôt après, on sacrifia cependant un cochon de lait, qu'on déposa sur le *whatta*. A huit heures, O-Too nous mena au *Morai*, où les Prêtres & une multitude d'Insulaires venoient de se rassembler. Les deux paquets d'étoffes occupoient la place où on les avoit mis le soir de la veille ; les deux tambours étoient au front du *Morai*, mais un peu plus près que le jour précédent. O-Too se

1777. Septemb.

plaça entre les deux tambours, & il me dit de me tenir à ses côtés.

» La cérémonie commença de la même maniere que le jour précédent. On apporta un jeune bananier, qu'on mit aux pieds du Roi: les Prêtres, qui tenoient dans leurs mains plusieurs touffes de plumes rouges, & un panache de plumes d'autruche, que j'avois donné à O-Too, & qu'on avoit consacré depuis, firent une priere: lorsqu'ils eurent fini, ils changerent de position; ils se placerent entre nous & le *Moraï*; & l'un d'eux, le même qui avoit joué le principal rôle la veille, marmotta une seconde priere, qui dura environ une demi-heure. Durant cet intervalle, les plumes furent portées une à une, & déposées sur l'arche de l'*Eatooa*.

» Peu de temps après, on amena quatre cochons de lait; l'un de ces animaux fut tué: on conduisit les trois autres dans une étable, qui se trouvoit près de là, & on les réserva vraisemblablement pour le premier sacrifice. On ouvrit alors un des paquets d'étoffes, & on trouva, comme je l'ai déjà dit, qu'il renfermoit le *Maro*, dont les O-Taïtiens investissent leurs Rois; le *Maro* est parmi eux, ce que sont en *Europe* les symboles de la Royauté: on le tira avec soin de l'enveloppe qui le couvroit, & on l'étendit devant les Prêtres. C'est une ceinture longue

d'environ cinq verges, & large de quinze pouces; il paroît, d'après son nom, que la Monarque le porte sur ses reins, comme le reste des Naturels portent le *Maro* ordinaire. Il étoit orné de plumes jaunes & rouges, & sur-tout des dernieres, que fournit une colombe de l'Isle: l'une des extrémités avoit une bordure de huit pieces, chacune de la grandeur & de la forme d'un fer-à-cheval, avec des franges de plumes noires: l'autre extrémité étoit fourchue, & les pointes se trouvoient de différentes longueurs. Les plumes offroient deux lignes de compartimens carrés, & elles étoient d'ailleurs disposées de maniere à produire un effet agréable. On les avoit d'abord collées ou attachées sur des morceaux de l'étoffe du pays, & on les avoit cousues ensuite au haut d'une flamme de navire, que le Capitaine Wallis arbora & laissa flottante sur la côte, la premiere fois qu'il débarqua à *Matavai*; c'est du moins ce qu'on nous dit; & nous n'avions aucune raison d'en douter, car nous y reconnoissions une flamme Angloise. Une bande du *Maro*, de six ou huit pouces en carré, étoit plus dénuée d'ornemens: on n'y voyoit point de plumes, si ce n'est quelques-unes envoyées par Waheadooa. Les Prêtres firent une longue priere, relative à cette partie de la cérémonie; &, si je ne me mépris point, ils l'appeloient la

1777. Septemb.

1777. Septemb. *Priere du Maro.* Le fymbole de la Royauté fut enfuite enveloppé foigneufement dans l'étoffe, & remis fur le *Morai.*

» On ouvrit l'autre paquet, auquel j'ai donné le nom d'*Arche*; mais on ne nous permit pas d'en approcher affez, pour examiner les chofes myftérieufes qu'il contenoit. On nous dit feulement que l'*Eatooa*, auquel on venoit d'offrir un facrifice, & qui s'appelle *Ooro*, s'y trouvoit caché; ou plutôt qne l'arche renfermoit le figne repréfentatif du Dieu. Ce Tabernacle eft compofé de fibres entrelacées de la gouffe de coco, qui préfentent la forme d'un pain de fucre, c'eft-à-dire, qui font arrondies, & beaucoup plus épaiffes à une extrémité qu'à l'autre. Différentes perfonnes nous avoient vendu de ces cônes, mais nous n'en apprîmes l'ufage qu'ici.

» On nettoya alors le cochon, & on en ôta les entrailles. Ces entrailles offrirent plufieurs des mouvemens convulfifs, qu'on remarque en diverfes parties du corps d'un animal qu'on vient de tuer; & les Infulaires les prirent pour un préfage très-favorable de l'expédition qui occafionnoit le facrifice. On les laiffa expofées pendant quelque temps, afin que les Naturels puffent examiner des indices fi heureux, & on alla enfuite les dépofer aux pieds des Prêtres. Tandis que l'un d'eux faifoit une priere, un autre examino

minoit plus attentivement les entrailles, qu'il retournoit d'une main légere avec un bâton; & lorsqu'ils les eurent bien examinées, ils les jeterent dans le feu. Le corps du cochon, son foie, &c. furent mis sur le *whatta*, où l'on avoit déposé le chien la veille; on renferma, dans l'arche avec l'*Eatooa*, toutes les plumes, excepté le panache de plumes d'autruche; & la cérémonie se trouva complétement terminée.

1777. Septemb.

» Il y eut, toute la matinée, quatre doubles pirogues sur la greve, devant le lieu où se passa le sacrifice. L'avant de chacune de ces embarcations, portoit une petite plate-forme, couverte de feuilles de palmier, liées entre elles par des nœuds mystérieux; les Naturels donnent aussi à ces plates-formes le nom de *Morai*. Des noix de coco, des bananes, des morceaux de fruit à pain, du poisson & d'autres choses, étoient étalés sur ces *Morais* de mer. On nous dit que les pirogues appartenoient à l'*Eatooa*, & qu'elles devoient accompagner l'Escadre destinée pour *Eimeo*.

» L'infortuné qu'on sacrifia à cette occasion, me parut un homme d'un âge mûr; on nous apprit qu'il étoit *Towtow*, c'est-à-dire, de la derniere classe des Insulaires. Je fis beaucoup de recherches, & je ne découvris pas qu'on l'eût désigné pour victime, parce qu'il se trouvoit cou-

1777. Septemb.

pable d'un crime capital. Il eſt ſûr néanmoins qu'en général ils immolent, dans leurs ſacrifices, des individus qui ont commis des délits graves; ou bien des vagabonds des derniers rangs de la ſociété, qui courent de bourgade en bourgade, ou d'une Iſle à l'autre, ſans avoir de domicile, ou des moyens connus de pourvoir à leur ſubſiſtance; eſpece d'hommes que l'on rencontre ſouvent ſur ces terres. J'eus occaſion d'examiner le corps de la malheureuſe victime; je remarquai que le derriere de la tête & le viſage étoient enſanglantés; qu'il y avoit une meurtriſſure énorme ſur la tempe droite : je reconnus alors de quelle maniere on l'avoit tué. On me dit en effet qu'on l'avoit aſſommé à coups de pierre.

» Ceux qui doivent être les victimes de cet affreux ſacrifice, ignorent l'arrêt prononcé contre eux; & ils n'en ſont inſtruits, qu'à l'inſtant où ils reçoivent le coup mortel. Lorſque l'un des grands Chefs juge qu'un ſacrifice humain eſt néceſſaire, il déſigne lui-même l'infortuné qu'on immolera; il. détache enſuite quelques-uns de ſes ſerviteurs affidés, qui tombent bruſquement ſur la victime, & qui l'aſſomment à coups de maſſue ou de pierre. On porte la nouvelle de ſa mort au Roi, dont la préſence, comme je l'ai déjà remarqué, eſt abſolument indiſpenſable aux cérémonies qui doivent ſuivre : O-Too joua en

effet un des premiers rôles au sacrifice, dont j'ai fait la description. La cérémonie, en général, est appelée *Poore-Eree*, ou la Priere du Chef; & la victime offerte à la Divinité, *Taata-Taboo*, ou l'homme dévoué. C'est le seul cas où nous ayons entendu à *O-Taïti*, le terme de *Taboo*; il semble y avoir une signification mystérieuse, ainsi qu'à *Tonga*. Les Habitans de cette derniere Isle l'emploient, toutes les fois qu'ils veulent désigner des choses, auxquelles il ne faut pas toucher; mais on se sert alors à *O-Taïti* du mot *Raa*, dont l'acception n'est pas moins étendue. Le *Morai*, où se passerent les cérémonies atroces, que j'ai décrites, est surement tout-à-la-fois un Temple, un lieu destiné aux sacrifices, & un cimetiere. C'est celui où on enterre le Chef suprême de l'Isle entiere, & il se trouve réservé à sa famille, & à quelques uns des Principaux du pays. Il ne differe guere des *Morais* ordinaires que par sa grandeur. La partie la plus remarquable, est une masse large & oblongue de pierres, posées l'une sur l'autre, sans ciment; elle a environ douze ou quatorze pieds de hauteur, elle se resserre au sommet, & elle offre, de chaque côté, un terrain carré, pavé de cailloux mobiles, au-dessous desquels on enterre les Chefs. On trouve, à peu de distance de l'extrémité la plus voisine de la mer, le lieu où l'on offre les sacri-

1777. Septemb.

1777. Septemb.

fices; il est pavé aussi de pierres mobiles, presque en entier. On y voit un grand échafaud ou *whatta*, sur lequel on met les fruits & les différens végétaux qu'on offre à la Divinité; mais les animaux sont déposés sur des *whattas* plus petits, que j'ai déjà indiqués, & on enterre sous diverses parties du pavé, les pauvres malheureux qu'on immole aux Dieux. On apperçoit aux environs, divers monumens de la superstition des O-Taïtiens; on rencontre, par exemple, de petites pierres qui s'élevent au-dessus du pavé; d'autres pierres auxquelles sont attachés des morceaux d'étoffe; plusieurs qui sont couvertes d'étoffe; & on trouve, à côté de la grande masse de pierres, qui est en face de l'esplanade du *Morai*, un grand nombre de morceaux de bois sculptés, où ils supposent que la Divinité réside quelquefois, & qui, par conséquent, sont sacrés à leurs yeux. Un amas de pierres, qui est à l'une des extrémités du *whatta*, devant lequel on offrit la victime, & qui présente d'un côté une espece de plate-forme, mérite une attention particuliere. On y expose les crânes de tous les infortunés qu'on immole aux Dieux; car on va les déterrer quelques mois après la sépulture; on apperçoit au-dessus de ces crânes, une multitude de planches de bois: on plaça au même endroit, durant la cérémonie, le *Maro*, & l'autre paquet qui con-

tient le Dieu *Ooro*, selon la folle croyance des Insulaires, & que j'ai appelé l'*Archie* : ainsi, on peut comparer cet amas de pierres aux autels des autres nations.

1777. Septemb.

» On ne peut trop regretter qu'une coutume si atroce & si destructive d'un droit sacré, dont tous les hommes sont revêtus en naissant, subsiste encore dans la Mer du Sud ; & on est effrayé de la puissance de la superstition, qui étouffe les premiers sentimens de l'humanité, lorsqu'on voit cette institution abominable établie chez un peuple, qui n'a plus d'ailleurs la brutalité de la vie sauvage. Ce qui afflige davantage, elle est vraisemblablement répandue sur la vaste étendue des Terres de la Mer Pacifique. La conformité des usages & des idiomes, que nous avons eu occasion de remarquer entre les Isles de cette partie de l'Océan, qui se trouvent les plus éloignées, donne lieu de croire qu'elles se rapprochent aussi par quelques-uns des articles les plus importans de leurs cérémonies religieuses. Nous avons su en effet, de maniere à n'en pouvoir douter, que les Habitans des *Isles des Amis* sacrifient des hommes à leurs Dieux. Lorsque j'ai décrit la *Natche*, dont nous fûmes témoins à *Tongataboo*, j'ai dit que les Insulaires, en nous parlant de la suite de cette Fête, nous assurerent qu'on immoleroit dix victimes humaines ; d'où l'on peut se

1777. Septemb. former une idée de la multitude de leurs massacres religieux. Nous jugeâmes que les O-Taïtiens ne sacrifient jamais plus d'une personne à-la-fois ; mais il est au moins probable que ces sacrifices reviennent souvent, & qu'ils enlevent une foule d'individus ; car je comptai jusqu'à quarante-neuf crânes, exposés devant le *Morai* : ces crânes n'avoient encore éprouvé qu'une légere altération, & il est clair qu'on avoit immolé quarante-neuf personnes sur cet autel de sang, depuis un temps peu considérable.

» Rien ne peut, sans doute, affoiblir l'horreur qu'inspire une pareille coutume ; mais ses funestes effets se trouveroient diminués à quelques égards, si elle contenoit la multitude, en lui donnant du respect pour la Divinité, ou pour la Religion du pays. Elle est si loin de produire ce foible avantage, que la foule nombreuse assemblée au *Morai*, lors du sacrifice auquel nous assistâmes, ne parut point du tout pénétrée de ce que firent ou dirent les Prêtres, durant la cérémonie. On l'avoit déjà commencée, quand Omaï arriva, & la plupart des Spectateurs se précipiterent autour de lui ; ils ne songerent qu'à lui demander le récit de quelques-unes de ses aventures ; ils l'écouterent avec une attention extrême, & ils ne s'occuperent plus du sacrifice. Les Prêtres eux-mêmes trop habitués à de pareilles scenes, ou ayant trop

peu de confiance à l'efficacité de leurs rites, ne prirent point cette gravité imposante, nécessaire pour donner du poids aux cérémonies religieuses; j'en excepte néanmoins celui qui faisoit communément les prieres. Ils avoient l'habit ordinaire des Naturels, ils causoient entre eux sans le moindre scrupule. Ils interposerent, il est vrai, leur autorité, afin d'empêcher la populace de venir à l'endroit où se passoient les cérémonies, & afin de nous rapprocher davantage du lieu de la scene, parce que nous étions étrangers; mais ils n'imaginerent rien autre chose, pour conserver un air de décence. Ils répondirent d'ailleurs, d'une maniere très-franche, aux questions que nous leur fîmes sur cette institution. Lorsque je les priai de m'en expliquer le but, ils me dirent que c'étoit une vieille coutume; qu'elle étoit agréable à leur Dieu, qui aimoit les victimes humaines, ou, selon leur expression, qui s'en nourrissoit; qu'après une pareille cérémonie, ils en obtenoient ce qu'ils vouloient. Je ne manquai pas de répliquer que leur Dieu ne pouvoit manger les victimes, puisqu'ils ne le voyoient pas, & que les corps des animaux demeuroient long-temps intacts; qu'en enterrant les victimes humaines, ils lui ôtoient les moyens de s'en nourrir. Ils me répondirent que leur Dieu arrivoit la nuit, sans qu'on l'apperçût; qu'il se nourrissoit de l'ame ou

1777. Septemb.

de la partie immatérielle qui, selon leur doctrine,
1777. Septemb. demeure autour du *Morai*, jusqu'à ce que la putréfaction ait entiérement détruit le corps.

» Il est bien à désirer que cette peuplade, aveuglée par la superstition, apprenne à regarder, avec horreur, ces sacrifices humains, dont elle régale ses Dieux, & qu'elle s'en dégoûte, comme elle s'est dégoûtée de l'usage de manger de la chair humaine; car on est très-fondé à croire que jadis elle étoit Cannibale. On nous assura qu'il est indispensable d'arracher l'œil gauche de l'infortuné qu'on sacrifie: le Prêtre le présente au Roi, ainsi que nous le vîmes nous-mêmes; il l'approche du Monarque, à qui il recommande d'ouvrir la bouche; mais il le retire, sans le mettre dans la bouche du Prince. Ils appellent cette partie de la cérémonie, *Manger l'homme*, ou *Régal du Chef*; & c'est peut-être un reste des temps où le Roi mangeoit véritablement le corps de la victime.

» Je n'insisterai pas sur ces détails qui souillent l'imagination. Il est sûr qu'outre les sacrifices humains, ces Insulaires, si remplis de bienfaisance & de douceur, ont d'autres coutumes barbares. Ils coupent les mâchoires de ceux de leurs ennemis qu'ils tuent dans les batailles; ils offrent même en sacrifice à l'*Eatooa*, les corps des vaincus. S'ils sortent vainqueurs d'un combat, ils rassemblent, peu de temps après, les morts qui

ſont tombés entre leurs mains ; ils les apportent au *Moraï*, où ils creuſent une foſſe avec beaucoup d'appareil, & ils les y enterrent; mais ils ne les déterrent pas enſuite, pour en ôter les crânes. 1777. Septemb.

» La ſépulture de ceux de leurs premiers Chefs, qui meurent dans les combats, eſt différente. On nous apprit que Tootaha, leur dernier Roi, Tubouraï Tamaide, & d'autres qui périrent dans une bataille livrée aux Habitans de *Tiaraboo*, furent rapportés au *Moraï* d'*Attahooroo*. Les Prêtres leur ayant ouvert les entrailles, qu'ils déposerent devant le grand Autel, enterrerent enſuite les corps en trois endroits, qu'on nous montra ſous la groſſe maſſe de pierres, qui forme la partie la plus remarquable de ce *Moraï*. Les hommes du peuple, tués par l'ennemi, durant le même combat, furent enterrés dans une ſeule foſſe, au pied de la maſſe de pierres, dont je viens de parler. Omaï avoit été au combat, & il me dit que les obſeques eurent lieu le lendemain; qu'on les célébra avec beaucoup de pompe & d'appareil, au milieu d'un concours nombreux d'Inſulaires; que, dans l'intention des Naturels, ce furent des actions de graces rendues à l'*Eatooa*, pour la victoire qu'ils venoient d'obtenir. Les vaincus, qui ſe ſauverent dans les montagnes, ſur ces entrefaites, s'y tinrent cachés une ſemaine ou dix jours, juſ-

1777. Septemb. qu'à ce que la fureur des vainqueurs fût appaifée, & qu'on eût arrangé le Traité de Paix. Ce Traité déclara O-Too Roi de l'Ifle entiere ; on l'inveftit du *Maro* en grande pompe, dans le même *Morai*, & en préfence de tous les Chefs de la contrée.

» Lorfque l'exécrable cérémonie dont j'ai fait la defcription, avec une fidélité fcrupuleufe, fut terminée, nous n'eûmes plus rien à voir à *Attahooroo*, & nous nous embarquâmes à midi, afin de retourner à *Matavai*; durant la route, nous defcendîmes chez Towha, qui étoit demeuré fur la petite Ifle où nous l'avions rencontré la veille. Il caufa quelque temps avec O-Too fur les préparatifs de guerre, & il me preffa de nouveau de joindre mes forces aux leurs, contre les Habitans d'*Eimeo*. Je lui déclarai d'une maniere pofitive que je ne donnerois aucun fecours à *O-Taïti*, & je perdis complétement les bonnes graces de ce Chef.

» Il nous demanda fi la cérémonie à laquelle nous venions d'affifter, avoit répondu à notre attente ; quelle opinion nous nous formions de fon efficacité, & s'il fe paffoit, dans notre pays, quelque chofe de pareil ? Nous avions gardé un filence profond durant l'affreux facrifice dont j'ai tant parlé; mais, dès le moment où il finit, je n'avois pas craint de dire librement ma façon de penfer

à O-Too & aux Insulaires qui l'environnoient ; je n'usai pas d'une moindre franchise en parlant à Towha, à qui je témoignai combien je trouvois leur coutume odieuse : je ne me contentai point de l'accuser de cruauté & de barbarie, je dis qu'un pareil sacrifice, loin d'attirer sur la Nation la bienveillance de l'*Eatooa*, comme les O-Taïtiens le croyoient stupidement, attireroit, au contraire, la vengeance du Dieu ; que, d'après cette seule action, j'osois leur prédire le mauvais succès de leur entreprise contre Maheine. C'étoit compromettre beaucoup la justesse de mes avis : au reste j'avois lieu de croire que ma prédiction s'accompliroit : je savois qu'on comptoit dans l'Isle trois partis au sujet de la guerre, l'un qui la désiroit avec fureur, le second qui montroit une indifférence parfaite, & le troisieme qui se déclaroit ouvertement en faveur de Maheine & de sa cause. La discorde divisant ainsi leurs Conseils, il n'étoit pas vraisemblable qu'ils formassent un plan d'opérations militaires qui pût donner seulement l'espoir de réussir. Omaï me servit d'interprete durant cette conversation, & il exposa mes argumens avec tant de courage & de chaleur, que Towha parut très-indigné ; la colere du Chef augmenta, quand on s'avisa de lui dire, que s'il avoit tué un homme en *Angleterre*, comme il venoit d'en tuer un à *O-Taïti*, la dignité de son

1777. Septemb.

1777. Septemb.

rang ne l'eût pas ſauvé de la corde ; il s'écria, *Maeno, maeno!* (miſérable, miſérable !) & il ne voulut pas écouter un mot de plus. Un aſſez grand nombre d'Inſulaires, & ſur-tout les gens de la ſuite & les ſerviteurs de Towha, aſſiſterent à cette diſcuſſion ; lorſqu'Omaï commença à leur expliquer le châtiment qu'on infligeroit en *Angleterre*, au plus grand des perſonnages qui tueroit le dernier des domeſtiques, ils parurent prêter une oreille fort attentive, & vraiſemblablement ils avoient, ſur ce point, une autre opinion que celle de leur Maître.

» En quittant Towha, nous prîmes le chemin d'*Oparre*, où O-Too nous détermina à paſſer la nuit. Nous débarquâmes le ſoir, & tandis que nous nous rendions à ſa maiſon, nous eûmes occaſion d'obſerver enquoi conſiſtent leurs *Heevas* particuliers. Nous trouvâmes une habitation remplie d'un certain nombre de Naturels; il y avoit, au milieu du cercle, deux femmes, derriere chacune deſquelles étoit un vieillard, qui frappoit doucement ſur un tambour ; les femmes chantoient par intervalles, & je n'avois jamais entendu de chant ſi doux. L'aſſemblée les écoutoit avec une attention extrême; elle paroiſſoit abſorbée dans le plaiſir que lui faiſoit la muſique : car nous attirâmes peu de regards, & les acteurs ne s'arrêterent pas une ſeule fois. La nuit étoit

déjà obscure, lorsque nous arrivâmes à la maison d'O-Too, où il nous donna un *Heeva* public, dans lequel ses trois sœurs jouerent les principaux rôles. Ce fut un de ces spectacles qu'ils appellent *Heeva raa*, durant lequel personne ne peut entrer dans l'habitation, ou sur la prairie où il se passe. Cette prohibition a toujours lieu, quand les sœurs du Roi jouent. Leur habit étoit vraiment pittoresque, & il avoit de l'élégance; elles remplirent leurs rôles d'une maniere distinguée : cependant, des farces exécutées par quatre hommes, parurent causer plus de plaisir à l'auditoire, qui étoit nombreux. Le lendemain, nous nous rendîmes à *Matavai*, & nous laissâmes O-Too à *Oparre*; mais sa mere, ses sœurs & plusieurs autres femmes, m'accompagnerent à bord, & O-Too lui-même y arriva bientôt après.

1777. Septemb.

3.

» Tant que nous fûmes éloignés des vaisseaux, O-Too & moi, les équipages furent mal approvisionnés de fruit, & ils reçurent la visite de peu d'Insulaires; mais, dès que nous fûmes de retour, la *Résolution* & la *Découverte* eurent des vivres en abondance, & une compagnie nombreuse.

» Le 4, Omaï nous donna à dîner dans l'Isle : son repas fut très-bon, & composé de poissons, de volailles, de porc & de puddings : O-Too dîna avec nous; dans l'après-midi, je l'accompagnai à sa maison, où je trouvai tous ses domes- 4.

1777. Septemb.

tiques occupés à rassembler des provisions qu'on me destinoit. Il y avoit, entre autres choses, un gros cochon, qu'ils tuerent en ma présence. Ils firent onze portions des entrailles, & on distribua ces portions aux serviteurs; quelques-uns firent cuire la leur dans le même four que le cochon, & la plupart emporterent, cru, ce qu'ils reçurent. Il y avoit aussi un grand pudding que je vis faire: les cuisiniers prirent d'abord du fruit à pain, des bananes mûres, du taro, des noix du palmier & du pandanus, râpés, découpés en petits morceaux, ou pilés & cuits séparément : ils exprimerent ensuite de l'amande de la noix de coco une quantité assez considérable de jus, qu'ils jeterent dans un baquet ou vase de bois, &, après y avoir mis le fruit à pain, les bananes, &c. qui sortoient du four, ils y placerent quelques pierres chaudes, afin de faire bouillir doucement le tout: trois ou quatre hommes remuerent, avec un bâton, les différentes matieres, jusqu'à ce qu'elles furent incorporées l'une à l'autre, & que le jus de la noix de coco fut changé en huile; les diverses parties ne tarderent pas à prendre de la consistance : quelques-uns de ces puddings sont excellens, & on en fait peu, en *Angleterre*, d'une saveur aussi exquise. Durant notre relâche à *O-Taïti*, lorsque j'ai pu avoir de pareils puddings, ce qui n'arrivoit pas toujours, j'ai eu soin de

demander qu'on m'en servît. Quand le cochon & le pudding qu'O-Too vouloit me donner, furent cuits, on les embarqua sur une pirogue, avec deux cochons en vie, du fruit à pain & des noix de coco, & on les conduisit à bord de mon vaisseau, où je me rendis bientôt, ainsi que toute la Famille Royale. 1777. Septemb.

» Le lendemain, un jeune belier de la race du *Cap*, que j'avois eu beaucoup de peine à amener ici, fut tué par un chien : on se trouve quelquefois dans des positions, où la perte d'une bagatelle devient importante; j'étois vivement occupé du soin de propager, aux *Isles de la Société*, ce quadrupède utile, & la perte du belier fut un véritable malheur; car je n'avois que celui-ci de la race du *Cap*, & il ne m'en restoit qu'un de la race d'*Angleterre*. 5.

» Le 7, dans la soirée, nous tirâmes des feux d'artifices, devant une multitude d'Insulaires : ce spectacle fit grand plaisir à quelques-uns d'entre eux; mais il causa un effroi terrible à la plupart, & nous eûmes bien de la peine à les retenir jusqu'à la fin. Une table de fusées volantes devoit terminer le jeu, l'assemblée entiere se dispersa au moment où elles partirent, & les hommes du pays, les plus courageux, s'enfuirent avec précipitation. 7.

» Le 8, Œdidée, notre ancien camarade, donna 8.

1777. Septemb. à dîner à quelques-uns d'entre nous; son festin fut composé de poisson & de porc : le cochon pesoit environ trente livres; il fut tué, cuit & servi en moins d'une heure. Nous achevions de dîner, lorsqu'O-Too arriva; il me demanda » si » mon ventre étoit plein «? Je lui répondis que oui; & il me dit : » Dans ce cas, venez avec » moi «. Je le suivis chez son pere, où je trouvai différentes personnes qui habilloient deux jeunes filles d'une quantité prodigieuse de belles étoffes, arrangées d'un façon singuliere. Une extrémité des pieces qui étoient en grand nombre, se trouvoit relevée par-dessus la tête des jeunes filles, tandis que le reste environnoit le corps, à commencer de dessous les aisselles; l'autre extrémité tomboit en plis jusqu'à terre, & ressembloit à un jupon de femme porté sur un large panier : plusieurs pieces enveloppoient le bord extérieur de ce panier, & grossissoient l'attirail. Les étoffes occupoient l'espace de cinq ou six verges de circuit, & ces pauvres filles étoient accablées sous un si énorme poids; elles avoient, en outre, deux *taamas*, (deux pieces de corps) qui leur servoient de parure, & qui donnoient un air pittoresque à leur accoutrement. On les conduisit, dans cet équipage, à bord de mon vaisseau; la pirogue, qui les amena, étoit chargée de plusieurs cochons, & d'une quantité assez considérable

considérable de fruits, dont le pere d'O-Too vouloit me faire présent, ainsi que des étoffes. 1777. Septemb.
On donne le nom d'*Atee* aux personnes de l'un & de l'autre sexe, habillées de cette maniere; mais je crois que cette mode bizarre a seulement lieu quand ils veulent offrir à quelqu'un des présens considérables d'étoffes; du moins je ne l'ai jamais vu que dans cette occasion : c'étoit la premiere fois qu'on nous présentoit ainsi des étoffes; mais, le Capitaine Clerke & moi, nous en reçûmes ensuite d'autres, étalées également sur le corps des Naturels qui nous les apporterent.

» Le lendemain, O-Too me fit présent d'un 9.
cochon & de quelques fruits, & chacune de ses sœurs me donna un cochon & d'autres fruits : nous ne manquions pas d'ailleurs de provisions. Les Naturels avoient pris en-dedans du récif, avec la seine, une quantité considérable de maquereaux; ils en échangerent une partie dans notre camp & sur nos vaisseaux.

» O-Too, si soigneux de nous fournir des vivres, cherchoit avec le même soin à nous procurer des amusemens continuels. Nous allâmes, le 10, à *Oparre*, & il fit donner pour nous 10.
une espece de Comédie. Ses trois sœurs y jouerent; elles avoient des habits neufs & élégans, du moins nous n'en avions pas encore vu sur ces Isles d'aussi agréables à l'œil. Mais le princi-

1777. Septemb.

pal objet de mon voyage à *Oparre*, étoit d'examiner un corps embaumé, que quelques-uns de nos Meſſieurs avoient rencontré par haſard près de la réſidence d'O-Too. J'appris que c'étoit celui de Tee, l'un des Chefs, que j'avois connu autrefois : je le trouvai dans un *Toopapaoo* mieux conſtruit que les *Toopapaoos* ordinaires, & pareil, à tous égards, à celui que nous avions vu quelque temps auparavant à *Oheitepeha*, où les reſtes de Waheadooa ſont dépoſés & embaumés de la même maniere. Lorſque nous arrivâmes, le corps étoit couvert & enveloppé d'étoffes, mais, à ma priere, l'Inſulaire qui le gardoit, le tira du *Toopapaoo*; il le plaça ſur une eſpece de biere, & nous l'examinâmes à notre aiſe; on ne nous permit pas toutefois de pénétrer en dedans des paliſſades qui enfermoient le *Toopapaoo* : l'Inſulaire orna le cercueil de nattes & d'étoffes, qui produiſoient un joli effet. Le corps étoit entier dans toutes ſes parties, &, ce qui nous ſurprit bien davantage, la putréfaction paroiſſoit à peine avoir commencé, car il n'exhaloit point d'odeur déſagréable : cependant le climat eſt très-chaud, & Tee étoit mort depuis plus de quatre mois : on n'y appercevoit d'autre altération, qu'une contraction des muſcles & des yeux; les cheveux & les ongles ſe trouvoient en bon état, & ils adhéroient fortement à la

peau : les diverſes jointures avoient de la ſoupleſſe, ou elles préſentoient ce relâchement qui arrive aux perſonnes attaquées d'un évanouiſſement ſubit. M. Anderſon, qui me communiqua ces remarques, fit des recherches ſur les moyens qu'emploient les Naturels, pour conſerver ainſi les corps ; & on lui dit, qu'immédiatement après la mort, on tire par l'*anus* les inteſtins & les autres viſceres ; qu'on remplit le ventre & l'eſtomac d'étoffes ; que s'il y a de l'humidité ſur la peau, on la fait diſparoître, & qu'on frotte enſuite tout le corps avec une quantité conſidérable d'huile de noix de coco parfumée ; que cette friction le conſerve aſſez long-temps ſans qu'il tombe en pourriture. De mon côté, je ne pus me procurer, ſur cette opération, d'autres détails que ceux d'Omaï. Il m'aſſura que les O-Taïtiens ſe ſervent alors du ſuc d'une plante qui croît parmi les montagnes, & d'huile de noix de coco ; qu'ils lavent ſouvent le corps avec de l'eau de mer : il m'apprit d'ailleurs qu'on conſerve ainſi les reſtes de tous les grands perſonnages qui meurent de mort naturelle ; qu'on les laiſſe expoſés long-temps aux regards du public ; qu'on les montre d'abord à l'une des extrémités du *Toopapaoo*, les jours où il ne pleut pas ; qu'enſuite les jours d'expoſition deviennent plus éloignés, & qu'enfin on les voit rarement.

1777. Septemb.

1777. Septemb. 12. » Nous revinmes le soir d'*Oparre*, où nous laissâmes O-Too & la Famille Royale. Je ne vis aucun de ses parens jusqu'au 12; mais, le 12, je reçus la visite d'eux tous, excepté le Roi. Ils me dirent que le Prince étoit allé à *Attahooroo*, pour assister à un autre sacrifice humain, que les Chefs de *Tiaraboo* avoient ordonné. Puisqu'ils immolerent deux hommes dans l'intervalle de peu de jours, il est malheureusement trop sûr que les victimes de cette superstition barbare sont bien nombreuses. Je serois allé voir ce second sacrifice, si je l'avois su assez tôt; il n'étoit plus temps. Je manquai aussi, parce qu'on m'en instruisit trop tard, une solennité publique qui avoit eu lieu la veille à *Oparre;* O-Too, selon le cérémonial usité en pareille occasion, y rendit aux amis & aux cliens du Roi Tootaha, les terres & les biens qu'on leur avoit ôtés depuis la mort de leur Chef. Le sacrifice humain dont je parlois tout-à-l'heure, mit vraisemblablement le dernier sceau à la révocation de l'arrêt.

13. » Le 13, au soir, O-Too revint d'*Attahooroo*, où il étoit allé exercer la plus désagréable de ses
14. fonctions de Souverain. Le lendemain, nous montâmes devant lui à cheval, le Capitaine Clerke & moi, & nous fîmes le tour de la plaine de *Matavai*; la foule nombreuse qui nous examinoit, fut saisie d'étonnement, & elle parut aussi

émerveillée que si elle avoit vu des Centaures. Omaï avoit déjà essayé une fois ou deux de monter à cheval; mais il avoit toujours été jeté par terre avant de se mettre en selle, & les O-Taïtiens n'avoient pas encore vu d'hommes portés sur des quadrupedes. Nos gens continuerent depuis cette époque, à monter chaque jour à cheval, durant notre relâche; cependant la curiosité des Naturels ne diminua point : ayant vu l'usage que nous faisions des chevaux, ils les estimerent beaucoup, &, autant que je puis en juger, ce spectacle leur donna une plus haute idée de la grandeur des autres Nations, que toutes les nouveautés réunies, offertes à leurs yeux par les Navigateurs Européens. Le cheval & la jument se portoient bien. 1777. Septemb.

» Le 15, Etary, ou Olla, c'est-à-dire, le prétendu Dieu de *Bolabola*, qui se tenoit depuis quelques jours aux environs de *Matavai*, se rendit à *Oparre*, avec plusieurs pirogues à voile. On nous dit qu'O-Too n'aimoit pas à le voir si près de notre camp; qu'il craignoit les vols des Insulaires de la suite de ce prétendu Dieu. Je dois déclarer, à la gloire d'O-Too, qu'il prit tous les moyens possibles, pour empêcher qu'on ne nous volât, & que, si on ne nous déroba que peu de choses, ce fut l'effet de sa prévoyance, plutôt que de notre circonspection. Il avoit fait construire deux petites maisons, de l'autre côté de la riviere, 15.

1777. Septemb. derriere notre poſte, & une troiſieme & une quatrieme près de nos tentes, ſur l'eſpace qui ſe trouvoit entre la riviere & la mer. Quelques-uns de ſes gens firent toujours ſentinelle dans ces deux endroits; ſon pere réſida ordinairement ſur la pointe *Matavai ;* & ainſi nous fûmes, en quelque ſorte, environnés de gardes. Non-ſeulement ils éloignerent de nous les voleurs, pendant la nuit, ils obſerverent encore tout ce qui ſe paſſoit durant le jour; ils ne manquoient pas de mettre à l'amende les filles qui avoient des liaiſons avec les Matelots, & ils infligeoient cette peine réguliérement chaque matin : de cette maniere, les ſoins que ſe donna le Roi, pour notre ſureté, lui valurent des contributions avantageuſes.

» O-Too me dit qu'il devoit aller le lendemain à *Oparre*, pour donner audience au grand perſonnage de *Bolabola*, qu'on m'avoit annoncé comme un Dieu, & il me propoſa de m'y mener : je crus que j'y verrois quelque choſe digne de
16. remarque, & j'acceptai ſon invitation. Le 16, au matin, nous le ſuivîmes à *Oparre*, M. Anderſon & moi. Nous n'apperçûmes rien d'intéreſſant ou de curieux. Etary & ſon cortege préſenterent à O Too, des étoffes groſſieres & des cochons : chacun de ces préſens fut accompagné de quelques cérémonies, & d'un petit

discours. Le Roi, Etary, & plusieurs autres Chefs, tinrent ensuite conseil sur l'expédition d'*Eimeo.* Etary parut d'abord la désapprouver, mais ses argumens ne firent aucune impression sur l'assemblée. Il étoit trop tard, pour montrer les inconvéniens de cette guerre; car on sut le lendemain que Towha, Potatou, & un troisieme Chef, avoient déjà mis à la voile, avec l'escadre d'*Attahooroo.* Un messager qui arriva le soir, vint dire que l'armée d'*O-Taïti*, avoit débarqué à *Eimeo*, & qu'il y avoit eu des escarmouches, sans beaucoup de perte ou d'avantage, de l'un ou de l'autre côté.

1777. Août.

17.

» Le 18, au matin, nous retournâmes avec O-Too à *Oparre*, M. Anderson, Omaï & moi; nous emmenâmes les moutons que je voulois laisser dans l'Isle. Il y avoit un belier & une brebis de la race d'*Angleterre*, & trois brebis du *Cap;* je les donnai tous à O-Too. Nos trois vaches ayant reçu le taureau, je crus que je pourrois en conduire une ou deux à *Ulietea.* Je les avois amenées aussi à *Oparre*, & je dis à Etary que, s'il consentoit à céder son taureau à O-Too, je lui donnerois le mien, & une des vaches; je lui promis de plus de les conduire moi-même à *Ulietea :* le taureau Espagnol étoit si vif & si farouche, que je craignois un accident durant la traversée. Etary qui combattit d'abord ma propo- 18.

1777. Septemb.

sition, y souscrivit enfin, séduit en partie par l'éloquence d'Omaï; mais, au moment où l'on embarquoit son taureau, l'un de ses gens s'opposa fortement à l'échange que nous venions de conclure. J'imaginai que c'étoit pour ne pas me déplaire qu'Etary avoit accédé à l'arrangement; qu'après mon départ, il reprendroit peut-être son taureau, & qu'il n'en resteroit point à O-Too. Je crus qu'il étoit plus sage de ne pas consommer cet échange, & je résolus finalement de donner à O-Too mon taureau & mes vaches; je lui recommandai de plus de ne pas souffrir qu'on les éloignât d'*Oparre*, d'y détenir en outre le taureau Espagnol, & chacun des moutons, jusqu'à ce que les vaches & les brebis eussent produit des veaux & des agneaux; je l'avertis qu'il seroit alors le maître d'offrir à ses amis des individus de ces deux races, & d'en envoyer sur les Isles voisines.

» Nous quittâmes Etary & sa petite troupe, qui vraisemblablement ne tarderent pas à se repentir de la sottise qu'ils venoient de faire, & nous accompagâmes O-Too à un autre village peu éloigné de là. Nous y trouvâmes les domestiques d'un Chef, dont j'oubliai de demander le nom; ces domestiques nous attendoient, avec un gros cochon, un cochon de lait, & un chien qu'ils vouloient présenter au Roi de la part de leur

Maître. Ils les présenterent en effet, en observant le cérémonial accoutumé ; & l'un d'eux, qui prononça un discours, s'informa, au nom de son Maître, de la santé d'O-Too, & des principaux personnages de sa Cour. Un des Ministres d'O-Too répondit à ce compliment; & on parla ensuite de la guerre d'*Eimeo*, sur laquelle on pérora fort en détail. Les Députés du Chef désiroient qu'on fît la guerre d'une maniere vigoureuse, & ils conseillerent à O-Too d'offrir aux Dieux un sacrifice humain. Un second Chef, qui ne s'éloignoit guere de la personne du Roi, s'y opposa; & il nous parut qu'il motivoit très-bien son avis. Je fus convaincu de plus en plus, qu'O-Too ne mettoit point d'ardeur à la poursuite de cette guerre : il reçut des messages multipliés de Towha, qui le pressoit vivement de lui envoyer du secours. On nous dit que l'escadre de Towha, étoit très-près de celle de Maheine, mais que ni l'une ni l'autre n'osoit risquer un combat. Après avoir dîné avec O-Too, que nous laissâmes à *Oparre*, nous retournâmes à *Matavai*. On nous apporta peu de fruits, durant cette journée & celle du lendemain : O-Too en fut instruit; & lui, & son frere qui s'étoit attaché au Capitaine Clerke, arriverent d'*Oparre*, entre neuf & dix heures du soir du 19, avec une quantité considérable de vivres. Rien ne prouve

1777. Septemb.

19.

1777. Septemb. 20. mieux jusqu'où il portoit sa bienveillance & ses attentions pour nous. Le lendemain toute la Famille Royale vint nous voir, & elle nous apporta de nouveaux présens; non-seulement nous n'éprouvâmes plus de disette, mais nous eûmes des vivres au-delà de ce que nous en pouvions consommer.

» A cette époque, notre eau étoit embarquée; les calfats avoient achevé leur travail; il ne restoit plus rien à faire au grément; nos deux vaisseaux se trouvoient en état de reprendre la mer, &, voulant avoir assez de temps pour aborder aux Isles des environs, je songeai à mon départ. J'ordonnai d'enverguer les voiles, & de reconduire à bord les observatoires & les instrumens que nous avions établis sur la côte. O-Too vint
21. m'avertir le 21, dès le grand matin, que toutes les pirogues de guerre de *Matavai*, & de trois districts de notre voisinage, alloient à *Oparre*, afin de se réunir aux pirogues de guerre de cette partie de l'Isle, & qu'il y auroit une revue générale. Bientôt après, l'escadre de *Matavai* fut en mouvement; &, après avoir paradé autour de la baie, elle y rentra: je montai mon canot, pour examiner cette marine de plus près.

» Il y avoit environ soixante pirogues de guerre, munies de plates-formes sur lesquelles combattent les guerriers : le nombre des pirogues moins

grandes étoit à-peu-près aussi considérable. Je voulois les accompagner à *Oparre;* mais les Chefs déciderent bientôt que l'escadre ne partiroit pas avant le lendemain. Je fus bien-aise de ce délai, qui m'offroit une occasion de connoître la maniere de se battre des O-Taïtiens. Je priai O-Too d'enjoindre à quelques-unes des pirogues d'exécuter devant moi les manœuvres du combat. Le Roi s'empressa d'ordonner à deux pirogues de sortir de la baie : nous montâmes sur un de ces bâtimens, O-Too, M. King & moi, & Omaï se rendit à bord de la seconde. Lorsque nous eûmes assez d'espace pour les évolutions, les deux pirogues se retournerent en face ; elles s'avancerent, elles reculerent, avec toute la vivacité que purent leur donner les rameurs. Sur ces entrefaites, les guerriers, qui occupoient les plates-formes, brandissoient leurs armes, & faisoient des mines & des contorsions qui me semblerent n'avoir d'autre but, que de les préparer à l'assaut. O-Too se tenoit à côté de notre plate-forme, & il donnoit le signal d'avancer ou de reculer. La sagacité & la promptitude du coup-d'œil lui étoient nécessaires, pour saisir les momens favorables, & éviter ce qui devoit offrir de l'avantage à l'ennemi. Enfin, lorsque les deux pirogues eurent avancé & reculé, chacune au moins douze fois, elles s'aborderent de l'avant;

1777. Septemb.

1777. Septemb. après un combat de peu de durée, les guerriers de notre plate-forme parurent se laisser tuer jusqu'au dernier, & Omaï & ses camarades se rendirent maîtres de notre bâtiment. En cet instant, O-Too & nos rameurs se jeterent à la mer, comme s'ils avoient été réduits à la nécessité de se sauver à la nage.

» Leurs batailles de mer ne se livrent pas toujours de cette maniere, si l'on peut compter sur les détails qu'Omaï nous donna. Il me dit que les Insulaires commencent quelquefois par amarrer ensemble les deux pirogues, l'avant contre l'avant, & qu'ils combattent ensuite, jusqu'à ce que tous les guerriers de l'un des bâtimens soient tués. Mais je crois qu'ils adoptent seulement cette manœuvre terrible, lorsqu'ils ont résolu de vaincre ou de mourir. Ils ne doivent compter en effet que sur la victoire ou la mort; car, de leur aveu, ils ne font jamais de quartier, à moins qu'ils ne réservent les prisonniers, pour les tuer le lendemain d'une façon plus cruelle.

» La puissance & la force de ces peuplades, sont fondées sur leur marine. Je n'ai jamais ouï parler d'une action générale de terre; & c'est sur la mer qu'ils se livrent des batailles décisives. Si les deux partis ont fixé l'époque & le lieu de l'action, ils passent dans des amusemens & des festins, la journée de la veille & la nuit. Ils lan-

cent à l'eau leurs pirogues, ils font leurs préparatifs au lever de l'aurore, & ils commencent le combat avec le jour : son issue termine ordinairement la dispute; les vaincus s'enfuient à la hâte, & ceux qui atteignent la côte, s'empressent de gagner les montagnes, & d'emmener leurs amis. Les vainqueurs qui, durant l'accès de leur furie, n'épargne nt ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, s'assemblent le lendemain au *Morai*, pour remercier l'*Eatooa* de la victoire qu'ils viennent de remporter, & lui offrir en sacrifice les guerriers qu'ils ont tués, & les prisonniers eux-mêmes, s'ils en ont fait quelques-uns : on négocie ensuite un traité, dont, en général, ils dictent les conditions; ils obtiennent des districts particuliers, & quelquefois des Isles entieres. Omaï nous apprit qu'il avoit été fait prisonnier par les Habitans de *Bolabola*; qu'il fut mené dans la patrie des vainqueurs; & que lui & tous ses compagnons de captivité auroient été mis à mort le lendemain, s'ils n'étoient pas venus à bout de se sauver pendant la nuit. 1777. Septemb.

» Après ce combat simulé, Omaï endossa sa cuirasse, & le reste de son armure de l'ancienne Chevalerie; il monta sur la plate-forme de l'une des pirogues, & les rameurs le menerent en triomphe le long du rivage de la baie; en sorte que tous les Naturels purent le contempler à loisir.

1777. Septemb. Sa cotte de mailles n'attira pas l'attention des Insulaires, autant que je l'aurois imaginé. Quelques-uns d'eux, il est vrai, la connoissoient déjà, & d'autres étoient si révoltés de la conduite imprudente de mon ami, qu'il leur montroit les choses les plus extraordinaires, sans obtenir un coup-d'œil.

22. » Le 22, dès le grand matin, O-Too & son pere arriverent à bord, pour savoir quand je me proposois d'appareiller. Ayant appris qu'on trouve un bon havre à *Eimeo*, je leur dis que je toucherois à cette Isle, en allant à *Huaheine;* & ils désiroient d'y venir avec moi, & de mettre sous mon escorte, l'escadre de renfort qu'ils vouloient mener à Towha. Comme j'étois prêt à partir, je leur permis de fixer le jour; ils choisirent le surlendemain 24, & nous convînmes que je prendrois sur mon bord O-Too, son pere, sa mere, & toute sa famille. Après cet arrangement, je proposai au Roi de nous rendre tout de suite à *Oparre*, où les pirogues de guerre, destinées à l'expédition d'*Eimeo*, devoient se réunir & être passées en revue.

» Au moment où nous entrâmes dans mon canot, on vint apprendre au Roi que Towha avoit fait un traité avec Maheine, & ramené son escadre à *Attahooroo.* Cette nouvelle inattendue rendoit inutiles les préparatifs de l'expédition;

1777. Septemb.

& les pirogues de guerre, au lieu de marcher à *Oparre*, qu'on leur avoit désigné pour le lieu du rendez-vous, eurent ordre de retourner dans leurs districts respectifs : nous suivîmes cependant le Prince à *Oparre*, M. King & moi. Notre voyage ne fut pas long ; tandis qu'on apprêtoit notre dîner, un messager arriva d'*Eimeo*, & il exposa les articles de la paix, ou plutôt de la treve ; car la suspension d'armes n'étoit que pour un temps limité. Les conditions se trouvoient désavantageuses à *O-Taïti*, & on blâma beaucoup O-Too, dont la lenteur à envoyer des renforts, avoit obligé Towha à se soumettre à un accommodement honteux. On disoit même publiquement que Towha, indigné de la conduite du Roi, avoit juré de réunir ses forces à celles de *Tiaraboo*, & d'attaquer O-Too à *Matavai*, ou à *Oparre*, lorsque je serois parti. Je déclarai solennellement, de mon côté, que je défendrois les intérêts de mon Ami, & que je lui donnerois des secours contre une pareille ligue ; que je reviendrois dans l'Isle, & que je me vengerois, sans pitié, de ceux qui auroient l'audace d'y prendre part. Mes menaces eurent vraisemblablement l'effet que j'en attendois ; & si Towha forma d'abord le projet dont je viens de parler, il ne tarda pas à y renoncer, ou du moins il n'en fut plus question. Whappai, pere d'O-Too, désapprouva beaucoup le traité

de paix, & il ne ménagea point Towha, qui
1777. l'avoit conclu : cet habile vieillard sentoit bien
Septemb. que si j'accompagnois à *Eimeo* l'escadre des O-Taïtiens, je serois très-utile à leur cause, sans me mêler directement de la querelle. Toutes ses raisons portoient sur ce calcul ; il justifioit, de la même maniere, O-Too qui m'avoit attendu, & il répondoit solidement à Towha, qui se plaignoit de n'avoir pas reçu des secours assez tôt.

» Nos débats finissoient, lorsqu'un Député de Towha arriva ; ce Général invitoit O-Too à aller le lendemain au *Morai* d'*Attahooroo*, pour remercier les Dieux de la paix qu'il venoit de conclure : du moins Omaï me dit que c'étoit-là l'objet du message. On me pria d'assister à la cérémonie : j'étois malade, & il me fut impossible de profiter de l'invitation ; mais, voulant savoir ce qui se passeroit dans une fête si mémorable, j'y envoyai M. King & Omaï, & je retournai à bord de la *Résolution*, accompagné de la mere d'O-Too, de ses trois sœurs, & de huit autres femmes. Je crus d'abord que ces douze femmes montoient sur mon canot, pour se faire mener à *Matavai;* mais, lorsque nous fûmes au vaisseau, elles me dirent qu'elles vouloient y passer la nuit; que leur but étoit d'entreprendre la guérison de la maladie dont je me plaignois. J'avois une

une sciatique, & la douleur se faisoit sentir de la
hanche aux pieds. J'acceptai les soins bienfaisans 1777. Septemb.
qu'elles me proposoient ; j'ordonnai qu'on leur dressât des lits sur le plancher de ma chambre, & je me soumis à leur traitement. Elles se rangerent autour de moi, & elles se mirent à me presser avec les deux mains, de la tête aux pieds, & sur-tout dans les parties où je souffrois ; elles me pêtrirent jusqu'à faire craquer mes os, & à me fatiguer comme si l'on m'avoit roué de coups : lorsque j'eus subi un quart-d'heure cette espece de discipline, je fus bien-aise de m'y soustraire. L'opération néanmoins me soulagea sur-le-champ ; & je me décidai à permettre qu'on la recommençât avant de me coucher ; elle eut tant de succès la seconde fois, que je passai une très-bonne nuit. Mes douze femmes me traiterent de nouveau le
lendemain au matin, avant de retourner à terre : 23.
elles revinrent le soir, & je consentis de bon cœur à me laisser pêtrir. Je n'éprouvois plus aucune espece de douleur ; &, ma guérison étant
bien achevée, elles me quitterent le 24. Les 24.
O-Taïtiens donnent à ce traitement le nom de *Romee* ; il me paroît bien supérieur aux frictions & aux remedes de ce genre, qu'ordonnent nos Médecins. Il est d'un usage universel aux *Isles de la Société* ; il est administré quelquefois par les hommes, plus communément par les femmes.

1777. Septemb. Si quelqu'un paroît languissant & accablé, ses compatriotes le prient de s'asseoir près d'eux ; ils se mettent tout de suite à pratiquer la *romee* sur ses jambes ; & j'ai toujours vu qu'elle produit d'excellens effets (*a*).

» O-Too, M. King & Omaï revinrent
25. d'*Attahooroo*, le 25 au matin, & M. King me donna les détails suivans sur ce qu'il avoit vu.

☞ » Vous m'eûtes à peine quitté, qu'un second messager de Towha arriva près d'O-Too avec un bananier. Nous partîmes d'*Oparre* au coucher du soleil, & nous débarquâmes vers cinq heures à *Tettaha*, sur la langue de terre contiguë à *Attahooroo*. Les Habitans de ce district nous appellerent de la côte, vraisemblablement pour nous avertir que Towha s'y trouvoit. Je comptois que l'entrevue de ce Chef & du Roi, m'offriroit quelque chose d'intéressant. O-Too & les gens de sa suite, allerent s'asseoir sur la greve, près de la pirogue où étoit Towha : celui-ci dormoit, mais ses domestiques l'ayant éveillé, & ayant nommé O Too, on apporta aux pieds du Roi un bananier & un cochon ; & un assez grand nombre d'Insulaires attachés à Towha, vinrent

(*a*) On voit, dans la Collection de Hawkesworth, tome I, page 463 de l'original, que les O-Taïtiens traiterent de la même maniere le Capitaine Wallis & son premier Lieutenant.

causer avec O-Too : je jugeai qu'ils parloient de leur expédition d'*Eimeo*. Je demeurai quelque temps assis à côté du Roi; & comme Towha ne sortoit point de sa pirogue, & qu'il ne nous disoit rien, je montai sur son embarcation; il me demanda si *Toote* (*a*) étoit fâché contre lui. Je lui répondis que non ; que *Toote* étoit son *Taye* (son ami), & qu'il m'avoit chargé de me rendre à *Attahooroo* pour le lui dire. Omaï eut alors une longue conversation avec ce Chef; mais je ne pus savoir quelle avoit été la matiere de leurs discours. Je retournai auprès d'O-Too, qui paroissoit désirer que je mangeasse quelque chose, & que j'allasse me coucher. Nous les quittâmes en effet, Omaï & moi. Je questionnai Omaï sur les raisons qui avoient empêché Towha de sortir de sa pirogue; il me dit que ce Chef étoit boiteux, mais que le Roi s'approcheroit de lui, & qu'ils causeroient en particulier. Cette prédiction parut se vérifier ; car les Insulaires que nous laissâmes près d'O-Too, vinrent bientôt nous trouver, & O-Too lui-même arriva environ dix minutes après : nous allâmes tous nous coucher dans sa pirogue.

1777. Septemb.

» Le lendemain au matin, ils préparerent une

(*a*) C'est ainsi que les O-Taïtiens prononcent le nom du Capitaine Cook.

1777. Septemb.

grande quantité de *kava*; l'un d'eux en but tellement, qu'il perdit l'usage de ses sens. Il avoit des convulsions si fortes, que si je n'en avois pas connu la cause, je l'aurois supposé très-malade : deux hommes le tenoient par les cheveux. J'abandonnai cette scene, pour en voir une autre plus touchante, l'entrevue de Towa, de sa femme & d'une jeune personne qui me parut être sa fille. Après avoir découpé sa tête, de maniere à en faire sortir beaucoup de sang, & après avoir bien pleuré, elles se laverent & embrasserent le Chef d'un air tranquille; mais la jeune fille n'étoit pas encore au bout de ses souffrances, Terridiri (*a*) arriva, & elle répéta avec un maintien calme tout ce qu'elle avoit fait avant d'aborder son pere. Towha avoit amené une grande pirogue de guerre d'*Eimeo* ; je lui demandai s'il avoit tué les guerriers qui la montoient, & il me répondit qu'elle n'avoit point d'hommes à bord, lorsqu'il la prit.

» Nous partîmes de *Tettaha* entre dix & onze heures, & nous débarquâmes à peu de distance du *Morai* d'*Attahooroo*, un peu après midi. Nous trouvâmes trois pirogues retirées sur la greve,

(*a*) Terridiri est fils d'Oberea. La Collection de Hawkesworth, tome II, page 154 de l'original, donne des détails sur la généalogie de ceux qui composent la Famille Royale d'*O-Taïti*.

en face du *Morai*; il y avoit trois cochons dans chacune; on voyoit au-deſſous de leurs hangars ou abris quelque choſe que nous ne pûmes pas diſtinguer. Nous comptions que la cérémonie auroit lieu dans la ſoirée; mais Towha & Potatou n'arriverent point, & il ne ſe paſſa rien d'important. 1777. Septemb.

» Un Chef qui arrivoit d'*Eimeo*, apporta un petit cochon & un bananier, qu'il dépoſa aux pieds d'O-Too : il cauſa quelque temps avec le Roi, & comme il répéta ſouvent le mot *Warry*, *Warry* (faux), je ſuppoſai qu'O-Too lui racontoit ce qu'il avoit ouï dire, & que le Chef nioit les faits.

» Towha & Potatou arriverent le 24, avec huit grandes pirogues, & ils débarquerent près du *Morai*. O-Too reçut une multitude de bananiers de la part de différens Chefs. Towha ne quitta point ſa pirogue. La cérémonie commença enfin : le Grand-Prêtre apporta d'abord le *Maro* ſoigneuſement enveloppé, & un paquet qui avoit la forme d'un pain de ſucre; il les plaça à l'entrée d'un lieu qui me parut être le cimetiere : trois Prêtres allerent enſuite s'aſſeoir en face à l'autre extrémité du cimetiere; ils apporterent auſſi un bananier, une branche d'un autre arbre & une fleur de cocotier.

» Les Prêtres prononcerent ſéparément de pe-

1777. Septemb. tites phrafes en tenant ces diverfes chofes à leurs mains; deux d'entre eux, & quelquefois les trois, chantoient de temps en temps une chanfon mélancolique, à laquelle l'affemblée fit peu d'attention. Ces prieres & ces chants durerent une heure. Le Grand-Prêtre ayant fait une autre priere qui fut de courte durée, découvrit le *Maro* : O-Too fe leva, on lui ceignit le *Maro*, &, pendant cette opération, il tenoit à fa main un chapeau, ou bonnet, des plumes rouges de la queue de l'oifeau du Tropique, mêlées avec d'autres plumes brunes. Il fe plaça au milieu de la fcene, en face des trois Prêtres, qui continuerent leurs prieres l'efpace d'environ dix minutes : l'un des Affiftans fe leva d'une maniere brufque; il dit quelque chofe qui finit par le cri de *Heiva*, & l'affemblée lui répondit trois fois, en criant à haute voix, *Earee !* on m'avoit averti auparavant que c'étoit la partie principale de la cérémonie.

» Les Affiftans pafferent alors au côté oppofé de la grande maffe de pierres où l'on voit une large foffe, que les Infulaires appellent le *Morai* du Roi. On y répéta la cérémonie que je viens de décrire, & elle finit également par trois acclamations. On replia le *Maro*, dont la fplendeur fe trouva augmentée d'une touffe de plumes rouges, que l'un des Prêtres donna à O-Too, tandis que le Roi l'avoit autour de fes reins.

» L'assemblée se rendit ensuite à une vaste cabane, située près du *Morai*, & elle s'y assit avec beaucoup plus d'ordre qu'on n'en voit ordinairement à *O-Taïti*. Un homme du district de *Tiaraboo*, fit un discours qui dura environ dix minutes; un Habitant d'*Attahooroo* pérora ensuite; Potatou, qui prit la parole après eux, s'exprima avec plus d'abondance & de grace; en général, les deux premiers ne dirent que de petites phrases détachées, accompagnées d'un mouvement de main très-gauche. Tooteo harangua aussi au nom d'O-Too, & après lui un Insulaire d'*Eimeo*. Il y eut deux ou trois autres discours auxquels l'auditoire fit peu d'attention : Omaï m'assura qu'ils promirent tous de ne point combattre, mais de vivre en amis. Plusieurs des orateurs s'échaufferent; peut-être qu'ils se plaignirent du passé, & qu'ils firent des protestations de ne pas troubler la paix à l'avenir. Un Habitant du district d'*Attahooroo* se leva au milieu de ces harangues; il portoit une fronde autour de ses reins & une grosse pierre sur ses épaules: après s'être promené environ un quart d'heure dans le cercle, & répété quelques mots d'un ton chantant, il jeta sa pierre. Lorsque les discours furent terminés, on porta au *Morai* cette pierre & un bananier qui étoit aux pieds du Roi : l'un des Prêtres prononça ici deux ou trois phrases, avec le Roi.

1777. Septemb.

1777. Septemb.

» Au moment où nous nous embarquâmes, la brise de mer avoit commencé, & il fallut redescendre sur la côte ; nous fîmes à pied presque tout le chemin de *Tettaha* à *Oparre*, & cette promenade fut très-agréable. Nous trouvâmes un arbre auquel étoient suspendus deux paquets de feuilles seches : il sert de bornes aux deux districts. L'Insulaire qui avoit paru dans la cérémonie avec la fronde & la pierre, nous accompagnoit : le pere d'O-Too l'entretint long-temps ; il paroissoit fort en colere, & je compris qu'il étoit irrité du rôle qu'avoit joué Towha dans l'affaire d'*Eimeo* «.

» Autant que je puis juger de cette cérémonie, d'après la description de M. King, ce ne fut pas uniquement une action de graces aux Dieux, mais plutôt une confirmation du traité; peut-être même avoit-elle l'un & l'autre de ces objets pour but. Le cimetiere, dont il fait mention, paroît être le lieu où commencerent les cérémonies du sacrifice humain, auquel j'assistai, & devant lequel on déposa la victime, après qu'on l'eut éloignée du bord de la mer. C'est aussi dans cette partie du *Moraï*, qu'ils investissent leur Roi du *Maro*, pour la premiere fois. Omaï, qui s'étoit trouvé au couronnement d'O-Too, m'en expliqua tous les détails sur les lieux; & ces détails se rapprochent beaucoup de ceux que vient de donner M. King, quoique les deux cérémonies aient eu lieu en



UNE JEUNE FEMME DE O-TAHITI DANSANT.

des occaſions bien différentes. Le bananier eſt la premiere choſe qu'on apperçoit dans toutes les cérémonies religieuſes de ces peuplades, & même dans tous leurs débats publics ou particuliers. Elles l'emploient auſſi en d'autres occaſions, & peut-être plus fréquemment encore que nous ne l'avons remarqué. Tandis que Towha fut à *Eimeo*, il envoya chaque jour des meſſagers à O-Too : ces exprès ne manquoient jamais d'arriver, en tenant à la main un jeune bananier, qu'ils dépoſoient aux pieds d'O-Too, avant d'ouvrir la bouche ; ils s'aſſeyoient enſuite devant le Roi, & ils faiſoient leur meſſage. Deux hommes, qui ſe diſputoient, s'échaufferent tellement un jour, que je m'attendois à les voir ſe frapper; l'un d'eux ayant placé un bananier devant l'autre, ils ſe calmerent tout-à-coup ; & ils continuerent ſans emportement. Enfin le bananier eſt toujours le rameau d'olivier, pour les Habitans des *Iſles de la Société*.

1777. Septemb.

» La guerre d'*Eimeo*, & les cérémonies ſolennelles qui en furent la ſuite, n'occupant plus nos amis, ils revinrent nous voir le 26 ; &, comme 26.
ils ſavoient que nous étions ſur le point de partir, ils nous apporterent plus de cochons que nous ne pouvions en acheter. Nous manquions de ſel, & nous n'avions beſoin que de la quantité de porc néceſſaire à notre conſommation journaliere.

1777. Septemb. 27.

» Le lendemain, j'accompagnai O-Too à *Oparre*, &, avant de le quitter, je fis la revue du bétail & des volailles, dont je lui avois recommandé de prendre soin. Chacun de ces animaux étoit en bon état, & on les soignoit d'une maniere convenable. Deux des oies, & deux des canards couvoient; mais la femelle du paon, & les poules d'Inde, n'avoient pas encore pondu. Je redemandai à O-Too quatre chevres; j'en voulois laisser deux à *Ulietea*, où cette espece est inconnue; & je me proposois de garder les deux autres, pour quelques-unes des Isles que je pourrois rencontrer, en allant à la côte d'*Amérique*.

» Une supercherie d'O-Too, que je vais citer, montre que ces Insulaires savent, au besoin, employer la ruse & l'artifice, pour arriver à leur but. Je lui avois donné, entre autres choses, une lunette qu'il garda deux ou trois jours; habitué ensuite à cet instrument, &, selon toute apparence, ne le trouvant d'aucune utilité pour lui, il le porta en secret au Capitaine Clerke; il lui dit qu'il étoit son bon ami; que ce présent devoit lui être agréable, & qu'il le prioit de l'accepter. » Mais, ajouta t-il, vous ne devez pas » en parler à Toote (*a*) : il désire cette bagatelle,

(*a*) Au Capitaine Cook.

» & je ne voudrois pas qu'il l'eût «. Il mit la lunette entre les mains du Capitaine Clerke, & il l'assura qu'il la possédoit à juste titre. M. Clerke refusa d'abord de l'accepter; O-Too insista, & ne voulut point la reprendre. Quelques jours après, il eut soin de parler de la lunette; le Capitaine Clerke n'en avoit pas besoin, il désiroit cependant d'obliger le Prince; &, croyant que des haches seroient plus utiles à *O-Taïti*, que cet instrument, il offrit d'en donner quatre en retour. O-Too s'écria sur-le-champ: » Toote » m'en a offert cinq pour la lunette «. M. Clerke lui répondit: » Si cela est, je ne veux pas que » votre amitié pour moi, vous soit désavanta- » geuse, & vous en aurez six. Le Roi reçut les six haches, mais il recommanda de nouveau de ne pas m'instruire de ce qui venoit de se passer.

1777. Septemb.

» Omaï, qui prodigua si follement ici les choses utiles qu'il avoit apportées, s'en procura toutefois une, dont il devoit tirer de grands avantages. C'étoit une très-belle pirogue double, & à voiles, équipée d'une maniere complete. Je lui avois fait faire, peu de temps auparavant, les divers pavillons de beaupré, cornettes, guidons & flammes dont on se sert sur les vaisseaux Anglois; mais il les croyoit trop précieux pour les employer à *O-Taïti*: il rapetassa dix ou douze

1777. Septemb.

de nos vieux pavillons ou de nos vieilles flammes; il les arbora tous à-la-fois en différentes parties de son bâtiment, & ce spectacle attira autant de monde qu'en attire dans un port d'*Europe*, un vaisseau de guerre pavoisé. Ces banderoles étoient Angloises, Françoises, Espagnoles & Hollandoises; il n'en avoit pas vu d'autres. J'avois donné, en 1774, un pavillon de beaupré & une flamme à O-Too, & une simple flamme à Towha; ils les avoient conservés avec un soin extrême, car je les retrouvai en bon état.

» Les étoffes & l'huile de coco sont bien meilleures à *O-Taïti*, que sur aucune des autres Isles *de la Société*, où on les vend fort cher, & Omaï s'en procura une assez grande quantité : il ne se seroit pas conduit d'une maniere si inconséquente & si indigne de la vie qu'il avoit menée en *Angleterre*, & durant le voyage, sans sa sœur, sans son beau-frere & quelques personnes de sa connoissance, qui s'emparerent de lui, dans la vue de le dépouiller de toutes ses richesses. Leur complot auroit réussi, si je n'avois pris à temps les trésors de mon Ami sous ma garde. Cette précaution n'eût pas même été suffisante, si j'eusse permis à ces fripons de le suivre à *Huaheine*, où il devoit s'établir. C'étoit leur projet de ne point le quitter; mais je leur défendis de se montrer à *Huaheine*, tant que je me trouverois dans

ces parages, & ils me connoiſſoient trop bien pour enfreindre mes ordres. 1777. Septemb.

» O-Too vint à bord le 28, il me pria d'accepter une pirogue, & de l'offrir de ſa part à l'*Earee-rahie no Bretane* (*a*); il me dit que, voulant envoyer quelque choſe à un ſi grand Monarque, il n'avoit rien imaginé de mieux. Je fus charmé de ſa reconnoiſſance; il avoit ſeul le mérite de cette galanterie; perſonne d'entre nous ne lui en avoit donné l'idée. Il nous prouva d'une maniere claire, qu'il ſavoit bien à qui il étoit redevable des tréſors que nous lui avions apportés. Je crus d'abord que la pirogue ſeroit un modele en petit de leurs bâtimens de guerre, mais je reconnus bientôt qu'il s'agiſſoit d'un jvahah d'environ ſeize pieds de longueur. Elle étoit double, & je jugeai qu'on l'avoit conſtruite exprès; car elle ſe trouvoit décorée de beaucoup de ſculpture: elle m'auroit trop gêné, & je le remerciai de ſa bonne volonté: je vis que je lui aurois fait plus de plaiſir en l'acceptant. 28.

» Des briſes légeres de l'Oueſt, & des calmes, nous retinrent à *O-Taïti* quelques jours de plus que je ne le comptois: je ne pus pas même ſortir de la baie. Durant cet intervalle, les vaiſſeaux furent remplis d'Inſulaires, & environnés d'une

(*a*) Au Roi de la Grande-Bretagne.

multitude de pirogues; car les Naturels ne vouloient quitter les environs de *Matavai*, qu'après notre départ. Le vent passa enfin à l'Est à trois heures de l'après-midi du 29, & nous levâmes l'ancre.

1777. Septemb. 29.

» Dès que nous fûmes sous voile, j'ordonnai de tirer sept coups de canons chargés à boulet; O-Too m'en avoit prié, & je voulois d'ailleurs satisfaire la curiosité de ses sujets. Tous nos amis, excepté le Roi, nous quitterent ensuite avec des marques d'affection & de douleur, qui montrerent assez combien ils nous regrettoient. Le Roi ayant désiré de voir marcher les vaisseaux, je m'étendis en pleine mer, & je revins près de la côte; il me fit alors ses adieux & il retourna à terre sur sa pirogue.

» Nous avions abordé si souvent à *O-Taïti*, depuis un petit nombre d'années, que les Insulaires paroissoient persuadés que nous ne tarderions pas à revenir. O-Too me recommanda avec instance de prier en son nom l'*Earee-rahie no Bretane*, d'envoyer, par les premiers vaisseaux, des plumes rouges & les oiseaux qui les fournissent, des haches, une demi-douzaine de fusils, de la poudre, du plomb, & de ne pas oublier des chevaux.

» J'ai dit souvent que j'avois reçu des présens considérables d'O-Too & du reste de sa famille,

& je n'ai pas toujours fait mention de ce que je donnois de mon côté. Lorſque les Habitans de ces Iſles font un préſent, ils laiſſent entrevoir ce qu'ils eſperent en retour, & nous étions obligés de les ſatisfaire ; ainſi, ce qu'on avoit l'air de nous offrir gratuitement, nous coûtoit plus que ce que nous achetions : mais, lorſque nous éprouvions un moment de diſette, & qu'on n'apportoit rien au marché, nous pouvions recourir à nos amis ; & en tout cette maniere de trafiquer fut auſſi avantageuſe pour nous que pour eux. En général, je payai tout de ſuite chacun des préſens qu'on me fit ; j'en excepte ceux que je reçus d'O-Too. Ses largeſſes furent ſi multipliées & ſi fréquentes, que nous ne comptions ni l'un ni l'autre. Je lui offrois ſur le champ les choſes qu'il me demandoit, lorſqu'elles ne m'étoient pas néceſſaires, & je le trouvai toujours modéré dans ſes demandes.

1777. Septemb.

» Si j'avois pu déterminer Omaï à ſe fixer ici, je ne ſerois pas parti ſi-tôt ; car, à l'époque où je quittai l'Iſle, on nous fourniſſoit des rafraîchiſſemens en ſi grande quantité, & à ſi bon marché, que je n'eſpérois pas rencontrer ailleurs le même avantage : il régnoit d'ailleurs entre nous & les Habitans, une amitié ſi cordiale & une confiance ſi entiere, qu'il étoit difficile d'eſpérer un pareil ſuccès en d'autres terres du groupe de

1777. Septemb.

la Société. Il eſt aſſez extraordinaire que cette correſpondance amicale n'ait pas été troublée une ſeule fois ; & que je n'aie eu à me plaindre d'aucun vol important ; ce n'eſt pas que je croie aux progrès de la moralité des O-Taïtiens ſur cet article ; je penſe plutôt qu'il faut attribuer la régularité de leur conduite aux ſoins des Chefs : ces Chefs craignoient de voir ſuſpendre un trafic qui leur donnoit plus de marchandiſes qu'ils n'auroient pu en obtenir par des vols & des larcins. Je ne manquai pas de les en avertir moi-même, immédiatement après mon arrivée. Frappé de la multitude de proviſions qu'offroit l'Iſle, & de l'empreſſement que montroient les Naturels pour nos articles de commerce, je réſolus de profiter de ces deux circonſtances favorables, & je déclarai de la maniere la plus poſitive, que je ne ſouffrirois pas les vols des gens du pays, comme je les avois ſoufferts autrefois. Omaï me fut en cela très-utile ; je lui recommandai de leur bien expliquer les heureux effets qu'auroit leur honnêteté, & les ſuites funeſtes qu'entraîneroient leurs friponneries ; en un mot, je lui fis ſa leçon, & il la dit à merveille.

» Les Chefs ne peuvent pas toujours empêcher les vols ; on les vole ſouvent eux-mêmes, & ils s'en plaignent comme d'un grand mal. O-Too laiſſa entre mes mains, juſqu'à la veille de

de mon départ, les choses qu'il avoit obtenues de nous; lorsqu'il m'en chargea, il me dit qu'elles ne feroient pas en sureté ailleurs. Depuis que cette peuplade connoît de nouvelles richesses, ses dispositions au vol doivent avoir augmenté. Les Chefs, qui ne l'ignorent pas, désirent beaucoup d'avoir des caisses; ils sembloient mettre un prix extrême à un petit nombre de coffres laissés dans l'Isle par les Espagnols, & ils nous en demandoient d'autres sans cesse. J'en fis faire un pour O-Too; il le voulut de huit pieds de long, de cinq de large & de trois de profondeur. Les serrures & les verroux ne suffiront pas pour écarter les voleurs; mais deux hommes peuvent y coucher la nuit & y monter la garde.

1777. Septemb.

» Nous savions un peu la langue du pays; Omaï nous servoit d'ailleurs d'interprete, & il est assez singulier, que nous n'ayons pu découvrir l'époque précise de l'arrivée des Espagnols & la durée de leur séjour. En multipliant nos questions sur ce point, nous reconnûmes de plus en plus que ces Insulaires sont incapables de noter ou de se rappeler la date des événemens anciens, sur-tout s'il s'est écoulé dix ou vingt mois. L'inscription que nous trouvâmes sur la croix, & les détails que nous donnerent les plus intelligens des O-Taïtiens, me firent juger cependant que deux vaisseaux arriverent à *Oheite*

1777. Septemb. *peha* (*a*) en 1774, peu de temps après mon départ de *Matavai* (*b*), qui eut lieu au mois de Mars de la même année. Si j'en crois quelques Insulaires, lorsqu'ils eurent débarqué les bois de la maison & un petit nombre d'hommes, ils remirent à la voile pour me chercher, & ils revinrent dix jours ensuite : mais j'en doute, car on ne les vit ni à *Huaheine*, ni à *Ulietea*. Ces Navigateurs laisserent à *O-Taïti*, un taureau, des chevres, des cochons, des chiens & le mâle d'une autre espece ; ce dernier étoit un belier, & il se trouvoit à *Bolabola*, où l'on devoit aussi transporter le taureau.

» Les cochons, qui sont d'une grosse taille, avoient déjà amélioré la race indigene du pays, & ils étoient très-nombreux lorsque nous arrivâmes. Il y a de plus un assez grand nombre de chevres ; les Chefs un peu importans, en ont quelques-unes. Les chiens offrent deux ou trois variétés, & je pense que les Espagnols auroient mieux fait de les jeter tous à la mer, que de les déposer sur cette Isle : c'est un de ces chiens qui tua mon belier.

» Les Vaisseaux Espagnols laisserent deux Prêtres, un domestique, & un autre homme appelé

(*a*) L'un des Havres d'*O-Taïti*.
(*b*) Un autre Havre d'*O-Taïti*.

Mateema par les Insulaires, dont il a gagné l'amitié. Il paroît qu'il étudia leur langue, ou du moins qu'il la parloit assez bien pour se faire entendre, & qu'il prit beaucoup de peine pour inspirer aux Naturels la plus haute idée de sa Nation, & leur donner une mauvaise opinion des Anglois; il alla jusqu'à les assurer que nous ne formions plus un Etat indépendant; que *Pretane* (*a*) n'étoit qu'une petite Isle ravagée depuis peu par ses compatriotes; qu'ils m'avoient rencontré en mer, & qu'avec quelques boulets, ils avoient coulé bas mon vaisseau, & tous les hommes de mes équipages. Ainsi, mon arrivée à *O-Taïti* excita une grande surprise de toute maniere : le véridique personnage fit croire aux gens du pays, ce mensonge & beaucoup d'autres aussi peu vraisemblables. Si l'*Espagne* n'avoit pour but, dans cette expédition, que de déprécier les Anglois, elle pouvoit se dispenser d'envoyer si loin ses vaisseaux; car mon retour parmi les O-Taïtiens réfuta complétement tout ce que Mateema leur avoit dit. 1777. Septemb.

» J'ignore quelle fut l'intention des Prêtres Espagnols qui s'établirent à *O-Taïti*, pour quelques mois; on ne peut que former des conjectures là-dessus. S'ils vouloient convertir les Insu-

(*a*) L'Angleterre.

1777. Septemb.

laires, ils n'ont pas fait un seul profélyte : mais il ne paroît pas qu'ils l'aient jamais tenté ; car on me dit qu'ils ne parlerent point de Religion. Ces Prêtres ne s'éloignerent pas de la maison bâtie par eux à *Oheitepeha ;* mais Mateema parcourut la plupart des cantons de l'Isle : enfin ils se trouvoient à *O-Taïti* depuis dix mois, lorsque deux vaisseaux de leur Nation arriverent à *Oheitepeha*, & ils s'embarquerent cinq jours après. Ce brusque départ annonce que, s'ils songerent d'abord à former un petit établissement, ils ne tarderent pas à changer de dessein. J'appris cependant d'O-Too & de quelques autres Naturels, qu'avant de mettre à la voile, ils eurent soin d'avertir qu'ils reviendroient & qu'ils ameneroient des maisons, des animaux de toute espece, des hommes & des femmes, qui se fixeroient dans l'Isle, & qui y passeroient leur vie. O-Too ajouta que si les Espagnols revenoient en effet, il ne leur permettroit pas de s'établir au Fort *Matavai*, qui *nous appartenoit.* Il étoit aisé de voir, que ce projet de Colonie lui faisoit plaisir ; il ne savoit pas que, pour l'exécuter, on le priveroit de son Royaume, & qu'on détruiroit la liberté de son peuple. Il seroit très-facile sans doute, de former un établissement à *O-Taïti ;* & sensible à tous les services que j'ai reçus de la peuplade qui habite cette terre, j'espere qu'on n'y en for-

mera point. Nos relâches passageres ont peut-être amélioré à quelques égards le sort des Habitans ; mais une Colonie parmi eux, dirigée sur le plan qu'on a malheureusement suivi dans la plupart des établissemens Européens, leur donneroit bientôt lieu de regretter de nous avoir connus. Je ne puis croire que les Nations de l'*Europe* songent d'une maniere sérieuse à y établir une Colonie ; car *O-Taïti* n'offre rien de séduisant pour l'ambition des Puissances ou la cupidité des particuliers, & j'oserois prédire que sans ces motifs on ne l'entreprendra point.

1777. Septemb.

» J'ai déjà raconté que je reçus la visite de l'un des deux O-Taïtiens conduits par les Espagnols à *Lima*. Je ne le revis plus, & j'en fus étonné ; car je l'avois très-bien accueilli : je crois qu'Omaï, jaloux de trouver dans l'Isle un Voyageur qu'on pût lui comparer, le maltraita, afin de l'éloigner de moi. Ce fut un bonheur pour Omaï que nous eussions touché à *Ténériffe* ; il se vanta d'avoir vu aussi une contrée soumise à l'*Espagne*. Je ne rencontrai pas l'autre Insulaire qui étoit allé à *Lima* ; mais le Capitaine Clerke, qui eut occasion de causer avec lui, m'en parla comme d'un polisson, qui étoit un peu fou. Ses compatriotes en avoient la même opinion ; en un mot, ces deux aventuriers n'étoient point estimés. Omaï que le hasard a mieux servi, reve-

1777. Septemb. noit dans sa patrie chargé de trésors; il avoit beaucoup profité de son séjour en *Angleterre*, & ce sera sa faute s'il tombe un jour dans la même obscurité «.

*Relâche à l'Isle d'*Eimeo*, & Remarques sur cette Terre & sur ses Habitans.*

30. M. Cook arriva à *Eimeo* le 30 au soir.

» Dès que nous fûmes mouillés, (c'est lui-même qui parle) les vaisseaux se remplirent d'Insulaires que la curiositée seule amenoit à bord; car ils n'apportoient rien qu'ils voulussent échanger : mais le lendemain, dès le grand
1 Octob. matin, plusieurs pirogues arriverent des parties les plus éloignées de l'Isle, avec une quantité considérable de fruit à pain, de noix de coco & un petit nombre de cochons. Ils échangerent ces divers articles contre des haches, des clous & des grains de verre : ils ne recherchoient pas les plumes rouges d'une maniere aussi empressée que les O-Taïtiens. La *Résolution* se trouvant infestée par les rats, je la fis conduire à trente verges de la côte, aussi près que la profondeur de l'eau le permit, & en attachant des hansieres aux arbres, on ouvrit à ces animaux un sentier par où ils pouvoient se sauver à terre. On dit que

cet expédient a réussi quelquefois; mais je crois que nous nous débarrassâmes de peu de rats, si même nous nous en débarrassâmes d'un seul. 1777. Octobre.

» Nous reçûmes la visite de Maheine, Chef de l'Isle, le 2 dans la matinée. Il s'approcha des 2.
vaisseaux avec beaucoup de précaution, & il fallut le presser long-temps pour le déterminer à venir à bord : il nous regardoit comme les amis des O-Taïtiens, & il croyoit vraisemblablement que nous lui ferions du mal; car ces peuplades ne comprennent pas qu'on puisse être amis d'une tribu, sans épouser sa querelle contre une tribu ennemie. Sa femme qui l'accompagnoit, étoit sœur d'Oamo, l'un des Chefs d'*O-Taïti*, dont on nous avoit raconté la mort. Je leur donnai à l'un & à l'autre les choses auxquelles ils me semblerent devoir mettre le plus de prix, & ils s'en retournerent après avoir passé une demi-heure sur la *Résolution*. Ils revinrent bientôt pour m'offrir un gros cochon, en retour de mon présent; mais je leur en fis un second qui valoit au moins ce qu'ils m'apporterent. Ils allerent ensuite voir le Capitaine Clerke.

» Ce Chef qui, à l'aide d'un petit nombre de partisans, s'étoit rendu, à quelques égards indépendant d'*O-Taïti*, avoit quarante à cinquante ans; sa tête étoit chauve, ce qui n'arrive guere à cet âge dans les Isles de la mer du Sud. Il por-

1777. Octobre. toit une efpece de turban, & il fembloit honteux de n'avoir point de cheveux; mais j'ignore s'il rougiffoit d'avoir la tête chauve, ou s'il nous jugeoit pleins de mépris pour les têtes dénuées de cheveux. J'adopterois volontiers la derniere fuppofition; car les Infulaires nous avoient vu rafer la chevelure de l'un de leurs compatriotes que nous furprîmes commettant un vol. Ils en conclurent, felon toute apparence, que nous infligions ce châtiment aux voleurs, & un ou deux de nos Meffieurs qui avoient peu de cheveux, furent violemment foupçonnés d'être des *tetos* (*a*).

» Le foir, nous montâmes à cheval, Omaï & moi, & nous fîmes une promenade le long de la côte, vers la partie de l'Eft. Notre cortege ne fut pas nombreux; Omaï avoit défendu aux Naturels de nous fuivre, & la plupart d'entre eux obéirent : la crainte de nous déplaire l'emporta fur leur curiofité. Towha avoit amené fa flotte dans ce havre; &, quoique les hoftilités n'euffent duré que peu de jours, on appercevoit partout les traces de fes dévaftations. Les arbres étoient dépouillés de leurs fruits, & toutes les maifons du voifinage avoient été abattues, ou réduites en cendres.

(*a*) Des Voleurs ou des Fripons.

» Nous employâmes deux ou trois jours, à tirer de la calle nos tonneaux de liqueurs fortes, & nous les goudronnâmes, afin de les garantir de la piqûre des insectes. Le 6, au matin, on remorqua la *Résolution* dans le courant; je voulois appareiller le jour suivant, mais un accident, qui me donna beaucoup d'inquiétude, ne le permit pas. Nous avions envoyé nos chevres à terrre, où nous les laissions paître pendant le jour : deux de nos gens les gardoient, & cependant les Naturels parvinrent à en voler une. La perte n'eût pas été bien importante, si je n'avois pas eu le dessein d'enrichir d'autres Isles de cette espece de quadrupede; mais comme je tenois beaucoup à ce projet, il étoit indispensable d'employer tous les moyens possibles pour obtenir la restitution de la chevre. Nous apprîmes le lendemain, qu'on l'avoit conduite à l'habitation du Chef Maheine, qui se trouvoit alors au havre de *Parowroah.* Deux vieillards me proposerent de servir de guides à ceux de mes gens que je voudrois y envoyer. J'ordonnai à un détachement de monter un canot, & d'aller dire à Maheine, que je me vengerois, s'il ne livroit pas tout de suite la chevre & le voleur.

1777. Octobre. 6. 7.

» Ce Chef m'avoit supplié la veille de lui donner deux chevres; mais, ne pouvant le satisfaire qu'aux dépens des autres Isles, qui n'auroient



1777. Octobre. peut-être plus d'occasion de se procurer une race d'animaux aussi utiles, & sachant d'ailleurs qu'il y en avoit déjà à *Eimeo*, je lui refusai ce qu'il me demandoit : cependant, pour lui montrer que je désirois seconder ses vues à cet égard, je chargeai Tidooa, Chef O-Taïtien, qui étoit présent, de prier O-Too, de ma part, d'envoyer deux chevres à Maheine ; & afin que ma sollicitation eût plus de succès, je lui remis une grosse touffe de plumes rouges, de la valeur de deux chevres, en lui recommandant de la donner au Roi. Je crus que cet arrangement satisferoit Maheine, & tous les Chefs de l'Isle ; mais l'événement m'apprit que je m'étois trompé.

» Je ne pensois pas que les Naturels eussent la hardiesse de voler une seconde chevre, tandis que je prenois des mesures pour recouvrer la premiere ; & on mena paître notre petit troupeau comme à l'ordinaire : le soir, lorsque nos gens l'embarquerent pour le ramener à bord, les Insulaires enleverent une chevre sans être découverts. Nous nous en apperçûmes tout de suite : on n'avoit pas eu assez de temps pour la conduire bien loin, & je crus que je la recouvrerois sans peine. Dix ou douze des Habitans du pays, qui prirent différentes routes, partirent bientôt après, afin de la chercher & de nous la rendre ; aucun d'eux ne vouloit convenir qu'on

l'eût volée ; ils s'efforçoient, au contraire, de nous persuader qu'elle s'étoit égarée dans les bois. 1777. Octobre.
J'avoue que j'en fus d'abord convaincu ; mais voyant qu'aucun des Emissaires ne revenoit, je reconnus bientôt mon erreur : les Insulaires chercherent à m'amuser jusqu'à ce que leur proie ne fût plus à portée de nous. Sur ces entrefaites, mon canot arriva avec l'autre chevre, & l'un des hommes qui l'avoient dérobée ; c'est la premiere fois qu'on me livroit un voleur sur ces Isles.

» Je m'apperçus, le 8, que la plupart des Insulaires, établis autour de nous, s'étoient éloignés ; 8.
qu'ils avoient emporté un corps exposé sur un *Toopapaoo*, qui se trouvoit en face des vaisseaux, & que Maheine lui-même s'étoit retiré à l'autre extrémité de l'Isle. Il paroissoit clair que les Insulaires avoient résolu de voler ce que je n'avois voulu leur donner ; que s'ils avoient rendu une des chevres, ils étoient décidés à garder la seconde, qui étoit une femelle pleine. Je résolus, de mon côté, de ne pas la laisser entre leurs mains. Je m'adressai donc aux deux vieillards qui me procurerent la restitution de la premiere ; ils me dirent que la chevre avoit été conduite à *Watea*, district du côté méridional de l'Isle, par Hamoa, Chef de ce canton ; qu'on me la rendroit, si je voulois y envoyer du monde. Ils me proposerent de nouveau de servir de guides

1777. Octobre. dans l'intérieur du pays à ceux de mes gens que je chargerois de la commiſſion ; mais on m'informa qu'on pouvoit achever en un jour ce voyage par mer, & je détachai M. Roberts & M. Shuttleworth ſur le canot ; j'ordonnai que l'un d'eux ſe tînt à bord, tandis que l'autre feroit le reſte du chemin par terre avec les guides & deux ou trois de nos Soldats de Marine, ſi l'embarcation ne pouvoit arriver juſqu'à la réſidence de Hamoa.

» Mon détachement revint fort tard dans la ſoirée ; il s'étoit approché de la côte autant que les rochers & les bas-fonds le permirent. M. Shuttleworth, ſuivi de deux Soldats de Marine & de l'un des guides, débarqua & ſe rendit par terre à *Watea ;* il atteignit la maiſon de Hamoa, où les Habitans du canton l'amuſerent quelque temps, en lui diſant qu'on avoit envoyé du monde après la chevre, & qu'on la rameneroit bientôt ; mais on ne la ramena point, & la nuit l'obligea à regagner le canot.

» J'avois beaucoup de regret alors de m'être trop avancé ; je ne pouvois reculer ſans me compromettre & ſans donner aux Habitans des Iſles où je voulois encore aborder, lieu de croire qu'on nous voloit impunément. Je conſultai Omaï & les deux vieillards ſur ce que je devois faire ; ils me conſeillerent tout de ſuite de pénétrer avec

mon détachement dans l'intérieur du pays, & de tuer tous les Insulaires que je rencontrerois. Je ne m'avisai point d'adopter ce conseil sanguinaire ; mais je résolus de traverser *Eimeo* à la tête d'une troupe assez nombreuse, pour exercer une sorte de vengeance, &, le lendemain à la pointe du jour, je partis avec trente-cinq de mes gens, l'un des vieillards, Omaï & trois ou quatre personnes de sa suite. J'ordonnai en même temps au Lieutenant Williamson d'armer trois canots, & de venir me trouver à la partie occidentale de l'Isle.

1777. Octobre.

9.

» Dès l'instant où je débarquai avec mon détachement, le petit nombre d'Insulaires qui se trouvoient encore dans notre voisinage, s'enfuirent devant nous. Le premier homme que nous rencontrâmes, fut en danger de perdre la vie ; car Omaï l'eut à peine apperçu, qu'il me demanda s'il lui tireroit un coup de fusil, tant il étoit persuadé que je descendois dans l'Isle pour faire ce qu'il m'avoit conseillé. J'ordonnai bien vîte à Omaï & à notre guide de déclarer aux Insulaires, que mon intention n'étoit pas de blesser, & beaucoup moins de tuer un seul des Naturels. Cette heureuse nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair ; elle arrêta la fuite des Habitans, & aucun d'eux ne quitta plus sa maison ou n'interrompit son travail.

1777. Octobre.

» Lorſque nous commençâmes à monter la chaîne de collines, nous ſûmes que la chevre avoit pris cette route, & nous comprîmes qu'elle n'étoit pas encore de l'autre côté : nous marchâmes dans un profond ſilence, afin de ſurprendre les Inſulaires qui l'emmenoient ; mais, quand nous eûmes atteint la derniere des plantations, qui ſe trouve dans la partie ſupérieure des collines, les Habitans du canton nous dirent qu'en effet la chevre y avoit été la premiere nuit, & que Hamoa l'avoit conduite le lendemain à *Watea.* Nous traversâmes les collines, & nous ne recommençâmes nos recherches, qu'au moment où nous découvrîmes *Watea.* Quelques perſonnes nous montrerent la maiſon de Hamoa, en nous aſſurant que la chevre y étoit : je me crus sûr de la ravoir immédiatement après ; &, ce qui me ſurprit beaucoup, les Inſulaires que nous rencontrâmes autour de la maiſon, déclarerent qu'ils ne l'avoient jamais vue, & qu'ils n'en avoient pas entendu parler ; Hamoa déclara la même choſe.

» En approchant de la bourgade, je vis pluſieurs hommes qui entroient dans les bois ou qui en ſortoient avec des maſſues & des faiſceaux de dards, & Omaï ayant voulu les ſuivre, on lui jeta des pierres. Je jugeai qu'ils avoient ſongé d'abord à m'arrêter de force, mais qu'ils avoient

renoncé à leur projet, après avoir reconnu que mon détachement étoit trop nombreux; je le crus sur-tout, quand je m'apperçus que les habitations étoient désertes. Je rassemblai un petit nombre d'Insulaires, & je chargeai Omaï de leur exposer l'absurdité de leurs démarches; de leur dire, qu'un témoin sur lequel je pouvois compter, m'avoit instruit de tout; qu'ils avoient la chevre; que je la redemandois, & que si on ne me la rendoit pas, je brûlerois leurs maisons & leurs pirogues: malgré l'éloquence d'Omaï & la mienne, ils continuerent à soutenir que je me trompois. Je fis mettre le feu à six ou huit maisons, qui furent consumées par les flammes, ainsi que deux ou trois pirogues de guerre amarrées près de là: j'allai ensuite joindre les canots éloignés de nous d'environ sept ou huit milles: chemin faisant, nous brûlâmes six autres pirogues de guerre sans que personne s'y opposât; au contraire, plusieurs gens du pays nous aiderent, vraisemblablement par crainte, plutôt que de bonne volonté. Omaï, qui marchoit un peu en avant, vint me dire, que les Naturels s'assembloient en foule, afin de nous attaquer. Nous étions prêts à les recevoir; mais, au lieu de rencontrer des ennemis rangés en bataille, je ne vis que des supplians; ils déposerent des bananiers à mes pieds, & ils me conjurerent d'épar-

gner une pirogue que j'allois trouver. Je leur accordai, de bon cœur, ce qu'ils demandoient.

1777. Octobre.

» Enfin, à quatre heures de l'après-midi, nous atteignîmes les canots qui nous attendoient à *Wharrarade*, diſtriſt appartenant à Tiaratabooneue. Ce Chef, ainſi que les principaux du canton, s'étoient refugiés ſur les collines; mais ils étoient les amis d'O-Too, & je ne touchai pas à leurs propriétés. Après nous être repoſés environ une heure ici, nous partîmes pour les vaiſſeaux, où nous arrivâmes à huit heures du ſoir. A cette époque, nous n'avions reçu aucune nouvelle de la chevre; ainſi les opérations de cette journée, ne produiſirent pas l'effet que j'en eſpérois.

10. » Le 10, dès le grand matin, j'envoyai à Maheine, l'un des ſerviteurs d'Omaï; je fis dire à ce Chef, d'une maniere poſitive, que s'il perſiſtoit à ne vouloir point me rendre la chevre, je ne laiſſerois pas une ſeule pirogue dans l'Iſle, & qu'il pouvoit s'attendre à me voir continuer les hoſtilités, tant que je ne l'aurois pas reçue: afin que le meſſager ſentît lui-même combien mes menaces étoient ſérieuſes, le Charpentier détruiſit, en ſa préſence, trois ou quatre pirogues amarrées ſur la greve au fond du havre. On amena les planches à bord; j'avois deſſein de m'en ſervir, lorſque je conſtruirois une maiſon

pour

pour Omaï dans l'Isle, où il établiroit sa résidence. Je pris ensuite une escorte, & je me rendis au havre voisin du nôtre : nous y détruisîmes trois ou quatre pirogues ; nous en brûlâmes autant ; & nous fûmes de retour au vaisseau à sept heures du soir. J'appris, à mon arrivée, qu'on avoit ramené la chevre environ une demi-heure auparavant, & je découvris qu'elle étoit venue d'une bourgade où les Habitans m'avoient assuré, la veille, qu'ils n'en avoient pas entendu parler. Maheine, frappé de mes dernieres menaces, ne crut pas devoir se moquer davantage de moi (*a*). 1777. Octobre.

» Ainsi se termina cette pénible & malheureuse affaire ; les suites qu'elle entraîna, ne me causerent pas moins de regrets qu'aux Insulaires. Ne m'étant point rendu aux sollicitations de nos Amis d'*O-Taïti*, qui me pressoient de favoriser leur invasion d'*Eimeo*, il fut bien douloureux pour moi d'être réduit si-tôt à la nécessité de faire, aux Habitans de cette Isle, une sorte de guerre, qui peut-être leur nuisit plus que l'expédition de Towha.

» Nos correspondances, avec les Naturels, se

(*a*) Il faut rappeler ici de quelle indigne maniere l'Auteur d'un Journal clandestin du troisieme Voyage de Cook a travesti ces faits. Le Lecteur jugera combien la chevre dont il s'agit étoit importante.

1777. Octobre. 11. rétablirent le 11, & plusieurs pirogues apporterent, aux vaisseaux, du fruit à pain & des noix de coco : j'en conclus, & ce me semble avec raison, que les Insulaires sentoient que c'étoit leur faute, si je les avois traités avec rigueur. La cause de mon indignation ne subsistant plus, ils paroissoient persuadés que je ne leur ferois plus de mal.

» Nos deux vaisseaux embarquerent, à *Eimeo*, du bois à brûler : *O-Taïti* ne nous avoit été d'aucune ressource pour cet article, car tous les arbres de *Matavai* sont utiles aux Habitans. Nous y prîmes de plus, une quantité assez considérable de cochons, de fruit à pain, & de noix de coco; peu d'autres végétaux se trouvoient alors de saison. Les productions d'*Eimeo* & d'*O-Taïti*, me paroissent les mêmes ; mais on apperçoit, entre les femmes de ces Isles, une différence remarquable, que je ne puis expliquer : celles d'*Eimeo* sont d'une petite taille ; elles ont le teint fort brun & des traits repoussans ; nous en apperçûmes quelques-unes de belles, mais nous reconnûmes bientôt qu'elles étoient d'une Isle voisine.

» L'aspect général d'*Eimeo*, ne ressemble point du tout à celui d'*O-Taïti* : la premiere formant une seule masse de collines escarpées, n'a guere de terrains bas, que quelques vallées profondes, & la bordure plate qui environne la plupart de

ſes cantons, ſitués au bord de la mer : *O-Taïti*, au contraire, a des collines qui ſe prolongent en différentes directions ; l'eſcarpement de ces collines eſt très-inégal ; elles offrent, à leurs pieds, de très-grandes vallées, & ſur leurs flancs, des terrains qui s'élevent en pente douce. Quoique remplies de rochers, elles ſont, en général, couvertes d'arbres preſque juſqu'au ſommet ; mais ſouvent on ne voit que de la fougere ſur les parties inférieures de la croupe. 1777. Octobre.

M. Cook qui partit le 11 Octobre d'*Eimeo*, arriva le lendemain à *Huaheine*, la Patrie d'Omaï, où il le laiſſa. Les arrangemens qu'il y fit pour cet homme, qu'il avoit embarqué aux *Iſles de la Société* durant ſon ſecond Voyage, & qu'il ramenoit dans ſon pays, intéreſſeront ſans doute le Lecteur, & nous n'omettrons rien de tout ce qui ſe paſſa durant cette Relâche.

Relâche à Huaheine, *Patrie d'Omaï. Remarques ſur cette Iſle & ſur ſes Habitans.*

» Nous avions une jolie briſe, dit M. Cook, & le temps beau, lorſque nous partîmes d'*Eimeo*. Le 12, 12.
à la pointe du jour, nous découvrîmes *Huaheine*, qui ſe prolongeoit du Sud-Oueſt-quart-Oueſt un demi-rumb-Oueſt, à l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt. A

midi, nous mouillâmes à l'entrée septentrionale
1777. Octobre. du havre de *Owharre*, situé au côté Ouest de l'Isle; l'après-dînée se passa à remorquer les vaisseaux dans un lieu convenable, & à amarrer. Omaï entra un instant avant nous, sur sa pirogue, dans le havre d'*Owharre* où nous mouillâmes; mais il ne débarqua point : ses compatriotes se rassemblerent en foule pour le voir, & il ne fit pas beaucoup d'attention à eux. Une multitude encore plus grande d'Insulaires, arriverent sur la *Résolution* & la *Découverte*, & ils nous incommoderent tellement, qu'ils gênerent le service. Les passagers, que nous avions à bord, les avertirent de ce que nous avions fait à *Eimeo*; ils exagérerent le nombre des maisons & des pirogues que nous y avions détruites; ils en compterent au moins dix fois plus que nous n'en détruisîmes réellement. Je ne fus pas fâché de cette exagération, car je m'apperçus qu'elle produisoit beaucoup d'effet : je pensai qu'elle détermineroit les gens du pays à nous mieux traiter, que lors des premieres relâches.

» J'avois appris à *O-Taïti*, que mon vieil Ami *Oree*, n'étoit plus le Chef suprême de *Huaheine*, & qu'il résidoit à *Ulietea*. Il n'avoit jamais été que Régent durant la minorité de Taireetareea, l'*Earee-rahie* actuel; mais il ne quitta la Régence, que lorsqu'il s'y vit forcé. Opoony & Towha,

ſes deux fils, furent les premiers qui me rendirent viſite; ils arriverent ſur mon bord, avant que les vaiſſeaux fuſſent amarrés, & ils m'apporterent un préſent. 1777. Octobre.

» Le lendemain 13, tous les Inſulaires de quelque importance arriverent aux vaiſſeaux; c'étoit ce que je déſirois, car je voulois m'occuper tout de ſuite de l'établiſſement d'Omaï, & je crus que l'occaſion étoit favorable. Il paroiſſoit déſirer alors de s'établir à *Ulietea*, & ſi nous avions pu nous accorder ſur les moyens d'exécuter ce projet, je l'aurois adopté. Les Naturels de *Bolabola*, conquérans de l'Iſle, y avoient dépouillé ſon pere de quelques terres. J'étois perſuadé que je viendrois à bout d'en obtenir la reſtitution, ſans employer la violence : il falloit pour cela qu'il vécût en bonne intelligence avec ceux qui ſe trouvoient les Maîtres de l'Iſle; mais il étoit un patriote trop zélé pour s'impoſer de la modération, & trop confiant pour imaginer que je ne le rétablirois pas de force dans ſes biens. Je ſentis qu'il étoit impoſſible de l'établir à *Ulietea*, & que *Huaheïne* lui convenoit mieux. Je me décidai à tirer parti de la préſence des Chefs, & à ſolliciter en ſa faveur la permiſſion dont il avoit beſoin. 13.

» Les Inſulaires nous avoient occupés toute la matinée, &, au premier moment de loiſir, je

1777. Octobre.

me disposai à faire une visite en forme à Taireetareea, à qui je voulois parler de cette affaire. Omaï s'habilla très-proprement, & il prépara un magnifique présent qu'il destinoit au Chef, & un second qu'il vouloit offrir à l'*Eatooa*. Depuis que nous l'avions séparé de la troupe de fripons qui l'environnerent à *O-Taïti*, il s'étoit conduit avec prudence, & de maniere à mériter l'estime & l'amitié de tous ceux qui le virent. Notre débarquement rappela à terre la plupart des Naturels qui s'étoient rendus aux vaisseaux ; &, après s'être réunis à ceux qui se trouvoient sur la côte, ils se rassemblerent dans une grande maison. Le concours du peuple fut très-nombreux : nous n'avions jamais vu sur aucune de ces Isles, tant de personnages importans des deux sexes. Le gros du peuple, en général, paroissoit plus robuste, & d'un teint plus blanc, que les O-Taïtiens ; & proportionnellement à l'étendue de l'Isle, il y avoit plus d'hommes qui sembloient riches & revêtus d'une sorte d'autorité. La plupart de ceux-ci avoient un embonpoint aussi considérable que les Chefs de *Wateeo*. Je ne voulois commencer ma négociation qu'après l'arrivée de l'*Earee-rahie*, & nous attendîmes Taireetareea ; mais, en le voyant, je jugeai que cette précaution étoit inutile, car il n'avoit pas plus de huit à dix ans. Omaï, qui se tenoit à quelque distance

du Prince & de ceux qui l'entouroient, offrit d'abord au Dieu, des plumes rouges, des étoffes, &c. Il fit ensuite une seconde offrande, qui devoit être présentée à l'*Eatooa* par le Chef, &, après celle-ci, il distribua plusieurs touffes de plumes rouges : chaque article fut placé devant l'un des Assistans, que je pris pour un Prêtre, & accompagné d'un discours, ou d'une priere, prononcé par un des amis d'Omaï, près duquel il étoit assis, & auquel il souffla la plupart des phrases : il eut soin de ne pas oublier ses amis d'*Angleterre*, non plus que ceux qui l'avoient ramené sain & sauf. Il ne cessa de faire mention de l'*Earee-rahie no Pretane* (*a*), du Lord Sandwich, de *Toote* & de *Tatee* (*b*). Quand il eut achevé ses offrandes & ses prieres, le Prêtre prit un à un les divers articles qu'on avoit déposés devant lui, &, après une courte priere, il les envoya au *Morai*. Omaï nous dit que, si cet édifice n'eût pas été aussi éloigné, il les y auroit portés lui-même.

1777. Octobre.

» Dès que ces cérémonies religieuses furent terminées, Omaï s'assit près de moi, & nous entrâmes en négociation. Je fis d'abord mon présent au jeune Roi, qui m'en fit un de son côté; l'un &

(*a*) Du Roi d'Angleterre.
(*b*) De Cook & de Clerke.

l'autre furent assez magnifiques. Nous convînmes ensuite de la maniere dont les Insulaires trafiqueroient avec mes Equipages, & j'eus soin d'exposer les suites fâcheuses qu'entraîneroient les larcins, si les gens du pays s'avisoient de me voler, ainsi que durant mes premieres relâches. Enfin je parlai aux Chefs assemblés, de l'établissement de mon Ami. Omaï leur dit : » Que nous l'avions conduit dans notre patrie, où il avoit été fort accueilli du grand Roi & de ses *Earees*; qu'on l'avoit traité avec beaucoup d'égards, & qu'on lui avoit donné toutes les marques possibles d'attachement, pendant son séjour en *Angleterre*; qu'on avoit eu la bonté de le ramener aux *Isles de la Société*; qu'il arrivoit, riche d'une foule de trésors, qui seroient très-utiles à ses compatriotes ; qu'outre les deux chevaux qu'il devoit garder dans son habitation, nous avions laissé à *O-Taïti* plusieurs animaux précieux, & d'une espece nouvelle, qui se multiplieroient & se répandroient bientôt sur toutes les Isles des environs. Il leur déclara que, pour prix de mes services, je demandois, avec instance, qu'on lui accordât un terrain; qu'on lui permît d'y bâtir une maison, & d'y cultiver les productions nécessaires à sa subsistance & à celle de ses domestiques. Il ajouta que si je n'obtenois pas à *Huaheine*, gratuitement ou par échange, ce que je sollicitois, j'étois décidé à le conduire à *Ulietea* «.

1777. Octobre.

» J'aurois peut-être fait un discours meilleur que celui dont je viens de parler; mais Omaï n'oublia aucun des points importans, sur lesquels je lui avois recommandé d'insister. Le morceau relatif au projet où il me supposoit de le conduire à *Ulietea*, parut obtenir l'approbation de tous les Chefs, & j'en devinai bientôt la raison. Omaï, ainsi que je l'ai déjà observé, se flattoit vainement que j'emploîrois la force, pour le rétablir à *Ulietea* dans les biens de son pere; il l'avoit dit, sans mon aveu, à quelques personnes de l'assemblée. Les Chefs imaginerent tout de suite, que je me proposois d'attaquer *Ulietea*, & que je les aiderois à chasser de cette Isle les Naturels de *Bolabola*. Il étoit donc nécessaire de les détromper : je leur déclarai en effet, d'une maniere positive, que je ne les aiderois pas dans une entreprise de cette espece, que même je ne la souffrirois point, tant que je me trouverois dans leurs parages; & que, si Omaï se fixoit à *Ulietea*, je l'y établirois d'une maniere amicale, & sans faire la guerre à la peuplade de *Bolabola*.

1777. Octobre.

» Cette déclaration changea les idées du Conseil. L'un des Chefs me répondit sur-le-champ, » que je pouvois disposer de l'Isle entiere de » *Huaheine*, & de tout ce qu'elle renferme; que » j'étois le maître d'en donner à mon Ami, la » portion que je voudrois «. Sa réponse fit un

1777. Octobre.

grand plaisir à Omaï qui, semblable au reste de ses compatriotes, ne songe guere qu'au moment actuel; il crut, sans doute, que je serois très-libéral, & que je lui accorderois une vaste étendue de terrain. Je réfléchis qu'en m'offrant ce qu'il ne convenoit pas d'accepter, on ne m'offroit rien du tout; & je voulus non-seulement qu'on désignât le local, mais la quantité précise de terrain dont jouiroit mon Ami. On envoya chercher quelques-uns des Chefs, qui avoient déjà quitté l'assemblée, &, après une délibération qui fut courte, ils souscrivirent à ma demande, d'une voix unanime : ils me céderent à l'instant un terrain contigu à la maison, où se tenoit le Conseil : son étendue, le long de la côte du havre, étoit d'environ deux cents verges, & sa profondeur, qui alloit jusqu'au pied de la colline, qui en renfermoit même une partie, se trouvoit un peu plus considérable.

» Après cet arrangement qui satisfit les Insulaires, Omaï & moi, j'ordonnai de dresser une tente & les observatoires sur la côte, où j'établis un poste. Les Charpentiers des deux vaisseaux construisirent une petite maison, dans laquelle mon Ami devoit renfermer ses trésors : nous lui fîmes de plus un jardin; nous y plantâmes des shaddecks, des ceps de vigne, des ananas, des melons, & les graines de plusieurs autres végétaux :

avant de quitter l'Isle, j'eus le plaisir de voir réussir chacune des parties de sa plantation. 1777. Octobre.

» Omaï commença alors à s'occuper sérieusement de ses intérêts; il se repentit beaucoup d'avoir été si prodigue à *O-Taïti*. Il trouva à *Huaheine* un frere, une sœur, & un beau frere; car sa sœur étoit mariée : mais ils ne le pillerent pas, ainsi que l'avoient fait ses autres parens, dont j'ai parlé. Toutefois je m'apperçus à regret, que s'ils étoient trop honnêtes pour le tromper, ils étoient trop peu considérés dans l'Isle, pour lui rendre des services essentiels : dénués d'autorité ou de crédit, ils ne pouvoient protéger sa personne ou ses biens; &, dans cet état d'abandon, il me parut courir de grands risques d'être dépouillé de ce qu'il avoit obtenu de nous, lorsqu'il ne nous auroit plus auprès de lui. Je pensois que ses Compatriotes ne le maltraiteroient pas, tant qu'il seroit à portée de réclamer nos secours; mais j'avois des inquiétudes bien fondées sur l'avenir.

» Un individu plus opulent que ses voisins, est sûr d'exciter l'envie d'une multitude d'hommes qui désirent le rabaisser à leur niveau. Mais dans les pays où la civilisation, les Loix & la Religion ont de l'empire, les riches ont toutes sortes de motifs de sécurité : les richesses s'y trouvant dispersées dans une foule de mains, un simple par-

1777. Octobre.

ticulier ne craint pas que les pauvres se réunissent contre lui, de préférence aux autres, dont la fortune est également un objet de jalousie. La position d'Omaï se trouvoit bien différente; il alloit vivre dans une contrée, où l'on ne connoît guere d'autre principe des actions morales, que l'impulsion immédiate des désirs & des fantaisies: il alloit être le seul riche de la peuplade, & c'est là sur-tout ce qui le mettoit en danger. Un hasard heureux l'ayant lié avec nous, il rapportoit un amas de richesses, qu'aucun de ses Compatriotes ne pouvoit se donner, & que chacun d'eux envioit: il étoit donc bien naturel de les croire disposés à se réunir pour le dépouiller.

» Afin de prévenir ce malheur, s'il étoit possible, je lui conseillai de donner quelques-unes de ses richesses à deux ou trois des principaux Chefs; je lui dis que la reconnoissance les exciteroit peut-être à le prendre sous leur protection, & à le garantir des injustices des autres. Il promit de suivre mon conseil, & j'eus la satisfaction de voir, avant mon départ, qu'il l'avoit suivi : ne comptant pas trop néanmoins sur les effets de la reconnoissance, je voulus employer un moyen plus imposant, celui de la terreur. Je ne laissai échapper aucune occasion d'avertir les Insulaires, que je me proposois de revenir dans l'Isle, après une absence de la durée ordinaire; que s'ils atten-

toient à la propriété ou à la perſonne de mon Ami, je me vengerois impitoyablement de tous ceux qui lui auroient fait du mal. Selon toute apparence cette menace ſervira beaucoup à contenir les Naturels; car les diverſes relâches que nous avons faites aux *Iſles de la Société*, leur perſuadent que nos vaiſſeaux doivent revenir à certaines époques; & tant qu'ils auront cette idée, que j'eus ſoin d'entretenir, Omaï peut eſpérer de jouir en paix de ſa fortune & de ſa plantation. 1777. Octobre.

» Tandis que nous étions dans ce havre, on porta à terre le reſte du biſcuit qui étoit dans la ſoute aux vivres, afin d'en ôter la vermine qui le dévoroit. On ne peut imaginer à quel point les blattes infeſtoient mon vaiſſeau. Le dommage qu'elles nous cauſerent fut très-conſidérable, & nous employâmes vainement toutes ſortes de moyens pour les détruire. Ces blattes ne firent d'abord que nous incommoder, & habitués aux ravages que produiſent les inſectes, nous y fîmes peu d'attention; mais elles étoient devenues pour nous une véritable calamité, & elles ravageoient preſque tout ce qui ſe trouvoit à bord. Les comeſtibles expoſés à l'air, durant quelques minutes, en étoient couverts; elles y creuſoient bientôt des trous comme on en voit dans une ruche à miel. Elles mangeoient en particulier les oiſeaux que nous avions empaillés, & que nous conſervions

comme des curiosités; ce qui étoit plus fâcheux
1777. Octobre. encore, elles sembloient aimer l'encre avec passion, en sorte que l'écriture des étiquettes attachées à nos divers échantillons, étoit complétement rongée; la fermeté seule de la reliure pouvoit conserver les livres, en empêchant ces animalcules déprédateurs de se glisser entre les feuillets. M. Anderson en apperçut deux especes, la *blatta orientalis* & la *germanica*. La premiere avoit été apportée de mon second Voyage; & quoique le vaisseau eût toujours été en *Angleterre* dans le bassin, elle avoit échappé à la rigueur de l'hiver de 1776. La seconde ne se montra qu'après notre départ de la *Nouvelle-Zélande*; mais elle s'étoit multipliée si prodigieusement, qu'outre les dégâts dont je parlois tout-à-l'heure, elle infestoit jusqu'au grément; & dès qu'on lâchoit une voile, il en tomboit des milliers sur le pont. Les *orientales* ne sortoient guere que la nuit; elles faisoient alors tant de bruit dans les chambres & dans les postes, que tout sembloit y être en mouvement. Outre le désagrément de nous voir ainsi environnés de toutes parts, elles chargeoient de leurs excrémens notre biscuit, qui auroit excité le dégoût des gens un peu délicats.

» Rien ne troubla, jusqu'au 22, le commerce d'échange & d'amitié, qui eut lieu entre nous &
22. les Naturels : le 22 au soir, un des Insulaires trouva

moyen de pénétrer dans l'obſervatoire de M. Bayly, & d'y voler un ſextant ſans être apperçu. 1777. Octobre.
Je deſcendis à terre; dès que je fus inſtruit du vol, je chargeai Omaï de réclamer l'inſtrument. Il le réclama en effet, mais les Chefs ne firent aucune démarche; ils s'occuperent de l'*Heiva* qu'on jouoit alors, juſqu'au moment où j'ordonnai aux Acteurs de ceſſer. Ils ſentirent que ma réclamation étoit très-ſérieuſe, & ils ſe demanderent les uns aux autres des nouvelles du voleur, qui ſe trouvoit aſſis tranquillement au milieu d'eux. Son aſſurance & ſon maintien me laiſſoient d'autant plus de doutes, qu'il nioit le délit dont on l'accuſoit. Je l'envoyai néanmoins à bord de mon vaiſſeau ſur le témoignage d'Omaï, & je l'y tins en priſon. Son empriſonnement excita une rumeur générale parmi les Inſulaires, & ils s'enfuirent en dépit de mes efforts pour les arrêter. Le priſonnier interrogé par Omaï, finit par dire où il avoit caché ſa proie; mais la nuit commençoit, & nous ne pûmes retrouver le ſextant que le lendemain à la pointe 23.
du jour : il n'étoit point endommagé lorſqu'on nous le rapporta. Les Naturels revinrent de leur frayeur, & ils ſe raſſemblerent autour de nous, ſelon leur uſage. Le voleur me parut être un coquin d'habitude, & je crus devoir le punir d'une maniere plus rigoureuſe que les autres voleurs auxquels j'avois infligé des châtimens. Je lui fis raſer



les cheveux & la barbe, & couper les deux
1777. oreilles.
Octobre.
» Cette correction ne suffisoit pas, car la nuit
24. 25. du 24 au 25, des cris d'alarme nous avertirent qu'il essayoit de voler une de nos chevres. Quelques-uns de nos gens se rendirent à l'endroit d'où partoient les cris, & ils ne s'apperçurent pas qu'on eût commis de vol : vraisemblablement les chevres étoient si bien gardées, qu'il ne put exécuter son projet; mais ses hostilités réussirent à d'autres égards. Il parut qu'il avoit détruit ou emporté les ceps de vigne & les choux du jardin d'Omaï; il disoit hautement qu'il tueroit mon Ami, & qu'il brûleroit sa maison dès que nous aurions quitté l'Isle. Afin d'ôter à ce scélérat les moyens de nuire désormais à Omaï & à moi, je le fis arrêter, je le tins en prison pour la seconde fois à bord de mon vaisseau, & je résolus de l'enlever : tous les Chefs montrerent de la satisfaction, de ce que je voulois les débarrasser d'un homme aussi intraitable. Il étoit natif de *Bolabola ;* mais il trouvoit à *Huaheine* trop de gens disposés à lui donner des secours pour l'exécution de ses coupables projets. J'avois rencontré dans cette Isle, durant mes deux premiers Voyages, des hommes plus incommodes que sur aucune autre des terres voisines; & si les Insulaires se conduisoient d'une maniere plus honnête, je ne pouvois l'attribuer qu'à la crainte &

au

au défaut d'occaſion. Il ſembloit être en proie à l'anarchie : l'*Eane-rahie*, ou le Souverain du pays, n'étoit qu'un enfant, ainſi que je l'ai déjà obſervé, & je ne remarquai pas qu'un individu en particulier, ou un conſeil quelconque, gouvernât en ſon nom : ainſi, lorſqu'il ſurvint de la méſintelligence entre nous, je ne fus jamais d'une façon aſſez préciſe à qui je devois m'adreſſer pour arranger la querelle & obtenir juſtice. La mere du jeune Roi eſſayoit quelquefois, il eſt vrai, d'interpoſer ſon crédit ; mais je ne m'apperçus pas qu'elle eût beaucoup d'autorité.

1777. Octobre.

» La maiſon d'Omaï fut preſque achevée le 26, & nous y portâmes la plupart de ſes tréſors. Parmi la foule de choſes inutiles qu'il avoit reçues en *Angleterre*, je ne dois pas oublier une caiſſe de joujoux ; il eut ſoin de montrer aux Naturels les bagatelles qu'elle contenoit, & la multitude étonnée, parut les contempler avec un grand plaiſir. Quant à ſes pots, ſes chauderons, ſes plats, ſes aſſiettes, ſes bouteilles, ſes verres, enfin aux divers meubles dont on ſe ſert dans les ménages d'*Europe*, il y eut à peine un ſeul de ces articles qui attira les regards des Inſulaires : il commençoit lui-même à juger cet attirail inutile ; il ſentoit qu'un cochon cuit au four eſt plus ſavoureux, qu'un cochon bouilli ; qu'une feuille de bananier peut tenir lieu d'un plat ou 26.

d'une aſſiette d'étain, & qu'on boit auſſi-bien
1777. Octobre. dans un coco que dans un verre de criſtal. Il vendit aux Equipages de nos vaiſſeaux tous les meubles de cuiſine ou de paneterie qu'ils voulurent acheter, & il eut raiſon; il reçut en échange des haches & d'autres outils de fer, qui avoient plus de valeur intrinſeque dans cette Partie du Monde, & qui devoient ajouter davantage à ſa ſupériorité ſur les individus avec leſquels il alloit paſſer le reſte de ſes jours.

» Il ſe trouvoit des feux d'artifices parmi les
28. préſens qu'on lui avoit faits à *Londres*. Le 28 au ſoir, nous en tirâmes quelques-uns; la nombreuſe aſſemblée qui nous environnoit, vit ce ſpectacle avec un mélange de plaiſir & de crainte: on mit en bon état les pieces qui reſtoient, & Omaï les ſerra dans ſon magaſin; la plus grande partie avoit été employée dans les Fêtes que nous donnâmes ſur d'autres Iſles, ou s'étoit gâtée durant le voyage, & nous en eûmes peu de regret.

30. » Le 30, le Naturel de *Bolabola*, que je tenois en priſon ſur mon bord, ſe ſauva entre minuit & quatre heures du matin; il emporta le fer du morceau de bois qu'on avoit mis à ſa jambe. Lorſqu'il fut ſur la côte, l'un des Chefs lui reprit le fer, qu'il donna à Omaï; & celui-ci vint me dire, dès le grand matin, que ſon mortel ennemi

étoit en liberté. Je jugeai, après quelques recherches, que la sentinelle chargée de surveiller le prisonnier, & même tous les hommes de quart sur le gaillard d'arriere où il se trouvoit, s'étoient endormis : le prisonnier profita du moment ; il prit la clef des fers dans le tiroir de l'habitacle où il l'avoit vu placer, & il se débarrassa de ses entraves. Cette évasion me prouva que mes gens avoient mal fait leur devoir : je punis les coupables ; & afin de prévenir une semblable négligence, je donnai sur ce point de nouveaux ordres. Je fus charmé d'apprendre ensuite que notre coquin s'étoit sauvé à *Ulietea* ; j'avois l'espérance de l'y rencontrer & de l'arrêter de nouveau.

1777. Octobre.

» Dès qu'Omaï fut établi dans sa nouvelle habitation, je songeai à partir ; je fis conduire à bord tout ce que nous avions débarqué, excepté le cheval, la jument & une chevre pleine, que je laissai à mon ami, dont nous allions nous séparer pour jamais. Je lui donnai aussi une truie & deux cochons de race angloise, & il s'étoit procuré d'ailleurs une ou deux truies. Le cheval couvrit la jument durant notre relâche à *O-Taïti*, & je suis persuadé que les Navigateurs trouveront désormais des chevaux dans ces Isles.

» Les détails relatifs à Omaï, intéresseront peut-être une classe nombreuse de lecteurs, & je crois devoir dire tout ce qui peut exposer d'une

1777. Octobre. maniere satisfaisante dans quel état nous le laissâmes. Il avoit pris à *O-Taïti* quatre ou cinq toutous; il gardoit d'ailleurs ses deux jeunes gens de la *Nouvelle-Zélande*; son frere & quelques autres de ses parens le joignirent à *Huaheine*; en sorte que sa famille se trouvoit déjà composée de huit ou dix personnes, si toutefois on peut donner le nom de famille à un ménage où il n'y avoit pas une femme, & où vraisemblablement il n'y en aura jamais, à moins qu'il ne devienne moins volage : il ne paroissoit point du tout disposé au mariage.

» La maison que nous lui bâtîmes, avoit vingt-quatre pieds de long sur dix-huit de large & dix de hauteur; nous y employâmes les bois des pirogues détruites par nous à *Eimeo*; on y mit le moins de clous qu'il fut possible, afin que l'appât du fer n'excitât point les Naturels à la dévaster. Il fut décidé qu'immédiatement après notre départ, il en bâtiroit une plus grande sur le modele des habitations du pays; que, pour mettre en sûreté celle que nous avions construite nous-mêmes, il la couvriroit avec l'une des extrémités de la nouvelle. Quelques-uns des Chefs promirent de l'aider; & si l'édifice projeté occupe le terrain qu'indiquoit son plan, il n'y en aura guere dans l'Isle de plus étendues.

» Un mousquet, une baïonnette & une gi-

berne, un fusil de chasse, deux paires de pistolets, & deux ou trois sabres ou coutelas, composoient son arsenal; il fut enchanté d'avoir ces armes, & en les lui donnant, je ne songeai qu'à lui faire plaisir; car j'étois persuadé qu'il seroit plus heureux, si nous ne lui laissions point d'armes à feu, ou d'armes Européennes d'aucune espece. En effet, cet attirail de guerre entre les mains d'un homme dont la prudence m'est suspecte, doit plutôt accroître ses dangers qu'établir sa supériorité sur ses compatriotes. Lorsqu'il eut conduit à terre les diverses choses qui lui appartenoient, & qu'il les eut placées dans sa maison, il donna à dîner deux ou trois fois à la plupart des Officiers de la *Résolution* & de la *Découverte*: sa table nous offrit en abondance les meilleures productions de l'Isle. 1777. Octobre.

» Avant d'appareiller, je gravai l'inscription suivante en dehors de sa maison.

Georgius tertius, Rex, 2 Novembris, 1777.

Naves { *Resolution, Jac. Cook, Pr.* / *Discovery, Car. Clerke, Pr.* }

» Le 2 Novembre, à quatre heures du soir, je profitai d'une brise qui s'éleva dans la partie de l'Est, & je sortis du havre. La plupart de nos Amis demeurerent à bord jusqu'au moment où 2 9.bre

1777. Novemb.

les vaiſſeaux furent ſous voile ; & afin de ſatisfaire leur curioſité, j'ordonnai de tirer cinq coups de canon. Ils nous firent tous leurs derniers adieux, excepté Omaï qui nous accompagna quelque temps en mer. L'hanſiere amarrée ſur la côte, fut coupée par les rochers au moment de l'appareillage ; ceux qui travailloient aux manœuvres, ne s'appercevant pas qu'elle étoit rompue, abandonnerent la partie qui ſe trouvoit ſur la greve, & il fallut l'envoyer chercher par un canot. Omaï s'en alla dans ce canot, après avoir embraſſé tendrement chacun des Officiers. Il montra du courage juſqu'à l'inſtant où il s'approcha de moi; mais il eſſaya en vain de ſe contenir, il verſa un torrent de larmes, & M. King, qui commandoit le canot, le vit pleurer durant toute la route.

» Je ſongeois avec un extrême plaiſir, que je l'avois ramené ſain & ſauf dans l'Iſle où nous le prîmes autrefois ; mais telle eſt la bizarre deſtinée des choſes humaines, que nous le laiſsâmes vraiſemblablement dans une poſition moins heureuſe, que celle où il ſe trouvoit avant de nous avoir connus. Je ne dis pas qu'accoutumé aux douceurs de la vie civiliſée, il ſera malheureux de ne plus les goûter ; j'établis mes conjectures ſur un ſeul point ; les avantages qu'il a tirés de nous, ont mis ſa ſécurité perſonnelle dans une

situation plus périlleuse. Ayant été très-caressé en *Angleterre*, il avoit oublié sa condition primitive ; il ne pensa jamais quelle impression feroient sur ses compatriotes ses connoissances & ses richesses : cependant les lumieres de son esprit & ses trésors pouvoient seuls assurer son crédit, & il ne devoit pas fonder sur d'autres moyens son élévation & son bonheur. Il paroît même qu'il connoissoit mal le caractere des Habitans des *Isles de la Société*, ou qu'il avoit perdu de vue, à bien des égards, leurs coutumes ; autrement il auroit senti qu'il lui seroit d'une difficulté extrême de parvenir à un rang distingué, dans un pays où le mérite personnel n'a peut-être jamais fait sortir un individu d'une classe inférieure pour le porter à une classe plus relevée. Les distinctions & le pouvoir qui en est la suite, semblent être fondés ici sur le rang ; les Insulaires sont soumis à ce préjugé d'une maniere si opiniâtre & si aveugle, qu'un homme qui n'a pas reçu le jour dans les familles privilégiées, sera surement méprisé & haï, s'il veut s'arroger une sorte d'empire. Les compatriotes d'Omaï n'oserent pas trop montrer leur disposition pour lui, tant que nous fûmes parmi eux ; nous jugeâmes toutefois qu'il leur inspiroit ce sentiment de haine & de mépris. Une administration convenable des trésors qu'il rapportoit

1777. Novemb.

1777. Novemb. d'*Angleterre*, & les connoiſſances que lui avoient procuré ſes voyages, lui offroient des moyens de former des liaiſons très-utiles; mais on a vu que, ſemblable aux enfans, il diſſipa ſes richeſſes, ſans s'occuper de ſes intérêts. Sa tête ſe trouvoit remplie de projets qui paroiſſent nobles au premier coup-d'œil, & dont la réflexion ne tarde pas à dévoiler la baſſeſſe : il montra, dès le commencement, le déſir de ſe venger, plutôt que celui de devenir un grand perſonnage : au reſte, la paſſion de la vengeance eſt ordinaire aux *Iſles de la Société*, & on peut l'excuſer en cela. Son pere poſſédoit des biens conſidérables à *Ulietea*, lorſque cette Iſle fut conquiſe par les guerriers de *Bolabola ;* il vint, ainſi qu'une multitude de proſcrits, chercher un aſile à *Huaheine*, où il mourut & où il laiſſa Omaï & d'autres enfans, qui furent réduits à la miſere & à la dépendance. Omaï étoit donc pauvre & délaiſſé lorſque le Capitaine Furneaux le prit ſur ſon vaiſſeau pour l'amener en *Europe*. J'ignore ſi, d'après l'accueil qu'il avoit reçu en *Angleterre*, il comptoit qu'on lui fourniroit ſurement des ſecours contre les ennemis de ſon pere & de ſa patrie, ou s'il imaginoit que ſon courage & la ſupériorité de ſes connoiſſances, ſuffiroient pour chaſſer les conquérans d'*Ulietea ;* mais, du moment où nous partîmes de Londres, il ne ceſſa

de parler de ses projets contre les tyrans de *Bolabola;* il ne voulut pas écouter les remontrances que nous lui fîmes sur une résolution si folle ; il entroit en colere, lorsque nous lui donnions, pour son avantage, des avis plus modérés & plus raisonnables. Infatué de son grand projet, il affectoit de croire que les guerriers de *Bolabola* abandonneroient l'Isle d'*Ulietea*, dès qu'ils apprendroient son arrivée à *O-Taïti.* Ses illusions néanmoins diminuerent durant notre navigation, & lorsque nous abordâmes aux *Isles des Amis*, il étoit si inquiet sur les dispositions de ses compatriotes à son égard, qu'il songea à s'établir à *Tongataboo*, sous la protection de Féenou, comme je l'ai dit ailleurs. Il y dissipa sans aucune nécessité, une partie de ses trésors; &, ainsi que je l'ai raconté plus haut, il ne fut pas moins imprudent à *Tiarraboo*, où il ne pouvoit chercher des amis, puisqu'il ne vouloit point y demeurer : il continua ses prodigalités à *Matavai*, jusqu'à l'instant où j'y mis fin; & il forma des liaisons si peu convenables, qu'O-Too, disposé d'abord à le protéger, témoigna hautement son dédain pour lui. Cependant il auroit encore pu recouvrer les bonnes graces du Roi; il auroit pu s'établir avantageusement à *O-Taïti*, où il avoit passé autrefois plusieurs années, & où il étoit fort considéré de Towha, qui lui fit présent d'une

1777. Novemb. double pirogue, c'eſt-à-dire, d'une choſe très-précieuſe. En s'établiſſant ſur cette Iſle, ſon élévation auroit rencontré moins d'obſtacles; car un Etranger parvient plus aiſément, qu'un Naturel du pays, à jouer un rôle au-deſſus de ſa naiſſance. Mais il fut toujours indécis, & je crois qu'il n'auroit point voulu ſe fixer à *Huaheine*, ſi je ne lui avois pas déclaré nettement, que je n'emploîrois jamais la force pour lui rendre les biens de ſon pere. Les Navigateurs, qui aborderont par la ſuite ſur ces Iſles, nous apprendront s'il aura mieux employé le reſte de ſes richeſſes, leſquelles, malgré ſes profuſions, étoient encore conſidérables, & ſi les ſoins que j'ai pris pour qu'il vécût tranquille, auront eu du ſuccès. Les Commandans des vaiſſeaux qui ſe trouveront dans ces parages, rechercheront ſans doute avec intérêt, ce qu'eſt devenu le pauvre Omaï : il énonçoit d'une maniere trop ouverte ſon antipathie contre les Habitans de *Bolabola*, & il a ſurtout à craindre les ſuites de ſon indiſcrétion : les Naturels de *Bolabola*, entraînés par la jalouſie, s'efforceront de le rendre odieux à ceux de *Huaheine;* ils en viendront d'autant mieux à bout, qu'ils ſont aujourd'hui en paix avec cette derniere Iſle, & que pluſieurs d'entre eux y demeurent. Leur inimitié étoit cependant la choſe qu'il lui eût été plus facile d'éviter; non-ſeule-

ment il ne leur inſpiroit aucune averſion, mais celui que nous trouvâmes à *Tiarraboo*, & qui y jouoit le rôle d'un Ambaſſadeur, d'un Prêtre ou d'un Dieu, propoſa formellement de le rétablir dans les biens qui avoient appartenu à ſon pere. Il ne voulut jamais accepter ce ſervice, & il ſe montra réſolu juſqu'à notre départ, de ſaiſir la premiere occaſion qui s'offriroit, & de ſe venger par une bataille. Je conjecture que ſa cotte de mailles ne contribuoit pas peu à ſon ardeur guerriere; il ſe croyoit invincible avec ſa cuiraſſe & ſes armes à feu.

» Quels que fuſſent les défauts d'Omaï, ils ſe trouvoient plus que contre-balancés par ſon extrême bonté, & par la docilité de ſon caractere. Je n'ai guere eu occaſion de me fâcher au ſujet de ſa conduite en général; ſon cœur reconnoiſſant fut toujours pénétré des bontés qu'on a eues pour lui en *Angleterre*, & il n'oubliera jamais ceux qui l'ont honoré de leur protection & de leur amitié pendant ſon ſéjour à *Londres*. Il étoit doué d'une aſſez grande pénétration, mais il ne s'appliquoit pas, & il n'avoit point cette conſtance qui ſuit les mêmes idées; ainſi ſes connoiſſances étoient ſuperficielles & imparfaites à bien des égards. Il obſervoit peu : il vit aux *Iſles des Amis* une foule d'arts utiles & d'amuſemens agréables, qu'il auroit pu porter dans ſa patrie,

1777. Novemb.

où vraisemblablement on les adopteroit volontiers, puisqu'ils sont si analogues aux habitudes des Naturels des *Isles de la Société ;* mais je ne me suis pas apperçu qu'il ait fait le moindre effort pour s'en instruire. Cette espece d'indifférence, je l'avoue, est le défaut caractéristique de ses compatriotes. Ils ont reçu à diverses reprises, depuis dix ans, la visite des Navigateurs Européens ; je n'ai pas découvert toutefois qu'ils aient essayé le moins du monde de profiter de ce commerce, & jusqu'ici ils ne nous ont copiés en rien. Il est donc difficile qu'Omaï vienne à bout d'introduire parmi eux un grand nombre de nos arts & de nos coutumes, ou qu'il perfectionne beaucoup les usages & les méthodes auxquelles ces peuplades sont accoutumées depuis si long temps : je suis persuadé néanmoins, qu'il cultivera les arbres fruitiers & les végétaux que nous avons plantés, & que les *Isles de la Société* lui auront, en ce point, des obligations essentielles ; mais le plus grand avantage qu'elles semblent devoir tirer de ses voyages, résultera des quadrupedes nouveaux que nous y avons laissés, & que vraisemblablement elles n'auroient jamais obtenus, s'il n'étoit pas venu en *Angleterre.* Lorsque ces animaux se feront multipliés, *O-Taïti* & les autres *Isles de la Société*, égaleront, si elles ne surpas-

sent pas, les relâches célebres, par l'abondance des provisions. 1777. Novemb.

» Le retour d'Omaï, & les preuves séduisantes qu'il offroit de notre libéralité, exciterent un grand nombre d'Insulaires à me demander la permission de me suivre à *Pretane* (*a*). J'eus soin de déclarer, dans toutes les occasions, que je ne souscrirois point à ces demandes. Omaï toutefois, qui mettoit un grand prix à être cité comme le seul homme qui eût fait un long voyage, craignoit que je ne consentisse à donner à d'autres les moyens de lui disputer ce mérite; & il me dit souvent, que Mylord Sandwich lui avoit promis, qu'aucun des Naturels des *Isles de la Société* ne viendroit en *Angleterre*.

» Si j'avois cru qu'on ne tarderoit pas à envoyer un vaisseau à la *Nouvelle-Zélande*, j'aurois pris avec moi les deux jeunes gens de cette contrée, qui s'étoient embarqués à la suite d'Omaï; car ils désiroient extrêmement, l'un & l'autre, de ne pas nous quitter; Tiarooa, le plus âgé, avoit des dispositions très-heureuses; il étoit doué d'un bon sens admirable, & susceptible de toute sorte d'instructions. Il paroissoit sentir que la *Nouvelle-Zélande* se trouvoit inférieure aux *Isles*

(*a*) En Angleterre.

1777. Novemb. *de la Société*; &, frappé des plaisirs & de l'abondance que lui offroit *Huhaeine*, il finit par se soumettre gaiement à la loi du sort, qui l'obligeoit à y terminer sa carriere. Son camarade nous étoit si attaché, qu'il fallut l'enlever du vaisseau & le conduire de force à terre : celui-ci avoit de la malice & de l'énergie dans le caractere, & sa pétulance amusa beaucoup mon Equipage.

FIN DU TOME XXII.





